This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SSC

DupanLo

SSC

DupanLoun

DE LA

HAUTE ÉDUCATION

INTELLECTUELLE

TOME TROISIÈME

PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

DE LA

HAUTE ÉDUCATION INTELLECTUELLE

PAR

Mgr DUPANLOUP, ÉVÊQUE D'ORLÉANS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME TROISIÈME

Lettres aux hommes du monde

SUR LES ÉTUDES QUI LEUR CONVIENNENT

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, RUE DE TOURNON, 29

1870

Tous droits réservés.

4605.

Les Lettres qui composent le présent volume sont le développement d'une lettre que nous avons eu occasion d'adresser, il y a deux ans, à l'un des membres d'une académie que nous avons fondée à Orléans, sous le nom d'Académie de Sainte-Croix, et dont le programme embrasse précisément les études dont nous traitons dans ces lettres. Cette lettre à un membre de l'Académie de Sainte-Croix ayant été publiée dans le *Correspondant*, a provoqué des adhésions nombreuses, qui nous ont permis de croire qu'elle répondait à toute une situation, et que les conseils qu'elle offre pourraient être utiles à une portion considérable de la jeunesse, et à beaucoup d'hommes du monde ; dans toutes les positions et dans toutes les carrières ; nous nous sommes donc décidé à traiter plus à fond ce grand et important sujet ; de là le présent volume, qui forme le complément naturel de notre ouvrage sur l'Education. Nous croyons utile de placer ici sous les yeux de nos lecteurs le discours par lequel nous avons inauguré cette Académie de Sainte-Croix, qui a été la première inspiratrice de ces lettres.

« MESSIEURS,

« Maintenant que vos réunions sont autorisées, et que vos suffrages ont choisi parmi vous un président, des dignitaires, l'Académie de Sainte-Croix est fondée ; et je vois en

ce moment avec bonheur se réaliser un vœu que j'avais formé, je l'avoue, depuis longtemps.

« Notre ville d'Orléans n'est pas seulement la ville des grands souvenirs, des glorieuses délivrances ; elle n'a pas seulement abrité de courageux citoyens derrière ses vaillants remparts : vous le savez, autrefois elle était florissante par ses écoles renommées, par ses maîtres illustres, par ses jurisconsultes dont le nom est immortel, et par le concours de cette nombreuse jeunesse qui venait quelquefois, des contrées les plus lointaines, y étudier les sciences divines et humaines, dans la paix de son enceinte tranquille, et dans le charme exquis de ces mœurs austères et douces qui savaient se conserver à la fois graves et hospitalières.

« Dans cet Orléans qui a su si bien garder la dignité de son caractère, où les vieilles traditions n'ont pas péri, où les familles savent se défendre contre les envahissements en même temps que se prêter à toute alliance et toute amitié honorable ; dans cette ville où le culte des belles et bonnes choses s'est maintenu, à côté des sociétés savantes qui l'honorent depuis longtemps déjà, il y avait place encore, au vaste champ des lettres, pour une société nouvelle. Vous surgissez, Messieurs, et vous serez un foyer de plus qui nourrira au milieu de nous la flamme antique et perpétuera, en dehors de toutes les exclusions de parti et des agitations politiques, la tradition des saines et grandes études, et la généreuse activité des Lettres.

« C'est la gloire des Lettres, Messieurs, de résider sur ces hauteurs sereines dont parlait autrefois le poëte :

Edita doctrinâ sapientûm templa serena ;

dans ces régions de lumière et de paix, où n'arrive pas le bruit des âpres intérêts et des luttes passionnées, mais où les esprits se rapprochent, où les cœurs se rencontrent dans le culte élevé et le commerce délicat des choses de l'âme.

« C'est là, sur ce terrain neutre et pour ainsi dire sacré, sur ce sommet pacifique, que vous avez bien voulu, Messieurs, à l'invitation de votre Evêque, vous réunir pour mettre en commun vos talents, vos lumières, vos expériences et vos travaux : voilà, Messieurs, ce dont je suis heureux et fier, ce dont je vous demande permission de vous féliciter et de féliciter cette ville.

« Bien des progrès, et des progrès glorieux, seront l'honneur de notre temps. Les Sciences étendent chaque jour leur empire, soumettent de plus en plus la matière au service de l'esprit, et enrichissent la vie de leurs utiles et fécondes inventions.

« Mais les Lettres, Messieurs, c'est-à-dire la culture exquise de l'âme, la fleur de la civilisation et de l'urbanité, sont une richesse aussi, qu'il ne faut pas délaisser : elles sont tout à la fois un charme, une lumière, une puissance.

« Et je dois l'ajouter : elles font partie de la fortune nationale, elles sont une des grandes gloires de notre patrie ; par elles, l'esprit français a conquis en Europe un rang qui n'est pas contesté.

« Eh bien ! vous réunir, Messieurs, pour de sérieux travaux littéraires, substituer à l'isolement qui fait la faiblesse l'union qui double les forces, associer vos intelligences et vos efforts, pour qu'il y ait dans cette cité et en France un centre de plus où rayonnent les Lettres, pour qu'Orléans s'élève plus haut encore parmi les cités françaises fidèles à l'esprit français, c'est une noble et grande pensée qui vous honore, Messieurs, et qui honore ce pays.

« Ce n'est pas tout : il y a une pensée encore plus haute et plus féconde dans la fondation de votre Société.

« Ah ! assurément, j'aime les Lettres, et volontiers je dis avec le poëte :

Quarum sacra fero, ingenti perculsus amore

« Toutefois, je ne puis dire :

Dulces, ante omnia, musæ!

« Il est pour moi, Evêque, quelque chose de plus grand et de plus cher encore.

« Et ce qui comble, à mes yeux, la joie de cette réunion, c'est que tous vous avez compris l'harmonie qu'il y a entre les bonnes et hautes études, entre ce que le grand sens des générations a si bien nommé les *Belles-Lettres*, et cette autre grande et sainte chose qui inspire et couronne tout, la Religion. Par là, Messieurs, par cette direction religieuse donnée à vos travaux, par cette alliance, au sein de votre société, entre les *Belles-Lettres* et les *Lettres Chrétiennes*, vous n'avez certes pas borné, vous avez élevé, agrandi sans limites l'horizon de vos études.

« Il y a donc tout à la fois, Messieurs, dans votre réunion, le mouvement heureux des esprits et des cœurs inclinés depuis longtemps parmi nous à des rapprochements désirables ; il y a l'heureux besoin de se voir, de s'entendre, dans l'oubli absolu de tout ce qui sépare et divise ici-bas, et de s'aider les uns les autres pour la grande culture de l'intelligence et l'intérêt supérieur des âmes ; et enfin, Messieurs, il y a le désir qui presse aujourd'hui tous les bons et nobles esprits, de renouer l'ancienne et glorieuse alliance, malheureusement rompue au dernier siècle, entre la foi et les Lettres, entre la religion et les Sciences, entre l'Eglise et la patrie.

« Je suis donc heureux, Messieurs, d'inaugurer cette société qui commence aujourd'hui, modestement, sans bruit, comme il convient, mais qui peut grandir et être un jour pour cette ville une illustration et un bienfait. Car qui peut savoir ce que lui réserve l'avenir, avec des hommes comme ceux que je vois ici ?

« Permettez-moi de le dire, Messieurs, en toute simplicité,

malgré la réserve que votre présence me commande. En jetant mes regards sur ceux qui m'entourent, je ne puis m'empêcher d'être frappé et charmé tout à la fois de l'heureuse variété de talents, d'études, je dirai même d'âges et de positions, que votre société renferme. Si je le fais observer, Messieurs, c'est que, pour chacun de vous, une telle association, il me semble, est un honneur, un encouragement, une espérance.

« Je vois ici d'honorables magistrats à qui l'élévation de leur caractère, leurs lumières, leurs services concilient si bien l'autorité et le respect.

« Je vois près d'eux, entourés aussi d'une si juste considération, les représentants de la science, dont la présence ici atteste l'alliance, au sein de votre société, des Sciences et des Lettres.

« Le barreau vous a prêté quelques-uns de ses orateurs distingués.

« Le clergé a trouvé au milieu de vous un accueil digne de votre religion et de votre cœur.

« Plusieurs d'entre vous ont déjà honoré leur nom par des publications remarquables. Presque tous, même les plus jeunes, vous avez donné aux Lettres des gages sérieux.

« Tous enfin, hommes mûrs dans la force de la pensée, ou jeunes hommes dans l'ardeur de l'âge, un même zèle vous anime pour les nobles travaux de l'esprit, pour les graves et fécondes études. Comment, Messieurs, votre Evêque pourrait-il ne pas concevoir en son cœur, en vous voyant, une espérance ?

« Mon regret, Messieurs, mon très-vif regret, c'est que l'accablement croissant de mes occupations et la sollicitude de la charge pastorale qui pèse en ce moment sur moi plus que jamais, ne me permettront pas de prendre à vos importants travaux toute la part active que je désirerais. Je vou-

drais pouvoir dire encore avec le poëte : « Dieu m'a donné ces loisirs. »

Deus nobis hæc otia fecit!

« Du moins, s'il ne m'est pas permis de vous offrir un concours assidu, je n'ai pas besoin de vous répéter avec quel vif intérêt je m'associerai à vos études, et combien je serai heureux d'applaudir à vos succès. Les Lettres, vous le savez, n'ont jamais trouvé l'Eglise indifférente, et quand des liens aussi étroits ne m'uniraient pas à vous, ce n'est pas dans la patrie de Théodulphe qu'un évêque pourrait demeurer étranger et insensible à une société de Lettres chrétiennes. »

Cette Académie de Sainte-Croix que nous inaugurions par ces paroles a réalisé nos espérances. Elle a mis dans notre ville épiscopale, parmi les pères de famille et la jeunesse, un nouveau et fécond mouvement d'esprit, qui s'est traduit soit par les travaux variés que l'Académie a vus naître dans son sein, et dont un choix a paru cette année-ci même dans un très-remarquable volume[1], soit par d'importants ouvrages publiés en dehors de l'Académie par quelques-uns de ses membres. Nous ne doutons pas que dans les grandes villes de nos provinces, il n'y ait, pour de pareilles sociétés littéraires et chrétiennes, des éléments épars, qui n'attendent qu'une inspiration, une parole, pour se grouper, et nous verrions avec bonheur, quant à nous, de pareils foyers d'études religieuses se propager dans notre pays.

Ces *Lettres aux hommes du monde* forment le dernier des six volumes qui composent notre ouvrage sur l'*Éducation*, et la *Haute éducation intellectuelle*. Nous sommes heureux, en terminant, de rendre hommage à tous les hommes dé-

[1] *Études chrétiennes de littérature, de philosophie et d'histoire.* In-8. Paris, chez Eugène Belin.

voués qui, par amour de la jeunesse et de l'Eglise, ont parcouru en même temps que nous et parcourent encore cette laborieuse carrière de l'enseignement. Depuis trente ans, j'ai suivi attentivement leurs travaux, et lu, souvent avec admiration, leurs ouvrages et leurs discours, et j'ai largement profité de leurs expériences, de leurs lumières, quelquefois même de leurs paroles. En posant la plume, je demande à Dieu que ces pages, qui ont occupé tant d'années de ma vie, ne soient pas inutiles au progrès de la grande œuvre qui me les inspira.

LETTRES

A UN MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE SAINTE-CROIX

SUR

LES ETUDES QUI PEUVENT CONVENIR AUX LOISIRS D'UN HOMME DU MONDE

PREMIÈRE LETTRE

Nécessité du travail et de l'étude pour ceux qui n'ont pas de carrière, et pour ceux qui en ont une.

MON CHER AMI,

Il est, dans notre état actuel de société, une situation qui a bien souvent appelé la plus sérieuse attention des hommes réfléchis : c'est celle de ce grand nombre de jeunes gens et d'hommes qui ont de la fortune, ou simplement de l'aisance et des loisirs, et qui, par suite de circonstances plus ou moins indépendantes de leur volonté, n'ont pas pris de carrière. Quel emploi font-ils, et quel emploi pourraient-ils faire de ces loisirs, pour le développement de leur intelligence et la culture de leurs talents ? C'est là une grave préoccupation, dont il est impossible de se défendre, quand on

s'intéresse à son pays et à son temps, et sur laquelle, puisque vous le désirez, je serais charmé de vous dire ici, dans la simplicité d'une correspondance familière, mes expériences et mes pensées; et peut-être les conseils que je trouverai à l'occasion d'offrir, soit à vous d'abord, soit à vos compagnes, pourraient-ils avoir, au besoin, une portée plus générale, et devenir profitables à tous ceux qui en sentiraient l'utilité et voudraient bien les accueillir.

Je saisis d'ailleurs dès à présent l'occasion que vous m'offrez de lier ma pensée à cet égard, que mon intention est présentement de terminer par quelques réflexions sur cette manière mon grand travail sur l'éducation; car l'éducation étant, selon moi, dans un certain sens, non pas seulement l'œuvre de la jeunesse, mais l'œuvre de toute la vie, je devais, pour aller jusqu'au bout de mon sujet, après avoir dit comment de l'enfant on fait un homme, dire aussi comment et par quelle suite de travaux personnels l'homme continuera lui-même à se développer encore, à s'ennoblir, à s'élever jusqu'à la fin, comme c'est son devoir et son honneur. Vous m'offrez donc, mon ami, l'occasion de donner à mon ouvrage son couronnement: je vous en remercie.

I

Il y a parmi nous une démarcation profonde entre les hommes du monde et les hommes d'étude; c'est à-dire que généralement, dans le monde, à très peu d'exceptions près, quand on n'est pas littérateur ou savant de profession, et qu'on n'a pas embrassé une carrière, on n'étudie plus: on croit devoir cesser tout sérieux travail d'esprit dès qu'on est sorti du collége [1].

[1] Un de mes amis, qui a lu ces pages dans le *Correspondant*, où elles ont paru d'abord, m'écrivait à ce propos: « Cette démarcation existe dans « ma province, non-seulement en fait, mais en principe. Il y a chez nous « en général, dans la bonne compagnie, un préjugé hostile aux études

Le chancelier d'Aguesseau n'était pas dans ces pensées, lorsqu'il écrivait autrefois à son fils ces graves paroles : « Ne croyez pas avoir tout fait, parce que vous avez fini « heureusement le cours de vos premières études : un plus « grand travail doit y succéder, et une plus longue carrière « s'ouvre devant vous. Tout ce que vous avez fait jusqu'à « présent n'est encore qu'un degré ou une préparation pour « vous élever à des études d'un ordre supérieur. »

Je ne sais s'il se trouverait aujourd'hui beaucoup de pères pour tenir à leurs fils ce langage : on reconnaîtra du moins que les paroles de ce grand magistrat s'appliquent merveilleusement aux études et aux jeunes gens d'aujourd'hui, surtout à ce nombre considérable de jeunes hommes qui ne prennent pas de carrière, et desquels on dit communément dans le monde qu'ils ne font rien.

Je n'ai pas à rechercher ici quelles causes ont amené cette fuite des carrières, cette retraite dans la vie privée, ni jusqu'à quel point tout cela est légitime et honorable, ni quelles compensations on pourrait y trouver ; j'ai dit ailleurs, et assez fortement, ma pensée sur tous ces points.

Mais la situation étant donnée, et me plaçant ici au point de vue particulier des études libérales, et de ces travaux de l'esprit, qui non-seulement pourraient offrir un noble et

« sérieuses : il y a tel salon où un homme de la meilleure noblesse ne « serait pas aussi bien reçu s'il était en même temps homme de lettres ; « comme si, par là, il avait dérogé. On dirait un retour à ce préjugé du « moyen âge, où la noblesse renvoyait avec dédain la lecture aux clercs, « et se flattait de ne savoir que guerroyer. On ne savait pas lire alors ; « mais au moins, on guerroyait : aujourd'hui on sait lire, mais on ne lit pas, et on ne guerroie plus. »

Je dois dire toutefois que, nonobstant la démarcation dont nous parlons, ce préjugé n'existe pas partout, du moins à ce degré, et qu'au contraire un homme de haute naissance, un jeune homme surtout, s'honore auprès des personnes sensées, par cela seul qu'on lui connaît le goût de l'occupation et du travail sérieux.

[illegible] des loisirs mais sont de plus si bien faits pour donner à un homme sa valeur personnelle, je me demande ce que deviennent et ce que pourraient devenir [illegible] les jeunes gens et les hommes de fortune [illegible] pas de carrière.

Et d'abord, les jeunes gens, que font-ils? A quoi se passent leurs longues journées? Que demandent-ils aux riches facultés que Dieu souvent leur a données? Que savent-ils tirer d'eux-mêmes? La vérité est qu'un grand nombre, les premières études terminées, ne font plus rien, pas même leur Droit; car est-ce faire son Droit que de le faire avec la légèreté, la vulgarité qu'on y met si souvent, sans rien prendre de haut, sans rien approfondir, pour se hâter ensuite les premiers grades reçus, de fermer les livres de Droit comme on a fermé tous les autres?

Je vous le demande, mon ami, une jeunesse ainsi passée, quand elle ne ruine pas absolument l'esprit, le cœur, la vie entière, quels fruits produit-elle? quels talents peut-elle développer? quels hommes prépare-t-elle pour l'avenir d'un pays?

Je prends les meilleurs de ces jeunes gens; — ceux qui, grâce à des influences d'éducation et de famille, ont eu le bonheur de se conserver bons et honnêtes, — la jeunesse écoulée, que deviennent-ils? Savent-ils alors du moins s'occuper? Non: hommes faits, ils continuent l'oisiveté d'esprit où s'est passée leur première jeunesse; ils s'en tiennent à ces études classiques, d'ordinaire si médiocres, et, satisfaits des commodes avantages d'une existence assurée et tranquille, ils passent le reste de leur vie dans l'abandon de tout travail intellectuel, non-seulement sans rien produire, mais sans jamais rien étudier avec constance, sans rien apprendre à fond; les moins désœuvrés, avec un semblant d'occupation qui les trompe et les amuse, mais ne les mène à rien, ni pour eux, ni pour les autres.

Plusieurs lisent, je le sais, et beaucoup trop quelquefois. Car que lisent-ils, et comment? Avec quelle méthode, quelle suite, quelle application? Ces lectures, je les ai prises sur le fait : j'en ai vu de ces jeunes gens, dans leur cabinet, enveloppés de leur robe de chambre, étendus dans leur fauteuil et les pieds sur leurs chenets, un livre frivole, un roman, à la main : c'était tout. D'autres choisissent mieux leurs livres, mais lisent sans jamais prendre une note, rien rédiger, rien résumer. Je me souviens d'avoir vu dans quelques papiers de M. de Talleyrand ces paroles : « Il est bien plus doux et plus paresseux de lire que d'écrire. » Lire, et faire de sa lecture un travail ; lire et profiter de sa lecture, c'est ce qui se fait rarement.

Et que dire, mon ami, de ceux qui ne lisent même pas ; rien, jamais ; qui non-seulement ne sont pas de force à lire en entier un livre, quel qu'il soit, si ce n'est un roman, mais ne peuvent pas même aller jusqu'au bout d'un article de revue un peu sérieux? Oui, il y a des femmes du monde, des hommes du monde, des jeunes gens, qui en sont là ! J'en ai connu à qui j'avais fait prendre un abonnement au *Correspondant*, pour les forcer à lire au moins une fois par mois quelque chose d'utile, et qui m'ont avoué que cela même était trop fort pour eux ; leur esprit n'en pouvait pas tant porter ! Non, il le faut dire, l'attrait, le goût n'est pas là ; il est ailleurs. Et on le voit bien, quand on les rencontre dans l'exercice le plus important de leur journée, la promenade *au bois*, et cela quelquefois, dès le matin, à ces heures si favorables pour le travail d'esprit : eux, il vont, dans leur élégant tilbury, les guides à la main, le cigare à la bouche, leur groom à côté d'eux, avec un air de satisfaction qui semble dire : « Je suis un homme et je jouis de la vie ! » oubliant totalement dans ce contentement d'eux-mêmes leur parfaite nullité.

Et cependant ceux qui lisent le moins ne sont-ils pas

souvent ceux qui auraient le plus besoin de lire, et le plus de temps pour le faire?

Voilà, sans aucune exagération, — qui ne le sait? qui ne l'a vu? — la vérité des choses sur une infinité de jeunes gens et d'hommes, admirablement doués quelquefois, qui pourraient tirer beaucoup d'eux-mêmes, s'ils savaient cultiver leur intelligence, et auxquels il ne manque, pour devenir des hommes distingués, supérieurs peut-être, qu'un meilleur emploi de leur temps et de leur vie.

Or, que cette perte du temps et de la vie soit lamentable, et toute cette situation profondément triste, c'est ce que sentent et avouent ceux-là mêmes qui s'y résignent.

Les futiles plaisirs peuvent amuser quelque temps, à l'âge de l'irréflexion et de la légèreté ; mais on finit bientôt par en sentir le vide ; la satiété, le dégoût, l'ennui ne tardent pas à arriver.

Il ne se peut pas qu'on écarte toujours toute réflexion, qu'on ne se dise parfois à soi-même : « Mais à quoi bon ma vie, et que fais-je sur la terre? Inutile aux autres et à moi-même, absolument stérile, est-ce pour cela qu'un homme, qu'un chrétien est ici-bas? »

Et si ce n'est pas l'aiguillon des nobles pensées qui vient secouer l'habituelle oisiveté, la molle inertie, on ne peut échapper du moins à un triste regard sur soi, ni même toujours à la douloureuse conscience de son infériorité. On a beau faire effort pour y échapper, soit en pensant qu'on est, après tout, comme tant d'autres qui ne font rien, soit en se disant avec complaisance qu'il suffirait de le vouloir pour faire tout autant et peut-être mieux que ceux qui font quelque chose ; on sent, bon gré, mal gré, qu'on s'affaiblit, qu'on s'annule, qu'on se réduit à rien.

Le fait est que dans une telle vie, les plus riches dons reçus de Dieu périssent; l'esprit s'émousse, l'activité de la pensée se ralentit, tout élan de l'âme s'arrête. En peu de

temps, avec quelque talent que l'on soit né, on devient un homme ordinaire; et si l'on n'a qu'un esprit médiocre, il est difficile de dire jusqu'à quelle vulgarité d'âme et de vie on peut descendre. Qui n'a vu cela autour de soi?

D'ailleurs, mon cher ami, quoi qu'on fasse, il faut traiter avec les hommes; et sans cesse, dans les relations du monde, on a d'humiliantes révélations du peu que l'on est, de son impuissance à manier une affaire, à exercer un ascendant, à prendre une autorité quelconque, dans une assemblée; et je ne parle pas seulement des grandes assemblées du pays, des conseils généraux, d'un Corps législatif, d'un Sénat; je parle de la moindre assemblée où l'on se rencontre avec ses égaux, quelquefois avec ses inférieurs, d'un bureau de bienfaisance, d'un conseil de fabrique, dont on est le président, où l'on se trouve avec les hommes importants du village et auxquels, pour cela même, il faut savoir parler raison : je parle du plus simple conseil municipal où l'on est appelé, ne fût-ce que par sa fortune et à titre de plus imposé, et où l'on est quelquefois incapable de défendre, contre les sophismes et les sarcasmes grossiers du philosophe de l'endroit, ni les intérêts de la religion, ni ceux de la commune, ni les besoins de la charité et des pauvres.

Croira-t-on trouver une compensation dans la vie privée, dans le bonheur de la famille? Eh bien! à ne regarder même que l'existence privée, eût-on en effet ce grand bien d'une vie de famille heureuse, et, avec toutes les douceurs d'une alliance bénie de Dieu, les affections et le repos du foyer domestique, je dis que ce commode bonheur et ces tranquilles vertus ne suffisent pas longtemps à eux seuls pour remplir l'âme, occuper les longues heures du jour, et tenir lieu de tout sur la terre.

Outre que la conscience de son inutilité est pour tout homme de cœur, et surtout pour tout chrétien, un pesant

fardeau, il faut ajouter qu'un homme qui ne fait rien fait bientôt le mal : et quand il n'irait pas aux excès qu'enseigne l'oisiveté, il n'en serait pas moins tristement à charge à lui-même et aux autres. Qui ne sait combien un homme oisif pèse dans sa famille, sur sa femme, sur ses enfants, sur tout le monde? La pauvre femme qui ne fait pas un pas dans la maison sans le trouver toujours là, en face d'elle, désœuvré et chagrin, ne peut s'empêcher quelquefois, fût-elle la meilleure et la plus douce créature, de dire tout bas : « Oh ! que n'a-t-il donc quelque chose à faire, et que n'étudie-t-il, n'importe quoi ! » Mais cet homme donne de plus un exemple déplorable à ses fils. L'expérience m'a démontré qu'il n'y a rien de plus difficile que de faire travailler et d'élever sérieusement un enfant dont le père ne fait rien. Quand on lui dit : « Que ferez-vous un jour? » il a une prompte et simple réponse : « Je ferai comme mon père. »

Assez souvent j'ai averti de ce péril et déclaré bien haut à ceux que cela regarde[1] où aboutit la fuite du travail, dans quels malheurs l'inertie et l'oisiveté précipitent les grands noms, les grandes familles, les grandes fortunes. Je n'ai rien à en redire ici; mais il y aurait sur ce point une curieuse et effrayante statistique à faire.

II

Mais, mon cher ami, cette première classe de jeunes gens et d'hommes du monde n'est pas la seule chez qui cette perte du temps et cette absence du travail élevé de l'esprit se fassent tristement remarquer : ma pensée s'est souvent arrêtée, avec regret, sur d'autres hommes, sur d'autres vies plus occupées, où cependant bien des loisirs m'apparaissaient encore; loisirs qu'on emploie en pure perte, en futilités, étonnantes chez des hommes graves,

[1] *De l'Éducation*, vol. I, liv. IV, ch. IV et V.

quand il serait si facile de consacrer une partie de ces loisirs à étendre ses connaissances et à se donner une féconde culture d'esprit.

Je m'explique.

Ma conviction est que dans les carrières les plus libérales, il se fait une déperdition de temps et de forces considérable, et que si chacun voulait s'interroger, beaucoup trouveraient qu'ils ne font pas ce qu'ils peuvent faire, et par suite qu'ils ne sont pas ce qu'ils devraient être.

Parcourons les différentes carrières sociales, depuis les plus élevées jusqu'aux plus humbles. Voici d'abord les magistrats, les hommes du barreau : carrières éminemment honorables. Eh bien ! aux jeunes magistrats, aux hommes du barreau, j'oserais conseiller de ne pas s'emprisonner dans leurs études spéciales, d'en sortir quelquefois, et de porter sur d'autres branches du savoir humain l'activité d'un esprit si bien préparé d'ailleurs par ces études mêmes. Je n'ignore pas combien une vie de magistrat, d'avocat est noblement occupée ; néanmoins, qui ne sait ce qu'un grand nombre d'entre eux ont de loisirs, dont ils pourraient tirer grand profit pour d'autres travaux ? Pourquoi, par exemple, ne pas unir à la science du Droit et des affaires, les études littéraires, historiques, philosophiques ? Dans ces études, dans cette haute culture de l'esprit et de toutes les facultés brillantes de l'âme, il y a plus encore qu'un charme : il y a une lumière et un secours pour la science du Droit elle-même et pour le talent de la parole. Est-ce que la parole d'un magistrat ou d'un avocat lettré, comme l'étaient d'Aguesseau, Patru, Cochin, philosophe érudit comme Portalis l'ancien, versé dans l'histoire comme le président Hénault, profondément instruit de sa religion comme le fut Domat et notre Pothier, comme l'étaient Mathieu Molé, Lamoignon, tous les grands magistrats du XVIIe siècle : est-ce que la parole, dis-je, d'un tel magistrat, d'un tel avocat, n'em-

prunterait pas à ces connaissances une élévation, une gravité, un attrait, une dignité, une puissance de plus? Est-ce qu'il n'y a pas entre les facultés de l'esprit humain de secrètes harmonies? Est-ce que toute culture élevée, généreuse, féconde, ne profite pas, en dédoublant, à l'esprit lui-même, et ne grandit pas l'homme tout entier?

Ce que je dis des magistrats et des avocats, de combien d'autres ne pourrais-je pas le dire? C'est une noble profession et qui exige une sérieuse culture intellectuelle que celle des ingénieurs; mais leurs sciences spéciales, ce sont les sciences exactes. Or, y a-t-il tout dans ces sciences? Et si importantes qu'elles soient, s'y tenir rigoureusement cantonné, ne serait-ce pas se fermer plus d'un grand horizon, et laisser en souffrance de riches facultés et de nobles besoins de l'âme? Au contraire, unir aux savants travaux des ponts et chaussées de belles et intéressantes étude littéraires ou sociales, comme M. le Play, comme M. le baron Dupin, comme on nous en offre le modèle dans notre ville même d'Orléans, n'est-ce pas s'honorer, s'élever, s'agrandir encore?

Et les militaires eux-mêmes! Qui ne connaît les loisirs, les ennuis et les dangers de la vie de garnison? Il n'y a pas de carrière où le désœuvrement soit poussé plus loin, on le sait : à une telle vie, les jeunes gens, quelquefois si distingués, qui sortent de nos écoles Polytechnique et de Saint-Cyr, ne peuvent rien gagner pour leur développement intellectuel, rien pour la vie morale et chrétienne; et si tout d'abord ils ferment les livres, s'ils se désaccoutument de l'étude sérieuse, s'ils passent au café les loisirs qui leur restent, s'ils ne savent lire que le *Siècle*, il ne se peut qu'à la longue leur esprit n'en souffre étrangement, et que, malgré les manières élégantes dont ils conservent encore les apparences, on ne sente en eux, quand on les fréquente, une pensée qui ne se meut plus que dans un horizon abaissé, et

quelquefois même une langue qui n'est plus assez celle de la société française. Et cependant, que de ressources n'offrent pas à un militaire studieux les bibliothèques de nos grandes villes! Je suis sûr que les hommes remarquables, que nous avons en si grand nombre dans l'armée, sont ceux qui ont su mettre à profit ces ressources et ces loisirs. La bibliothèque du Sénat, par exemple, est très-riche en belles collections militaires; c'est là, et ailleurs, qu'il faut lire nos grandes campagnes, et, je l'ajouterai, même dans les récits de nos adversaires : les Anglais, les Allemands et les Russes ont des ouvrages sérieux qui complètent et quelquefois corrigent les nôtres.

Et tous ces jeunes sous-lieutenants, auxquels Louis XVIII disait agréablement à Saint-Cyr qu'ils portaient dans leur giberne le bâton de maréchal de France, ne devraient-ils pas étudier tout cela, et bien d'autres choses encore?

Quoi qu'il en soit, on peut affirmer qu'un jeune officier, capable d'un travail suivi et intelligent, acquiert par cela seul une juste considération dans le monde, et, je l'ajoute pour l'avoir vu, l'estime et même la confiance de ses camarades. Il n'est pas besoin d'ailleurs qu'on dise d'un militaire : « C'est un écrivain; il a fait un livre, » pour lui gagner les suffrages; il suffit qu'on dise : « Il s'instruit; il est appliqué; » et le voilà dès lors grandement distingué. D'où vient cela? C'est que non-seulement son esprit s'est poli, élevé dans ce noble commerce avec d'autres esprits; mais sa vie morale surtout a été ennoblie par le généreux effort qui lui fait subir librement la grande loi du travail. Quoi qu'il en soit, il me semble, mon ami, que de telles pensées ne peuvent être mal venues dans la patrie de Vauban, de Catinat, de Berwick, de Turenne et de Condé.

N'est-il pas vrai encore que, dans nos innombrables administrations, dans nos bureaux de toutes sortes, une quantité d'hommes, de jeunes gens, s'ils ne se désaccoutumaient

pas déplorablement du travail d'esprit, pourraient trouver aussi un temps précieux pour de nobles et religieuses études?

Et parmi les hommes d'affaires, les hommes de finance, et ces hommes du haut commerce, qui ont quelquefois tant de talent naturel, combien n'y en a-t-il pas qui, avec une sage direction et une volonté persévérante, pourraient se mettre, par la culture de leur intelligence, à la tête d'une cité!

Je le dirai à tous ces hommes : « Mais n'est-ce pas même là un besoin pour vous? Quand vous sortez de vos bureaux ou de vos comptoirs, ne sentez-vous pas qu'il vous faut un air plus pur et un horizon plus large? que votre âme, fatiguée, resserrée, demande à respirer, à se dilater plus à l'air dans une région plus élevée? »

« Mais, me direz-vous, après une journée consacrée aux affaires, le seul besoin que l'on éprouve, c'est de retrouver sa famille; c'est de se réunir, de se retremper dans une causerie d'amis ou un honnête divertissement. » J'admets ce besoin, et suis loin d'y contredire; mais ce qui reste vrai, néanmoins, c'est qu'il serait possible et désirable de trouver aussi quelque temps pour la vie intellectuelle; c'est qu'il y a dans la culture de l'esprit, pour des hommes considérables et considérés dans leur pays, une nécessité de premier ordre, qu'il ne faut pas sacrifier.

Du reste, je suis heureux de le reconnaître, depuis trente ans, l'industrie, le commerce, les grandes compagnies se sont recrutés parmi les hommes de la plus haute valeur, qui, ne voulant pas être fonctionnaires, voulaient néanmoins, honorablement pour eux et leur famille, la fortune et l'indépendance. Et parmi ces hommes, il y en a qui ont su allier le culte des lettres aux plus grands travaux industriels.

De bonne foi, je le demande à tout jeune homme intelli-

gent, à ceux-là même qui travaillent dans des bureaux plusieurs heures chaque jour : « Quoi ! vous ne pourriez pas trouver, le matin ou le soir, régulièrement, une heure ou deux pour des études suivies, qui vous apprendraient une foule de choses que vous ignorez ? »

Non, ce n'est pas ici une question de temps; c'est une question de bonne volonté. Il s'agirait de comprendre ce qui vaut le mieux pour vous : de la paresse du matin et des futiles amusements du soir, ou des études sérieuses qui pourraient combler tant de lacunes dans vos connaissances, et vous donner une valeur intellectuelle que vous n'avez pas et que vous pourriez avoir. Embrassez moins de choses, je le veux bien, n'ayez qu'un cercle d'études circonscrit; mais ayez au moins quelque travail suivi, qui entretienne la vigueur de votre intelligence, et empêche cette rouille que contracte à la longue tout esprit qui ne s'exerce pas.

Vous, artistes, qui sculptez le marbre, ou qui animez la toile, est-ce que vous ne sentez pas que les arts touchent aux lettres, à la poésie, à l'histoire, à la religion, et que le commerce avec les grands génies de l'antiquité et du Christianisme ne peut qu'élever votre âme et y susciter l'enthousiasme?

N'a-t-on pas même vu autrefois des imprimeurs, des libraires, les Estienne, par exemple, nom mémorable, qui marchaient à l'égal des premiers hommes de leur temps pour l'érudition et la science ? Aujourd'hui nous avons encore dans nos grands typographes MM. Mame, Didot, Hachette, Delalain, Dézobry, — pour ne nommer que ceux-là, — des hommes d'une vraie culture d'esprit, en même temps que d'une grande capacité industrielle : pourquoi nos imprimeurs et nos libraires ne seraient-ils pas tous lettrés, dans cette mesure au moins qui est si nécessaire à leur profession?

Vous le voyez donc, mon ami, j'invite aux études suivies, élevées, libérales, religieuses, non pas seulement les jeunes gens, les hommes de fortune et de loisir qui n'ont pas de carrière, mais encore les hommes qui en ont une, quelle qu'elle soit, judiciaire, administrative, militaire, industrielle ou commerciale. Assurément, ce n'est pas l'abandon de leur profession spéciale que je viens conseiller à ceux-ci ; mais ce que je maintiens, c'est qu'il ne leur est nullement impossible, et qu'il leur serait infiniment avantageux, d'élargir leur horizon, d'élever le niveau de leur esprit, et c'est à eux aussi, dans la mesure qui convient, que s'adressent les conseils que vous me demandez et que je commencerai dans ma prochaine lettre à vous offrir.

DEUXIÈME LETTRE

Conseils pratiques et généraux sur les études possibles à un homme du monde.

MON CHER AMI,

Je vous ai montré dans ma première lettre combien de gens ne travaillent pas, ou pas assez, dans le monde et dans les diverses carrières sociales, et combien pourraient et devraient travailler davantage.

Mais, pour être juste, je dois l'ajouter, mon ami, ce n'est pas toujours la bonne volonté qui manque, ni le désir de travailler et de faire quelque chose. Il faut en convenir, avec les distractions inévitables de la vie du monde, et dans l'isolement où l'on s'y trouve d'ordinaire pour le travail, il y a pour des études sérieuses, bien conduites, de réelles

difficultés; beaucoup moindres cependant qu'on ne se l'imagine. Ce que nous allons dire le montrera surabondamment.

Qu'est-ce qui, dans le monde, arrête tout d'abord quand on voudrait se mettre enfin sérieusement à travailler? Le voici. C'est que d'ordinaire on n'a ni une excitation puissante, ni un but prochain, ni surtout, ce qui importe tant, un bon plan, une bonne méthode.

On ne sait pas même quelquefois ce qu'il faut étudier, ni les livres qu'on pourrait lire.

On sait encore moins la manière de lire et d'étudier avec fruit.

Travailler ainsi dans le silence, seul et sans guide, et faire un travail suivi, et ne pas éparpiller ses études, ses essais, mais s'attacher à un plan qui coordonne et ramène à l'unité tous les efforts, à une méthode qui permette de tirer profit de tout ce qu'on lit, voilà le difficile. Voilà ce dont la bonne volonté même ne peut venir à bout. Que de fois j'ai reçu sur ce point des confidences désolées! Combien n'ai-je pas vu de jeunes hommes, ou d'hommes déjà mûrs, venir à moi et me dire avec tristesse : « Vous voulez que je travaille! mais que faire? Travailler! mais comment? Quel est le plan, la méthode, les livres? »

Il y a longtemps que, préoccupé du désir de venir en aide à ce bon vouloir, attristé en voyant cette déperdition de tant de talents, cette inutilité de tant de vies, j'avais songé à exposer quelques-unes de mes pensées sur les études qui conviennent aux loisirs d'un homme du monde, et même essayé de tracer un plan, une méthode facile et pratique pour chaque branche de ces études. — C'est même dans ce but, mon ami, vous le savez, que j'ai fondé à Orléans, à côté de celles qui existaient déjà, une nouvelle société littéraire, votre Académie de Sainte-Croix. J'ai dit à vous, et à quelques hommes sérieux et studieux comme vous : « Vous

vous plaignez d'être isolés : eh bien ! rapprochez-vous, réunissez-vous, formez un centre qui vous rallie, un foyer qui vous échauffe, une société d'amis et d'émules, travaillant chacun selon son goût et ses aptitudes, se communiquant leurs travaux dans des réunions périodiques, les soumettant à une critique mutuelle et bienveillante. »

Il m'a paru que c'était là un moyen excellent et facile pour tirer les esprits de l'isolement qui paralyse, les exciter les uns par les autres, et créer, dans une ville où tant d'éléments pour une société de ce genre se rencontraient, un actif mouvement d'études, une noble et féconde émulation pour de sérieux travaux littéraires.

Mais ce n'est pas tout, mon ami : pour tout homme qui veut étudier, je le disais tout à l'heure, ce qui est nécessaire avant tout, c'est un plan d'études, une bonne méthode de travail ; et c'est par là qu'il faut commencer. « L'essentiel, « disait à son fils le chancelier d'Aguesseau, est de vous « former d'abord un plan général des études que vous êtes « sur le point d'entreprendre, de suivre ce plan avec ordre « et fidélité, et surtout de ne point vous effrayer de son « étendue. Ce n'est point ici l'ouvrage d'un jour ni même « d'une année ; mais, quelque long qu'il puisse être, si vous « êtes exact à en exécuter tous les jours une partie, vous « serez comme ceux qui, dans les travaux qu'ils font faire, « suivent toujours un bon plan, sans jamais changer : comme « ils ne perdent point de temps, ils mettent à profit toute « la dépense qu'ils font. Insensiblement, l'édifice s'élève, « les ouvrages s'avancent, et, quelque lent qu'on soit le « progrès, on arrive toujours à la fin qu'on se propose, « pourvu que l'on marche constamment sur la même ligne « et qu'on ne perde jamais de vue le plan que l'on s'est « tracé une fois. »

Ces paroles de d'Aguesseau sont le bon sens même : il est évident qu'il n'y a rien à faire, quand on n'applique pas

C'est même cette multiplicité d'études, entre lesquelles ils ne savent pas choisir, qui en arrête plusieurs, ou qui annule leurs efforts en les dispersant. On ne sait laquelle prendre de toutes ces voies; on hésite, on tâtonne, on revient sur ses pas, on perd son temps et sa peine, et finalement on se décourage.

En plaçant sous vos yeux, mon ami, et en présentant à tous ceux qui voudront bien me lire cette variété d'études possibles, je ne conseille qu'une chose : c'est que, parmi toutes ces études, chacun choisisse celles qui vont le mieux à son esprit et auxquelles ses études antérieures le préparent, celles en un mot pour lesquelles il se sent plus d'attrait et d'aptitude. — « Mais, me dira-t-on peut-être, je ne me sens un goût prononcé pour rien : je n'ai point de spécialité. » — « Vous vous trompez, répondrai-je, chacun a ses aptitudes propres. Les vôtres sont latentes peut-être, ignorées de vous-même; mais elles existent, et c'est le travail, c'est une étude assidue et sérieuse, qui bientôt vous les révèlera. » Que de spécialités l'étude a ainsi fait surgir, qui périssaient dans l'oubli et l'ignorance d'elles-mêmes ! Après quelque temps de travail, pénible peut-être au commencement, infructueux en apparence, sans lumière, sans charme, tout à coup des horizons s'ouvrent à la pensée, un attrait naît dans l'âme. On s'est découvert soi-même, et la vocation de son esprit. Je mets ce mot ici à dessein. Très-souvent, pour donner à un homme toute sa valeur personnelle, il suffit de lui faire trouver ce que j'appelle *la vocation de son esprit*. C'est en effet ce qui décide tout.

Je me borne donc à offrir ici, selon la diversité des esprits, diverses branches d'études : je ne prétends pas les imposer toutes à tous; et, sauf la Religion, qui est pour tous l'étude nécessaire, j'incline simplement chacun du côté où il penche, je demande à chacun d'entrer dans sa voie.

2° Mais ce que je conseille sans hésiter tout d'abord, et à tous sans exception, et ce qui n'est pas d'un grand travail, et ce qui serait d'un immense profit, c'est de revoir ce qu'on a déjà vu, c'est de reprendre ce qu'on a su, c'est de poursuivre ce qu'on a commencé. Vous avez passé de longues années à étudier les langues anciennes ou modernes, l'histoire, la géographie, les sciences. — Hélas! peu de temps a suffi pour emporter une partie de ce que vous aviez laborieusement appris. On oublie si vite les faits, les détails, la pure science! La vérité est que tout cela s'efface et se perd; il n'y a qu'une chose qui reste, le talent, la force acquise par l'étude; le goût, le style, la grande forme littéraire. — Eh bien! je ne voudrais pas qu'on laissât rien perdre ainsi de ce qu'on a possédé; je voudrais qu'on commençât par reprendre, d'un point de vue supérieur, les études auxquelles on s'est déjà livré. « Avez-vous fait vos humanités? dirai-je à un jeune homme qui veut entrer dans la voie du travail utile. Eh bien! revenez-y: moins difficile que vous ne croyez sera cette seconde étude; et avec combien de fruit et de charme les retrouverez-vous, ces anciens auteurs, ces illustres génies; et combien de choses que vous n'y aviez jamais soupçonnées peut-être, vous y admirerez, y revenant éclairé, mûri par l'âge, les étudiant, non plus par fragments, mais dans leur ensemble, en homme, non plus en enfant! »

De tous les conseils que je me propose d'offrir ici, celui-ci est peut-être le plus utile tout à la fois et le plus facile à suivre. A lui seul, ce conseil suffirait pour atteindre en grande partie le but que je propose, pour occuper avec honneur et profit les loisirs d'un homme du monde, et lui donner une distinction d'esprit peu commune assurément.

3° J'ajouterai aussi un conseil d'une utilité capitale pour quiconque veut ordonner sa vie dans un travail sérieux, et

faire des études qui lui profitent : c'est qu'il faut, avant tout, savoir lire ; chose plus rare qu'on ne pense : savoir lire, c'est-à-dire faire que la lecture soit une étude utile et agréable : lire en l'air, ce n'est rien ; lire attentivement, voilà ce qui seul mène à quelque chose ; lire, et non-seulement lire ce qu'il faut, et le lire avec suite, jusqu'au bout, finir un livre quand on l'a commencé ; mais encore lire doucement, sans précipitation, se nourrissant de sa lecture : *Illa ut quod ingeret, in succum sanguinemque suum convertisse videretur*, dit un ancien.

La vraie lecture, la voilà : c'est celle qui fait passer pour ainsi dire les choses dans notre substance.

Mais pour cela il faut réfléchir en lisant, et toujours résumer sa lecture, s'en rendre un compte exact, de telle sorte qu'après avoir lu un livre, on le possède ; et par conséquent, il faut lire LA PLUME A LA MAIN, habitude souveraine ; noter, rédiger, pour les préciser et les fixer, ses réflexions : autrement, tout est vague et s'évanouit.

Et aussi faire DES EXTRAITS qu'on retrouve au besoin.

Voilà ce que j'entends par savoir lire, et voilà ce qui n'est pas commun. Comme le disait M. de Talleyrand, on aime mieux lire paresseusement qu'écrire, admirer en quelque sorte passivement le vrai, le beau, le grand, que réagir sur sa lecture, y appliquer énergiquement son esprit, apprécier ce qu'on a lu, s'en rendre maître par un jugement ferme et définitif. — Rien de plus contraire au développement de l'intelligence qu'une telle disposition.

C'est par l'activité et la réaction qu'on profite, et qu'on fortifie son esprit. Autrement, il demeure lâche et paresseux, et reste pauvre, quelle que soit sa richesse apparente.

En un mot, on est riche que de ce qu'on possède, et on ne possède intellectuellement que ce qu'on a résumé par écrit, défini, recueilli, et par là même classé et rangé dans sa tête avec un jugement qui l'a fait sien,

Lire, LA PLUME A LA MAIN, est absolument nécessaire pour les plus humbles comme pour les plus grands progrès. Quiconque ne fait pas cela, ou n'est pas décidé à le faire, ne fera jamais rien, n'arrivera jamais à rien. Vous vous plaignez de ne savoir pas écrire, de n'avoir pas de style, de ne pouvoir formuler, rédiger vos pensées sous une forme convenable; d'être distrait, inattentif; d'oublier. Eh bien! lisez LA PLUME A LA MAIN, et cette excellente habitude, non-seulement vous empêchera d'oublier, fixera les dissipations de votre esprit, mais de plus vous apprendra à écrire, et formera peu à peu et très-efficacement votre style, parce qu'elle vous apprendra à réfléchir sur ce que vous aurez lu, à le goûter, l'admirer, l'imiter, ce qui est tout.

LA PLUME A LA MAIN! Il est probable que dans tout le cours de ce livre, je ne donnerai aucun conseil plus utile, plus efficace, plus décisif. Sera-t-il suivi? Je veux l'espérer.

4° Inutile de redire que je n'ai pas la prétention de tracer ici un plan absolu ni de tout indiquer; je ne cherche pas le moins du monde à être complet, mais à être pratique. Je ne conseillerai guère en chaque genre d'étude que les chefs-d'œuvre et les ouvrage nécessaires ou de très-grande utilité. *Pauci, sed boni.*

Ni la même méthode, ni les mêmes études, ni les mêmes livres, ne conviennent à tout le monde; les uns peuvent plus, les autres moins. J'entends simplement ici ouvrir une route, et offrir, pour d'utiles travaux, quelques moyens entre beaucoup d'autres.

Cela dit, arrivons au détail, et commençons par les études qui paraissent les plus attrayantes et les plus faciles pour un homme du monde : je veux dire les études littéraires. Ce sera, mon ami, l'objet de ma prochaine lettre.

TROISIÈME LETTRE

La littérature ancienne.

Je ne vous redirai pas, mon cher ami, l'admiration que faisait autrefois de l'étude des Lettres l'Orateur de Rome : « Cette noble étude, qui offre un aliment généreux « pour la jeunesse, un charme pour la vieillesse, un orne- « ment dans la prospérité, un asile et une consolation dans « les revers, un doux et paisible délassement au foyer do- « mestique, un secours et une force dans l'agitation des af- « faires et les surprises de la vie publique[1]. »

Je serais bien plutôt tenté de demander où sont aujourd'hui les hommes du monde qui, après avoir consacré à l'étude des Lettres leurs premières et plus belles années, en conservent quelque chose, je ne dis pas même pour la lumière de leur esprit et la consolation de leur vie, mais pour l'occupation de leurs loisirs. C'est que « les premières études « littéraires, comme disait avec raison le chancelier d'Aguesseau, ne donnent que la clé de la littérature. » S'en tenir là, comme on le fait si souvent aujourd'hui, c'est n'y pas pénétrer; c'est renoncer même au bénéfice des premières études, car bientôt il n'en reste plus que des traces confuses. Au bout de quelque temps, on n'est plus même en état d'entendre les auteurs qu'on entendait dans son enfance.

[1] *Hæc studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent, delectant domi, non impediunt foris*, etc. (CICÉRON, *Pro Archia poeta*, VII, 17.)

Ce qui fait la faiblesse et l'insuffisance des premières études littéraires, c'est le défaut de la pensée et de la réflexion; en d'autres termes, c'est l'âge auquel on s'y applique. En Seconde, en Rhétorique, et tant qu'une forte philosophie chrétienne n'a pas affermi l'esprit d'un jeune homme, le fond des idées manque, et par conséquent la vraie et solide littérature : l'intelligence des grands principes littéraires est nécessairement superficielle, et le sentiment du beau profond; le côté moral et religieux des Lettres, d'où leur vient leur grandeur réelle, leur haute et féconde influence, apparaît peu, frappe peu.

La littérature, on ne doit pas s'y tromper, n'est pas chose légère : pour en saisir la portée, la valeur, les vraies et profondes beautés, il faut une maturité de raison qui commence à peine quand finissent les études classiques : c'est alors le moment de revenir sur ses pas, de visiter de nouveau les chemins parcourus, de remonter aux sources, de jeter un coup d'œil plus sûr et plus pénétrant sur ce dont on n'avait guère aperçu que la surface brillante : en un mot, c'est le moment, non d'abandonner, mais de poursuivre cette belle étude des Lettres, et d'un point de vue plus élevé et plus chrétien, si l'on veut y trouver la haute culture qu'elles donnent à l'âme, si l'on veut se former par là un fonds riche qui alimente la vie et où plus tard on puise chaque jour, un foyer d'où partent incessamment les illuminations utiles, les inspirations puissantes.

Si donc un jeune homme sorti du collége, ou un homme déjà mûr, voulait revenir à ces études pleines de charme, la première chose que je lui dirais est celle-ci : Quelque restreinte que puisse être la part des loisirs que vous consacrerez aux études littéraires, faites de la littérature sérieuse, et, dans le vaste champ des Lettres, n'allez pas au caprice et au hasard; mais dans la littérature ancienne comme dans la littérature moderne, choisissez avec soin, soit les genres,

soit les auteurs, soit les époques littéraires : c'est le premier soin, et il est capital. »

Je dis qu'il faut faire un choix entre les diverses branches et les diverses époques de la littérature, et décider tout d'abord celles qu'on veut de préférence et présentement étudier; c'est le moyen d'éviter deux défauts considérables : l'éparpillement des lectures, et la légèreté des études. Je ne dis pas que ce choix doive être immuable et qu'il faille vous enfermer dans un cercle inflexible ; mais je dis que pour un temps déterminé du moins, ce choix fixera votre attention et concentrera vos efforts : deux points indispensables pour que le travail soit fructueux.

Quant aux époques, on divise ordinairement la littérature en *littérature ancienne*, comprenant les deux littératures grecque et latine; et *littérature moderne*, comprenant la littérature française et les diverses littératures de l'Europe. Quant à la littérature *contemporaine*, elle n'a pas besoin d'être autrement définie que par son nom.

Les principaux genres, et si je puis dire ainsi, les grandes provinces de la littérature sont la poésie, l'éloquence, la philosophie et l'histoire. C'est surtout des deux premières qu'il sera question ici. Je traiterai à part des deux dernières.

Cette seule énumération démontre la nécessité de la règle fondamentale que nous posions tout à l'heure et avant tout : qu'il faut très-nettement commencer par faire son choix, et délimiter son terrain, eu égard à ses goûts et à ses loisirs.

J'ajoute maintenant ceci : c'est que, quel que soit le choix que l'on fasse, quelque étendu ou restreint que soit le champ qu'on veut embrasser, quelque époque ou quelque genre littéraire qu'on étudie, il faut en tout s'attacher aux grands auteurs, aux grands maîtres, aux grands modèles. On peut

plus ou moins négliger les autres, si on est obligé d'imposer une limite plus ou moins étroite à ses études, mais jamais ceux-là.

Cela posé, parlons de la littérature ancienne.

I

Les grands maîtres, les immortels génies qui ont été les princes de la parole humaine, ce sont les Anciens.

M'arrêterai-je ici à établir l'utilité d'une sérieuse lecture de la littérature ancienne, d'un commerce fréquent avec les grands auteurs grecs et latins, et à combattre le préjugé ou le mauvais goût qui ferait considérer une telle lecture comme peu attrayante, ou entachée de pédantisme pour un homme du monde? Non certes; je l'ai fait ailleurs[1]; je n'y reviendrai pas ici. La cause de la littérature ancienne est gagnée aujourd'hui, et les théories qui avaient attaqué bruyamment, il y a quelques années, au point de vue du goût, les classiques anciens, sont tombées d'elles-mêmes.

Je me bornerai à rappeler ici deux points de vue fondamentaux et absolument décisifs pour la question : c'est d'abord que les chefs-d'œuvre de l'antiquité sont et seront éternellement les modèles du beau langage du grand style et de la grande composition; et, en second lieu, que toutes les origines de la littérature sont là.

Ne suffit-il pas d'ailleurs simplement de les nommer, ces grands auteurs, ces illustres esprits, qu'il ne faut jamais délaisser, auxquels il faut toujours revenir? Qui sont-ils donc?

C'est d'abord, pour l'épopée, *Homère*, le père de toute la littérature antique : c'est de lui que tous, poëte, orateurs, statuaires, se sont inspirés, ainsi que l'a magnifiquement

[1] *De la haute Éducation intellectuelle*, t. Ier, liv. II, ch. I, III, IV, VI.

montré dans un de ses chefs-d'œuvre notre grand peintre, M. Ingres. J'ai déjà dit mon admiration pour Homère au premier volume de cet ouvrage; je n'ajouterai ici que quelques mots :

Homère, c'est la simplicité antique, unie à la majesté; une simplicité et une majesté que la Bible seule à dépassées;

Les mœurs primitives; des caractères vivants, variés, éternellement vrais : Ajax, Diomède, Nestor, Agamemnon, Ulysse, Mentor, autant de héros avec lesquels ils nous semble avoir vécu : types immortels des grands côtés de l'âme humaine, à jamais gravés dans toutes les mémoires;

Puis des scènes qui nous remuent jusqu'au fond des entrailles, parce qu'elles sont puisées dans ce que notre nature a de plus intime et de plus profond : les adieux d'Andromaque, Achille pleurant Patrocle, Priam implorant Achille et lui rappelant Pélée;

C'est la peinture de l'âge héroïque, le tableau des mœurs antérieures à l'histoire. C'est aussi une mythologie relativement primitive, et qui, à elle seule, mériterait une étude spéciale;

C'est enfin une langue étonnamment riche et harmonieuse; mélange singulièrement attachant d'une naïveté charmante et d'un art qui s'ignore encore lui-même et atteint sans effort et sans étude à tous les effets d'un art consommé :

Voilà Homère : je dis qu'il n'y a pas une bibliothèque digne de ce nom où ne devraient se trouver avec honneur l'*Iliade* et *Odyssée*, ces deux sœurs immortelles. Mais qui étudie, dans le monde, ces grandes œuvres? qui ne croit superflu de les lire? Et cependant, quel immense intérêt, quelle lumière y trouvent encore les hommes qui n'ont pas perdu le culte du grand et du beau!

Pour la grande poésie dramatique, c'est *Eschyle*, *Sophocle*, *Euripide*, ces trois illustres maîtres qui dominent encore

les poëtes tragiques de tous les temps et de tous les pays. Dans *Eschyle*, si l'art manque un peu, la conception est puissante. Dans *Euripide*, l'art est grand, mais paraît déjà trop; la recherche, le raffinement se fait quelquefois sentir. *Sophocle*, génie serein et lumineux, est au vrai point : il est venu, comme M. Cousin l'a dit de Pascal, à cet heureux moment de la littérature où l'art se joignait à la nature dans une juste mesure, pour produire des œuvres accomplies.

Pour la poésie lyrique, *Pindare* suffit; Pindare, dont la poésie descend, ainsi que l'a dit son timide imitateur, comme un torrent des montagnes. Ses odes ont une autre grande source d'intérêt; elles sont l'unique monument qui nous reste de la civilisation de la race dorienne; c'est-à-dire de toute une moitié de la Grèce.

Pour l'éloquence, à *Démosthènes*, l'éternel et vigoureux modèle des orateurs de la tribune et du barreau, au discours pour la *Couronne* et aux *Philippiques*, je n'empêcherais pas qu'on ne joignît aussi *Isocrate*, si bien traduit récemment par M. le duc de Clermont-Tonnerre, de regrettable mémoire[1]; *Isocrate*, modèle de la parole élégante et ornée, de l'éloquence académique. Voilà pour les auteurs grecs, — car il sera question ailleurs des historiens et des philosophes : Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, Platon, Aristote, etc., — voilà ceux dont il sera toujours utile et vrai de redire :

Exemplaria græca
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.

[1] Je ne puis m'empêcher de rendre ici hommage à ce noble vieillard, et de dire toute l'admiration que m'inspire le grand exemple qu'il a donné, lui qui, après avoir été vaillant soldat, puis ministre de la guerre, a si dignement honoré sa retraite par le culte des lettres, et enrichi, avant de mourir, notre littérature et notre langue de cette traduction d'*Isocrate*, qui est véritablement une œuvre achevée.

Parmi les Latins, ceux qu'il faut lire, c'est, avant tous les autres, *Virgile*, harmonieux, tendre, profond, produit le plus noble et le plus exquis du génie romain; et avec Virgile, *Horace*, son ami, âme non moins belle, esprit non moins charmant, pétri de grâce et de finesse; puis *Ovide*, abondant, facile, ingénieux; mais Ovide et Horace, surtout Ovide, avec choix. Il va sans dire que je ne conseille ici que les éditions expurgées.

Dans la même mesure, et avec un choix non moins sévère, j'ajouterai *Plaute* et *Térence*, l'un pour sa verve comique, *vis comica*, l'autre pour son urbanité attique et romaine. Bossuet faisait lire Térence au fils de Louis XIV, et indiquait dans sa lettre à Innocent XI avec quelles précautions et quelle utilité.

Quant à *la tragédie*, les Latins, on le sait, n'en ont pas. Le cirque chez eux avait tué le théâtre. Les tragédies de Sénèque n'ont pas été, je le crois, composées pour la scène: ce sont des déclamations en vers.

Mais plus encore que les poëtes, je conseille de lire les grands orateurs et les grands historiens de Rome.

Les *Discours* et les *Lettres* de Cicéron, indépendamment d'une éloquence et d'un style incomparables, offrent, au point de vue de la politique, de la jurisprudence et de l'histoire, un intérêt, une science, des lumières que bien peu d'écrivains présentent au même degré.

A un jeune homme désireux de s'instruire, ou à tant d'hommes du monde qui ne savent que faire de leurs journées, je dirai donc hardiment : « Prenez l'édition de Cicéron de M. Victor Leclerc, et faites-en, pendant une année, votre lecture assidue, et vous serez étonné vous-même du profit que vous aurez trouvé à cette étude. »

Et certes, je puis bien citer ici, en preuve du charme et de la fécondité de cette lecture, l'exemple d'un homme du monde, notre contemporain, assurément des plus aimables

et des mieux instruits, et de l'amitié duquel je m'honore, ancien ministre des travaux publics, qui, au sortir des affaires, cherchant dans les lettres cette douceur et cette lumière dont parle l'orateur romain, se mit à lire de suite et d'un bout à l'autre, dans le latin même, toutes les œuvres de Cicéron[1].

De même que ses orateurs, les historiens de Rome s'étaient formés sur les Grecs. Je vous parlerai, quand le temps en sera venu, de ceux de ces historiens, César, Tite-Live, Salluste, Tacite, dont je conseille encore, et instamment, la lecture aux hommes du monde; car le grand style de l'histoire est là.

Tels sont donc ceux des auteurs anciens qu'il faut absolument relire, dès qu'on a compris le charme et l'intérêt des sérieuses études littéraires. Mais quelle méthode suivre pour cette lecture?

II

Je vous le disais, mon ami, dans ma première lettre, et c'est sur quoi d'abord j'insisterai encore ici. 1° Donc je voudrais au moins qu'on n'oubliât pas ce qu'on a déjà su, qu'on reprît ce qui a été déjà étudié. Cet oubli, cette perte de tout le travail fait pendant sept ou huit années d'études serait vraiment trop regrettable. Car, en définitive, c'est avec les princes, avec les chefs-d'œuvre de la pensée et de la parole humaine, qu'on a vécu pendant les sept ou huit

[1] M. le comte Jaubert. — Et ici je suis heureux d'adresser publiquement l'hommage de ma reconnaissance à M. le comte Jaubert, auquel mon petit Séminaire de La Chapelle, outre tant d'autres marques de généreuse bienveillance, doit sa belle collection botanique et sa collection d'histoire naturelle. Remercié par nos élèves en vers latins, M. le comte Jaubert leur fit la charmante surprise de leur adresser une spirituelle épître, également en vers, qui montrait que le docte membre de l'Institut sait parler la langue de Virgile et d'Horace aussi bien que celle des sciences.

années des études classiques; mais alors on était trop jeune pour en goûter toutes les immortelles beautés; on épelait plutôt qu'on ne lisait ces livres incomparables; on les expliquait lentement, péniblement, par fragments, par lambeaux, jamais dans leur ensemble et leur harmonieuse unité. Qui a jamais lu dans ses classes les vingt-quatre chants de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*, ou même les douze chants de l'*Enéide?* Quand, avec un esprit mûri par l'âge, avec une pensée fortifiée par tant d'études parcourues et de connaissances acquises, on revient à ces grands maîtres, ce qu'il faut, c'est de les reprendre d'un point de vue supérieur, les lire avec réflexion, à loisir, du commencement à la fin; s'attacher non plus seulement à la langue, à la forme, mais au fond même des choses, aux pensées, aux sentiments, à l'étude des caractères, à la conception générale, et en même temps étudier de plus près toutes les beautés de détail : alors quel profit nouveau, et aussi quel charme!

Voilà donc le premier conseil que je donne à ceux qui auront la sage et courageuse pensée de rouvrir leurs vieux classiques, de revoir toutes ces vieilles connaissances, tous ces auteurs plus ou moins chéris ou maudits autrefois : c'est de les lire sérieusement et jusqu'au bout, et je leur réponds qu'à ce prix ils y trouveront un attrait nouveau et surprenant.

2° Et cela, s'il se peut, dans le texte même, ce qui a toujours infiniment plus de charme et de profit que dans une traduction. Et qu'on ne s'effraie pas de ce que je conseille ici : ce retour aux langues anciennes est beaucoup plus facile qu'on ne le croirait; car on les connaît déjà, on les a vues de près, quand on a fait ses études. On les connaît mal, dites-vous. Sans doute; mais ce qu'on en a su aide singulièrement à les rapprendre, et j'affirme qu'il n'y a pas un seul homme, quelque incomplètes qu'aient été ses pre-

mières classes, ou quelque oubli qu'il en ait fait, qui ne puisse ainsi les refaire en peu de temps, si elles ont été mal faites; les développer, les achever, si elles ont eu un bon commencement.

Mais pour cela, n'allez pas prendre la vieille édition usée que vous aviez autrefois; elle vous inspirerait du dégoût. Prenez une belle et bonne édition, comme il y en a, avec des notes ou des commentaires qui éclairciront pour vous les principales difficultés philologiques, historiques, géographiques. Prenez, par exemple, l'édition classique de Virgile ou d'Horace, par M. Dübner; faites-la relier parfaitement, et relisez Virgile et Horace : vous serez étonnés et charmés tout à la fois d'y voir ce que vous n'y avez jamais vu, d'y trouver ce que vous n'y avez même jamais soupçonné.

Je dis qu'il faut faire relier parfaitement ces auteurs; et j'ajoute que ce qu'il faut encore, c'est qu'il y ait dans votre bibliothèque un rayon d'honneur, où tous ces grands classiques anciens soient rangés avec ordre et dignité.

3° Il y a du reste un ordre à suivre dans cette étude, qui la facilitera beaucoup. Il faut, non pas s'attaquer d'abord aux auteurs les plus difficiles, mais les reprendre par ordre de classes, en commençant par les plus simples et les plus aisés à entendre, par exemple Ésope et Phèdre, Lucien et Cornelius Nepos, allant ainsi de là progressivement jusqu'aux plus difficiles.

Mais vous avez, mon ami, pour l'intelligence des textes anciens, d'autres secours encore que de bonnes éditions avec des notes; vous avez ces interprétations juxta-linéaires ou interlinéaires, qu'on a faites, dans ces derniers temps, en si grand nombre. On les interdit avec raison dans les colléges aux écoliers qui en abuseraient; mais, dans les mains d'un homme sérieux, elles peuvent servir très-utilement à l'étude du texte, parce qu'elles familiarisent avec la contexture de phrase des langues anciennes.

4° Que si quelqu'un, se défiant trop de lui-même, ou craignant trop sa peine, prétend qu'il lui est impossible de se mettre en état de lire les grands auteurs dans le texte, je lui dirai : « Eh bien ! lisez-les au moins dans une traduction. » Les traductions, même les mieux faites, je le sais, voilent toujours plus ou moins les beautés de l'original. *Traduttore traditore*, disent les Italiens. Toutefois, une bonne traduction met en commerce réel avec un auteur ; et si on ne peut lire les grands génies de l'antiquité dans leur langue, je dis qu'il vaut mieux les lire dans une traduction que de ne les pas lire du tout : tous ou presque tous ont été traduits.

5° Un travail excellent, et que je conseille, pour ma part, de toutes mes forces, à ceux qui auront le courage de reprendre cette étude des textes dont je parle, c'est de faire eux-mêmes des traductions, non comme des écoliers, mais comme des hommes de goût savent en faire : par exemple, prendre, dans les auteurs que j'indiquais tout à l'heure, tel morceau de premier ordre, particulièrement beau, et s'exercer à le traduire soi-même. Ce travail a un double et considérable avantage : celui d'abord de faire pénétrer bien plus profondément, par l'intelligence plus complète du texte, dans l'intelligence des beautés littéraires de l'auteur ; c'est aussi un des exercices de style les plus utiles que je connaisse [1]. Je trouverais, pour ma part, excellent qu'un homme du monde eût un cahier contenant des extraits des plus beaux passages des Anciens, faits et traduits par lui-même avec le dernier soin.

6° Enfin, un autre secours très-précieux pour l'intelligence philologique et littéraire des anciens auteurs, ce sont les travaux des critiques et des commentateurs modernes,

[1] J'ai traité cette question dans mon premier volume *De la haute Éducation morale*, liv. I, chap. VIII, et liv. V, chap. VII.

auxquels je conseillerais de joindre aussi la lecture des rhéteurs anciens. Les travaux des commentateurs écartent les difficultés du texte, éclairent les obscurités, et révèlent les beautés plus délicates, qu'une connaissance approfondie des principes permet aussi de mieux sentir ; double secours, également utile pour les auteurs anciens et pour les auteurs modernes. Plus on pénètre dans l'intelligence d'un auteur, plus, évidemment, on trouve de charme et de profit à sa lecture. Ces critiques sans doute ne sont pas toujours des oracles absolus, et on ne doit pas jurer aveuglément sur la parole d'un commentateur ; mais je maintiens qu'ils servent beaucoup à faire comprendre les auteurs, à former le goût littéraire, et à développer le sens critique dans celui qui les lit avec réflexion.

Aux hommes donc désireux de ces études, j'indiquerai dans l'antiquité, comme les plus grands des rhéteurs : *Platon*, qui, dans plusieurs dialogues, et *Aristote*, qui, principalement dans sa *Rhétorique* et sa *Poétique*, ont fait la philosophie de la littérature ; *Cicéron*, philosophe encore, quoique moins profond, surtout écrivain délicieux, couvrant de tous les agréments du beau langage l'aridité des préceptes didactiques, dans son *Brutus*, dans l'*Orator*, dans ses livres *De la Rhétorique ;* et enfin *Quintilien*, simple rhéteur, mais homme de bien consommé dans son art, et aussi *Longin*, dans son traité *Du Sublime*, traduit par Boileau.

Voilà les sources où les modernes ont puisé : *Fénelon*, dans ses admirables *Lettres à l'Académie*, dont je ne saurais trop recommander la lecture ; *Blair*, *La Harpe*, *Rollin*, sans oublier le *P. Jouvency ;* et aussi tous ces *auteurs élémentaires*, foule innommée, mais qu'on a le tort de laisser trop de côté. Peut-être ne serait-il pas inutile d'en relire quelques-uns de temps en temps, parce qu'au moins, à travers les minuties qui s'y rencontrent parfois, les principes généraux s'y retrouvent analysés et précisés.

Le P. Lacordaire a dit quelque part qu'il avait horreur de la rhétorique ; je dirai, moi, mais dans un autre sens, et sans le contredire, que j'aime la rhétorique ; mais par là j'entends la bonne rhétorique, la connaissance approfondie des principes, la philosophie de la littérature. J'estime qu'il y aurait un avantage considérable à se faire, sur la littérature en général et sur chaque branche de la littérature en particulier, des idées précises, des principes, et c'est nn travail que je conseille à ceux qui en auraient le goût et le talent.'

Quant aux critiques modernes, le meilleur, au XVIIIe siècle, c'est *La Harpe*. Mais il a ses défauts comme ses qualités. Excellent pour la littérature dramatique française notamment, il est presque nul pour la tragédie grecque. Comme la plupart des hommes de son temps, il ne la comprend guère : le P. *Brumoy*, jésuite (*Théâtre des Grecs*, 3 vol. in-4°), en a mieux l'intelligence. Mais la Grèce, alors même, n'était encore que superficiellement connue. L'abbé *Barthélemy*, dans son *Voyage du jeune Anacharsis*, a, sur ce point, fait faire un pas à la science ; mais il a été lui-même dépassé, en Allemagne et en France, par la critique moderne. La critique moderne est à la fois plus philosophique et plus savante que celle du XVIIIe siècle. Elle envisage les auteurs et les écrits d'un point de vue supérieur, et se déploie dans un plus large horizon.

Un des premiers rénovateurs de la critique en France, c'est M. *Villemain*. Son *Tableau de la littérature française au moyen âge*, ses *Leçons sur la littérature française au XVIIIe siècle*, sans parler de l'éloquence et du style, envisagés au seul point de vue de la critique littéraire, offrent les détails les plus intéressants, les vues les plus neuves, des appréciations d'un goût exquis. Il a appliqué admirablement sa méthode dans un livre de haute critique sur un des grands écrivains de l'antiquité que j'ai nommés, Pindare.

L'ouvrage de M. *Patin*, sur les tragiques grecs, est un vrai chef-d'œuvre d'érudition et de critique. Le spirituel et savant professeur, M. *Saint-Marc-Girardin*, a écrit aussi plusieurs ouvrages de critique littéraire de premier ordre. Voilà des écrits que je voudrais voir dans la bibliothèque de tout homme de goût.

M. *Egger* a publié deux volumes nécessaires à quiconque voudrait étudier plus à fond les lettres antiques : une *Histoire de la critique chez les Grecs*, un *Essai sur les historiens de l'Histoire d'Auguste*. Un petit essai de *Grammaire générale*, composé par lui sur la demande d'un ministre de l'instruction publique, est aussi fort utile.

J'ai nommé l'*Anacharsis;* à cet ouvrage, élégamment écrit, et plein de très-bons renseignements pour l'intelligence de la littérature grecque, je joindrai *Rome au siècle d'Auguste*, par M. Dézobry, travail de si curieuse et si solide érudition [1].

Je ne veux pas vous en dire davantage, mon cher ami, sur l'étude possible et nécessaire de la littérature ancienne pour un homme du monde. — Réapprendre courageusement les langues anciennes pour lire, s'il se peut, les grands auteurs dans leur texte; les lire au moins dans des traductions; s'exercer soi-même à en traduire avec soin quelques beaux passages; s'aider, pour cette lecture des grands critiques, soit de ceux qui ont fait la théorie de la littérature, soit de ceux qui ont plus spécialement apprécié et commenté les auteurs : — avec tous ces secours, lire, d'après un plan arrêté d'avance, soit selon l'ordre progressif où ils ont été vus dans les classes, soit selon les genres et les époques littéraires, et d'un bout à l'autre, ces grands génies, qui sont et demeurent les éternels modèles du beau : je dis,

[1] J'en ai demandé au savant auteur une édition nouvelle, mais avec tous les textes au bas des pages : ceci serait un secours admirable, et je voudrais bien que M. Dézobry cédât à ma prière.

mon cher ami, que c'est là une occupation des loisirs aussi utile qu'agréable ; et n'eussiez-vous à faire votre choix qu'entre ces deux grandes littératures de la Grèce et de Rome, dussiez-vous borner là vos études littéraires, certes, il y aurait là plus qu'il n'en faut pour vous sauver du désœuvrement et de l'inertie, et donner à votre esprit une forte et riche culture.

Mais la littérature ancienne n'est qu'une partie de la littérature, et ce vaste champ des Lettres a d'autres sujets d'étude encore à vous présenter ; je vous en dirai quelques mots dans notre prochain entretien.

QUATRIÈME LETTRE

Les littératures modernes.

MON CHER AMI,

S'il est vrai, comme je vous l'ai démontré, qu'il y a dans les littératures anciennes, non-seulement pour les hommes de lettres, pour les savants de profession, mais aussi pour tout homme du monde, un sujet d'étude d'un très-sérieux et très-haut intérêt ; s'il y a autant de charme que de profit à relire ces chefs-d'œuvre de l'esprit humain, ces éternels modèles du grand art d'écrire, les Anciens, assurément, ce n'est pas le seul sujet d'études littéraires dont on puisse occuper ses loisirs, et il va sans dire que la lecture des écrivains de l'antiquité ne doit pas faire négliger la littérature moderne, surtout celle de son pays. Un des avantages même des littératures anciennes, et que je rappelais tout à l'heure,

c'est qu'elles aident à l'étude de la nôtre : elles en éclairent les origines et en font connaître les modèles.

Je dis donc, mon cher ami, que notre littérature, et aussi les diverses littératures de l'Europe, dans la mesure où elles sont accessibles à un Français, offrent à un homme du monde une mine inépuisable de lectures variées et d'études attachantes. Pour vous en convaincre et vous inspirer le désir d'en faire l'expérience, il me suffira de passer rapidement en revue sous vos yeux nos grands auteurs d'abord, puis les grands auteurs étrangers, et de vous en signaler les principaux chefs-d'œuvre.

Se présente tout d'abord cette grande époque de notre littérature, qu'un homme du monde, qui a des loisirs, ne peut absolument pas ignorer, et qui, à elle seule, peut suffire pendant de longues années aux études sérieuses que je conseille : notre XVIIe siècle.

Il y a eu quatre grands siècles littéraires dans l'histoire du génie humain : le siècle de Périclès, le siècle d'Auguste, le siècle de Léon X, et celui dont la France s'honorera à jamais, le siècle de Louis XIV. Ces siècles représentent le plus haut point de développement, la pleine efflorescence de quatre grandes civilisations, la civilisation de la Grèce et de Rome, celle de l'Italie à l'époque de la Renaissance, et celle de la France moderne ; le moment où tout à la fois le génie de ces quatre grands peuples atteignait sa maturité, et la langue, instrument du génie, toute sa perfection[1]. Je dis que quand un pays a eu l'honneur de donner à l'humanité un de ces siècles, il n'est pas permis aux hommes cultivés de ce pays de rester ignorants des chefs-d'œuvre qui ont valu à leur patrie cette gloire, et de les traiter comme

[1] C'est dans ce sens que j'adopte cette classification convenue, car je considère, pour ma part, le IVe siècle, l'âge des grands docteurs chrétiens, comme un siècle aussi riche en génies que quelque époque que ce soit.

s'ils n'existaient pas. Or, c'est ce qui se voit trop souvent.

Je commence par les poëtes. Nous en avons deux au XVIIe siècle, que toutes les nations nous envient, notre *Corneille* et notre *Racine*, ces deux génies à la fois antiques et modernes, ces peintres si profonds des grands côtés du cœur humain. Je dis que voilà des hommes qu'il ne faut pas cesser de relire et d'étudier. Il y a des pages de Corneille et de Racine qu'on croirait écrites d'hier, tant elles sont encore profondément vraies, tant les poëtes ont pris la nature et l'humanité dans le vif. Je sais bien qu'on leur a fait un reproche, celui de peindre les Grecs et les Romains un peu comme des Français. Quoi qu'il en soit de ce reproche, qu'il ne me convient pas de discuter ici, il y a une vérité supérieure encore à celle des mœurs, du costume et du langage, et à laquelle Corneille ni Racine ne manquent pas : Grecs et Romains, francisés ou non, leurs héros restent des hommes, et l'éternelle vérité de ces grands sentiments qui sont le fond de l'âme humaine se retrouve admirablement saisie et exprimée dans leurs vers immortels.

J'insiste donc sur la lecture de nos grands poëtes, mais telle qu'elle doit être faite, non pas telle qu'elle se fait trop souvent. Souvent, quand un homme du monde s'ennuie, il ouvre un poëte; il en lit curieusement et légèrement quelques pages, parfois celles-là même qu'il devrait rigoureusement s'interdire, et c'est tout. Il y a plus et mieux à faire. Il faut chercher autre chose dans les poëtes qu'un amusement frivole ou malsain. La poésie est chose plus sérieuse et meilleure; et si je l'aime, c'est qu'il lui a été donné d'exprimer les grandes pensées et les nobles sentiments dans la plus belle forme du langage humain. C'est à ce point de vue que je conseille de lire les poëtes; c'est là ce qu'on doit chercher en eux.

A Corneille et à Racine, il faut joindre *Boileau*, leur ami, et de leur école, très-bien nommé, malgré les lacunes de sa

Et ce ne sont pas seulement les sermons de Bossuet, et les rares, mais admirables discours de Fénelon, que je conseille ; je conseille en général toutes leurs œuvres, mais très-particulièrement leur correspondance, si pleine d'intérêt de tout genre, et si instructive sur toutes les affaires les plus délicates de la Cour, de l'Eglise, de l'Etat, et sur les grandes familles de ce temps-là. Si on veut connaître la grande aristocratie française du XVIIe siècle, c'est dans de telles correspondances qu'on la verra de près, dans la vérité, et sans amertume. Il nous reste huit volumes des lettres de Bossuet, et douze de celles de Fénelon ; voilà certes de quoi occuper de la manière la plus utile et la plus agréable les loisirs d'un homme du monde. Je ne veux pas oublier de dire que deux ouvrages indispensables à celui qui veut lire Bossuet et Fénelon, ce sont leurs deux grandes et belles biographies, par le cardinal de Bausset ; la dernière est un chef-d'œuvre. L'excellente *Histoire littéraire de Fénelon*, par M. l'abbé Gosselin, où se trouvent traitées et résumées toutes les plus importantes controverses du XVIIe siècle ; les volumes de M. Floquet sur Bossuet, sont aussi de précieux secours, et de très-curieuses histoires.

Je nommerai ailleurs, quand je parlerai des moralistes, La Rochefoucauld, La Bruyère, le chancelier d'Aguesseau, Pascal, Nicole.

Mais je ne veux pas oublier ici *La Fontaine*, j'entends celui des fables, ni Mme *de Sévigné :* La Fontaine, ce génie si original, si français, inimitable, qui, sous cette forme légère des fables, sait dire de si bonnes vérités et d'une façon si charmante, et apprend à connaître les hommes ; Mme de Sévigné, cette femme spirituelle, cette mère si tendre, une des plus nobles et des plus gracieuses expressions de l'esprit français au XVIIe siècle.

Vous n'êtes peut-être pas encore un esprit assez sérieux pour étudier à fond Bossuet, Bourdaloue, Fénelon ; eh bien !

lisez au moins, dans la savante édition de M. de Montmerqué ou de M. Reignier, lisez les lettres de Mme de Sévigné, et vous pourrez vous donner là, et pour longtemps, le plus charmant plaisir d'esprit : vous verrez passer là, sous vos yeux, le XVIIe siècle, toutes les figures intéressantes de cette époque, peintes au vif et finement jugées. Je ne serais même pas surpris que cette attrayante lecture ne vous engageât encore plus loin, et ne vous amenât, en piquant au vif votre curiosité, à pousser plus à fond cette étude sur le XVIIe siècle : rien ne serait meilleur assurément. — Je ne puis, en vérité, me défendre ici d'un étonnement : combien de jeunes gens, d'hommes du monde, qui s'ennuient et ne savent que faire, et n'ont pas même lu, et ne songent pas même à lire cette charmante et si instructive correspondance ! Eh bien ! croyez-moi, prenez-la, et vous verrez bientôt qu'il y a quelque chose même de plus agréable à faire en ce monde que de passer son temps à la chasse, au club, au cercle, et en tilbury.

Avec la correspondance de Mme de Sévigné, j'indiquerai aussi les écrits de Mme *de Maintenon*, publiés en dix volumes par M. Théophile Lavallée, et sa correspondance, moins fine, moins gracieuse, moins spirituelle peut-être, mais plus grave, plus solide, et singulièrement instructive pour les choses de l'âme et de la famille. J'ai lu et dû lire tout ce qui a été écrit sur l'éducation par les plus grands esprits, et si j'excepte l'*Éducation des filles* de Fénelon, je n'ai rien rencontré qui approche de tout ce que Mme de Maintenon a écrit sur ce sujet. Ses dix volumes publiés par M. Lavallée devraient être dans la bibliothèque de tous les pères et de toutes les mères de famille. On ne connaît pas Mme de Maintenon quand on ne connaît pas ces volumes-là, et il est impossible de connaître à fond cette femme supérieure sans l'estimer et sans l'admirer[1].

[1] Je n'indique pas ici les nombreux mémoires du XVIIe siècle ; ils sont

[illegible] siècle [illegible] l'histoire.

[illegible] Montesquieu, [illegible] et Buffon.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Cela dit sur Voltaire, volontiers j'accorderai qu'un chrétien qui vit dans le monde peut connaître de Voltaire autre chose que son nom et la malfaisante influence de son génie ; par exemple, la partie saine de son théâtre, au risque de trouver souvent là même un étalage fastidieux de fausses maximes philosophiques, mêlées à de vraies beautés dramatiques, et une longue suite de tragédies médiocres venant après sept ou huit dignes de plus ou moins d'admiration. L'*Histoire de Charles XII* et le *Siècle de Louis XIV* sont remarquables, plutôt pour les qualités du style que pour leur valeur historique, et malgré les reproches graves qu'il y a d'ailleurs à faire à ces deux ouvrages. Mais je n'indique, pour ma part, à ceux pour lesquels j'écris ici, rien autre chose dans le volumineux recueil des œuvres de Voltaire.

J'aurai la même réserve pour *Rousseau;* bien qu'il soit en apparence moins licencieux que Voltaire, et même en supposant que sa sophistique éloquence soit aujourd'hui moins contagieuse pour les esprits qu'elle ne l'a été de son temps, je ne saurais en permettre la lecture. J'ai dû, il y a quinze ans, lorsque je préparais mes livres sur l'éducation, lire

inadmissible en ce qui concerne les bibliothèques, sur une négligence véritablement intolérable, et dont quelques personnes n'ont pas même l'air de sentir la gravité. Il y a, dans des maisons même chrétiennes, où se trouvent, où on reçoit des jeunes gens, des jeunes personnes, il y a des bibliothèques nullement fermées, accessibles à tous, même aux enfants, aux domestiques, et où on laisse sans scrupule les livres les plus dangereux. Il pourrait suffire d'une page de ces livres pour empoisonner à jamais un jeune esprit, un jeune cœur : et on laisse ces livres sous la main de tous. Une telle habitude, qui nous vient d'un autre siècle, est absolument inconcevable dans des maisons chrétiennes. On ne peut pas oublier plus étrangement cette maxime antique : *Maxima debetur puero reverentia.* J'en dis autant de ces salons où on laisse, sans scrupule aucun, sur les tables, les plus mauvais journaux et les plus mauvais romans. Que si quelquefois, dans une grande et savante bibliothèque on peut, pour des motifs sérieux, et avec les autorisations nécessaires, conserver une place à certains livres, il est évident que ce doit être en un lieu spécial, absolument réservé, et que ces livres doivent être là, renfermés et sous clé.

l'*Emile* de Rousseau. Je n'ai pu l'achever ; et ce n'est pas tant le dégoût de l'irréligion et de l'immoralité, c'est le dégoût du sophisme perpétuel qui me fit tomber le livre des mains. Il m'en est resté un sentiment de profonde pitié pour ceux qui se nourrissent de telles lectures : il est presque impossible, je ne dis pas seulement que leur foi, mais que leur bon sens n'y périsse pas. Rien n'est plus fait pour surprendre les esprits, égarer et perdre les cœurs qui ne sont pas assez sur leurs gardes, ni assez forts d'ailleurs pour démêler ce perpétuel mélange de faux et de vrai dans les raisonnements et les sophismes de celui qu'on a nommé le Philosophe de Genève.

Buffon n'est pas de cette école, et sans croire l'auteur des *Epoques de la nature* et de l'*Histoire naturelle* un puissant philosophe, sans dissimuler non plus les justes critiques qu'on a faites à sa manière, un peu emphatique et solennelle, je n'en considère pas moins Buffon comme un grand écrivain, et nullement inférieur à Rousseau. Tout le monde sait que Buffon, dans son système cosmogonique, condamné d'ailleurs par la science, s'est livré à des hypothèses téméraires, en contradiction avec la *Genèse;* mais du moins, il ne nie pas la création, comme l'école positiviste et athée de nos jours, et dans son *Histoire des animaux*, titre principal de sa gloire, le nom du Créateur est toujours prononcé avec respect [1].

[1] Buffon a fait, dans une lettre à la Sorbonne, la déclaration suivante :

« Je déclare :

« 1° Que je n'ai eu aucune intention de contredire le texte de l'Écriture ; que je crois très-fermement tout ce qui y est rapporté sur la création, soit pour l'ordre des temps, soit pour les circonstances des faits...

« 2° Que les objets de notre foi sont très-certains sans être évidents ; et que Dieu qui les a révélés, et que la raison même m'apprend ne pouvoir me tromper, m'en garantit la vérité et la certitude ; que ces objets sont pour moi des vérités de premier ordre, soit qu'ils regardent le dogme, soit qu'ils regardent la pratique dans la morale. » (BUFFON, *Réponse à la Faculté de théologie*, t. V, Paris, 1769.)

Que vous dirai-je enfin, mon cher ami, de la littératur contemporaine? Assurément, il faut la connaître; mais l surtout, pour des raisons et des délicatesses de tout genr je dois faire, je fais des réserves. Certes, je ne suis pas d ceux qui accusent et dénigrent leur siècle; je ne crois pa il s'en faut, le XIXe siècle égal au XVIIe; mais je le crois s périeur au XVIIIe, en tout à peu près : éloquence, poés philosophie, histoire, industrie et science. Les noms célèbr mes lecteurs les prononcent ici d'eux-mêmes. D'ailleurs, cours de ces lettres, surtout quand je traiterai de la *phil sophie* et de l'*histoire*, qui sont les branches de la littérat que notre siècle a peut-être le plus travaillées, m'amèn à prononcer plus d'un nom illustre parmi nos écrivai encore vivants. Mais, outre les délicatesses spéciales q y aurait à parler des contemporains, les productions m diocres ou funestes abondent tellement dans ce siècle m que je me sens plutôt porté à mettre en garde contre to cette littérature vaine et corruptrice qui fait tort à la gra littérature de notre temps, et qui règne surtout au théâ dans le roman et le feuilleton. Malheureusement, à côté grands écrivains qui gardent encore parmi nous le c des lettres, et dont les travaux sont illustres en France en Europe, il y a les scribes, qui font de la littérature métier. Mais je puis du moins parler des morts, et nom ici, pour ne citer que les sommités : MM. *de Maistre* et *Bonald*, tous deux esprits très-divers, mais écriva supérieurs : M. de Maistre, génie original et vigoure M. de Bonald, surtout dans la philosophie morale, é nent aussi. Je nommerai même, à cause de son c d'œuvre sur Fénelon, M. *de Bausset;* puis M. *de Chate brland*, avec des réserves qui n'amoindrissent pas l miration et la reconnaissance qu'il inspire à tout cœur po [illegible] érité, la religion et la gloire de la Fran l'i[illegible] *ais* lui-même, pour quelques-uns

miers ouvrages; *Ozanam*, le P. *Lacordaire*, etc.
littérature, à quelque époque qu'on la prenne,
ne des sujets d'étude qui ne laissent vraiment aux
nes tant soit peu désireuses de travail intellectuel
mbarras de choisir.

s avant de quitter ce sujet, je voudrais exprimer un
t. J'ai commencé mes indications au XVIe siècle. En
ceux pour lesquels j'écris ces pages n'ont aucune
ion possible à faire contre cette époque et les grands
s qu'elle a produits, et ils sont bien forcés de convenir
leurs répugnances pour l'étude et la lecture sérieuse
absolument inadmissibles et tout à fait condamnables,
nd on leur montre ce qu'ils auraient là, sous la main,
vres de premier ordre à étudier.

je n'adressais pas surtout mes conseils aux jeunes
s, aux hommes du monde, qui ont des loisirs et ne
ent pas les employer, et si, par conséquent, je ne voulais
s, dans ces indications, m'en tenir aux grands auteurs, à
ux que le génie français avouera éternellement pour ses
résentants, je ne négligerais certes pas, mon cher ami,
époques antérieures de notre littérature, et ne passerais
s entièrement sous silence ni les écrivains du seizième
ècle, ni surtout, remontant plus haut dans le moyen âge
aux origines de notre langue, notre époque nationale, la
hanson de Roland, remise en lumière par l'érudition *ou-*
emporaine (*Genin et Francisque Michel*, et dont M. Vitet
onné, *il y a dix ans*, une analyse et une demi-traduction
e toute beauté. Aucun chrétien, aucun Français ne devait
gnorer cette page admirable, inspirée par le génie [illegible]
t par du catholicisme de l'époque féodale. Les [illegible]
qui l'ont précédée et suivie la font resplendir d'une lumière
d'autant plus éclatante. — Il y a sans doute d'autres [illegible]
à découvrir et à remettre en lumière dans l'idée de
chansons de gestes et des grands poëmes des trouvères.

poëmes sans doute bien mélangés ; mais il leur a manqué jusqu'à présent une main habile et autorisée pour y faire un choix convenable et les présenter en français moderne au lecteur contemporain, comme l'ont fait M. Vitet pour la *Chanson de Roland*, et aussi, je crois, M. Fauriel pour Gérard de Roussillon.

Enfin, si l'on veut étendre tant soit peu ses études littéraires, il est difficile de ne pas se sentir attiré aussi par les langues et les littératures étrangères.

Vous me demandez un bon emploi de votre temps? Eh bien ! en voici un excellent : apprenez une langue étrangère, soit l'anglais, soit l'allemand, ces deux langues si usuelles. L'anglais et l'allemand vous paraissent-ils trop difficiles? Apprenez l'italien, l'espagnol. Quelqu'un a dit : « Un homme qui ne sait que sa langue ne vaut qu'un homme. Un homme qui sait deux langues en vaut deux. » Rien n'est plus vrai. Et pour mon compte, une chose qui m'a toujours étonné, c'est de voir des personnes qui se plaignent de n'avoir rien à faire, et auxquelles il ne vient pas même en pensée d'apprendre une de ces langues vivantes, qui pourraient leur être d'une si grande utilité, soit pour leurs voyages, soit pour leurs relations, soit pour leurs lectures.

Une langue vivante que l'on apprend, c'est tout une littérature que l'on s'ouvre. Il y a chez nos voisins d'Allemagne, d'Angleterre et d'Italie, — pour ne parler que de ces trois nations, des génies et des chefs-d'œuvre qu'un homme cultivé ne peut pas ignorer aujourd'hui. Autrefois, peut-être, on pouvait se renfermer dans l'antiquité et dans son pays ; aujourd'hui, les grandes œuvres des auteurs étrangers ont été tellement popularisées, qu'on passerait à bon droit pour un homme de peu de littérature, si on ne connaissait pas quelques-unes au moins des plus renommées. Et je dirai de ces chefs-d'œuvre des littératures étrangères ce que j'ai dit

des chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome: heureux qui les peut lire dans leur langue! Mais au moins faut-il les lire dans de bonnes traductions, et il en existe pour tous ceux que je vais nommer ici.

J'indiquerai d'abord les trois grandes épopées chrétiennes de *Dante*, de *Milton* et du *Tasse:* Dante, le grand poëte catholique, qui a su mettre dans son étrange *Divine Comédie* tant de doctrine, de profondeur, de passion, avec une inspiration si forte, et ce vol d'aigle qui plane toujours de si haut, et cette langue si harmonieuse et si savante ; Milton, ce fier génie, à la fois si sombre et si gracieux; le Tasse, qui colore d'un si vif reflet ses figures chevaleresques et chrétiennes.

J'indiquerai aussi, pour les personnes d'un âge mûr surtout, le drame chrétien, personnifié dans *Calderon*, l'un des génies les plus extraordinaires qui aient vécu, sans toutefois apprécier ni recommander tout son théâtre; — puis le *drame* non chrétien, mais aussi non anti-chrétien, le drame de la vie et de la nature humaine, personnifié par *Shakespeare*, génie encore plus extraordinaire que Calderon, beaucoup moins orthodoxe, mais que M. Rio, dans un très-intéressant volume, qui n'apprend pas tout sur Shakespeare sans doute, mais qui apprend beaucoup, a revendiqué, avec de très-grandes apparences de raison, pour la foi catholique qu'il n'a jamais attaquée, et qu'il a souvent honorée et traduite dans ses œuvres.

Toutefois, je le répète, je ne puis conseiller non plus tout Shakpeare à tout le monde: il y a tel esprit léger, tel jeune homme, je le dis hautement, à qui cette lecture, par sa faute non moins que par la faute du livre serait mortelle. On connaît sur cet auteur le mot d'un critique, son compatriote : « Il a des crudités de langage à faire rougir un matelot anglais. » Je dois donc encore le déclarer : je n'adresse ici ces indications qu'aux esprits vraiment graves, qui voudraient

étudier la littérature avec cette pureté et cette sévérité de pensée nécessaires à quiconque prend en main des pièces de théâtre, même les plus morales.

C'est dans ce sens, et avec de plus grandes réserves encore, que je nomme ici le célèbre poète allemand *Gœthe*, et aussi *Schiller*.

Voilà donc les principaux chefs d'œuvre de l'esprit humain, les génies, les maîtres. Je l'ai dit, et je le répète encore : tous n'ont pas été toujours des maîtres de vérité et de vertu. Aussi, en est-il, parmi ceux que j'ai nommés, pour lesquels j'ai recommandé un choix et des précautions sévères. Mais quand on ne lit que les chefs d'œuvre, et dans ces chefs-d'œuvre les pages belles et pures, et qu'on n'oublie pas de se tenir à une certaine élévation de pensée et de sentiment, alors les émotions, à moins qu'on ne soit corrompu, ne peuvent être que bonnes et salutaires. C'est le privilége des hommes qui pensent avec grandeur, sentent avec noblesse, et savent donner à leurs pensées et à leurs sentiments la forme du grand langage, d'élever l'esprit et l'âme au-dessus de la vulgarité commune. Et voilà pourquoi je recommande tant, pour ma part, aux hommes du monde, les bonnes et fortes études littéraires : l'âme s'y élève, s'y épure et s'y ennoblit. Il est d'expérience que de telles études sont un des meilleurs remèdes contre l'ennui, et qu'elles dégoûtent des lectures malsaines.

injure ce nom de classique. Ces excès ont été de courte durée. Les grands hommes du passé sont restés debout sur leur piédestal indestructible, et le soulèvement aujourd'hui paraît apaisé. Cependant, les théories romantiques, si elles ne s'étalent plus aussi bruyamment dans les livres, en fait règnent encore dans un grand nombre d'esprits, et pénètrent plus ou moins une partie considérable de la littérature contemporaine. C'est pourquoi il importe de se mettre en garde contre elles, et de maintenir sur ce point les vrais principes.

Je le proclame donc bien haut, mon ami : j'aime la littérature des grands siècles ; et les auteurs que je conseille par-dessus tout aux hommes du monde désireux de nourrir en eux, par de saines lectures, le vrai goût littéraire, ce sont nos grands auteurs classiques.

Mais expliquons-nous sur ce nom de classiques : que veut-il dire au vrai ?

Il n'y a pas là de mystère : par littérature *classique*, on entend simplement la littérature étudiée dans les *classes* pendant le cours de ces études qui se nomment les *humanités :* HUMANIORES LITTERÆ. On disigne par là, dans les trois langues et les trois littératures, grecque, latine et française, les grands auteurs, les grands maîtres ; car il était naturel que, pour former la jeunesse, on ne s'adressât pas aux médiocrités, mais aux modèles.

Ce qu'il faut donc bien entendre, c'est que, si ces trois langues et ces trois littératures, grecque, latine et française, ont été choisies pour servir de fondement au cours d'humanités et sont devenues classiques en ce sens, c'est que ces trois langues sont les plus belles que l'homme ait jamais connues, et celles aussi qui ont été le plus magnifiquement parlées ; c'est que les plus beaux génies de l'humanité les ont employées ; c'est que les hommes qui ont fixé ces langues ont été *les princes de l'esprit humain.*

Trois langues, selon la remarque de M. de Maistre, furent consacrées au Calvaire, et ont été le langage de l'inspiration divine dans les Prophètes, dans les Apôtres et dans l'Église. Eh bien! deux de ces langues sont langues classiques : le grec et le latin.

Indépendamment de ce caractère que je pourrais appeler sacré, la supériorité littéraire du grec et du latin est partout reconnue; et quant au français, qui est la troisième langue classique, il a pris un caractère d'universalité visiblement providentiel; et quoique l'espagnol, l'italien, l'anglais, l'allemand, aient de grands mérites, et en quelques points une certaine supériorité sur le français, le jugement de l'Europe place la langue française immédiatement à côté du grec et du latin au premier rang. Ces trois langues ont donc été à bon droit choisies pour servir aux *humanités*. Une quatrième seule pourrait y être adjointe : c'est la langue hébraïque, instrument propre des hommes inspirés, source par conséquent de la plus haute et de la plus belle littérature qui soit ici-bas.

Quant aux siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV, ils seront toujours considérés comme les trois plus brillantes époques de l'histoire, et celles qui ont offert le concours simultané des plus éminents génies dont le genre humain s'honore.

Le docteur Blair, après avoir remarqué qu'à certaines époques de l'histoire, la nature semble avoir fait un effort extraordinaire pour produire à la fois les plus beaux génies en tous genres, ajoute : « On distingue surtout trois de ces « siècles heureux : le premier est le beau siècle de la Grèce, « qui commença vers le temps de la guerre du Péloponèse, « et s'étendit jusqu'au règne d'Alexandre-le-Grand : dans « cette période (avant laquelle Homère et Hésiode avaient « déjà paru) brillèrent Hérodote, Thucydide, Xénophon, « Socrate, Platon, Aristote, Théophraste, Démosthènes,

« Eschine, Lysias, Isocrate, Pindare, Eschyle, Euripide, « Sophocle, Aristophane, Ménandre, Anacréon, Théocrite, » — auxquels il faut adjoindre Esope, Lucien, Plutarque, et plus tard les grands noms de saint Jean Chrysostome, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, etc. — « Le « second de ces beaux siècles est celui de Rome, compris « sous les règnes de Jules-César et d'Auguste : il nous « offre Catulle, Lucrèce, Térence, Virgile, Horace, Tibulle, « Properce, Ovide, César, Cicéron, Tite-Live, Phèdre, Sal- « luste, Varron, » — auxquels il faut adjoindre C. Nepos, Senèque, Juvénal, Pline et Tacite. — « Le troisième enfin « est le siècle de Louis XIV, pendant lequel fleurirent en « France : Descartes, Corneille, Racine, Molière, Boileau, « La Fontaine, J.-B. Rousseau, Bossuet, Fénelon, Fleury, « Bourdaloue, Massillon, Pascal, Malebranche, La Bruyère, « Mme de Sévigné... »

Quels noms! mon ami, quelle lignée! En laissant de côté ceux dont le génie n'est pas de premier ordre, ou qui l'ont déshonoré par la licence, ces noms groupés ainsi comme au hasard, et ne présentant que quelques hommes éminents dans trois périodes isolées de l'histoire du monde, résument toutefois, on l'a dit et avec raison, l'origine, l'état de vigueur et la consommation de toute culture littéraire : tragédie, comédie, fable, peinture de mœurs, philosophie éloquence, histoire, épopée et poésie lyrique. Tout genre peut trouver parmi ces hommes le génie qui l'a créé et qui l'a fait fleurir, ou qui l'a le plus honoré. C'est ce que tous les siècles et tous les peuples civilisés ont reconnu, et nous serions infini si nous voulions recueillir les nombreux témoignages que la postérité a rendus à la littérature attique et romaine, et à la littérature classique de la France, associée depuis le siècle de Louis XIV à la gloire de ses devancières.

Enfin, si nous envisageons les rapports que ces trois

belles littératures ont entre elles, nous verrons que la littérature grecque a eu sur la littérature latine la plus heureuse et salutaire influence, et que toutes deux, à leur tour, n'ont fait que transmettre à la littérature française le précieux héritage d'un bon goût et d'une raison saine et élevée. On ne saurait rien imaginer de plus éclatant que le spectacle des lettres romaines, formées et épurées par la littérature grecque; et on peut même douter si, abandonnée à elle-même, Rome aurait un Cicéron à opposer à Démosthènes, un Virgile à nommer après Homère, un Tite-Live, un Salluste, un Tacite à comparer à Hérodote, à Thucydide, à Xénophon. La France, de son côté, n'aurait pas eu (on peut au moins en douter aussi) un troisième siècle à inscrire dans les annales du monde après ceux de Périclès et d'Auguste, si les Corneille, les Racine, les La Fontaine, les Despréaux, les Bossuet, les Fénelon, les La Bruyère n'avaient pu profiter des leçons des grands maîtres d'Athènes et de Rome.

Quoi qu'il en soit, il suffit d'avoir nommé simplement ces hommes pour montrer de suite et sans longs discours que la grande illustration de l'esprit humain est là, et qu'il n'y a pas à s'insurger contre une telle gloire.

Les hommes illustres dont je viens de citer les noms sont évidemment les sommités, les princes, comme les a appelés Cicéron : *patricii*, et leur gloire assise sur l'admiration des siècles, ne périra jamais. Ceux qui viennent au-dessous d'eux sont plus ou moins la foule, *plebs*, une moins bonne compagnie,

Je ne crains pas de dire qu'après les hommes inspirés du ciel pour enseigner les choses de l'ordre surnaturel, ces grands esprits viennent immédiatement. Il ne faut pas craindre de dire que c'est de Dieu même que leur venaient leurs grands dons, et ce qu'on pourrait appeler l'inspiration naturelle du génie, pour jeter la lumière sur les choses

de la nature, comme les prophètes et les apôtres ont été d'une inspiration surnaturelle, pour annoncer les vérités de la grâce. C'est là le trésor de la terre après la Bible, qui est le trésor du ciel ; c'est ce que nous avons de plus précieux parmi les richesses de l'esprit humain.

Il y a d'ailleurs de cette royauté intellectuelle, incontestable, une raison qu'il importe de bien comprendre, et qui vous expliquera, mon cher ami, ma prédilection pour une littérature qui est vraiment la source du beau et l'école du goût. Cette raison, elle est dans une théorie littéraire que j'ai exposée au second volume de cet ouvrage, et que je vais simplement rappeler.

Le génie, ai-je dit, est moins une faculté à part, dans l'homme, qu'une harmonie, un équilibre des facultés, à un certain degré d'élévation et de force. Mais, quelle que soit la faculté qui domine les autres, et fait la spécialité du génie, ce qui en est le fond, l'élément premier et essentiel, c'est la raison. Et cela est vrai du génie littéraire comme de tous les autres génies.

Il y a en nous trois facultés littéraires principales : *la raison*, *l'imagination*, *la sensibilité*, et une quatrième qui est au service des trois premières : *la mémoire*.

Le point capital à comprendre ici, et que l'école novatrice a méconnu, c'est que la faculté qui doit tout dominer, tout régler, tout gouverner, dans les lettres comme partout, ce n'est pas l'imagination ni la sensibilité, si brillantes et si généreuses qu'elles soient : c'est la raison.

La raison, voilà la faculté maîtresse dans l'homme ; c'est elle qui est la vérité, la lumière, le soutien, le guide de toutes les autres facultés.

Non pas la raison froide, pauvre et nue, étroite, timide, rigide ; mais la raison juste, forte, large et lumineuse ; la raison, c'est-à-dire le *rectè sapere* des anciens, le sens, le jugement, l'intelligence. C'est cette raison qui est incontes-

tablement la première et la plus haute puissance de l'âme; sans cette raison, tout est vain, tout est creux, tout est dans le faux et dans les ténèbres.

La sensibilité et l'imagination peuvent paraître dominer sans doute dans les ouvrages de sensibilité et d'imagination; mais si au fond la raison ne domine pas, si ce n'est pas elle qui guide et soutient mystérieusement l'action de ces deux riches et brillantes puissances, n'attendez pas des beautés vraies, pures et durables: il y aura un vice caché au cœur de l'œuvre.

Quand l'imagination ou la sensibilité s'élance sans la raison, l'élan est nécessairement un écart, la sensibilité un égarement; la splendeur qui se rencontre par aventure est fausse, et ce qui reste de puissance est une force emportée qui met tout en péril.

On a dit, je le sais, et c'est Pascal : « Le cœur a ses raisons, que la raison ne comprend pas. » Cela n'est vrai que dans le sens où l'a dit Pascal, et il s'agit d'une raison froide et calculatrice, étroite et superficielle, qui n'est pas, je l'ai dit, la raison, dont je parle ici, car il ne se peut pas que la raison, qui voit le vrai des choses, soit de sa nature en désaccord nécessaire avec le sentiment, quand le sentiment est dans le vrai; il ne se peut pas qu'avec une compréhension complète des choses, les raisons du cœur ne soient pas aussi celles de l'esprit.

Voilà donc le point capital et comme la clé de voûte de la vraie théorie littéraire. La prédominance sur toutes les facultés de l'esprit humain appartient à la raison, et c'est elle qui les soutient toutes, et conserve entre elles l'équilibre et l'harmonie. Et les grandes littératures, et les grandes œuvres littéraires, sont celles où cet équilibre, cette harmonie des facultés dans la raison se sont faits à une plus grande hauteur. Et voilà d'où vient la supériorité incontestable des trois grands siècles classiques. Les hommes de

génie qui ont illustré ces siècles ont eu des facultés éminentes : une noble et riche imagination, une vive et délicate sensibilité, mais gouvernées par une haute et puissante raison ; et c'est pour cela qu'ils ont eu du génie : et c'est là ce qui a donné à leurs œuvres cette beauté de forme qui en fait les éternels modèles de l'art d'écrire, et marque les littératures classiques de ces grands caractères qu'on ne peut leur disputer.

Il le faut donc bien entendre : quoique la littérature classique soit proclamée la littérature de la raison, elle n'exclut ni l'*imagination*, ni la *sensibilité*. Jamais elle n'a prétendu dépouiller la raison des deux ornements les plus propres à la rendre belle, touchante et aimable ; mais au contraire, en ne permettant pas à ces deux facultés de marcher seules, en exigeant toujours qu'elles soient unies à une raison grande et saine, elle leur donne toute leur puissance, et ne les défend que de leurs faiblesses.

Mais de même qu'elle ne veut pas qu'on isole ces facultés de la raison, elle demande aussi que la raison n'en soit pas dépouillée.

Non, nous ne rejetons pas l'*imagination* ; c'est elle qui orne, qui embellit, qui enrichit la raison même, qui charme et qui enchante. Nous ne rejetons pas la *sensibilité* ; c'est elle qui réchauffe, qui attendrit, qui touche, qui entraîne, qui remue profondément.

Fénelon, Bossuet, Homère, Virgile, ont une grande raison sans doute ; mais aussi quelle belle imagination, quelle profonde sensibilité ! Nous voulons donc l'*imagination*, mais belle, pure, noble, majestueuse ; nous voulons la sensibilité, mais vraie, forte, constante, généreuse ; et quand il le faut, sublime, héroïque, divine : nous voulons celle qui élève, enflamme le cœur, non celle qui enivre les sens. L'ivresse des sens est-elle donc si désirable ?

L'enthousiasme, l'enthousiasme véritable, c'est-à-dire

formes littéraires sont restées toujours belles, toujours vivantes ; elles demeurent immuables comme le bon sens ; et bien parfois que, à certaines époques de trouble intellectuel, des esprits aventureux, amoureux du changement, aient essayé de s'insurger contre elles, ces tentatives ont échoué : la littérature classique est redevenue la maîtresse du monde, le trésor des enseignements de la sagesse humaine, la source des plaisirs nobles et purs de l'esprit. On a beau faire, on ne prévaut pas contre les lois éternelles de la pensée et de la parole humaine, de même qu'on ne fera jamais vivre et durer des œuvres faites à l'encontre de ces lois.

Le troisième caractère, c'est la *souveraineté*, souveraineté paisible, sans faste ; force pacifique qui domine par elle-même comme le génie : au fond, souveraineté toujours reconnue et indiscutable, si bien que le parallèle ici est même impossible, et que, parmi les plus ardents adversaires des littératures classiques, nul n'oserait mettre un des novateurs modernes quelconque au-dessus des grands hommes de nos grands siècles.

Le quatrième caractère, c'est l'*universalité*. La littérature classique, après avoir parlé les langues des trois peuples dont l'influence a été la plus générale, parle maintenant toutes les langues : c'est elle qui inspire plus ou moins tous les hommes de génie dans le monde civilisé ; tous se forment ou se sont formés à son école, car, dans toute l'Europe, toute éducation libérale repose sur elle ; tout ce qui s'écrit de raisonnable et de beau, tout ce qui se dit d'éloquent, vient de cette source supérieure du génie et du bon sens ; car ce qui fait précisément le trait caractéristique de cette grande littérature, c'est cette admirable alliance du bon sens et du génie.

Le dernier caractère enfin, c'est la *perpétuité*. Depuis Moïse, qui est le plus ancien des écrivains, qui a recueilli

dans la *Genèse* les premiers monuments du genre humain, et qui est, pour ainsi parler, le premier des classiques divins ; depuis Moïse et depuis Homère, disons-nous, la littérature classique n'a point cessé de s'adjoindre à chaque siècle les esprits les plus élevés, les génies les plus beaux.

Et ici il importe de le remarquer à l'honneur de notre langue et de notre littérature classique : quel est le français que l'Europe parle? C'est la langue du siècle de Louis XIV, la langue de ce siècle, ajoutons-le, où brilla surtout la gloire de l'Eglise de France, et qui vit chez tous ses grands hommes la magnifique alliance de la foi et du génie : siècle où Racine, après dix ans de silence, créait *Esther* et *Athalie*, et où le grand Corneille, pour expier quelques contradictions de ses vers avec la sainteté de la morale évangélique, mourait sur un cilice et traduisait l'*Imitation*.

Voilà, mon cher ami, ce que c'est que la littérature classique ; tels sont les grands caractères qui en font ce qu'il y a sur la terre de plus élevé et de plus beau, après la littérature sacrée ; celle-ci, langage et éloquence de l'esprit divin, de la sagesse inspirée ; celle-là, langage et éloquence du génie humain. Voilà pourquoi j'invite de toutes mes forces les hommes qui conservent encore le goût pur des lettres et le culte du beau, à ne pas oublier ces traditions, à ne pas se désaccoutumer de ces grandes œuvres, à contempler toujours ces modèles, à se nourrir de leurs écrits, à se faire gloire au moins d'appartenir à leur école immortelle. Je n'ai nommé que les sommités, que les princes ; car pourquoi, quand on ne suffit même pas à lire les maîtres, donner son temps aux hommes médiocres? Mais ce que je demande, c'est qu'on entretienne commerce avec ces maîtres ; comment, en effet, sans cela, résister aux séductions et aux périls d'une autre littérature, bien différente de celle-là, qui entoure, qui provoque, qui sollicite les hommes du monde,

et sur laquelle, mon ami, je vous dirai enfin ma pensée dans ma prochaine lettre[1] ?

SIXIÈME LETTRE

Le mauvais goût littéraire.

MON CHER AMI,

S'il y a une chose dont je suis certain, lorsque je vous conseille, comme je l'ai fait, les grands auteurs et la grande littérature, c'est que là se trouve la vraie et sûre école du goût ; c'est que rien n'est meilleur pour conserver, épurer, fortifier en vous l'amour du beau, et pour élever votre âme tout entière en élevant votre esprit.

Mais en dehors de ces auteurs, que je n'appelle pas anciens, que j'appelle immortels, je vois, dans cette partie de la littérature contemporaine qui vous entoure et qui vous sollicite le plus, deux autres genres d'auteurs que j'appellerai, les uns simplement frivoles, et les autres dangereux, bien qu'au fond la frivolité et le danger soient dans les uns comme dans les autres.

[1] Dans tout ce qui vient d'être dit, il n'a été parlé que de la littérature profane ; mais, j'ai à peine besoin de l'ajouter, quelques-uns des Pères de l'Église offriraient même à des hommes du monde une lecture d'un intérêt et d'un ordre supérieur. C'est une grande littérature que celle des Pères de l'Église, et ils forment une partie trop considérable du patrimoine intellectuel de l'humanité, pour ne pas mériter la sérieuse attention de tout homme qui tient compte des grandes œuvres de l'esprit humain. M. Villemain a très-bien montré, dans un ouvrage célèbre, tous les trésors d'éloquence renfermés dans cette littérature, et le profond intérêt qu'un esprit élevé y pourrait trouver. Mais nous parlerons plus convenablement de la lecture des Pères, quand nous traiterons de l'étude de la religion.

Je dirai peu de chose des premiers. Oui, laissons de côté ce que je pourrais nommer la menue littérature, ces petits écrits, légers et vides, ces journaux, ces revues hebdomadaires ou mensuelles, ces petits volumes au format élégant et gracieux ; vers ou prose, productions en général absolument creuses, où il n'y a rien ni pour l'esprit, ni pour le cœur, ni pour l'âme ; ni pensée, ni style, ni beautés, ni enseignement d'aucune nature, et dont le moindre défaut, souvent, est ce vide et cette nullité absolue.

Je plains fort les jeunes filles et les femmes du monde dont c'est là l'habituelle, et quelquefois l'unique lecture : je me demande ce qui peut rester de tout cela dans une tête, si ce n'est une légèreté, une frivolité, dont tout dans la vie portera plus ou moins l'empreinte. Du moins je ne veux pas supposer que des hommes tant soit peu sérieux puissent longtemps s'arrêter à ces vains écrits, qui trompent et amusent, qui creusent et affament, et laissent croire qu'on s'est occupé, qu'on a fait quelque chose, quand on a perdu son temps de la façon la plus complète et la plus certaine.

Ce n'est pas que, censeur sévère et morose, je ne permette aucune lecture simplement amusante, aucune distraction d'esprit, et ne conçoive rien en dehors d'une étude grave et austère. Mais autre chose est une lecture en passant, autre chose une lecture habituelle : et là même, dans ce relâche qu'on peut s'accorder de temps à autre, j'estime qu'il faudrait encore choisir, et je ne confonds pas du tout un ouvrage spirituel, gracieux, délicat, avec les écrits vides et pauvres, et toute la menue littérature dont j'ai parlé. Mais laissons cela.

Il y a une littérature plus séduisante et qui a aussi des visées plus hautes ; qui fait des drames, des romans, des poëmes, de l'histoire, de la philosophie, de l'art enfin ; qui a ses théories et sa critique ; qui se croit et se dit la vraie, la

grande littérature, et professe des principes tout opposés à ceux de la littérature classique, pour laquelle elle n'a que d'amers dédains. C'est contre elle, mon cher ami, que je voudrais vous prémunir.

Sa plus grande séduction, pour une foule d'esprits, c'est précisément ce qui fait sa fondamentale erreur, ce qui la fausse radicalement, et constitue les dangers littéraires, moraux et religieux que j'ai à vous dénoncer. Mais aujourd'hui, si vous le voulez bien, nous ne quitterons pas le terrain purement littéraire.

Cette littérature s'est vantée d'être la littérature de l'imagination et de la sensibilité. Ses partisans ont proclamé — et c'est là l'erreur capitale, source de tous les vices que je vais signaler — que la raison, bonne ailleurs, reine ailleurs, devait dans les Lettres, froide et sèche comme ils la disent, céder le pas aux facultés brillantes et ardentes, qui seules, selon eux, peuvent plaire et charmer.

Il y a un poëte qu'on avait appelé, et qui est en effet le poëte de la raison : c'est Boileau. On sait tout ce que ce titre lui a valu d'épigrammes, et tout ce que, sous son nom, on a dit contre cette littérature classique dont on le constituait un peu trop libéralement peut-être, le représentant et le répondant. Ses satires d'autrefois lui ont été largement rendues. Mais Boileau, on l'a dit, et il est vrai, porte malheur à ses critiques.

Dieu me garde, mon cher ami, de réveiller toutes ces querelles où, comme dans toutes discussions ardentes, des idées justes et vraies ont été mêlées à des paradoxes inouis! Mais ce que je tiens à vous inculquer profondément, c'est la fausseté et le danger de cette théorie, sur laquelle repose toute la littérature novatrice, et qui est le principe de toutes ses erreurs, à savoir : que l'imagination et la sensibilité sont libres et souveraines; que la saine raison, le bon sens, la loi, la règle, choses au fond identiques, ne doivent pas dominer

dans les Lettres; que la raison, en un mot, n'est pas la base et l'élément premier du génie.

Vous avez senti vous-même, dans ce que ma précédente lettre vous a dit sur ce sujet, qu'il y a là une question de premier ordre. Vous avez désiré que j'y revinsse et que je traitasse plus à fond cette matière. C'était bien aussi mon intention, et l'importance même de la question le demande.

Je dis donc d'abord que s'attaquer au rôle, à la prédominance nécessaire de la raison en littérature, c'est une erreur capitale. Pourquoi? Parce que c'est s'attaquer à la nature des choses, à la constitution même de l'esprit humain. La raison, on ne saurait trop le redire, est le principe, la vérité, la lumière, le guide nécessaire des deux autres facultés. Celles-ci, si elles ne sont pas soutenues et conduites par une forte raison, si elles restent abandonnées à elles-mêmes, à leur caprice, à leur essor incertain, ne sont capables que d'égarements, de productions vaines, creuses, fausses, ineptes, et, quelques brillantes et chaleureuses qu'elles paraissent, au fond absurdes et toujours dangereuses.

Mettre l'imagination et la sensibilité avant la raison, sous prétexte que la raison est sèche, que la justesse est gênante, que le bon sens lui-même est étroit, que le bon goût refroidit tout, c'est purement et simplement renverser l'ordre et l'harmonie des facultés ; c'est violer la raison elle-même ; c'est jeter une littérature tout entière dans le faux : et qu'attendre d'une littérature ainsi constituée sur une méprise capitale, sinon les plus profondes et les plus déplorables chutes ?

Une littérature fondée sur un principe aussi faux, plus elle développera les conséquences de son principe, et plus elle s'égarera, plus elle donnera naissance à un grand mouvement littéraire, et plus elle altèrera profondément le goût du siècle qui s'y laissera emporter.

Qu'a-t-on vu, en effet, par suite d'une erreur radicale sur la véritable valeur et la nécessaire subordination des facultés littéraires? On a vu toute cette littérature novatrice se jeter, théoriquement et pratiquement, dans quatre aberrations littéraires fondamentales : 1° le mépris des lois du beau et de toutes les règles de la composition; 2° le mépris de la langue et des principes mêmes de la grammaire; 3° le mépris de la mesure et du bon goût, l'amour malsain de l'outré, de l'exagéré, du violent; 4° de là l'obscur, l'inintelligible, le barbare, où cette école est tombée.

Et d'abord, le mépris des lois du beau et de toutes les règles de la composition.

Sous prétexte que les lois de l'ancienne poétique et de l'ancienne littérature étaient des entraves à l'écrivain, qu'il faut écrire d'inspiration, que le génie doit s'élancer et avoir des ailes, on a vu une école aventureuse et intempérante se permettre toutes les audaces, violer toutes les règles, confondre tous les genres, renverser toutes les barrières, appeler à son aide les images les plus forcées, les procédés les plus étranges, pour produire les effets auxquels elle visait, et infliger tout à la fois à la poétique, à la prosodie, à la langue, à la délicatesse, au goût, au sens commun, les blessures les plus cruelles. Mais qui n'a senti qu'elle était punie immédiatement par ses propres excès, et que la raison, le bon sens, la mesure, le goût, la règle, la loi, se vengeaient assez en se retirant?

Dire que les lois de la composition, que les principes immuables de la vérité et du bon sens sont des entraves au génie, que cela nuit à l'enthousiasme, rien au fond n'est plus puéril : car le vrai génie n'est jamais que la raison s'élevant elle-même par un effort sublime, et élevant l'imagination et la sensibilité avec elle à leur plus haute puissance, à leur plus généreux élan, à leur plus magnifique splendeur.

Vous parlez des pâles imitateurs de nos grands poëtes, des faux pas de la muse classique; vous reprochez à Boileau Campistron : comme si le génie était responsable des pâles, froides et serviles imitations des vulgaires copistes; comme si l'étude seule des règles pouvait donner du talent à qui n'en a pas; comme si Boileau avait fait Campistron et ses pareils, pauvres écrivains qui, à vrai dire, n'appartiennent qu'à la médiocrité, et ne sont pas plus d'une école que d'une autre.

Il y a sans doute, disons-le, une manière étroite, inintelligente d'entendre les règles; et s'emprisonner dans un cadre inflexible, ne concevoir qu'un type uniforme, une manière unique de réaliser le beau, c'est manquer de largeur et de justesse d'esprit. Non, il ne faut pas vouloir immobiliser l'art, pour ainsi dire, et l'empêcher de marcher. Il doit marcher, comme tout le reste. Mais il faut bien se souvenir que tout mouvement n'est pas un progrès. Le progrès véritable ne se fait jamais en dehors des conditions immuables de la natre humaine et de l'esprit humain. Il y a dans les littératures, comme dans les langues, des formes destinées à périr; mais il y a quelque chose qui ne périt pas : c'est ce qui est fondé sur la vérité et sur le bon sens. N'interprétons pas sans doute avec trop de rigidité les principes; sachons que quelquefois ce n'est pas manque d'art, mais au contraire l'effet d'un art supérieur, que de passer par-dessus certaines règles secondaires; Aristote lui-même en convenait : « Si le poëte établit des choses « impossibles selon les règles de l'art, il commet une faute, « sans contredit; mais elle cesse d'être faute, lorsque, par ce « moyen, il arrive à la fin qu'il s'est proposée, car il a trouvé « ce qu'il cherchait. »

Mais de là à proclamer, comme la littérature dont je parle, qu'il n'est pas de principes, pas de règles, pas de lois en littérature, et que l'inspiration ne relève que d'elle-même, il y a un abîme.

Non, la raison, le sens commun ont fait justice de ces excès : il est démontré et universellement avoué aujourd'hui que le beau n'est pas chose arbitraire; qu'il y a des principes en littérature comme en tout, des règles fixes, immuables, non arbitraires et de simple convention, mais fondées sur la nature des choses, et qui sont la loi nécessaire du beau, dans tous les arts. On peut les entendre et les appliquer avec plus ou moins d'ampleur et de largeur; mais il faut toujours les respecter dans leur fond.

Ce mépris des règles, des lois immuables du beau, amenait logiquement le mépris des lois du langage et des principes mêmes de la grammaire; et on n'a pas craint, en effet, de poser cela en théorie, et de s'en prévaloir dans la pratique. Il a été proclamé que la grammaire ne devait pas arrêter l'écrivain; que la langue pouvait et devait éclater sous la pensée et le sentiment, et subir toutes les innovations, toutes les violences, dont le libre essor de l'esprit, dont le génie, dont l'inspiration avaient besoin. Et ce qu'on a dit, on l'a fait : des locutions et des tours inconnus à la langue française ont été introduits; un néologisme effréné, les métaphores les plus insolites et les plus forcées ont envahi cette littérature, et menacé d'altérer fondamentalement, si le genre eût prévalu, notre belle langue française.

Mais non : cette liberté contre la langue et la grammaire n'était qu'une licence intolérable; et cette prétendue force et fécondité d'esprit n'a bientôt paru, au fond, que faiblesse et stérilité. Malgré les bruyantes révoltes de l'école novatrice il demeure, — et ceci est un de ces principes fondamentaux contre lesquels on ne prévaudra jamais, — il demeure que la langue doit être respectée. Le génie, s'il ne veut point parler pour lui seul, est astreint, comme les autres, à se servir du langage reçu, et, sous peine de n'être pas compris, il faut parler français en France.

Et de fait, y a-t-il rien de plus ridicule, de plus pédantes-

haute civilisation moderne, ne lui a-t-elle pas rendu un assez éclatant hommage? Mais la langue sert au génie; elle ne le fait pas. Elle ne résiste presque à aucune des humiliations que les mauvais écrivains lui font subir. Il n'y a guère que les caprices barbares du néologisme qui, la blessant au cœur, lui font pousser des cris : c'est l'impression pénible qu'on éprouve en lisant ces écrivains; il semble que la langue crie sous leur plume et souffre violence.

La langue de Bossuet et de Fénelon, une langue trop pauvre! Les gens qui disent cela se trompent : c'est de la pauvreté de leur génie qu'ils devraient parler. Une langue ne donne que ce qu'on sait lui demander. Indifférente pour tout et pour tous, elle est propre à recevoir toutes les empreintes, à revêtir toutes les formes, comme l'argile, entre les mains du potier, qui devient, selon le caprice et le goût de l'artiste, le broc aux formes lourdes et grossières, ou le beau vase grec, avec la grâce et l'élégance de ses contours.

Je sais bien qu'une langue n'est pas immobile : elle vit, donc elle marche; et la langue française, si riche et si nette, peut s'enrichir encore et se fortifier. Elle a trop perdu peut-être. Fénelon observait qu'on l'avait peut-être gênée et appauvrie, en voulant la purifier et l'ennoblir. Le vieux langage surtout se fait regretter. Nous applaudirions volontiers à ceux qui essaieraient de faire revivre, avec certains mots anciens, ce qu'il avait de court, de naïf, de hardi, de vif et de passionné. Qui peut nier aussi qu'une langue vivante ne soit en droit d'acquérir? Peut-être notre langue, malgré sa richesse, pouvait-elle arriver à plus de couleur et d'éclat; peut-être notre prosodie, trop solennelle et trop rigide, avait-elle besoin de s'assouplir. Mais faut-il que ce travail soit abandonné au hasard, au caprice, et au premier venu des écrivains? Non : ce n'est pas ainsi que s'opère ce travail mystérieux des langues. Et les grands idiomes ne

se sont pas formés ainsi brusquement, par une sorte d'invasion, d'intrusion violente de mots nouveaux, mais par l'influence insensible et lente du mouvement général des esprits et de la civilisation tout entière. Faite à la hâte et sans choix, sans précaution et sans autorité, l'introduction de termes nouveaux dans une langue en ferait bientôt un amas grossier et informe, et ramènerait à la barbarie.

Si vraiment votre langue est moins riche que votre génie, dirais-je à ces écrivains novateurs; si vous vous trouvez, comme dit Bossuet, dans l'impuissance d'égaler *vos propres idées*, eh bien! cherchez longtemps avant de créer un mot nouveau; car la somme des idées acquises et des mots trouvés est grande, et pas n'est besoin d'introduire dans la langue un terme qui ne lui apporterait point une richesse de plus : mais enfin, si vous êtes forcés d'inventer le mot, il devra toujours être clair, voire même d'une clarté frappante, qui illumine les esprits autour de vous. Le vrai génie cherche toujours la lumière : c'est un aigle qui s'élance; quand on le suit, on ne tarde pas à voir le soleil de plus près.

Dira-t-on, mon cher ami, que ce sont là des questions de forme, de petites questions? Ce serait là, permettez-moi à mon tour de le dire, une grand légèreté et une grande erreur. Les rhéteurs et les grammairiens ont quelquefois attaché trop d'importance à des vétilles. Mais je parle ici de la langue, de la forme de la pensée, du style. Or, rien de moins arbitraire que les lois constitutives du langage; au fond, ce sont les lois constitutives mêmes de l'esprit humain. Gardez-vous donc de croire que la pensée soit tout, et le mot peu de chose. Je dis, moi, que c'est par le style, plus peut-être que par la pensée, que les œuvres vivent, et qu'un ouvrage mal écrit est un ouvrage sûr de mourir. Ou plutôt, entendons-nous : croyez-vous que le style soit uniquement dans les mots, et qu'en réalité le style et la pen-

sée puissent ainsi se séparer? Non, la pensée emporte toujours avec elle son expression; et quand on parle de style, si on entend bien ce qu'on dit, on entend la correspondance exacte de la pensée et du sentiment avec l'expression, et par conséquent la pensée et le sentiment sont inséparables de la vraie définition du style : ils en font partie essentielle.

C'est ce qu'a senti lui-même un des principaux chefs de l'école novatrice, et l'aveu qui lui est échappé ici est précieux sur ses lèvres. « L'art, a dit M. Victor Hugo, outre « sa partie idéale, a une partie terrestre et positive; quoi « qu'il fasse, il est encadré entre la grammaire et la proso- « die, entre Vaugelas et Richelet. Il a pour ses créations « les plus capricieuses des formes, des moyens d'exécution, « tout un matériel à remuer. Pour le génie, ce sont des ins- « truments; pour la médiocrité, des outils. »

Non, les questions de style ne sont pas des questions légères; non, il ne suffit pas d'avoir de l'esprit, du génie, de l'âme : tout cela n'existe, aux yeux et aux oreilles de ceux devant lesquels on étale ces trésors de l'intelligence, que par la justesse, la propriété, l'harmonie de l'expression. Il n'y a pas un sentiment touchant, une pensée sublime, une passion énergique qui, pour produire son effet, ne soit obligé de revêtir l'expression propre et convenable. C'est cette expression qui est le cachet du génie, c'est par elle seule qu'il se manifeste. Le bon sens et la vérité n'ont pas d'autres armes. On fait peu de cas de celui qui parle mal, et on a raison : les termes exacts ne manquent pas aux pensées naturelles; les expressions justes viennent avec les sentiments vrais. Et il n'y a pas d'autre manière d'apprécier et de sentir la valeur des choses que la justesse des termes. On aura beau faire, la négligence et l'incorrection du style, le mépris avoué des lois du langage et des principes de la grammaire, comme aussi des grands principes

littéraires, seront toujours les titres les plus contestables au talent et au génie.

Enfin, une troisième aberration de la littérature dont nous nous occupons ici, et qui la vicie encore profondément, qui en fait sans remède la littérature du mauvais goût, c'est son mépris pour ce qui est le goût même : le goût, ce quelque chose de contenu, de mesuré, de pur, d'harmonieux, qui n'est ni au-dessus ni au-dessous de la nature humaine, qui est en exacte proportion avec nos facultés : Voilà ce que cette école méprise; et ce qu'elle aime, c'est précisément le contraire du goût : l'outré, l'exagéré, le violent; j'allais dire, en me servant d'expressions qui sont de sa langue, l'échevelé et l'horripilant, le vertigineux et le monstrueux.

Une comparaison mettra ma pensée en lumière.

Voyez Virgile, voyez Racine, voyez Fénelon : trois génies de même ordre, de même famille. Leurs œuvres ravissent et raviront éternellement les hommes de goût. Mais pourquoi? D'où vient le charme qui vous saisit, quand vous entrez en commerce avec de pareils génies? Là, tout est beau, tout est grand, tout est noble; mais tout est dans les proportions, dans l'harmonie, dans les convenances; rien de heurté, rien de choquant ou de criard dans le ton et dans la couleur, rien qui atteigne des proportions démesurées : c'est un art exquis, c'est le goût.

Mais, sous prétexte que ces pures et calmes émotions n'étaient pas faites pour une civilisation vieillie et blasée telle que la nôtre, on a voulu en produire de plus violentes : et pour y arriver, on a prodigué et outré les métaphores et les images; on a forcé les pensées, les sentiments, les situations, les passions : on a multiplié, compliqué les incidents et les intrigues; chargé indéfiniment la trame des récits; recouru aux inventions, aux imaginations les plus inattendues et les plus extraordinaires, en même temps

qu'on infligeait à la langue les outrages que j'ai dits, et qu'on se créait un style analogue à ce genre violent et fiévreux.

Eh bien! tout cela, je ne crains pas de le répéter, c'est la corruption de la littérature, c'est un mauvais goût désastreux, qui ne peut aboutir qu'à des œuvres fausses, et qui ne produira jamais la beauté; du moins la beauté vraie, la beauté sans mélange, la beauté pure et sereine : c'est une offense perpétuelle à la délicatesse, à la justesse, à la vérité, au sens commun. Le talent même, avec un tel système littéraire, n'arrivera jamais à rien d'achevé : il pourra jeter des éclairs, mais suivis de ténèbres; rencontrer des élans, mais qui finiront par des chutes. En perdant toute mesure, cette littérature perd la vérité, la sûreté, la clarté; elle tombe dans le vague, en même temps que dans l'excessif et le monstrueux. Son impuissance se trahit par ses efforts mêmes; cette multiplicité de moyens, cette complication de ressorts n'est que de l'artifice substitué au talent, et n'aboutit qu'à faire de l'écrivain un machiniste, au lieu d'un artiste.

Quand aux lecteurs de pareilles œuvres, il est impossible que leur goût y résiste longtemps et ne finisse bientôt par se dépraver. De telles secousses l'émoussent, le blasent, et le rendent insensible aux délicates et vraies beautés. Une grande et noble dame, trop accoutumée à ce genre. d'écrits, et dans le salon de laquelle se réunissait habituellement tout ce que cette littérature comptait d'écrivains le plus en renom, disait un jour : « Comment peut-on lire le Télémaque? C'est d'une froideur glaciale. » — « Madame, lui répondis-je, il y a en Angleterre, et en France même, parmi les femmes du peuple, des gens tellement habitués aux liqueurs fortes, au porter, au whisky, à l'ale, que quand on leur offre un verre du vin de Bordeaux le plus exquis, ils le trouvent fade et sans saveur : c'est pour eux de l'eau claire. Il en est de même de ceux qui se sont ha-

bitués à ne lire que certains ouvrages : leur goût est tellement émoussé, que les plus belles et les plus nobles expressions du génie éclairé et guidé par la raison la plus haute, leur paraissent froides, sans couleur et sans vie. Ayez le courage de ne lire pendant un mois qu'*Athalie* et le *Discours sur l'Histoire universelle*, et vous verrez si vous ne finirez pas par y prendre goût. » Cette dame eut le bon esprit de suivre ce conseil, et s'en trouva bien.

De cette théorie littéraire si manifestement outrée et intempérante, devait naître, et est née en effet, une langue intolérable, incorrecte, bizarre, forcée, et par suite obscure, et quelquefois absolument inintelligible, une langue, je le dirai, voisine de la barbarie. Et il est certes impossible que la clarté ne manque pas dans une littérature où l'imagination et la fantaisie n'ont plus de frein et ne reconnaissent plus de lois ; où les mots nouveaux abondent ; où ces mots apparaissent la plupart du temps sans autre motif que leur singularité, uniquement parce qu'on veut éviter de parler comme tout le monde ; où l'image écrase la pensée ; où le le sentiment s'égare en rêveries ; où les passions bouillonnent : toutes choses peu propres à produire la propriété des termes, et l'exactitude de langage, qui font comprendre aux autres ce que l'on veut dire.

C'est le genre, dirais-je, de ceux qui pensent sans savoir précisément ce qu'ils pensent, qui veulent sans savoir précisément ce qu'ils veulent, et par conséquent qui parlent sans savoir précisément ce qu'ils disent.

Cette littérature d'imagination a tellement aimé l'image, qu'elle a cru que l'image pouvait suppléer à la pensée. Mais une image qui n'est pas le vêtement d'une idée, qu'est-ce pour l'esprit ? L'image peut embellir une pensée, elle ne peut pas en tenir lieu. Quand il n'y a qu'image ou sensation, mais rien dessous, et que l'idée manque, c'est le vague, c'est le vide : si à côté de l'imagination qui parle à l'imagi-

nation, du sentiment qui parle au sentiment, il n'y a pas l'esprit qui parle à l'esprit, il y a nécessairement impossibilité de comprendre.

Un tel genre, évidemment, est un genre faux; de telles œuvres ne peuvent plaire qu'aux esprits déjà dévoyés, et leur succès serait la ruine même du bon goût. Elles peuvent séduire et attirer; mais elles n'éclairent pas, elles égarent, comme ces lueurs douteuses qui vous font sortir infailliblement du vrai chemin, si vous courez à leur trompeuse clarté. Avec de tels guides, l'on vit perpétuellement comme dans des régions fantastiques, l'on côtoie sans cesse l'abîme, l'on marche haletant et comme pris de vertige.

Il faut donc en revenir aux éternels principes, aux immuables lois de la raison, du bon sens et du bon goût. En dehors de là, il n'y a, il ne peut y avoir rien de beau et rien de durable.

M. de Bonald, en parlant d'autres principes, d'autres lois, des principes et des lois de l'ordre moral, a dit une belle parole, qui s'applique parfaitement à la littérature : « Que « les écrivains y prennent garde : tous les ouvrages où les « principes de l'ordre seront niés ou combattus disparaî- « tront de la mémoire des hommes, quelque bruit qu'ils « aient pu faire parmi les contemporains, et il n'y aura que « ceux où ils seront défendus ou respectés qui passeront « avec gloire à la postérité, et quelquefois mériteront l'hon- « neur, le plus grand de tous, d'être comptés parmi les « livres classiques qui servent à former l'homme pour la « société. » Cela est vrai, d'une vérité absolue. Et c'est pourquoi la fausse littérature, qui renverse l'ordre et l'harmonie des facultés humaines, qui, en faisant prédominer l'imagination et la sensibilité, facultés secondaires, sur la raison, première et fondamentale faculté, se place nécessairement dans le faux, cette littérature peut avoir des succès de séduction et de surprise; mais ce seront des succès

éphémères, que le temps ne sanctionnera point. Elle plaira surtout à la jeunesse, à cet âge de la vie, où la raison, le bon sens, le bon goût, l'intelligence, sont encore faibles, où l'imagination domine, où la sensibilité est ardente, où les entraînements de l'esprit et du cœur sont faciles; mais cela ne durera pas. Ses œuvres passeront vite. Que dis-je? elles ont déjà passé. Car la génération qui les a vues naître n'est pas encore écoulée, et déjà de tous ces bruyants écrits, de ces drames échevelés, de ces poëmes, de ces romans étincelants, que reste-t-il? Rien.

Il faut le dire cependant, mon ami, et avec tristesse, il reste, pour la génération du moins qui les a subis et applaudis, les ruines faites dans les intelligences, les atteintes portées au bon goût; il reste surtout les ruines plus désastreuses encore faites aux mœurs, l'atteinte portée aux consciences. C'est ce dont ma prochaine lettre vous dira quelques mots.

SEPTIÈME LETTRE

La littérature corruptrice.

MON CHER AMI,

La corruption du goût n'est pas le seul danger de la littérature dont je vous ai parlé dans ma précédente lettre : la corruption du cœur, voilà son danger le plus grand et l'accusation capitale que je porte contre elle.

De l'une de ces corruptions à l'autre, la pente du reste est plus facile qu'il ne semblerait d'abord : car il y a une corrélation naturelle entre les idées et les sentiments; et le sens littéraire perverti, le sens moral lui-même court grand

risque de l'être. Quand on méprise à dessein les règles du beau et du vrai, il est à craindre qu'on n'en vienne à mépriser aussi la règle du bien. C'est pourquoi Bossuet disait autrefois à son royal élève, à propos de la violation des règles du langage : « NOUS REGARDONS PLUS HAUT, *quand « nous en sommes si attristés.* Quand vous viendrez à ma- « nier, non plus les mots, mais les choses, vous en trouble- « rez tout l'ordre. Vous parlez maintenant contre les lois « de la grammaire; un jour vous mépriserez les préceptes « de la raison et de la morale. »

Et nous aussi, *nous regardons plus haut* que le simple mauvais goût littéraire, nous regardons à une corruption plus désastreuse contre laquelle je voudrais aujourd'hui vous prémunir.

Ici la chute n'était pas seulement facile; elle était infaillible : par cette raison manifeste que la littérature qui rompt, comme nous l'avons vu, l'équilibre des facultés, et se vante de donner la prédominance à l'imagination et à la sensibilité sur la raison, ne pouvait pas ne pas devenir la littérature des passions et par conséquent une littérature corruptrice, deux points qu'il ne me sera, hélas ! que trop facile de démontrer.

Je dis donc que la littérature qui pose en principe la souveraineté de l'imagination et de la sensibilité devait chercher ses ressorts et ses succès dans la région passionnée de l'âme, et devenir ce que j'appelle la littérature des passions.

Les passions, en effet, sont du domaine de la sensibilité et de l'imagination, lesquelles se nourrissent trop souvent des impressions des sens; et non pas du domaine de la raison qui s'élève plus haut, et tend à tout spiritualiser et tout ennoblir. Une littérature qui a pour premier caractère de lâcher les rênes à l'imagination et à la sensibilité, et de les affranchir des lois de la raison, livre donc ces deux facultés à tous les périls, à tous les égarements de leur nature; elle

caresse donc, elle surexcite, elle exalte, elle déchaîne nécessairement les passions, et celles, nous devons l'ajouter, dont les prises sur le pauvre cœur humain sont le plus redoutables.

Eh bien! indépendamment même de toute autre considération, cela seul est déjà une corruption, et infiniment dangereuse : c'est la perversion du goût moral.

Une telle littérature pervertit le goût moral : pourquoi? Parce que c'est une littérature enivrante, et que l'enivrement qu'elle donne dégoûte profondément du beau, du vrai et du bien. Elle habitue aux expressions ardentes de l'imagination déréglée, de la sensibilité exaltée; elle rend insensible aux charmes d'une imagination noble et belle, mais réglée, d'une sensibilité douce et pure, d'une raison toujours dominante et forte : l'imagination et la sensibilité retenues dans les bornes de la raison et de la convenance paraissent fades.

Oui, il y a, mon cher ami, qu'on ne s'y trompe pas, une corruption que j'appellerai éminente, qui se fait d'elle-même, pour ainsi dire, sans l'intervention directe du vice, par la seule dépravation ou perturbation des facultés. C'est cette espèce de corruption, la pire de toutes, que produit toujours la littérature dont je vous parle, même quand elle ne serait pas absolument la peinture du vice.

Si vous teniez dans vos mains l'âme d'un enfant, et que vous pussiez, à votre gré, y abaisser, y troubler la raison, et en même temps y exalter démesurément l'imagination, la sensibilité et les passions, en faisant cela vous corrompriez cet enfant profondément, et pour toute sa vie. Il ne serait pas besoin que vous lui apprissiez positivement le mal. Le mal naîtrait tout seul; l'âme s'y trouverait toute disposée, et sans défense contre ses atteintes. Voilà ce que j'appelle la *corruption éminente des âmes*. C'est d'abord de cette manière que cette littérature corrompt.

Elle corrompt ensuite directement et de trois manières : 1° par les passions qu'elle met en jeu ; 2° par les procédés littéraires qu'elle emploie pour les peindre ; 3° par les principes desquels elle vit. Reprenons.

Je dis que cette littérature est positivement corruptrice par les passions qu'elle met en jeu. Quelles sont en effet ces passions? Ce sont les passions coupables, les passions grossières, de toutes les plus fougueuses et les plus emportées. On a été entraîné de ce côté, et on devait l'être : la littérature des passions devait devenir nécessairement la littérature des passions violentes, la littérature des sens.

En effet, s'il peut y avoir de grandes et belles passions, se seront les passions avouées et ennoblies par l'intelligence, les passions inspirées par une raison supérieure, avides du vrai, du grand, de l'honnête et du beau ; si au contraire vous affranchissez la sensibilité et l'imagination du joug de la raison sévère et de ses saines inspirations, ces facultés ne manqueront pas d'aller là où elles sont le plus vivement attirées, c'est-à-dire du côté des sens, parce que ce sont ces passions-là qui sont les plus impétueuses, comme aussi celles qui précipitent l'âme dans les plus tristes abaissements.

Et c'est ainsi que l'on a vu cette littérature déchoir tristement, et produire des drames, des romans, des poëmes d'une honteuse immoralité ; et cela, non pas tant par le fait de tel ou tel écrivain que par la force même des choses, par un inévitable entraînement.

Qui pourrait en effet le nier? sur quoi roulent perpétuellement tous ces romans ou ces pièces de théâtre dont je parle ici? Toujours sur le même sujet et dans le même cercle ; quelques variantes qu'on mette à ce thème toujours le même, quelques combinaisons nouvelles d'incidents et d'intrigues qu'on invente, toujours c'est au sens dépravé qu'on s'adresse, aux penchants dangereux du cœur, à l'ima-

gination mauvaise ; c'est là ce qu'on réveille et qu'on excite par tous les moyens. Toujours, en un mot, apparaît sur la scène cet amour que Fénelon nomme « le vice détestable « qui doit alarmer la pudeur. »

Eh bien ! je le demande : cela n'est-il pas essentiellement pernicieux ? Peut-on respirer impunément dans cette atmosphère ? Peut-on remuer perpétuellement ce triste limon du cœur humain, sans qu'il s'en exhale rien d'impur et de malsain ? Aussi qu'est-il arrivé ? Châtiment bien mérité : cette littérature, qui s'était exaltée, enivrée d'elle-même, qui se disait la littérature brillante, généreuse, neuve et rénovatrice, elle est tombée, je ne crains pas de le dire, jusque dans la fange, et elle est devenue, pour quiconque conserve encore les vrais noms des choses, une littérature corrompue et corruptrice.

Corruptrice, ai-je ajouté, par les procédés littéraires, comme par les doctrines morales où elle a été entraînée.

Ses procédés, en effet, son art, c'est l'art matériel, réaliste, cru, si je puis dire ainsi, hardi à tout montrer, sans retenue et sans réserve. C'était logique et nécessaire encore. Une fois versée de ce côté, la littérature a dû satisfaire ces goûts-là. De là donc ces descriptions détaillées, minutieuses, où cette littérature se complaît, ces peintures raffinées du vice même et de tout ce qui est de nature à exciter les impressions les plus funestes ; de là ces émotions grossières, ces tressaillements de nerfs, ces cris, non de l'âme, mais de la chair et du sang, mis à la place du pathétique ; de là ces audaces à tout dire, à tout peindre, à ne reculer devant rien, à ne mettre aucun voile, à tout exposer à nu, sous prétexte de naturel et de vérité. Comme si l'art lui-même ne devait pas avoir aussi sa pudeur, et comme si encore l'art était d'autant plus vrai et plus beau, qu'il est plus matériel et plus sensuel. Non, non ; et en s'abaissant ainsi la littérature corruptrice n'a pas moins rompu l'an-

tique alliance de l'art avec le vrai que de l'art avec le beau. L'art, mon cher ami, n'est pas matérialiste, bien qu'il prenne son point de départ dans les objets sensibles et visibles; l'art doit s'élancer vers l'idéal, parce que c'est dans l'idéal que réside surtout la vérité et la beauté des choses; et c'est pourquoi l'art n'est pas simplement copiste : il est peintre. Oui, l'idéal, c'est le type parfait des choses, qu'aucune réalité créée ne représente pleinement, mais que l'artiste contemple dans les âmes, et d'abord dans la sienne. L'art véritable ne reproduit donc pas toujours les choses physiques telles qu'elles s'offrent dans la réalité matérielle et grossière : il se dégage des sens inférieurs autant qu'il le peut; il cherche, dans les œuvres de la création physique, les traits, les rayons épars de la beauté supérieure idéale : il les rassemble, les harmonise, et en compose de nobles et pures images, à la fois réelles et idéales, c'est-à-dire prises dans la nature, mais idéalisées, qui dégagent la nature de ses imperfections et de ses défauts, et par là même la rapprochent du type supérieur, qui en est la vérité et la beauté.

La littérature que je combats ici, au contraire, quand elle a un idéal, c'est un idéal dangereux, parce que c'est un idéal qui déroute et égare; et quand elle peint le réel, c'est un réel plus dangereux encore, parce qu'il abaisse et corrompt.

Il ne faut donc pas s'y laisser prendre : ces procédés matérialistes vont à la corruption de l'art aussi bien qu'à la corruption des âmes; ils n'épurent pas, ils n'élèvent pas : ils flétrissent, ils abaissent, ils matérialisent. L'imagination intelligente, la sensibilité du cœur, ils les précipitent et les avilissent dans les sens grossiers : les sens, en un mot, y dominent tout. Et plus les tableaux sont ardemment colorés, plus les descriptions sont vives et saisissantes, plus les impressions qu'elles excitent sont dangereuses. Et qu'on

ne dise pas que le morale reprend ses droits au dénoûment : car, même quand l'issue du roman ou du drame serait bonne et tournerait à la moralité, cette peinture, si minutieuse et si hardie du vice et du crime, n'est-elle pas déjà par elle-même une profonde immoralité? Qui ne sent que la vue trop fixe, trop appliquée, trop fréquente du réel, quand le réel c'est le laid, c'est le trivial, c'est le vice, c'est le crime, est malsaine et dangereuse?

Ce n'est pas tout, et cette littérature ne se contente même pas des passions et des crimes ordinaires. On le sait, à force d'exalter la sensibilité, elle l'a tellement blasée, que pour l'exciter et la réveiller de nouveau, il lui faut inventer des monstruosités, des types inconnus, des vices grandioses, des crimes insolents, effrénés, des caractères étranges, des sentiments bizarres qui n'existent pas dans la nature, et sont, comme on l'a dit, au-dessus ou au-dessous de l'homme.

Mais, dirai je, si déjà l'exhibition habituelle, la vue fixe, trop fréquente du vice, a tant de dangers, que sera-ce des crimes monstrueux, des passions effrénées de toutes ces créations d'une imagination maladive, qui composent le fond de cette littérature? Disons-le, rien n'est plus dépravant et plus démoralisateur; et démoralisateur, qu'on veuille bien le remarquer, nécessairement, essentiellement, par les objets eux-mêmes, dont la vue blesse par elle-même l'imagination, avilit l'esprit, pervertit le cœur, trouble les sens. Ah! qu'on en croie ici ceux qui ont lu quelquefois au fond des consciences, et vu là des mystères que l'œil d'un père, d'une mère, d'un mari quelquefois, ne soupçonne pas, les ravages sont affreux!

Que dirai-je maintenant des doctrines dont vit cette littérature, et qui, sous une forme ou sous un autre, sont le fond éternel de ces drames et de ces romans qu'elle jette en pâture aux esprits avides et affamés? J'avoue que quand je

viens à me représenter cette multitude d'écrits ou les théories dissolvantes, dont je vais parler sont répétées sur tous les tons, et quelles prises leur donnent sur les âmes l'art des romanciers et le prestige de la scène, je me demande comment la conscience d'une génération peut résister à ces coups successifs ; et je ne puis penser sans épouvante aux ravages individuels que font ces écrits et ces œuvres dans les cœurs imprudents qui s'y livrent.

Voyez, en effet, si ce n'est pas la perversion de l'esprit et du sens moral au plus haut degré. Toujours, dans cette littérature, la passion, — et j'entends, moi, prêtre et gardien en ce monde de la vérité et de la morale éternelle, j'entends par là ce qu'il faut entendre, ce que céla est en réalité, — toujours la passion est honorée, embellie, exaltée, sanctifiée, presque adorée. C'est sur elle que tout l'intérêt est appelé ; c'est sur elle qu'on veut attendrir et faire pleurer. Ce n'est plus une ignominie dont il faut rougir : c'est une faiblesse digne d'une tendre compassion. Que dis-je ? ce n'est pas même une faiblesse : elle est légitime, elle est innocente ; c'est un droit sacré du cœur. On nous parle de doux et irrésistibles penchants, pour lesquels on nous demande toutes nos sympathies et presque notre enthousiasme. De là ces réhabilitations honteuses de ce que rien ne peut réhabiliter ; ces grands coupables sur lesquels on rassemble à plaisir toutes les qualités, toutes les délicatesses, toutes les générosités, tous les dévoûments, tous les héroïsmes, qu'on entoure d'une auréole dans laquelle on fait resplendir leurs fautes, tandis qu'on abaisse, on ridiculise, on déshonore les représentants du devoir et de l'austère vertu. Pas un crime qu'on n'embellisse, qu'on ne rende touchant, noble, attendrissant, par quelque passion héroïque ou vertueuse ; pas un devoir, pas une vertu qu'on n'avilisse et ne rende dégoûtant par un vice bas. Voilà comment on excite à se laisser aller sans scrupule à ce courant

du cœur, comme au cours d'un fleuve enchanté, en dissimulant le gouffre où tout cela va aboutir ; car là, toujours, selon les romanciers, est le grand bonheur de la vie, la félicité suprême : qui ne connaît pas cette félicité, ne connaît rien ; et même, quand elle est troublée, empoisonnée, les joies qu'elle donne sont encore dignes d'être achetées au prix de toutes les souffrances. Au reste, c'est en vain qu'on voudrait combattre ce penchant ; il est irrésistible, et les plus hautes puissances de l'âme doivent céder à son empire. C'est ainsi qu'on égare dans des rêves insensés les imaginations et les cœurs ; c'est ainsi qu'on trouble toutes les idées, et qu'on déprave le fond des consciences. Et avec ces détestables sophismes, c'est la vertu qu'on tue dans l'âme ; c'est l'institution sacrée de la famille qu'on bat en brèche et qu'on attaque à sa racine ; c'est la société qu'on sape et qu'on frappe au cœur ! Voilà la vérité.

On a été plus loin encore. On ne s'est pas contenté d'excuser, puis d'embellir et de glorifier la passion : on a voulu la sanctifier. Tantôt, par une exaltation délirante, et en mentant à la réalitéet à la nature humaine, on a voulu unir à l'ivresse des sens je ne sais quel platonisme de l'âme, chimère insensée, et on a présenté comme dégagé de la matière ce qui y plongeait tout entier ; tantôt, par le plus étrange amalgame du sacré et du profane, on a voulu rendre la religion elle-même complice de ces infamies : on lui a emprunté ses voiles pour couvrir de honteux mystères ; on a profané son langage ; on a pris les mots de sa langue sainte pour les appliquer à la langue du crime ; on a fait le plus sacrilége mélange de je ne sais quel vague et vaporeux mysticisme, et des entraînements les plus coupables ; on a cru pouvoir unir le plus saint des amours, la charité, l'amour de Dieu, aux plus criminels attachements. Les mêmes cœurs qui brûlaient de flammes impudiques, adultères, ont prétendu s'élever à Dieu par cet amour même,

comme si ce nom sanctifiait tout! les mêmes outrages ont été infligés au sens commun et au sens moral. Je ne connais pas de perversion plus profonde. Et parce qu'ils auront mis au frontispice de leur livre un titre pieux ou un nom sacré, et qu'ils parleront avec un faux respect de la croix comme d'un ornement mélancolique qui fait bien sur un tombeau, les auteurs de ces livres corrupteurs se croiront le droit de se poser en hommes religieux : ah! pour moi, je déclare de telles œuvres aussi dangereuses que les œuvres les plus impies ; et je ne connais pas, dans la littérature païenne, de livres, je ne dis pas plus impies, mais plus corrupteurs. Ce qui est certain, du moins, c'est que les grands poëmes de l'antiquité, l'*Iliade*, l'*Odyssée*, l'*Enéide*, ne souffrent pas de comparaison, à cet égard, à *Notre-Dame de Paris*, la *Chute d'un ange*, *Jocelyn*, les *Confidences*, la *Divine épopée*; je dirai même avec *Atala et René*, et bien d'autres, que je pourrais nommer.

On appelle quelquefois cette littérature une littérature légère : et certes, pour bien des raisons, elle mérite ce nom, car rien ne va mieux aux esprits vides, et ne dégoûte plus les esprits graves. Toutefois, ces auteurs ont raison aussi de vouloir être pris au sérieux, car telle est leur prétention à tous, romanciers, poëtes, et jusqu'aux écrivains de ces feuilles périodiques et éphémères qu'un jour voit naître et mourir : tous veulent faire de l'art sérieux ; tous disent que nous sommes à une époque sérieuse ; et tous le répètent avec eux, tous, jusqu'aux femmes légères et mondaines.... et je l'ajouterai, au nom de la religion qui en gémit, jusqu'aux femmes chrétiennes qui lisent ces livres et s'y corrompent!

Oui, il y a de la philosophie, du christianisme et du sérieux dans ces livres ; et sous ce sérieux, ils sapent avec art et méthode les fondements de toute vertu ; ils brisent tous les liens du devoir; ils éteignent dans les âmes tout remords

et toute pudeur ; ils donnent à la jeunesse la liberté de tout faire, avec le triste courage de ne rougir de rien.

Et que dirai-je de ces autres principes ou sentiments, si familiers à cette littérature, et qui ont fait inventer ces types maladifs et funestes de mélancoliques et de rêveurs, les René, les Childe-Harold, les Werther, et surtout leurs tristes descendants, qui s'en vont dégoûtés de tout, malheureux de tout, emportés par mille désirs sans but, et traînant partout leur universel ennui ; esprits bizarres, qui ne peuvent accepter ni les choses ni les hommes comme ils sont, qui trouvent la vie réelle, avec ses devoirs et ses labeurs, trop mesquine pour eux ; qu'on voit s'isoler du monde, dans un orgueilleux et stérile égoïsme, pour ne pas « rapetisser leur vie, comme dit l'un d'eux, et la mettre au « niveau de la société. » Ridicule manie, quoi qu'on fasse ; triste mal, qu'on ne guérit pas en le poétisant, qu'on propage plutôt, et qui aboutit à jeter les lecteurs niais ou sensibles dans les plus étranges et plus chimériques illusions, et quelquefois dans un dégoût absolu de la vie réelle et sérieuse, si même il ne les pousse pas, en dernier résultat, jusqu'à ce crime stupide et lâche dont ces héros de romans ou de drames donnent l'exemple, en trouvant « aussi sin- « gulier, comme dit Werther, que l'on nomme lâche le « malheureux qui se prive de la vie, que si l'on donnait ce « nom au malade qui succombe à une fièvre maligne. » Ce qui est la plus cynique apologie du suicide qui fût jamais.

Et que n'aurais-je pas à dire encore, si je voulais parler ici de ces théories sociales, ou plutôt socialistes et communistes, qui se cachent et se propagent sous ces récits passionnés avidement lus des masses, et creusent sous les pas de la société insouciante des mines souterraines qui la feront, à un moment donné, sauter en l'air ? Mais je ne veux pas me jeter ici dans cet effrayant sujet. Laissons ces choses ; résumons et concluons.

Ainsi donc, il y a une littérature qui, exaltant outre mesure, et faisant dominer l'imagination et la sensibilité, affaiblit l'intelligence, la pensée, la raison, et tue le goût : mais ce n'est là que le moindre mal.

Il y a une littérature qui, flattant et excitant les passions, et les plus grossières et les plus emportées, souille et dépraye l'imagination, amollit la sensibilité, l'émousse, l'énerve, la rend incapable de tout ce qui est grand, fort, généreux, et la dispose à toutes les faiblesses et à tous les égarements ;

Qui trouble violemment le cœur, y agite les folles humeurs, y soulève toutes les fantaisies désordonnées, y attise les feux mauvais ;

Et qui, après avoir ainsi troublé, flétri, surexcité l'imagination, la sensibilité, le cœur tout entier, confond les idées, égare le sens moral, pervertit la conscience, et par ses procédés littéraires, par ses théories dépravées, par ses réhabilitations scandaleuses, par ses alliances impossibles des sens et de l'esprit, de la matière et de l'âme, par tous ses détestables sophismes enfin, et par la multitude d'idées fausses qu'elle jette dans les esprits et dans les cœurs, porte la corruption jusqu'au plus intime de l'être, renversant la notion même du bien et du mal au fond des âmes.

Ah ! vous croyez qu'on peut jouer légèrement avec ces choses, et passer impunément dans ces flammes ! Non.

J'ai vu les cœurs les plus nobles, les esprits les plus solides, les imaginations les plus brillantes et les plus pures, perdre toutes leurs facultés, toutes leurs vertus, et tromper de la manière la plus déplorable les plus belles espérances, pour s'être imprudemment jetés sur ces livres.

Et ce sont précisément les natures les plus généreuses, les cœurs les plus ardents, les facultés les plus heureuses et les plus vives, qui sont ici le plus exposés.

Je n'hésite pas à le dire : un jeune homme qui se nourrit

de cette littérature de romans et de théâtres est perdu.

Il y a dans la vie un moment dangereux où la raison est faible, l'imagination forte, la sensibilité extrême ; où les passions qui s'éveillent sont mises en mouvement par la légèreté l'orgueil et l'amour du plaisir, par toutes les excitations du dedans et du dehors : c'est la jeunesse. Arrivé à cet âge critique, un jeune homme a besoin d'aliments pour son intelligence qui commence à s'ouvrir, pour son imagination qui s'émeut et saisit fortement, pour sa sensibilité qui s'éveille, s'élance et quelquefois déborde.

Toutes ses facultés sont ardentes, impatientes, impétueuses, et, comme dit Bossuet : « cette force, cette vigueur, « ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, « ne permet rien de rassi, ni de modéré ; » il se jette donc comme affamé sur tout ce qui provoque et précipite le travail mystérieux et périlleux qui se fait en lui alors, la transformation de l'enfant en homme.

Et le danger est d'autant plus grand à cet âge, que ces premières impressions sont plus profondes, et ont sur le reste de la vie une influence décisive. Car ce dont le jeune homme se nourrit à cet âge devient comme le fond et le principe même de son être, se change en sa vive substance, de sorte que dans la suite c'est de cela qu'il vivra, c'est cela même qu'il sera.

Eh bien ! si alors un jeune homme se jette dans cette littérature et sur ces livres, si, par l'imprudence de parents qui laissent exposés de tels livres à sa curiosité, dans un salon ou dans une bibliothèque mal fermée dont la clef traîne, le jeune homme y porte la main, je l'affirme, il est perdu.

Et si, par un concours de circonstances heureuses, par une bonne éducation de famille soutenue par une bonne éducation de collége, on était parvenu à le préserver jusque-là, à sauver en lui l'innocence et les mœurs, du jour où il a goûté de ces lectures, je vous le dis, pères et mères de

famille, c'est fini, grâce à votre imprudence, votre fils est perdu.

Mais cette littérature n'est elle dangereuse qu'aux jeunes gens? Qu'on se garde de le croire!

Pensez-vous, mon cher ami, qu'une jeune mère de famille vivra impunément avec ces aventures romanesques où le tranquille bonheur du foyer domestique est traité de prosaïsme et d'ennui, où les infidélités au plus saint des devoirs sont condamnées peut-être vers le dénoûment, mais après avoir été poétisées et embellies tout le long du drame et du roman? Croyez-vous que toutes ces images, toutes ces peintures, toutes ces maximes, tous ces types, dont le moindre péril est de détourner de la réalité, et de jeter dans l'imaginaire, croyez-vous que cette surexcitation d'idées et de sentiments, et toutes ces exaltations malsaines, ne constituent pas un effroyable danger?

Certes, les mœurs contemporaines, si on cherchait la cause première de certains scandales, nous feraient ici plus d'une étrange révélation.

Et qu'on ne dise pas que le bon sens public est une assez forte barrière, et que les maximes applaudies dans les romans et les drames en vogue, les types préférés, les héros célèbres, tout cela reste dans le domaine de l'imagination, et ne descend pas jusque dans la vie réelle. Non, la nature humaine n'est pas ainsi faite : on n'établit pas ainsi une barrière infranchissable entre les idées et la conduite. Sans discuter les illusions qu'on peut se faire, et qu'on se fait si souvent sur ce point, je veux bien admettre que, par une inconséquence heureuse, et surtout par l'influence contraire de causes plus hautes, il y a des lecteurs et des admirateurs de romans, meilleurs que ce qu'ils lisent et applaudissent; mais quelles que soient ces exceptions, il n'en reste pas moins que de telles lectures sont par elles-mêmes infiniment dangereuses, et qu'il y a, dans une telle littérature, pour

une multitude d'individus, et pour un pays, une cause permanente de profonde corruption.

Vous comprenez maintenant pourquoi, mon cher ami, je me suis tu, dans mes lettres précédentes, sur toute une partie de notre littérature contemporaine; pourquoi, recommandant des études utiles et sérieuses, je me suis gardé de dire mot de ces lectures, qui ne peuvent être que des passe-temps malsains, et de ces auteurs qui ne peuvent être que des maîtres de corruption, et pourquoi je n'en parle ici que pour dire le mépris qu'ils m'inspirent, et pour en détourner les jeunes gens, les femmes, les hommes mêmes, de toutes les forces de mon âme.

Que si un homme grave, un père de famille, avait des raisons SÉRIEUSES de lire, et même d'étudier de tels livres, je demanderais au moins qu'il fût armé contre les dangers de ces lectures par des idées et des principes bien arrêtés, qu'il fût guidé et justifié par un but élevé. Quant à ceux qui lisent ces livres pour remplir leurs moments inoccupés, pour amuser leur oisiveté, pour donner une pâture à leur imagination avide et désœuvrée, et qui font ainsi de ces lectures la nourriture de leur esprit, ceux-là, je les condamne formellement, quels qu'ils soient. S'imaginer qu'ils passeront sains et saufs à travers de telles choses, et que leur imagination et leur cœur n'en seront pas atteints et souillés, c'est une chimère; et s'ils ont une conscience honnête, et qu'ils comptent pour quelque chose la vertu et la chasteté de leur âme, je leur rappellerai le mot que saint Paul empruntait à un poète du paganisme : « *Corrumpunt bonos mores* « *colloquia mala* : Ce sont les mauvais discours et les mau- « vais livres qui corrompent les bonnes mœurs. »

Non, pour atteindre la fin des études littéraires, pour développer heureusement ses facultés, pour élever son esprit à ce qui est vrai, à ce qui est pur, à ce qui est grand, à ce

qui est beau, je m'en tiens à la grande et saine littérature, à la littérature sérieuse, à la littérature du bon goût et des bonnes mœurs, et je termine cette lettre par ces paroles d'un païen, chez qui la conscience et le sens moral s'étaient conservés mieux que chez certains chrétiens de nos jours :

« Assurément, c'est dans les écrits de nos grands auteurs « qu'il faut chercher cette noblesse de sentiments et ce ca- « ractère mâle que l'on ne trouve presque plus parmi nous, « depuis que la fausse délicatesse et le raffinement en toute « sorte de voluptés ont corrompu notre littérature avec nos « mœurs. *Sanctitas certe, et, ut sic dicam, virilitas ab his « petenda, quando nos in omnia deliciarum genera vitiaque, « dicendi quoque ratione, defluximus*[1]. »

HUITIÈME LETTRE

Conseils pratiques sur la manière de conduire et de mettre à profit ses études littéraires.

MON CHER AMI,

Je me suis un peu laissé entraîner à mon émotion dans ma dernière lettre, et il faut bien convenir que ce n'était pas sans motif : il est difficile de parler froidement de choses dont les conséquences, si graves par elles-mêmes, sont aggravées encore par les illusions qu'on se fait sur ce point. Je serai aujourd'hui moins ému : le sujet de cette lettre, d'ailleurs, invite de lui-même au calme et à l'apaisement.

Dans mes lettres précédentes, je vous ai indiqué quels

[1] Quintilien.

sont, dans les littératures anciennes et dans les littératures modernes, les génies et les chefs-d'œuvre dont l'étude vous offrirait, en dehors de la littérature du mauvais goût et de la littérature corruptrice, un emploi aussi agréable qu'utile de vos loisirs.

Vous en tombez d'accord, et vous m'écrivez : « J'en conviens, il est vraiment impossible de se résigner à ignorer de telles choses, et honteux de dire, devant de telles œuvres, qu'on ne sait à quoi occuper son esprit. Mais, ajoutez-vous, voici un nouvel embarras : comment étudier tout cela ? C'est immense! c'est à s'y perdre! Vous m'avez promis un plan, un ordre pour ces études ; et voici que, par toutes ces indications d'auteurs anciens et modernes, je me trouve jeté comme dans un océan. Comment s'y prendre ? par où commencer? Quels auteurs étudier d'abord, et comment étudier ? »

C'est à ces justes questions que je vais essayer de faire droit, en vous indiquant quelques méthodes entre beaucoup d'autres, quelques procédés d'étude plus ou moins larges, et en y ajoutant, sur la conduite de votre travail, quelques conseils pratiques d'une utilité certaine.

I

J'ai dit d'abord, et je répète qu'il faut commencer par faire son choix et arrêter son plan. Ce choix et ce plan devraient même être faits pour plusieurs années, car on a du temps devant soi quand on est jeune comme vous l'êtes : et c'est là sans contredit le meilleur, si on a la persévérance de suivre et d'exécuter, année par année, ce qu'on a résolu. Mais au moins faut-il, chaque année, dès le commencement, arrêter son cadre d'études pour l'année tout entière, et dire : « Cette année, j'étudierai ceci, je lirai cela ; » le dire et le faire.

Ce plan pourrait être conçu de diverses manières, selon

les goûts, les aptitudes, le courage que l'on a, et le degré de culture intellectuelle où l'on est déjà parvenu.

On peut, par exemple, pour commencer, n'étudier d'abord, mais à fond, qu'un seul beau et grand livre; — plus tard, étudier l'œuvre entière d'un grand génie, l'ensemble de ses écrits; — puis, étendant ses lectures, on arriverait à étudier quelqu'un des principaux genres littéraires, l'éloquence par exemple, ou la tragédie, comparant entre eux les grands orateurs ou les grands tragiques de l'antiquité et des temps modernes; — ou bien encore on étudierait à fond, dans les plus illustres auteurs qui le représentent, un des quatre grands siècles que comptent les Lettres; — enfin, si l'on pouvait élever ses travaux jusque-là, une étude du plus haut intérêt serait de prendre une littérature à toutes les époques de son histoire; et même ensuite, si on en avait le temps et l'ardeur, de faire une étude comparée des diverses littératures des divers pays : — voilà, mon cher ami, autant de méthodes diverses entre lesquelles on peut choisir.

1° Donc, un premier genre de travail restreint, et par lequel on peut très-bien commencer, pour s'élever ensuite, si on en a l'attrait, à des études plus larges, le voici.

Vous craignez que les grandes études d'ensemble n'exigent un temps, une suite, une application, dont vous n'êtes pas encore capable? Eh bien! ne prenez d'abord qu'un seul ouvrage, mais de premier ordre, et étudiez-le à fond : le *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet, par exemple; la *Grandeur et Décadence des Romains* de Montesquieu ; les *Caractères* de La Bruyère; le *Télémaque* de Fénelon; le *Pape* ou les *Soirées* de M. de Maistre; le *Traité* et les différents écrits de M. de Bonald *sur le Divorce*. Ce conseil, si facile à suivre, serait en même temps le *timeo virum unius libri* des anciens, et ce n'est pas peu dire. Etudiez, dis-je, un ouvrage à fond; car, quelque méthode qu'on adopte, il ne faut pas d'études superficielles; quoi qu'on étudie, il faut

qu'on l'approfondisse et qu'on le possède : cela seul donne une valeur et une puissance réelle à l'esprit. Mon avis est tout à fait qu'on applique aux études cet axiome d'une vérité universelle : *Qui trop embrasse mal étreint.*

Cet ouvrage étudié et su à fond, vous passerez à un autre, jusqu'à ce que vous soyez capable des études d'ensemble, qui ne tarderont pas à vous solliciter, à vous saisir, à vous entraîner malgré vous : heureuse violence ! En attendant, une étude plus circonscrite se fera plus facilement ; et, qu'on ne s'y trompe pas, l'intérêt n'en sera pas médiocre, car pour peu que cette étude soit profonde, bientôt elle s'étend et s'agrandit. Une question, disait M. de Maistre, *tient à mille autres*, et un sujet unique, pour peu qu'on le pénètre, ouvre des perspectives et des horizons qui s'appellent les uns les autres. Je ne sais si les études superficielles offrent plus de séduction ; mais un travail à fond, si particulier qu'il soit, est sans contredit plus puissant, et seul efficace pour fortifier l'esprit et féconder le talent.

2° Ce premier travail accompli, voulez-vous vous élever à une étude moins restreinte, et toutefois, sans être immense, d'une étonnante utilité ? Prenez simplement un auteur, un seul, mais un grand génie, Platon, Tacite, Fénelon, Bossuet, par exemple ; ou dans des temps plus voisins de nous, M. de Maistre, un des écrivains modernes dont les œuvres, par l'unité générale de la pensée, du sentiment, du but, ont le plus d'ensemble, et se répondent le mieux les unes aux autres ; et mettez-vous à en faire une étude complète, selon les procédés de la critique moderne : le replaçant dans son siècle, vous enquérant à fond de sa biographie, recherchant comment, sous quelle influence son génie s'est formé, quelle a été l'occasion, le but, la date de chacun de ses ouvrages : je dis la date, car rien n'est moins indifférent, notamment pour les écrivains français, aux époques où la langue se formait, pour Amyot, pour Bossuet, par exemple. Entrez

ensuite à fond dans l'examen de chaque écrit, pour en découvrir l'idée mère, le plan, l'exécution, tout l'ensemble et tous les détails, voir pour ainsi dire l'ouvrage naître et se former dans la pensée de son auteur, surprendre l'inspiration à l'œuvre, saisir comme par une vivante expérience les vrais procédés du grand art de composer et d'écrire. Cherchez surtout à découvrir, dans l'homme de génie dont vous faites votre étude, le lien secret de toutes ses œuvres et l'unité intime de sa pensée : c'est ainsi que vous parviendrez à sentir vive et profonde en vous l'impression du beau, à élever votre âme, à fortifier votre talent, à épurer votre goût. Une telle étude, à la fois circonscrite et approfondie, serait assurément très-utile.

Et, je le demande : qui est-ce qui ne peut pas entreprendre une telle étude ? Ce n'est là, évidemment, qu'une question de bonne volonté et de temps ; car qui ne peut se procurer et avoir dans sa bibliothèque un de ces grands écrivains ? Il n'y a que les esprits légers et paresseux qui puissent se récrier ici et se déclarer incapables. Mais quand un homme aurait ainsi étudié à fond Bossuet ou Fénelon, par exemple, Cicéron ou saint Augustin, ne sentez-vous pas quelles lumières il aurait acquises, quelles forces, quelles armes il aurait données à son esprit ?

Et veuillez remarquer que l'étude suivie, persévérante, approfondie, d'un grand génie, n'empêche pas qu'on ne lise et qu'on n'étudie en même temps, dans la mesure qui conviendra, autre chose. En conseillant une telle étude, j'entends qu'elle soit, pendant le temps qu'il faudra, non l'étude unique, exclusive, mais l'étude principale, constante, toujours là sous les yeux, qu'on n'interrompra un moment que pour la reprendre ensuite, jusqu'à ce qu'elle soit achevée. Je dis qu'une telle étude est possible à tous, agréable, attachante et féconde : notre temps en a vu beaucoup de ce genre.

On pourrait encore ne lire, dans un grand génie qui a écrit dans plusieurs genres, que les ouvrages qui se rapportent au genre qu'on étudie soi-même plus spécialement. Voilà Cicéron, par exemple, grand rhéteur, grand orateur, grand philosophe, grand écrivain épistolaire. On pourrait n'étudier que ses œuvres de rhétorique, ou ses discours, ou ses traités philosophiques, ou ses lettres. Mais avant cette étude partielle, il serait bon de lire dans l'édition de M. Leclerc, par exemple, la *Vie de Cicéron* par Plutarque, l'histoire littéraire de Cicéron par l'éditeur lui-même, puis les chapitres de Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, et de Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, qui remettraient sous les yeux l'histoire générale du siècle de Cicéron ; après cela, les sommaires mis en tête des œuvres qu'on veut étudier ; et enfin, ces œuvres mêmes.

De même pour saint Augustin, lisez telle ou telle partie que vous voudrez de ses œuvres, soit les *Confessions* et les *Soliloques*, soit, si vous avez ce courage, la *Cité de Dieu*, soit quelques-uns de ses traités philosophiques, mais en ayant sous les yeux son histoire par M. Poujoulat, et l'*Étude philosophique sur ses œuvres* par M. Nourrisson. — Voilà des exemples d'études restreintes, mais très-étendues encore et très-fécondes.

3° Voici maintenant un travail plus étendu que le précédent, mais facile néanmoins, très-intéressant et très-fructueux. Ce serait de choisir pour objet de vos études toute une école d'écrivains, ou un grand genre littéraire, l'épopée, par exemple, ou la tragédie, ou l'éloquence, et puis lire successivement, et en les comparant entre eux, les grands poëtes épiques ou tragiques, ou les grands orateurs des grands siècles et des grandes nations. Quand vous ne feriez que cette part à vos études littéraires, assurément elle serait belle, et pourrait fournir longtemps à votre âme, à votre esprit, à votre style, de solides aliments.

Vous donc qui dites que vous n'avez rien à faire, eh bien ! lisez par exemple les quatre ou cinq grandes épopées qu'à produites l'esprit humain : l'*Iliade*, l'*Odyssée*, l'*Enéide*, la *Divine Comédie*, le *Paradis perdu*, la *Jérusalem délivrée*. Lisez cela dans une année, la plume à la main, avec réflexion, comme je dirai tout à l'heure qu'il faut lire, et à l'aide des critiques et des historiens qui pourront vous faciliter l'étude de ces poëmes. Est-ce que cela n'en vaut pas grandement la peine ? est-ce que ce serait sans charme ?

Ou bien prenez les trois grands tragiques grecs, Eschyle, Sophocle, Euripide ; lisez les chefs-d'œuvre qui nous restent de ces grands poëtes, et comparez-les ; et si vous voulez pousser plus loin cette étude d'un grand art, après avoir étudié l'art tragique des Grecs, étudiez l'art des modernes : d'abord notre tragédie française, fille de cette tragédie grecque, puis, dans les plus belles œuvres de Shakespeare et de Schiller, la tragédie anglaise et la tragédie allemande, si différentes de la nôtre et de celle des Grecs. Comparez ces diverses scènes, ces divers arts, toutes ces situations, tous ces caractères, et cherchez à reconnaître, sous des faits, des costumes et des langages si variés, l'éternelle unité et l'inépuisable richesse de l'âme humaine. Est-ce que vous n'aurez rien appris ? Est-ce que vous aurez mal employé vos loisirs ?

De même si, pendant un certain temps, vous vous mettiez à lire les principaux chefs-d'œuvre oratoires de Démosthènes, de Cicéron, de saint Chrysostome et de Bossuet, de Bourdaloue et de Massillon, auriez-vous perdu votre temps ?

Je conseille fortement les études comparées. Il y a toujours un grand attrait dans les parallèles. Je sais qu'en histoire ils peuvent être quelquefois forcés, et que l'ingénieux Plutarque, par exemple, s'est un peu joué dans ses rapprochements. Mais en littérature, en critique, c'est autre chose, et on ne peut que trouver un profit et un charme de plus

dans de telles études. Que si vous n'avez pas le courage de comparer de si grandes œuvres, choisissez et comparez des morceaux, des pages détachées ; par exemple : le Tartare et les Champs-Elysées dans Homère, XIe chant de l'*Odyssée* ; et dans Virgile, le VIe livre de l'*Enéide* ; et dans Fénelon, les livres XVIII-XIX du *Télémaque* ; — ou bien la touchante déprécation de Philoctète à Néoptolème, dans Sophocle et dans Fénelon, autre parallèle ; — la péroraison de Bossuet (*Oraison funèbre du prince de Condé*) et celle de saint Grégoire de Nazianze (*Oraison funèbre de saint Basile*), etc., etc.

4° Quelque chose de plus grand que ce que je viens d'indiquer, et néanmoins de très-précis et de très-circonscrit dans son étendue, ce serait, mon cher ami, de se proposer, pendant plus ou moins de temps, selon ses loisirs, l'étude d'un grand siècle littéraire, soit le siècle de Périclès, soit le siècle d'Auguste, soit celui de Louis XIV ; ayant soin toutefois de lire, pour se faire une idée d'ensemble, au moins une histoire abrégée de toute la littérature dont on n'étudierait qu'une époque ; car je n'admets guère, pour ma part, qu'on puisse étudier utilement une partie d'un tout quelconque, sans avoir une connaissance au moins sommaire du tout, de ce qui précède et de ce qui suit la partie dont on s'occupe. Une époque littéraire étant donc choisie, eh bien ! qu'on lise et qu'on étudie successivement les plus illustres auteurs de ce temps, dans les différents genres de littérature.

Vous voulez, par exemple, entrer en commerce avec les grands esprits de la belle époque du génie grec. Eh bien ! je vous conseillerai de commencer d'abord par les poëtes : Eschyle, Sophocle, Euripide, Pindare, vous aidant dans ces lectures de l'*Essai sur les tragiques grecs*, de M. Patin, et du beau volume de M. Villemain sur Pindare. Ce serait déjà là une lecture du plus haut intérêt.

Voulez-vous aller plus loin dans ces lectures ? Prenez ensuite les historiens : Hérodote, Thucydide, Xénophon.

Et cela fait, il vous reste encore les œuvres de Platon et d'Aristote, où vous pouvez à votre gré choisir tel dialogue ou tel traité *de premier ordre.*

Est-ce aux écrivains du siècle d'Auguste que vous auriez résolu de consacrer vos loisirs? Vous pouvez de même lire d'abord Virgile, Horace, Ovide; prenez ensuite, si les historiens et les philosophes de Rome vous agréent, Salluste, César, Tite-Live, Tacite, Cicéron; puis les deux Pline et les deux Sénèque.

Ou bien est-ce le grand siècle de Louis XIV que vous voudriez étudier et connaître, et la belle langue française de ce temps-là? Oh! voilà assurément une grande, noble et féconde étude à essayer! Certes, ici, les grands écrivains abondent. Vous pouvez lire d'abord Corneille et Racine, Boileau, La Fontaine. Pour cette étude, la partie du lycée de La Harpe, qui se rapporte à ces auteurs, vous serait fort utile, ainsi que le cours de littérature de M. Saint-Marc Girardin, et aussi celui de Frédéric Schlegel. — Vous avez surtout dans Bossuet et Fénelon, dans Bourdaloue et Massillon, la plus riche source de lectures et d'études. Pour l'étude de Bossuet et de Fénelon, des secours très-précieux sont la vie de ces deux grands hommes, par le cardinal de Beausset, et l'*Histoire littéraire de Fénelon*, par M. Gosselin. Prenez après cela les *Pensées* de Pascal, La Rochefoucault, La Bruyère. — Vous avez enfin Mme de Sévigné et Mme de Maintenon. Voilà donc encore un autre et très-beau plan que vous pouvez vous faire, une autre et très-intéressante manière d'étudier.

Croyez-vous, mon ami, qu'un jeune homme, qu'un homme de loisir qui se dirait : « Il faut que j'arrive à connaître à fond la littérature du XVIIe siècle; et pour cela je vais, cette année ou en deux ans, lire d'abord une bonne histoire de ce grand règne; puis lire les grands poëtes de ce temps-là, puis les grands prosateurs, historiens, philosophes, ora-

teurs; » qui le dirait et qui le ferait, croyez-vous que cet homme ferait là une œuvre vaine, et n'arriverait pas bientôt par là à une grande culture d'esprit? Et toutefois, qui empêche de faire cela? Pourquoi si peu, si peu le font-ils? N'a-t-on pas tout le XVIIe siècle sous la main dans toutes les bibliothèques? Ce qui manque, ce ne sont ni les livres, ni les hommes de génie, ni les grands maîtres; ce sont les disciples, les disciples sincères, appliqués, laborieux.

5° Enfin, voici une autre méthode d'études, mais grande, vaste, complète, qui ne peut convenir, évidemment, à la généralité des esprits, mais que je conseille, pour ma part, sans hésiter, aux esprits laborieux et courageux, aux véritables hommes d'étude. Ce serait de prendre une littérature, la littérature française, par exemple, ou la littérature anglaise, si on sait l'anglais, ou une des littératures anciennes, et de l'étudier successivement *à toutes les époques* de son histoire, et selon la grande méthode critique, c'est-à-dire en s'aidant, pour l'intelligence de chaque auteur, de tous les renseignements biographiques, historiques, philologiques, littéraires; en ne lisant toutefois, cela est toujours sous-entendu, que les grands et bons auteurs, ceux qui représentent dignement une époque. Oui, c'est là, sans contredit, une grande et belle étude, un travail plein de charme; c'est suivre tout le progrès et tout le développement du génie d'une nation; c'est se donner le plaisir de connaître tout ce qu'un peuple, une civilisation a produit de plus élevé et de plus beau; et je n'hésite pas à dire qu'un homme qui ferait ce travail, comme il peut et devrait être fait, avec quelque profondeur, donnerait par cela seul à son esprit une étendue, une élévation et une force rares, — et un homme qui aurait fait un tel travail serait digne assurément de voir s'ouvrir devant lui les portes de l'Institut.

Voilà donc, mon cher ami, quelques plans et quelques choix d'études qu'on peut faire entre beaucoup d'autres.

L'important est de choisir, de bien choisir, de ne pas rester incertain, indécis, oscillant, sans savoir que faire; puis, le choix fait, de se mettre à l'œuvre. — Maintenant, comment étudier ce qu'on aura choisi, et à quels travaux personnels s'exercer, pour parvenir à tirer profit de ses lectures et de ses études ?

II

Je vais essayer encore d'être aussi précis, positif et pratique que possible.

1° Quoi qu'on étudie, quoi qu'on lise, il est absolument nécessaire de ne pas s'arrêter en route, DE FINIR CE QU'ON A COMMENCÉ, d'aller jusqu'au bout, du commencement à la fin. Lire autrement, passer d'un livre à un autre, ou ne faire que parcourir un livre, c'est une manière infaillible de perdre son temps.

Bossuet était de cet avis, et il le mettait en pratique dans l'éducation du Dauphin :

« Nous n'avons pas jugé à propos de lui faire lire ses au-
« teurs par parcelles, c'est-à-dire de prendre un livre de
« l'*Enéide* ou de César séparé des autres. Nous lui avons fait
« lire chaque ouvrage en entier, de suite et comme tout
« d'une haleine, afin qu'il s'accoutumât peu à peu, non à
« considérer seulement chaque chose en particulier, mais à
« découvrir tout d'une vue et dans l'ensemble, avec le but
« principal d'un ouvrage et l'enchaînement de toutes ses
« parties, étant certain que chaque endroit ne peut s'en-
« tendre clairement et ne paraît avec toute sa beauté qu'aux
« regards de celui qui a considéré tout l'ouvrage, et en a
« pris tout le dessein et toute l'idée. » (BOSSUET, *De Instit. Delphini.*)

2° Lire, ce n'est rien, je ne saurais trop le redire : LIRE AVEC RÉFLEXION, c'est-à-dire étudier ce qu'on lit, s'en rendre

compte, cela seul est un travail utile, et offre un réel intérêt, un profit sérieux. Pour cela, il est capital de bien voir le fond des choses dans ce qu'on lit, de le résumer, de l'analyser, d'en bien posséder l'ensemble et les détails, et enfin d'en porter un jugement. Il faut, en un mot, quand on a lu un ouvrage, le savoir. Pour cela, il importe de prendre DES NOTES en lisant, et quand la lecture est achevée, de résumer et de rédiger son jugement.

Ainsi, quel est le but, la pensée fondamentale d'un discours, d'un plaidoyer, d'un poëme ou d'un drame? L'*action* marche-t-elle? Les *preuves* sont-elles solides? L'*intérêt* se soutient-il? Les *incidents* se rapportent-ils à l'objet, au but principal? Les *épisodes* ont-ils de l'intérêt et de l'à-propos? Que penser des divers *personnages*, des *caractères*, des *fictions poétiques*, du *style*, etc.? Voilà ce qu'il faut se demander et à quoi il faut savoir répondre avec justesse et certitude. Quelle que soit l'œuvre à critiquer, à analyser, on doit se faire, avec les modifications convenables, des questions analogues. En un mot, il faut toujours *résumer une étude dans un jugement, et formuler par écrit ce jugement.*

Cet esprit d'analyse est une habitude souveraine à acquérir : autrement, tout glisse dans l'esprit, comme de l'eau dans un crible. Et cette habitude s'applique à tout, non-seulement à la lecture d'un grand ouvrage, mais à un discours, mais, j'irai jusque-là, à un article de revue, à une polémique de journal. — Il y a des gens qui se laissent absolument mener par leur journal, et qui sont même toujours de l'avis du dernier article qu'ils ont lu, comme ce personnage qui, après avoir entendu un avocat, disait : « En vérité, celui-ci a raison ; » et après avoir entendu l'autre avocat : « En vérité, celui-là n'a pas tort. » Il est de fait qu'il y a une foule de gens qui en sont là. — Eh bien ! je dis qu'il faudrait appliquer aussi l'esprit d'analyse, de réflexion et de jugement, à la polémique des journaux, —

car ceux qui ne lisent rien lisent au moins les journaux, — quand la polémique en vaut la peine. Voilà une question grave, qui préoccupe tous les esprits, sur laquelle les journaux discutent avec ardeur; par exemple, en économie politique, la question du *libre Échange;* en politique, la question *des Duchés;* dans un autre ordre de choses, *l'Instruction primaire gratuite et obligatoire.* Eh bien! les vaines paroles mises à part, quels sont les vrais arguments pour et contre? Résumez-les, par 1°, 2°, 3°, avec la rigueur scientifique de saint Thomas, et ensuite discutez-les: vous aurez bientôt analysé et jugé une polémique, et vous aurez une opinion personnelle, au lieu d'être mené. Seulement, vous aurez souvent lieu d'être effrayé de la quantité d'inepties et de mensonges qui se débitent chaque jour et sont acceptés dans notre pays et dans tout pays. Et même quand vous ne faites que lire les articles détachés que chaque jour apporte, pour que cette lecture ne soit pas vaine et ait une utilité, ayez à la main, en lisant, un crayon rouge ou bleu, et notez, au passage, ce qui vous frappe. En un mot, il est capital d'accoutumer son esprit à ne glisser légèrement sur rien de ce qui mérite une réflexion.

3° Ce RÉSUMÉ, quoique sommaire, doit néanmoins être COMPLET, et ne rien omettre d'important. S'attacher avant tout aux pensées fondamentales, aux idées mères, à ce qui est le vrai plan d'un livre, d'un discours, d'un poëme, d'un drame; descendre de là aux idées particulières, aux détails, aux épisodes; et enfin au style, qui pénètre et soutient tout; voilà ce à quoi il faut tout d'abord, et quoi qu'il en coûte, accoutumer son esprit, quand on se remet aux études. Cela demande d'abord un effort: facilement l'esprit se répand dans une lecture; il a plus de peine à se replier sur lui-même pour la réflexion. Mais ce travail, je l'ai dit, est indispensable, et en cela comme en tout le reste, l'habitude facilite tout. On en vient même bientôt, quand on s'est plié

Pulchrum caput, cerebrum non habet! Ce sanctuaire est digne de celui qui l'habite [1].

5° Ce que je viens de demander plus haut, c'est LE TRAVAIL PERSONNEL qu'il faut faire sur ses lectures. Mais il y a d'autres travaux, infiniment utiles, qu'il est nécessaire de faire aussi, *à l'occasion et au moyen de ses lectures*, pour en tirer un sérieux profit.

J'ai parlé *de la traduction* et *des extraits*; je n'y reviens pas ici : vous en avez reconnu la nécessité. Mais je veux dire aussi quelque chose sur un point capital, la *Composition*. De même que je conseille à tout le monde de lire et d'étudier, je conseille aussi à tout le monde d'écrire. Vous vous récriez ? Mais entendons-nous ; comprenez-moi bien.

Je n'entends pas, en disant ceci, faire de chacun un auteur, et ce que je dis ne signifie pas : « Ecrivez pour le public. » Mais il est nécessaire au moins que chacun écrive et compose pour soi-même. C'est le travail de la composition qui donne le plus d'activité et de fécondité à l'esprit ; c'est aussi en écrivant qu'on apprend le mieux à parler.

Mais il est capital de bien entendre ce conseil. Le travail de la composition, comme celui de la lecture, ne sera rien, ou ne sera qu'une effusion stérile, s'il n'est pas bien conduit et bien gouverné.

Pour composer utilement, que faut-il donc ? Plusieurs conditions que je vais simplement exposer ici.

a. Il faut d'abord *choisir* un sujet de composition, vrai, simple naturel, qui soit pris dans un ordre de choses et de pensées où votre esprit entre facilement, qui aille à vos habitudes intellectuelles, à la trempe de votre caractère,

[1] Pas n'est pas besoin de redire ici que je n'entends nullement condamner la chasse, ni les chasseurs. Ce que je blâme, c'est la chasse devenant l'occupation dominante et le travail d'une vie, comme chez ceux dont parle Bossuet, d'après un ancien : *Quorum venatus maximus labor est.*

qui vous intéresse et soit un besoin pour votre esprit ou pour votre vie ; car il ne faut pas écrire pour écrire : autrement, on écrit vainement.

Choisir un sujet, c'est la première chose à faire, et la première chose aussi qui arrête. Quand je dis à quelqu'un : « Pourquoi n'écrivez-vous pas ? la première chose qu'on me répond, c'est toujours celle-ci : « Mais qu'écrire? et sur quoi ? » comme d'autres répondent toujours : « Mais quoi lire ? » Eh bien ! veuillez, mon cher ami, écouter et noter ceci : Avant d'avoir commencé à étudier comme je vous le conseille, vous ne savez sur quoi écrire, vous n'avez pas de sujet ; mais quand vous aurez commencé à étudier, les sujets viendront d'eux-mêmes. Ce seront vos études mêmes qui vous les fourniront, ce seront vos réflexions, vos impressions. Ce seront aussi vos affaires ; oui, ce que vous faites dans le monde, l'action que vous exercez autour de vous. Et ce sont là les sujets utiles, les sujets qui sont dans le vrai, dans la réalité d'une situation, d'un besoin, d'un sentiment, et non pas des sujets vagues et en l'air.

b. Le sujet choisi, *méditez-le :* remplissez-en votre esprit; portez-le quelque temps dans votre pensée. Méditez-le, ou assis, et la tête dans vos mains, ou marchant à grands pas, selon que cela vous agréera. Puis notez ce qui vous vient à la pensée, ces idées, ces traits d'abord épars et confus, qui s'ordonneront et s'éclaireront ensuite.

c. Cela fait, disposez ces éléments, c'est-à-dire *faites un plan.* Rangez toutes ces idées selon leur suite naturelle et logique, telles qu'elles s'appellent et s'engendrent les unes les autres ; n'écrivez rien avant d'avoir ainsi tracé votre marche et ordonné tout votre travail.

d. Le moment d'écrire venu, *fermez votre porte*, rigoureusement ; assurez-vous une pleine liberté ; que personne ne vienne vous distraire. Mais pour que personne ne vienne, il n'y a qu'un moyen efficace et sûr : enfermez-vous. Le

clauso ostio de l'Evangile est essentiel pour le travail comme pour la prière.

e. Puis mettez-vous à votre table, à votre bureau; prenez votre papier, votre plume, et *écrivez*. Ecrivez, bien ou mal, sans vous inquiéter d'abord de la forme, vous y reviendrez ensuite; mais commencez par écrire, pour vous mettre en haleine et amorcer pour ainsi dire votre esprit. Et combien de temps travailler ainsi? Pas moins de trois heures. Il n'y a rien à faire de sérieux si on n'a pas au moins trois heures devant soi. La première heure, on fait peu de chose; les idées arrivent péniblement, lentement: on n'est pas encore en train. La seconde heure, on commence à s'échauffer; les idées se pressent: c'est le flot. La troisième heure, c'est le torrent. Mais si vous ne donnez pas le temps au flot de monter, au torrent de déborder, je le répète, il n'y a rien à faire.

f. Quand vous avez fini un travail, laissez-le quelque temps reposer; puis revenez-y après, l'esprit refroidi. Vous verrez ce qui manque, ce qui excède, les lacunes, les longueurs, les imperfections, les défauts: avant, vous ne le verriez pas. Alors, *remettez-vous de nouveau au travail*; recommencez tout, s'il le faut, si de nouveaux horizons s'ouvrent, si vous reconnaissez que le sujet n'a pas été bien saisi ou bien traité. N'ayez pas peur de vous corriger vous-même: ayez l'instinct et le besoin du mieux; ne vous contentez pas de la première expression d'une pensée. Travaillez, travaillez encore; le grand style est au prix du grand travail. C'est d'ailleurs le conseil des maîtres:

> Travaillez lentement, quelque ordre qui vous presse,
> Et ne vous piquez pas d'une folle vitesse,

comme disait Boileau.

> . . . . . *Nonumque prematur in annum.*

comme l'avait dit Horace avant lui.

rêtent le lecteur rebuté, c'est que ces écrivains confondent trop souvent la présomption d'un esprit incapable d'un travail sérieux et d'une réflexion profonde avec la véritable inspiration.

h. Et enfin, quand vous avez fait ce que vous pouvez faire, SOUMETTEZ VOTRE TRAVAIL A DES JUGES COMPÉTENTS et amis, c'est-à-dire sincères, et profitez de leurs avis.

Voilà, mon ami, la méthode.

« Mais enfin, me direz-vous, à quoi bon se donner tant de peine pour écrire des choses qui ne verront jamais le jour? » Ceci est une question qui vous regarde, que je n'examine pas. Peut-être vous trompez-vous; peut-être, après quelque temps d'un travail comme celui que je conseille, serez-vous plus en état que vous ne pensez d'écrire pour le public, pour les bons journaux du moins, pour les bonnes revues, si vous n'arrivez pas à faire de bons livres; et je crois qu'il en est ainsi pour beaucoup de gens à qui il n'a manqué, pour devenir des écrivains, que le travail. Mais enfin, à supposer même que vous n'écriviez jamais pour les autres, eh bien! c'est pour vous que vous écrirez; c'est vous, votre esprit, votre âme, toutes vos facultés, qui retireront un profit immédiat et certain de ce travail de composition, celui, je le répète, qui exerce et développe le plus l'intelligence, et qui apprend non-seulement à penser, mais à parler.

6° Or, et c'est par cette observation capitale que je termine tout ceci, n'est-ce pas un avantage pratique et immédiatement applicable à la vie, que d'être en état de parler, de s'exprimer convenablement, éloquemment? Et voilà le but qu'il faut savoir donner à ses études littéraires: rien aussi n'est plus facile. Il y a des gens qui pensent que de telles études ne peuvent jamais être qu'un délassement, un agréable emploi des loisirs. Je suis dans une pensée toute contraire, et je vais m'expliquer.

France : pour les affaires, non-seulement de l'État, mais du département, mais de la commune, mais de la paroisse, mais des bureaux de bienfaisance et des œuvres de charité, mais des grandes entreprises commerciales, agricoles et industrielles, conseils de grande et moyenne administration, soit pour les chemins de fer, soit pour les diverses branches de l'industrie et du commerce, conseils académiques, conseils départementaux, conseils de délégués cantonaux pour l'instruction publique, etc., etc.

Dans ces innombrables assemblées, grandes et petites, il y a des discours, il y a des rapports à faire ; il y a un auditoire à éclairer, à convaincre, à persuader.

Il y a des esprits présomptueux, des esprits de travers, quelquefois de méchants esprits, à qui il faut enlever l'influence pour la rendre à la vérité et au bon sens.

Mais pour réussir en tout cela, il faut parler et bien parler.

Il faut savoir dire : « Je veux ceci, et vous devez le vouloir comme moi. Je le veux pour telle et telle raison. On objecte telle chose; mais on se trompe, et voici l'erreur, le côté faux, etc. »

Eh bien! je souhaite voir dans toutes ces réunions, grandes ou petites, siéger des hommes capables de parler, de raisonner, de discuter convenablement sur une question, d'en préciser l'objet, d'y ramener au besoin, d'exposer leurs raisons et de les mettre dans tout leur jour; capables enfin de faire un rapport plus ou moins étendu, de l'écrire honorablement, et, malgré un contradicteur grossier ou habile, de faire triompher le bon droit, le bon sens, l'utilité vraie, le vrai principe.

En un mot, dans un siècle où tout le monde parle de tout sans y être préparé par un sérieux travail, eh bien ! en attendant qu'on veuille se taire, il faut au moins que les honnêtes gens apprennent à bien parler; chez une nation où il y a 40,000 conseils municipaux, et dans chaque village

au moins un conseiller municipal qui aspire à la réputation d'orateur et veut gouverner la commune, y compris l'Eglise, l'école et le château, il importe plus que jamais qu'un honnête homme bien élevé et instruit sache s'exprimer convenablement sur chaque chose. Il est désirable qu'il se trouve là un homme désintéressé, de bon sens, et capable, qui empêche le brouillon du pays de prendre le haut bout de la conversation et de tout enchaîner, contre les intérêts des familles et de la commune.

C'est sans cesse que de telles occasions se présentent dans la vie, et c'est ce que ne savent pas assez ceux qui disent : « A quoi bon des études solitaires, qui ne serviront jamais ni à moi ni à personne ? » La vérité est qu'il n'y a peut-être pas un jour dans la vie où l'on ne puisse tirer parti de son instruction, de son talent, de sa valeur personnelle, si on a une valeur personnelle.

Mais, indépendamment des résultats donnés par l'étude au point de vue des relations avec les autres hommes, quel avantage ne trouve-t-on pas à se passionner pour des choses belles, vraies, grandes ? Et l'étude ne serait-elle pas une bonne chose, quand elle ne servirait qu'à captiver l'imagination et à distraire le cœur ? De plus, et à un point de vue supérieur encore, je crois que toute étude faite dans un but élevé et dans le sentiment vif et sincère du vrai, du bien et du beau, amène la paix de l'âme, rend l'esprit plus religieux, et sert à la vie chrétienne elle-même.

Voilà donc, mon cher ami, pourquoi je désirerais tant voir les hommes de votre âge, et tous les hommes de loisirs s'occuper sérieusement d'études littéraires ; et voilà aussi sur ces études quelques conseils, entre beaucoup d'autres, qu'on pourrait donner : conseils simples et d'une application facile pour tout homme qui a du temps et de la bonne volonté, et qui sent le besoin de ne pas rompre avec ces études que l'antiquité a si bien nommées les *Humanités*, parce

qu'elles rendent plus homme, et que par elles seulement se conserve cette fleur d'urbanité et d'atticisme qui fait les hommes cultivés et les peuples polis.

Vous comprenez maintenant, mon ami, pourquoi je me suis étendu comme je l'ai fait sur cette grande étude des Lettres.

NEUVIÈME LETTRE

La philosophie.

MON CHER AMI,

Je voudrais aujourd'hui vous signaler un autre sujet d'études élevées, attachantes, très-possibles encore, nécessaires même, dans une certaine mesure, à un homme du monde qui ne veut pas rester médiocre, et désire se donner, par une culture intellectuelle sérieuse, une valeur et une portée. Je veux parler de la philosophie. Toutefois, je serai court dans cette première lettre, ayant déjà dans mon précédent volume traité ce sujet en dix chapitres que j'ose vous conseiller de relire, et dont je ne ferai guère que résumer ici les principaux points de vue.

S'il me paraît si important que les hommes du monde ne délaissent pas les études littéraires, j'estime bien plus essentiel encore qu'ils n'abandonnent point les études philosophiques, et n'en restent pas sur cette science aux notions superficielles que donne un cours élémentaire de philosophie, tel surtout qu'on le fait aujourd'hui parmi nous.

« Il faut rendre à la philosophie l'honneur qu'elle mérite « et la justice qui lui est due, écrivait d'Aguesseau à son « fils : c'est elle qui prépare notre esprit aux autres connais- « sances, qui le dirige dans ses opérations, qui lui apprend « à mettre toutes choses dans leur place, et qui lui donne « non-seulement les principes généraux, mais l'art et la « méthode de s'en servir. »

La religion, qui a horreur de la sophistique, honore la vraie, la grande philosophie; elle la cultive avec soin dans ses écoles, et n'en permettra jamais le délaissement.

Mais il y a sur la question des études philosophiques tant de préjugés pour ou contre, que je sens le besoin d'exposer ici quelques considérations sur les graves motifs qui non-seulement ne permettent pas qu'on découronne de la philosophie l'enseignement de la jeunesse, mais encore demandent qu'on en fasse, dans la mesure qui est possible, une sérieuse occupation de l'âge mûr et de toute la vie.

Je le ferai remarquer tout d'abord : à l'âge où l'on étudie la philosophie dans les colléges, on est bien jeune encore pour être philosophe, et on a bien peu l'expérience du monde et des hommes. Sequestré alors, et on doit l'être, de la politique contemporaine, ce n'est que plus tard, et quand on est entré définitivement dans la vie, qu'on se trouve en face des questions de toute nature qui s'agitent de notre temps, et, sous leurs formes transitoires, impliquent souvent de grands et immuables principes qui sont du domaine de la haute philosophie.

C'est seulement quand on a acquis la maturité des années et de l'expérience qu'on est apte à saisir dans toute leur portée les grandes questions philosophiques. C'est donc alors le moment, non de mettre de côté ces études, mais d'y revenir, puisqu'on en est plus capable et qu'on peut en retirer plus de fruits.

Ces fruits sont considérables pour l'éducation complète

de l'esprit, comme le disait d'Aguesseau à son fils, et d'une application pour ainsi dire universelle, car la philosophie touche à tout, à la science, à l'art, à la politique, à la religion, à la vie. C'est la science, je l'ai montré ailleurs, dont l'objet est par lui-même le plus élevé et le plus grand, car l'objet de la philosophie, ce sont les idées, les principes, les vérités nécessaires et éternelles, c'est-à-dire que la philosophie met perpétuellement notre esprit en présence de l'immuable, de l'immortel, de l'infini; et de plus, quoiqu'elle ait ainsi son domaine propre, la philosophie n'en est pas moins, dans un sens très-vrai, la science générale, la lumière des sciences, qu'elle domine et éclaire toutes, parce qu'elle est la science des principes; et c'est pourquoi toute science, et même tout art, a sa philosophie : on dit la philosophie de l'Histoire, la philosophie du Droit; il y a aussi une philosophie des Lettres, une philosophie des Beaux-Arts. Pour peu que la pensée s'élève, quel que soit son objet et son point de départ, même dans les sciences physiques et mathématiques, on arrive toujours à une vérité générale, à un principe supérieur duquel tout dérive; on rentre ainsi dans le domaine de la philosophie, à laquelle remonte en définitive toute science humaine, et qui constitue seule l'unité et la grandeur réelle de la science.

On peut donc dire que la philosophie est la plus grande culture de l'esprit, puisqu'elle en est la plus élevée, la plus large et la plus profonde. Nulle autre n'ouvre et ne développe plus les idées, nulle ne mûrit davantage l'intelligence. Et en même temps, sa forte discipline prépare à tous les travaux, sa méthode est nécessaire à toutes les études; et voilà pourquoi l'abaissement des études philosophiques serait l'abaissement de tout dans un pays.

Les Lettres en recevraient infailliblement le plus fâcheux contre-coup, aussi bien que les Sciences. On reconnaît aussitôt, à sa manière d'écrire, un esprit accoutumé aux

études philosophiques. Un littérateur qui n'est que littérateur se distingue immédiatement d'un littérateur qui est philosophe. L'un effleure les questions, se joue à la surface, ne va jamais à la racine ni au sommet de son sujet; ou bien il divague, il n'a pas de but, il raisonne mal, il ne conclut pas ; l'autre s'avance avec conscience et ordre, sait ce qu'il veut, où il tend, et va droit au fond des choses, aux raisons capitales, aux principes qui décident tout.

La grande éloquence en particulier ne sera jamais sans une forte culture philosophique : c'était l'opinion formelle de Cicéron, qui en savait quelque chose. Il dit lui-même qu'il a plus appris aux jardins d'Académus qu'aux écoles des rhéteurs; il ajoute qu'on ne pourra jamais s'élever bien haut, ni traiter convenablement les grandes questions, si l'on n'a pas un esprit formé par la philosophie, et il pose enfin comme principe incontestable que le véritable orateur est en même temps philosophe.

On peut dire la même chose du vrai savant. Qu'est-ce qui distingue un érudit d'un savant? C'est l'esprit philosophique. Un érudit sait des faits, des dates innombrables; mais tout cela est éparpillé ou entassé dans sa tête, à l'état de poussière : l'esprit quelquefois en est encombré et aveuglé. Le vrai savant ne sait pas plus, mais il sait mieux; il rattache les connaissances particulières aux générales, les faits aux lois, les conséquences aux principes; il met l'ordre et la lumière dans ses idées; il est philosophe.

C'est la philosophie qui a donné aux sciences naturelles leur méthode, et c'est elle encore qui continue à guider leurs progrès, à généraliser leurs découvertes, à faire leurs classifications, à ordonner leur système, c'est-à-dire qui leur apprend à ne pas se perdre dans les faits, à rester des sciences. On est frappé de cela en étudiant les grands naturalistes; et pour n'en citer qu'un exemple, il suffit de lire

Cuvier pour se dire : Un esprit philosophique seul a pu lui montrer si nettement le vice des anciennes classifications, et lui faire découvrir cette classification nouvelle, si large et si vraiment scientifique, qui a amené une révolution dans la zoologie.

Si l'on examine maintenant le résultat des études philosophiques pour la bonne discipline des esprits, on verra combien, à ce point de vue encore, elles sont avantageuses.

C'est la philosophie qui apprend à penser, à réfléchir, à se rendre compte. C'est elle qui éclaire dans leur fond même les grandes vérités, qui en montre les côtés lumineux, et qui par conséquent rend lumineuses les intelligences : il y a toujours des ombres fâcheuses dans un esprit qui ne voit pas philosophiquement les questions.

C'est la méthode philosophique qui rend l'esprit logique et ferme, net et clair, apte à toute étude et à tout travail, capable de traiter toute question avec ordre, justesse, pénétration et force, capable également de conquérir, par la discussion et l'investigation, une vérité, et de l'exposer : et c'est pour cela que la philosophie est, comme on l'a si bien dit, la clé des sciences. Un esprit qui n'aura pas été façonné par la méthode philosophique aura toute sa vie, dans cette lacune, une cause sensible d'infériorité et de faiblesse.

C'est enfin par les habitudes d'esprit qu'elle donne, qu'en chaque chose on se rend compte de ses idées, on les analyse, on les ordonne, on les enchaîne, on rattache les effets aux causes, les phénomènes aux lois, les détails à un ensemble; et c'est ainsi qu'on met l'harmonie et la lumière dans une intelligence; travail important, qui fait les hommes sensés, les têtes solides, mais travail rare. Que d'hommes, même lettrés, sont illogiques, et admettent, sans quelquefois s'en douter, dans leur esprit, des idées qui se repous-

sent! Que de gens, pour n'avoir pas réfléchi sur les principes, c'est-à-dire, philosophé, n'ont jamais eu d'idées à eux, sont incapables d'en avoir! Tristes échos de toute parole, proie assurée de tout sophiste.

Le sophiste, un des plus redoutables, hélas! et des plus inévitables fléaux de l'esprit humain!

Car il y a dans ce monde, où la lumière lutte avec les ténèbres, deux grands courants parallèles de la pensée humaines, la philosophie et la sophistique, et deux races d'esprits entièrement opposés, les philosophes et les sophistes. Il faut bien se garder de les confondre. Ceux-ci ne sont pas, mais ils s'appellent philosophes, et ils s'attachent aux flancs de la philosophie comme un cancer, pour la dévorer. On en voit à toutes les époques, mais rarement à l'état de sophistes absolus, comme du temps des Gorgias ou de notre temps; ils pullulent dans des moments de décadence intellectuelle, et d'abaissement moral et social, comme on voit pulluler les reptiles malfaisants après un jour d'orage. Leur apparition annonce toujours des catastrophes. Tandis que les philosophes représentent dans l'humanité la lumière, les sophistes représentent les ténèbres. Les philosophes croient à la raison; les sophistes nient la raison et la retournent contre elle-même. Les philosophes disent : La certitude de la raison vient d'une lumière que Dieu nous donne intérieurement, et par laquelle il parle en nous. Ils disent encore : La lumière de la raison qui nous fait connaître les principes a été mise par Dieu en nous comme une image de la raison incréée qui se reflète en notre âme. Les sophistes disent : Il n'y a pas en nous de lumière venant de Dieu. Dieu n'est pas. L'âme n'est pas. La vérité n'est pas. Il n'y a pas de vie future. Ainsi, au lieu que les philosophes établissent les vérités, les sophistes les ruinent; au lieu que les philosophes proclament la certitude, les sophistes proclament le doute. Doute radical, portant non sur

un point obscur de la science, mais sur les vérités essentielles et sur le fondement même de toute vérité. Ils minent le sol sous nos pas et nous suspendent sur des abîmes. Ils arrachent à l'humanité ses plus chères croyances, et quand ils ont porté la désolation dans l'âme, ils disent aux jeunes générations : « Il faut savoir étouffer sa tristesse intérieure et se passer d'espérances. »

Non, certes ! l'humanité n'écoutera pas de telles paroles, et n'acceptera pas de tels maîtres ! Mais jamais la bouche des sophistes, quand on leur laisse le champ libre, ne souffle impunément sur une jeune génération, sans défiance et sans défense.

Et par malheur, aujourd'hui, on ne le sait que trop, les sophistes ont repullulé parmi nous, et nul temps peut-être n'a été plus fertile que le nôtre en ce genre d'esprits. Sans cesse, soit dans les journaux, soit dans les livres, sur toutes les questions de politique, de morale, de littérature, et spécialement de philosophie et de religion, vous vous trouvez en face d'un sophiste ou d'un sophisme. Il faut le dire aussi, le triste affaiblissement d'esprit où notre époque est tombée ne leur est que trop favorable. Comme un tourbillon soulève quelquefois dans les airs la poussière du sol, ainsi on dirait que de nos jours la poussière sophistique a été soulevée dans toute notre atmosphère intellectuelle et sociale. Les sophistes de toutes les espèces ont reparu : et ceux qui s'attachent à ruiner toute croyance, et ceux qui, sans pousser aussi loin l'audace de la négation, déshonorent la philosophie par leur manière indigne de traiter la vérité ; rhéteurs plutôt que philosophes, qui, par l'inanité de leurs idées, la stérilité de leurs méthodes, la morgue de leur parole, le ridicule de leurs prétentions, ont réussi à faire de la philosophie, cette science si haute et si grave, les uns la vanité la plus creuse, la plus vaine qui fut jamais, les autres la vanité la plus superbe, la plus hautaine, et au fond la plus hostile

à la religion et à la société, et la plus digne du mépris des honnêtes gens. Et c'est cela qui est un juste sujet d'effroi pour les hommes qui réfléchissent, et qui savent où la sophistique peut mener une société. — Un philosophe chrétien a dit, et la parole est vraie, que quand des monstres d'erreurs apparaissent, on ne tarde pas à voir des monstres de crimes. — Quoi qu'il en soit, l'heure est venue où il faut défendre les vérités attaquées, où il faut se défendre soi-même. Eh bien ! on en sera incapable, on sera malhabile à reconnaître le vice des arguments, les raisons captieuses, et, quelque talent d'écrire qu'on ait, incompétent pour y répondre, pour débrouiller les questions, exposer les principes, faire la lumière, si l'on ne s'est pas exercé dans les études et les habitudes philosophiques.

Le succès de certains sophistes de notre temps — qui ruinent toutes les vérités fondamentales, et fleurissent en France, grâce à la faiblesse des esprits et à des connivences inexplicables — a son explication principale dans la défaillance, pour ne pas dire la nullité de nos études philosophiques. Dans un siècle plus philosophique, de tels hommes seraient tombés irrémédiablement sous le coup du mépris public. Ils savent écrire, dit-on. Mais c'est précisément parce que nous sommes peu philosophes, que nous nous laissons prendre à la forme, au style, que nous n'allons pas chercher sous les mots l'idée, sous l'assertion la preuve, sous l'étiquette la marchandise. Nous ne savons pas arrêter au passage un sophiste, le saisir sous les étreintes de la logique, le mettre à nu, et lui demander nettement ce qu'il cache sous ses phrases, ce qu'il prétend, ce qu'il affirme, ce qu'il nie, pour le chasser honteusement, après avoir découvert le vide ou l'horreur de sa doctrine.

Voilà pourquoi tant de jeunes gens sont dupes, tant de faibles esprits sont captés ; voilà pourquoi nous avons eu récemment sous les yeux, dans la discussion la plus grave,

le misérable spectacle de deux rhéteurs venant en aide au plus répugnant des sophistes ; voilà comment la foi d'une jeunesse mal défendue est en péril.

« Mais, direz-vous, grâce à Dieu, ma foi est solide, et les sophistes du jour, j'en suis bien sûr, ne l'ébranleront pas. Que m'importent donc les disputes de la philosophie ? J'ai une solution à ses problèmes, et le catéchisme m'en a appris plus que n'en ont jamais su les philosophes. Je ne m'occupe pas des philosophes. »

Qu'il y ait dans le catéchisme une philosophie, et la meilleure des philosophies, certes, je n'y contredis pas ; mais en me plaçant au point de vue même de ceux qui sont ainsi prévenus contre la philosophie, et croient devoir sacrifier à ces préventions les avantages incontestables des études et de la méthode philosophiques, et sachant tout aussi bien que d'autres tout le mal que peut faire la mauvaise philosophie, je sais aussi tout le bien que fait la bonne.

Sans doute, un homme qui n'a pas à sa disposition les ressources de la science fait très-sagement de s'en tenir au catéchisme, à la foi, à la religion ; mais celui qui, pouvant appuyer les certitudes de sa foi sur les forces qui s'acquièrent par la science et le raisonnement, se prive par dédain et par système de ces auxiliaires, celui-là n'est pas dans la vraie et saine appréciation des choses ; il peut se faire que chez un tel homme la foi soit ferme, mais son exemple ne saurait être posé comme une loi, et ne démontre pas du tout que la foule des esprits sans culture philosophique ne donne pas tristement prise, comme je le disais, aux sophistes et aux sophismes.

La vérité est que tout dépend ici de la manière dont seront menées les études philosophiques. Ma conviction à moi est au contraire que des études philosophiques bien conduites aident puissamment à conserver le précieux trésor de la foi, et seront souvent la voie la plus utile pour le reconquérir ;

et j'espèrerais plus, pour ma part, d'un homme accoutumé à rechercher la vérité et préparé à en saisir les démonstrations, que d'un homme indifférent aux questions de doctrine, et incapable quelquefois de suivre un raisonnement. Je suis même persuadé qu'une philosophie bien dirigée peut, par le spectacle des défaillances et des erreurs de la raison, attacher plus fortement à la foi. L'esprit humain a sa force, et aussi sa faiblesse ; il a son étendue, et aussi ses limites. Rien ne le montre plus qu'une philosophie poussée un peu loin, et ne préserve mieux à la fois du découragement et de l'orgueil. En outre, il ne faut pas oublier que la révélation elle-même trouve dans la théologie naturelle ses bases métaphysiques et ses preuves rationnelles, et qu'il est d'autant plus nécessaire de les affermir dans son esprit, qu'on vit dans un siècle moins croyant, et qu'on rencontre plus souvent à ses côtés dans le monde l'objection et le doute. Enfin, bien que la religion résolve, avec précision et autorité, les questions qui intéressent l'âme et l'avenir éternel de l'homme, et qu'une sublime philosophie soit dans le catéchisme, il n'en est pas moins important pour un esprit cultivé, et par conséquent réfléchi, de prendre possession de la vérité par sa réflexion personnelle et par la contemplation de ces idées éternelles, qui sont, selon l'expression de saint Thomas lui-même, *une participation à la raison de Dieu, et comme l'empreinte divine en nous.* — Il y a donc une noble occupation de l'esprit et un religieux plaisir de l'âme à s'occuper des grandes questions philosophiques, à vivre avec les hommes de génie qui se sont voués à la méditation de ces hautes vérités sur lesquelles tout repose, et de connaître enfin ce que l'esprit humain a pu trouver de raisons et de lumières pour se démontrer ces dogmes qui sont les fondements, les profondes assises de toute société et de toute morale.

Car, évidemment, ce sont les bons et grands philosophes

que je conseille de lire ; et par grands philosophes j'entends, je l'ai dit assez, ceux qui défendent les vérités éternelles, et non pas ceux qui essaient de les ruiner. La philosophie sceptique, qui remet tout en question, et dont le suprême effort, le dernier résultat est de pousser vers le doute, on ne saurait trop la mépriser, la détester. Quant à la vraie philosophie, dont Cicéron disait déjà : « Il y a une philosophie « éternelle : *est perennis quædam philosophia;* » « celle-là, « a dit avec raison M. Cousin, n'est pas à faire ; elle est « faite. » Elle l'est par ces philosophes immortels qui, de siècle en siècle, avec des méthodes et des nuances diverses, à travers des luttes ardentes quelquefois, sont arrivés en définitive, sur les points fondamentaux, au même résultat, et s'accordent tous à proclamer ces vérités premières qui sont comme le patrimoine de l'esprit humain : Dieu, l'âme; la loi morale, la sanction de la loi morale, la vie future, les devoirs envers Dieu.

Voilà les philosophes, et voilà les questions dont je recommande l'étude à un homme du monde qui veut s'entretenir dans la vraie et grande philosophie, comme je conseillais en littérature l'étude des grands auteurs. Il y a trop à gagner au commerce de tels esprits, pour ne pas se donner la peine de méditer leurs œuvres. Les hautes questions philosophiques importent trop à l'éducation générale de l'esprit et à la conduite même de la vie, pour qu'on puisse refuser d'y appliquer sa pensée en compagnie des puissantes intelligences qui se sont attachées à la solution de ces graves problèmes. Quant aux parties secondaires de la science, à l'érudition philosophique, à l'étude des théories et des systèmes, c'est l'affaire des hommes spéciaux, et je n'écris pas ici pour les hommes spéciaux.

Il demeure donc que rien n'est plus digne d'un homme sérieux, qui comprend le devoir de cultiver son âme, que l'étude de la philosophie. Au reste, et c'est la dernière ré-

ponse que je veux faire à ce dédain raisonné, mais très-peu raisonnable, de toute étude philosophique : quoi qu'on fasse, quelque léger qu'on soit, dans le monde ou ailleurs, il faut une philosophie. Si on n'en a pas une bonne, on en aura une mauvaise. On se fera l'écho des sophistes, ou on prendra la philolosophie des mauvaises mœurs, les principes et la conduite qu'elle donne à la vie. Cela n'est pas difficile; les plus médiocres esprits et les plus pauvres cœurs en sont capables.

Me permettrez-vous, mon cher ami, dans la simplicité et la franchise de ces entretiens, de vous dire ici les philosophies que finissent par se faire certaines gens du monde, grands contempteurs de la philosophie et de beaucoup d'autres choses, ou plutôt de leur laisser dire à eux-mêmes, dans la naïveté, je devrais dire dans la crudité et la niaiserie de leur langage, tel que je l'ai noté, après l'avoir entendu. Il n'y a pas, du reste, de meilleur moyen de faire justice de certaines indignités, que de les exposer telles qu'elles osent quelquefois se produire elles-mêmes, sans vergogne.

Voici donc ce que j'ai entendu moi-même: remarquez bien ce que j'ai entendu et noté au passage, à une époque, il est vrai, qui remonte déjà à quelques années ; mais ceux qui parlaient ainsi ne sont pas tous morts. Vous verrez qu'il se trouve là, véritablement, des principes, une façon d'entendre la vie, toute une philosophie ; jugez-en :

« On n'est sûr de rien. — L'autre monde, personne n'en est revenu.— Ce qui est positif, c'est qu'on est dans celui-ci, et qu'il en faut jouir. — Toutes les religions sont bonnes. — Le cœur est une niaiserie. — L'argent, voilà le solide : l'argent, et autres choses encore. — Les parents ne sont bons qu'à en hériter. — S'amuser tant qu'on le peut, voilà l'affaire. »

C'est historique. J'adoucis seulement la crudité du lan-

gage. Oui, je sais des gens qui ont cette philosophie-là.

« Mais, me direz-vous peut-être, ces gens-là sont de ceux qui ne comptent guère ; une philosophie si répugnante ne peut pas être contagieuse. »

Prenez garde, et détrompez-vous ! Il y a dans la pauvre nature humaine des instincts auxquels cela ne répugne pas, et d'affreux scandales révélaient, il n'y a pas longtemps encore, que les adeptes de cette philosophie-la ne sont pas si rares.

Mais il y a, ailleurs et chez d'autres esprits, d'autres maximes, une autre philosophie, moins effrontée sans doute, mais non moins sommaire et expéditive. Ecoutez encore ; j'ai entendu, j'ai lu tout ceci :

« La philosophie est une bêtise. — Les idées modernes sont absurdes. — Les chemins de fer et le télégraphe électrique sont des progrès à moitié sataniques. — Il n'y a pas de progrès à faire dans le monde. — Le monde ne va plus qu'en dégénérant. — Il ne faut qu'un sabre pour gouverner les hommes. C'est la seule politique. — D'ailleurs, le monde touche à sa fin : les dernières prédictions le prouvent. »

Ainsi donc, crétinisme ou cynisme, j'ai vu des gens bien posés dans le monde en arriver là.

Eh bien! je le dirai aux personnes peu favorables aux études philosophiques : c'est pour éviter l'envahissement, à un degré quelconque, de ces diverses philosophies-là, qu'il n'est pas inutile, quand on est jeune, de consacrer un an à faire une bonne philosophie, et quand on est dans le monde, plus ou moins entouré de ces philosophes de club, de se remettre aux études philosophiques, pour tenir toujours ses idées, ses sentiments et son langage à l'abri de ces tristes abaissements.

DIXIÈME LETTRE

Les grands philosophes. Quelques méthodes particulières pour étudier la philosophie.

MON CHER AMI,

Je vous ai exposé, dans ma dernière lettre, les graves motifs qui font des études philosophiques une nécessité, soit à la fin de l'enseignement classique, pour le compléter et le couronner, soit même, à une foule d'autres points de vue, après les études, pour les jeunes gens et les hommes qui vivent dans le monde.

Est-ce donc, toutefois, dans des études ardues, méthaphysiques et savantes, que je voudrais jeter les hommes du monde qui ne sont pas philosophes de profession ? Non, je tiens à donner surtout des conseils simples et pratiques, à ne dire que des choses à la portée des esprits et des courages ordinaires. Ici encore, comme pour les études littéraires, je m'adresse aux hommes qui, comprenant la nécessité de ne pas se désaccoutumer des choses philosophiques, seront disposés à leur réserver une part raisonnable dans leurs heures de travail, ainsi que tout homme lettré le doit faire, et je me contenterai d'indiquer simplement les grands philosophes et leurs principaux ouvrages. J'exposerai ensuite quelques méthodes d'études.

I

Et d'abord, quels sont les grands, les vrais philosophes ? Ils ne sont pas en très-grand nombre : quelques noms seu-

lement s'élèvent dans l'histoire au-dessus des autres, et représentent la philosophie du genre humain.

Platon d'abord, le divin Platon, comme disait la Grèce. Oui, je ne le dissimule pas, je voudrais que tout homme cultivé lût Platon, et le lût dans sa langue, s'il le pouvait, ou du moins dans une traduction : nous en possédons d'assez exactes : notamment celle de M. Cousin, plus littéraire que littérale, est par là même très-fidèle à l'esprit de Platon.

Quoi! direz-vous, lire Platon tout entier? Et pourquoi pas? Je n'en fais une obligation à personne; mais, je l'avoue, je féliciterais sincèrement celui qui en aurait le courage. Je dis le courage, mais j'ai tort; ce n'est pas de courage qu'il s'agit ici. Je défie un homme d'esprit, qui a le temps, de commencer la lecture des œuvres de Platon et de ne pas être entraîné jusqu'au bout. Du moins, ne peut-on guère se dispenser de lire ses principaux dialogues : le *Phèdre*, le *Phédon*, le *Timée;* puis ces deux ouvrages, l'un de son âge mûr, l'autre de sa vieillesse : la *République* et les *Lois*, où de hautes vérités sont exposées touchant la loi divine, modèle éternel des lois humaines, et la nécessité de fonder la politique sur la morale, mais où sont mêlées aussi les plus graves erreurs, qui nous montrent à quel point il est vrai de dire que la sagesse humaine est *toujours courte par quelque endroit.*

Il n'y a pas de preuve plus forte et plus saisissante de la confusion morale de l'antiquité et de la divinité du christianisme, que de voir ces puissants génies tomber dans de telles aberrations, dont le plus simple enfant chrétien est préservé aujourd'hui par le catéchisme.

Mais, direz-vous encore, Platon n'expose pas systématiquement sa doctrine; il la disperse dans tous ses dialogues : comment se reconnaître et s'orienter dans tous ces écrits? Cette difficulté est plus apparente que réelle, et, pour vous

aider dans cette lecture, les secours ne vous manqueront pas. Les arguments placés par M. Cousin dans sa traduction, en tête des *Dialogues*, sont déjà une utile introduction à l'étude de ce philosophe : en outre, la philosophie de Platon a été, de notre temps, très-souvent analysée et commentée. Il existe de savants travaux, soit sur l'ensemble, soit sur certaines parties de la philosophie platonicienne ; par exemple, la belle étude sur le *Timée*, de M. Henri Martin; la *Théodicée de Platon et d'Aristote*, par M. Jules Simon ; *Des Idées de Platon*, par M. Nourrisson ; *De la dialectique platonicienne*, par M. Paul Janet, etc. M. Leclerc, doyen de la Faculté des lettres, nous a donné un excellent choix de fragments platoniciens, dans un recueil intitulé : *Les Pensées de Platon*.

Ce que je viens de dire de Platon, je le dirai d'*Aristote*. Lire tout Aristote, j'en conviens, c'est un travail considérable, outre qu'Aristote est plus abrupt et moins attrayant que Platon. Mais il y a plusieurs œuvres du Stagyrite qui s'imposent à quiconque ne veut pas rester étranger aux plus grands mouvements de la pensée humaine. Et là aussi, pour faciliter cette étude, les secours abondent. La *Métaphysique* d'Aristote a été traduite par M. Barthélemy Saint-Hilaire. Cette traduction est précédée d'une introduction très-étudiée sur cette métaphysique.

Sans doute, les différents traducteurs et commentateurs de Platon et d'Aristote, que je viens de nommer, ne sont pas tous irréprochables; mais il y a là de très-savants travaux qui peuvent être utilement consultés. — M. Egger, à la fin de son *Histoire de la Critique chez les Grecs*, a donné une traduction parfaite de la *Poétique*.

La philosophie de Rome se résume dans Cicéron et dans Sénèque.

Cicéron n'est peut-être pas un philosophe original. Il n'a fait souvent que traduire, pour les Romains, la philosophie

de la Grèce, mais en si belle langue et avec un bon sens si élevé, qu'il y a un charme extrême à le lire. Et puis, je l'avoue, ce n'est pas sans une profonde émotion de mon âme que je vois ce grand esprit, cet homme consulaire, qui a sauvé et gouverné son pays, qui a été mêlé à tous les grands événements de son temps, quand la vie politique lui est interdite, quand la liberté romaine a péri sous la dictature, quand les malheurs de sa patrie brisent son âme de douleur, non, ce n'est pas sans émotion que je le vois se réfugier dans la philosophie, pour y trouver un asile à ses nobles regrets et une diversion aux tristesses des choses; et là, dans sa retraite de Tusculum, sous ces ombrages qui lui rappelaient ceux d'Académus, au pied de la statue de Platon, dans ces lieux dont j'ai foulé avec respect la poussière et respiré les souvenirs, occuper son esprit des plus hautes pensées qui puissent solliciter l'intelligence humaine, et s'entretenir avec les anciens sages des éternelles questions de la philosophie; exemple lui-même de ce qu'il avait dit éloquemment autrefois, que la Philosophie et les Lettres, qu'il ne séparait pas, sont l'ornement de la prospérité et une consolation aux jours du malheur : *Secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent.*

Oui, cet homme mérite à jamais d'être lu, et je l'ajouterai, en ce temps d'agitations politiques qui reprend et ramène tour à tour les hommes à la vie publique, son exemple mérite aussi d'être suivi, et peut d'autant plus l'être, que le christianisme, dont la lumière ne s'était pas encore levée sur lui, nous éclaire et nous donne une philosophie meilleure et plus consolante. Etudiez donc Cicéron : sa philosophie est pleine tout à la fois de tristesse et de charme; lisez ses admirables *Tusculanes*, ou ses beaux livres *De Officiis* et *De Finibus bonorum et malorum*, ou ses dialogues *sur la Vieillesse* et *sur l'Amitié*, ou les fragments de sa *République*, si heureusemet rendus aux lettres par le cardinal Mai, et

surtout le beau *Songe de Scipion*, pages si élevées et si détachées de la terre, qu'on dirait qu'un souffle déjà chrétien les pénètre. Je sais que quelquefois, sur des points essentiels, sur la vie future, par exemple, Cicéron paraît hésitant, et que le doute des nouveaux académiciens semble l'atteindre; mais ces défaillances des plus grands esprits avant le Christianisme, je l'ai dit, ne font que mieux apprécier le bienfait de la Révélation.

Sénèque, malgré son emphase stoïcienne, a de bien belles pages sur la morale, à tel point qu'on a pensé qu'il avait connu et lu saint Paul. Ses *Lettres* et quelques-uns de ses traités philosophiques peuvent être lus aujourd'hui encore avec un profond intérêt par un homme du monde.

J'en dirai autant du *Manuel* d'Epictète et des *Pensées* de Marc-Aurèle.

La première fois que la philosophie platonicienne apparut à saint Augustin, ce fut dans l'*Hortensius* de Cicéron; il nous a raconté, dans ses *Confessions*, l'enthousiasme qu'il ressentit à cette lecture. Il avait dix-huit ans. Converti plus tard au christianisme, il comprit que, devenu chrétien, il n'avait pas à abandonner la philosophie platonicienne pour sa foi nouvelle ; qu'il ne perdait rien de Platon, si ce n'est les défaillances de Platon, en allant au Christ, et qu'il pourrait, avec profit encore, chercher dans Platon des données philosophiques sur les points communs entre la philosophie et la foi. En effet, saint Augustin, on l'a dit, et il est vrai, c'est Platon chrétien. Il faut lire avec ses *Confessions* ses immortels *Soliloques*. Il faut lire aussi quelques-uns de ses traités philosophiques, *De Magistro*, *De Beata vita*, *De Vera religione*, *De Doctrina christiana*, etc.; je dirais même, comme pour Platon, il faut tout lire, si j'avais affaire à une génération plus robuste, que les longs labeurs n'effrayassent pas. — Un livre excellent pour qui voudrait étudier sérieusement ce grand esprit, et que j'ai déjà signalé, c'est

l'ouvrage de M. Nourrisson, sur *la Philosophie de saint Augustin* (2 vol. in-8°), couronné par l'Académie française.

Ce que je vais dire maintenant étonnera peut-être quelques esprits légers, qui ne connaissent la philosophie du moyen âge que par les absurdes déclamations de rhéteurs, lesquels n'ont jamais lu une ligne de nos grands scholastiques : je soutiens qu'aujourd'hui encore, et après Descartes et le XVIIe siècle, on lira, avec un très-grand profit philosophique, saint Anselme, saint Bonaventure et saint Thomas. Ces têtes-là, — je le dis nettement aux rhéteurs frivoles qui croient avoir tout dit avec le mot de scholastiques, et s'imaginent que la scholastique est tout entière dans certaines subtilités, — ces têtes-là, on n'en voit peu de comparables. Sous la terminologie de ce temps-là, il y a des trésors de science et de lumière; bien plus, quand on s'est un peu familiarisé avec le style si fort, si sobre et si clair de saint Thomas, cette lecture n'est pas sans attrait. Du moins on se convaincra, en le lisant, que la hardiesse de ces puissants esprits pour creuser les grands problèmes, n'a pas souffert de ce joug de la théologie, par lequel certaines gens les regardent comme enchaînés.

Qu'on ne s'effraie pas toutefois, il ne s'agit pas encore ici de remuer des *in-folio*, ni de se perdre dans un dédale de questions subtiles. On peut choisir dans ces grands hommes : l'*Itinerarium mentis ad Deum*, de saint Bonaventure; dans la *Somme*, le traité *De Deo;* dans la *Somme contre les Gentils*, les articles sur la Révélation, sur l'Accord de la Raison et de la Foi (liv. I, chap. I-X) : je pourrais même dire cette *Somme* tout entière, car elle est tout entière accessible, et d'un intérêt vivant; c'est de la controverse moderne; enfin, le *Monologium* et le *Proslogium* de saint Anselme, traduits par M. Ubags de Louvain; ouvrages admirables : voilà au moins ce qu'il faut lire, et il n'y a rien là qui puisse effrayer un courage ordinaire. Le dédain pour ces

[illegible]

et toutes les théories de l'illustre oratorien ; sa doctrine n'est pas toujours sûre ; Bossuet et Fénelon ont réfuté avec force quelques-unes de ses erreurs ; mais qui ne sait qu'un souffle vraiment platonique et chrétien anime ses pages? Je connais peu de lectures plus élevées et plus attrayantes que celle de ses *Méditations* et de sa *Recherche de la Vérité*.

Je mets encore au nombre des ouvrages qui devraient être familiers aux hommes du monde le traité *de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, de Bossuet, et quelques-unes de ses *Elévations sur les mystères*, et aussi l'admirable traité *de l'Existence de Dieu*, de Fénelon; j'ajoute les *Pensées* de Pascal (édition de Dijon, *Pensées de Pascal rétablies suivant le plan de l'auteur*, par M. Frantin) [1]. Elles ont été beaucoup étudiées et commentées de nos jours : et elles méritaient de l'être, car elles sont et resteront un des plus beaux monuments de l'esprit humain. Mais je ne puis m'accoutumer à entendre parler quelquefois de Pascal comme d'un homme atteint de scepticisme, et ennemi de la philosophie. Rien n'est plus contraire à la vérité. Quand Pascal dit que *la philosophie ne vaut pas une heure de peine*, il parle précisément de la philosophie qui aboutirait au doute ou à la négation de la foi. Il ne méconnait nullement la valeur des preuves rationnelles des grandes vérités ; il a écrit ses *Pensées* précisément pour démontrer rationnellement la religion. La vérité est simplement que ce grand esprit a eu le malheur de verser dans l'ornière janséniste. Le prétendu scepticisme de Pascal, a dit le P. Lacordaire, était

[1] La nouvelle édition de M. Frantin donnée par le libraire Lagny, qui seule contient les textes autographes publiés par M. Feugère, est incomparablement la meilleure ; c'est même la seule bonne, la seule complète. — Avant M. Frantin, nous n'avions que des fragments : M. Frantin en a fait un livre. Son plan n'a rien d'arbitraire ; c'est bien le plan de Pascal tel que ses amis l'ont exposé, d'après ses intentions, dans la préface de l'édition des *Pensées*, donnée par MM. de Port-Royal.

tout théologique. Il outrait, comme Jansénius et Saint-Cyran, la dégradation intellectuelle et morale causée par le péché originel, non pas, toutefois, jusqu'à nier la raison, comme les sceptiques. Voilà l'explication de certaines phrases mal comprises dans les fragments qui nous sont restés de son admirable apologétique. Le jansénisme, voilà la clé de tout ce qui détone dans ce chef-d'œuvre inachevé. On sait du reste que, comme écrivain, Pascal est incomparable. Voltaire l'appelait le créateur de la prose française.

Il y a aujourd'hui des sophistes qui insultent la *Logique de Port-Royal ;* ils ont en effet inventé une logique toute contraire, qui n'est autre chose, ainsi que le P. Gratry l'a si bien démontré dans sa *Sophistique contemporaine*, que la raison retournée contre elle-même. Il y a dans la *Logique de Port-Royal*, et dans les deux discours qui la précèdent, des pages qui devront être éternellement lues pour leur clarté et leur ferme bon sens.

Je ne dis rien, bien entendu, de la philosophie de Spinosa, ni de la philosophie allemande qui aboutit au panthéisme. Les résultats en sont vraiment trop misérables, et d'ailleurs la méthode et le langage en sont trop inaccessibles, et je l'ajoute, trop antipathiques au bon sens français. Je ne nie pas les prodiges de labeur et d'érudition dépensés dans ce grand et vain travail philosophique ; mais je ne conseillerai jamais à qui que ce soit de se jeter dans ce ténébreux dédale sans une préparation toute particulière. Je sais des esprits qui, pour s'y être témérairement engagés, y ont péri : c'est là que M. Renan a laissé son bon sens et ses croyances : ses croyances naturelles d'abord, et sa foi chrétienne ensuite, par une conséquence nécessaire. Au reste, si, après la préparation dont j'ai parlé, on veut se faire une idée de la philosophie des nouveaux auteurs allemands les plus célèbres, Kant, Fichte, Schelling et Hegel, on peut lire le résumé qu'à donné de leurs doctrines le

P. Rothenflue, jésuite, dans son excellent *Traité de philosophie.* On peut consulter aussi sur ces philosophes le rapport de M. de Rémusat à l'Académie des sciences morales et politiques.

Mais poursuivons.

Le XVIIe siècle a eu encore un philosophe éminent, mais trop peu connu, parce qu'il a écrit en latin : c'est le P. *Thomassin*, de l'Oratoire. Le P. Gratry ne craint pas de le classer parmi les plus grands génies philosophiques. Et de fait, sa *Théodicée* est un chef-d'œuvre. Le P. Lescœur a publié récemment une étude excellente sur cette *Théodicée.*

Les écrivains moralistes du XVIIe siècle ne peuvent pas être oubliés ici ; je nomme simplement — tant ils sont connus d'ailleurs — *La Bruyère*, *La Rochefoucault.* Mais avant ces deux écrivains éminents, je n'hésite pas à dire qu'il faut faire passer *Bossuet*, *Fénelon*, *Bourdaloue*, *Massillon*, parce que, avec le grand style aussi, c'est la grande morale chrétienne qu'on trouve dans leurs écrits.

Le XVIIIe siècle fut, malgré ses prétentions à la philosophie, un siècle très-peu philosophique, et les maîtres de la philosophie, au XIXe, prirent cette science à un état très-abaissé, tristement déchue dans le matérialisme. Ils la relevèrent : d'un côté les apologistes, MM. de la Luzerne, Frayssinous, de Chateaubriand, de Bonald, de Maistre ; de l'autre, une école de philosophie spiritualiste, dont les maîtres furent en France le baron de Gérando, Maine de Biran, Royer-Collard, M. Cousin, chassèrent le matérialisme triomphant, et le firent pour quelque temps rentrer dans l'ombre.

Le principal ouvrage philosophique de M. de Maistre, et dans lequel il dit lui-même qu'il a versé sa tête, sont les *Soirées de Saint-Pétersbourg.* La question capitale qui s'y débat est celle du bien et du mal, question qui touche à une foule d'autres, sur lesquelles M. de Maistre jette en passan

mille éclairs sombres ou lumineux. Ce sont deux très-remarquables volumes, dont pour ma part je n'adopte pas toutes les affirmations, mais qu'un homme cultivé ne peut pas ignorer.

C'est surtout dans la philosophie morale que M. de Bonald est un philosophe et un écrivain de premier ordre, notamment dans ses écrits sur le *Divorce*. Il a fait aussi la *Législation primitive*. Quelque opinion que l'on adopte sur les idées métaphysiques de l'auteur, c'est là encore un ouvrage profondément réfléchi et qu'il faut lire. Je ne puis non plus m'empêcher de signaler ses deux volumes de *Mélanges*, dans lesquels se trouvent d'admirables pages de littérature morale, philosophique et politique.

Je n'ignore pas ce que peuvent laisser à désirer, pour la solidité de la doctrine, certaines parties du *Génie du Christianisme;* mais cet ouvrage de M. de Chateaubriand, qui dissipa tant de préjugés dans les esprits en France, il ne faut pas l'oublier, et releva, au commencement de ce siècle, parmi les lettrés, le Christianisme d'un absurde discrédit, n'en reste pas moins, sur un grand nombre d'importantes questions philosophiques et religieuses, un grand et éloquent ouvrage.

On en était alors à ces ridicules et odieuses négations des vérités les plus fondamentales, à ce point qu'un savant ne pouvait prononcer le nom adorable de Dieu dans l'Académie française sans être honni par ses collègues. — De nos jours, et par un progrès d'idées qui l'honore, l'Académie française a fermé sa porte aux athées. — Mais alors il en était autrement, et nos apologistes durent reprendre la démonstration des vérités primordiales, base de toute philosophie et de toute religion. Parmi tant de solides écrits qui parurent alors en France contre le scepticisme du XVIIIe siècle, les *Dissertations* de M. *de la Luzerne*, et les *Conférences* de M. *Frayssinous*, chefs-d'œuvre de logique et de bon sens,

de précision et de clarté, ne sauraient être trop lues aujourd'hui qu'une sophistisque nuageuse essaie de jeter de nouveau ses ombres sur les grandes questions.

J'ai dit qu'une école de philosophie spiritualiste avait été inaugurée alors en France par le baron *de Gérando* et *Maine de Biran*. Je signalerai de M. de Gérando le *Traité des signes et de l'art de penser*, savante réfutation de Condillac, et le *Perfectionnement moral* ou *De l'éducation de soi-même*, couronné par l'Académie française en 1825.

Maine de Biran est resté célèbre. Parti du matérialisme, cet homme persévérant et sincère, profond analyste, dépassa vite ce système misérable, et marchant ensuite pas à pas, lentement, mais sans s'arrêter un seul jour, dans la voie de l'observation psychologique, il remonta de degré en degré jusqu'à la découverte non-seulement de la vie de l'âme en elle-même, mais de la vie de l'âme en Dieu, et mourut chrétien. Le *Journal* où il consignait jour par jour ses observations, et qu'a édité récemment M. Ernest Naville, est une lecture du plus grand intérêt.

Ce sera la gloire de M. *Cousin* d'avoir relevé dans l'enseignement officiel le drapeau du spiritualisme, que l'Université du premier empire avait laissé supplanter par le sensualisme. La dernière édition de son livre *Du Vrai, du Beau et du Bien*, où nous désirerions encore sur certaines graves questions des notions plus nettes et plus exactes, témoigne des efforts sincères de ce grand esprit pour se rapprocher de nous.

Dans l'Église, la philosophie aura jeté en France, au XIXe siècle, un grand éclat, et les conférences du P. Lacordaire et du P. de Ravignan, les livres du P. Gratry, les écrits de MM. Bautain et Maret, des PP. Chastel et de Valroger, peuvent soutenir victorieusement le parallèle avec leurs contemporains de la philosophie séparée.

Le P. *Gratry*, écrivain excellent, et penseur à la fois érudit

et original, a écrit des livres que je voudrais voir dans toutes les mains : sa *Sophistique contemporaine*, sa *Logique*, sa *Connaissance de Dieu*, sont trois chefs-d'œuvre philosophiques; sa *Connaissance de l'âme* est un livre aussi élevé et aussi bien écrit que les premiers, mais plus mêlé de vues personnelles et hardies; ses *Sources* offrent d'excellents conseils, qui conviennent à la fois aux jeunes gens et aux savants eux-mêmes : je connais peu d'ouvrages aussi propres à décider un jeune homme au travail sérieux, et à lui inspirer le feu sacré des belles études.

Les trois volumes de Mgr *Maret : Essai sur le Panthéisme*, *Théodicée chrétienne*, *Philosophie et Religion;* les ouvrages philosophiques de M. *l'abbé Bautain :* la *Psychologie*, la *Loi*, la *Conscience*, la *Morale de l'Evangile;* j'ajoute l'*Introduction philosophique à l'étude du christianisme*, de Mgr *Affre :* voilà encore des ouvrages qu'un homme du monde lira avec charme et profit.

Je me reprocherais de ne pas nommer ici, bien qu'ils n'appartiennent pas à la France, l'illustre *Balmès*, auteur de l'*Art d'arriver au vrai*, et surtout de la *Philosophie fondamentale*, ouvrage de premier ordre; et le savant abbé *Rosmini*, dont la philosophie, quoique noyée dans des ouvrages trop longs et trop verbeux, n'en est pas moins un vrai monument, et une très-belle application des spéculations philosophiques aux principales branches de toutes les connaissances humaines, particulièrement aux questions sociales et d'économie politique.

L'état actuel de la philosophie en France serait profondément triste, si la tendance qui se manifeste depuis une dizaine d'années d'un certain côté devait prévaloir et ruiner, dans la jeune génération qui s'élève, le travail philosophique des cinquante dernières années. Ceux qui ne suivent pas d'un œil assez attentif la marche des idées parmi nous, et vivent tranquillement sur leur foi philosophique et chré-

tienne, ne soupçonnent pas assez les périls que feraient courir aux grandes vérités, si on ne s'opposait à eux énergiquement, un groupe d'écrivains qui, avec des nuances dans le point de vue et des séductions diverses dans le style, s'accordent au fond pour ruiner les doctrines spiritualistes et inoculer à la jeunesse, qui lit imprudemment leurs écrits, l'athéisme sous ses deux grandes formes : le matérialisme et le panthéisme. J'ai été effrayé, il y a quelques années, en regardant de près à ces écrits, et j'ai dit mon effroi dans un *Avertissement aux pères de famille*. Et certes, mes alarmes n'étaient pas sans cause. Le matérialisme fait des efforts prodigieux pour envahir la science; et un nombre, beaucoup plus grand qu'on ne le pense, de jeunes esprits dérivent de ce côté. Je sais, pour ma part, des ruines déplorables. Parmi les écrivains athées qui fleurissent aujourd'hui chez nous, les uns disent nettement leur pensée, avec une apparence trompeuse de rigueur scientifique; les autres, sophistes consommés, parlent presque notre langage; mais interprétant les mots de la langue usuelle dans des sens, comme ils disent, plus raffinés, ils pervertissent les esprits, et remplacent la croyance au Dieu personnel et vivant par de vagues aspirations à un idéal indéfini, où se perd toute notion du Dieu véritable. Cette philosophie se réfugie principalement dans le *Journal des Débats* et la *Revue des Deux-Mondes*. Et de la sorte, tandis que les uns parlent un langage accessible aux esprits qui se disent positifs, les autres prennent leurs crédules lecteurs par l'imagination, par la poésie, par le style.

Ah! sans doute, quels qu'ils soient, quelques auxiliaires inattendus qui puissent leur venir, je ne crains pas que les écrivains athées règnent jamais, et surtout règnent longtemps parmi nous. Leur succès ne pourra jamais être qu'un succès de surprise et de circonstance. Néanmoins, ils peuvent faire et ils font déjà, dans la jeunesse, de funestes

ravages; et il serait plus qu'étrange de ne pas s'en inquiéter. Pour ma part, je ne suis pas capable d'une telle indifférence.

D'ailleurs, je le dirai à l'honneur de la jeune philosophie contemporaine : elle n'est pas restée inactive et silencieuse, et aux bruyants et brillants écrits de l'école ennemie, elle a su opposer d'éclatantes et de vengeresses reponses. Eh bien! je dis que pour un homme lettré ces discussions philosophiques sont du plus haut intérêt, et qu'il faut aussi les suivre; et parmi les écrits qui renseignent le mieux sur les formes diverses que revêt l'erreur de nos jours, et qui la poursuivent le plus de leur ingénieuse et pénétrante critique, j'indiquerai ici le bel ouvrage de M. *Caro*, sur l'*Idée de Dieu* (1 vol. in-8°), et aussi la *Théodicée* toute récente de M. Amédée de Margerie (2 vol.). Tout ami que je sois des anciens, je veux aussi que l'on soit de son époque, que l'on suive les controverses présentes; et je ne détourne que de ces productions, ou frivoles ou corruptrices, qui sont la plaie de ce siècle, et non pas sa gloire.

II

Je ne voudrais plus maintenant ajouter que quelques conseils pratiques, les plus simples possibles, sur la manière dont un jeune homme, dont un homme du monde pourrait se remettre aux études de la philosophie.

1° N'avez-vous fait qu'une philosophie incomplète, et êtes-vous tout à fait désaccoutumés des questions philosophiques? Mettez-vous à relire deux sortes d'*auteurs élémentaires* : 1° un résumé de philosophie; il en existe quelques-uns, je ne dis pas de satisfaisants sous tous les rapports, mais suffisants pour replacer sous vos yeux l'ensemble de la science : l'excellent cours de M. Jourdain, par exemple, ou celui de M. Gourju, en français, ou celui du

P. Rothenflue, en latin ; 2° un résumé de l'*Histoire de la philosophie :* surtout celui de MM. de Scorbiac et de Salinis ; e livre de M. Nourrisson : *Les progrès de la pensée humaine*, peut être utile aussi. Cette lecture n'est pas longue, ni difficile, et sera une bonne préparation à la lecture des grands auteurs.

2° Ce premier travail fait, on aborderait alors, pour les étudier plus à fond, les différentes questions agitées en philosophie : en résumé, il n'y a guère en philosophie qu'un petit nombre de questions capitales, qui intéressent sérieusement un homme pratique, lequel ne fait pas des spéculations philosophiques son occupation spéciale. En logique, par exemple, la question de la certitude ; en psychologie, celles de la spiritualité, de la liberté, de l'immortalité de l'âme ; en théodicée, l'existence de Dieu, la création, la providence ; en morale, la loi éternelle, la question du bien et du mal ; — et quelques autres questions de cette nature : voilà les points culminants de la philosophie.

Eh bien! je conçois que le temps manque, ou le goût, pour les questions accessoires ; mais sur ces grands points, il ne se peut qu'un homme grave ne sente pas le besoin, même avec une foi très-ferme et très-assurée, de chercher toute l'intelligence possible, *fides quærens intellectum*, de découvrir et de contempler les preuves rationnelles des croyances fondamentales, l'enchaînement et la lumière de ces grandes et belles vérités, et les merveilleuses affinités de la raison avec la foi.

Mais ce travail est fait, et il n'y a qu'à s'en donner le spectacle. Voici donc une des manières les plus faciles et les plus utiles de s'occuper de philosophie après le travail préparatoire que j'ai indiqué : *prendre tour à tour une des plus importantes questions philosophiques, et faire sur cette question une suite de lectures graduées et progressives.*

avons tant dit qu'il faut faire ses lectures, sérieusement, avec réflexion, avec suite, et la plume à la main; — de cet ensemble de lectures, dis-je, ne résulterait-il pas une véritable illumination pour l'intelligence, en même temps qu'une force nouvelle pour la conviction?

Ces études sur Dieu se pourraient étendre encore, si on le voulait, car je n'ai cité que quelques ouvrages modernes et français. On pourrait, par exemple, après toutes ces lectures, étudier la *Théodicée* de Thomassin, à l'aide de l'ouvrage du P. Lescœur; puis lire, à l'aide du travail de M. Jourdain sur la *Philosophie de saint Thomas*, le magnifique traité *De Deo* du docteur angélique; puis encore, dans les *Tusculanes*, ou dans le traité *De naturâ Deorum*, se rendre compte de la manière dont Cicéron philosophait sur la divinité; lire enfin le XIIe livre de la *Métaphysique* d'Aristote, ou dans le recueil des *Pensées de Platon*, par M. Leclerc, les passages ayant rapport à la divinité : voilà encore, assurément, d'excellentes et fécondes lectures. Certes, l'intérêt, en même temps que le profit, est grand à voir, dans ces lectures comparées, les plus illustres esprits arriver au même point de tant d'horizons opposés : c'est un beau spectacle que de considérer ainsi les questions sous toutes leurs faces, et de tenir sous son regard, et comme dans sa main, les plus puissants raisonnements de l'intelligence humaine.

Voulez-vous, après cela, faire un travail analogue sur l'âme, sur sa spiritualité, sa liberté, son immortalité? Rien encore de plus facile. Commencez de nouveau par les belles conférences de M. Frayssinous et les traités de M. de la Luzerne sur ces trois questions. Lisez ensuite les pages admirables de Fénelon sur ces mêmes sujets, dans le premier volume du *Christianisme présenté aux hommes du monde*. Il existe en outre des ouvrages spéciaux, d'une très-intéressante lecture, sur la question de l'*Immortalité de*

l'âme, en particulier; j'indiquerai surtout : *De la vie*, par M. Henri Martin, et *L'Immortalité, la Mort et* par M. Baguenault de Puchesse ; ouvrages où ce sujet est considéré tour à tour sous tous ses points d et les objections modernes solidement discutées e tées. Étudiez après cela la *Connaissance de l'âm* P. Gratry. Assurément, de telles études ne peuvent quer de vous laisser encore une multitude de lumièr la grande question de l'âme, de sa nature et de ses nées.

Si vous voulez pousser plus loin vos études sur c là encore l'antiquité vous présenterait de belle pag exemple, le *Songe de Scipion*, dans la *République* d ron; le *Phédon* de Platon, son plus beau dialogu être; et après avoir entendu les raisonnements du l'antiquité près de mourir, pour se confirmer croyance à la vie future, et avoir vu les efforts, qu défaillants, quelquefois triomphants, de Platon, montrer cette grande vérité, revenez aux auteur méthodes plus modernes; ouvrez, par exemple, s mas : voyez la logique rigureuse, précise, méthod prises avec le même problème, lisez toute la séri ductions par lesquelles saint Thomas (*Somme* Gentils, lib. III, ch. XVIII-XLVIII) arrive à conclure *licité dernière de l'homme n'est pas dans cette* dans l'autre; et constatez ce que les arguments en force et en précision avec la raison chrétien enfin une démonstration toute moderne de la mê une dissertation du cardinal de la Luzerne, une de M. Frayssinous, le magnifique discours du carthy sur le même sujet, et voyez encore toute que les preuves ont subie, et comment les pri sortis de ce travail successif de l'esprit humain finis, simplifiés, invinciblement éclaircis par

gistes, et vous vous serez donné une de ces jouissances intellectuelles les plus vives et les plus fortifiantes que l'étude puisse offrir.

Ces deux exemples suffiront à montrer comment, après avoir fait une première étude, et pris, dans un auteur élémentaire, une vue d'ensemble sur la philosophie et l'histoire de la philosophie, en pourrait aborder successivement, les unes après les autres, dans les grands auteurs, les grandes questions qui dominent toute la philosophie. Il serait facile en effet de se former, sur les questions de la *Morale* ou de la *Logique*, un plan d'études analogues à ceux que nous venons de proposer pour la *Théodicée* et la *Psychologie*.

Sur tout cela, veut-on faire enfin le travail de tous le plus fructueux? C'est, après un tel examen des questions, de prendre la plume et de les traiter soi-même. — J'ai connu un père qui, refaisant lui-même sa philosophie pour l'enseigner à son fils, suivit cette méthode, et s'en est bien trouvé, comme père, comme écrivain, comme chrétien.

3° Ce travail suivi et méthodique sur les grandes questions philosophiques est une excellente manière d'étudier, assurément. Il est un troisième travail encore, très-utile aussi, surtout s'il a été précédé de l'autre ou s'il l'accompagne : je veux dire la lecture méditée des plus beaux ouvrages philosophiques, tels que ceux dont j'ai déjà indiqué les titres dans la première partie de cette lettre : les *Mémoires* de Xénophon, les *Tusculanes*, le *De Officiis* de Cicéron, ses courts et délicieux traités sur l'*Amitié* et sur la *Vieillesse*, les traités et les lettres philosophiques de Sénèque, les *Confessions* et les *Soliloques* de saint Augustin, le *Monologium* et le *Proslogium* de saint Anselme, l'*Itinerarium mentis ad Deum* de saint Bonaventure, les *Méditations* de Descartes, celles de Malebranche, les *Pensées* de Pascal, la *Connaissance de Dieu*, par Bossuet, l'*Existence de Dieu*,

par Fénelon, etc. Ces livres mémorables entre tous, appellent, sollicitent la lecture de tout homme vraiment ami de la vérité, vraiment désireux d'une réelle et forte culture philosophique; mais, je le répète, je voudrais que ce travail ne vînt qu'en troisième lieu, et ait été précédé de l'étude élémentaire, puis de l'étude spéciale, approfondie, mais suivie et complète, dont j'ai parlé.

4° Enfin, je le redirai encore, car je ne saurais trop l'inculquer, la lecture que je demande ici, c'est la lecture sérieuse, réfléchie, et entière, du commencement à la fin des ouvrages; j'entends la lecture, avec l'analyse et l'appréciation écrite, et aussi avec l'excellente méthode des EXTRAITS. C'est surtout quand il s'agit d'études philosophiques, que lire simplement ce n'est rien ou peu de chose : ce qu'il faut, c'est analyser et résumer, afin de posséder vraiment un ouvrage; le faire sien en quelque sorte par la conception et la compréhension réelle qu'on en a.

Et, de plus, je voudrais qu'on notât les principaux passages, les belles pensées, les pages éloquentes des grands philosophes chrétiens, et qu'on en composât un trésor pour sa mémoire, ou au moins qu'on s'en fît un précieux recueil, où l'on pût au besoin puiser, soit pour son âme, soit lorsqu'il s'agit d'écrire.

5° Mais ce que je demande par-dessus tout, c'est que les études philosophiques soient dominées et pénétrées par l'esprit chrétien. Et comment ne pas déplorer ici que la philosophie qu'on appelle *séparée*, fasse systématiquement abstraction des vérités apportées sur la terre par le Fils de Dieu, le Verbe éternel? Pour moi, je ne comprendrai jamais ceux qui, en plein Christianisme, et quand la parole évangélique rayonne dans l'humanité depuis dix-huit siècles, ne tiennent aucun compte de la lumière divine, ferment les yeux au flambeau allumé dans le monde, et recommencent

l'ingrat labeur des hommes qui n'ont pas eu le bonheur de connaître Jésus-Christ. Là, dans cette séparation obstinée, est la cause, pour la philosophie contemporaine, d'une irrémédiable stérilité.

Je n'ajouterai plus qu'un seul mot : c'est que je n'ai pas dans mon âme assez d'énergie, ni dans ma parole assez de vive lumière, pour dire, en finissant, combien il est triste de voir à quelle multitude d'hommes, surtout dans les régions élevées de la société, manquent les bonnes études philosophiques! quelle lacune c'est dans leur esprit, quel malheur dans leur vie! J'en connais qui seront par là toujours inférieurs à eux-mêmes, toujours au-dessous de leur tâche, et qui ne rendront jamais ni à leur pays, ni à leurs familles, les services qu'ils auraient pu rendre avec une éducation philosophique, profonde, chrétienne, complète.

ONZIÈME LETTRE

De l'utilité des études philosophiques pour un homme du monde, au point de vue religieux.

MON CHER AMI,

Je suis charmé que mes deux lettres sur la philosophie vous aient agréé comme elles l'ont fait.

Et charmé surtout que vous ayez bien voulu relire, comme je vous y invitais, les dix chapitres que j'ai consacrés dans mon précédent volume à cette grande science.

La persuasion, touchant l'utilité des études philosophiques, est donc complète dans votre esprit; mais il me reste

le plus difficile à faire, puisqu'il me reste, je le vois, à persuader votre volonté, et à vous faire mettre décidément la main à l'œuvre.

Vous m'avez dit en effet et vous m'écrivez de nouveau : « Oui, tout cet ensemble d'études est grand et beau; les questions philosophiques sont de belles questions, les livres des vrais philosophes d'admirables livres; je comprends qu'on s'y applique. Mais cependant, y est-on obligé? Au fond, et après tout, la philosophie a-t-elle vraiment quelque chose d'indispensable à m'apprendre? J'ai le bonheur d'être chrétien; je sais par la foi tout ce que la philosophie pourrait m'enseigner : est-il donc nécessaire de consacrer une part de mon temps à ces études dont j'admets bien les avantages, mais qui sont toujours fort abstraites et difficiles, quoique belles, et dont je ne suis peut-être pas très-capable? Je ne le pense point; et j'aime mieux, quant à moi, donner tout ce que j'ai de loisirs aux Lettres, qui ont bien plus de charmes, et à l'histoire, qui a bien plus d'utilité. »

Voilà, mon cher ami, une fin de non recevoir bien positive et bien nette. Mais je vous aime et je vous estime trop et j'ai trop à cœur les vrais intérêts de votre intelligence, la bonne et haute direction de votre vie, pour accepter une telle excuse ; et sans vous faire ici d'un simple conseil une obligation positive, je ne puis vous laisser dans cette opinion, erronée et funeste selon moi, que les études philosophiques, telles que je les entends, sont, pour un homme comme vous et dans votre position, des études qu'on puisse si facilement écarter de son programme.

Bien au contraire, mon cher ami, de toutes les études, dont j'examinerai successivement l'utilité avec vous dans la suite de ces lettres, celles que je vous verrais embrasser avec le plus de plaisir, ou avec le plus de peine négliger, ce sont les études philosophiques.

Et savez-vous pourquoi? Non pas seulement à cause de la grande culture intellectuelle, de la forte et féconde discipline d'esprit que donnent de telles études, mais pour une raison spéciale encore, tout à fait décisive, et qui va à l'encontre même de votre objection : vous devez vous appliquer aux études philosophiques, dans l'intérêt de votre foi elle-même et de votre religion.

Vous vous étonnerez peut-être de ce que je viens de dire. Eh bien ! oui, je le maintiens : c'est ma thèse, et vous en serez bientôt convaincu comme moi, je l'espère. Oui, pour un homme comme vous, cultivé comme vous l'êtes, vivant dans le siècle et le milieu où vous vivez, de grandes et fortes études philosophiques sont une sorte de besoin religieux; et je crois qu'à moins de se placer à un point de vue tout à fait exclusif et étroit, timide, arriéré, intelligent des nécessités de son temps et de tous les temps, et des tendances les plus vives et les plus certaines de l'esprit humain, on ne peut pas voir autrement les choses.

Et d'abord, laissez-moi vous dire, mon ami, que vous êtes plus propre que vous ne le pensez aux études philosophiques, et que vous n'y trouverez pas d'ailleurs les difficultés que vous craignez. Je n'entends pas, vous le savez assez, dans ces lettres, vous faire de vains compliments ; il est question entre nous d'autre chose. Mais enfin, mon cher ami, je ne puis pas ne pas vous dire ce qui est : c'est que, par la grâce de Dieu, vous et plusieurs de vos amis, que j'aime comme vous, ainsi qu'un nombre d'hommes du monde plus considérable qu'on ne le croit, nés et cultivés comme vous l'avez été, êtes parfaitement capables de ces fortes études; et précisément parce que vous en êtes capables, je vous dis: Vous ne pouvez pas les négliger.

Elles vous sont nécessaires à un grand point de vue d'abord : pour éclairer votre religion, fortifier et défendre dans le temps où nous vivons votre foi et la foi de vos enfants.

en nous, la philosophie les démontre et les éclaire, et par ces démonstrations et ces clartés nouvelles, elle les enracine et les affermit.

Que sont en effet, mon ami, les démonstrations dont la philosophie, telle que je vous la conseille, entoure les grandes vérités rationnelles? C'est tout simplement le travail, de siècle en siècle renouvelé, des plus grands esprits, tout ce que les méditations les plus profondes d'hommes tels que Platon, Aristote, saint Augustin, saint Thomas, Bossuet, ont accumulé de lumières sur les questions fondamentales. Peut-on dire sérieusement que cela n'est rien, et que la croyance à ces grandes vérités ne puisera pas dans de telles lumières une nouvelle fermeté et une nouvelle puissance?

Et veuillez bien le remarquer, mon ami, le travail que provoquent les études philosophiques sur les vérités qui en sont l'objet, c'est le travail le plus actif et le plus personnel, car c'est le travail de la réflexion. L'étude de la philosophie n'est pas autre chose que la culture de la pensée par la réflexion. Quand on reçoit simplement par voie d'autorité et de tradition une doctrine, une croyance, assurément, cette croyance n'est pas inefficace dans l'âme; mais quand la réflexion personnelle s'exerce sur cette vérité, quand on voit, quand on sait, quand on découvre, quand on a pénétré, aussi bien qu'on l'a pu, les raisons intrinsèques qui l'appuient, qui la démontrent, qui l'illuminent, alors la croyance à cette vérité est bien plus éclairée et plus puissante. C'est par le travail de la réflexion surtout qu'on la fait passer en soi, qu'on se l'assimile profondément, qu'on s'en nourrit, et qu'elle devient dans l'esprit une connaissance lumineuse, et par conséquent une force active et vivante. Lorsque, par un solide enseignement philosophique, un esprit a saisi les vérités traditionnelles, qu'il a pu les voir dans sa raison et dans sa conscience, et dans leur propre lumière, qu'il en a

Et veuillez bien encore le remarquer, mon ami, les attaques de l'incrédulité moderne ne portent pas seulement contre les dogmes de la foi; c'est peut-être aux vérités naturelles, base de toute croyance surnaturelle, que les sophistes font aujourd'hui la guerre la plus acharnée. L'*athéisme*, le *panthéisme*, sous toutes ses formes, le *matérialisme* qui renaît sous le nom de *positivisme*, le *scepticisme*, et toutes ces doctrines modernes sur la vie future renouvelées des vieux systèmes de *métempsycose*, toutes ces erreurs-là, qui vivent, qui parlent, qui ont des organes au milieu de nous, ce n'est pas seulement la foi, ce sont les vérités philosophiques elles-mêmes, c'est directement la raison qu'elles attaquent. Eh bien! vous avez à vous défendre vous-même contre tout cela; et croyez-vous que ce soit toujours une défense suffisante que d'opposer à des arguments captieux, à des sophismes séduisants, à des théories d'apparence savante et brillante, votre foi simple et nue, sans aucune réponse directe, sans aucune réfutation formelle? Oh! certes, vous êtes sage, je m'empresse de le dire bien haut, absolument sage et raisonnable, de leur opposer, à toutes ces éphémères constructions de la sophistique moderne, la simplicité et la fermeté de votre *Credo*, et de les écarter nettement par cette fin absolue de non recevoir : Je crois! Mais cela est-il toujours aussi facile à faire qu'à dire? Et n'y a-t-il pas quelquefois tel sophisme obstiné, qui, comme une mouche importune, bourdonne sans cesse à vos oreilles, et qu'un peu de logique ou de science philosophique chasserait en un instant?

D'ailleurs, vous n'avez pas que vous à défendre; vous n'êtes pas seul au monde : vous avez près de vous vos jeunes frères, vous avez vos enfants qui grandissent, et il est bon que la foi de toute cette jeunesse trouve son premier appui près de vous, et qu'elle ait confiance en vos convictions puissantes et raisonnées. Ah! je vous en réponds, un père

qui non-seulement *croit*, mais *sait* sa religion, a une toute autre autorité pour maintenir dans ses enfants la foi qui leur est enseignée. J'ai eu dans l'un et l'autre sens des exemples décisifs. Un jeune homme qui a entendu son père tenir tête à l'impiété, et répondre à tout, n'abandonne pas facilement la foi de son père. Mais s'il s'aperçoit que son père ne sait pas le fond des choses, s'il soupçonne sa religion de n'être qu'une routine, un tel exemple est sur lui sans autorité.

Je vais encore plus loin : vous avez des amis, une société au milieu de laquelle vous vivez; sans cesse, dans le monde, vous pouvez trouver des esprits touchés par quelques sophistes, atteints de quelques doutes : et si on attaque devant vous vos croyances, ou si on vous demande quelque lumière, quelque réponse, sera-ce vraiment assez de ne savoir que répondre, ou de n'avoir pas autre chose à dire, sinon : Je crois, parce que je crois; et de ne pouvoir rendre raison de ce que vous croyez? Certes, l'Apôtre l'entendait autrement, quand il disait que le chrétien devait être prêt à *reddere rationem omni poscenti*.

Ceci m'amène à la seconde considération que je voulais vous présenter sur la nécessité des études philosophiques pour vous et les hommes du monde placés dans les mêmes conditions que vous.

Et d'abord il faut que je vous dise, mon ami, toute ma pensée sur vous, et sur beaucoup de jeunes gens et d'hommes comme vous, dont, sans vouloir les élever plus haut qu'il ne convient, je puis bien penser enfin qu'ils ne sont pas la foule, et qu'on pourrait attendre d'eux autre chose que ces quelques heures d'étude que je demande à tout prix à ceux qui ne font rien. Ma conviction est que vous et cette élite pourriez remplir en ce monde un rôle plus grand et plus beau que vous ne le soupçonnez peut-être, devenir, en ce siècle, où la foi attaquée de tous côtés a besoin d'être partout

défendue, des athlètes de la vérité, et prendre enfin place parmi les rangs glorieux des apologistes.

Oui, pourquoi un jeune homme chrétien, plein de foi et d'intelligence, n'aspirerait-il pas à ce grand rôle, et, sans quitter le monde et sans se vouer à l'apostolat du sacerdoce, ne se ferait-il pas à lui-même une sorte d'apostolat laïque, et n'aurait-il pas à cœur d'apparaître, dans cette mêlée des doctrines, dans cette irruption de toutes les erreurs, à son poste de combat, comme un soldat de Dieu et de la vérité dans le monde? D'autant plus que le champ de l'apologétique est immense : tout peut devenir une arme contre la religion, et tout peut servir à sa défense; toutes les sciences peuvent être invoquées contre elle, et toutes peuvent témoigner pour elle. Les études laïques elles-mêmes, quelles qu'elles soient, peuvent donc être ramenées à l'apologétique, si on leur donne cette direction. Et pourquoi ne pas la leur donner? Est-ce qu'à toutes les époques du christianisme, et de nos jours même, comme dans les premiers temps de l'Eglise, la parole laïque ne s'est pas mêlée à la parole des docteurs dans la grande lutte que la vérité soutient et doit soutenir contre l'erreur jusqu'à la fin des temps? Aussi, mon cher ami, n'ai-je pas craint d'indiquer à vous et à vos collègues laïques de l'Académie de Sainte-Croix ce but supérieur de leurs études, et dans votre programme, et même, je crois, au premier rang, figure en effet l'apologétique chrétienne[1].

Mais voici ce qu'il est essentiel de bien entendre : c'est que pour défendre utilement la religion, il faut être philosophe; c'est ce que l'apologétique chrétienne ne peut se passer de philosophie. Et cela, non pas seulement parce que la culture philosophique et la méthode philosophique en général sont nécessaires pour donner à un homme la

[1] Titre V, art. 30.

vigueur et l'étendue d'esprit sans lesquelles il serait peu capable de prendre une part sérieuse aux luttes de doctrines, mais encore pour une raison plus intime et plus directe que je vais vous indiquer.

Voyez quels sont en effet, mon cher ami, les rapports des vérités révélées et de la philosophie. Les vérités révélées présupposent comme base, comme fondement, les vérités rationnelles; et d'ailleurs, cet ordre de vérités fait partie de la révélation. Tous les grands théologiens, d'après saint Thomas, les appellent les préambules des articles de foi; et à un autre point de vue, elles sont elles-mêmes articles de foi. Or, on nie aujourd'hui les unes commes les autres. On nous attaque sur le terrain de la révélation et des livres saints; mais on nous attaque aussi sur le terrain des vérités premières et fondamentales : toutes les écoles dont je rappelais les noms tout à l'heure, les panthéistes, les matérialistes, les positivistes et les autres, en sont là, frappant ainsi tout à la fois le christianisme et la raison humaine à la racine. L'apologétique chrétienne doit donc défendre toutes ces vérités, à commencer par les vérités naturelles : tout le champ de la philosophie lui est donc ouvert.

Comment, en effet, réfuter les systèmes d'incrédulité radicale et totale; comment établir les vérités rationnelles contre ceux qui les nient avec audace, si on ne se pose pas d'abord sur le terrain des adversaires, si on ne répond pas à leurs arguments et à leurs sophismes, ou si on leur oppose des armes qu'ils soient dialectiquement en droit de récuser? L'apologétique chrétienne doit donc commencer par établir les vérités naturelles, sous peine de n'avoir point de base, ou de débuter par un paralogisme, en supposant ce qui est précisément en question contre elle, et ce qu'elle doit prouver tout d'abord avant d'être admise à marcher plus avant.

Telle est précisément la méthode de saint Thomas dans

sa *Summa contra gentes*, livre admirable où, par les seules lumières de la raison naturelle, par la pure philosophie, le docteur angélique établit, contre les incrédules de son temps et de tous les temps, l'existence de Dieu, la création, la Providence, la liberté et la responsabilité de l'âme, et la vie future : tous ces dogmes que le théologien doit défendre, et qu'il ne peut défendre contre les adversaires que j'ai signalés par la théologie pure, mais par la philosophie.

C'est ce que les grands apologistes, dans tous les temps, ont toujours compris; et c'est ainsi qu'au commencement de ce siècle l'illustre évêque d'Hermopolis, qui a paru le premier dans la chaire apologétique en France, avant de donner les preuves de fait de la révélation, a commencé par combattre, avec les seules armes philosophiques, le philosophisme du XVIIIe siècle, encore triomphant.

Aujourd'hui, sous des formes nouvelles, à des points de vue divers, avec des nuances chaque jour changeantes, les vieilles erreurs, cent fois confondues, se reproduisent : c'est à l'apologiste chrétien à suivre toutes ces évolutions, à faire face aux adversaires qui apparaissent, à répondre aux arguments qui surgissent, à rajeunir la défense quand l'attaque se rajeunit, à prendre enfin corps à corps tous ces systèmes éphémères qu'un jour amène, qu'un jour emporte, mais qui, en passant, séduisent les âmes; à recommencer enfin, avec des armes toujours nouvelles, contre d'éternelles attaques l'éternelle apologie.

Le rôle est d'ailleurs trop beau pour l'abandonner; il est trop glorieux pour la religion d'être ainsi le plus ferme appui de la raison elle-même; et c'est une grande et belle thèse à continuer, une belle démonstration à poursuivre, que de prouver toujours au monde que les grandes vérités naturelles et morales n'ont pas de plus invincible défenseur que le christianisme, que d'ailleurs tous les plus grands esprits s'accordent avec lui et combattent pour lui, et que

c'est se séparer du chœur des grands hommes que de se séparer des données de la religion.

Mais à un autre point de vue encore, mon cher ami, que le point de vue apologétique, vous allez comprendre sans peine, j'espère, quel beau et grand travail l'esprit et les études philosophiques vous permettraient de faire sur les dogmes révélés, et comment il y a pour vous à de telles études une sorte de devoir religieux, comme je disais.

La foi se prosterne devant Dieu et adore; cependant la foi, si respectueuse et prosternée qu'elle soit, ne se contente pas de croire, d'adhérer simplement, et comme aveuglément, à la parole révélée; dans son besoin de lumière, elle cherche à voir, à pénétrer, à comprendre; elle appelle à son aide la raison, l'intelligence, et l'applique respectueusement à la parole de Dieu. Et voilà un premier travail philosophique qu'il nous est permis de faire sur nos dogmes; un travail de pénétration. C'est ce que saint Augustin exprimait admirablement par ces paroles : INTELLIGAS... RATIONIS LUCE CONSPICIAS etc.

En effet, ces vérités surnaturelles, bien que supérieures à notre raison, sont loin d'être de tout point ténébreuses pour elle. La raison peut en découvrir, sinon totalement, du moins en partie, la lumière par certains côtés. Ou plutôt, précisément parce qu'elles sont surnaturelles, infinies, abîme sans fond de lumières et de clartés, *abyssus luminis*, comme dit saint Bernard, l'esprit humain peut y creuser sans cesse et y pénétrer, sans les épuiser jamais. Ayant donc devant lui, dans cette parole divine, des espaces sans bornes, des perspectives sans limites, il marche, il avance, de lumière en lumière; voilà le sens de l'antique et belle formule : *Fides quærens* INTELLECTUM; et de la noble parole de saint Augustin : AD AMOREM INTELLIGENTIÆ *cohortor*.

Mais des vérités isolées, même pénétrées à fond, ne constituent pas un ensemble; ce sont des rayons, des foyers

épars de lumière. Or, en toutes choses l'esprit humain aspire à saisir les rapports, l'ordre et l'harmonie, à posséder l'ensemble, à embrasser le tout. Et voilà un second et admirable travail que l'esprit humain peut faire sur les dogmes révélés; c'est de les étudier scientifiquement, dans leur enchaînement merveilleux, et dans les rapports qu'ils ont, soit entre eux, soit avec les vérités naturelles, philosophiques, morales, sociales. Nulle doctrine en effet n'est aussi complète, aussi harmonique, aussi bien liée dans toutes ses parties, que la doctrine révélée; et d'un autre côté, comme le Dieu de la révélation est aussi le Dieu de la raison, la vérité révélée non-seulement ne contredit pas la vérité rationnelle, mais, au contraire, elle l'illumine de ses propres clartés : de telle sorte que tout l'ensemble des vérités naturelles ou surnaturelles communiquées par Dieu aux hommes forme comme une chaîne immense; et les dogmes, pareils à ces sommets qui dominent une chaîne de montagnes, et tiennent à toutes ses ramifications, les dogmes tiennent aussi à toutes les vérités, et en les dominant, projettent sur elles leurs reflets lumineux.

C'est ainsi que l'étude de la religion prend un caractère admirablement scientifique, et que cette science de la vérité révélée, bien que partant d'un point immuable, à savoir le dogme, est néanmoins progressive comme toutes les sciences, inépuisable en elle-même, dans son objet, et sans cesse rajeunie par les formes nouvelles et les applications diverses qu'amènent les progrès même de nos sciences humaines et les évolutions de la polémique religieuse. Une telle science, en effet, est toujours actuelle, toujours moderne, toujours de son temps, parce qu'elle est de tous les temps.

Un admirable exemple de cette manière d'étudier la religion, c'est la *Somme théologique* de saint Thomas. A toutes les pages, dans toutes les thèses de la *Somme*, que fait saint

Thomas? Un travail philosophique sur les dogmes; il les établit d'abord par leurs preuves propres, par l'autorité, par les textes, par l'Écriture et la tradition; et toujours à ces démonstrations il ajoute l'argument philosophique ou de raison. Puis, après avoir établi le dogme, il le scrute, il le fouille pour ainsi dire, il le pénètre dans toutes ses profondeurs, afin d'en tirer par le travail de l'intelligence tout ce qu'il recèle dans sa formule. Et il ne se contente pas d'étudier ainsi les dogmes isolément, l'un après l'autre; il en examine l'enchaînement et les rapports, le système pour ainsi dire; il les éclaire les uns par les autres, et c'est ainsi qu'il élève enfin ce monument admirable, chef-d'œuvre du *génie* philosophique et théologique, la *Somme de théologie*.

Ce que saint Thomas a fait avec toute la rigueur des formules et tout l'appareil scientifique de l'école, les Pères l'avaient fait avant lui, dans leur style plus libre et plus littéraire. Soit qu'ils attaquent le paganisme et l'hérésie, soit qu'ils défendent la divinité du christianisme dans leurs immortelles apologies, soit qu'ils exposent simplement les dogmes, et qu'ils entrent dans leurs profondeurs pour en développer des trésors de vérité et de lumière, jamais ils n'oublient d'être philosophes; toujours, au contraire, c'est à la philosophie qu'ils demandent de corroborer leurs preuves théologiques; toujours c'est la foi cherchant à comprendre, *fides quærens intellectum*, afin de mieux admirer. Si les Pères de l'Église n'avaient pas été philosophes, ils ne nous auraient laissé ni ces magnifiques expositions de doctrine qui montrent les dogmes divins justifiés par eux-mêmes, comme dit l'Écriture : *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa*, ni ces triomphantes apologies, qui nous ont tracé la méthode et la voie que nous suivons encore.

Comment saint Athanase, par exemple, eût-il pu défendre, comme il le fit, le dogme de la divinité du Verbe contre

l'erreur d'Arius, si la science philosophique lui eût fait défaut? Cette erreur, sans doute, naissait elle-même d'une mauvaise philosophie, de cette incurable sophistique de l'esprit grec : mais qu'y faire? Quel pouvoir humain pourra supprimer en ce monde la sophistique? C'est précisément parce que la mauvaise philosophie enfantait les hérésies, qu'il fallait que les Pères fussent armés d'une bonne philosophie pour les combattre.

Sans la philosophie, d'ailleurs, la science théologique même n'aurait pu se constituer; elle n'aurait pas eu son langage; car ces mots d'*Etre*, de *Substance*, d'*Essence*, de *Nature*, de *Personne*, d'*Accidents* et d'*Espèce*, de *Matière* et de *Forme*, et tant d'autres qu'elle emploie sans cesse, sont de la langue de la philosophie en même temps que de la sienne.

Il est donc bien manifeste que la philosophie et la théologie se pénètrent réciproquement, et que la philosophie est absolument nécessaire à quiconque veut entrer avec quelque profondeur dans la science de la religion.

Mais un tel travail, mon cher ami, une telle étude sur la religion, est-ce exclusivement l'œuvre des théologiens de profession, et croyez-vous qu'un laïque instruit, distingué, surtout s'il est de ceux qui se sont voués ici-bas à la défense de l'Eglise, ne pourrait être admis à le faire, pour sa part et selon ses forces? Et croyez-vous qu'il puisse y avoir une étude plus belle, plus élevée et plus attachante pour l'esprit, pour le cœur, pour l'âme tout entière? Non, sans doute.

Mais, évidemment, un tel travail demande un esprit formé par la méthode philosophique, et familier avec les plus hautes questions de la philosophie. Voilà donc pourquoi, aux laïques mêmes, aux laïques éminents qui veulent étudier avec quelque étendue et quelque profondeur la religion, soit pour les jouissances d'esprit et d'âme qu'offre

une telle étude, et pour les consolations profondes que le cœur y trouve, soit pour défendre avec plus d'autorité la religion, voilà pourquoi, dis-je, les études philosophiques, indépendamment de tous leurs autres avantages, sont absolument indispensables; et d'autant plus qu'on vit dans un siècle où la philosophie et la religion sont plus attaquées.

DOUZIÈME LETTRE

Sur le travail. — Nécessité du travail.

MON CHER AMI,

Je n'irai pas plus loin dans ces conseils sans répondre à une pensée dont je vous trouve sans cesse préoccupé.

J'avais à peine commencé à m'entretenir avec vous des diverses études dont je songeais à vous indiquer le programme, que de suite je vous ai vu tout effrayé.

Vous m'avez dit tout d'abord : « Etudier, et comme vous voulez qu'on étudie, avec réflexion, avec suite, la plume à la main, les littératures anciennes et modernes, grecque, latine, française, les littératures étrangères aussi, la philosophie, une philosophie élevée, solide, chrétienne, puis l'histoire, puis la religion, et tout cela non pas seulement pour en faire une simple occupation des loisirs, mais pour élever son esprit, améliorer ses facultés, pour se rendre utile, pour se mettre en état de mieux remplir ses devoirs, comme homme, comme chrétien, comme citoyen, comme père de famille : tout cela, c'est un travail, c'est le grand, le sérieux travail. Mais est-ce donc qu'on y est rigoureuse-

ment obligé ? L'étude sérieuse a des avantages sans doute, on ne peut le nier ; mais elle a aussi sa peine, ses fatigues ; elle assujettit, elle demande l'effort, elle contrarie le cher et juste penchant de l'homme au repos. Eh bien ! une telle étude, si sérieuse, est-elle donc nécessaire ? Le travail est-il un devoir ? Et ne pourrait-on pas s'arranger un vie où le travail n'entrerait pas ?

« D'ailleurs, ajoutez-vous, vous nous croyez inoccupés : c'est une erreur ; on a toujours quelque chose à faire dans le monde : les devoirs de société, les visites, sa famille, son intérieur, ses enfants, si on en a, ses affaires, ce qu'on peut avoir de fortune à surveiller, un *faire valoir*, etc., tout cela prend du temps ; ajoutez à cela les journaux, les lectures courantes ; les journées sont bien vite remplies : est-ce que cela ne suffit pas ? Et y a-t-il réellement, au point de vue de la conscience, une obligation rigoureuse de travailler, comme vous voulez que l'on travaille ? Voilà ce que je voudrais savoir. »

Eh bien ! c'est à cela, mon cher ami, que je vais répondre ; et j'interromps volontiers pour le faire la suite des indications que j'avais à vous donner sur les études possibles à un homme du monde : il serait inutile, en effet, d'aller plus loin, si vous n'étiez décidé à me suivre. Mais puisque vous m'interrogez sur cette grave question du travail, je n'hésite pas, et je vous dis tout d'abord : Non, ce n'est pas un conseil de perfection que je vous donne, quand je vous invite à travailler, et à travailler sérieusement : sachez-le bien, le travail, le travail sérieux, est, d'une manière ou d'une autre, pour tout homme un devoir ; il faut faire quelque chose, quelque chose qui compte, quelque chose de suivi, de constant, de réellement utile ici-bas ; et quand on n'a ni l'obligation, ni le goût d'un travail manuel, ni la nécessité de travailler pour vivre, il faut occuper sérieusement sa vie d'une autre façon. — Voilà ce que j'espère vous démontrer.

Mais avant d'entrer en matière, je vous dois une explication importante, car je veux que ma pensée soit bien comprise. Quand j'invoque à l'appui de mes conseils sur l'étude la grande loi du travail, évidemment je ne veux pas dire qu'il n'y ait pour ceux à qui je m'adresse d'autre moyen que l'étude pour satisfaire à cette loi. Je dis simplement: qu'il y a une loi du travail ; que ce travail est une obligation pour tous ; que pour beaucoup d'hommes, dans les classes riches, l'étude sérieuse, bien ordonnée, dirigée vers un but utile et pratique, aidant à l'accomplissement des devoirs d'état, est un des principaux moyens pour se mettre à même, par le développement de ses facultés, — et de faire fructifier les talents, les dons qu'on a reçus de Dieu, — et de se rendre utile à ses enfants, à sa famille, — et de servir son pays dans la sphère que la Providence a faite à chacun.

Cela dit, je commence :

I

Et pour aller droit au fait, je vous dirai tout d'abord : Non, ne vous y trompez pas, mon ami, le travail n'est pas seulement une chose bonne, plus ou moins importante, mais facultative, et qu'on est libre de faire ou de ne faire pas. Le travail, le travail réel, sérieux, le travail utile, est une obligation rigoureuse, un devoir de conscience, dont il n'est permis à personne de s'affranchir.

Nul n'est ici-bas pour ne rien faire, et pour jouir dans une oisiveté, plus ou moins agitée et stérile, des fruits du travail d'autrui, mais pour travailler aussi lui-même : la volonté de Dieu est formelle à cet égard ; de telle sorte qu'une vie où le travail n'entrerait pas, une vie oisive ou stérilement occupée, comme dit le fabuliste, *multa agendo nil agens*, ne peut rassurer la conscience sur l'accomplissement de ses devoirs en ce monde.

Je le sais, et je le répète, il n'y a pas qu'une forme de travail : il y a le travail des mains, et il y a le travail de l'esprit; il y a les arts, les affaires industrielles et commerciales, l'administration, les sciences et l'agriculture, dont je parlerai, et tout ce qui, en un mot, dans les occupations de la vie, peut mériter le nom de sérieux travail; mais pour vous et tous ceux que leur position dispense du rude travail des mains, pour ceux qui n'ont pas de carrière et ne peuvent s'occuper d'art, d'administration, ni de commerce, ni d'agriculture réelle, je ne vois guère que le travail d'esprit, que l'étude sérieuse, et faite dans le but et dans les motifs élevés, que vous et moi rappelions tout à l'heure, pour accomplir la loi de Dieu qui ordonne le travail.

Me demanderez-vous où se trouve formulée cette loi du travail? Eh! mon cher ami, partout dans les saintes Ecritures : vous n'avez qu'à ouvrir le texte sacré pour la lire à toutes les pages. Je ne sache rien que Dieu ordonne plus expressément et inculque plus fréquemment, plus fortement.

Sur tout cela, je ne viens pas vous faire des phrases. C'est la parole même de Dieu que je veux mettre sous vos yeux, cette parole avec laquelle il n'y a pas à disputer, ni à contredire, et qui d'ailleurs ici ne fait qu'exprimer l'obligation naturelle, mais avec une force, une gravité, une autorité souveraine, devant laquelle, bon gré, mal gré, il faut plier; car elle décide de tout.

Voyez, mon cher ami, à l'origine même des choses, au lendemain de la création, quand l'homme, avant son péché, était encore dans tout l'honneur de son innocence et l'intégrité de sa nature, Dieu lui impose le travail. Il le place dans le paradis des délices : pourquoi? Est-ce uniquement pour en jouir et ne rien faire? Non. Remarquez bien l'expression du texte sacré : c'est pour y travailler : *Posuit eum*

in paradiso voluptatis, UT OPERARETUR[1]. La terre alors n'était pas maudite, l'homme n'était pas déchu : il sortait des mains du Créateur; l'image divine resplendissait de tout son éclat sur son front : eh bien, Dieu veut que l'homme innocent travaille, que de la terre féconde il tire des fruits qui seront les siens, puisqu'ils viendront de son travail, et c'est ainsi qu'il entre en coopération avec Dieu, qu'il participe à l'action créatrice ; car tel est l'honneur et la dignité du travail, qu'il associe pour ainsi dire l'homme à Dieu, et cela partout, dans l'industrie, dans l'art, dans l'agriculture, comme dans les plus hautes spéculations de la pensée. Et voilà pourquoi Dieu impose le travail à l'homme innocent, comme une loi de sa nature et une condition de sa vie. Et c'est pourquoi aussi, veuillez bien le remarquer, toutes les facultés de l'homme réclament le travail, ont besoin du travail, pour entrer en activité et se déployer, et sans le travail, elles languissent et périssent.

Quand l'homme eut péché, le travail ne cessa pas d'être la loi, l'honneur et la dignité de sa vie; mais il devint obligatoire à un titre nouveau, et plus impérieux encore. Il fut imposé à l'homme comme un châtiment mérité, comme une expiation nécessaire. Et voyez avec quelle force et quelle autorité toute divine fut portée la sentence : « La terre est « maudite pour ton travail; tu n'en tireras ta nourriture « tous les jours de ta vie qu'au prix d'un rude labeur. Elle « te produira des ronces et des épines ; tu mangeras ton « pain à la sueur de ton front[2]. »

Telle est la sentence, et voilà la nouvelle condition de l'homme. On ne peut pas la décliner ; il n'est pas permis, ni même possible, vous le verrez, de s'y soustraire. L'homme, en expiation de son péché, doit arroser de ses

[1] *Gen.*, 2-15.
[2] *Genèse*, III, 17-19.

sueurs une terre maudite, et c'est comme un premier baptême dans lequel il doit laver la tache de son front. Le travail est devenu une partie de la pénitence imposée à l'homme coupable et déchu. Voilà notre condition, à tous tant que nous sommes : bon gré, mal gré, nous sommes condamnés à la peine, au labeur, sous une forme ou sous une autre; comme il est dit quelque part dans la sainte Ecriture : « C'est là ce « joug pesant qui a été posé sur tous les enfants d'Adam, « *jugum grave super filios Adæ* [1]. »

Et, veuillez le remarquer, la sentence est absolue, universelle; nul n'en est excepté : elle pèse sur l'humanité tout entière. Ceux même que leur position et leur fortune paraissent en exempter ici-bas, et qui n'ont pas besoin de travailler pour vivre, ceux-là y sont astreints non moins que les autres. Écoutez Bourdaloue commentant cette forte parole : *Jugum grave super filios Adæ*, et expliquant la rigueur, l'universalité de la sentence qui nous condamne à travailler : « Sur quels enfants d'Adam, se demande-t-il, « pèse donc ce joug? » Et il répond : « Sur tous sans exception, « depuis celui qui est assis sur le trône jusqu'à celui qui est « couché dans la poussière, et depuis ceux qui portent la « couronne et la pourpre jusqu'à ceux que la pauvreté réduit « à travailler presque nus : *à residente super sedem glorio-* « *sam, usque ad humiliatum in terrâ et cinere, et ab eo qui* « *portat coronam, usque ad eum qui operitur lino crudo* [2]. »

Il y en a qui de fait paraissent déchargés du joug, ceux qui sont riches; mais en droit, ils le doivent porter, et en fait ils le portent aussi sur leurs épaules : Dieu sait bien faire que la loi de l'expiation pèse sur eux comme sur les autres. Je ne tarderai pas à vous démontrer ceci.

C'est pour TOUS *les hommes*, dit encore la sainte Ecriture :

[1] *Eccli.*, XL, 1.
[2] *Eccli*, LX, 3, 4.

OMNIBUS *hominibus*, qu'une grande occupation à été créée; créée, c'est-à-dire imposée par Dieu : *occupatio magna creata est*. C'est une obligation indéclinable, faite pour tous; point d'exception.

Job est encore plus expressif dans sa brève sentence : *Homo nascitur ad laborem, sicut avis ad volatum*, l'homme naît pour travailler, comme l'oiseau pour voler[1]. Vivre sans travailler, c'est vivre hors des conditions de la nature humaine ; c'est éteindre, c'est étouffer, c'est anéantir la vie en soi ; c'est ne pas vivre.

Quelles expressions plus fortes voudriez-vous donc pour dire la nécessité, l'obligation, le devoir pour tout homme de travailler ici-bas ?

Mais il y a autre chose encore dans la sainte Écriture : ce sont les châtiments, les flétrissures, les anathèmes prononcés contre le paresseux. La sainte Écriture le poursuit, le harcelle pour ainsi dire, sans relâche et sans pitié.

Ce qui est dit là de l'oisiveté et de la paresse est effrayant. Avez-vous jamais remarqué que d'elles, comme de l'orgueil, il est dit que c'est la racine et la mère de tout péché ?

Initium omnis peccati superbia[2], le commencement de tout péché, c'est l'orgueil. Voilà la malédiction de l'orgueil. — *Omnem malitiam docuit otiositas*[3]; toute malice est enseignée par l'oisiveté. Voilà la malédiction de la paresse ; c'est le même anathème.

Et, chose effrayante et bien étonnante encore : d'après les saintes Ecritures, la fuite de travail, la paresse, c'est le crime de Sodome, celui du moins qui l'entraîna dans tous les autres. Et l'Ecriture signale directement, parmi les trois péchés de la ville abominable, *l'oisiveté de ses fils et de ses*

[1] JOB, v, 7.
[2] *Eccli.*, x, 15.
[3] *Ibid.*, XXXIII, 29.

filles. Telle fut l'iniquité de Sodome. *Hæc fuit iniquitas Sodomæ*[1].

Mais voyez comme l'Ecriture a recours à des expressions inouïes, à des comparaisons, à des peintures d'une énergie incroyable, pour flétrir l'oisiveté, et déverser sur elle le mépris :

« Le paresseux a été lapidé, — non pas avec des pierres, « remarquez bien, il n'en était pas digne, — mais *avec de la « boue;* et tous n'ont qu'une voix pour dire le mépris qu'il « mérite : *in lapide luteo lapidatus est piger, et omnes lo- « quentur super aspernationem illius*[2]. »

In lapide luteo, avec de la boue. Peut-on pousser plus loin le mépris et le dégoût ? Cependant le texte sacré a été plus loin encore, il a trouvé une image encore plus insultante : « Le paresseux a été lapidé, pas même avec de la boue, « avec quelque chose de plus répugnant, avec le fumier des « vaches, *de stercore boum lapidatus est piger* ; et quiconque « l'aura touché se hâtera de secouer sa main, *et omnis qui « tetigerit eum, excutiet manus*[3]. »

Voyez maintenant la paresse prise au vif, et décrite, dans sa nonchalante inertie, par la sainte Ecriture.

Il est jour, les hommes d'activité et de travail sont à leur ouvrage, dans les ateliers, dans les champs, dans leur cabinet : le paresseux, lui, est encore sur son lit, et n'a pas la force de se remuer ; et « comme le gond d'une porte entre- « bâillée, il se tourne et se retourne sur lui-même, sans « pouvoir se lever, *sicut ostium vertitur in cardine suo, ita « piger in lectulo suo*[4]. »

Et quand enfin il sera sorti du lit, le voilà, tout le jour, inactif ; « sa main, il la cache sous son aisselle, et c'est une

[1] Ezech., xvi, 49.
[2] *Eccli.*, xxii, 1.
[3] *Ibid.*, 2.
[4] *Prov.*, xxvi, 14.

« fatigue pour lui s'il faut seulement la porter à sa bouche : « *abscondit piger manum sub ascellâ suâ, et laborat si ad os* « *suum eam converterit*[1]. »

Qu'est-ce que cet homme, et quel fond peut-on faire sur lui ? Quoi qu'on en attende, on est sûr d'une déception. « Ce que le vinaigre est aux dents, et la fumée aux yeux, « voilà ce qu'est le paresseux pour ceux qui ont cru pouvoir « mettre en lui quelque confiance : *sicut acetum dentibus*, « *sicut fumus oculis, sic piger his qui miserunt eum*[2]. »

Son châtiment, c'est avec la honte et le mépris public, sa stérilité. « J'ai passé dans le champ du paresseux, et qu'y « ai-je vu ? Les orties avaient tout rempli, les épines en cou- « vraient toute la surface, et les pierres de la clôture étaient « renversées et dispersées[3]. »

Et cette stérilité, châtiment inévitable de l'oisiveté, les saintes Ecritures se plaisent, pour l'humilier davantage, à la mettre constamment en regard des fruits merveilleux du travail. Ecoutez encore :

« A cause du froid, le paresseux n'a pas voulu labourer. « Eh bien ! viendra l'été, et le paresseux mendiera ; mais « on ne lui donnera rien[4]. »

« Les pensées du robuste travailleur sont toujours dans « la fécondité et l'abondance ; mais quiconque est paresseux « est à jamais dans l'indigence[5]. » Il y a en lui stérilité absolue d'esprit, de cœur, de tout.

Je vous le disais tout à l'heure : oui, l'oisiveté, c'est la

[1] *Prov.*, XXVI, 15.

[2] *Ibid.*, X, 26.

[3] *Per agrum hominis pigri transivi : et per vineam viri stulti... Et ecce totum repleverant urticæ. et operuerant superficiem ejus spinæ, et maceria lapidum destructa erat.* (*Ibid.*, XXIV, 30.)

[4] *Propter frigus piger arare noluit : mendicabit ergo æstate, et non dabitur illi.* (*Ibid.*, XX, 4.)

[5] *Cogitationes robusti semper in abundantia : omnis autem piger semper in egestate est.* (*Ibid.*, XXI, 5.)

ruine inévitable de toutes les facultés. Ces facultés sont essentiellement actives; elles demandent perpétuellement la culture, le développement, c'est-à-dire le travail; sinon elles demeurent ou tombent en friche. Elles ne produisent plus que des ronces et des épines, *spinas ac tribulos*. Des fruits amers, des fruits sauvages, voilà les seuls fruits qu'elles puissent donner.

Et voilà pourquoi l'Ecriture a dit : « Le chemin des pa-« resseux est obstrué d'épines : la voie des justes, au con-« traire, est une voie ou on marche sans obstacles[1]. »

Le paresseux s'égare donc de tout point, et c'est pourquoi les saints Livres, après avoir dit son indignité, sa honte, sa misère, parlent de sa folie en ces termes du dernier mépris : « L'homme d'oisiveté est un sot du plus haut degré, « *stultissimus est*[2]. » Que voulez-vous de plus?

Après tant et de si menaçantes paroles, penseriez-vous encore, mon ami, qu'il s'agit simplement, pour l'homme, quel qu'il soit, dans la question du travail, d'une chose facultative? Non, il s'agit là d'un devoir, vrai, réel, sérieux, irrécusable : c'est évident.

II

Mais ouvrons maintenant le saint Evangile, et nous y verrons la loi du travail, la sanction de cette loi, le châtiment du paresseux, les malédictions qui lui sont réservées, tout cela exprimé avec une fermeté, une énergie que l'ancien Testament n'égale pas. Il est impossible de ne pas en être frappé.

Notre-Seigneur Jésus-Christ a multiplié les exhortations et les paraboles pour nous inculquer, sous toutes les formes, cette grande vérité, que nous sommes sur la terre, non pas

[1] *Prov.*, xv, 19.
[2] *Ibid.*, xxvi, 16.

pour ne rien faire, mais pour travailler; non pour demeurer des êtres stériles, infécondes, inutiles, mais pour tirer de nous-mêmes, par notre énergie, nos efforts, notre travail, de bons fruits.

Nous avertissant de la rapidité de la vie, et de la nécessité de profiter de ce rapide passage ici-bas pour emporter avec nous quelque chose qui demeure : « Travaillez, dit-il « quelque part, et faites le bien, pendant que vous avez la « lumière, parce que la nuit vient, pendant laquelle on ne « peut plus travailler[1]. »

Et dans un autre endroit, Notre-Seigneur dit expressément encore : « Je vous ai placés sur la terre, pour que « vous alliez et portiez des fruits, et que vos fruits de- « meurent[2]. »

Or, connaissez-vous le moyen, mon ami, de porter des fruits ici-bas, fruits quelconques, de vertu ou d'étude, dans la mollesse d'une vie oisive, et sans l'activité d'un généreux travail?

Non, on l'a dit, et il est vrai : Celui qui ne fait rien fait bientôt le mal; et cela même est un grand mal de ne rien faire. C'est contre cet homme qu'est dite dans l'Évangile cette foudroyante parole : « Déjà la cognée est à la racine « de l'arbre : tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera « coupé et jeté au feu[3]. »

Notre-Seigneur a repris souvent cette parabole.

Vous connaissez l'histoire du figuier, stérile avec un luxe de feuillage : Notre-Seigneur s'avance vers le bel arbre comme pour y cueillir un fruit, mais il n'y avait que des

[1] *Operamini, dùm lucem habetis; venit enim nox, in quâ nemo potest operari.* (JOAN., IX, 4.)

[2] *Posui vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester mancat.* (*Ibid.*, 13-17.)

[3] *Omnis arbor, quæ non facit fructum bonum excidetur, et in ignem mittetur.* (MATT., III, 10.)

feuilles. Que fit Notre-Seigneur? Il maudit l'arbre, et cette malédiction le dessécha[1].

Écoutez cette autre parabole :

« Un homme avait un figuier planté dans sa vigne. Il vint « pour en cueillir les fruits, et il n'en trouva pas. Alors il dit « au cultivateur de la vigne : Il y a trois ans que je viens « chercher le fruit de ce figuier, et que je n'en trouve au- « cun. Il faut le couper. Pourquoi occupe-t-il la terre[2]? »

« Pourquoi occupe-t-il la terre? » Combien d'hommes et de jeunes gens dans le monde au sujet desquels on pourrait faire la même demande?

Voyez dans cette parabole même le moyen d'échapper à la sentence; il n'y en a qu'un :

« Le vigneron dit : Maître, pardonnez-lui encore cette « année; je vais bêcher la terre tout autour, et y mettre du « fumier, et peut-être qu'il fructifiera; sinon, après cela, « vous le couperez[3]. »

Et veuillez bien le remarquer, ce ne sont pas seulement ceux qui dissipent, qui dilapident les dons, les talents, les facultés reçues de Dieu, mais ceux qui les conservent, SANS LES FAIRE VALOIR, que Notre-Seigneur maudit et condamne, — anathème terrible dans la bouche du Sauveur si doux, — car c'est aux ténèbres éternelles, aux pleurs et aux grincements de dents qu'il les condamne.

[1] *Et videns fici arborem unam secus viam, venit ad eam : et nihil invenit in eâ nisi folia tantum, et ait illi : Numquam ex te fructus nascatur in sempiternum ; et arefacta est continuo ficulnea* (MATT. XXI, 19.)

[2] *Dicebat autem et hanc similitudinem : arborem fici habebat quidam plantatam in vineâ suâ, et venit quærens fructum in illâ, et non invenit.* (LUC, XIII, 6.)

Dixit autem ad cultorem vineæ : Ecce anni tres sunt ex quo venio quærens fructum in ficulneâ hâc, et non invenio : succide ergo illam : ut quid etiam terram occupat? (*Ibid.*, 7.)

[3] *At ille respondens, dicit illi : Domine, dimitti illam et hoc anno, usque dum fodiam circa illam, et mittam stercora.*

Et siquidem fecerit fructum ; sin autem, in futurum succides eam. (*Ibid.*)

Mon cher ami, méditez, je vous en conjure devant Dieu, ces terribles paroles de Notre-Seigneur prononcées par lui dans la parabole *des talents* que chacun de nous doit *faire valoir* : et si j'insiste tant ici, c'est qu'il ne s'agit pas, vous le voyez bien d'une chose légère, mais d'une chose grave et sérieuse entre toutes !

Il est donc question, dans la parabole, de serviteurs qui ont reçu du maître, l'un cinq, l'un deux, l'autre un seul talent. Le maître part, et à son retour, il demande compte à chaque serviteur du talent qui lui a été confié. Qu'en avaient-ils fait? « Celui qui avait reçu cinq talents s'en « alla, et travailla avec ses cinq talents, et en gagna cinq « autres. De même, celui qui en avait reçu deux en gagna « deux autres. Celui qui n'en avait reçu qu'un s'en alla, « creusa la terre, et y enfouit l'argent de son maître. » Que dit le maître aux deux premiers serviteurs? « C'est bien, « bon et fidèle serviteur; parce que tu as été fidèle en « une petite chose, je vais t'en confier de grandes. Entre « dans la joie de ton Seigneur. » Voilà la récompense du travail.

Mais le serviteur paresseux, celui qui avait enfoui le talent du maître au lieu de le faire fructifier par son travail, qu'entend-il, nonobstant ses vaines excuses? « Il fallait, « toi aussi, faire valoir mon argent, et à mon retour je « l'aurais retrouvé avec usure. Et bien ! qu'on lui enlève « son talent, et qu'on le donne à celui qui en a dix... Et « ce serviteur inutile, jetez-le dehors dans le lieu des té- « nèbres, là où il y a des pleurs et des grincements de « dents[1]. »

Qui pourrait ne pas voir là une nouvelle et terrible intimation de cette grande loi du travail, par laquelle chacun est obligé de faire valoir les talents, les dons, les facultés

[1] MATTH., XXV, 14-30.

qu'il a reçus de Dieu, selon sa position et son état? Vous y voyez aussi, avec la loi, sa naturelle et divine sanction : la fécondité et la richesse d'une part, de l'autre la stérilité, la malédiction et la misère éternelle.

Du reste, ouvrez les yeux, mon ami, et regardez autour de vous : c'est ici l'histoire contemporaine, comme l'histoire de tous les temps. Combien d'hommes et de jeunes gens d'aujourd'ui, auxquels chaque mot de la parabole s'applique avec une justesse saisissante! Ils avaient tout reçu de Dieu : grand nom, grande famille, grande fortune : tout ce qui facilite le travail et assure le succès; avec cela, esprit, cœur, âme merveilleusement doués; ils pouvaient des choses admirables! La détestable habitude de ne rien faire a tout stérilisé, tout éteint, tout ruiné.

C'est la punition annoncée par Notre-Seigneur : « Qu'on « lui ôte son talent qu'il enfouit, et qu'on le donne à celui « qui saura le faire valoir. »

Ils n'ont pas voulu acquérir, par leur travail, une valeur personnelle, une considération, un influence, une position à laquelle leur nom même, leur fortune, leurs aïeux leur donnaient droit : tout cela ira à d'autres, aux hommes d'activité et de travail, à ces gens qui font pour eux leurs affaires, puisqu'ils ne savent pas les faire eux-mêmes, à leurs notaires, à leurs avocats, à leurs régisseurs. Que voulez-vous? c'est la sanction inévitable d'une loi naturelle et divine, pour les individus, comme pour les sociétés...

« Arrachez, coupez l'arbre stérile... Pourquoi, en effet, « occupe-t-il la terre? «

« Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé « et jeté au feu. » C'est juste.

« Otez-lui ce qu'il a, puisqu'il ne sait que l'enfouir, et « donnez-le à celui qui a déjà, » mais qui sait faire valoir ce qu'il a, afin que l'un reste dans la stérilité, qu'il a choisie, et que l'autre soit dans l'abondance, qu'il a gagnée.

Peut-on imaginer quelque chose de plus formel et de plus terrible?

Qu'on se récrie, qu'on se retourne tant qu'on voudra : il n'est pas possible d'aller contre de telles paroles; il en sort, je ne dirai pas un rayon, mais des éclairs d'une vérité qui abat toute résistance et foudroie toute paresse.

Vous voulez, parce que vous êtes nés riches, parce que vous avez beaucoup reçu, parce que la Providence vous a comblés, parce que Dieu vous a payés d'avance, vous voulez ne rien rendre et ne rien faire, mais jouir, et vous engraisser — c'est le mot de l'Ecriture; — et vous posant, vous étendant orgueuilleusement et paresseusement sur vos biens entassés, vous dites à votre âme : « C'est bien, j'ai « de l'argent, des terres, des titres, une noblesse; il y en a « pour des années : donnons-nous à notre aise du repos « et des jouissances. » Eh bien, non, cela ne se peut pas : il ne se peut que la vie aille ainsi, et que ceux-là précisément qui ont le plus reçu ne doivent rien, et qu'il y ait pour eux en ce monde je ne sais quel privilége insolent de mollesse, d'orgueil et de fainéantise.

Comment donc? Mais il est dit dans l'Evangile que même « une parole oiseuse, inutile, on en rendra compte. » Et on ne rendrait pas un compte sévère de toute une vie molle, vaine, fainéante et inféconde!

Mais voyez donc encore cette célèbre parabole des ouvriers et du père de famille : quelle rudesse, quel reproche dans cette vive et méprisante question : « *Quid statis?* Pour- « quoi êtes-vous là, tout le jour, oisifs et désœuvrés[1] ? »

Et quelle autorité dans cet ordre : « *Ite et vos,* allez-vous- « en, vous aussi, à ma vigne, à la peine, au labeur. »

Entendez tout cela pour vous-même, mon ami; ou bien, s'il y a pour vous un privilége, montrez-moi ce privilége,

[1] MATTH., XX, 6.

et sur quoi vous fondez, pour vous, personnellement, une exception.

Cette exception, saint Paul ne la connaissait pas, ni pour lui-même, ni pour personne; et c'est lui, ce grand, cet infatigable apôtre, qui a proclamé avec le plus d'énergie peut-être la loi rigoureuse et universelle du travail, dans ces rudes paroles : « Que si quelqu'un ne travaille pas, qu'il ne « mange pas, *si quis non vult operari, nec manducet*[1] » Oui, il faut être digne du pain que l'on mange, ce pain, qui représente tant de travail, et que nous ne devrions prendre, quand nous nous mettons à nos tables, qu'avec un respect religieux, si nous songions à tout ce qu'il a fallu de la sueur de l'homme et de la rosée de Dieu pour la produire. Eh bien! selon saint Paul, l'homme de paresse, qui n'apporte ici-bas aucune compensation au labeur que ce pain a coûté à ses frères, n'est pas digne de le manger. « Que si quel- « qu'un ne travaille pas, qu'il ne mange pas! »

Et voilà pourquoi saint Paul lui-même tenait à honneur de gagner de ses propres mains le pain qu'il mangeait. C'est ce qu'il répète sans cesse : « Nous n'avons pas mangé un « pain que nous n'avions pas gagné! Nous avons travaillé « de nos propres mains, la nuit, le jour, pour n'être à charge « à personne. » Et ailleurs : « Vous savez que les choses né- « cessaires à notre subsistance, ce sont ces mains qui nous « les ont fournies. » Et encore : Souvenez-vous, mes très- « chers frères, de notre travail et de nos fatigues. Nous avons « travaillé la nuit, le jour, pour n'être à charge à aucun de « vous. Voilà comment nous avons prêché au milieu de vous « l'Évangile de Dieu[2]. »

[1] *Ad Thes.*, III, 10.

[2] *Neque gratis panem manducavimus ab aliquo, sed in labore, et in fatigatione, nocte et die operantes, ne quem vestrum gravaremus.*

Ipsi scitis : quoniam ad ea quæ mihi opus erant, et his qui mecum sunt, ministraverunt manus istæ. (*Act.*, XX, 34.)

Memores enim estis, fratres, laboris nostri, fatigationis : nocte ac die

Et certes, après un tel exemple, saint Paul avait bien le droit de dire aux autres : « Faites votre tâche ; travaillez, « comme nous vous en avons intimé le précepte, et marchez « ainsi avec honneur sous les yeux de ceux qui nous regar- « dent[1]. »

Et il avait bien le droit encore de faire tomber toute la sévérité de ses reproches sur ces hommes et ces femmes d'oisiveté, qu'il représente sous des traits si pleins encore aujourd'hui de vérité, fatiguant tout autour d'eux de leur désœuvrement, de leur inquiète curiosité, et, pour que rien ne manque au tableau, « de leur bavardage. »

Voyez si cette peinture n'est pas prise sur le fait : « On « nous *dit* qu'il y en a parmi vous qui, ne travaillant pas, « vont de tous côtés, empressés, inquiets, curieux. » Il faut bien en effet remplir de quelque chose le vide des journées inoccupées : on jette alors dans ce vide toutes les agitations et les inquiétudes de son ennui, toutes ces misères qui remplacent les nobles occupations qu'on n'a pas. On ne fait rien ; mais on s'enquiert et on se mêle de tout. Et ne voyez-vous pas encore d'ici ces femmes dont parle le même apôtre dans un autre endroit, qui « s'en vont de tous côtés » promener leur ennui, « oisives, et non-seulement oisives, mais verbeuses[2] » et dangereuses par leurs commérages ?

Écoutez ce que leur déclare l'apôtre : « A ces hommes et à « ces femmes-là, nous demandons en grâce, au nom de « Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous ordonnons qu'ils se « taisent d'abord, et ensuite qu'ils travaillent, et qu'ils man-

operantes, ne quem vestrum gravaremus, prædicavimus in vobis Evangelium Dei. (Thess., II, 9.)

[1] *Et operam detis ut quieti sitis, et ut vestrum negotium agatis, et operemini manibus vestris, sicut præcepimus vobis : et ut honeste ambuletis ad eos qui foris sunt : et nullius aliquid desideretis.* (Thess., IV, 11.)

[2] *Audivimus enim inter vos quosdam, ambulare inquiete, nihil operantes, sed curiose agentes.... Otiosæ discunt circuire, non solùm otiosæ sed verbosæ.* (Tim., V, 13.)

« gent ainsi leur pain[1], » ce pain que, selon l'apôtre, n'est pas digne de manger celui qui ne travaille pas.

Un autre apôtre n'a pas contre les mêmes gens, improductifs et fainéants, des paroles moins dures. « Ces gens-là, » le trait est sanglant, mais il est de saint Jude, « ces gens-là « ne sont, à ses yeux, bons qu'à table, et au manger ; » et il les représente « festoyant sans remords et sans crainte, se « repaissant eux-mêmes ; nuées sans eau, ajoute-t-il, qui ne « produiront jamais rien ; arbres d'automne, sans fruits, « deux fois morts, et déracinés ; » ou plutôt portant dans leur oisiveté de tristes fruits, qu'il désigne suffisamment dans cette image intraduisible : « Vagues agitées, jetant « comme une écume toute leur confusion et toute leur honte ; « astres dévoyés, auxquels est réservée la tempête des ténè- « bres à jamais[2]. »

C'est, sous une autre forme et d'autres images, cet anathème prononcé ailleurs dans les saintes Lettres contre les hommes d'oisiveté : « N'attendez rien de la faction des hommes « d'oisiveté et de plaisir ; ils seront balayés, et à jamais[3]. »

Ou, enfin, cette menace terrible que je lis dans saint Paul, et qui résume avec une énergie souveraine toute cette doctrine sur le travail et l'oisiveté : « Une terre, arrosée souvent « du ciel, si elle produit les plantes et les fruits qu'on lui « demande, est bénie de Dieu ; mais si elle ne produit que « des épines et des chardons, c'est une terre réprouvée, et « la malédiction pend sur elle[4]. »

[1] *Iis autem, qui ejusmodi sunt, denuntiamus et obsecramus n Domino Jesu Christo, ut cum silentio operantes, suum panem manducent.* (II Thess., III, 8, 9, 10, 11, 12.)

[2] *Hi sunt in epulis suis maculæ, convivantes, sine timore, semetipsos pascentes*, nubes sine aquâ *quæ à ventis circumferuntur*, arbores autumnales, infructuosæ, bis mortuæ, eradicatæ.... *Fluctus feri maris, despumantes suas confusiones, sidera errantia : quibus procella tenebrarum servata est in æternum.* (Jud., I, 12-13.)

[3] *Auferetur factio lascivientium.* (Amos, VI, 7.)

[4] *Terra enim sæpe venientem super se bibens imbrem, et generans her-*

Je m'arrête ; je ne veux pas ajouter une seule parole à ces paroles redoutables qu'il faut méditer avec crainte et tremblement, nous tous qui avons tant reçu de Dieu, soit les biens de la nature, soit les biens de la grâce.

En terminant, mon ami, je poserai simplement la question suivante : pouvez-vous, là, de bonne foi, dans votre conscience, vous faire illusion sur tous ces passages de la sainte Ecriture que je viens de mettre sous vos yeux, et n'y pas voir la lumière qui s'y trouve, le devoir, le grand devoir du travail, du travail utile, du travail fructifiant, qui éclate dans toutes ces paroles? Que voulez-vous? Voilà la parole de Dieu, voilà l'Evangile. Je ne puis rien à ces paroles, je ne puis pas les effacer.

III

Et cependant, je le crains bien, je n'aurai pas convaincu tout le monde. Il en coûterait tant à certaines gens de s'avouer vaincus ici ! On se raidira contre l'évidence, on se retournera en tous sens, on trouvera quelque misérable objection, quelque pauvre échappatoire.

Et non-seulement les gens déterminés à ne rien faire, les ennemis déclarés de tout travail, les amateurs de chiens, de chevaux, de chasse[1], les promeneurs en tilbury résisteront

bam opportunam illis, à quibus colitur; accipit benedictionem à Deo... Proferens autem spinas ac tribulos, reproba est et maledicto proxima: cujus consummatio in combustionem, (Hæb., VI, 7-8.)

[1] Je le répète encore, je ne condamne la chasse que quand, comme dit Bossuet, elle devient le travail de la vie : *quorum venatus maximus labor est,* et non pas quand elle est un délassement du travail. Je ne condamne même le goût des chevaux que quand il devient une passion absorbante et dispendieuse. La science *hippique* est utile au pays, et elle est cultivée dans quelques écoles de l'État d'une manière spéciale. Il y a des officiers de cavalerie, des vétérinaires, qui ont écrit là-dessus des ouvrages intéressants. Ici comme ailleurs, ce qu'il faut, c'est de faire *sérieusement* ce que l'on fait, et, je l'ajoute, de ne pas plus compromettre sa fortune pour des paris de courses que pour des jeux de bourse ou de cartes. Les courses, en Angleterre, sont suivies par des hommes d'État

ici ; mais d'honnêtes gens même, des gens sérieux, ou qui se croient tels, eh ! mon Dieu ! de bons chrétiens, qui voudraient bien se croire en sûreté de conscience, et qui se persuadent en effet qu'ils font quelque chose, qu'ils font assez, et qui disent, comme vous me le disiez tout à l'heure, mon ami : « Mais je ne perds pas mon temps ; je l'emploie même, ce me semble, assez bien. J'ai quelques affaires, mes fermiers à voir de temps en temps, mes revenus à faire rentrer. J'ai même autour de ma maison un petit *faire valoir ;* et enfin, soit à la ville, soit à la campagne, j'ai les relations, les visites, les devoirs de société. Avec tout cela, une journée passe vite, tout mon temps est pris : la vérité est que je suis toujours plus ou moins occupé, et je ne sais vraiment pas comment je ferais pour trouver quelques heures de plus dans ma journée. »

Voilà bien, mon cher ami, le langage qu'on se tient à soi-même et aux autres, les excuses dont on se paie, les illusions qu'on se fait. J'ai examiné de très-près, et avec une compassion triste, ces excuses, ces raisons, faisant de mon mieux pour les trouver bonnes ; mais je dois vous déclarer qu'avec la meilleure volonté du monde, et en me mettant du mieux que j'ai pu à la place de ceux qui parlent ainsi, il m'a été impossible de trouver au fond de ce langage rien de sérieux et de solide ; et je dois l'ajouter, ce n'est pas sans

très-marquants. Le comte Derby, le chef du parti tory, le type du grand seigneur dans son pays, le comte Derby fait *courir*, et réserve pour ces sortes de dépenses une petite portion de ses grands revenus. — Au surplus, régénérer la race cheveline dans la Grande-Bretagne semble être une partie du patriotisme anglais, et c'est pourquoi nos voisins ont senti si vivement, il y a quelques jours, le triomphe de notre *Gladiateur*. — Mais il faut ajouter que lord Derby a étudié l'histoire, la politique, la diplomatie ; il est le protecteur éclairé des lettres et des arts, et il n'accorde *aux courses* que le superflu de son temps et de sa fortune. Que nos jeunes gens de la haute aristocratie française imitent lord Derby dans ses goûts hippiques, à la bonne heure ; mais qu'ils l'imitent aussi en autre chose et sachent travailler sérieusement comme lui.

une tristesse et une peine amère que j'ai constaté quelles futiles apparences, quels vains prétextes, suffisent à des hommes graves, ou qui devraient l'être, pour se dissimuler le vide de leur vie, et s'y résigner.

En vérité ! voilà ce qui vous suffit ! voilà ce qui vous absorbe ! Quoi ! vous avez quelque flamme dans l'esprit, quelque ardeur dans l'âme, et vous ne pensez pas pouvoir faire *rien de* plus ! Vous estimez assez peu une vie d'homme, pour croire qu'elle ne peut être mieux et plus utilement remplie !

Oui, vous avez l'air occupé, mais au fond vous ne faites rien, vous ne vous occupez à rien sérieusement, vous êtes de ceux dont il est dit : *multa agendo, nihil agens !* Vous ne travaillez pas ; tout votre temps se passe à des agitations stériles ; en définitive, votre vie ne produit rien de réel, et est en pure perte ! Vous le savez, voilà la vérité.

Et pourquoi cela ? Pourquoi ne trouvez-vous pas du temps dans votre journée pour des occupations plus sérieuses, pour un vrai et utile travail ? Parce que vous ne savez pas distribuer et employer votre temps : science capitale. Voilà la cause de cette nullité définitive de votre vie. Mais, mon ami, je suis tout prêt à faire de concert avec vous, et à vous donner un bon règlement de votre vie, de votre temps, et de toutes les heures de votre journée, si vous le voulez.

Quoi ! de bonne foi, quelques tours dans vos champs, souvent bien superflus, quelques hectares à cultiver autour de votre maison, un coup d'œil à des ouvriers, quelques lettres — et combien qui ne se donnent pas même la peine d'écrire leurs lettres et les font écrire par leurs femmes, — puis la lecture de vos journaux, quelques visites faites ou reçues, vous ne pouvez pas davantage ! Vous ne pourriez ni régler, ni circonscrire tout cela, ni rien économiser du temps rigoureusement requis pour faire si peu, ni placer ce peu à tel moment du jour qui n'usurperait pas sur les heures que tout homme sérieux se doit réserver pour le

travail! Non, non, la vérité est, mon cher ami, qu'on n'a pas la science du travail! On n'a pas l'habitude de respecter et d'employer son temps; on ne s'est jamais appliqué à cette habitude souveraine; on s'est trop accoutumé à le laisser glisser pour ainsi dire entre ses mains. Voilà pourquoi on se laisse absorber par des occupations auxquelles on donne dix fois plus de temps qu'elles n'en demandent, ou par des choses qui ne devraient être que secondaires, qu'accessoires, et qui deviennent en définitive toute la vie.

Il faudrait une réforme sérieuse et radicale dans ses habitudes de laisser aller et de mollesse, et alors les quelques heures d'étude élevée et pratique, de travail sérieux, de travail intellectuel, que je demande dans la journée d'un homme digne de ce nom, et qui n'a rien autre chose à faire, on les trouverait sans peine.

Et remarquez-le de nouveau, mon ami, et vraiment après toutes mes lettres précédentes, il est presque superflu de le redire, quand je vous parle d'un travail intellectuel, je ne vous parle pas ici d'étude paresseuse, de lecture frivole, de vaine littérature, sans plan, sans but, sans utilité pratique; je vous parle d'un travail vrai, profitable à tout dans votre vie, soit au développement de vos facultés, soit à l'accomplissement de vos devoirs comme homme, comme citoyen, comme père de famille; et je soutiens que le grand et fécond emploi du temps, dans un tel travail, est une chose si nécessaire pour la culture des talents et des dons reçus de Dieu, si capitale pour votre vie, que je dirais volontiers à un homme dont le temps se laisse absorber par une de ces occupations, utiles, si vous voulez, un moment, mais d'une utilité passagère et accessoire, je lui dirais : « Retranchez plutôt de votre vie cette occupation, si à cause de ce qui est si médiocre, si peu de chose, vous cessez d'être homme. Car on n'est pas homme, quand, en définitive, on ne fait rien, rien du moins de viril, de sérieux,

de vraiment digne de la nature et des dons que l'on a reçus du ciel. »

Que si le travail que je vous propose ne vous convient pas, faites choix d'un autre. Si vous avez des enfants à élever, élevez-les : nulle occupation plus noble et aussi plus assujettissante; mais occupez-vous-en, et sachez vous y assujettir. Si vous avez une grande fortune, gouvernez-la, mais que ce soit sérieusement. En un mot, il faut le travail dans votre vie, mais un travail qui soit sérieux, profitable et constant. Voilà la vérité.

Mais la vérité est encore qu'en tout ce qu'on m'objecte ici se cache une peur secrète et instinctive du travail, de la peine, de l'effort, choses auxquelles la nature répugne toujours, inclinée qu'elle est de sa pente naturelle vers ses aises et le repos.

A tout prix on voudrait écarter de soi ce rude joug, cette dure loi du travail, et s'arranger une vie commode où elle entrerait le moins possible; heureux quand on en peut sauver l'apparence dans sa vie, pour se dispenser d'en avoir la réalité!

Eh bien! mon ami, et pour aller plus loin encore dans ce grand sujet, je vous poserai ici une dernière question : Croyez-vous qu'on puisse parvenir à y échapper totalement, à cette loi suprême, et que si on rejette le joug, salutaire, honorable, imposé par la Providence et par la sentence primitive, à laquelle est assujettie toute l'humanité, croyez-vous qu'on ne s'en crée pas à soi-même, inévitablement, un autre moins noble et non moins pesant, plus pesant peut-être? Croyez-vous que l'inertie, le désœuvrement, l'inexorable ennui qui marche à la suite, et l'inutilité, la stérilité, l'incapacité qui en sont les conséquences, ne soient pas aussi un poids, *jugum grave*, surtout tant qu'il reste à une âme une étincelle de générosité, un sentiment de dignité et de noblesse?

Non, cette obligation, cette nécessité du travail imposée à tout homme ici-bas, c'est en vain qu'on voudrait la décliner : bon gré, mal gré, il faut la subir, et celui qui s'y résigne le mieux, c'est encore celui qui en souffre le moins. L'expérience est d'accord avec ces paroles : j'en appelle à tous les hommes de travail. Oui, par un bienfait de Dieu, celui qui accepte volontiers le travail y trouve le développement régulier et paisible de sa nature; et celui qui s'y livre courageusement y trouve même quelque chose d'heureux et d'attachant, tandis que l'homme d'oisiveté trouve dans cette oisiveté même un vide, un dégoût et des misères plus lourdes mille fois que le travail.

Combien de fois n'en ai-je pas entendu faire l'aveu à de pauvres jeunes gens, à des hommes inoccupés, dans l'intervalle des distractions futiles, dans ces moments où, se retrouvant en face d'eux-mêmes, ils sentent retomber sur eux le poids insupportable de leurs forces sans emploi, et de leurs journées sans fruit!

Ceci est d'expérience irrécusable : oui, ce sont les oisifs qui sentent plus tristement la pesanteur du joug mis sur tous les enfants d'Adam, *jugum grave super filios Adæ!* tandis que, par une compensation de la Providence, — qui ne nous châtie et ne nous commande le travail que pour notre bien, — ceux qui travaillent sont les plus heureux, et ne changeraient pas leur vie occupée et féconde pour une vie paresseuse et stérile.

C'est ce que, devant moi, exprimait il y a quelques jours un des jeunes hommes les plus distingués et les plus noblement occupés de notre ville, grâce à un père intelligent et laborieux qui a su faire de son fils un homme de travail : « Que de fois mes amis ne m'ont-ils pas dit : Etes-vous « heureux, vous, de pouvoir travailler! Si vous saviez, « comme par moment nous nous ennuyons, nous autres, « et ne savons que devenir! »

Oui, ceux qui travaillent sont les plus heureux : Dieu l'a voulu ainsi, et ceux qui fuient le travail pour fuir la peine se trompent, et trouvent précisément ce qu'ils fuyaient.

Et il y a, mon cher ami, une raison à tout cela ; c'est qu'il en est de la loi du travail comme de toutes les lois de la nature : on ne s'y soustrait pas impunément. La nature se venge par des coups infaillibles ; et la première vengeance de la nature contre l'homme qui refuse d'être homme, c'est-à-dire d'employer utilement sa vie, et d'accomplir sa tâche ici-bas, c'est, je vous le disais, cet inexorable ennui qui s'abat sur l'oisif comme sur une proie, et qui fait son châtiment et son supplice.

L'autre vengeance, plus redoutable encore, c'est le ravage que fait dans un esprit, dans un cœur, dans l'âme tout entière, l'absence de travail. L'Ecriture-Sainte a tout dit encore ici dans ce mot profond : *Omnem malitiam docuit otiositas.* Tout, tout doit périr et verser dans le mal, chez un homme qui ne fait rien.

Quels ravages d'abord dans son esprit ! Il est dit dans l'Ecriture Sainte : « J'ai passé par le champ du paresseux « et par la vigne de l'homme insensé, et les orties avaient « tout rempli, et les épines avaient tout couvert, et les « pierres de la clôture étaient dispersées : *Per agrum hominis pigri transivi, et per vineam viri stulti ; et ecce totum repleverant urticæ, operuerant superficiem ejus spinæ, « et maceria lapidum destructa erat*[1]. » C'est l'image vive de ce que devient une intelligence qu'on laisse sans culture : comme dans une terre en friche, les ronces, les épines, les orties, toutes les plantes stériles et vénéneuses s'en emparent et étouffent tout.

C'est impossible autrement : les facultés qu'on n'exerce pas, non-seulement ne produisent plus, mais dépérissent :

[1] *Prov.*, XXIV, v. 30.

et il se fait dans l'esprit, dans l'intelligence, dans les idées, dans les jugements, un abaissement successif et extraordinaire.

Le travail, au contraire, purifie et fortifie. C'est la vie intellectuelle : il élève au-dessus de la vie matérielle. Ce n'est plus la vie des sens, c'est le vie de l'esprit.

On a vu des jeunes hommes que le travail a conservés plusieurs années chastes, même sans grande piété. C'est rare; mais quand le travail, au défaut de la piété, n'est pas là, le ravage dans le cœur, dans la volonté, dans le caractère de l'homme est encore plus désastreux que dans son intelligence.

Car enfin, qu'est-ce qu'un homme qui ne sait pas s'imposer un travail régulier, sérieux? C'est un homme qui ne sait pas vouloir. Et qu'est-ce, pour la vie et pour la vertu, qu'un homme qui ne sait pas vouloir? Dites-le moi.

L'esprit, le cœur, la conscience, tout donc s'éteint, s'abâtardit et se corrompt dans une indigne mollesse. Il n'y a plus là qu'une terre en friche où tout devient sauvage, impur, malsain, parce que tout y demeure inculte. On ne trouve plus là que des eaux dormantes, dans un marais fétide, avec des reptiles venimeux. C'est l'ignominie, c'est la mort : *intentant omnia mortem.*

Et, je le dois avouer, c'est là surtout ce qui me fait tant désirer pour la jeunesse et pour les hommes de mon pays et de mon époque, et pour vous en particulier, mon cher ami, le goût, la volonté ferme, l'habitude du travail, et tant redouter la perte de temps, la vie molle, inoccupée, le vide des années et des jours.

IV

Enfin, il ne le faut pas oublier, et c'est sur quoi je veux insister en finissant : par le travail, le caractère se fortifie en même temps que l'esprit s'élève.

L'application est la vraie force de l'âme. Et si les esprits faciles et inappliqués sont d'ordinaire des caractères faibles, les esprits courageux au travail sont presque toujours des caractères forts.

Le travail, en effet, est un effort. Le travail nous apprend l'énergie : comme il cultive l'intelligence et la rend souple et variée, il donne aussi à la volonté toute sa force, en l'accoutumant à la fixité et à la persévérance. C'est là un avantage immense de l'habitude du travail ; car c'est par là que l'homme devient véritablement énergique, qu'il se met à l'abri des influences et des agitations du dehors, et qu'il trouve en lui-même un point d'appui inébranlable. Oui, vouloir travailler, malgré la fatigue et le dégoût, malgré les difficultés et les obstacles, malgré les distractions et les plaisirs, quelle force cela suppose dans un homme; mais aussi quelle valeur il en retire !

Ne l'oubliez pas, mon cher ami, le courage est pour la vie morale des âmes ce qu'il est pour les fortes études. Le mot seul renferme en lui une haute philosophie : le courage, c'est-à-dire, *l'action par le cœur* (*corde age*). Or, quand ce puissant mobile vient à manquer, quand ce ressort nécessaire se détend, c'en est fait le plus souvent de la vertu comme du savoir. Non, je le répète, nul n'est ici-bas pour ne rien faire; et qui ne fait rien, fera bientôt le mal. Chacun a ici-bas un état, une vocation, une tâche à accomplir, et tout dans sa vie, dans son âme, dans son esprit, dans son cœur, tient à la façon dont il l'accomplira ; et voilà pourquoi je suis si opposé en principe, vous le savez, à ce qu'un homme qui a un état, une carrière, les quitte, pour s'arranger une vie commode, mais inutle.

Voilà aussi pourquoi j'ai si souvent et si fortement combattu en principe le préjugé funeste qui empêche certains jeunes gens de prendre aucune carrière.

Que devient en effet une jeunesse inoccupée? Vous le savez aussi bien que moi.

A une époque qui avait avec la nôtre plus d'une analogie, Tacite a vu de près la chose, et l'a décrite à sa façon en quelques traits si éternellement vrais, qu'on dirait d'un auteur contemporain, tant c'est notre propre histoire. « L'é-« loquence, a-t-il dit, comme les autres arts, est déchue de « son ancienne gloire, non par la disette des talents, mais « par *la nonchalance de la jeunesse, et la négligence des pères*, « par l'incapacité des maîtres, et *l'oubli des mœurs anti-« ques*. » A la place des mœurs de la vieille Rome, quelles mœurs voyait donc Tacite dans la jeunesse de son temps? Lisez : « Rome a des vices à elle particuliers, qui s'emparent « en quelque sorte de l'enfant dès le sein maternel, à savoir « *la passion des spectacles et le goût effréné des chevaux*. »

Est-ce des jeunes Romains de la Rome impériale que Tacite dit ces choses, ou d'une autre jeunesse que vous connaissez bien?

Et voyez où de telles mœurs mènent la jeunesse d'un pays : « Par là, ajoute l'historien, ce qui pouvait nous rester « encore de l'antique vigueur est entièrement énervé : *Si « quid in nobis virile manebat, excidit*. »

Il ajoute enfin ce trait qui peint si bien encore une certaine jeunesse de notre temps : « *Ex paternâ fortunâ licen-« tiam tantùm usurpant*. » La fortune paternelle, cet héritage acquis par de laborieux ancêtres au prix des plus nobles travaux, et qui pourrait permettre à des fils dignes de leurs pères, s'ils savaient mettre à profit leurs avantages, d'arriver à tout, et d'être ici-bas ce qu'ils voudraient, « elle ne leur sert « qu'à une chose : ne rien faire et n'être que des libertins! »

Sénèque ajoute au tableau tracé par Tacite un trait qui l'achève : « *Malarum rerum industria invasit animos; can-« tandi saltandique nunc obscœna studia effeminatos te-« nent*. »

Les voilà bien !... Vous le savez. Et moi je dis que partout où de telles mœurs prévaudront, on verra arriver la décadence.

Savez-vous pourquoi aujourd'hui il y a plus d'hommes nouveaux qui s'élèvent, qu'il n'y a de descendants des vieilles races qui se maintiennent? C'est que les uns travaillent, et les autres ne font rien ; les uns sentent qu'ils ont tout à conquérir par un labeur persistant, et les autres ne comprennent pas que, sans une valeur personnelle, fruit d'un travail assidu, les héritiers des vieilles races ne peuvent que plier sous le poids de leur grand nom.

Madame la Dauphine, cette noble fille de la plus noble et de la plus infortunée des Reines, demandait il y a quelques années : « Que fait donc la jeune noblesse? — Ils ne font « rien, Madame! — Les malheureux! et si nous revenons, « que pourront-ils pour nous aider! »

Certes, cette plainte n'était que trop fondée.

Le goût ou le dégoût du travail, c'est, dans une vie, dans un pays, dans une génération, un oui ou un nom décisif.

C'est par là qu'on est un homme ou un autre; et puisqu'on veut bien me permettre une certaine rudesse de langage, c'est par là qu'on est un homme ou pas un homme.

Il faut d'ailleurs bien connaître ici l'esprit du temps où nous vivons, temps d'égalité démocratique et de luttes sociales. Les priviléges de classes ont disparu; l'homme se compare à l'homme, et chacun aujourd'hui est apprécié selon ce qu'il vaut et ce qu'il fait. Nos institutions, en multipliant l'usage des épreuves et des concours à l'entrée de toutes les carrières, ramènent chacun à son mérite personnel. C'est pourquoi tout homme qui veut compter aujourd'hui doit être plus ou moins fils de ses œuvres.

Tout grand homme, d'ailleurs, comme tout grand siècle, a toujours été fils de ses œuvres. Autrefois, on travaillait et

on savait faire travailler. Et de là les grandes choses que la France a vues et qu'elle a faites. On travailla au commencement du XVIIe siècle. Ces grandes années, comme dit Bossuet, étaient en travail du siècle de Louis.

Mais qu'attendre d'un siècle, d'une race, d'un homme qui ne travaille pas, sinon une prompte et irrémédiable décadence?

Et cela est juste. C'est la sanction nécessaire de la loi divine qui commande le travail : bon gré, mal gré, on subit cette loi, et ceux qui y résistent la proclament encore par le châtiment que leur inflige la loi méprisée.

Mais savez-vous, mon cher ami, dans cette triste dégénérescence dont la loi du travail méprisée frappe ses contempteurs, un spectacle encore plus triste? C'est l'orgueil dans cet abaissement; c'est la sottise qui s'en applaudit et s'en fait, cela se voit, un titre de gloire, une misérable vanité; c'est le mépris déversé sur la vie occupée; c'est ce que j'appellerai la théorie de la fainéantise orgueilleuse. — Oui, et la chose date de loin, car je la trouve encore nettement caractérisée dans cette remarquable parole de l'Ecriture : « Le « paresseux se croit plus sage que sept hommes dont les « lèvres versent la science, *sapientior sibi piger videtur* « *septem viris loquentibus sententias* [1]. »

Je ne sache rien de plus insupportable que ces prétentions de la paresse et de l'ignorance.

On voit plus encore : on voit des gens qui non-seulement n'aiment pas le travail pour eux, mais qui ne l'aiment pas chez les autres. Ils en ont horreur comme d'un ennemi. Ils le poursuivent là où ils le trouvent [2].

[1] *Prov.*, XXVI, 16.

[2] En voici un exemple bien frappant. On m'a raconté ceci :

Un jeune magistrat, qui, avant d'obtenir son siége dans une cour de province, avait suivi les exercices historiques et littéraires des Bonnes-Etudes, présidés par MM. Berryer, Hennequin et Lacretelle, voulut créer quelque chose de semblable dans la ville qu'il habitait. Il commença par

Mais laissons de telles misères. Revenons aux grandes pensées qui nous occupaient d'abord. — Mettez, mon ami, de côté, généreusement, tous les préjugés, tous les prétextes et toutes les tentations de découragement. Elevez-vous, pour vous fortifier contre vous-même et contre les mauvais exemples, au nobles considérations qui dominent tout ici. On a beau les oublier, elles subsistent et condamnent impitoyablement nos inerties, nos mollesses, nos pitoyables défaillances, le non emploi de notre temps et de nos forces, la déperdition déplorable de la jeunesse, de la vie, de l'intelligence, du talent, de tous les dons les plus précieux reçus de Dieu. Et c'est là ce qui excite en ce moment, et si ardemment, mon zèle, non-seulement pour les âmes qui me sont connues et qui me sont chères, comme la vôtre, mais pour toute cette multitude de jeunes gens et d'hommes

réunir modestement dans sa demeure dix-huit à vingt jeunes gens, auxquels il traça une espèce de programme pour l'étude des anciennes institutions de la France. Divers sujets importants avaient été répartis entre les membres de cette société historique. C'étaient, par exemple : la naissance et la constitution de la féodalité ; les causes de la chute des Mérovingiens; la grandeur et la décadence de la race Carlovingienne; la perception des Impôts et l'administration des Finances sous l'une ou l'autre dynastie ; la question de savoir s'il était resté des vestiges des Municipalités romaines ; l'influence politique du Clergé sous les deux premières races ; en quoi consistaient les Immunités, etc. On n'avait pas la prétention de donner à toutes ces questions difficiles des solutions complètes et très-scientifiques ; mais on les ébauchait, on les étudiait avec ardeur. On se familiarisait peu à peu, dans ces réunions qui avaient lieu au moins deux fois par mois, avec l'histoire du vieux droit public du pays.

L'esprit de cette société était religieux et légitimiste. Il semblait donc qu'elle dût être particulièrement protégée par l'aristocratie du pays.

Il n'en fut rien. Une dame, renommée par les agréments de son esprit et le charme avec lequel elle faisait les honneurs de ses salons, avait près d'elle ses deux fils, sous-lieutenants de cavalerie. Elle habitait au deuxième étage, au-dessus de l'appartement où se réunissait la société historique. Là s'ourdit une sorte de conspiration contre l'inoffensive société. Un soir, au moment où la séance venait de s'ouvrir et où les lectures étaient commencées, les membres de la société entendirent des coups redoublés sur leurs têtes. C'étaient les jeunes officiers et leurs amis qui faisaient un tapage infernal. Puis on entendit sonner avec violence. Un

dans le monde, si bien doués quelquefois, qui pourraient tant pour eux-mêmes, pour leurs familles, pour la société et pour Dieu, et qui perdent tout, parce que le découragement les a gagnés, ou que la paresse les a envahis, parce que cette grande et sainte loi du travail, et la conviction de sa rigoureuse nécessité, n'a pas saisi leur âme et inspiré à leur cœur la généreuse énergie que je voudrais vous inspirer.

Il n'y a pas, je le répète en terminant, d'illusion à se faire sur tout ceci ; et je ne comprends pas, quant à moi, qu'un jeune homme, qu'un chrétien, qui a une conscience, puisse être tranquille et se croire dans l'ordre de Dieu, quand il

message fut apporté et remis au président ; il contenait ce petit billet de la dame du second étage :

Messieurs les auteurs *savants*,
Qui visez à la gloire,
Laissez là votre histoire :
Contentez-vous du *roman !*

Cela ne brillait pas par l'orthographe et la richesse de la rime ; mais c'était vif et provoquant.

Un des membres de la société, qui a occupé depuis des fonctions très-importantes, répondit par le quatrain suivant :

Vous que l'on voit si peu, que l'on entend si bien,
Est-ce sur ces exploits que votre espoir se fonde ?
N'avez-vous pas d'autre moyen
Pour faire du bruit dans le monde ?

La séance reprit ensuite, et se termina aussi sérieusement qu'à l'ordinaire.

Mais quinze jours après, le tapage recommença avec plus de violence encore. Alors de hautes autorités intervinrent, et firent cesser cette guerre de la frivolité contre le travail sérieux, de l'ignorance contre le désir de savoir. Cela aurait pu prendre même des proportions plus graves. C'était une année avant la révolution de Juillet.

L'aristocratie de la province en question croyait-elle être bien utile au Roi et à elle-même en multipliant les impertinences et les tracasseries contre quelques jeunes gens obscurs et laborieux, qui ne demandaient pas mieux que de bien vivre avec elle, et même de la défendre, en remettant en honneur les vieilles traditions de notre droit public ? Non, elle était assez vaine et inintelligente pour ne pas vouloir qu'on *travaillât*, même quand c'était pour elle.

manque à cette essentielle prescription de Dieu, quand il ne se résigne pas à remplir sa tâche ici-bas, à mettre enfin sur ses épaules, d'une manière ou d'une autre, le joug imposé à tous les enfants d'Adam.

La vraie question, la voici donc : quand on vous demande d'occuper sérieusement, utilement votre vie, en un mot, de travailler, il ne s'agit pas d'une chose que vous puissiez, à votre gré, faire ou ne pas faire. Vous n'êtes pas en présence d'un conseil de perfection, à l'usage simplement de ceux auxquels il agrée; vous êtes en présence d'une sentence divine, d'une loi rigoureuse et obligatoire; vous êtes en face d'un devoir, dont vous ne pouvez, dans votre conscience d'homme et votre conscience de chrétien, vous affranchir. Vous pouvez choisir tel ou tel travail, en consultant vos goûts, vos aptitudes, les circonstances où la Providence vous a placé, le bien à faire à ceux qui vous environnent, et vos devoirs d'état avant tout; mais il faut un travail dans votre vie. Il faut travailler; car vous êtes pour cela sur la terre. Il faut prendre votre part de cette grande expiation de l'humanité. Et quelles que soient les répugnances de la nature, il faut les faire plier devant ces grandes pensées. Et j'ajoute, m'élevant à des considérations supérieures encore : quelles que soient aussi les douceurs du travail, quand on s'y est accoutumé, quels que soient les charmes de l'étude, de la vie intellectuelle, de la culture de l'esprit, il faut, dans l'accomplissement de sa tâche et dans les mobiles de sa vie, aller plus haut et plus loin : aller jusqu'au vrai fond des choses, et avant tout, voir dans le travail sérieux la volonté de Dieu, l'ordre de la Providence : ordonner, en un mot, sa vie dans le travail chrétien, c'est-à-dire dans le travail régulier, suivi, pour *faire valoir* les dons qu'on a reçus de Dieu et satisfaire à tous les devoirs d'état qu'on a à remplir sur la terre.

Voilà, mon cher ami, ce que je serais bien heureux d'a-

voir pu vous persuader. Quant à moi, ma conviction sur ce sujet est si forte, que j'ose me flatter de vous l'avoir fait partager. Je vais donc reprendre avec une nouvelle confiance la suite des indications que j'avais à vous donner, et je vous parlerai dans ma prochaine lettre d'un sujet du plus grand intérêt et de la plus véritable utilité : l'histoire.

TREIZIÈME LETTRE

L'histoire.

MON CHER AMI,

Ma dernière lettre vous a fait un peu crier ; mais vous avez été forcé de convenir qu'en définitive j'avais tout à fait raison, et j'espère vous avoir décidé, non pas à sortir d'une vie molle, oisive, inoccupée, perdue, qui, grâce à Dieu, n'a jamais été la vôtre, mais à vous donner enfin à un travail sérieux et suivi, dans un esprit de foi, et comme à un grand devoir de l'homme et du chrétien.

Je vous ai indiqué déjà, comme sujet possible de beaux et intéressants travaux, la littérature et la philosophie ; je vais aujourd'hui proposer à votre choix de nouvelles matières d'études, moins graves que la philosophie, plus sérieuses cependant que la littérature, bien que ce soit là aussi de la littérature, et à mon sens de la plus grande et de la plus virile : je veux parler de l'histoire. Et je vais d'abord vous dire quelques mots de la nécessité d'une telle étude pour vous et pour vos amis.

I

NÉCESSITÉ DE L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE

L'histoire est un champ immense, et qui de nos jours a été très-exploré ; c'est l'histoire qui a de préférence attiré les hommes de notre temps, et provoqué les travaux qui honoreront le plus ce siècle. Mais, je ne saurais trop le redire, ma pensée n'est pas d'imposer à un homme du monde l'étude de tous les ouvrages que je dois ici recommander; ce sont simplement des indications que je donne et des invitations que je fais. C'est à chacun de prendre sa part dans ce vaste champ, de se tracer un bon plan, de s'ouvrir un bon sillon, et de le suivre.

Du reste, mon ami, je n'emploierai pas un temps superflu à démontrer l'intérêt et le charme de cette étude pour tout homme qui a du loisir : c'est une nécessité, aujourd'hui surtout, de ne pas demeurer étranger à la science historique, et de la posséder au moins dans un certain degré, que le développement des relations internationales et de la vie politique chez tous les peuples rend plus que jamais indispensable. Qui n'est d'avance convaincu à cet égard?

« L'histoire, disait déjà le premier orateur et le premier « philosophe de l'ancienne Rome, l'histoire est la lumière « des temps, la contemporaine du genre humain, la déposi- « taire des événements, le témoin de la vérité, l'âme des « souvenirs, la grande conseillère de la vie humaine, la « messagère des siècles passés. »

« Sans elle, disait encore Cicéron, nous vivons dans une « honteuse ignorance de tout ce qui nous a précédés : et « est-ce là autre chose qu'une puérilité éternelle, qui fait « de nous des enfants, et des étrangers pour le reste de « l'univers ? »

Les grands génies du XVIIe siècle ne pensaient pas autrement.

On connaît les admirables pages de Fénelon, dans sa *Lettre à l'Académie*, sur l'étude de l'histoire. Je ne saurais trop, mon ami, vous recommander de les relire. Elles sont dignes de vos méditations. Je n'en citerai ici que ces courtes et remarquables paroles :

« L'histoire est très-importante ; car c'est elle qui nous « montre les grands exemples, qui fait servir les vices « mêmes des méchants à l'instruction des bons, qui dé- « brouille les origines, et qui explique par quel chemin les « peuples ont passé d'une forme de gouvernement à une « autre. »

On sait quel cas Bossuet faisait de l'histoire, et combien il la conseillait aux particuliers comme aux princes. Selon lui, « un honnête homme ne peut ignorer ni son pays ni le « genre humain. » Et une des grandes louanges qu'il donne à la jeune Henriette d'Angleterre, dans l'oraison funèbre de cette princesse, c'est d'avoir eu un goût sérieux pour cette étude. « C'était, dit-il, le dessein d'avancer dans cette « étude de la sagesse qui la tenait si attachée à la lecture « de l'histoire..... Elle y perdait insensiblement le goût « des romans et de leurs fades héros, et soigneuse de se « former sur le vrai, elle méprisait ces froides et dange- « reuses fictions. »

J'avoue que bien souvent, dans ma vie, en voyant les longues heures que les femmes et les hommes du monde perdent à la lecture de ces feuilletons et de ces romans, si vains et si vides, c'est le moins qu'on puisse dire de la plupart, et dont il ne reste absolument rien, quand il n'en reste pas des impressions dangereuses, j'ai déploré qu'on n'employât pas plutôt ce temps à des lectures historiques, qui, bien choisies et bien conduites, auraient non moins de charme et un bien autre profit.

Car l'histoire n'est pas seulement une lecture instructive, pleine de graves et fortes leçons ; c'est encore une lecture très-attrayante, très-curieuse, mais de la plus légitime et de la plus noble curiosité, et si variée, que l'intérêt ici est sans cesse renouvelé.

Mais, en dehors de l'intérêt profond qui s'attache aux études historiques, comment ne pas sentir quelle lacune l'ignorance de l'histoire laisse dans une intelligence, quelles que soient d'ailleurs son aptitude et sa vocation particulière ?

Je ne parle pas seulement ici de ceux pour qui une étude approfondie de l'histoire est une nécessité de position : par exemple, quiconque aspire à la vie politique ; tout jeune homme qui entre dans la diplomatie, et veut être non de ceux qui s'y amusent, mais de ceux qui s'y honorent et y servent leur pays ; et encore les magistrats, les avocats, les hauts administrateurs, etc. Je parle de quiconque veut simplement se tenir au courant de ce qui se passe dans le monde, et comprendre quelque chose aux besoins et aux aspirations de son époque.

Car le présent a ses racines dans le passé ; un siècle est ce que l'ont fait les siècles qui l'ont devancé ; une génération hérite du bien et du mal transmis par les générations antérieures ; les institutions qui se développent ou qui meurent ont leur cause de ruine ou de vie dans les faits qui ont précédé. En un mot, une grande solidarité lie ensemble tous les âges, et l'histoire est une toile ininterrompue où tous les fils qui vont faire la trame de demain tiennent à ceux qui ont fait la trame d'hier.

Aujourd'hui surtout, que le monde est ouvert de tous côtés, que les relations entre les peuples ne connaissent plus de barrières, que l'ancien et le nouveau monde ressentent mutuellement le contre-coup de leurs agitations intérieures, que la France est partout, par ses colonies, ses

flottes, ses armées, ses missionnaires, il est indispensable d'avoir des connaissances historiques variées et étendues, si l'on ne veut pas rester étranger aux grandes questions contemporaines, et voir passer les événements sans les comprendre.

Je prends une seule question, la question mexicaine. Qui ne voit de suite toutes les questions historiques impliquées dans cette seule question pour qui veut vraiment l'entendre? Quels sont ces peuples? Quel est leur tempérament, leur caractère et le mélange de sang indien et de sang européen qui fait leur type particulier? Quel rôle sont-ils appelés à jouer dans l'Amérique? Quel intérêt la France, l'Église ont-elles à ce qu'ils se constituent, en présence des États-Unis, d'une façon plutôt que d'une autre? Quelle influence représentent-ils? Par quelles phases ont-ils passé? Quels événements ont amené l'état auquel nous voulons porter remède? Quelles nations les entourent? Et que sont elles-mêmes ces nations? etc. Autant de questions nécessaires pour savoir quel gouvernement le Mexique peut comporter, et ce que nous pouvons y faire. On remonte ainsi jusqu'à la guerre de ces colonies avec l'Espagne, jusqu'à la fondation des colonies espagnoles. Plus on va, plus le champ s'ouvre, et les questions se multiplient. Si l'on est étranger à ces choses du temps passé, on l'est aussi aux choses contemporaines, et on en est réduit alors à ne savoir, sur les questions les plus graves, que ce qu'apprennent les journaux. Bien plus, on ne comprend pas même les journaux.

Et cependant, quels que soient l'intérêt et l'utilité des études historiques, deux choses sont certaines : c'est qu'on sait très-peu l'histoire et qu'on l'étudie très-peu. On sait très-peu l'histoire. La raison en est bien simple : qu'a-t-on pu en apprendre dans les premières études, et surtout qu'en a-t-on retenu? On a eu en main des abrégés; on a parcouru en six ou sept ans, à travers bien d'autres études,

les soixante siècles de l'histoire du monde ; on a su à peu près et en gros les principaux faits, quelques dates, la succession des peuples, les noms de quelques dynasties, de quelques grands hommes ; mais cela n'est pas la vraie science de l'histoire, et cela même se confond et s'efface bientôt dans la mémoire : si on ferme les livres d'histoire, comme on a fermé tous les autres, bientôt on a tout oublié, on ne sait plus même les faits.

D'ailleurs, la connaissance des faits et des dates, si exacte et si développée qu'on la suppose, n'est guère, en soi, qu'un préliminaire de la science historique. C'est le fondement nécessaire des études ultérieures, mais ce n'est pas la science elle-même, et si on s'en tient là, on aura gagné peu de chose. Il ne suffit pas de connaître les faits : il faut les comprendre, savoir quelles causes les ont amenés, quels résultats ils ont produits.

Il faut avouer que si l'histoire n'a pas toujours offert le charme qu'elle devrait présenter, cela tient pour beaucoup à ce que les livres d'histoire n'ont pas toujours été écrits comme ils auraient dû l'être. L'aride nomenclature des faits et des dates, la négligence à remonter aux causes, à expliquer les caractères ; la brièveté des détails, et surtout l'habitude d'oublier la nation tout entière pour ne raconter que la vie du prince, et du prince en habit de guerre ou de cour, voilà ce qui a ôté une grande partie de son charme et de son intérêt à l'histoire.

Il y a deux manières, deux méthodes d'écrire l'histoire, si l'on veut qu'elle soit une vraie science, qu'elle explique les événements, et renferme réellement la lumière et l'enseignement qu'elle doit offrir. Il y a l'histoire, telle que l'écrit Tacite, l'histoire philosophique, qui recherche l'action de l'homme dans le monde, et ne se borne pas à raconter les faits, mais les explique par les mobiles et les ressorts humains; or, quelques pages de cet auteur traduites

en rhétorique ne suffisent pas à cet enseignement. Et il y a, plus haut encore, dans la région où planaient saint Augustin et Bossuet, une philosophie supérieure de l'histoire, qui recherche l'action de Dieu, le plan divin dans le monde, lit par conséquent plus loin dans les événements, les pénètre à une plus grande profondeur, mais cette haute philosophie, on l'enseigne et on l'apprend peu dans les classes.

Eh bien! c'est de cette double façon, quand on est homme, et qu'on est chrétien, qu'il faut reprendre l'étude de l'histoire. Il faut sortir des abrégés et entrer dans la grande histoire, Les abrégés peuvent être encore consultés comme auxiliaires pour la mémoire; mais il faut lire l'histoire élevée, l'histoire vivante, et apprendre en la lisant à juger les hommes et les choses.

Vraiment, je ne puis m'empêcher de le dire ici, il faut avoir l'esprit bien peu sérieux, ou bien affadi par la triste littérature contemporaine, pour ne pas aimer à lire les grands historiens. Tant d'éminents talents se déploient dans une grande histoire! C'est une œuvre littéraire si considérable! Les beautés y sont d'un ordre si élevé, et si variées! Pour moi, à ne considérer là que le plaisir d'esprit, j'avoue que peu d'œuvres du génie humain me donnent autant de jouissances.

Mais là aussi le champ est sans bornes, et il est nécessaire de tracer la route et de mesurer la tâche aux hommes du monde qui ne sont pas savants de profession, et veulent néanmoins ne pas se priver des avantages d'une étude sérieuse de l'histoire, proportionnée à leurs besoins et à leurs loisirs. Essayons donc d'indiquer, sans décourager personne, les degrés qu'on pourrait successivement parcourir dans cette étude.

Je vous parlerai, mon ami, dans plusieurs lettres successives, d'abord de l'histoire moderne, puis de l'histoire ancienne, dans l'histoire moderne surtout de l'histoire de

France, puis des histoires étrangères, et j'achèverai par quelques mots sur la philosophie de l'histoire.

II

L'HISTOIRE DE FRANCE. — QUELQUES INDICATIONS GÉNÉRALES

Les deux grandes divisions de l'histoire, c'est l'histoire ancienne et l'histoire moderne. L'histoire ancienne finit à Jésus-Christ : la croix apparaît au sommet des temps, marquant le point de jonction des deux versants de l'humanité.

Il y a aussi, mêlées à l'histoire profane, l'histoire sainte et l'histoire ecclésiastique ; nous en parlerons à part.

Une question se présente tout d'abord ici. Un homme qui a déjà une certaine connaissance générale de l'histoire, — c'est le point de départ, — mais superficielle, et qui veut enfin apprendre l'histoire sérieusement, doit-il commencer par l'histoire ancienne ou par l'histoire moderne? Pour moi, je réponds sans hésiter : par l'histoire moderne.

Et parmi les histoires modernes, celle qu'avant toutes les autres je conseille de reprendre et de pousser aussi loin qu'on le pourra, c'est l'histoire de France. On le comprend. Comment un Français pourrai-il laisser de côté l'histoire de France? Comment peut-on se résigner à ignorer l'histoire de son pays? Ignorez, s'il le faut, toute autre histoire plutôt que celle-là, C'est manquer à l'un des devoirs du patriotisme, ou plutôt c'est ne pas sentir dans son cœur cette flamme sacrée, que de rester volontairement dans une telle ignorance. Et cependant telle est la désuétude des études sérieuses parmi nous, qu'il n'est pas rare de trouver des personnes du monde, qui ont une certaine culture d'esprit, et ne sont néanmoins que très-confusément instruites de l'histoire de leur pays.

« Je vois avec douleur, disait autrefois le bon Rollin, que

l'histoire de France est négligée par beaucoup de personnes, à qui pourtant elle serait fort utile, pour ne pas dire nécessaire. Quand je parle ainsi, c'est à moi-même le premier que je fais le procès; car j'avoue que je ne m'y suis point assez appliqué, et j'ai honte d'être en quelque sorte étranger dans ma propre patrie, après, avoir parcouru tant d'autres pays. Cependant notre histoire nous fournit de grands modèles de vertus, et un grand nombre de belles actions qui demeurent la plupart ensevelies dans l'obscurité, soit par la faute de nos historiens, qui n'ont pas eu, comme les Grecs et les Romains, le talent de les faire valoir ; soit par une suite du mauvais goût qui fait qu'on est plein d'admiration pour les choses éloignées de notre temps et de notre pays, pendant que nous demeurons froids et indifférents pour celles qui se passent sous nos yeux. »

Les regrets exprimés si naïvement par Rollin, accuseraient d'autant plus aujourd'hui les personnes indifférentes à l'histoire de France, que nous avons ce que Rollin se plaignait de ne pas avoir, des historiens. De nos jours, les études historiques se sont relevées parmi nous, et le vaste champ de l'histoire de France a été exploré en tous sens. Les sources ont été reconnues, les documents primitifs consultés. De grand travaux, soit sur l'ensemble, soit sur telle ou telle époque de notre histoire, ont été publiés.

Nous avons de grandes histoires et des histoires intermédiaires entre les grandes histoires et les abrégés. Nous avons des histoires générales et des histoires particulières ou locales pour certaines époques ou certaines provinces, Nous avons des monographies, des mémoires, des histoires. par lettres, par leçons, des considérations sur l'histoire, etc Nous avons enfin les sources originales, non pas seulement la grande collection bénédictine continuée par l'Académie des inscriptions, mais la collection des *Mémoires* jusqu'à la fin du XIIIe siècle, publiée par M. Guizot, celle des chroni-

ques nationales de M. Buchon, celle des *mémoires* depuis le XIIIe jusqu'au XVIIIe siècle, dont une double édition a été donnée par M. Petitot, et par MM. Michaud et Poujoulat; les *Archives curieuses de l'Histoire de France*, de MM. Cimber et Danjou; enfin, pour abréger, la vaste publication des *Documents relatifs à l'Histoire de France*, commencée il y a trente ans, et continuée sans interruption par le ministère de l'instruction publique.

Malheureusement, l'esprit des ouvrages, que notre temps a vu éclore en si grand nombre, est très-divers, et indépendamment des faux points de vue et des erreurs purement historiques, il y en a qui respirent une hostilité déplorable contre l'Eglise. L'histoire est un des terrains que la presse anti-religieuse contemporaine a choisis de préférence, et qu'elle a le plus exploités : elle a fait mentir contre nous l'histoire même. Pour quiconque tiendrait à honneur de prendre place parmi les défenseurs que la religion compte même dans les rangs des laïques, il y aurait là bien des erreurs à dissiper, des mensonges à réfuter, des malentendus à éclaircir ; erreurs, mensonges, malentendus qui traînent encore dans une quantité de livres, et que nombre d'écrivains secondaires répètent, sans les contrôler, parce qu'ils les ont lus ailleurs.

Et voilà précisément pourquoi, en présence d'opinions aussi téméraires et funestes qu'incertaines et arbitraires, il importe de se munir d'un solide savoir historique; il importe que l'homme du monde, qui lit simplement l'histoire pour s'instruire, choisisse sévèrement ses auteurs. Je dirai là-dessus nettement ma pensée. Il y a des écrits manifestement anti-chrétiens, dont je déconseille absolument la lecture aux hommes du monde — sauf les motifs graves qui pourraient permettre à quelques-uns de les avoir entre les mains. Quant aux écrivains qui ont seulement contre nous des préventions fâcheuses et des préjugés d'éducation, mais

qui ne sont pas systématiquement hostiles à l'Eglise et ne craignent pas de lui rendre justice, — et il est en qui se sont honorés par cette haute sincérité, — s'ils ont fait des travaux historiques importants, je pense qu'un laïque instruit, et d'un esprit mûr, peut les lire, mais je lui conseillerais fort de lire concurremment un auteur sûr qui lui permettrait de les contrôler.

Ma prochaine lettre, si vous le permettez, mon ami, entrera dans le détail des indications nécessaires.

QUATORZIÈME LETTRE

L'histoire de France.

MON CHER AMI,

Je vous disais dans ma précédente lettre que, selon moi, l'histoire par laquelle un homme du monde, qui voudrait reprendre ses études historiques, devrait commencer, c'est l'histoire de France. J'essaierai aujourd'hui de vous indiquer quelques-uns de nos meilleurs historiens, et de dire aussi dans quel ordre, avec quelle méthode et quelle gradation, on peut faire cette belle étude de l'histoire de France.

Peut-être, si l'on n'a encore que des notions confuses sur l'histoire de France, serait-il nécessaire, avant de se jeter dans les grands auteurs, d'étudier sérieusement un de ces ouvrages qui tiennent le milieu entre les grandes histoires et les abrégés, mais qui sont complets. En voici quelques-uns : je nommerai d'abord l'*Histoire de France*, par M. *Auguste Trognon*, excellent ouvrage, remarquable tout à la

fois par l'esprit religieux de son auteur, par la sûreté de la science, la justesse des appréciations, la gravité et la noblesse du style, et auquel l'Académie française vient de décerner le grand prix *Gobert*. C'est un livre que je conseille sans hésiter à toutes les maisons d'éducation chrétienne. Le cinquième et dernier volume de cette histoire vient de paraître. — Je nommerai en même temps celle de M. *Laurentie*, dont le juste et ancien succès fait assez l'éloge; celle aussi de M. *Amédée Gabour*. Je regrette de ne pouvoir parler qu'avec bien des réserves de l'*Histoire des Français*, par M. *Théophile Lavallée*.

Je dois indiquer encore, pour ceux qui voudraient lire quelque chose de moins étendu, et comme *manuel* propre à rappeler les faits, l'*Abrégé chronologique de l'Histoire de France* jusqu'à la mort de Louis XIV, par le président Hénault, édition complétée par M. Michaud : livre utile et exact, offrant des détails essentiels et judicieusement choisis pour la connaissance des faits, des hommes, des institutions et des mœurs.

Ce premier travail fait, et toute la suite de l'histoire de France étudiée et apprise, on lira alors avec plus de fruit des ouvrages plus développés.

On pourra même faire choix d'une époque, d'un siècle pour les étudier *à fond*. Mais il ne faudra pas oublier qu'en histoire surtout, pour étudier à fond une époque, une période quelconque, il est nécessaire de connaître, d'une manière élémentaire au moins, les périodes qui ont précédé et suivi, et tout l'ensemble de l'histoire; et c'est à quoi vous ne sauriez trop vous appliquer, mon ami, soit que vous étudiiez les premiers siècles, soit que vous vous occupiez des derniers temps de notre histoire.

Il y a des personnes qui supposent peut-être que l'étude des premiers temps de notre histoire pourrait être négligée sans inconvénient, ou qu'en tout cas elle offre peu d'intérêt.

Ce serait là, à mon sens, une double erreur. En toute chose, et surtout en histoire, les origines sont de la plus haute importance; et quand aux origines et aux premiers temps de l'histoire de France, ils ont été très-étudiés, et très-éclaircis par la mise au jour des sources, et par les travaux des érudits contemporains.

Sont-ce donc les époques primitives de notre histoire qu'on voudra étudier de près? Je dis que les anciens chroniqueurs et annalistes seront lus avec beaucoup de fruit, et même de charme, en commençant par *Sulpice Sévère* et *Grégoire de Tours*, et en continuant jusqu'aux temps modernes, où les chroniques sont remplacées par des récits et des mémoires du plus grand intérêt.

Pour les origines, *Grégoire de Tours*, traduit de nos jours par M. Guizot, est une excellente et charmante lecture : on sait en quelle haute estime le tenait M. Ozanam. Les *Récits des temps mérovingiens*, de M. Augustin Thierry, inspirés presque d'un bout à l'autre par Grégoire de Tours, qui est le vrai patriarche de notre histoire, offrent un tableau plein de mouvement et de vie, où tout serait à admirer, si l'auteur n'y eût laissé échapper bien des traits se ressentant des préjugés irréligieux dont il s'est si noblement dépouillé dans ses dernières années.

Il ne faut pas s'y tromper, plusieurs de nos écrivains anciens, chroniqueurs et annalistes, ont une valeur littéraire et historique considérable. Quel que soit le mérite de certains auteurs anglais et surtout espagnols, ce sont les français qu'on estime, et avec raison, de beaucoup les premiers, par la date comme par le mérite : ils n'ont d'égaux que les grands historiens classiques. Il en est qui ne sont pas bons seulement à consulter, mais à lire. L'*Histoire des Croisades*, de *Guillaume de Tyr*, est un livre aussi intéressant que judicieux; il y a de même quelque plaisir à étudier, malgré sa rude latinité, l'historien normand *Orderic Vital*. Le pre-

mier de nos chroniqueurs français, *Geoffroi de Villehardoin*, a un grand charme dans la traduction qu'en a donnée Ducange; les mémoires de *Joinville*, à l'aide de quelques notes explicatives, sont une ravissante lecture. M. de Wailly, de l'Institut, et M. l'abbé Millaut, ancien supérieur du petit Séminaire de Paris, en ont donné deux éditions excellentes. *Froissard* est, comme l'on dit aujourd'hui, un *coloriste* inappréciable; *Comines* n'est déjà plus un chroniqueur : il a le génie de l'histoire, et a mérité d'être appelé le Machiavel français.

Si on s'attache à lire l'ensemble de ces collections si précieuses, où se trouvent les auteurs que je viens de nommer, l'on apprendra à connaître l'influence des événements sur les mœurs publiques et particulières, aux différentes époques de notre histoire. De la sorte, on pourra juger le vrai caractère des ces événements, parce qu'on possèdera, si je puis m'exprimer ainsi, leur véritable dossier. Une telle étude enseignerait non-seulement les faits d'une façon peu commune ; mais elle enseignerait aussi les mœurs, les caractères, la vie domestique en même temps que la vie politique et civile. Voilà le fruit qu'on retirerait de l'étude de ces vieux auteurs et des documents que je viens de nommer ici.

Quant aux travaux plus modernes, en donnant la préférence à certains travaux contemporains, je n'ai pas prétendu répudier les historiens autrefois estimés, *Mézerai*, et surtout le P. *Daniel*, auquel les plus savants historiens de nos jours rendent un juste hommage. *Anquetil* est très-loin de les valoir.

Parmi les écrivains modernes, un des plus éminents est sans contredit M. Guizot. Dans ses *Essais sur l'Histoire de France*, et dans son cours de 1828 à 1830, où il a fait de l'histoire de France une histoire de la civilisation moderne comparée, il est remonté aux sources, et a ouvert de nouvelles perspectives à la science. M. Guizot est un grand es-

prit, un esprit généralisateur, qui a de plus le mérite de bien étudier les faits. Tout en rendant justice très-souvent à l'influence salutaire de l'Eglise, il n'est pas exempt des préjugés du protestantisme, en particulier sur la constitution même de l'Eglise dans les premiers siècles, et il faut être sur ses gardes à ce point de vue en le lisant. Mais ses aveux favorables n'en ont que plus de force, quand il parle comme il le fait des évêques, des grands saints, de saint Benoît et des monastères.

Un écrivain qui a contribué beaucoup aussi à ramener à l'étude des sources et à mettre l'histoire de France dans une nouvelle voie, c'est M. Augustin Thierry. Il y a chez cet historien une vue nouvelle et très-féconde, quoiqu'il en ait abusé jusqu'au système, celle des races diverses, avec leurs divers caractères, dont le mélange a formé les peuples modernes. Son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* est une œuvre d'invention et de génie. L'auteur est, en outre, un excellent, un véritable écrivain. Cet ouvrage, toutefois, n'est pas sans défaut. M. Thierry a *forcé* son système et en a fait comme un lit de Procuste; puis il a mutilé et faussé une foule de faits et de personnages pour les y étendre. Mais les plus regrettables taches de ce grand ouvrage sont dues aux préjugés anti-chrétiens de l'auteur et à son étrange animosité contre l'Eglise. Eclairé d'une lumière meilleure vers la fin de sa vie, il s'occupait d'effacer ces taches, et les a fait disparaître des premiers chapitres. La mort ne lui a pas permis d'achever ce consciencieux et salutaire travail. Ses *Lettres sur l'Histoire de France* et son *Essai sur la formation et les progrès du tiers-état*, portent aussi à un certain degré l'empreinte regrettable des premières opinions de l'auteur; mais nous croyons néanmoins que ces deux ouvrages, du reste éminents, peuvent être lus sans danger, dès qu'on s'est armé de quelque défiance, et avec un très-grand profit.

Son frère, M. Amédée Thierry, a fait, non sans mérite, l'*Histoire des Gaulois*, l'*Histoire des invasions barbares*, l'*Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*, et d'intéressants récits de l'*Histoire romaine au* v^e^ *siècle*.

Le correctif nécessaire avec lequel il faut lire les ouvrages de MM. Guizot et Thierry, c'est l'abbé Gorini. Il s'est trouvé, dans une petite paroisse d'un de nos diocèses, un prêtre, un curé de campagne, esprit élevé autant que modeste, laborieux, infatigable, qui, s'attachant à remonter aussi aux sources de notre histoire, et contrôlant, par les documents originaux, les récits et les appréciations de MM. Guizot et Thierry, a réussi, du fond de son presbytère, à donner avec convenance et autorité des leçons d'histoire à ces deux maîtres de la science historique. M. Augustin Thierry avait en haute estime l'humble et savant curé, et tenait grand compte de ses critiques. Nous recommandons avec instance ses bons et savants volumes.

Je regrette de n'avoir à mentionner la grande histoire de M. Henri Martin que pour en déconseiller la lecture : les savantes recherches de l'auteur, la vérité de quelques-uns de ses aperçus, le talent de peindre qu'il y a dans quelques-uns de ses tableaux, disparaissent pour moi devant l'esprit général de l'ouvrage, profondément irréligieux et hostile au christianisme. Pour ma part, je ne recommanderai jamais de tels livres. — Les préjugés protestants de M. de Sismondi rendent également peu sûre la lecture de son histoire estimable à d'autres égards. L'attrait du style manque d'ailleurs trop souvent à son récit.

Il faut bien parler de M. Michelet pour dire qu'il y avait chez lui quelques-unes des qualités du grand historien, s'il ne les eût si tristement perverties. Dans son *Histoire de France* jusqu'au xve siècle, malgré d'étranges abus d'imagination, malgré des disproportions et des lacunes même dans le récit, malgré un esprit trop peu chrétien, il y avait

des parties très-bien étudiées, des tableaux d'une vérité saisissante, des beautés de détail admirables. Mais un jour est venu où le coup d'œil déjà peu sûr de l'auteur s'est entièrement troublé; les passions irréligieuses ont pris l'absolue possession de son intelligence, l'ont jeté, sur les questions de morale, dans les plus bizarres et vraiment les plus honteuses aberrations. L'historien n'a plus été qu'un scandaleux pamphlétaire. Peu d'hommes ont offert un plus lamentable exemple des torts que l'impiété fait au talent.

Le récent volume de M. Lacroix, professeur d'histoire à la Faculté de Nancy, et intitulé : *Dix ans d'enseignement historique*, est un ouvrage instructif et excellent, tout à fait digne d'être mis entre les mains de la jeunesse, et d'être lu par les hommes mûrs.

J'ai dit qu'après avoir pris une connaissance générale, au moins élémentaire, mais très-précise, de toute la suite de notre histoire, on pouvait choisir, comme sujet d'études plus approfondies, non-seulement telle époque particulière, mais encore telle histoire locale, par exemple l'histoire de la Bourgogne, ou du Dauphiné, ou du Languedoc. Si on a un plus grand intérêt à étudier, entre toutes les histoires, celle de son pays, on conçoit qu'il doit y avoir aussi un intérêt particulier à étudier plus spécialement dans l'histoire de son pays celle de sa province. J'insiste sur cet objet, assurément fort digne des études d'un homme de loisir, l'histoire provinciale.

Nos grands Bénédictins du XVIIIe siècle ont posé les assises de cette histoire dans plusieurs provinces : Vaissette, le plus éminent de tous, en Languedoc; Planche, en Bourgogne; Lobineau et Maurice, pour la Bretagne; Calmet, pour la Lorraine, etc.; mais depuis ces vénérables et laborieux successeurs de Mabillon, on a mis en lumière une foule de documents. Que de monuments inconnus de leur temps, et aujourd'hui rendus à la science! On en publie tous les jours

dans les recueils des sociétés savantes; tout honnête homme doit encourager de ses sympathies ces publications, dont il ressort du reste presque toujours une appréciation remarquable du passé catholique. En outre, des écrivains contemporains se sont plu à écrire l'histoire de leurs provinces; par exemple, en Bretagne, MM. de Courson, de la Borderie, de Villemarqué, Pol de Courcy; en Dauphiné, M. Albert du Boys, M. le comte Charles de Monteynard [1] et M. l'abbé Trépied [2]; en Franche-Comté, M. Edouard Clerc et M. Hugon-Dangicourt; en Lorraine, M. Guerrier de Dumast et M. de Metz-Noblat; l'abbé Monlezau en Gascogne; l'abbé Cochet, lauréat et correspondant de l'Institut, en Normandie; en Bourgogne, M. Rossignol et M. Foisset, ont publié sur leurs différentes provinces des ouvrages où l'antique foi et la vérité sont présentées et défendues par la pleine lumière de l'érudition moderne.

Je craindrais, si je voulais faire ici une revue des bons ouvrages qui ont paru de notre temps sur telle ou telle partie de notre histoire, telle ou telle province de notre pays, de me laisser entraîner en ce moment à trop de détails, et aussi de commettre une sorte d'injustice en ne citant pas tous ceux qui pourraient être cités: je ne puis cependant ne pas nommer l'*Histoire des Ducs de Bourgogne*, par M. de Barante, pleine de charme, et où le récit a toute la naïveté et l'intérêt des anciennes chroniques avec lesquelles il a été composé; l'ouvrage de M. Dareste de la Chavanne, sur *l'administration de la France depuis Philippe-Auguste;* les *Fondateurs de l'Unité française,* et la *Monarchie française au* XVIIIe *siècle*, par M. de Carné; le beau travail de M. Wallon, sur *Jeanne d'Arc;* l'*Histoire de madame de Main-*

[1] Publication du Cartulaire de l'abbaye de Domène, avec une excellente préface.

[2] Preuves de l'authenticité du Cartulaire attribué à saint Hugues, en réponse à M. Fauché Prunelle.

tenon, par M. le duc de Noailles, ouvrage considérable, aussi savant et curieux que noblement écrit ; celle de l'administration de Colbert, par M. Clément ; et sur Henri IV, le savant ouvrage de M. Poirson, et le lumineux essai de M. C. Mercier de Lacombe, intitulé : la *Politique d'Henri IV ;* la très-remarquable histoire de Louvois, par M. Camille Rousset, couronnée par l'Académie, etc.

Mais s'il y a une partie de l'histoire de France que je conseille surtout d'étudier à fond, — non pas tant certes aux très-jeunes gens qu'aux hommes mûrs et aux pères de famille, — et vers laquelle d'ailleurs les esprits soient plus portés, c'est celle qui, commencée en 1789, on peut le dire, dure encore. Certes, les événements qui se passent dans cette période, les questions qui s'y débattent, nous touchent d'assez près pour qu'il nous importe de savoir exactement cette histoire ; et les erreurs, que les passions politiques, philosophiques et irréligieuses y ont répandues, sont une raison de plus pour chercher à y voir clair. Je suis très-convaincu, pour ma part, qu'un grand pas sera fait vers la pacification des esprits, quand les événements si complexes de la Révolution seront connus sous leur vrai jour, et le départ entre le bien et le mal déterminé avec la haute et sévère impartialité qui convient à l'histoire. On ne l'a pas assez fait jusqu'ici ; on a trop négligé, en général, ce qui est le grand enseignement de l'histoire, et son intérêt le plus saisissant, quelquefois le plus douloureux, mais aussi le plus lumineux, je veux dire l'étude à fond des caractères et des âmes. Plusieurs aussi, entraînés par les passions du temps, ont trop oublié l'éternelle loi morale et sociale, et ce principe inviolable qu'il ne faut pas amnistier le crime pour les résultats, que la fin ne justifie pas les moyens, et qu'en un mot, il n'est jamais permis de faire le mal pour arriver au bien.

Il est incontestable du moins qu'un homme bien éclairé

sur cette histoire, connaissant à fond les événements et les hommes, les causes et les effets réels, ne flotterait pas dans son appréciation de cette formidable époque à tous les vents de l'opinion et des partis, et serait plus éclairé et plus fort dans les luttes présentes. Ici surtout, ce ne sont pas les livres qui manquent; mais l'embarras est de bien choisir parmi tant de livres écrits la plupart avec la passion contemporaine. Les plus célèbres sont assez connus et entre les mains de tout le monde. Il est inutile de les nommer tous. Je me bornerai à avertir du danger, et à conseiller, surtout aux jeunes gens, d'être en grande défiance, et de ne rien lire sur ces matières avant d'avoir consulté un homme grave et sûr.

Une excellente introduction à l'Histoire de la Révolution se trouve, selon moi, dans quatre publications importantes :

1° *L'histoire du règne de Louis XVI pendant les années où on pouvait prévenir la Révolution*, par M. Droz, de l'Académie française. Ce livre, beaucoup trop peu connu, ne saurait être assez recommandé. M. de Montalembert l'a très-judicieusement apprécié dans son discours de réception à l'Académie;

2° *Les assemblées provinciales avant* 1789, par M. Léonce de Lavergne, ouvrage plein de science et surtout de conscience, mais qui attriste profondément; car il révèle tout ce qu'il y avait en France, au moment de la révolution, d'éléments inappréciables, d'efforts intelligents et courageux, qui devaient et pouvaient, avec un roi aussi parfaitement sincère et bien intentionné que Louis XVI, assurer le triomphe de la vraie liberté et la régénération du pays, si quelques scélérats, passant entre la vanité des uns et la faiblesse des autres, ne s'étaient emparés de tout, n'avaient bientôt tout dominé et tout perdu;

3° *L'ancien régime et la Révolution*, par M. de Tocqueville. On y apprend à connaître ce qu'était la France avant

la Révolution : et rien n'est plus essentiel, car rien n'est au fond plus inconnu. Pour moi, je ne crois pas qu'on puisse porter un jugement sur la Révolution et l'ancien Régime sans avoir lu M. de Tocqueville. Il a plus étudié pour faire cet unique volume que d'autres pour faire de gros livres sur le même sujet ;

4° Les *Cahiers* de 1789 que M. de la Roquette et M. E. de Barthélemy republient.

Sur la Révolution elle-même, l'ouvrage peut-être le plus consciencieux, le plus exact et le plus terrible de vérité, bien qu'il soit encore inachevé, c'est l'*Histoire de la Terreur*, par M. Mortimer Ternaux. Les quatre premiers volumes ne vont que jusqu'à la mort du roi. Il fait commencer avec raison la Terreur dès 1790 ; et quant à moi, je la ferais commencer encore plutôt. Du jour où l'Assemblée Constituante enleva toute force à l'autorité publique, s'en empara, et ne sut ou ne voulut pas s'en servir pour réprimer le désordre ; du jour où il y eut en France un meurtre impuni, c'est-à-dire dès les 5 et 6 octobre, et même dès le 14 juillet, la Terreur a commencé, la Terreur des bons et l'audace des méchants : dès lors, la Terreur régna, et sur l'Assemblée Constituante elle-même. Malgré les esprits généreux qui se trouvaient dans cette Assemblée elle fut misérablement et constamment dominée tout à la fois par la pression des tribunes, par les violences de la rue, et par ceux auxquels Mirabeau criait trop tard et vainement : « Silence aux Trente ! »

Il m'est impossible de ne pas mentionner au moins les deux grandes histoires de M. Thiers : celle de la *Révolution* et celle du *Consulat et de l'Empire*. La première est une œuvre de jeunesse, un plaidoyer en faveur des hommes et des choses d'un temps que M. Thiers avait le tort de trop admirer. Ou je me trompe, ou depuis l'époque qui lui fit prendre la plume, de nouvelles révolutions lui ont donné

sur ce temps, à lui comme à d'autres, de nouvelles et plus sûres lumières. Cet ouvrage n'est certes pas le seul qui puisse faire à un jeune homme, sur cette époque, des impressions dangereuses, et ici, grâce au talent de l'écrivain, ces impressions seraient peut-être dans la suite difficiles à modifier. On a dit de cette histoire que la vérité des couleurs n'y répond pas toujours à l'effet du tableau. Je laisse ces critiques de détail; et je me borne à dire que, quant à moi, l'étude que j'ai faite de près des hommes de la Révolution, de leurs paroles et de leurs actes, de leurs écrits et de leur vie, me donne sur le fond des choses et sur les horreurs de cette époque, des lumières que nul panégyrique n'éteindra jamais dans ma conscience invinciblement éclairée; et cela, du reste, sans diminuer en rien mes convictions sur les déplorables abus de l'ancien régime, ni sur toutes les réformes nécessaires, qui étaient alors également réclamées par la politique, par la justice, par la religion, et que Louis XVI voulait plus sincèrement que personne.

L'*Histoire du Consulat et de l'Empire* a été composée à une époque où M. Thiers avait passé par l'expérience des affaires publiques; ses jugements y ont une bien autre maturité. Sur les choses religieuses en particulier, il a l'intention d'être juste et vrai; à son insu, il est loin de l'avoir toujours été; la lumière lui manque sur bien des points, et je me tiens pour assuré qu'il pourrait modifier davantage encore aujourd'hui ses opinions, en particulier sur la négociation du Concordat, sur les articles organiques, sur les luttes de Pie VII avec Napoléon. La lecture des mémoires, récemment publiés, du cardinal Consalvi, l'y aiderait assurément beaucoup. L'immense popularité de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* est du reste assez notoire. On y trouve les éminentes qualités d'historien qui distinguent M. Thiers et le placent à un si haut rang : la clarté, la rapidité, la vivacité, l'entente des faits, l'habileté d'exposition,

le talent de tout concevoir et de tout exprimer de manière à faire tout comprendre, et ce grand charme, enfin, qui fait qu'on est entraîné par une telle lecture, et qu'on ne peut quitter un volume après l'avoir commencé. Je recommande particulièrement à mes lecteurs le résumé qui termine le dernier volume. C'est là que M. Thiers, plus définitivement éclairé par l'ensemble des faits, et moins fasciné sur son héros, porte sur lui un jugement qui est plus complétement la pensée de l'historien, et qui se rapproche mieux de ce qui sera le jugement de la postérité et l'arrêt de l'histoire.

M. Mignet a donné une courte histoire de la Révolution française, écrite au même temps et sous la même inspiration que celle de M. Thiers; c'est aussi une œuvre de jeunesse, composée avec toute la rigueur de l'esprit de système et empreinte d'une sorte de fatalisme historique, qui ne serait plus aujourd'hui dans les idées de l'auteur. Je ne conseillerais pas non plus à un jeune homme inexpérimenté d'aller chercher dans cet ouvrage la formule de la Révolution française. M. Mignet, depuis lors, a fait d'autres travaux historiques d'un ordre supérieur, parmi lesquels je citerai les *Négociations relatives à la succession d'Espagne.* J'ai particulièrement remarqué, dans ses *Notices et Mémoires historiques*, les pages sur saint Boniface et l'action des Bénédictins en Allemagne. Je regrette d'avoir à prévenir les jeunes lecteurs contre l'*Histoire de Marie Stuart*, du même écrivain; il y a dans ce livre un mérite incontestable, mais qui, à son insu, n'est pas toujours, je le crois, celui de la vérité[1].

Je ne puis omettre ici, et je conseille expressément la lecture des deux grandes histoires de M. de Barante, l'*His-*

[1] Une savante et excellente justification de Marie Stuart a été récemment publiée par M. Wiesener, jeune professeur de l'Université ; et jusqu'à présent les adversaires de Marie Stuart n'ont pas essayé de lui répliquer. C'est intitulé : *Marie Stuard et le comte de Bothwell*, 1863.

toire de la Convention (six volumes), et l'*Histoire du Directoire* (trois volumes), ouvrages remarquables par l'étude des faits, la sûreté des récits, la sérénité et l'élévation du style, la modération et la douceur extrême des jugements.

L'*Histoire de la Révolution*, par M. Lacretelle, a précédé toutes celles que je viens de nommer, et bien que ceux qui sont venus après lui l'aient un peu fait oublier, elle n'est pas assurément sans mérite.

C'est ici que je dois nommer l'*Histoire de la Restauration* par M. Nettement, qui n'est pas encore achevée, mais dont plusieurs volumes importants ont déjà paru. On trouve dans ce livre une grande véracité, un grand esprit de conciliation, et le talent connu de l'auteur.

Parmi les ouvrages épisodiques et les mémoires qui se rattachent à la Révolution et à l'histoire contemporaine, je me bornerai à signaler :

L'*Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année 1812*, par M. de Ségur, ouvrage qui obtint, quand il parut, un si grand succès;

Les Souvenirs contemporains, de M. Villemain, volume d'un intérêt si profond, si vif, si attachant.

Je nommerai aussi les si intéressants *Mémoires de Mme la marquise de la Rochejaquelein*, rédigés par M. de Barante;

Et encore l'admirable *Histoire de Louis XVII*, par M. de Beauchesne, un des livres qui m'ont le plus ému, et surtout le plus éclairé sur la Révolution française;

Et aussi la *Correspondance de Mirabeau avec le comte de La Mark* : je recommande très-particulièrement la lecture attentive de l'Introduction à cette correspondance, par le si regrettable M. de Bacourt;

Enfin les *Dernières années de Louis XVI*, par M. Hue;

Et les *Mémoires de Cléry*.

Je suis très-convaincu que ce n'est pas dans les ouvrages

composés avec effort d'esprit et pour faire triompher des systèmes préconçus, qu'il faut étudier la révolution française, mais dans les livres qui mettent les actes, les paroles, les hommes et les choses sous les yeux. On voit alors, et on juge. A ce titre, je puis signaler comme jetant sur les événements une grande lumière, par les documents authentiques :

Marie-Antoinette à la Conciergerie, et l'*Histoire du tribunal révolutionnaire de Paris*, par M. Emile Campardon. archiviste de l'empire ;

La Justice révolutionnaire, par M. Berryat Saint-Prix ;

L'*Histoire des Journaux en France*, par M. de Monseignat.

Enfin, je ne puis oublier ici la *Correspondance de Marie-Antoinette*, récemment publiée, qui a été une révélation si inattendue et si éclatante d'une des plus aimables et des plus héroïques natures qui furent jamais, et qui est en même temps sur cette époque le monument le plus vrai, le plus authentique et le plus vivant.

Enfin, sans adopter toutes les vues particulières de M. de Maistre et du célèbre Burke sur la Révolution française, il est évident qu'on trouvera un intérêt très-grand à lire les *Considérations sur la France* du premier, et les *Réflexions sur la Révolution française* du second. Burke surtout montre une âme, une éloquence, un génie merveilleux. Il froudroie comme la justice divine. — Evidemment il est très-bon d'entendre sur ces faits ceux qui les ont vus de haut et de loin, et qui n'étaient pas, en écrivant, sous le coup et la tyrannie des événements.

J'ai recommandé d'abord l'étude de cette grande époque de la Révolution française, parce qu'elle dure encore, et que les questions formidables qu'elle a soulevées sont loin d'être toutes résolues. Mais on ne peut pas s'en tenir là. Il n'y a pas moyen d'oublier qu'avant la Révolution il y eut une France, et une France glorieuse ; et certes, pour bien

des raisons, 89 n'est pas chez nous l'unique date à laquelle il faille s'arrêter.

Toutefois, je ne remonterai pas l'histoire de France de siècle en siècle pour indiquer l'intérêt particulier que présente chaque époque; mais comment passer sous silence et ne pas recommander à l'étude spéciale des hommes tant soit peu curieux de connaître la plus glorieuse et la plus féconde époque de notre pays, ce grand XVIIe siècle, ce règne de Louis XIV, sur lequel d'ailleurs tant de travaux remarquables ont été faits : histoires générales ou récits particuliers; biographies, mémoires [1], études de tout genre, sur l'administration, les finances, les guerres, sur toutes les grandes questions et les grands hommes de ce temps-là : voilà assurément qui mérite d'être étudié, voilà qui vaut mieux que les études malsaines, et les entretiens quelquefois plus malsains encore du club et du cercle, et que toutes ces frivolités et ces misérables occupations qui dérobent trop souvent les meilleurs heures et les meilleurs jours! Je le demande de nouveau, comment a-t-on du temps à donner aux vains littérateurs et feuilletonistes de l'époque, et pas un jour, pas une heure pour l'étude des grands siècles de l'histoire de son pays? Plus j'avance dans l'examen détaillé de ce qui pourrait occuper utilement les loisirs d'un homme du monde, plus devient inexplicable pour moi l'abandon si fréquent de toute étude sérieuse. N'est-il pas évident que l'histoire de France, à elle seule, suffirait pour occuper et charmer toute une vie? Nous n'en sommes qu'au XVIIe siècle, et déjà combien d'ouvrages du plus haut intérêt, que bien peu de jeunes gens et d'hommes du monde ont lus, et qu'il leur serait si facile de lire!

[1] Malgré mes répugnances, et toutes les réserves que je suis obligé de faire, je dois nommer ici, au premier rang, le cardinal de Retz et Saint-Simon, celui-ci rival de Bossuet par la splendide originalité de sa langue, et quelquefois par la hauteur de sa pensée.

Si nous remontons plus haut dans notre histoire, nous trouvons Henri IV et la Ligue, les guerres de religion, le protestantisme, la découverte de l'Amérique et l'histoire des colonies européennes dans le Nouveau-Monde, et enfin le Moyen Age.

Le Moyen Age, époque longtemps négligée, obscure, mal jugée, est enfin aujourd'hui plus équitablement appréciée. Là, surtout, dans l'ombre mal éclaircie, dans l'apparent chaos de ces temps, l'incrédulité était allée chercher ses armes, et une histoire également ingrate et mensongère faisait un crime à l'Église de ses propres bienfaits.

Il est un point important surtout qu'on a trop oublié ici : c'est que l'Église, ou la Papauté, au moyen âge, n'a jamais été, en fait, une souveraine paisible et incontestée ; qu'elle a toujours rencontré, ici où là, pour ne pas dire partout, des résistances violentes ; qu'elle était la tête de la société, mais une tête à laquelle le corps était loin de toujours obéir ; et que par conséquent elle ne saurait être responsable de tous les abus, crimes, excès, que certains historiens lui ont imputés injustement, et dont beaucoup remontent même jusqu'au paganisme romain et germanique.

Le jour s'est levé d'ailleurs sur ces grandes questions ; et bien qu'aujourd'hui encore des esprits extrêmes en restent sur le moyen âge au dénigrement absolu ou à l'enthousiasme absolu, un esprit impartial et sincère peut contempler, à côté des misères inévitables, la grandeur réelle de ces temps et la portée véritable des faits.

Quels temps et quels faits immenses ! A s'en tenir aux grandes lignes de cette histoire, les invasions et les établissements successifs des Barbares, l'Islamisme, le règne de Charlemagne, le Schisme grec, la Féodalité, les Croisades, les grands Papes, les grands Ordres religieux, la lutte du Sacerdoce et de l'Empire, les guerres entre la France et l'Angleterre : voilà les grands faits historiques qui domi-

nent tout le moyen âge. Qui ne voit, d'après ce simple énoncé, quel haut intérêt présentent de telles études? Aussi, avec quel ardeur les hommes de labeur ont-ils exploré cette époque! La science catholique et même la science protestante s'y sont exercées à l'envi; et qui veut étudier ces temps n'est pas en peine de trouver d'excellents ouvrages, quelques-uns même écrits par nos frères séparés, que la bonne foi et la vraie science ont transformés en apologistes inattendus de l'Eglise, de la Papauté, et des grandes Institutions catholiques. Comment se fait-il, encore une fois, quand on a des loisirs, qu'on ne soit pas tenté d'étudier par soi-même et de se faire une opinion personnelle, éclairée, sur de tels siècles et de tels faits?

Que ceux auxquels je m'adresse comprennent bien ma pensée. Je ne demande pas à tous les hommes qui ont du loisir de se faire érudits; mais je ne vois certes pas pourquoi ils dédaigneraient de profiter du travail des érudits; et je leur montre comment ils pourraient, avec peu de peine, ou plutôt avec un grand charme, par de simples lectures bien ordonnées, employer noblement leurs loisirs, acquérir d'utiles connaissances, et tenir constamment leur esprit dans une région élevée. Que d'autres s'enfoncent dans le passé et fouillent péniblement le sol de l'histoire; en un mot, que les savants fassent la science; mais au moins que les hommes du monde se donnent la peine de lire, et de profiter de la science toute faite!

Vraiment ici ma surprise est extrême, et mes regrets, je ne veux pas dire mes reproches, s'adressent non pas seulement aux jeunes gens et aux hommes légers, mais à des hommes sérieux et à des chrétiens sincères, qui restent trop indifférents aux questions les plus intéressantes pour leur foi, et ne prennent pas même la peine de lire les ouvrages des catholiques militants, qui sont pour eux sur la brèche, et défendent la cause commune. Comment! voilà

des écrivains, des laïques, tels que MM. Ozanam, Charles Lenormant, Franz de Champagny, Albert de Broglie, de Montalembert, qui consacrent de longues années à étudier quelque point important de l'histoire ; Ozanam use sa vie à faire l'histoire de l'établissement du christianisme chez les Germains ; M. de Montalembert poursuit depuis vingt ans l'histoire de l'ordre monastique en Occident : M. de Broglie publie sur l'Église et l'empire romain au IVe siècle six beaux et savants volumes. N'y a-t-il pas une vraie tristesse à penser que pour beaucoup de catholiques, à qui il en coûterait peu de lire ces ouvrages, ces ouvrages sont comme non avenus ?

Serait-il donc si difficile de faire un travail comme celui que je vais dire, et de lire, dans un temps plus ou moins long, selon les loisirs qu'on a, mais avec suite, la série d'ouvrages que je vais indiquer, qui s'échelonnent pour ainsi dire, et se complètent les uns les autres ?

Commencer, par exemple, avec *Les Césars* de M. de Champagny, y compris *Rome et la Judée ;* poursuivre avec ses *Antonins*, trois ouvrages de premier ordre, que doit suivre un dernier tableau, où se développeront parallèlement pendant le IIIe siècle la décadence du monde païen et les progrès du christianisme. De là, il n'y a qu'un pas aux six volumes de M. de Broglie sur *l'Eglise et l'empire romain au* IVe *siècle;* M. de Broglie donne la main à Ozanam, qui fait suite avec ses volumes sur *la Civilisation au* Ve *siècle :* c'est l'époque de l'invasion des Barbares. On peut poursuivre alors encore avec Ozanam et son *Histoire de l'établissement du christianisme chez les Germains ;* puis on rencontre les belles leçons historiques de M. Ch. Lenormant, qui introduisent plus avant dans le moyen âge, et les quatre magnifiques volumes de M. de Montalembert sur les *Moines d'Occident.* — Un chef-d'œuvre d'érudition et d'équité historique, qui ferait entrer encore plus à fond dans l'intelligence

de ces temps, c'est le *Pouvoir temporel du Pape au moyen âge*, par le modeste et savant abbé Gosselin.

Je pourrais multiplier ces indications, ajouter ici, aux ouvrages cités déjà, l'histoire de quelques grands papes, telle que l'*Histoire d'Innocent III*, par M. S. Hurter, ou de *Grégoire VII*, par Voigt; l'*Histoire de Photius et du schisme grec*, par M. Jager, très-intéressante par le fond des choses; l'*Histoire des Croisades*, par M. Michaud, ouvrage qui n'est pas sans reproche assurément, mais qui, malgré ses défauts, n'a plus, selon moi, la réputation qu'il mérite; enfin, l'*Histoire des Variations*, par Bossuet, où l'origine et les phases diverses du protestantisme sont retracées de main de maître, et qui, malgré les discussions théologiques qu'on y rencontre parfois, offre un intérêt et un charme singulier. N'est-il pas manifeste que ces lectures seraient pour tout esprit quelque peu sérieux du plus haut intérêt, et qu'elles ne demandent pas un travail impossible; qu'il s'agit ici simplement de leur donner une part de son temps, et de les poursuivre avec constance? Voilà comment je comprendrais qu'un homme d'intelligence et de loisir s'occupât d'histoire.

QUINZIÈME LETTRE

Les histoires étrangères.

MON CHER AMI,

Un autre objet d'études historiques, très-intéressant encore et très-important, aujourd'hui surtout, c'est l'histoire des nations européennes. Je dis aujourd'hui surtout; car

dans le système d'équilibre politique qui a prevalu en Europe, et où les rapports de toutes les nations occidentales sont tels, je le répète, que toutes les grandes questions deviennent facilement des questions générales, il est difficile à un homme, qui veut être de son temps et savoir réellement l'histoire, de rester enfermé dans celle de son pays ; d'ailleurs, l'histoire de France se mêle à celle de tous les peuples voisins ; il y a donc grand avantage, même pour bien savoir l'histoire de France, à connaître aussi, dans une certaine mesure, l'histoire des nations étrangères : d'Angleterre, d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, de Prusse, de Pologne, de Russie. C'est donc là encore un nouveau sujet d'étude et un nouveau sujet de reproche pour les hommes du monde qui ne lisent pas, ou ne lisent que des futilités.

Ici, évidemment, le cercle des études s'ouvre et s'agrandit. Un homme qui, après avoir fait sur l'histoire de son pays les lectures que j'ai conseillées, se sentira sollicité à étudier aussi l'histoire de quelques-uns des autres peuples de l'Europe, est un homme déjà gagné à l'étude et au travail sérieux. Je puis donc, en faveur de ceux qui en sont là, — et il y en a, j'aime à le supposer, plus d'un encore parmi nous; — je puis étendre mes indications, et signaler ici, bien que sommairement, sur l'histoire des différentes nations étrangères, les ouvrages réputés les plus intéressants et les meilleurs.

Je donc recueilli ici mes souvenirs ; et de plus, n'ayant pas lu ni pu lire moi-même un nombre si grand d'ouvrages historiques, j'ai consulté les hommes les plus compétents, et c'est sur leur autorité que je parlerai là où je n'aurai pas lu par moi-même.

La meilleure *Histoire d'Angleterre* que j'aie lue est celle de Lingard. D'ordinaire, Lingard est un modèle de science, d'impartialité, de clarté: les recherches et les innombrables

publications de l'érudition contemporaine n'ont porté aucune atteinte à sa légitime autorité. On a du reste, pour le compléter, l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre*, par M. Guizot, qui s'est arrêté à la mort de Charles II : c'est peut-être l'ouvrage le plus remarquable de son auteur. On peut continuer avec lord Macaulay, historien éloquent, mais chez qui l'idolâtrie des whigs et la passion anticatholique se font perpétuellement sentir. Son histoire inachevée n'embrasse que seize ans, de 1685 à 1701.

Les ouvrages de Kemble et de Palgrave, sur les Anglo-Saxons et les Anglo-Normands, ont renouvelé la face de l'histoire sur les époques reculées.

Le *Richard II*, de M. Wallon, est un épisode parfaitement bien traité.

Sur l'Irlande, trois excellents ouvrages, celui de M. Gustave de Beaumont, celui du P. A. Perraud, et les *Lettres sur le catholicisme en Irlande*, qui ont révélé l'Irlande catholique à la France, en 1830 et 1831, sont indispensables à étudier.

Je conseille particulièrement les deux volumes intitulés : *Persécutions religieuses de l'Angleterre : sous Elisabeth*, pour le premier volume ; et *sous les Stuarts*, pour le second, par M. l'abbé Destombes, de Douai. Pour le fond et pour la forme, c'est excellent.

Le meilleur ouvrage, dit-on, sur l'Ecosse ancienne, quoique rédigé pour des enfants, s'appelle les *Contes d'un grand-père*, par Walter Scott ; mais chez lui, comme chez tous les auteurs anglicans, les préventions anticatholiques jouent un grand rôle.

Il est un autre pays, dont la destinée a été sans cesse mêlée à la nôtre, dès avant les temps de Pepin et de Charlemagne : c'est l'Italie. Ici nous avons un excellent *cicerone*, l'*Histoire des Italiens*, par M. Cantù.

Cet historien résume et analyse admirablement les travaux de ses devanciers, tout en y joignant ses recherches et ses découvertes. Il excelle dans le tableau des progrès de la littérature, de la philosophie, de l'instruction publique ; dans la peinture des mœurs, dans l'appréciation des institutions et des constitutions de tous les peuples. Esprit sagace et modéré, il repousse les paradoxes historiques de l'école qui nie les faits pour n'y trouver que des symboles et des légendes. Il est éminemment chrétien et catholique.

Je n'indique pas, à cause de son mauvais esprit, l'*Histoire des Révolutions italiennes*, par Sismondi ; mais je crois pouvoir nommer sans inconvénient l'*Histoire de Florence*, par M. Delécluse.

Nous avons pour l'Espagne une excellente histoire, de l'avis des meilleurs juges : c'est celle de D. Antonio Cavanilles, qui a paru dans ces derniers temps à Madrid, en cinq volumes. Malheureusement, l'auteur, qui vient de mourir, n'a pu aller plus loin que la fin du règne de Philippe II. Cet ouvrage n'est pas encore, que nous sachions, traduit en français ; il importerait qu'il le fût. On m'a surtout vanté l'*Histoire* de la Fuente, qui a en outre publié, dit-on, une très-bonne *Histoire de l'Eglise d'Espagne* en trois volumes. — Je ne mentionne ici l'ouvrage du fougueux protestant, M. Rosseuw Saint-Hilaire, que pour en détourner.

M. de Gerlache a publié, sur le règne de Philippe II des études dont on dit beaucoup de bien.

Antonio Perez et Philippe II, et *Charles-Quint au monastère de Yuste*, sont des épisodes de l'histoire d'Espagne, écrits avec le plus grand talent par M. Mignet.

On lira encore avec intérêt *Philippe II* et *Don Carlos*, par M. de Mouy ;

Et aussi l'*Histoire de Ximénès*, par Héfelé.

On dit très-intéressante l'*Histoire des Maures*, par M. Albert de Circourt (trois vol.), jusqu'à leur expulsion entière de l'Espagne.

Deux autres ouvrages me sont signalés comme excellents sur l'Espagne, c'est l'*Histoire de Ferdinand et Isabelle* par Prescott, en anglais, et l'*Histoire de Philippe II*, par le même, non achevée.

Prescott est, dit-on, un écrivain hors ligne, tout à fait supérieur : le moins anti-catholique des protestants. Il a parfaitement compris et rendu l'enthousiasme religieux et national dont la grande Isabelle a été le type si accompli.

L'*Histoire de la conquête de Grenade*, par Washington-Irving, est un ouvrage intéressant, mais moins sûr que le précédent. Quant aux *Histoires des Maures* et *des Arabes en Espagne*, par Viardot, elles ne jouissent d'aucun crédit.

L'*Histoire de l'insurrection espagnole contre Napoléon*, par le comte de Toreno, est un ouvrage capital, mais à contrôler par l'histoire des guerres de la Péninsule du général Foy, qui a peut-être besoin d'être contrôlé à son tour.

Ce qu'il y aurait de mieux sur le *Portugal* est l'ouvrage d'un Allemand nommé Schœffer, qu'on dit pauvrement traduit en français, mais savant et impartial.

On lira aussi avec intérêt l'*Histoire du schisme portugais dans les Indes*, par M. de Bussières.

Enfin, je ne dois pas oublier, quoique ce ne soit guère que le récit d'un seul événement, l'*Histoire des révolutions du Portugal*, par l'abbé de Vertot.

Pour l'histoire si compliquée de l'Allemagne, on me signale, du professeur Léo, son cours de 1854, sur les origines des peuples et de l'empire germanique : c'est, m'assure-t-on, très-remarquable. — On ne peut pas ne pas mentionner ici l'histoire de Pfeffel, qui est sur le modèle de l'ouvrage du président Hénault, mais plus détaillée,

Pfeffel se recommande par l'ordre, la méthode et la clarté, qualités que n'ont pas toujours ses compatriotes. Cet ouvrage est classique en Allemagne. Du reste, je n'ai jamais lu d'histoire *générale* d'Allemagne; je ne connais ni celle de Schmidt, composée vers la fin du siècle dernier et très-estimée alors; ni celle de *Philips*, qui passe pour un bon ouvrage, écrit dans l'esprit catholique; ni celle enfin de Wolfgang Menzel, dont l'esprit est autre, dit-on, sans manquer toutefois d'impartialité.

L'*Histoire moderne des Allemands*, de Charles-Adolphe Menzel, — malheureusement elle a douze volumes, — passe pour un bon ouvrage, ainsi que l'*Histoire de Gustave-Adolphe*, par Gfrœrer (mort catholique vers 1860); c'est le contre-poison de Schiller.

Il y a un ouvrage très-intéressant sur *Frédéric-le-Grand*, par Otto Kloppe, Prussien et protestant, qui cependant démolit très-justement ce funeste grand homme.

Si l'on ne considérait que le mérite littéraire, je placerais avant tout l'*Histoire des Suisses*, par Müller : de tous les historiens modernes, c'est lui, dit-on, qui a le plus approché des grands historiens de l'antiquité. Du moins, on l'a nommé le *Thucydide de l'Helvétie*. Il a été traduit et continué, dit-on, par le professeur Monnard, de Lausanne.

Sur la Pologne, nous avons l'*Histoire de la Pologne avant et sous Sobieski*, par M. de Salvandy, ouvrage plus éloquent que savant;

Rulhière, *Histoire de l'anarchie et du démembrement de la Pologne*, ouvrage inachevé.

M. Chevé, ancien rédacteur de l'*Ami de la Religion*, a publié en 1863 une histoire de la Pologne, en deux volumes, qui peut être lue avec fruit et sans danger.

Lelewel ne peut être lu qu'avec de grandes précautions. Il a gâté sa science très-réelle par de sots et violents préju-

jugés contre l'Église et contre la chevaleresque aristocratie de son pays. Celle-ci a commis bien des fautes cruellement expiées; mais quoi de plus ridicule que de reprocher aux nobles polonais, comme le pire des crimes, de n'avoir pas compris, du XIe au XVIIe siècle, l'équilibre parlementaire et les instincts du XIXe ?

Je signale à ceux qui voudraient faire des études plus étendues les admirables collections des *Monumenta*, du P. Theiner : ils méritent d'être indiqués au moins à ceux qui veulent approfondir. Il a versé des torrents de lumière sur la conspiration permanente des Moscovites contre les Polonais, et sur les efforts tentés par le Saint-Siége pour préserver la Pologne et l'Europe de cette horreur.

Je dois indiquer aussi le livre très-curieux et très-douloureux du P. Lescœur, sur la *Persécution de l'Eglise catholique en Pologne.*

J'indique encore les excellentes publications du prince Augustin Galitzin, bien qu'elles rentrent un peu dans la sphère de la curiosité. Sous le titre de *Bibliothèque russe et polonaise,* il a publié, de 1858 à 1863, douze à quinze petits volumes très-intéressants. Ses *Mélanges sur la Russie* m'ont paru aussi plein d'intérêt.

Sur la Russie, il y a la grande histoire de *Karamsine;* mais les faits y sont souvent dénaturés:

L'*Histoire du Danemark*, par Mallet du Pan, a vieilli; mais Dahlmann n'étant pars traduit, c'est encore, dit-on, ce que nous avons de mieux. On pourrait y joindre les travaux d'Edelestan du Méril, sur les antiquités scandinaves; ceux de Léouzon-le-Duc, sur la Suède, la Russie, la Norwége, le Danemark.

Mais une histoire qui devrait surtout, selon moi, avoir de

l'attrait pour un homme du monde, c'est celle des États-Unis d'Amérique.

J'indique d'abord l'*Histoire de Washington*, écrite par M. de Witt, avec une préface de M. Guizot; le grand et célèbre ouvrage de M. de Tocqueville, la *Démocratie en Amérique;* la *Correspondance de Jefferson*, traduite aussi par M. de Witt; et enfin l'*Histoire des Etats-Unis*, par M. Édouard Laboulaye, dont le tome premier seul a paru: espérons que les tomes deux et trois pourront incessamment paraître, malgré la douloureuse infirmité dont l'éloquent auteur souffre en ce moment.

J'indique ensuite, et d'une manière toute spéciale, les deux excellents volumes de M. Cochin sur l'*Abolition de l'esclavage.*

Quant à l'histoire des républiques sorties de l'Amérique espagnole, on pourrait, je crois, se borner à ce qui se trouve dans la continuation de l'*Art de vérifier les dates.*

On me dit que l'*Hitoire du Brésil,* par Ferdinand Denys, mérite une mention particulière. — Je ne sache aucune histoire des contrées de l'extrême Orient qui puisse être ici désignée. Il importe toutefois de connaître les événements dont l'Inde a été le théâtre depuis le milieu du siècle dernier, et je recommanderai, à ce titre, l'histoire très-estimée de Barchou de Penhoën, ainsi que les deux essais si remarquables de lord Macaulay sur lord Clive, le fondateur de la grandeur britannique dans l'Indostan, et sur Warren Hastings. Sir John Malcolm a publié de très-intéressants mémoires sur l'Indostan, en même temps qu'une histoire de Perse, classique en Angleterre.

Je n'achèverai pas cette lettre, mon ami, sans vous dire quelques mots sur l'étude de la géographie et des voyages.

La géographie est à l'histoire ce que le cadre est au ta-

bleau; mais c'est un cadre animé. En effet, la géographie ne se borne pas à décrire l'aspect matériel du sol; elle s'attache aussi à peindre les mœurs des peuples, à distinguer les traits particuliers qui caractérisent leur diverses physionomies.

La géographie marche avec le progrès des sciences humaines et les découvertes des voyageurs. Quelle différence entre les notions géographiques de Ptolémée ou de Strabon, et celles de Walkenaer, de Malte-Brun[1], ou même de Danville! Le xve siècle ouvre une ère nouvelle pour la géographie. Les Christophe Colomb et les Vasco de Gama se fraient alors des routes inconnues vers des mondes nouveaux. L'Amérique est presque aussitôt conquise que découverte. Les côtes de l'Inde, jusque-là plutôt devinées qu'explorées, se couvrent successivement de colonies portugaises, françaises, anglaises. La Chine et le Japon, fermées longtemps à notre commerce, s'ouvrent à nos missionnaires que nul danger ne fait reculer, que nul obstacle n'arrête. Dans le dernier siècle, les îles de l'Australie et un continent tout entier, la Nouvelle-Hollande, se peuplent d'émigrants anglo-saxons. Un bagne de forçats, Sydney, devient, en moins de soixante ans, une des villes les plus industrieuses et les plus opulentes du monde.

Au xve siècle, les deux tiers de notre globe terrestre étaient inconnus à la science géographique. Aujourd'hui, les rivages les plus lointains ont été visités. Pour ne parler que des Français, nous citerons les Bougainville, les La Pérouse, les Freycinet, Duperré, Dumont-d'Urville, etc. Les Anglais ont également montré leurs pavillons sur toutes les mers, depuis les glaces du pôle boréal jusqu'à celles du pôle austral.

[1] Les *Annales de voyages* de MALTE-BRUN ont été continuées par les publications périodiques des sociétés géographiques de Londres et de Paris.

Dans ce siècle même, et surtout depuis quelques années, le centre de l'Afrique, qui était demeuré inaccessible pour les voyageurs européens, a été *attaqué* de divers côtés par les Caillié, les d'Abbadie, les Clapperton, les Burton, les Barth, les Speke, etc. Des mers plus grandes que la mer Caspienne ont été découvertes dans le centre de cet immense continent. On y a rencontré des montagnes plus élevées que l'Atlas, et on a vu briller des neiges sur leurs cimes, tout près des feux de l'équateur. Mais on y a trouvé aussi des nations barbares, des populations cannibales, et les sacrifices humains tellement enracinés dans les mœurs, que le roi le plus despotique de la terre, le roi de Dahomey, ne pourrait les abolir sans courir le danger de perdre sa couronne et sa vie.

Aussi, en même temps que les missions scientifiques, les missions religieuses se sont dévouées avec un zèle héroïque, pour civiliser ces pauvres nègres restés presque à l'état sauvage.

Et maintenant, de même que du XVIe au XVIIIe siècle, les *Lettres édifiantes* complétaient les relations des voyageurs qui exploraient l'Amérique, les Indes et la Chine, au XIXe siècle, les *Annales de la propagation de la Foi* deviennent un complément nécessaire des voyages si intéressants des Barth et des Speke.

On ne saurait croire, mon ami, tout ce que ces études donnent à l'esprit d'impartialité, de largeur et d'élévation. En acquérant des preuves nouvelles de l'infériorité des peuples non chrétiens dans l'échelle de la civilisation, on apprend à bénir Dieu des bienfaits dont il nous a comblés au sein de notre vieille Europe, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. Et puis on perd cet égoïsme étroit, ce patriotisme exclusif et faux, qui rétrécit le cœur en même temps que l'intelligence. On se sent pris d'un désir passionné de communiquer à toutes les nations de la terre les

lumières qui nous inondent, et de relier moralement à nous tous les peuples, en les abritant sous l'étendard d'une même foi et d'une même civilisation.

Il y a donc là toute une littérature spéciale à étudier ; et ceux qui cherchent dans leurs lectures un intérêt de curiosité et une source d'émotions n'ont pas besoin de recourir aux romans pour satisfaire ce besoin de leur esprit. Les aventures de Jacquemont dans les Indes, celles des frères Lander, qui après la mort de leur maître Clapperton, en Afrique, deviennent esclaves des nègres, et ne retournent en Europe, qu'en courant mille affreux périls ; les voyages de l'abbé Huc en Chine, au Thibet, à travers des montagnes plus hautes que le mont Blanc, et parmi ces Tartares, tour à tour hospitaliers et brigands, enfin les voyages si intéressants de l'amiral Jurieu de la Gravière ; voilà des ouvrages dont la vérité même a quelque chose de plus saisissant que les fictions composées avec le plus d'art et le plus de charme.

Je pourrais nommer ici un géographe amateur qui connaît parfaitement la terre entière, sans être presque jamais sorti de sa chambre. Il est attentif à toute publication nouvelle en ce genre. Dans sa bibliothèque se trouvent un millier de cartes et cinq à six mille volumes, tous composés de récits de voyages. Et dès que notre expédition projetée dans le Cambodge aura été exécutée, il en saura tous les détails aussi bien peut-être que les membres mêmes de cette expédition lointaine.

Enfin, mon cher ami, je terminerai tout ceci par un dernier conseil. Dans les livres historiques modernes que vous lirez, attachez-vous à ceux qui ont un style gravé, comme il convient à l'histoire, et qui surtout respectent la vérité historique. Et la vérité historique, ne vous y trompez pas, elle n'est pas là où certains écrivains modernes ont affecté de la voir seulement, dans ce qu'ils ont appelé la couleur locale.

La couleur locale fait partie sans doute de la vérité historique, mais elle n'est pas toute cette vérité. La vérité historique n'est pas à la surface, mais au fond des choses, et c'est dans le cœur même de l'œuvre historique qu'elle doit résider, et non pas, si je le puis dire ainsi, dans les vignettes des pages et sur la couverture du livre. La vérité historique est surtout dans le fond des faits, dans le fond des caractères; dans le fond des pensées, dans la trame générale du récit, et de là elle se répand facilement à la superficie et dans les formes descriptives.

Pour certains auteurs, au contraire, la vérité historique n'est qu'un vrai charlatanisme, une sorte de mise en scène qui fait illusion, un pur décor; mais ils ne vont pas jusqu'au fond des choses, et ne pénètrent pas les événements à cette profondeur où ils apparaissent ce qu'ils sont dans leur intime réalité. La représentation des costumes du temps, des usages extérieurs; quelques dialogues de forme archaïque, puisés dans les vieux récits, c'en est assez pour faire croire à certains écrivains qu'ils ont fait le tableau vrai d'une époque, le récit complet d'un événement; mais ceci, si on ne va pas plus loin, n'est pas plus la vérité historique que les ornements d'un théâtre ne sont la vérité d'un drame. Encore une fois, il faut des détails extérieurs sans doute, qui donnent du relief et de la couleur au fond, il faut un cadre à un tableau; mais c'est au fond même que se trouvent la vérité des faits, l'esprit du temps, le caractère réel des hommes et des choses, et le tableau n'est pas le cadre.

Un exemple fera saisir ma pensée et le défaut capital que je signale ici. Qu'un auteur ayant à raconter le règne de Henri III, s'évertue à nous dire : 1° que la cour en grande tenue ne ressemblait pas mal à un jeu de cartes; 2° que le pont Neuf fut commencé sous son règne, et conçu par un nommé Ducerceau qui fut anobli; 3° qu'on allait alors en chaise à porteurs; 4° que le jeu de bilboquet fut importé alors

aussi à la cour de France; 5° que les comédiens donnèrent alors des représentations à raison de quatre sols par tête de spectateur; 6° que l'on brûlait de la cire rouge dans les flambeaux; et enfin huit ou dix autres circonstances historiques de la même importance; mais que sur les intérêts, les passions et l'esprit de l'époque, sur ce qui caractérise le déplorable règne du dernier des Valois, que sur tout cela l'historien ne dise rien, à quoi bon tout ce pittoresque, toute cette prétendue couleur locale? La vérité historique y a-t-elle gagné quelque chose? N'est-ce pas sacrifier la vérité vraie et essentielle à des détails accessoires et inutiles?

Nous demandons l'esprit de l'histoire, et il y a des écrivains à prétentions qui nous jettent à la tête de l'esprit sur l'histoire, des romans, des *ana* historiques, qui ne sont pas même toujours conformes aux mémoires.

Sans doute, aimons les historiens; mais les historiens dignes de ce nom, et sachons discerner le grand art de l'histoire des procédés à l'usage des écrivains, plus romanciers qu'historiens, qui remplacent l'étude approfondie des événements par le travail facile des descriptions et des décors.

Et maintenant, mon cher ami, voilà bien des indications et bien des lectures assurément; mais, vous l'avez bien compris, tout ce que j'ai conseillé là ne peut se faire par tous, ni de suite, ni tout à la fois et dans une seule année. Il faut choisir en tout cela, puis calculer son temps, et ordonner son plan d'études en conséquence. Je le répète, et ne saurais trop insister : il ne s'agit pas de se préparer à devenir membre de l'académie des inscriptions, mais uniquement à devenir un homme instruit, qui, tout en restant homme du monde et homme aimable, comprendrait les événements de son temps, et suivrait complétement,

soit les discussions des assemblées, soit les débats des feuilles publiques, soit enfin les conversations sérieuses qui peuvent s'engager sur les affaires politiques. Et si le goût de l'étude, comme il arrive presque toujours, vient avec l'étude même, si la connaissance de notre propre histoire suggère le goût des autres histoires plus ou moins mêlées à la nôtre, je dis que l'histoire de l'Angleterre, celle de l'Italie, celle de l'Espagne, celle de la Pologne, celle de l'Amérique anglaise ou de l'Amérique espagnole, que même l'histoire de tous les peuples chrétiens rentre pleinement dans les études d'un homme du monde de notre temps; et si ces simples et sommaires indications pouvaient inviter quelques-uns de mes lecteurs à entreprendre de telles études, j'aurais atteint ici encore le but que je me propose dans ces lettres, qui n'est pas autre que d'inviter aux utiles travaux.

SEIZIÈME LETTRE

Les histoires anciennes. — La philosophie de l'histoire.

I

L'Histoire de France et celle des autres nations européennes, mon cher ami, ce n'est là encore que la moitié de l'histoire; l'autre moitié, c'est l'histoire ancienne, et l'histoire ancienne, quoique moins nécessaire aux hommes des temps modernes, mérite certes, assurément, la peine d'être étudiée.

Bien que je doive m'étendre peu sur ce sujet, toutefois, il est nécessaire que je vous en dise quelque chose, et que

je vous indique au moins quelques-uns des principaux ouvrages que vous pouvez lire ici.

Quels sont ces ouvrages? Ils sont de deux sortes; il y a d'abord des ouvrages modernes, qu'on trouvera facilement autour de soi; et il y a aussi, il y a surtout, les sources, les anciens, les historiens de la Grèce et de Rome : je n'ai pas de doute à cet égard, et je dis que des écrivains tels que Tite-Live et Tacite, César et Salluste, tels que Hérodote et Thucydide, Polybe et Plutarque, — tous d'ailleurs traduits en notre langue, — ne doivent pas être négligés. On lira même avec intérêt et profit *Cornélius Nepos*, *Justin*, *Florus*, *Valère Maxime* et *Quinte-Curce* lui-même, le panégyriste un peu romancier, et *Arrien*, l'historien le plus sérieux d'Alexandre.

Certes, ce serait être bien superficiel et accuser bien peu de goût littéraire, que de trouver aujourd'hui surannée et sans charme la lecture de ces immortels ouvrages, qui, à bien des points de vue, nous dominent encore et seront nos éternels modèles. L'antiquité avait évidemment le génie de l'histoire. Je sais bien que Malebranche, un jour, rencontrant un jeune homme de dix-huit ans, qui devait être le président d'Aguesseau, penché sur la lecture de Thucydide, lui conseilla par préjugé de philosophe contre l'histoire, de fermer le livre; mais l'exemple du jeune d'Aguesseau n'en est pas moins là pour rappeler aux jeunes hommes de notre temps les solides lectures historiques dont se nourrissait la forte génération du XVIIe siècle. Pourquoi un homme du monde regarderait-il comme indigne de lui de converser de temps en temps avec ces nobles esprits, et de goûter dans leurs plus belles pages le grand style de l'histoire?

Il y a, du reste, un ouvrage moderne qui contient comme la substance de tous les grands historiens de l'antiquité :

c'est l'*Histoire moderne* et l'*Histoire romaine* de Rollin, ouvrage composé avec les textes mêmes des anciens, que Rollin a eu le grand bon sens et le grand talent de traduire et de fondre dans la trame de son récit.

Quelles que soient les réserves que la science moderne puisse faire sur la critique de Rollin, ses deux histoires n'en sont pas moins une œuvre admirable, qui fait connaître merveilleusement l'antiquité, et qu'il serait souverainement injuste de ne pas tenir en haute estime. Au reste, si Rollin lui-même paraît trop volumineux, qu'on lise au moins l'abrégé qui en a été fait : tout y est substantiel et instructif.

Mais ce que je trouve très-préférable à Rollin, ce sont les sources mêmes où il a puisé, ce sont les anciens historiens grecs et latins. Je n'hésite pas à vous en conseiller la lecture, soit dans leur texte, ce qui est toujours d'un plus grand intérêt et d'un plus grand profit, soit dans les traductions qu'on en a données.

Je ne vous dirai qu'un mot sur chacun d'eux, de façon toutefois à vous les faire suffisamment connaître ; et pour cela, je mettrai sous vos yeux quelques-unes des appréciations qui en ont été faites par la critique moderne, appréciations que je trouve résumées avec une élégante précision et avec un grand discernement par MM. Rouvray, Passerat, Bouquet, Deltour, dans le grand Dictionnaire de M. Dezobry, auteur de *Rome au temps d'Auguste*. Je vous engage à chercher vous-même dans ce savant Dictionnaire les articles complets, dont je me suis simplement borné à faire ici quelques extraits.

Je vous conseille donc d'abord celui qui a été nommé le père de l'histoire, *Hérodote*.

« *Hérodote*, dit Fénelon, raconte parfaitement ; il a même « de la grâce par la variété des matières. » Bien que Fénelon ajoute : « Son ouvrage est plutôt un recueil de relations « de divers pays qu'une histoire qui ait de l'unité avec un

« véritable ordre, » l'ouvrage d'Hérodote est un monument précieux ; il nous est parvenu sans avoir subi d'autres altérations que celles qui résultent de l'ignorance des copistes. Les faits que raconte Hérodote, il les donne comme des traditions ; mais dans tous ses récits il a une vue supérieure : c'est plus qu'un narrateur. On a dit de lui, et avec justesse, que c'est déjà un philosophe apercevant un ensemble dans les révolutions qui agitent le monde, et tempérant le dogme du fatalisme antique par le pressentiment d'une puissance providentielle. La lutte de la Grèce contre le monde barbare est la pensée qui domine tout l'ouvrage ; le récit des guerres médiques remplit les derniers livres ; les premiers sont en quelque sorte la préparation du sujet. L'auteur y fait connaître l'histoire des peuples qui doivent prendre part à la lutte, et décrit leur pays avec l'exactitude d'un homme qui a tout vu par lui-même. La véracité d'Hérodote a été quelquefois attaquée même par les anciens ; les recherches des voyageurs modernes et les découvertes de la science lui ont donné raison contre ses détracteurs. Quant au style, les plus habiles critiques de l'antiquité en proclament la perfection. Toujours la phrase est simple, claire, harmonieuse, et elle réunit toutes les qualités les plus propres à séduire et à captiver l'esprit.

Thucydide se distingue généralement comme écrivain par l'élévation de la pensée et du style, par la vigueur et la brièveté, quelquefois excessive, de l'expression. Les discours et les harangues, presque tous pleins d'une logique admirable, abondent dans son ouvrage, au point d'en former presque la cinquième partie ; mais ce genre était fort goûté alors des Athéniens, et c'est là, d'ailleurs, qu'il peint les personnages, caractérise les peuples et les gouvernements, prépare ou achève ses récits, explique les causes ou les résultats des faits. Considéré comme historien et comme philosophe, Thucydide est exact, positif, curieux de la vérité, ennemi

des passions, et veut que ses récits soient comme autant de leçons pratiques ; aussi s'attache-t-il à expliquer avec gravité les affaires humaines, à peindre avec force les passions, les erreurs, les préjugés, les vices, les crimes, aussi bien que les grands actes de dévoûment et les traits de magnanimité, sans descendre toutefois jusqu'à l'anecdote, qu'il semble s'être interdite sévèrement.

J'ai ouï dire que M. Royer-Collard avait toujours sur sa table un Thucydide, et il ne manquait jamais, me dit-il un jour lui-même, d'en lire quelques pages chaque matin.

Polybe est un historien très-original, en ce sens qu'il est le premier qui ait conçu le plan d'une véritable histoire générale ; mais son originalité consiste surtout à avoir voulu donner le modèle d'un ouvrage d'histoire qui fût d'une utilité réelle aux hommes de guerre et aux hommes d'État, et comme un livre d'enseignement non-seulement politique, mais encore moral ; aussi il insiste sur la manière dont les hommes d'État et les capitaines habiles ont su conduire les affaires ou profiter des événements, sur les erreurs et les fautes qui ont amené la perte d'une bataille, l'insuccès d'une négociation, la décadence et la chute des Etats, sur les vertus dignes d'être imitées et les vices qui ne méritent que flétrissure. Sa passion pour la vérité, son impartialité sévère, son exactitude, ses réflexions judicieuses, son savoir vaste et varié, la justesse de son coup d'œil intéressent à la lecture de son ouvrage. Par lui, mieux que par tout autre écrivain ancien, nous pénétrons dans le secret de la politique du Sénat, nous saisissons l'esprit des institutions de Rome et son admirable organisation militaire ; enfin, dans beaucoup de parties, son ouvrage est une sorte de manuel pratique à l'usage des politiques et des hommes de guerre. Mais comme écrivain, Polybe est loin de s'élever aussi haut.

Bossuet estimait beaucoup Polybe, et il le cite très-souvent. Fénelon ne faisait pas moins de cas de ce grand his-

torien, et toutefois il lui trouvait de graves défauts : « Po-
« lybe, dit-il, est très-habile dans la guerre et dans la
« politique ; mais il raisonne trop, quoiqu'il raisonne très-
« bien. Il va au delà des bornes d'un simple historien ; il
« développe chaque événement dans sa cause : c'est une
« anatomie exacte. Il montre, par une espèce de mécanique,
« qu'un tel peuple doit vaincre un tel autre peuple, et qu'une
« telle paix entre Rome et Carthage ne saurait durer. »

Fénelon, dans sa *Lettre sur l'Histoire*, parle aussi de Xénophon.

« Xénophon, dit-il, n'a fait qu'un journal dans sa *Retraite*
« *des Dix-Mille* ; tout y est précis et exact, mais uniforme.
« Sa *Cyropédie* est plutôt un roman de philosophie, comme
« Cicéron l'a cru, qu'une histoire véritable. »

Malgré ces justes critiques de Fénelon, je vous conseille la lecture de Xénophon. Il fut le continuateur de Thucydide dans ses *Helléniques*, et c'est la principale de ses histoires. L'antiquité lui a donné le nom d'*abeille attique*, à cause de l'élégance et de la douceur qui règnent dans ses écrits. Le caractère principal de son style est une simplicité quelquefois un peu nue, mais presque toujours pleine de grâces ; il s'élève rarement, mais il plaît toujours.

Vous savez que *Plutarque* a écrit la vie des hommes illustres de la Grèce et de Rome, et cela par voie de parallèles, mettant en face l'un de l'autre, par exemple : Démosthènes et Cicéron, Alexandre et César. Plutarque trouvait une sorte de consolation à montrer que la Grèce, asservie aux Romains, avait produit des héros capables de balancer, sinon de surpasser, la gloire de ses vainqueurs. A part ces parallèles, qui sont quelquefois plus ingénieux que vrais, son grand mérite est de peindre à nu l'âme de ses héros ; il les suit partout, dans les places publiques, dans les camps, au sein de leurs familles. Il ne se contente pas de montrer le conquérant, le capitaine, le politique, le ma-

gistrat, l'orateur, mais aussi le père, le mari, le maître, l'ami, en un mot tout ce qui peut jeter quelque lumière sur le caractère.

Plutarque montre un rare talent dans l'esprit général de ses compositions, l'éloquence des harangues, l'énergie des descriptions; mais sa diction se ressent de l'époque de décadence où il a vécu. Il prend ses expressions dans tous les écrivains dont il emprunte les idées, sans songer à les fondre, ni à en adoucir les tons; il abuse des termes abstraits, ce qui donne à son style quelque chose d'obscur. Ses comparaisons sont parfois recherchées, ses périodes longues et embarrassées, et le ton bien souvent sententieux.

Voilà pour les historiens grecs, du moins les plus célèbres.

Parmi les historiens latins, Tite-Live, Tacite, Salluste et César sont au premier rang. Vous connaissez le génie de *Tacite*, la brièveté, la profondeur, l'énergie de son style. C'est un moraliste en même temps qu'un historien : il ne disserte jamais ; il peint les faits, les hommes, les caractères, les vertus et surtout les vices de son temps, toujours avec les couleurs les plus vives et les plus fortes.

On a malheureusement perdu la plus grande partie de ses ouvrages historiques ; mais il nous en reste quatre: 1° la *Vie d'Agricola*, écrite en l'an 97 ou 98, vrai chef-d'œuvre; 2° un livre sur les *Mœurs des Germains;* 3° les *Histoires*, récits des événements contemporains, divisé en vingt livres, et s'étendant, dans un espace de vingt-huit ans, depuis Galba jusqu'à la mort de Domitien; nous n'avons que les quatre premiers livres et le commencement du cinquième; 4° les *Annales*, depuis la mort d'Auguste jusqu'à celle de Néron, en seize livres, dont nous avons les quatre premiers, la deuxième moitié du cinquième, le sixième, les livres onzième à quinzième, et le seizième complet.

Tite-Live, admirable écrivain, ne paraît pas toujours un historien irréprochable. Il a admis sans assez d'examen

toutes les traditions et les fables nationales. Ce qui fait le grand intérêt de son histoire, c'est qu'il a mis ses personnages en action, avec leurs sentiments, leurs caractères, leur langage : il a parfaitement compris l'esprit romain. Ses discours sont des chefs-d'œuvre. Nous n'avons de cet ouvrage que les dix premiers livres (458 ans), puis les livres vingt-un à quarante-cinq (51 ans), quelques fragments du reste.

« *Salluste*, dit Fénelon, a écrit avec une noblesse et une « grâce singulières; mais il s'est trop étendu en peintures « et en portraits des personnes dans deux histoires très- « courtes. » On peut dire toutefois que *Jugurtha* et *Catilina* ne sont que des parties détachées d'une histoire complète du VIIe siècle de la république romaine, qui a été perdue, perte aussi irréparable que celle des premiers livres de Tacite et de Tite-Live. Salluste a une grande vigueur de style, la verve la plus animée dans ses récits; ses discours sont un modèle d'éloquence serrée et concise.

Quant à *César*, il nous reste de lui des *Commentaires* ou mémoires sur la guerre des Gaules. Cicéron en a loué le style simple, rapide et naturel. Dans la *Guerre des Gaules*, César fait connaître, avec la netteté et le précision du guerrier, l'aspect des lieux, les mœurs des peuples, le caractère et les causes des événements. C'est une lecture d'un grand intérêt, et, on peut le dire, une partie de l'histoire de notre pays.

J'ajoute les *Lettres de Cicéron*, qui, publiées par ordre de dates, comme le font les nouveaux éditeurs, forment un livre historique admirable.

Je me hâte, mon ami ; j'abrége, et je finis.

Vous connaissez *Cornelius Nepos* et ses *Vies des grands capitaines :* elles sont écrites avec une rare élégance, quoique très-abrégées, et, pour ma part, j'en ai toujours singulièrement goûté la lecture.

Le style de *Quinte-Curce* est élégant; ses peintures sont vives et vraies, et les caractères sont reproduits avec beaucoup de talent dans ses discours. C'est un médiocre historien, peut-être un romancier, mais un narrateur plein de charme et d'intérêt.

Florus a fait un ouvrage remarquable comme abrégé. Son style, quelquefois déclamatoire, a de l'énergie et de la richesse; les temps et les hommes sont caractérisés avec justesse et concision. On peut lui reprocher des détails géographiques erronés, le vague avec lequel il parle des institutions, et trop d'efforts pour déguiser les torts de Rome.

Enfin *Valère Maxime:* c'est un recueil d'anecdotes extraites des divers auteurs; il essaie de les rattacher à un but moral au moyen d'un certain nombre de divisions (*De Religione, De Patientâ*). Valère Maxime est honteusement flatteur; son ouvrage, dans le style maniéré et prétentieux, ne manque ni de vivacité ni d'énergie; mais il est rempli de superstitions puériles dans le fond, et se recommande uniquement par des détails de mœurs et d'antiquité qu'on ne trouve que chez lui.

J'achèverai, mon ami, ce que je viens de vous écrire pour vous engager à lire les historiens grecs et latins, soit dans les textes, soit dans les traductions, en vous rappelant les sages et belles paroles de d'Aguesseau à son fils sur ce sujet: « C'est l'histoire grecque, dont l'étude remplira deux « de vos principaux objets, l'histoire et les belles-lettres. « Elle est renfermée dans un petit nombre d'originaux qui « méritent d'être lus par ceux mêmes qui n'ont qu'une cu- « riosité médiocre pour l'histoire, et qui ne cherchent qu'à « orner leur esprit et à perfectionner leur style. Quelle lec- « ture, en effet, peut être plus agréable que celle d'Hérodote, « de Xénophon, de Thucydide, de Diodore de Sicile, de « Plutarque? Je me souviens encore avec plaisir des jours

« délicieux que j'ai passés dans cette douce occupation, et « dont je pourrais dire :

Fulsere verè mihi candidi soles.

« Je ne pourrais que vous répéter les mêmes choses sur « l'histoire romaine, c'est-à-dire sur l'histoire de cette Ré- « publique dont vous savez que Tite-Live a dit, avec tant de « raison : *Nulla unquam Respublica.... in quam tàm sero « avaritia luxuriaque immigraverint, nec ubi tantus ac tàm « diù paupertati ac parcimoniæ honor fuerit.*

« Bien loin de trouver trop de livres à lire sur cette his- « toire, vous vous plaindrez encore ici d'être réduit à un si « petit nombre d'excellents originaux. »

D'Aguesseau, du reste, ne dissimulait pas à son fils que, pour se livrer autant qu'il serait désirable à ces nobles et belles études, il aurait fallu vivre dans ces temps heureux « où les magistrats se levaient à quatre heures du matin, « dînaient à dix et soupaient à six; vivaient renfermés dans « le cercle étroit de leur famille et d'un petit nombre d'a- « mis qui avaient les mêmes mœurs et les mêmes inclina- « tions qu'eux; alors que tout ce que les fonctions publiques « leur laissaient de loisir, ils l'employaient à l'étude, qui « faisait en même temps et leur unique occupation, et leurs « plus grandes délices. »

Ce qui avait cessé d'être une coutume générale au temps de l'illustre chancelier est bien plus éloigné encore des mœurs de notre siècle.

II

Il y a enfin, mon ami, une étude d'un intérêt supérieur encore et d'une plus grande portée, sur laquelle je dois insister, quoiqu'en peu de mots, et en finissant.

La science de l'histoire a son couronnement dans une science plus haute, qui s'appelle la philosophie de l'histoire.

C'est de ce couronnement que d'Aguesseau parlait à son fils, lorsqu'il lui écrivait : « Quoi qu'en puisse dire ou pen-
« ser le P. Malebranche, outre les usages infinis que
« l'homme public sait tirer de l'histoire pour les lois, pour
« les mœurs, pour les exemples, je ne craindrais point de
« vous dire aujourd'hui, mon cher fils, que l'histoire est
« vraiment une seconde philosophie, qui mérite mieux
« qu'Homère l'éloge qu'Horace a donné à ce poëte, c'est-
« à-dire :

Quæ quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius ac meliùs Chrysippo el Crantore dicit.

« La véritable nature de l'homme y est dévoilée bien
« plus clairement que dans la philosophie la plus sublime.
« Nous y découvrons le principe de ce mélange et de cette
« contrariété étonnante de passions et de vertus, de bas-
« sesse et de grandeur, de faiblesse et de force, de légèreté
« et de profondeur, d'irréligion et de superstition, de
« crimes atroces et d'actions héroïques, qu'on trouve par-
« tout dans l'histoire et souvent dans le même homme. »

D'Aguesseau élevait encore plus haut la philosophie de
« l'histoire, lorsqu'il disait : « Je regarde l'étude de l'his-
« toire comme l'étude de la Providence, où l'on voit que
« Dieu se joue des sceptres et des couronnes, qu'il abaisse
« l'un, qu'il élève l'autre, et qu'il tient tout dans sa main...
« Si Dieu ne parle pas toujours, il agit toujours en Dieu.
« Sa conduite peut être plus ou moins manifestée au de-
« hors; mais au fond elle est toujours la même : elle se
« montre partout à quiconque a des yeux pour la recon-
« naître... L'étude des événements humains nous ramène à
« la première cause morale de tout ce qui arrive parmi les
« hommes, en sorte que ceux qui ne trouvent pas Dieu
« dans l'histoire, et qui ne lisent pas sa grandeur, sa puis-

« sance, sa justice, dans les caractères éclatants qu'elle en « trace, sont inexcusables... »

Et d'Aguesseau concluait enfin en ces termes : « C'est « ainsi, mon cher fils, que l'étude de l'histoire fondée sur « les principes de la vraie philosophie, c'est-à-dire de la « religion, nourrit la vertu, élève l'homme au-dessus des « choses de la terre, au-dessus de lui-même, lui inspire le « mépris de la fortune, fortifie son courage, le rend ca- « pable des plus grandes résolutions, et le remplit enfin « de cette magnanimité solide et véritable qui fait non-seu- « lement le héros, mais le héros chrétien. »

Il faut reconnaître, mon cher ami, qu'un tel point de vue est bien élevé au-dessus de ce qu'ont pensé de l'histoire la plupart des historiens anciens; on peut même dire en un sens que ce point de vue est tout moderne, ou plutôt tout chrétien; car l'antiquité païenne avait le style de l'histoire, mais elle n'avait pas, et, à vrai dire, ne pouvait avoir toute la véritable philosophie de l'histoire. Tout un côté de l'histoire, en effet, et le plus grand, lui était voilé. Elle pouvait avoir cette partie de la philosophie de l'histoire que j'appellerais plutôt l'histoire philosophique, laquelle consiste à expliquer les événements humains par leurs causes humaines; mais cette philosophie supérieure de l'histoire qui remonte jusqu'à Dieu, et qui consiste surtout à discerner, à l'aide des révélations que Dieu lui-même nous en a faites, les desseins de sa Providence sur le sens et le terme des grands mouvements de l'humanité, voilà ce que l'antiquité n'avait pas et ne pouvait pas avoir. Expliquons notre pensée.

Quelle est l'idée complète de ce qu'on peut appeler la philosophie de l'histoire? Le voici :

Il y a deux agents dans l'histoire : l'homme et Dieu; et bien que l'homme nous paraisse au premier plan, en réalité il n'est qu'au second; le premier et le principal agent, c'est Dieu. *L'homme s'agite, et Dieu le mène.* D'où il suit que

l'histoire dans sa vraie notion n'est que le tableau des développements de l'humanité sous l'action de la Providence. Or, l'histoire, telle que l'antiquité l'a conçue, ne répondait qu'à la première moitié de cette définition, et même qu'en partie ; la notion de la Providence, très-obscure dans le paganisme, préoccupait peu les historiens, et d'ailleurs la Providence n'avait pas encore dit son secret. Ce n'est que par le Christianisme, par la révélation biblique et évangélique, que la conduite de Dieu sur les peuples et le but de son action ayant été manifestés, le principe de la vraie philosophie de l'histoire a été posé, et ses grandes lignes tracées. On a su alors que les peuples ne s'agitent point par des mouvements confus et désordonnés, comme les nuages au souffle des vents, mais qu'il y a un ordre caché dans le désordre apparent de leur marche, et un terme fixé d'avance à leurs mouvements.

Et de même que les astres du ciel ne roulent pas isolés et indépendants, mais sont groupés en systèmes, et, en même temps qu'ils ont leurs lois, leurs mouvements propres, leurs harmonies particulières, gravitent autour d'un centre mystérieux, et sont emportés d'un mouvement commun dans l'espace, ainsi en est-il des peuples : tous ont leur caractère, leur action, leur mission propre; mais en même temps ils font partie d'un système général, ils gravitent autour d'un centre, et s'en vont où Dieu veut, où Dieu permet, où Dieu sait, et c'est ainsi qu'une magnifique unité est au fond de l'histoire.

Et de même encore qu'il ne suffit pas, pour avoir la science des mouvements célestes, de connaître isolément les astres, mais qu'il faut de plus connaître l'ensemble et les lois du système dont ils font partie ; ainsi faut-il, pour avoir la haute et vraie science historique, jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'histoire, en connaître le sens réel, et voir comment chaque peuple accomplit librement autour

du centre de l'histoire sa révolution. Cette synthèse supérieure est la condition de la science : alors, sous la lettre des faits apparaît le sens des faits, la grande idée qu'ils recèlent, et cette idée est divine. Mais ce n'est que dans les temps chrétiens qu'on a pu envisager ainsi l'histoire. Le principe de la philosophie de l'histoire étant posé, comme je l'ai dit, et ses grandes lignes tracées dans les livres saints, les conjectures de la philosophie de l'histoire avaient un point de départ solide : et de là sont nés de grands ouvrages qu'il est d'un capital intérêt de connaître, et dont je recommande sans hésiter la lecture à tout homme de notre temps. Dans l'antiquité : la *Cité de Dieu*, de saint Augustin ; le beau livre de Salvien sur le *Gouvernement divin;* l'*Abrégé* de Paul Orose, le disciple de saint Augustin ; dans les temps modernes, avant tout, l'incomparable *Discours* de Bossuet *sur l'Histoire universelle.*

Dans cet ouvrage, on voit comment les empires se succèdent les uns aux autres, et comment la religion, dans ses différents états, non-seulement se soutient également depuis le commencement du monde jusqu'à notre temps, mais encore est le centre véritable de tous les grands événements de l'humanité.

« C'est la suite de ces deux choses, dit Bossuet, celle de « la religion et celle des empires, que vous devez imprimer « dans votre mémoire; et comme la religion et le gouver- « nement politique sont les deux points sur lesquels rou- « lent les choses humaines, voir ce qui regarde ces choses « renfermé dans un abrégé, et en découvrir, par ce moyen, « tout l'ordre et toute la suite, c'est comprendre dans sa « pensée tout ce qu'il y a de grand parmi les hommes, et « tenir, pour ainsi dire, le fil de toutes les affaires de l'uni- « vers....

En effet, « ces deux choses roulent ensemble dans ce « grand mouvement des siècles, où elles ont, pour ainsi

« dire, un même cours; car ce même Dieu qui a fait l'en-
« chaînement de l'univers, et qui tout-puissant par lui-
« même, a voulu, pour établir l'ordre, que les parties d'un
« si grand tout dépendissent les unes des autres, a voulu
« aussi que le cours des choses humaines eût sa suite et
« ses proportions : je veux dire que les hommes et les
« nations ont eu des qualités proportionnées à l'élévation
« à laquelle ils étaient destinés, et qu'à la réserve de cer-
« tains coups extraordinaires, où Dieu voulait que sa main
« parût toute seule, il n'est point arrivé de grands chan-
« gements qui n'aient eu leurs causes dans les siècles pré-
« cédents. »

L'idée complète de l'histoire est dans quelques lignes de Bossuet : l'idée de l'histoire philosophique, qui explique par des ressorts humains les choses humaines; et la grande philosophie de l'histoire, qui non-seulement voit Dieu dans le gouvernement du monde, mais connaît, par les révélations sacrées, le plan divin de ce gouvernement.

Bossuet développe admirablement ce double point de vue :

« Comme dans toutes les affaires, il y a ce qui les pré-
« pare, ce qui détermine à les entreprendre, et ce qui les
« fait réussir, la vraie science de l'histoire est de remarquer
« dans chaque temps ces secrètes dispositions qui ont pré-
« paré les grands changements et les conjonctures impor-
« tantes qui les ont fait arriver.

« En effet, il ne suffit pas de regarder seulement devant
« ses yeux, c'est-à-dire de considérer ces grands événe-
« ments qui décident tout à coup de la fortune des empires.
« Qui veut entendre à fond les choses humaines doit les
« reprendre de plus haut, et il lui faut observer les incli-
« nations et les mœurs, et pour tout dire, en un mot, le
« caractère, tant des peuples dominants en général que
« des princes en particulier, et enfin de tous les hommes

« extraordinaires qui, par l'importance du personnage « qu'ils ont eu à faire dans le monde, ont contribué en « bien ou en mal au changement des Etats et à la fortune « publique.

« Par là vous apprendrez ce qu'il est nécessaire que vous « sachiez : qu'encore, qu'à ne regarder que les rencontres « particulières, la fortune semble seule décider de l'établis- « sement et de la ruine des empires; à tout prendre, il en « arrive comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à « la longue.

« En effet, dans ce jeu sanglant où les peuples ont dis- « puté de l'empire et de la puissance, qui a prévu de plus « loin, qui s'est le plus appliqué, qui a duré le plus long- » temps dans les grands travaux, et enfin qui a su le mieux « ou se pousser ou se ménager, suivant la rencontre, à la « fin a eu l'avantage, et a fait servir la fortune même à ses « desseins. »

Telles est, selon Bossuet, l'histoire philosophique, et voici maintenant comment il explique ses vues sur la grande philosophie de l'histoire :

« Plus vous vous accoutumerez à suivre les grandes « choses et à les rappeler à leurs principes, plus vous serez « en admiration des conseils de la Providence....

« Tous les grands empires ont concouru par divers « moyens au bien de la religion et à la gloire de Dieu, « comme Dieu lui-même l'a déclaré par ses prophètes.... « C'est lui qui forme les royaumes pour les donner à qui il « lui plaît, et c'est lui qui les fait servir, dans le temps et « dans l'ordre qu'il a résolu, aux desseins qu'il a sur son « Eglise. »

Tels sont les vrais principes de la philosophie de l'histoire.

Mais le grand et immortel livre de Bossuet n'est pas le seul où je conseille d'étudier la philosophie de l'histoire. Ne

manquez pas de lire aussi les *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*, de Montesquieu; j'indiquerai même les deux remarquables volumes sur la *Philosophie de l'histoire*, de F. Schlegel, malgré les idées hasardées et les faux jugements qui s'y trouvent; j'indiquerai encore la *Philosophie* de Vico sur laquelle il y a aussi bien des réserves à faire; et certains autres ouvrages écrits plus ou moins à ce point de vue, tels que l'*Histoire du monde*, dont M. de Riancey donne en ce moment une toute nouvelle édition en dix volumes, dans laquelle se trouvent résumées les recherches de la science moderne, avec une précision rapide et l'élévation d'un solide esprit chrétien. J'irai même jusqu'à joindre à ces indications un simple discours, où du moins se trouve une application éloquente, faite à notre pays, du principe général de la philosophie de l'histoire : je veux dire le beau discours du P. Lacordaire, sur la *Mission de la nation française*. Je recommanderai plus particulièrement encore le magnifique discours du P. de Maccarthy, sur *Jésus-Christ principe de ruine et de résurrection pour les peuples*. Je citerai enfin quelques grands ouvrages de même nature, quand je parlerai de l'histoire ecclésiastique.

Je m'en tiens à ces quelques indications sur ce grand sujet.

III

Le champ de l'histoire, mon cher ami, est donc véritablement sans bornes; les grands ouvrages historiques, anciens et modernes, abondent autour de nous; l'intérêt, l'élévation, l'étendue, le charme de ces études est extrême. Me sera-t-il permis de le demander une dernière fois : Comment, quand on a du loisir, de l'esprit, de l'intelligence, et qu'on n'est pas irrémédiablement enfoncé dans la légèreté et la frivolité, comment ne pas prendre goût aux lectures historiques?

Véritablement, n'y en a-t-il pas pour tous les goûts, pour tous les attraits, pour tous les esprits, depuis la biographie jusqu'à la grande histoire, depuis les événements contemporains qui nous poussent, nous pressent, jusqu'aux plus lointaines origines des peuples, depuis l'histoire locale de la province, de la ville natale même, jusqu'à l'histoire universelle ; depuis les simples mémoires jusqu'à la haute philosophie de l'histoire ? On peut choisir l'époque qu'on voudra, l'historien qui plaira, le système historique qui agréera. Mais au milieu de tant de richesses, rester dans sa pauvreté et son dénûment, dans une ignorance honteuse, ne rien lire quand il y a tant à lire, ou préférer, à des lectures solides et pures, des lectures vaines et malsaines, voilà ce que je ne puis comprendre.

Il faut donc lire et étudier l'histoire, mais il faut la lire avec suite, avec réflexion, avec gravité, en exerçant à la fois sa mémoire et son intelligence. C'est pour les études historiques, plus peut-être que pour les autres, que je sens la nécessité de répéter et d'inculquer de toutes mes forces le conseil capital, sans lequel on retirera peu ou point de fruit des meilleures lectures : *lire avec suite*, et *la plume à la main*. Je voudrais des résumés historiques bien faits, avec les points de vue élevés ; et je dirai même matériellement bien écrits et bien soignés, qu'on ait plaisir à garder, à relire, à méditer. D'Aguesseau, que j'aime tant à citer, a dit tout cela encore avec son bon sens pratique admirable.

« La liberté ou la négligence de la mémoire ont besoin « d'être dominées par quelque chose de plus fort, et il n'y a « que la plume qui puisse les fixer et vous en rendre le « maître. Se contenter de lire les choses de cette nature, « c'est les écrire sur le sable ; les arranger soi-même et les « digérer par écrit, selon son goût et sa méthode particu- « lière, c'est graver sur l'airain ; le travail en est plus grand, « je l'avoue, mais, outre que le fruit en est aussi infiniment

« grand, vous reconnaîtrez un jour que vous aurez gagné, « même du côté du travail, parce que vous ne serez plus « obligé de revenir sur vos pas et de recommencer à vous « instruire de nouveau, ce qui arrive presque toujours à « ceux qui se contentent d'une simple lecture et qui ne se « donnent pas la peine d'arrêter par l'écriture des notions « qui nous fuient et qui nous échappent malgré nous, si nous « ne savons pas les fixer. »

Enfin, et pour rappeler en terminant les considérations auxquelles la vraie et grande notion de l'histoire nous a élevés, et conclure tout ceci, comme il convient à ce beau sujet, je voudrais que tous les hommes qui s'occupent d'histoire eussent toujours devant les yeux les grandes pensées et les grandes paroles de Bossuet que je me suis plu à vous citer ; qu'ils étudiassent l'histoire d'une manière philosophique et religieuse, c'est-à-dire que l'histoire ne fût pas pour eux un simple spectacle, mais un haut enseignement ; qu'ils ne prissent pas seulement plaisir à regarder passer les événements, soit de l'histoire ancienne, soit de l'histoire contemporaine, mais qu'ils s'appliquassent à les comprendre et à les pénétrer, autant qu'ils sont compréhensibles et pénétrables ; et pour cela, je voudrais qu'on s'appliquât toujours à s'expliquer les faits, à les suivre dans leurs causes et dans leur enchaînement, à étudier le caractère des hommes et le génie des peuples et des institutions ; puis que de cette histoire philosophique on s'élevât plus haut encore, jusqu'à la vraie philosophie de l'histoire ; qu'au lieu de rester les yeux fixés sur la terre, et dans l'horizon des choses humaines, on levât les regards en haut, jusqu'à cet agent principal et dominant de l'histoire qui se nomme la Providence ; qu'on recherchât les voies de la Providence sur la terre, et qu'on adorât Dieu présent et agissant, dans l'humanité comme partout ; qu'on fît plus encore, et comme le vrai centre des mouvements de l'humanité, c'est la religion, le Christia-

nisme, l'Église, je voudrais qu'on ne perdît pas de vue ce point central et lumineux de l'histoire ; qu'on étudiât, en un mot, l'histoire en philosophe et en chrétien.

Car il importera toujours — c'est encore la grande parole de Bossuet — « que nous apprenions à rapporter les choses « humaines aux ordres de cette sagesse éternelle dont elles « dépendent. »

DIX-SEPTIÈME LETTRE

Nécessité de l'étude de l'histoire pour les militaires en particulier. — Quelques conseils à un militaire.

MON CHER AMI,

Il y a une classe d'hommes surtout, auxquels l'étude de l'histoire est particulièrement nécessaire, de telle sorte qu'elle fait pour ainsi dire partie des études indispensables à leur profession : ce sont les militaires.

Dans ma première lettre, je vous ai dit déjà quelques mots sur les militaires, et sur la nécessité pour eux du travail d'esprit dans les loisirs que leur laisse leur profession. Mais je n'ai pu à ce moment dire comme je l'aurais voulu toute ma pensée ; et bien que ce sujet ne vous regarde pas directement vous-même, il y a là néanmoins un tel intérêt, que peut-être il vous agréera que je m'en entretienne aujourd'hui quelques instants avec vous. Vous avez, du reste, autour de vous et vous touchant de près, des jeunes gens auxquels vous ne croirez peut-être pas inutile de communiquer ce que je vais vous écrire.

I

Vous ne vous étonnerez pas d'ailleurs, mon cher ami, de cette préoccupation, et du profond intérêt que je porte aux militaires.

L'état militaire a été de tout temps fort honoré en France, et certes avec raison. L'armée est une des grandes forces, des grandes gloires de la France, et la France armée a dans le monde une mission souveraine. *Gesta Dei per francos*, ainsi a été définie notre histoire; et certes, dès l'origine, on le sait, Dieu a fait de grandes choses dans le monde par l'épée des Francs. La France est le soldat de Dieu, disait Shakespeare, et l'épée française doit rester toujours une épée chrétienne et civilisatrice, qui ne se tire que pour la justice et pour l'honneur. Tel est le rôle de notre armée.

Et quant au militaire français, à celui dont je parle ici, et à qui s'adressent ces conseils, il a des qualités et un caractère qui en font une des natures les plus aimables et les plus attachantes qni soient au monde.

Le fond du militaire français, c'est l'honneur, la bravoure, la générosité, le dévoûment; tout cela chez lui recouvert de je ne sais quelle enveloppe d'humeur spirituelle et légère, avec je ne sais quel charme de gaieté vive, d'élégance distinguée et de bonnes façons. Je n'entends pas médire des officiers des autres nations; mais je ne crois pas être emporté trop loin par mon patriotisme, en disant qu'il y a dans l'officier français un ensemble de qualités généreuses et brillantes, qui lui assureront toujours et partout le premier rang.

Il faut se souvenir, du reste, mon cher ami, que l'armée française ne compte pas moins de 400,000 hommes dans ses cadres, et que les officiers de cette immense armée, soit ceux qui, sortis des rangs du peuple et élevés aux grades par leur mérite et leurs services, sont le plus pur du sang

du pays, soit ceux qui représentent si dignement dans cette armée notre ancienne et vaillante noblesse, ne sont rien moins que l'élite des familles françaises.

Voilà pourquoi je professe et proclame pour notre armée une admiration et en même temps une sollicitude, que quiconque aime la France doit ressentir comme moi. Vous comprenez quel intérêt profond, de premier ordre, est attaché là, et combien il importe qu'une telle armée soit toujours digne d'elle-même, et que le niveau des intelligences et des cœurs s'y maintienne toujours à la hauteur où il doit être, et ne s'abaisse jamais.

Or, il faut le dire, plus d'une cause pourrait concourir à cet abaissement, si on n'y prenait garde.

Certes, tous les périls de la vie militaire ne sont pas sur les champs de bataille; j'en connais, et de formidables, qui se trouvent dans la paix et lui viennent de la vie des garnisons. Et c'est là un autre point de vue qui éveille au plus haut degré ma sollicitude d'évêque et de Français pour nos jeunes militaires.

J'ai déjà dit ailleurs combien je déplorais la mauvaise organisation des études, qui oblige, chez nous, les jeunes gens destinés aux carrières militaires à interrompre leurs études classiques au moment même où ils pourraient le mieux en profiter, qui les force à mutiler, à sacrifier la rhétorique et la philosophie, c'est-à-dire la meilleure partie des humanités, celle qui aide le plus puissamment à cultiver, à polir, à élever l'esprit. Je sais bien qu'en se hâtant, et se précipitant ainsi, on veut se donner pour son avancement les droits que crée l'ancienneté. Il faut en effet, dans l'armée, que l'ancienneté, c'est-à-dire les longs services, compte pour quelque chose. Aussi la loi lui fait sa part; mais la capacité sert encore plus que l'ancienneté; et en tout cas il résulte plus tard, pour le jeune officier, les plus graves inconvénients de cette interruption prématurée des

études littéraires et philosophiques : privé de la haute culture intellectuelle et morale que donnent de telles études, il trouve dans cette privation même une infériorité réelle, et une difficulté de plus à les reprendre, car on n'est guère attiré vers les études qu'on n'a pas assez cultivées pour en sentir l'intérêt et le charme. Et cependant, à tous les points de vue, un jeune officier ne devrait-il pas trouver là même, dans les lacunes et les difficultés que je viens de dire, les motifs les plus pressants pour se remettre au travail avec courage pendant les loisirs et les périls de la vie de garnison ?

La vie de garnison ! Qui ne sait, en effet, combien elle est redoutable pour un militaire qui ne travaille pas ? Car, s'il ne travaille pas, que fera-t-il des longs loisirs que lui laissent les intervalles de son service ? Où et comment les passera-t-il ? Je le demande.

Il faut bien le reconnaître, ce n'est pas le corps-de-garde, la manœuvre, les exercices, la cible, les promenades militaires et les autres actes de la vie de garnison, qui peuvent cultiver et élever beaucoup par eux-mêmes un esprit. Tout cela se fait avec une telle rigueur de commandement, un tel mécanisme d'obéissance, tout cela met perpétuellement en contact, il faut bien le dire aussi, avec des natures quelquefois si incultes et si agrestes, telles que sont, en général, et sauf les exceptions, celles du conscrit et du troupier, qu'il serait plutôt vrai de dire qu'un esprit délicat, poli, lettré, s'il ne faisait pas autre chose, pourrait à la longue y perdre cette fleur d'élégance et d'urbanité, et y contracter même ce qui sentirait un peu trop la rudesse du métier.

Si à cela venaient s'ajouter, comme il est presque inévitable, le café et le jeu, avec le journal de l'estaminet pour unique lecture, au bout de quelque temps d'une telle vie, que deviendrait le jeune officier, même le plus instruit, en sortant de l'école militaire, et le mieux élevé ?

En campagne, c'est tout autre chose : là, au contraire, toutes les nobles qualités guerrières trouvent à se déployer ; là, le péril, l'action, les combats, élèvent l'âme et le cœur, et y font jaillir les sentiments religieux ; d'un autre côté, les opérations, la conduite de la guerre, les manœuvres des batailles, autant qu'un simple officier peut les observer, tiennent perpétuellement son esprit en éveil, et offrent ample matière à ses études et à ses réflexions : et c'est vraiment là que s'apprend le grand métier des armes.

Dans une garnison, rien de tout cela : c'est le calme plat de l'âme, avec un service régulier et uniforme, qu'on sait une fois pour toutes, et qui, quand il est su, n'apprend plus rien, et même, dans un sens, nuit plus qu'il ne sert, comme je le disais tout à l'heure, à l'élévation, à la délicatesse et à la distinction de l'esprit. Et ainsi, tandis que la vie des camps est propre à développer heureusement l'âme et l'esprit d'un militaire, la vie de garnison serait plutôt propre, s'il n'y prenait garde, à l'amoindrir, à l'abaisser graduellement ; et quand on songe aux talents, aux dons si heureux et si rares, qui relèvent d'ordinaire nos jeunes officiers, à la distinction et à la capacité auxquelles ils pourraient parvenir par des habitudes de travail, comment ne pas se prendre pour eux d'un intérêt et d'une compassion immenses, à la pensée que tout cela peut s'enfuir, s'étioler, s'abîmer et se perdre, dans l'oisiveté dont les menace la vie de garnison ?

Et ce n'est là, cependant, je le dirai, que leur moindre péril. Si, dans les moments de liberté que leur permet le service, ils restents oisifs, désœuvrés, s'ils laissent leur esprit perdre son activité, son ressort, et s'allanguir tristement ; si, dans de telles dispositions, ils n'ont d'autre occupation et d'autre passe-temps que ceux dont je parlais, le café et le jeu, ou la lecture décousue et vaine d'un journal, d'un feuilleton, d'un roman, ou les distractions légères de

quelque société peu sérieuse ; si surtout ils n'ont pas même, comme il arrive parfois, ces distractions de la bonne société, qui peuvent être si utiles en même temps qu'agréables ; eh bien ! dans cette ardeur de jeunesse, au milieu de toutes les facilités et de toutes les excitations des grandes villes, dans la mollesse et l'ennui du désœuvrement, et, ajoutons-le, dans leur solitude intérieure forcée, que veut-on que deviennent leurs mœurs ? Et s'ils se laissent aller à cette pente, quelle sera leur vie ? Quelles que soient l'indulgence ou la licence dont on voudrait réclamer ici pour eux le triste bénéfice, qui ne sait que je viens de toucher à une des plaies vives de l'état militaire ? Et, bien que la vertu soit possible, et se trouve là comme partout, dans les nobles natures, qui ne sait encore qu'une prévention trop commune existe à cet endroit contre ceux dont je parle, et leur nuit souvent dans le monde et la bonne société ?

De tout cela je conclus qu'il faut de toute nécessité qu'un militaire remplisse utilement et noblement ses loisirs ; qu'il travaille à la culture de son esprit, laquelle, pour tout homme, militaire ou non, devrait être constante ; qu'il se donne dans le travail une sauvegarde contre les périls qui l'assiégent ; qu'il cherche enfin dans des occupations honorables « cette supériorité d'esprit et de cœur, comme dit « Massillon, qui fait mépriser la licence et les excès comme « peu dignes même de la raison [1]. »

Comment, en effet, la mollesse d'esprit, le désœuvrement, si funestes pour tout le monde, ne le seraient-ils pas, à plus forte raison encore, pour un militaire ?

Voici ce que Fénelon écrivait à un jeune officier, dans une de ses lettres les plus remarquables :

« Ce que vous avez à craindre le plus, Monsieur, c'est la « mollesse et l'amusement. Ces deux défauts sont capables

[1] Discours pour la bénédiction des drapeaux du régiment de Catinat.

« de jeter dans les plus affreux désordres les personnes « mêmes les plus résolues à pratiquer la vertu, et les plus « remplies d'horreur pour le vice. » Et il ajoute : « La mol- « lesse est une langueur de l'âme, qui l'engourdit, et qui « lui ôte toute vie pour le bien ; mais c'est une langueur « traîtresse, qui la passionne secrètement pour le mal, et » qui cache sous la cendre un feu prêt à tout embraser. »

Fénelon écrivait ensuite à son jeune ami ces graves paroles : « Un tel homme, — l'homme inoccupé, — non-seu- « lement sera incapable de tout bien, mais il tombera peu « à peu dans les plus grands maux. Le plaisir le trahira. « Ce n'est pas pour rien que la chair veut être flattée. Après « avoir paru indolente et insensible, elle passera tout d'un « coup à être furieuse et brutale. On n'apercevra ce feu « que quand il ne sera plus temps de l'étouffer. »

Mais avant Fénelon, un païen, Tacite, avait fait sur ce point des observations bien justes, et il les avait exprimées avec cette énergie et ce trait qu'on lui connaît. *Subit inertiæ dulcedo*, dit-il ; on commence par trouver du goût à la mollesse, et le rien faire, qui était d'abord odieux, on finit par l'aimer. *Et invisa primo desidia postremo amatur.* Et puis, qu'arrive-t-il ? Tacite le dit en deux mots sanglants : on change la milice en débauche, et on plonge mollement son ignorance dans tous les désordres. *Militiam in lasciviam vertunt... Segniter ad voluptates inscitiam retulit.*

La vérité est que, sauf de très-rares exceptions, le travail n'est du goût naturel de personne, et chez ceux qui en ont fait une habitude, il faut, je l'avoue, que cette habitude et cette seconde nature soient devenues bien fortes, pour persévérer après les jours de la jeunesse et pendant la vie tout entière. Si, après les études faites, un jeune homme reste un an ou deux sans travailler, il est bien à craindre, comme le dit Tacite, que l'*inertiæ dulcedo subeat*, et qu'il perde pour jamais le goût du travail d'esprit. J'ai vu des jeunes

gens qui avaient, pendant leurs études, et surtout pendant les trois ou quatre dernières années, admirablement travaillé, soit au collége, soit à Saint-Cyr, soit à l'Ecole polytechnique : je les ai vus, une année à peine leurs études achevées, tomber dans une fainéantise déplorable, ignominieuse ; et de là aux grands désordres flétris par Tacite, il n'y a pas loin.

C'est de vingt à vingt-cinq ans que tout se perd dans la vie pour les jeunes gens, militaires et autres [1].

Combien il leur importe à tous de méditer ces autres paroles de Fénelon à un jeune militaire :

« Souvenez-vous, Monsieur (et je finis par où j'ai com-
« mencé), que l'oisiveté énerve tout, qu'elle affadit tout,
« qu'elle ôte leur séve et leur force à toutes les vertus et à
« toutes les qualités de l'âme, même suivant le monde. Un
« homme livré à l'oisiveté et à la mollesse est un homme
« faible et petit en tout : il est si tiède que Dieu le vomit.
« Le monde le vomit aussi à son tour, car il ne veut rien
« que de vif et de ferme. Il est donc le rebut de Dieu et du
« monde : c'est un néant ; il est comme s'il n'était pas. Quand

[1] J'écrivais, il n'y a pas très-longtemps, à un de mes amis :

« Ce qui doit aider puissamment un père et une mère dans leurs efforts pour soutenir le courage de leur fils au travail, c'est cette pensée que, sans le travail et l'étude, il n'y a rien à espérer de bon ; que si, de vingt à vingt-cinq ans, il perd toutes les habitudes de sa première éducation, c'est fini pour la vie ; il est perdu, et il n'y a pas de puissance humaine qui puisse l'empêcher de se perdre. Il y faudrait un miracle de Dieu.

« Vainement me direz-vous : « Je ne veux pas faire de mon fils un savant. » — C'est ce dont il n'est pas question le moins du monde ; mais il ne faut pas en faire un mauvais sujet ; vous ne le voulez pas, et c'est ce que vous allez faire.

« Vainement me direz-vous : « Mon fils veut servir, il n'a pas besoin pour cela d'avoir fait de si fortes études. » — Non, mais il a besoin pour cela de n'être pas un caractère mou, lâche, énervé, un esprit sans vigueur.

« Il a besoin de n'être pas un ignorant et un libertin ; il a besoin pour cela de n'être pas de ceux dont Tacite isait autrefois : *Militiam in lasciviam vertunt.* »

« on en parle, on dit : Ce n'est pas un homme. N'oubliez « jamais que l'honneur du monde et celui de l'Évangile « sont ici d'accord. Ces deux royaumes ne sont donnés « qu'aux violents qui les emportent d'assaut... Craignez « donc ce défaut, qui est la source de tant d'autres. Veillez « contre vous-même. Pincez-vous comme on pince un lé- « thargique ; faites-vous piquer par vos amis pour vous ré- « veiller. »

Je ne veux pas dire, assurément, que tous nos jeunes officiers de notre armée ont besoin d'être piqués et réveillés. Il en est, certes, plus d'un qui savent, comme dit si pittoresquement Fénelon, se pincer et se réveiller eux-mêmes, et qui sont en train de devenir ce que sont aujourd'hui tant de militaires éminents qui font l'honneur de l'armée française. Mais on voudra bien convenir aussi que dans le grand nombre de nos officiers, il en est à qui ces conseils sur la nécessité pour eux de l'étude et du travail d'esprit sont nécessaires ; et on me pardonnera, si je puise dans mon amitié et mon estime pour eux, comme aussi dans la raison même et la nécessité des choses, l'unique droit que je me reconnaisse pour les leur offrir.

II

La plupart des conseils, d'ailleurs, que je proposerai ici aux militaires, je les emprunterai à Fénelon. Assurément c'est là un maître dont la pénétration, la finesse, l'élévation et la largeur d'esprit ne sauraient être contestées. il connaissait du reste très-bien la vie militaire, comptant beaucoup de militaires parmi ses amis, et ayant lui-même un neveu militaire dont il s'occupait beaucoup.

Le premier conseil donc que j'offrirai ici aux militaires, avec Fénelon, sera celui-ci : « Se faire un projet pour rem- « plir le temps, et suivre ce projet, quoi qu'il en coûte... « Partout il faut se faire une règle, et y ranger si bien

« toutes choses, qu'on y manque fort rarement. Lisez les « livres qui conviennent à votre état, surtout l'histoire de « votre pays. »

Ce qui ne veut pas dire assurément, dans la pensée de Fénelon ni dans la mienne, qu'un militaire ne doive se reposer du service que par l'étude, et qu'il ne puisse pas consacrer une part du temps qui lui reste, en dehors de ses occupations, à ses relations et à ses devoirs de société. « Il « faut, disait Fénelon, voir civilement tout le monde dans « les lieux où tout le monde va. »

« Je sais bien, disait-il encore, qu'on ne peut pas être « toujours si rangé; il faut se laisser envahir quelquefois, « par complaisance pour certains amis; la société le veut, « l'âge le demande; mais — qu'on veuille bien remarquer « ce qu'ajoute ici Fénelon — en accordant un peu d'amuse- « ments aux amis, il leur faut dérober des heures sans les- « quelles on ne se rendrait capable de rien pour mériter « leur estime. »

Je ne prétends pas autre chose que ce que Fénelon exprime si bien ici. Je dis simplement qu'un militaire sérieux, qui ne veut pas perdre son temps et le voir *couler entre ses mains comme l'eau sous le pont*, — c'est encore un mot de Fénelon, — ni abandonner insoucieusement et tristement la culture de son esprit, doit, de toute nécessité, savoir régler sa vie et se réserver certains moments, pour se faire comme une retraite, et s'y livrer à son travail personnel, à l'étude et à la lecture. « Employez, ajoutait « Fénelon, employez le reste du temps à lire des livres « d'histoire, de fortifications, et de tout le reste qui est « utile à un homme de votre rang. *Jamais un moment « de vide.* Le moment où vous ne faites rien de réglé « et de bon est le moment où vous faites un très-grand « mal. Gourmandez-vous vous-même sans pitié sur la « vie molle, oisive et amusée. Réservez-vous des heures

« de travail ; évitez les soupers qui mènent trop avant « dans la nuit, et qui dérangent tout le jour suivant. « *Sauvez vos matinées ; lisez*, et *pensez* sur vos lec- « tures. »

Ce qui ne veut pas dire assurément encore qu'il s'agisse pour un militaire de devenir un grand savant, un grand philosophe, un grand écrivain. Heureux sans doute ceux qui pourraient le devenir, sans cesser d'être hommes de guerre ; il s'agit simplement, pour la généralité de ceux dont je parle, d'être des hommes instruits, à la hauteur de leur état et de leur position.

Mais, pour entrer dans la pratique des choses, quelles études conseiller à un militaire, eu égard aux loisirs qu'il peut y consacrer, avec les exigences de son service, et en tenant compte aussi des relations utiles, et des distractions indispensables ?

Ces loisirs sont nombreux, mais malheureusement tellement coupés, dit-on, par les occupations diverses, qu'il faut une volonté forte et un art habile d'employer son temps, pour ne pas laisser glisser entre ses mains ces moments épars de liberté, et en tirer bon parti pour l'étude. Ensuite, pour être juste, il faut convenir qu'il y a bien des moments dans la vie militaire où le jeune officier n'aura pas, ne pourra pas avoir facilement sous la main les livres nécessaires.

Il faut convenir cependant aussi que dans l'infanterie, au moins pour les officiers des premiers grades, pour les lieutenants et les sous-lieutenants, si les loisirs ne sont pas nombreux, ils sont réguliers, et que, dès qu'on est capitaine, on a d'ordinaire très-facilement plusieurs heures de libres dans la matinée ; heures inappréciables pour l'étude. Il y a d'ailleurs des études, des lectures, celle de l'histoire, par exemple, qu'on peut faire parfaitement dans les moments coupés. On quitte son livre et on le reprend où on l'a quitté.

Et quant aux moyens d'étudier, il faut dire aussi que le plus souvent, dans les garnisons des villes surtout, le jeune officier ne manque pas, grâce à nos bibliothèques, de facilité pour se procurer des livres.

En outre un jeune officier peut avoir plus que des livres, il peut avoir aussi des conseils. Car enfin, il n'est pas isolé dans son régiment; il a ses chefs, il a aussi ses camarades; et au-dessus de lui comme autour de lui, il peut trouver, en le cherchant, ou un ami qui s'associera volontiers à ses études, ou un chef en qui il pourra avoir confiance, et qui ne demandera peut-être pas mieux que de le renseigner et de le guider.

Je suppose donc un jeune officier décidé à profiter de tous ces secours, et à se créer des habitudes de travail sérieux : alors, que devra-t il étudier?

Voici à cet égard quelques pensées que je crois éloignées de toute exagération, et qu'on ne pourra, je l'espère, contester.

III

1° La première étude pour un militaire, une étude tout à fait indispensable, c'est l'étude de son état, de tout ce qui peut s'apprendre de son état par l'étude. Je dis qu'un militaire doit avoir à cœur, avant tout, de posséder, et de posséder à fond, toutes les connaissances qui concernent le métier des armes.

Ceci est incontestable, et ceci n'est pas peu de chose. L'art militaire est très-vaste, et embrasse, comme auxiliaires, plusieurs sciences, qui seules suffiraient à occuper pendant longtemps, toute sa vie même, un soldat. Ces sciences, aux écoles militaires, à Saint-Cyr, à Saumur, à l'Ecole d'état-major, à l'Ecole polytechnique, à Metz, on en a parcouru le cadre, on en possède les éléments et l'ensemble; mais il

reste à poursuivre ces études, à féconder ces éléments, à apprendre les détails. Voilà donc ce qu'un jeune officier doit faire nécessairement : *compléter son éducation militaire ;* et cela tout à la fois par l'étude et avec la pratique de chaque jour, qui éclaire tout.

Sans doute, un officier pourra bien, sans cela, monter à l'assaut ou commander une charge. Je sais bien aussi que l'art militaire s'apprend à la guerre et sur les champs de bataille plus qu'à l'école et dans les livres ; mais il n'en est pas moins vrai qu'indépendamment de la bravoure, sur quoi il n'y a pas de leçons à faire à nos militaires, et de l'expérience, qui ne vient qu'avec le temps, il y a tout un ensemble de connaissances indispensables à un militaire, qui tient à être *militaire complet*, et voici le fonds d'*instruction spéciale* qu'il doit posséder avant tout : c'est considérable.

Cela comprend en effet :

1° La partie que j'appellerai *technique*, la connaissance précise de toutes les ordonnances sur les manœuvres, les services divers : service intérieur, service de place, service de campagne, etc, ;

2° La partie *administrative*, c'est-à-dire les réglements d'administration militaire, et tout ce qui concerne cette branche du service ;

3° La partie *législative*, toute la législation militaire, avec des notions de législation civile. — Il y a sur ce point des résumés très-bien faits.

4° Les éléments de *fortification* et d'*artillerie*.— J'indique simplement ces diverses études. D'autres en ont parlé plus et mieux que je ne saurais jamais le faire.

5° La *géographie* et la *topographie*. — Ici, je demande permission d'ajouter quelques mots.

« Il faut, me disait un officier fort distingué, que je consultais sur ces choses, il faut se faire un *œil géographique*

et *topographique*. C'est tout le militaire. C'est cela qui fait les généraux. »

Sans être militaire, on conçoit très-bien cela. Et cette belle et intéressante étude, théorique, mais aussi pratique, comprend non-seulement l'étude des livres et des cartes, mais encore l'étude des terrains, la levée des plans.

Il paraît donc très-important de se livrer à l'étude des terrains, et de s'entretenir la main à l'exécution des plans et à la rédaction des mémoires qui doivent toujours les accompagner : travail, ce me semble, aussi agréable qu'utile, et qui peut s'allier à la promenade dans les environs, quelquefois très-agréables, des villes de garnison.

L'habileté à lever rapidement un plan est évidemment très-précieuse ; et il est facile de l'acquérir en s'exerçant souvent, ce qui pourra ce faire dans de nombreuses circonstances, et alors même que l'officier sans occupation n'a qu'un crayon et une feuille de papier à sa disposition.

Je le dirai ici en passant, ces promenades elles-mêmes ont leur avantage à un point de vue essentiel pour un militaire, au point de vue de la santé. Il est nécessaire qu'un militaire, appelé à subir souvent de grandes fatigues, à souffrir la pluie, le soleil, la faim, la soif, et autres épreuves de son noble, mais rude état, se porte bien. Qu'il mêle donc à son service des exercices qui entretiennent la santé, et à ses travaux d'esprit des distractions qui délassent sa tête et fassent partie d'un bon régime hygiénique : la gymnastique, l'escrime, l'équitation, rien de mieux, assurément. La santé, dans l'état militaire, est une capacité. On a souvent eu l'occasion de faire cette remarque, au sujet des grands hommes de guerre : il y faut une âme de bronze dans un corps de fer.

Je continue.

Quant à la science de la géographie, elle me paraît être la lumière de la *stratégie* : il est manifeste que, quand un

général connaît un pays, et voit clair devant lui, il est sûr de ses pas et de ceux qu'il fait faire aux autres.

Je le comprends, il ne faut pas qu'un jeune officier se jette du premier coup dans la stratégie, et avant d'avoir franchi, si je puis dire ainsi, les degrés intermédiaires de l'éducation militaire. Sans doute, la *manœuvre* d'abord, la *stratégie* ensuite. Il faut qu'un jeune officier commence par être manœuvrier, bon manœuvrier; puis, son esprit se formant par la pratique et l'étude, il pourra devenir stratége[1].

Une méthode qui me paraît excellente pour apprendre la *stratégie*, lorsqu'on l'a déjà étudiée dans des ouvrages spéciaux, c'est d'avoir toujours sous la main des *cartes géographiques militaires*, et de ne jamais manquer d'y chercher les noms de lieux à mesure qu'on les entend ou qu'on les rencontre dans un livre d'histoire.

6° L'art militaire, proprement dit, qui comprend avec la *stratégie*, la *tactique*, lesquelles ont, je le disais, la *géographie* et la *topographie* pour grands auxiliaires.— Ceci, assurément, dépasse ma compétence. Mais bien que rien, comme on le sait assez, ne vaille la guerre pour former un homme de guerre, il n'est pas nécessaire encore d'être un homme du métier, pour comprendre qu'il y a, qu'il doit y avoir, sur ce point culminant de l'art militaire, la stratégie et la tactique, des principes généraux et certains, dont l'étude, non-seulement occupera noblement l'officier en garnison, élèvera

[1] En écrivant ceci, je n'ai pas oublié l'aventure de ce rhéteur de l'antiquité à qui il arriva de disserter sur l'art de la guerre devant Annibal. Annibal haussa les épaules. Je comprends très-bien que des gens n'ayant jamais fait la guerre, et qui se mettraient à résoudre des problèmes de haute stratégie, 80,000, 100,000 hommes à remuer, feraient chose assez vaine. Il faut évidemment qu'un officier ait assez pratiqué les armes pour se lancer dans les hautes études de stratégie. Mais que de telles études rentrent dans le cadre des études militaires, et doivent être abordées à leur heure, c'est ce qui ne peut se contester.

ses idées, étendra ses vues, l'accoutumera à prendre son état par les grands côtés, mais encore, au moment d'une guerre, le mettra en état de suivre les opérations militaires, et d'en profiter pour se former, bien mieux que l'officier qui aura peu ou point étudié les principes.

Tel est donc l'ensemble de connaissances, et d'études sur son état, dont un militaire doit, avant tout, et longtemps, et toujours peut être, occuper ses loisirs. Car tout cela, assurément, est très-vaste, et l'étude en peut être poussée très-loin; et il est évident que si on peut être un brave officier sans cela, on ne pourra guère sans cela être un homme de guerre supérieur;— et toujours il sera honorable et utile à un militaire d'être instruit à fond des choses de l'état militaire, en même temps qu'infiniment salutaire pour lui, pour son esprit et pour son âme, d'échapper par ces utiles études au péril du désœuvrement et de l'ennui.— J'ajoute que de telles études et de telles connaissances appelleront nécessairement sur un jeune officier le regard de ses chefs. Naturellement, il désire et il doit désirer d'avancer. Eh bien! c'est à ceux qui sortent ainsi de la foule par l'instruction, le talent, et la distinction d'esprit, que s'adresseront de préférence les généraux pour en faire des officiers d'ordonnance, des aides-de-camp et des chefs d'état-major, et non pas aux hommes communs et vulgaires.

Et, pour donner un exemple de plus des études qui peuvent solliciter un militaire, si je pouvais entrer ici dans quelques détails, n'est-il pas évident qu'un officier de cavalerie, par exemple, pourrait trouver dans l'étude poussée un peu loin; non pas seulement du cheval de guerre, mais de la race chevaline tout entière, et des différents moyens de l'élever et de l'améliorer, un emploi très-utile et intéressant de ses

loisirs, et tout à fait convenable à un homme de son métier, et cela, quand même il ne devrait jamais devenir directeur des haras de France? Quel mal, je le demanderai aux officiers légers, s'il y en a, qui seraient tentés de sourire ici, quel mal y aurait-il à ce qu'un officier de cavalerie tînt à honneur d'être un homme compétent et entendu sur cette question, dont on s'occupe fort en Angleterre et en France, et qui intéresse à un si haut degré l'agriculture comme l'armée?

Chaque arme spéciale ne pourrait-elle pas fournir ainsi aux officiers, désireux de s'occuper et de s'instruire, d'intéressants sujets d'étude, l'histoire de l'artillerie, et l'art des fortifications, par exemple?

Mais je n'en veux pas dire davantage. — Etant démontrée pour les militaires la nécessité d'occuper par le travail d'esprit les loisirs de la garnison, il est évident qu'une étude qui les appelle et les invite avant toutes les autres, c'est l'étude de tout ce qui a rapport à leur état, c'est l'étude de l'art militaire. Et j'ajouterai, en finissant ceci, avec Fénelon : « Voyant tout le monde d'une manière gaie et civile en pu- « blic, et ayant des occupations louables pour votre métier, « selon le monde même, vous ne devez pas craindre d'être « retiré. Autant une retraite vide est déshonorante, autant « une retraite occupée et pleine des devoirs de sa profes- « sion élève un homme au-dessus de tous les fainéants qui « n'apprennent jamais leur métier. »

IV

Mais ce n'est pas tout ; et si j'engage un militaire à étudier sérieusement, avec suite, et selon un plan par lui tracé d'avance, — comme j'ai dit qu'on doit étudier, — toutes les différentes sciences relatives à l'art militaire, et cela seul suffirait pour lui donner une vraie et grande culture d'esprit, néanmoins je ne voudrais pas qu'il s'emprisonnât dans

cette spécialité. Il y a des études accessoires, quelques-unes se rattachant à l'art militaire de très-près, quelques autres s'imposant par leur intérêt général aux hommes de guerre comme à tous les hommes distingués. Et voilà encore des études que je conseille fort aux jeunes officiers de joindre, dans la mesure que leurs loisirs permettront, à leurs études spéciales.

1° C'est d'abord l'*étude de l'histoire*, celle de leur pays avant tout, puis celle des grands peuples. Ce que j'en ai dit dans ma précédente lettre trouve ici pleinement son application. J'ajouterai seulement ceci : c'est que l'histoire, une certaine histoire du moins, peut être considérée aussi comme une branche accessoire des études militaires proprement dites : c'est-à-dire que l'art de la guerre se peut étudier dans l'histoire générale, et dans les récits ou descriptions de batailles, comme dans les ouvrages spéciaux. Et certes, les militaires ne se plaindront pas que l'histoire ne songe pas assez à eux ; on pourrait peut-être l'accuser, au contraire, d'y trop songer, et de s'être souvent laissé absorber par les récits des guerres, des siéges et des batailles. L'art militaire, du reste, a son histoire propre ; il s'est modifié et se modifie tous les jours encore, en même temps que les sciences et les inventions.

Toutefois, il est inutile, dirai-je à un militaire qui voudrait étudier l'histoire au point de vue de l'art de la guerre, de vous perdre dans un grand nombre d'ouvrages ; n'en lisez que quelques-uns, mais d'excellents.

Chez les anciens : *Xénophon*, *Plutarque*, *Tite-Live*, *Tacite*, les *Commentaires de César ;*

Chez les modernes : les *Mémoires de B. de Montluc*, les ouvrages du chevalier *de Folard*, les *Mémoires de Turenne*, ceux du maréchal de *Saxe*, ceux de *Napoléon*, les histoires de M. *Thiers*, l'*Esprit des institutions militaires*, par *Marmont*,

Voilà les ouvrages qu'on peut conseiller, et d'autres encore :

La vie des grands militaires, saints ou héros, tels que Charlemagne, saint Louis, Duguesclin, Bayard, Condé, Turenne, Drouot, etc. (1), et celles qui paraîtront bientôt, je l'espère, de Lamoricière, de Georges de Pimodan, voilà encore des lectures qui peuvent convenir admirablement à un militaire, et qui peuvent élever son âme, remplir son cœur de passions nobles et de belles ambitions.

2° Avec l'étude de l'histoire, je conseille encore aux militaires en garnison les *Lettres* et la *Philosophie*.

Mais là surtout, je les conjure de laisser de côté les œuvres médiocres, et de ne s'attacher qu'aux chefs-d'œuvre incontestables. Le temps d'un militaire est trop court et trop précieux pour être employé autrement.

Les Lettres, dis-je, combien de militaires, dans leurs loisirs, ont fait leurs délices d'Horace ! Et pour ne citer ici qu'un grand nom contemporain, que j'ai rappelé déjà dans ces entretiens, que je suis heureux de redire encore, quel noble exemple n'a pas donné le duc de Clermont-Tonnerre, de cette union de l'étude des Lettres avec les occupations les plus graves de la guerre et de la politique ! Ainsi qu'un autre de ses compagnons d'armes, un des plus anciens généraux survivants de la grande armée, le duc de Fézenzac, lequel, lors de la retraite de Moscou, très-jeune colonel d'un

[1] Fénelon écrivait encore :

« Si vous avez le loisir de lire les livres de Josué, des Juges, des Rois, de Judith et des Macchabées, vous prendrez plaisir à y voir le Dieu des armées qui triomphe de l'orgueil de ses ennemis, et qui mène, comme par la main, ceux qui espèrent en lui. Ces livres vous inspireront un courage fondé sur la foi, et vous apprendront à sanctifier la guerre. Vous y trouverez des exemples aimables de guerriers fidèles, humbles, modestes, et qui se préparaient à combattre en priant. Il faut aussi, Monsieur, que vous regardiez Dieu comme le chef de votre armée, comme la force de votre camp, comme votre bouclier. Vous nous avez couverts, lui dit le roi-prophète, du bouclier de votre amour. »

régiment dont il ramena en France les débris, avait avec lui, dans cette campagne, son Horace, son Virgile, son Lafontaine, qu'il aimait à relire dans les haltes, les campements et les intervalles des batailles, et qu'il sait par cœur entièrement encore à l'heure qu'il est !

Ce que je voudrais au moins d'un militaire cultivé, et qui tient à garder sa délicatesse et son élévation d'esprit, ce serait qu'il eût toujours, quand il le peut, près de lui, sous sa main, quelque grand orateur ou quelque grand poëte, Corneille, Racine, les *Oraisons funèbres* et le *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet ; ou bien un Tacite, un Virgile, un Horace, ou le *Conciones*, et qu'il en relût de temps en temps quelques belles pages, afin de ne se désaccoutumer jamais des grandes pensées et du grand langage. Est-ce trop demander ? Qui pourrait le dire ?

Et qu'on ne pense pas que cette culture de son esprit dégoûtera l'officier du soldat. Non, certes, l'étude des Lettres ne fausse pas à ce point ni le jugement, ni le sentiment. Ce ne sont pas les natures cultivées, délicates, qui sont les moins propres à aimer le soldat, et les plus promptes à le brusquer. Tout au contraire. Et il faut cela, il faut que l'officier aime franchement le soldat, et s'applique à gagner sa confiance et à lui faire du bien. Le soldat le lui rendra. Ç'a été le talent des grands hommes de guerre de savoir se faire aimer du soldat. Ils conquièrent d'abord le soldat ; le soldat les aide à conquérir le monde.

Et puisque je parle des Lettres, il y a un travail littéraire que je recommanderai particulièrement à tout militaire : c'est d'*écrire*, tous les jours s'il se peut, ce que j'appellerai ou ses *notes*, ou son *journal*, ou ses *mémoires :* ce qu'il a fait, ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu ; les anecdotes même qu'on a racontées devant lui, ses réflexions sur les choses et sur les personnes qui en valent la peine ; de vérifier, en rentrant chez lui, les faits importants cités devant lui ; tout

ce qui enfin a rapport à cette éducation qui se fait dans le monde et la bonne compagnie.

Outre que cela accoutume à la réflexion, et développe l'esprit d'observation, chose toujours si fort utile, et que cela peut servir à un militaire pour fixer et conserver des souvenirs précieux, cela aussi dégage et élève l'esprit. Quoi qu'on écrive, j'entends avec soin, dès qu'on prend la plume, de suite l'esprit s'élève au-dessus du niveau ordinaire de la pensée et de l'expression. L'habitude seule d'écrire avec soin, ne fût-ce que les simples choses qui se présentent au jour le jour, suffirait pour préserver l'esprit du commun et de la vulgarité. Je connais plus d'un militaire qui a pris de bonne heure, et conservé toute sa vie cette excellente habitude, et qui s'en est fort bien trouvé.

Pourquoi aussi un militaire ne s'adonnerait-il pas à la culture d'un art quelconque, par exemple la *photographie* ? Je connais un militaire, aujourd'hui officier supérieur, que ses campagnes ou ses voyages ont promené en Afrique, en Crimée, en Italie, en Allemagne et en Espagne, et qui a su trouver partout, dans son goût pour la photographie, les distractions les plus nobles. Les albums qu'il a rapportés de tous les pays qu'il a parcourus révèlent un goût artistique exquis, et sont une des collections de *vues* les plus intéressantes qu'on puisse rencontrer. Je dois dire aussi que ce militaire est bien un des hommes les plus aimables, les plus polis et les plus distingués que j'aie connus.

3° A l'étude des lettres et des arts se rattache l'*étude des langues :* point capital pour un officier, que la guerre peut appeler d'un moment à l'autre hors de son pays, et mettre en contact avec les diverses nations ou armées de l'Europe. On connaît, du reste, le mot de Frédéric : « Un homme qui « ne sait qu'une langue n'en vaut qu'un ; un homme qui sait « quatre langues en vaut quatre. »

4° J'ai parlé de la *philosophie*. Je n'en voudrais pas trop,

sans doute, moins encore chez un militaire, homme d'action, que chez personne : *non plus sapere quam oportet*, dirais-je volontiers ici ; et toutefois j'en voudrais :

Parce qu'enfin, c'est la philosophie, je ne saurais trop le redire, qui rend plus homme, et que ce sont les esprits sans réflexion, sans idées philosophiques, que je craindrais le plus de voir s'abaisser tristement dans la vie de garnison, et finir par se faire une de ces philosophies pratiques, une de ces manières de prendre la vie et les choses de la vie, qui dénotent le plus dans une âme une ruine intellectuelle et morale absolue.

Et qu'on ne s'imagine pas, comme j'ai entendu un jour un militaire peu philosophe me l'objecter, que des lectures philosophiques exposeraient un militaire à perdre le sens pratique des hommes et des choses. Cette objection, Catinat, Turenne, Condé, je n'en doute pas, l'auraient repoussée comme une injure ; et quant à moi, elle me paraît si nulle, que je crois superflu de la réfuter ; si nulle surtout, eu égard à la part dont je me contente pour ces lectures dans la vie d'un militaire.

Assurément, un militaire ne doit pas être un disputeur ni un rêveur ; un militaire est un homme d'action, un homme pratique, un homme de sang-froid, de coup d'œil, de décision prompte ; il doit vivre de faits, non de théories ; et si des études philosophiques en devaient faire un homme hésitant et irrésolu sur le terrain, au moment de l'action, je serais le premier à les lui déconseiller. Mais que, laissant de côté les questions oiseuses, les creux systèmes, les hypothèses nuageuses, il applique son bon sens et la fermeté de son esprit aux grandes questions philosophiques, et aime à se rendre compte des croyances fondamentales qui portent tout dans ce monde, qu'il converse de temps en temps, non avec les sophistes, mais avec les grands représentants de la raison humaine, comment craindre que

son esprit ou son caractère y perde rien de sa décision ?

Ce que je demanderais rigoureusement à un militaire, en fait de philosophie, se réduirait simplement à ceci : avoir, comme pour les Lettres, deux ou trois grands livres de choix, et d'une lecture attachante, qu'il affectionnerait, et dont il relirait de temps en temps quelques belles pages, c'est-à-dire une bibliothèque de trois ou quatre volumes de petit format qu'un officier peut parfaitement emporter partout avec lui dans son bagage : le *Traité de l'Existence de Dieu*, de Fénelon, par exemple, ou les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, de M. de Maistre, entretiens philosophiques dont un des interlocuteurs est précisément un militaire ; ou bien encore le recueil que j'ai publié sous ce titre : le *Christianisme présenté aux gens du monde*, par Fénelon, les premiers volumes seulement, dans lesquels il y a beaucoup de lettres de Fénelon à des militaires. — J'ai eu la joie de rencontrer un militaire, un général russe, dont ces quatre petits volumes, au fond du Caucase, et sur les bords de la mer Noire, avaient été, m'écrivait-il, la consolation.

V

Ceci m'amène à une dernière considération, par laquelle je voudrais terminer tout ceci : je veux parler de la part que les pensées religieuses, que les devoirs religieux doivent avoir dans la vie d'un militaire. Car enfin, un militaire est un homme, il a un âme, un avenir éternel ; et les droits de Dieu sur l'homme ne connaissent pas d'exception. Ce serait d'ailleurs une vue singulièrement fausse et étroite des choses, et en définitive un trop grand mépris de soi, que de s'imaginer, parce qu'on est militaire, que les choses de la religion ne nous regardent plus ; que la vie militaire est incompatible avec toute pratique religieuse, et qu'en un mot un soldat n'a d'autre Dieu que son drapeau. Il me serait trop facile de montrer, si c'était ici le lieu, par des raisons

invincibles et par l'exemple des anciens preux, et même par d'illustres exemples contemporains, que rien ne s'allie plus naturellement que la piété et la valeur. Il serait donc temps qu'il fût admis, en fait comme en droit, que dans l'armée, comme dans le monde, l'homme doit servir Dieu et pratiquer sa religion, et qu'aucun militaire ne se crût dispensé par son uniforme de ses devoirs de chrétien. Et certes, qui devrait être moins l'esclave du respect humain, le jouet de la lâcheté morale, et plus l'homme de sa conscience et de sa foi, qu'un militaire français?

Et n'est-ce pas Voltaire qui disait, à propos du marquis de Fénelon, grand soldat et grand chrétien, qu'une armée composée de pareils hommes serait invincible? Fénelon a dit aussi, dans cette lettre à un jeune militaire, que je me plais à citer si souvent : « Quand on saura que vous tra-« vaillez à n'ignorer rien dans l'histoire et dans la guerre, « nul n'osera vous attaquer sur la dévotion. » Ni sur autre chose.

Je n'ajouterai à ces belles paroles qu'un seul mot : c'est que le militaire le plus intrépide et le plus vaillant n'est pourtant pas toujours un être de fer, mais un être qui sent, comme nous tous, et porte dans sa poitrine un cœur accessible comme le nôtre aux afflictions et aux tristesses de la vie. Pour lui, par conséquent, comme pour tout homme ici-bas, les consolations, les promesses et les espérances de la religion, à certains moments surtout, sont un profond besoin de l'âme, en même temps qu'une force contre les déceptions, les amertumes et les mille épreuves secrètes de l'existence.

Si donc la religion doit avoir sa part dans la vie d'un militaire, comme dans toute vie, lui demander de tourner de temps en temps sa pensée vers les choses religieuses, et de donner à son âme un aliment qui l'entretienne et l'affermisse dans la foi et la pratique de ses devoirs, est-ce trop

exiger? Or, à cette exigence si légitime, il est bien facile de satisfaire, et je demanderai simplement ici au jeune officier chrétien d'ajouter à sa bibliothèque un seul petit volume, d'un élégant format in-32, et contenant reliés ensemble deux livres : celui que Fontenelle appelait *le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Evangile n'en vient pas*, l'*Imitation;* et l'*Evangile* lui-même. Oui, voilà deux livres que le jeune officier devrait avoir et porter avec lui partout et toujours. L'*Evangile*, livre divin, parole directe de Jésus-Christ; l'*Imitation*, qui a une parole et des lumières pour tous les sentiments et toutes les situations de l'âme. C'est de ce dernier livre sans doute que parlait le comte de Maistre à son fils, qui débutait dans la carrière des armes, lorsqu'il lui traçait ce court règlement de vie, si bien fait pour tous ceux qui portent l'épée :

« Mon fils, soyez toujours assez semblable aux autres « pour ne pas leur déplaire, et assez différent pour ne dé« plaire ni à moi, ni à vous. Battez-vous bien, mais ne « faites de mal qu'à l'ennemi. Soyez honnête homme et bon « enfant. *Ne vous détachez pas du petit livre latin...* »

Je me représente en effet ici un jeune homme, un militaire, engagé dans une guerre lointaine, à cinq cents, à mille lieues et plus de son pays, en Afrique, en Crimée, en Chine, au Mexique. Combien de fois, après des marches pénibles, sous les feux du soleil, sous des torrents de pluie, lorsque la fatigue accable, ou après une affaire sanglante, quand l'enivrement du combat est passé; combien de fois sous la tente, pendant les veilles du camp, et même dans les ennuis des garnisons, dans ces moments où les ressorts de la machine humaine se détendent, où chez les plus solides militaires eux-mêmes le moral quelquefois fléchit, où l'âme retombe en quelque sorte sur elle-même et se trouve en face de ses pensées; combien de fois, dis-je, un simple

regard sur ce petit livre, quelques lignes des saints Evangiles, quelques versets de l'*Imitation*, seraient comme un cordial de l'âme, qui remettrait, qui remonterait tout; et quand, après cette fuite rapide et momentanée vers les horizons plus sereins et plus lumineux des choses de l'âme et de Dieu, le jeune soldat redescendrait à terre pour ainsi dire, combien il se trouverait fortifié par ce commerce avec les pensées supérieures, par la prière venue alors sur ses lèvres, par un cri de son âme vers Dieu, pour toutes les luttes et toutes les épreuves de sa périlleuse et militante vie!

En terminant ces conseils, je demande la permission d'adresser un mot spécial à toute une portion de notre armée pour laquelle j'ai toujours senti, je l'avoue, une prédilection : nos marins. Tout ce que je viens de dire ici les concerne assurément, et peut-être plus particulièrement encore : car les connaissances qui constituent l'art de la marine, ou qui s'y rattachent, sont peut-être plus nombreuses et plus étendues que celles qui ont rapport à l'armée de terre; mais de plus, les voyages que font nécessairement les marins, sous tous les climats et sous tous les cieux, et chez tous les peuples du monde, les grands aspects de la mer et des tempêtes, des continents, des îles, sont autant d'excitation et de facilités pour des études de toute nature, *historiques*, *géographiques*, *astronomiques*, et d'*histoire naturelle* dans toutes ses branches. Disons enfin que si les facilités pour l'étude sont plus grandes dans la marine que dans l'armée, les loisirs des marins, soit dans les longues navigations, soit à terre, sont aussi plus considérables; autant de motifs qui doivent engager nos jeunes officiers de marine à s'instruire solidement, et à soutenir dans le monde cette distinction et cette supériorité d'esprit, qu'on s'accorde à reconnaître au marin français.

A tous nos militaires donc, à tous nos jeunes officiers de

nos armées de terre et de mer, j'adresserai en terminant la parole célèbre d'un soldat, qui, d'obscur Africain et de simple milicien qu'il était d'abord, parvint, de degrés en degrés, jusqu'à l'empire, et gouverna, pendant vingt ans Rome et le monde. A son lit de mort, révélant dans cette dernière parole tout le secret de sa fortune et de son génie, Septime-Sévère donnait à son armée ce simple et sublime mot d'ordre, que je donnerais volontiers moi-même à la nôtre : « Travaillez ! *Laboretis !* »

DIX-HUITIÈME LETTRE

Le droit.

MON CHER AMI,

La Littérature, la Philosophie, l'Histoire, dont je vous ai parlé successivement, voilà, sans contredit, trois grands et beaux sujets d'études pour un homme de loisir, soit qu'il fasse la part égale à chacune de ces trois branches des connaissances humaines, soit qu'il s'attache plus spécialement à l'une d'elles, sans toutefois négliger les deux autres; car, si l'on peut avoir une spécialité, des préférences, il est bien difficile d'être uniquement et exclusivement littérateur, philosophe ou historien. Un homme, qui tient à développer et à élever en lui la vie intellectuelle et morale, doit cultiver, avec la littérature, qui orne et polit l'esprit, la philosophie qui le rend réfléchi, logique, profond, et l'histoire que tout honnête homme doit savoir et qui est mêlée à tout.

Ce que je veux, avant tout, c'est combattre l'oisiveté

et l'inertie, c'est occuper d'une manière utile et digne les loisirs.

Je sais bien que le talent ne pourrait se donner à qui n'en aurait pas reçu; mais je sais aussi que chacun en reçoit une certaine mesure, et que toujours le travail développe et fait grandir le talent reçu, tandis que l'inertie l'annihile et le tue.

Susciter des écrivains qui prendraient le rang parmi les défenseurs de la vérité et de la justice ici-bas, assurément je serais trop heureux si ces conseils y pouvaient contribuer. Mais ce n'est pas là directement le but que je me propose. Ce que je veux, je ne me lasse pas de le répéter, c'est de susciter des hommes qui travaillent, qui emploient leur vie, qui rendent enfin à Dieu et à la société ce qu'ils en ont reçu.

« J'écris, disait notre illustre et à jamais regretté Ozanam, « parce que Dieu ne m'ayant pas donné la force de con- « duire une charrue, il faut néanmoins que j'obéisse à la « loi du travail et que je fasse ma journée. » Et il ajoutait : « Nous sommes tous des serviteurs inutiles, mais nous ser- « vons un maître souverainement économe et juste, et qui « ne laisse rien perdre, pas plus une goutte de nos sueurs « qu'une goutte de ses rosées. » Et encore : « La vie s'a- « vance; il faut saisir le peu qui reste des rayons de la jeu- « nesse. Il est temps d'écrire et de tenir à Dieu mes pro- « messes de dix-huit ans. »

Et il a écrit, et il les a tenues, ses promesses; malheureusement, il est mort à la peine, consumé avant le temps, laissant son œuvre inachevée. Mais ce qu'il a écrit demeure, et surtout son exemple, exemple d'infatigable labeur, comme d'admirable foi et de noble vie.

Je voudrais que ceux qui ne pourront pas écrire comme lui disent au moins avec lui : « Et moi aussi, il faut que « j'obéisse à la loi du travail, et que je fasse ma journée. »

Et vous voyez, du reste, mon cher ami, qu'ils ont à quoi se prendre, et que ce ne sont pas certes les sollicitations, les appels, les objets d'études et le travail qui leur manquent.

Voici encore, outre la littérature, la philosophie et l'histoire, une autre science, le Droit, qui touche à ces trois grandes branches du savoir humain, et pourrait, à lui seul, occuper et remplir toute une vie, mais qui, même dans une mesure restreinte, peut et doit faire partie des études d'un homme de loisir, et pourra être poussé plus ou moins loin, selon l'attrait qu'on y trouvera.

Je voudrais vous dire ici quelques mots, soit sur l'objet même de cette grande science, soit sur la nécessité d'en faire durant la jeunesse, quand on n'est pas appelé à des carrières spéciales qui ne le comportent pas, une première et fondamentale étude, soit enfin sur la part qu'un homme cultivé doit donner dans ses loisirs à cette science, qui ne peut jamais, selon moi, être totalement négligée.

I

Parmi toutes les choses de l'humanité, le Droit est sans contredit une des plus saintes et des plus vénérables.

Soit qu'on l'envisage en lui-même, dans son origine, dans son objet, dans son but, soit qu'on l'étudie dans les lois humaines qui le déterminent et le règlent, le Droit apparaît avec une gravité, une grandeur et une autorité, qui font de cette science une science à part et souveraine.

Le Droit à son origine dans la loi naturelle qui est Dieu. « Le Droit est la raison universelle, la suprême raison « fondée sur la nature des choses. Les lois sont ou ne « doivent être que le Droit réduit en règles positives, en « préceptes particuliers. » Ainsi s'expriment les auteurs du premier projet du Code civil, dans leur discours préliminaire.

L'orateur romain disait dans un langage encore plus élevé :

« Il y a une loi, non écrite, mais innée, que nous n'avons « pas apprise de nos maîtres, ni reçue de nos pères, ni étu- « diée dans les livres : nous la tenons de la nature même... « C'est cette loi naturelle qui est l'esprit et la raison du « sage, la règle du juste et de l'injuste... C'est de cette loi « suprême, universelle, née avant qu'aucune loi eût été « écrite, aucune cité fondée, que dérive le Droit. » (*Pro Milone*, IV; *De Legibus*, I, 6.)

Oui, la justice a son principe et sa source en Dieu. C'est de la justice divine et de la loi éternelle que dérivent la justice et la loi humaines. La religieuse antiquité l'avait compris; aussi avait-elle donné de la science du Droit cette belle définition : *Jurisprudentia est rerum divinarum atque humanarum notitia :* La jurisprudence est la connaissance des choses divines et humaines. (*Institutes.*) Et dans l'ancienne Rome le Droit était quelque chose de saint et de vénérable, comme la religion; et les *formules* du Droit étaient une sorte de privilége sacerdotal réservé au patriciat. Il y avait là comme des arcanes sacrés.

Tel est le Droit, envisagé dans son origine, dans sa source première.

Un des spectacles les plus beaux à contempler, et qui donne une plus haute idée de l'homme, c'est le travail de l'humanité sur le Droit : comment de ces principes généraux d'équité naturelle, empreints dans l'âme humaine par son Auteur, l'humanité, après bien des incertitudes et des défaillances, à l'aide surtout des lumières apportées sur la terre par la révélation chrétienne, a pu tirer, par un incessant travail et un progrès continu, ce vaste ensemble de lois, qui font descendre le Droit dans les plus grandes comme dans les plus ordinaires relations des hommes, qui, suivant la pente des temps, soutiennent ou contiennent

les mœurs publiques, et où se reflètent l'histoire comme le génie de chaque peuple : car la mesure du progrès et de la civilisation d'une société, ce sont ses lois; telles les lois, tel le peuple.

C'est Rome surtout qui a reçu plus que toute autre cité, avec le génie de la guerre et de la politique, le génie du Droit : c'est Rome qui, avec son bon sens pratique, son entente des affaires humaines, a pu fonder ces lois qu'on a appelées la *raison écrite*. Quelles qu'en soient les lacunes, et aussi quelquefois l'odieuse dureté, les peuples modernes les invoquent encore chaque jour, et, quoique éclairés sur la justice et le Droit de lumières plus hautes, ils ont fait passer plus ou moins dans leur Droit le Droit romain, tel du moins que le souffle chrétien l'avait épuré et adouci dans les immortels monuments de l'époque justinienne.

Qu'y a-t-il, je le demande, de plus grand tout à la fois, de plus pratique, de plus usuel, de plus applicable que cette étude? Car qu'y a-t-il dans les choses humaines, dans les relations des particuliers et des peuples, en dehors du Droit? Quel intérêt, grand ou petit, ne rentre, par un côté ou par un autre, dans le cercle immense d'une législation?

Le Droit touche à tout, embrasse tout. « Les divers peu-« ples ne vivent entre eux que sous l'empire du Droit; les « membres de chaque cité sont régis, comme hommes, par « le Droit, et comme citoyens par des Lois... Toutes les « lois, de quelque ordre qu'elles soient, ont entre elles des « rapports nécessaires. Il n'est point de question privée dans « laquelle il n'entre quelque vue d'administration publique, « comme il n'est aucun objet public qui ne touche plus ou « moins aux principes de cette justice distributive qui « règle les intérêts privés. » Tel est le grave langage de M. Portalis; et pour ma part, je ne saurais dire assez en quelle estime je tiens le Droit et la science du Droit, à quelle hauteur, dans l'ordre des sciences humaines, m'apparaît

cette science maîtresse, et quel est mon étonnement et ma pitié, quand je rencontre à l'endroit de cette science, dans ceux qui peuvent et doivent l'étudier, des préventions absurdes ou de lâches répugnances.

II

Je ne me propose pas de combattre ici l'étrange préjugé, trop vivant encore dans certaines familles, d'après lequel on considère comme peu dignes d'un grand nom et d'une grande race les fonctions augustes de la magistrature : ceux qui ont de la magistrature de telles idées font bien de s'en éloigner ; ils y sont peu propres. Je ne m'arrête pas à démontrer combien, en notre temps surtout, où, dans la ruine des priviléges, les lois sont souveraines, la haute magistrature ajouterait à l'éclat d'un grand nom ; mais, qu'on soit ou non magistrat, il y a trois choses qui me surprennent et dont je ne puis me rendre raison : c'est qu'on refuse, quand on le peut, d'étudier le Droit; c'est, quand on le doit étudier, qu'on l'étudie avec répugnance ; c'est qu'on abandonne cette étude, quand on l'a une fois commencée.

La vérité est néanmoins qu'on rencontre souvent des jeunes gens de famille qui ne veulent pas faire leur Droit, et d'autres, en plus grand nombre encore, qui le font, pour l'avoir fait, non pour le savoir, et qui, une fois les trois ou quatre années de Droit passées, ne s'en occupent pas plus que s'ils ne l'avaient jamais étudié.

Eh bien! je déplore ce triste aveuglement, ce triple malheur. Non, je ne comprends pas qu'un jeune homme qui n'a pas une carrière spéciale, qui n'est pas militaire, ingénieur, médecin, et qui d'ailleurs ne fait rien, ne fasse pas au moins son Droit. Je regrette même qu'un jeune homme qui se destine à une carrière, mais non incompatible avec les études au moins élémentaires du Droit, se prive de cette science et se condamne à l'infériorité qu'aura toujours dans

son pays un homme qui ne connaît pas le Droit et les lois de son pays.

Le bon sens ne dit-il pas que s'il est une connaissance utile, indispensable, c'est celle-là, et que si l'ignorance des lois sous lesquelles on vit est tolérable, c'est seulement chez ceux que des circonstances indépendantes de leur volonté ont mis dans l'impossibilité de les connaître ? Cette ignorance est tellement regrettable, que la loi même ne la suppose jamais, et que, par une présomption légale, très-raisonnable, tout citoyen est toujours censé connaître la loi qui le régit.

Sans doute, là comme ailleurs, il peut se rencontrer des inconvénients et des abus ; cette étude, mal conduite, peut avoir quelquefois des suites regrettables, dégénérer en subtilités, en habitude de contradiction et de chicane, et par suite altérer dans certains esprits la rectitude naturelle du jugement et l'équité de la conscience. Je ne dis pas que cela ne s'est jamais vu ; mais je soutiens absolument que cela n'est en rien inhérent à l'étude du Droit, et tout au contraire que cette étude est une des plus propres à former le jugement pratique, à fortifier le sens du juste et de l'injuste, à mettre dans les idées et dans l'âme de l'élévation et de la droiture : à la condition qu'elle ne sera pas un étroit formalisme, une pure science de textes, mais qu'elle remontera, comme elle le doit, et comme elle le fait aussi, aux raisons des choses, aux principes.

Vainement dirait-on que ces principes sont gravés dans la conscience, et qu'une conscience honnête verra plus clair souvent dans les questions de justice que la jurisprudence. Qui ne sait que ces principes, si clairs quand on les regarde dans leur formule abstraite, ne le sont pas également dans leurs conséquences, et qu'ils se modifient souvent, quand il s'agit d'en faire l'application aux affaires humaines ?

Les axiomes de géométrie sont aussi très-simples et très-

clairs : suffit-il de les connaître pour connaître en même temps les ingénieuses et admirables déductions qui constituent la science géométrique ?

Non, il n'y a pas là, soit contre l'étude première et fondamentale du Droit, soit contre la reprise ultérieure de cette étude par un homme de loisir, une objection sérieuse.

Assurément l'étude de la jurisprudence n'est pas une étude qui n'exige aucun labeur; mais la paresse a ici moins que partout ailleurs le droit d'être entendue. Quand l'immense intérêt que la science des lois présente, si elle est étudiée comme elle doit l'être, ne serait pas un suffisant attrait, je me demande comment tout homme sérieux n'arrive pas à comprendre qu'il ne peut pas honnêtement dédaigner l'étude du Droit, et qu'il se prépare par là, plus tard, dans les circonstances les plus vulgaires et les plus fréquentes de sa vie privée, mille embarras misérables, et, dans la vie publique, une déplorable médiocrité. On aurait beau vouloir se réfugier dans l'abstention et la nullité la plus complète, les conditions de la vie ne le permettent pas : le Droit enlace le citoyen, le saisit par tous les points de son existence. Car enfin, il a sa fortune, ses terres, ses intérêts matériels ; il a des relations sociales ; il achète, il vend, il échange ; il a des parents, une famille ; il se mariera, il aura des enfants ; il sera héritier, ou légataire, ou testateur ; il peut citer ou être cité en justice. Et tout cela le Droit intervient, règle, confirme, annule, pose des conditions ou des incapacités, confère ou refuse des actions, etc., etc. Ne rien savoir de tout cela, être obligé, quand l'occasion s'en présente, c'est-à-dire sans cesse, de montrer sur ces choses usuelles, quotidiennes, une inexpérience, une ignorance absolue, ne voir dans ses propres intérêts que par l'œil des autres, et toujours être à la merci des hommes de loi : si c'est une nécessité, si on n'a pu faire autrement, à la bonne heure ; mais quand on pourrait, en consacrant

quelques années de sa jeunesse oisive à un travail honorable, se mettre en état d'entendre ces choses si nécessaires, devenir compétent dans ses propres affaires, et qu'on ne l'a pas fait, et qu'on est resté sur ces matières aussi ignorant qu'un homme du peuple, je dis que c'est grande pitié.

Mais on n'a pas que ses propres affaires : on est de sa commune et de son département ; on peut faire partie d'un conseil municipal ou général, et, si l'on a un grand nom et une grande fortune, on ne peut y être inaperçu : n'est-il pas évident toutefois que, sur une foule de questions, on se montrera d'une complète incompétence, si on ignore le Droit, et qu'un homme d'affaires qui sera là, un ancien huissier, un notaire, vous primera immédiatement ?

Peut-on être maire, et même propriétaire, sans se trouver sans cesse en contact avec MM. les préfets et sous-préfets, les conseillers de préfecture, les ingénieurs, l'administration des finances, celle des forêts, celle de l'enregistrement et des domaines, etc., etc.? Qui ne voit, par conséquent, de quelle importance pratique et spéciale est une certaine connaissance au moins du Droit administratif, qui règle la compétence relative des préfets et des diverses administrations publiques ?

Mais il y a un champ plus vaste encore à la vie civique : on est de son pays, autant que de sa commune et de son département. Eh bien ! voilà une digne ambition et qui pousse aux nobles travaux, celle de représenter son pays, de siéger dans les assemblées politiques, de parler et de voter sur les grands intérêts de la France et de l'Europe. Je l'avoue, je voudrais voir dans tout jeune homme qui a un nom, une fortune, un talent, ces hautes visées, non pour susciter dans la société des incapacités prétentieuses, mais pour animer la jeunesse aux sérieux labeurs qui préparent aux honorables destinées. Eh bien ! je le demande, sera-t-on capable de représenter son pays, si on ignore les lois de

son pays ? Renoncer à l'étude du Droit dans sa jeunesse, c'est donc renoncer d'avance à l'honneur de toute grande carrière politique. On dira : Mais je ne suis pas fait pour les grandes choses ! — Qu'en savez-vous ? Qui vous l'a dit ? Avez-vous fait jamais une suffisante épreuve de vous-même ? Qui sait ce qui pourrait sortir de vous un jour, si toutes les puissances de votre âme, excitées par un grand but, s'appliquaient à un travail fécond et persévérant ? — Mais j'ai des opinions qui m'interdisent en ce moment la vie publique : je me tiens à l'écart de la marche actuelle du gouvernement. — Soit, je n'ai pas à discuter ici cette conduite. Mais, en tout cas, c'est une étrange manière de servir ses opinions et de se réserver pour les éventualités favorables, c'est une étrange façon d'entendre sa dignité et son devoir que de se condamner à la nullité pour le présent, et à l'incapacité pour l'avenir. Si ces chances plus heureuses, qu'on attend, arrivent jamais, elles passeront vite, à moins qu'il n'y ait des hommes pour en profiter et en assurer le succès.

Qu'on l'entende bien, on ne fait rien nulle part qu'avec des hommes capables, et, dans la vie politique, on n'est pas un homme qui puisse compter, quand on s'est mis, par son ignorance des lois de son pays, en dehors des mille questions où la connaissance de la législation et du Droit est nécessaire, quand on s'expose à montrer, qu'on me passe cette expression, le bout de l'oreille dans le moindre rapport sur la moindre affaire.

Il y a encore en France une autre tribune que la tribune politique : il y a la tribune de la presse. Tout cela est restreint, je le sais ; mais enfin il faut au moins profiter de ce qu'on a. Vous ne serez pas député ; mais vous pourriez tenir une plume. Eh bien ! là encore l'étude du Droit est nécessaire ; là encore, sans la science du Droit, on se condamne à l'infériorité, à l'incompétence, sur mille points. Le Droit ne règle pas seulement les questions de mur mitoyen et

d'héritage : le Droit touche à tous les sommets des choses ; toutes les plus hautes questions de politique et de morale s'y rattachent. Aujourd'hui surtout que, dans ce pêle-mêle des opinions et des systèmes, tous les principes sont contestés, toutes les grandes vérités attaquées, celui qui veut se jeter dans la lutte, non pour perdre sa voix dans l'air, mais pour être un utile soldat de la justice, doit demander à la science du Droit ses lumières ; sinon, à chaque instant, il est condamné à garder le silence, ou à parler sans autorité. Depuis soixante ans, que n'a-t-on pas essayé d'ébranler en Europe ? Avec la Religion, tous les droits, tous les devoirs, la propriété, la famille, la liberté, l'autorité, la souveraineté, toutes les choses divines et humaines, tout a été et est encore chaque jour remis en cause. Comment écrire pertinemment sur toutes ces choses, si on ne s'est pas mis en possession de ce trésor de lumières, que la haute raison des jurisconsultes religieux et des plus graves publicistes a, par tant de profondes méditations, versées sur ces matières ?

Voici une seule question sur laquelle nous avons longtemps combattu, et sommes prêts à combattre encore : la liberté d'enseignement. S'agissait-il là simplement d'interpréter un article de la Charte ? Est-ce que les droits et les devoirs de la famille, l'autorité paternelle, les droits de l'enfant, la liberté de conscience, les droits et les devoirs de l'Etat comme ceux de l'Eglise, n'étaient pas à la fois en jeu dans ce débat ? Les hommes les mieux posés pour traiter ces grandes questions et nous aider efficacement dans cette lutte, n'étaient-ce pas ceux qui, au talent de la parole, au talent d'écrire, joignaient la science du Droit dans sa partie élevée et philosophique, en même temps que dans ses détails précis et pratiques ? Et ici, puisque ce souvenir m'est revenu, comment pourrais-je me défendre de nommer avec reconnaissance MM. Berryer, de Vatimesnil, de Ravignan, H. de Riancey, Albert du Boys, Béchard, Mandaroux-Vertamy, de

Sèze, en même temps que MM. de Montalembert et de Falloux ; et d'autres encore ?

J'étais à Rome, en 1862, avec un jeune homme plein de cœur et de talent, profondément dévoué à la cause du Pape, ayant même déjà écrit et souffert pour elle : je lui parlais de la nécessité de faire son Droit, même au point de vue des causes qu'on aime, et pour se mettre en état de les mieux servir par cette science indispensable et par la forte culture d'esprit qu'elle donne. Il résistait, et me faisait encore de pauvres objections. Tout à coup j'aperçus sur ma table un journal. « Tenez, lui dis-je, il y a dans ce numéro un article d'un de vos amis, qui vous fera plaisir. » C'était un article de M. Etienne Récamier, démontrant, textes en main, à l'encontre d'une circulaire regrettable de M. de Persigny, que les volontaires pontificaux ne pouvaient pas avoir perdu leur nationalité pour s'être mis au service du Pape. « J'ai lu, dit-il, cet article ; il est excellent. — Vous en êtes content, lui dis-je, vous voudriez l'avoir écrit? — Certainement, me dit-il. — Eh bien ! en auriez-vous été capable ?... — Il fut embarrassé et baissa la tête. — Oui, repris-je, vous en auriez été parfaitement capable, si vous aviez fait votre Droit. »

Et j'ajoutai : « Croyez-vous que l'ancien président de la Chambre des députés, l'ancien garde des sceaux, l'auteur de *Rome devant l'Europe*, M. Sauzet, eût pu mettre à néant, dans son remarquable parallèle des lois romaines et du Code Napoléon, tant d'absurdes accusations jetées par l'ignorance et la mauvaise foi au gouvernement pontifical, s'il n'était pas un savant et profond jurisconsulte, en même temps qu'un habile et éloquent écrivain ? Vous voyez donc qu'on se désarme et qu'on se condamne souvent à l'impuissance et au silence, quand on néglige une étude comme celle du Droit. » Mon jeune ami me promit de faire son Droit ; et, s'il tient courageusement parole, je suis sûr qu'il m'en remerciera un jour.

Je me représente un homme de loisir et de fortune, retiré à la campagne ou à la ville, ayant cessé, si l'on veut, d'être quelque chose, mais restant toujours quelqu'un ; homme instruit, notamment dans les lois de son pays, et de plus abordable et serviable ; laissant volontiers venir à soi les pauvres gens, les ouvriers, les paysans ; entrant dans leurs affaires, se constituant comme leur avocat officieux, leur arbitre, leur juge de paix, leur conseil au moins. Est-ce que cet homme serait un homme inutile ? Est-ce qu'il ne ferait pas un véritable bien, et par suite est-ce qu'il n'acquerrait pas un crédit, une influence considérables ? Ne serait-ce pas là un honorable emploi du loisir, du savoir et de la fortune ? un noble et légitime patronage ?

C'est ainsi que peu à peu les juges de paix de l'aristocratie anglaise — si enviables — se constitueraient dans nos cantons et se désigneraient d'eux-mêmes au choix des électeurs ou du pouvoir dans la réorganisation décentralisatrice[1].

III

Il faut donc faire son Droit, quand on peut faire son Droit, et ceux-là sont bien inintelligents de l'avenir d'un jeune homme, qui ont la faiblesse de céder sur ce point à ses répugnances paresseuses, et de laisser dans son éduca-

[1] En Angleterre, les fonctions de juges de paix ont une grande importance. C'est la magistrature locale du comté, exerçant non-seulement des fonctions judiciaires, mais un haut patronage, une juridiction amiable et paternelle.

Ces fonctions sont très-recherchées et se donnent à l'aristocratie territoriale, qui est très-jalouse de les exercer, et les exerce bien. Pour cela, il n'est pas nécesssaire d'être homme de loi : il suffit d'être instruit, juste et ferme.

Si une réorganisation s'opérait en France, il y aurait à imiter quelque chose de cette grande institution, et ce serait l'honneur et la force de la classe éclairée et propriétaire de servir à cette réorganisation.

tion cette lacune, et dans sa vie cette cause d'infériorité et de médiocrité éternelle.

Mais qu'est-ce que faire son Droit? Est-ce passer simplement quelques années dans une ville, suivre, vaille que vaille, ses cours, et passer ses examens? Je le sais, sous un bien grave rapport, ces trois ou quatre années sont le juste effroi des familles et la perte d'une infinité de jeunes gens. Ils périssent dans cette atmosphère empestée des grandes villes, et dans les dangers d'une liberté sans limites : ils y laissent en même temps, hélas! leur foi et leurs mœurs. Aussi est-ce une très-bonne pensée que celle qui est venue plusieurs fois à des hommes de bien de leur offrir à Paris quelques asiles, quelques maisons sûres, où ils pourraient se conserver par le travail, et se soutenir les uns les autres par le bon exemple. C'est, en partie du moins, une pénsée de ce genre qui nous a fait ouvrir, au petit séminaire d'Orléans, nos cours supérieurs, pour ménager à nos jeunes gens une transition entre la vie surveillée du collége et la libre vie d'étudiant. Je sais des parents qui sont allés demeurer à Paris ou dans d'autres villes de Facultés, pendant tout le temps que leurs fils y faisaient leur Droit, pour leur continuer le bienfait de la surveillance paternelle, et l'influence toujours heureuse et protectrice de leur mère. J'en sais d'autres qui ont fait étudier le Droit à leurs fils dans leur famille même, sous la direction de quelque habile homme de loi.

Mais enfin, si l'étude du Droit a ses périls, l'oisiveté en a d'autres, non moins redoutables. S'il n'y a pas là une raison pour abandonner l'étude du Droit, il y en a une très-forte pour que cette étude soit sérieuse et laborieuse, et c'est à quoi les pères de famille ne sauraient trop veiller. Mais c'est, il faut le reconnaître, ce qu'elle est trop rarement. Alors, à quoi sert-elle, et qu'en reste-t-il pour l'avenir?

Non, il ne faut pas étudier le Droit en s'amusant, et assez seulement pour passer plus ou moins bien peut-être un examen; il faut étudier le Droit pour le savoir, pour le posséder, pour en avoir la grande intelligence et la grande science, du moins pour entrevoir les grands horizons dans lesquels on pourra s'élever un jour. Je sais, je le répète, que cette science, comme toute science, a ses difficultés, ses aridités; j'entends même dire que l'enseignement élémentaire du Droit dans les Facultés n'est pas fait toujours pour le rendre plus attrayant, qu'on retient trop exclusivement les élèves dans les textes et les formules, qu'on remonte trop rarement aux principes, aux considérations générales. On n'étudie pas le Droit philosophiquement, ni historiquement. On étudie le Droit civil selon le code, le droit romain, le droit pénal, le droit commercial, le droit administratif, le droit des gens : on n'étudie pas le Droit.

J'ignore jusqu'à quel point les nécessités d'un premier enseignement imposent une telle méthode; mais j'ai entendu plus d'une fois les magistrats les plus compétents en faire un sévère critique, l'accuser d'être trop terre à terre, et de fermer, au lieu de les ouvrir, les grands horizons du Droit. Pour moi, je suis loin assurément d'avoir fait une étude profonde de cette science; néanmoins, je dois dire que ce que j'en ai étudié avec soin, le Code civil, où j'ai particulièrement cherché les rapports de la théologie morale avec le Droit, m'a toujours paru une étude singulièrement belle et attachante.

Assurément, à s'en tenir aux textes seuls, cette étude est aride, et sans vive lumière; et je comprends l'ennui et le dégoût qu'elle offre à des esprits jeunes et ardents, avides d'un aliment plus généreux; mais si l'on approfondit un peu les textes, si on les pénètre par une méditation attentive, si on cherche à en comprendre les motifs, si on les éclaire par la comparaison avec les textes plus anciens ou

contemporains, si on les élève, en scrutant la pensée intime du législateur, et s'asseyant en quelque sorte dans ses conseils, on ne tardera pas à apercevoir sous ces sèches formules les pensées les plus dignes d'un esprit grave et réfléchi. Je ne crois pas, certes, il s'en faut, le Code civil parfait : il a subi, à plusieurs reprises, des réformes considérables, et les jurisconsultes savent assez qu'il y en aurait de nombreuses et très-importantes à y introduire ; mais, tel qu'il est, j'avoue que ce vaste monument législatif laisse encore dans beaucoup de ses parties une large place à l'admiration. Le Code n'est pas l'œuvre d'un homme, ni de quelques hommes ; les éminents jurisconsultes chargés d'en préparer le projet ne l'ont pas tiré d'eux-mêmes : il y a là le dépôt vénérable de l'expérience et de la sagesse des âges, avec une empreinte d'esprit chrétien, dont les auteurs du Code, malgré les tendances du temps, n'ont pas pu se défendre complétement, parce que cet esprit s'était répandu dès longtemps dans les mœurs et dans les lois.

Ce que la sagesse romaine, pénétrée et rectifiée lentement et peu à peu par le Christianisme, ce que l'expérience de nos pères et la sagesse de nos rois, pendant quatorze siècles, ont pu trouver de meilleur, voilà ce qui a, plus ou moins, passé dans ce Code ; et pour faire un choix dans ces trésors, pour rédiger ces textes, tout ce que la France avait alors de jurisconsultes éminents ont longtemps étudié, délibéré, discuté ; il n'est pas un mot dans ces innombrables articles qui n'ait passé au crible de ces discussions savantes et contradictoires, que nous possédons encore, et que le jeune étudiant en Droit peut lire. Comment admettre qu'il n'y ait pas dans une telle étude un intérêt de premier ordre ; et que penser des plaintes banales de certains étudiants sur la prétendue aridité d'une telle science? Que penser de la façon pitoyable avec laquelle tant de jeunes gens légers font leur Droit?

Si maintenant on examine ce qui fait la matière même des lois civiles, est-il au fond quelque chose de plus important? Le mariage, la condition respective des époux, l'état des enfants, les tutelles, les questions de domicile, les droits des absents, la différente nature des biens, les moyens d'acquérir, de conserver et d'accroître sa fortune, les successions, les contrats, voilà les principaux objets du Code civil, toutes choses qui, en définitive, sont les fondements de l'ordre social, et touchent aux plus grands principes de la philosophie, de la morale et de la religion : et ce sont ces choses surtout, et les raisons des choses plus encore que les formules, qui sont ou doivent être la vraie étude du Droit, et qui en font la vraie science.

Non, le peu de goût de certains jeunes gens pour de telles matières ne peut venir évidemment que d'un vice de l'enseignement qui appellerait une réforme, ou que d'une triste paresse d'esprit, dont il importe souverainement que la jeunesse se préserve.

Il est clair que, si les cours de Droit ont été suivis avec dégoût, cette étude, une fois les premiers examens subis, sera irrévocablement abandonnée. C'est en effet ce qui arrive. On a passé, bien ou mal, ses examens et sa thèse: on est licencié, c'est fini, on a fait son Droit, on n'y reviendra plus. Le sait-on, cependant? Et n'en est-il pas de cette science vaste et compliquée, et à plus forte raison encore, comme de toutes les autres? Les premières études ne sont-elles pas plutôt une préparation à la science que la science elle-même? Et le peu qu'on a appris en quelques années de Droit ne sera-t-il pas bientôt emporté, si l'on ne prend soin d'entretenir ces connaissances, d'autant plus fugitives que, reposant sur des textes, elles sont plus sujettes à l'oubli?

Si donc on doit faire son Droit, non pour le faire, mais pour le savoir, il faut, quand une fois on l'a fait, le continuer et le pousser plus loin encore. Ceux qui pratiquent

cette science, les avocats, les administrateurs, les magistrats, ont eux-mêmes besoin d'une incessante étude : comment un jeune homme privé de ce grand commentaire du Droit, qui s'appelle la pratique, pourra-t-il espérer en conserver autre chose que des idées vagues et confuses, sans lumière, sans fécondité, sans puissance, s'il ne supplée par l'étude à ce qui lui manque du côté de l'expérience? Au contraire, les premières études, bien faites, sont une base sérieuse pour s'élever de là à une connaissance plus haute, à des vues plus étendues : par quels moyens? Par la lecture des grands auteurs. C'est le moment alors de lire avec fruit les grands auteurs, les vrais jurisconsultes, les illustres publicistes, ces esprits sages, qui ont vu haut et juste dans les choses humaines, ou bien les grands orateurs du barreau, qui savent élever à la hauteur des principes les questions de fait et de détails, et répandre les charmes de l'éloquence sur les plus épineuses discussions. Qui ne sent tout l'intérêt et tout le fruit de tels études, faites avec suite et méthode? J'avoue que, pour ma part, c'est un des regrets de ma vie, dévorée par les affaires et les devoirs de ma charge, de ne pouvoir à loisir me plonger quelquefois dans ces lectures, et entendre sur les plus graves intérêts de cette terre, sur les questions les plus fondamentales pour les sociétes humaines, les esprits éminents qui ont fondé la grande science du Droit.

Eh bien! cette science, elle est là, dans ces immortels écrits; c'est là qu'il faut la prendre. Si on avait plus de courage aujourd'hui pour remuer ces volumes, pour interroger ces monuments de ferme bon sens, de raison élevée, peut-être nos âmes s'en ressentiraient-elles comme nos esprits, et la race des hommes fortement trempés et des grands caractères diminuerait moins parmi nous.

Quand je vois, dans ce que le chancelier d'Aguesseau a écrit pour son fils, et dans le plan d'études qu'il lui trace,

comment on entendait en ces temps-là former un homme et un magistrat, j'avoue qu'il me prend parfois je ne sais quelle pitié pour la mollesse et la légèreté modernes, et que je me demande avec tristesse : Quand donc reverrons-nous en France cette école de grands esprits et de grandes âmes, cette race d'éminents jurisconsultes et d'immortels magistrats qui ont compté dans les gloires privilégiées de la France, et dont la vie s'écoula comme un sacerdoce entre le culte fidèle du Dieu qui créa les sociétés et la méditation des lois qui les conservent et les perpétuent ?

Mais j'ai moins coutume de médire de mon temps que de travailler à le servir. Je n'ai pas d'ailleurs l'ambition de d'Aguesseau, et ne prétends pas faire ici l'institution d'un magistrat. Aussi bien, ici encore, le moins difficile n'est pas de convaincre en matière si évidente ; le plus utile, là comme ailleurs, c'est de donner des conseils précis et d'indiquer une bonne route.

L'étude du Droit est immense : les diverses branches de notre Droit actuel, le Droit romain, le Droit féodal, le Droit coutumier, le Droit des gens, le Droit canonique, — auquel toutes les législations de l'Europe ont emprunté les règles générales de la procédure, les solennités des jugements et les garanties de la défense, — sont très-vastes. Chaque spécialité serait un genre, et suffirait à absorber une vie. Ce n'est pas dans cet océan que je veux jeter un homme du monde, bien que je fusse ravi de le voir s'y plonger. Je n'écris pas pour les savants. Mais quels livres pourraient ici guider un homme qui voudrait continuer ses études de Droit, entretenir et développer cette science si désirable et si nécessaire, pour être compétent dans la gestion de ses affaires, dans celles de sa commune et de son département, et aussi dans les affaires générales du pays ? Voici simplement l'objet des quelques indications pratiques que je voudrais joindre ici.

IV

J'ai consulté sur ce point les hommes compétents ; je leur ai demandé quelles études, quelles lectures de Droit pourrait faire un homme décidé à consacrer une part sérieuse de son temps à cette étude. Ce sont les auteurs et les livres conseillés par eux que j'indique ici. Les modernes y ont une grande place ; mais les grands maîtres en la science du Droit n'y sont pas oubliés.

Toutefois, je ne conseille pas à tous indistinctement tous ces livres. J'adresse ces indications plus spécialement à ceux qui ont déjà suivi un cours de Droit, et qui sentiraient la nécessité de ne pas abandonner plus tard cette étude. — Il est trop clair que ceux qui n'auraient pas du tout étudié le Droit, et qui voudraient cependant en apprendre quelque chose, devraient commencer par des auteurs élémentaires, et n'aborder que plus tard les grands ouvrages.—Quant aux autres, je leur indique quelques ouvrages principaux sur les différentes branches de cette vaste science des lois ; mais il est évident encore que je n'invite personne à embrasser tout cela à la fois : je ne conseille à chacun que ce qui se rapporte à la partie de cette science dont il s'occupe, et au plan d'études qu'il aura adopté.

Deux jurisconsultes fondamentaux, il faut les nommer ainsi, ont écrit avant 1789 : ce sont Domat et notre Pothier. Tous les deux, profondément versés dans le Droit romain, démontrent que son étude sera toujours indispensable, si on veut connaître les véritables origines de notre Droit ; mais Domat devra être particulièrement consulté pour la généralisation des grands principes du droit ; Pothier pour la connaissance proprement dite et du Droit romain et de notre ancien Droit français.

Les lois civiles de Domat sont la plus belle synthèse qui

existe de la science du Droit, dans aucune langue. C'est à ce titre que Domat conserve aujourd'hui son importance. Quoi de plus digne d'une intelligence élevée que d'embrasser ainsi d'une seule vue toutes les lois civiles, comme autant de rameaux sortis d'un seul tronc! La synthèse de Domat est très-supérieure à celle de Portalis et de notre Code civil. Elle a de plus le mérite de faire de la science du Droit une science profondément morale. — Le *Traité des Lois*, de Domat, qui est le vestibule de ses *Lois civiles*, est l'œuvre d'un grand jurisconsulte et d'un grand chrétien. C'est un ouvrage court, mais élevé et lumineux, et que tout jeune homme, tout homme du monde peut lire et lira avec le plus utile et le plus noble plaisir d'esprit.

« On ne lit pas assez Cujas aujourd'hui, » me disait un honorable magistrat; « Cujas était un homme de génie. » Je partage ces regrets, mais n'ose conseiller ce grand jurisconsulte qu'aux vaillants.

Mais je n'hésite pas à conseiller, avec les réserves convenables, le grand traité *De Jure pacis et belli*, de Grotius, à tous ceux qui veulent étudier sérieusement la grande philosophie du Droit. Grotius était un homme de génie. Et notre P. Pétau, qui était intimement lié avec lui, ne doutait pas que, si la mort ne l'eût prévenu, il se fût fait catholique.

Je dois de même mentionner au moins ici, pour ceux qui n'auront pas peur des fortes études, le traité *De Legibus*, de saint Thomas d'Aquin.

Tout ceci se rapporte plutôt à la science du Droit en général. J'arrive maintenant plus directement au Droit positif. De très-bons ouvrages élémentaires sur le *Droit romain* sont: les *Elementa juris*, de Heinecius; les écrits de Ducaurroy et de Pellat; l'*Explication historique des Institutes de Justinien*, par M. Ortolan. — Le *Précis de l'Histoire du Droit romain*, par M. Giraud, ancien et honorable ministre

de l'instruction publique, est aussi un livre excellent. — J'indiquerai encore le *Barreau romain*, par Grellet Dumazeau (la deuxième édition). — Et enfin l'*Histoire universelle*, de Cantu, et son *Histoire des Italiens*, où on trouvera d'excellentes choses sur l'*Histoire des lois grecques et des lois romaines*. — J'ajoute la troisième partie du *Discours sur l'Histoire universelle*, de Bossuet, où les lois romaines, et celles des grands peuples de l'antiquité, sont jugées de haut et pénétrées profondément. — Je conseille sans hésiter ces quatre derniers ouvrages à tout homme du monde : tout esprit un peu sérieux les lira avec grand intérêt.

Quant à notre *Droit français*, il existe une collection précieuse (en deux volumes) ; c'est celle qui a pour titre : *Les motifs du Code civil*. Elle se compose de deux parties contenant, l'une la discussion du Code civil devant le Conseil d'État, dans ces réunions que le premier Consul aimait à présider lui-même, et où il prenait souvent la parole ; l'autre, la discussion du même Code civil devant le Corps législatif. Rien n'est plus intéressant et plus instructif sur le vrai sens du Code civil, que l'étude de ces discussions. C'est une lecture dont nous avons beaucoup profité pour notre part, et que nous recommandons hardiment aux esprits serieux.

Comme ouvrages élémentaires sur notre Droit, on fait grand cas du cours du Droit civil de M. Marcadé. Les commentaires de MM. Troplong et Demolombe sont de très-beaux travaux aussi, mais beaucoup plus volumineux.

Je recommanderai particulièrement à ceux qui, sans aspirer à devenir jurisconsultes, veulent au moins avoir quelques notions des lois de leur pays, un petit *Cours de Législation usuelle*, par M. Grün, où ils trouveront précisément toutes ces notions.

Pour l'*histoire du Droit français* en particulier, les *Commentaires sur la loi salique* de M. Pardessus intéresseront

vivement les érudits; mais tout le monde lira avec fruit le volume d'*Introduction du Droit français* de M. Giraud. Et encore, l'*Histoire du Droit français* de Laferrière; les *Formules* de M. de Rozière; l'*Histoire de l'Administration en France depuis Philippe-Auguste*, par M. Dareste de la Chavanne; les *Essais* et les *Leçons* de M. Guizot sur l'histoire de France; Montesquieu, l'*Esprit des Lois*, avec les réserves nécessaires; Brussel, *De l'Origine des fiefs;* la *Théorie des lois politiques de la France*, par mademoiselle de Lézardière. — Ce nom surprendra peut-être ici quelques lecteurs: eh bien! oui, il s'est rencontré parmi nous une femme, esprit solide et élevé, qui eut la passion de cette grande étude du Droit, et qui nous a laissé sur nos lois françaises un des meilleurs ouvrages que nous ayons; je suis heureux de citer ici à la fois son nom et son exemple.

En fait de *droit administratif*, on peut lire les ouvrages de MM. Cormenin, Foucart, Macarel, et avant tout les *Etudes administratives* de Vivien, etc.

Je dois nommer ici avec honneur le *Droit municipal*, de M. Béchard. Il y a là toute une mine historique et pratique à exploiter pour l'homme de loisir.

Pour le *droit criminel*, les deux ouvrages de Faustin Hélie passent pour les meilleurs. Il y a un Essai historique très-estimé dans la préface de son commentaire sur le Code d'instruction criminelle. — Et en outre j'ai le plaisir ici de pouvoir recommander, avec les appréciateurs les plus compétents, et d'une manière toute spéciale, un ouvrage de recherches consciencieuses et de profond savoir, où l'histoire des peuples est habilement mêlée à celle de leurs lois, écrit d'ailleurs avec un vrai mérite de style, et qui, d'un bout à l'autre, instruira et intéressera même les hommes du monde, la grande *Histoire du Droit criminel des peuples anciens et modernes* (six volumes in-8°), par M. Albert Du Boys, mon honorable ami.

Un autre ouvrage très-important à lire du même auteur, c'est son excellent livre sur les *Principes de la Révolution française* (un volume in-8°).

J'ai dit qu'il est très-intéressant aussi de lire les grands plaidoyers sur les grandes causes : j'indique ici les beaux discours de Cochin, les œuvres de d'Aguesseau, et surtout ses *Discours*, imprimés en deux volumes in-12, et qui sont d'une lecture si agréable et si utile; le *Barreau ancien et moderne* et les *Annales du Barreau*, ce dernier ouvrage plus complet que le premier; et enfin, dût-on m'accuser de trop céder ici à mes préoccupations littéraires, — mais je suis sûr que les grands maîtres dans la sciences du Droit et dans l'éloquence du barreau ne me démentiront pas — il faut lire et relire encore les grands orateurs de l'antiquité, Cicéron, Démosthènes, qui seraient des modèles excellents pour notre barreau actuel, devenu l'ennemi des phrases. — Spécialement pour Cicéron, je conseille le livre très-curieux, très-savant et très-agréable à lire, publié par M. Georges de Caqueray, professeur à la Faculté de Droit de Rennes, sous ce titre : *Explication des passages de Droit privé contenus dans les Œuvres de Cicéron.*

A cette catégorie d'ouvrages, on peut rapporter, comme beau modèle de l'étude philosophique du Droit, l'excellent livre de M. Troplong, l'*Influence du Christianisme sur le Droit civil des Romains;* j'ajouterai aussi, comme ouvrage de principes, le volume de M. l'abbé Bautain, sur la *Philosophie des lois.*

Si le courage croît avec le travail, comme disait d'Aguesseau, on poura joindre à ces études l'histoire particulière des coutumes et institutions, ainsi que celle des faits de la province à laquelle on appartient. Ainsi il faut, — si l'on est Breton, lire d'Argentré, le célèbre jurisconsulte et la grande Histoire de dom Morice et dom Lobineau; — si l'on

est Dauphinois, Salvaing de Boissieu et Expilly d'une part, et de l'autre Chorier et le président de Valbonnays ; si l'on est Lyonnais, Henrys, qui a ajouté à ses savants écrits sur la jurisprudence l'honneur d'un remarquable traité pour la défense de la religion chrétienne, etc. Enfin, si le courage est héroïque, et si l'on veut remonter aux origines mêmes de notre vieux Droit français, il est important d'étudier Beaumanoir, Pierre de Fontaines, les *Triboniens* de saint Louis, etc. ; mais il faut, pour lire avec intérêt ces auteurs, s'habituer auparavant au vieux français du sire de Joinville.

Une partie bien importante de cette vaste science, c'est l'étude du *Droit civil ecclésiastique* dans ses rapports avec le *Droit canonique*. Que d'idées fausses ont cours sur ces matières, et sont adoptées quelquefois même par des amis de l'Église ! Je ne conseillerais de lire qu'avec bien des précautions les auteurs antérieurs à 1789, à commencer par Fleury. Presque tous sont entachés d'un parlementarisme intolérable. J'excepte l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, par le P. Longueval, la *Discipline de l'Eglise de France*, par le P. Thomassin, ouvrage qui pour nous aujourd'hui a des longueurs, mais qui est d'une bonne et solide érudition ; j'indiquerai encore l'*Histoire du concile de Trente*, par Pallavicini. On lira ces ouvrages avec beaucoup de fruit.

Enfin, si l'on veut étudier le Droit ecclésiastique dans ses rapports avec le Droit public et civil de la France moderne, on trouvera plusieurs bons ouvrages spéciaux, composés de nos jours mêmes, tels que l'*Appel comme d'abus*, par Mgr Affre, ou l'éloquente brochure de M. Sauzet, sur le *Mariage civil*, ou les belles pages de M. de Bonald contre le *Divorce* : ou des recueils intelligents, éclairés par d'utiles commentaires et faits dans un bon esprit. Les droits de l'Eglise y sont souvent défendus, comme il convient, contre les empiétements de l'Etat.

C'est un progrès du XIXe siècle que d'avoir produit en France des jurisconsultes laïques très-distingués, tels que MM. Berryer, Hennequin, Sauzet, et plusieurs autres jeunes encore et pleins d'avenir, qui embrassent résolument, au nom même des principes généraux de liberté admis dans nos constitutions nouvelles, la grande cause du plein exercice du culte catholique débarrassé de toutes les entraves dont l'entourait jadis le pouvoir absolu.

On peut dire que c'est ici la fondation d'une école toute nouvelle dans les fastes de la jurisprudence française, égarée, sous ce rapport, par le parlementarisme, depuis Philippe-le-Bel. Cette réaction salutaire, née d'une intelligence plus chrétienne et plus haute de la liberté, amènera je l'espère, dans un temps donné des modifications correspondantes dans les rapports de l'Église et de l'État, et nous débarrassera enfin de ce qu'il y a d'oppressif pour la liberté de l'Église dans les articles organiques. Aussi tout jeune catholique, qui a eu du loisir et de l'aptitude pour les sciences morales, devrait-il étudier le Droit public et le Droit privé de la France, afin de contribuer un jour pour sa part à la révolution salutaire qui tend à s'y opérer, et qui sera, si elle parvient à s'accomplir, une des gloires de notre temps.

Est-ce trop nous flatter, si nous espérons que notre appel sera entendu?

Il y a sans doute en France, aujourd'hui, une jeunesse que de tristes maîtres et de tristes doctrines plongent à la fois dans l'énervement de la philosophie matérialiste, et dans la violence des passions révolutionnaires. On vient d'en avoir, dans ce qui s'est passé à Liége, une révélation pleine d'enseignements.

Mais à côté de ces misères, dont l'excès sera peut-être un remède, on voit de plus consolants spectacles. Il y a aussi en France une autre jeunesse, amie de la religion et de l'é-

tude, grave et gracieuse à la fois, qui se prépare par les dévoûments de la charité aux plus hautes méditations de l'intelligence, digne de servir d'exemple à ses égaux par l'âge et de mériter le respect de ses pères.

C'est à cette jeunesse d'élite qu'il appartient d'accomplir cette noble alliance de la foi et de la science, qui élève les esprits, réchauffe les cœurs, et appelle les âmes généreuses à servir en même temps Dieu et la société, la religion et la patrie.

Nulle étude, mieux que celle du Droit, ne dispose à cette union féconde et salutaire, car elle nous apprend à remonter sans cesse au Législateur suprême. Nous l'avons vu, le droit naturel, le droit des gens, le droit civil, le droit ecclésiastique, sont autant de rayons qui s'allument au même flambeau, et retournent, par des voies diverses, au souverain Dispensateur de toute vérité et de toute justice.

Le Droit remplace les chimères malsaines par les principes vivifiants qui ont guidé nos pères, et sans lesquels il n'est aucun avenir pour nos descendants.

A cette agitation des théories audacieuses et des nouveautés sans frein, le Droit oppose l'empire des traditions et la force des méditations sérieuses, qui reposent l'esprit dans la consolante paix des certitudes, et enseignent à tous que nulle société ne peut vivre et durer par le doute.

La science du Droit donne l'habitude de la règle, la fixité des principes, l'énergie des convictions, la persévérance des volontés.

A des temps qui ne veulent croire qu'à la fortune, elle apprend à croire à la justice. Elle ne s'agenouille pas devant les faits accomplis : elle les cite à son tribunal; elle les redresse, quand elle a la force en mains; et quand la puissance lui manque, elle les flétrit par de tutélaires et ineffaçables protestations.

Elle pose enfin, au milieu du flot des événements, un

phare lumineux, à la lueur duquel on garde sa conscience et on prépare l'histoire.

Elle enseigne à respecter les lois, leurs fondateurs, leurs interprètes; elle voit dans la magistrature le premier palladium de la société civile. Les saints Livres ont dit aux juges : « Vous êtes comme des dieux. » En effet, les magistrats, à côté des pontifes, semblent les plus visibles représentants de la Divinité sur la terre. Le sacerdoce est la magistrature des consciences, comme la magistrature est le sacerdoce des lois.

Celui qui consacre son temps à les comprendre par l'étude et à les propager par l'exemple participe en quelque sorte à la sainteté de cette auguste mission. En tous cas, il s'honore, et s'élève par le plus noble et le plus viril exercice des facultés de l'intelligence, et ce n'est pas à ses oreilles qu'il sera besoin de faire retentir encore cet appel, dont tant d'âmes aujourd'hui ont besoin : *Sursum corda!*

DIX-NEUVIÈME LETTRE

L'esthétique.

MON CHER AMI,

Une étude moins austère que l'étude du Droit, mais encore d'un grand intérêt, et plus attrayante pour les hommes du monde, c'est l'*Esthétique*, c'est-à-dire la science du beau, ou la philosophie de l'art, dont le but est de réaliser le beau.

Nouvelle sous cette dénomination, et comme science spéciale, car c'est, si je ne me trompe, en l'année 1750 seule-

ment que parut le premier ouvrage qui ait porté le titre d'*Esthétique*, elle est néanmoins, dans ses principes et ses applications, aussi ancienne que la philosophie et que l'art; et c'est avec raison qu'on en a fait une science à part.

Correspondant à une des idées fondamentales de l'esprit humain, à l'idée du beau, de même que la Logique correspond à l'idée du vrai, et la Morale à l'idée du bien, l'Esthétique méritait, aussi bien que ces deux dernières sciences, d'être dégagée de la métaphysique, et étudiée en elle-même.

Assurément, mon intention ici n'est pas de faire un cours d'Esthétique; je voudrais simplement indiquer les principaux aspects de cette grande science, et expliquer d'une manière précise et complète, quoique élémentaire, ce qu'elle est, afin de montrer l'intérêt et le charme qu'une telle étude peut offrir à un homme du monde; je voudrais montrer aussi de quel point de vue il faut considérer les arts pour donner à cette étude la direction, la tendance élevée qui lui convient, et en recueillir les grands avantages qui en découlent.

La philosophie du beau ou l'Esthétique est une science qui dirige les facultés humaines vers le beau.

L'Esthétique *est une science*, car c'est un ensemble de connaissances qui reposent sur des principes certains; et c'est une science pratique, parce qu'elle n'a pas seulement pour but la connaissance spéculative, mais la réalisation du beau.

Elle dirige nos facultés vers le beau. Et c'est sous ce rapport qu'elle se distingue des deux autres sciences, pratiques aussi, que nous venons de nommer tout à l'heure, la Logique et la Morale dont l'une dirige nos facultés vers le vrai et l'autre vers le bien.

L'Esthétique traite donc du beau en général, et du sentiment que le beau fait naître en nous; elle construit la théo-

rie philosophique de l'art; puis elle fait à chacun des arts particuliers l'application des principes qu'elle a établis sur l'art en général. De là deux grandes divisions dans cette science, une partie purement théorique, et une partie positive, à la fois historique et critique. Sans jeter mes lecteurs dans des détails minutieux ou abstraits, il est indispensable au moins de dire quelques mots sur ses deux parties de la science esthétique.

I

ESTHÉTIQUE THÉORIQUE

L'objet de l'Esthétique, avons-nous dit, de même que l'Art, c'est le beau. Il s'agit, dans la partie théorique de la science esthétique, de faire d'abord la théorie du beau : c'est ce que nous essaierons ; ensuite, de la théorie du beau, nous déduirons la théorie de l'art ; et nous dirons enfin quelques mots de la fausse esthétique.

I. — THÉORIE DU BEAU

Nous avons l'idée du beau, et c'est sur cette idée que repose la science esthétique.

Mais toute idée qui n'est pas une chimère, toute idée fondamentale dans l'esprit humain, correspond à un objet.

L'idée du beau correspond donc à un objet.

Qu'elle est cette idée en elle même, et quel est cet objet auquel elle correspond ? Voilà ce dont il faut d'abord se rendre bien compte.

Ce qu'est l'idée du beau en elle-même, il est très-difficile de le bien définir ; car cette idée s'applique à tant de choses essentiellement différentes, qu'il semble impossible d'en donner une définition unique qui embrasse tous les objets beaux, considérés en eux-mêmes.

De là tant de définitions diverses du beau, dont aucune ne se trouve à l'abri de toute contestation.

Et il faut ajouter que si rien n'est plus difficile à définir que le beau, c'est que nous ne pouvons ici-bas que l'entrevoir. — Aussi nous ne le définissons pas, et tous les philosophes se sont vainement épuisés à en donner une définition certaine, qui embrassât tous les objets, si multiples et si divers, sur lesquels notre âme aperçoit ce rayonnement mystérieux, qui s'appelle la beauté. Platon le définit la splendeur du vrai. Tel est du moins la définition attribuée à Platon. Saint Augustin voit la beauté dans l'unité, dans l'ordre, et dans l'harmonie. Mais à toutes ces définitions, on sent bien qu'il manque quelque chose, et qu'aucune n'est adéquate à la chose définie.

Il serait plus facile de dire ce que cette idée n'est pas, et d'arriver ainsi par voie d'élimination à une appréciation approximative du beau.

Le beau n'est certainement pas l'agréable seulement, et ne s'adresse pas exclusivement aux sens. Beau et agréable sont deux idées qui se distinguent.

Il n'est pas le vrai, quoiqu'il soit toujours vrai :

> Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable.

Il n'est pas le bien, quoiqu'il soit nécessairement bien, car le beau et le bien sont au fond inséparables.

Le beau non plus n'est pas l'utile. Il ne consiste pas non plus dans l'ordre seulement. Il n'est pas non plus identique à la variété dans l'unité. Mais ce qui est certain, c'est que tous ces éléments divers s'y trouvent. Avant tout, il est quelque chose d'immatériel, il est quelque chose d'absolu, c'est-à-dire que — comme le vrai et le bien — il n'existe pas seulement par rapport à nous, mais s'impose à toute intelligence et à toute âme ; enfin il est quelque chose d'objectif, c'est-à-dire qu'il n'est pas seulement une

conception de l'âme ne se rattachant à aucune réalité, mais qu'il réside dans un objet qui le porte et l'exprime, et qui en est la substance.

L'idée du beau est donc une idée *sui generis*, comme l'idée du vrai, comme l'idée du bien, et qu'il est très-difficile, on le voit, à cause même de sa richesse et de sa complexité, d'embrasser tout entière et de circonscrire dans une définition, mais dont la lumière nous frappe assez cependant pour qu'on ne confonde cette grande idée avec aucune autre, et qu'on la distingue nettement de ce qui n'est pas elle.

Expliquons maintenant à quel objet correspond l'idée du beau.

Cet objet est à la fois *réel* et *idéal*, distinction qui est le fondement de toute l'Esthétique.

Qu'est-ce que le beau réel ? Qu'est-ce que l'idéal ? Toute la théorie esthétique est là.

Pour concevoir et expliquer toutes ces choses, nous commencerons, comme le veut la dialectique, par le beau réel, e du réel nous monterons à l'idéal, qui nous mènera, nous le verrons, jusqu'à Dieu, en qui le réel et l'idéal se confondent.

Le beau réel est celui qui réside dans les objets beaux eux-mêmes ; c'est la beauté de ces objets, de ces réalités ; et par conséquent le beau réel réside avant tout en Dieu, car Dieu est la beauté même, la beauté éternelle et éternellement réalisée. Le beau réel réside aussi dans la nature, où Dieu l'a mis, et dans les œuvres de l'art, où l'homme le met à l'imitation de Dieu.

Le beau réel en Dieu est absolu et infini.

Le beau dans la nature varie et s'élève selon les degrés de perfection que présentent les objets.

Les objets inanimés, par exemple le cristal, peuvent avoir leur beauté.

La beauté de la plante, de la fleur surtout, est à un degré supérieur encore.

Plus haut encore se rencontre la beauté de l'être animé : celle de l'homme couronne tout dans l'ordre des objets sensibles.

La beauté de son âme, de ses affections, de ses pensées, c'est le beau intellectuel et le beau moral.

Il y a donc dans la nature, on ne peut le contester, trois sortes de beautés : la beauté physique, la beauté intellectuelle, et la beauté morale.

Oui, certes, qui ne sent que la nature physique est belle ? Quelle âme, en face de ces splendeurs des cieux, de ces magnifiques élans des montagnes et de l'Océan, en face de cette terre avec ses fleuves, ses forêts, ses riantes prairies, ses fleurs embaumées, toutes ses voix, tous ses mélodieux concerts ; en face de ces grandes perspectives, de ces lignes harmonieuses, de ces horizons lointains, infinis, comme disait Dante, *qui n'ont pour confins que la lumière et l'amour*, quelle âme ne sent au fond d'elle-même la mystérieuse impression de la beauté?

Mais si belle que soit la nature physique, qui ne sent aussi que les choses de l'esprit surpassent en beauté les choses matérielles? Ne suffit-il pas de considérer le reflet de la pensée sur le visage de l'homme pour sentir que l'homme est le roi de la nature? Non, tous les rayonnements de la matière n'égaleront jamais le rayonnement de l'intelligence. Le soleil, si beau qu'il est, brilla-t-il jamais, comme l'œil de l'homme, des feux du génie?

Cependant, plus haut encore que la beauté intellectuelle, il faut placer la beauté morale, parce qu'elle vient de cette région de notre être qui fait resplendir sur le visage humain un éclat supérieur à celui de l'intelligence elle-même, parce qu'une belle action nous émeut plus qu'une belle pensée, parce que le rayonnement de la vertu et

de l'amour est la suprême dignité, la suprême beauté de notre âme.

N'est-ce pas dans ce sens que Fénelon, parlant des yeux de l'homme illuminés par un noble sentiment, écrivait : « Celui qui les a faits y a allumé je ne sais quelle flamme « céleste, à laquelle rien ne ressemble dans le reste de la « nature. »

Et bien ! le but et la puissance de l'art, c'est de concevoir et de reproduire ces beautés.

Le beau n'est donc pas une abstraction de notre esprit; il réside réellement dans les choses qui sont belles, et dans toutes les belles œuvres de l'art.

Qu'est-ce maintenant que le beau idéal ?

Métaphysiquement, le beau idéal préexiste en soi et dans l'esprit humain, c'est-à-dire dans l'idée que nous en avons, à l'impression des beautés particulières et réelles qui nous environnent; il n'en est pas moins vrai cependant, en fait, et dans l'ordre du développement ordinaire de nos idées, que c'est par les beautés réelles que nous nous élevons aux beautés idéales.

En effets, tous ces objets beaux que nous présente en foule la nature physique, intellectuelle et morale, ou que l'art sait créer, ce sont des beautés, sans doute, mais plus ou moins imparfaites : ce n'est pas la beauté. Eh bien ! de même que, par l'élan dialectique, la raison s'élève des vérités contingentes à la vérité absolue, et des êtres finis à l'infini; de même, par l'élan esthétique, dirai-je, ou par l'amour, l'âme monte des beautés imparfaites et relatives vers la suprême et parfaite beauté. A l'occasion du beau imparfait, l'âme conçoit le beau parfait; et ce beau, parce qu'il est conçu, et nécessairement conçu par l'âme, par le développement logique de la grande idée du beau, et aussi parce qu'il renferme en soi l'idée, le type de toutes les beautés particulières, s'appelle le beau idéal. Mais, ce qu'il

faut bien concevoir, c'est que cet idéal est en même temps la suprême réalité. Il est la source première de toutes les beautés; il est la beauté originelle : les autres beautés ne sont que des beautés dérivées, des rayons, des reflets de la beauté première et absolue, toujours ancienne et toujours nouvelle, de Dieu même.

Ainsi, le beau réel est dans les objets : ce sont les objets beaux eux-mêmes; il ne les dépasse pas. Le beau idéal, c'est une conception de notre esprit, conception qui va au delà de la beauté réelle imparfaite et limitée, mais qui correspond néanmoins toujours à une réalité, soit au type idéal de chaque chose, lequel réside en Dieu, soit directement au suprême idéal, qui est Dieu.

Il suit de là qu'un objet beau l'est d'autant plus qu'il participe plus de l'idéal, de la perfection de son idée et de son type qui est en Dieu d'abord, et aussi dans l'intelligence qui le conçoit : d'autant plus beau qu'il y a plus de divin, c'est-à-dire un reflet plus vif de Dieu en lui. Tout objet de la nature ou de l'art sera d'autant plus parfait, que sa beauté réelle se rapprochera plus du beau idéal, c'est-à-dire de celui qui existe dans la sphère des idées pures, par lesquelles nous nous rapprochons du vrai, du beau, du bien éternel, c'est-à-dire toujours de Dieu. De là cette célèbre pensée de Joubert : « *Plus une œuvre d'art ressemble à une* « *parole, plus cette parole ressemble à une âme, plus cette* « *âme ressemble à Dieu, plus tout cela est beau.* »

Telle est la théorie du beau ; elle nous conduit à la théorie de l'art.

II. — THÉORIE DE L'ART

L'art aspire à reproduire toutes ces beautés de la nature physique, intellectuelle et morale : c'est là son but ; et à les exprimer sous une forme sensible, soit par la parole, soit

par le son, soit avec la couleur, ou avec le marbre et la pierre ; ce sont là ses moyens.

Mais ce n'est pas tout, et quelques vastes que soient ces domaines de la beauté que nous venons de traverser, l'art va plus loin et plus haut encore ; et au delà et au-dessus des choses belles, il aspire à l'idéal, et tend à le réaliser. Comment cela ? Le voici :

Le point de départ de l'art, — la théorie spiritualiste de l'art ne fait pas difficulté d'en convenir, — c'est la beauté réelle, le modèle réel que la nature met devant lui.

Mais toutes les beautés créées, nous le rappelions tout à l'heure, sont nécessairement limitées, imparfaites, défectueuses par quelque endroit ; nous ne rencontrons point ici-bas une seule chose belle qui le soit parfaitement et autant qu'elle pourrait l'être, qui réalise toute son idée, tout son type ; mais telle est la corrélation mystérieuse de notre âme avec la beauté, qu'aucune beauté imparfaite ne nous suffit, et que notre pensée et notre amour s'élancent immédiatement vers une beauté plus pure, plus achevée, qui n'est pas sous nos yeux, mais que la beauté qui est sous nos yeux fait entrevoir par delà aux regards de notre âme : c'est ce qu'on appelle le *beau idéal.*

Et ce beau idéal, nous l'avons dit, n'est pas non plus une chimère, un rêve ne correspondant à aucun objet.

Il y a en effet un modèle des choses : toutes choses ont été faites d'après un type, qui est leur perfection relative, et elles sont plus ou moins belles, selon qu'elles participent plus ou moins de l'immatériel et immortel exemplaire. Eh bien ! c'est ce modèle immatériel, idéal, entrevu, aimé, que l'art aspire à reproduire ; même quand il a un modèle réel sous les yeux, c'est vers cette idée, vers cette lumière qu'il aperçoit briller sur tout objet réel, que l'artiste s'élance ; et c'est par là qu'il n'est pas seulement imitateur, copiste, mais qu'il

est aussi, dans un sens très-vrai, créateur. Saisir et réaliser l'idéal, voilà l'effort de l'art, et ce que tente le génie du beau. C'est ainsi que tous les grands esprits l'ont toujours compris : là est la véritable théorie de l'art.

C'est dans cette pensée que Platon disait : « L'artiste qui, « le regard fixé sur l'être immuable, et se servant d'un pa- « reil modèle, en reproduit l'idée et la vertu, ne peut man- « quer d'enfanter un tout d'une beauté achevée, tandis que « celui qui a l'œil fixé sur ce qui passe, avec ce modèle pé- « rissable, ne fera rien de beau. »

Non pas que Platon voulût défendre aux artistes de regarder le modèle créé ; mais il voulait qu'en même temps ils en regardassent un autre ; et Cicéron, interprète éloquent de la pensée platonicienne, dans un célèbre passage où il explique la manière de travailler des grands artistes, en rappelant celle de Phidias, c'est-à-dire du maître le plus parfait de l'art antique, dit de même : « Phidias, ce grand artiste, « quand il faisait une statue de Jupiter ou de Minerve, n'a- « vait pas seulement sous les yeux un modèle particulier « dont il s'appliquait à exprimer la ressemblance : au fond « de son âme résidait un certain type accompli de la beauté, « sur lequel il tenait ses regards attachés, et qui conduisait « son art et sa main. »

Mais cette beauté idéale, que l'art tend à exprimer, et vers laquelle les beautés réelles qu'il a sous les yeux l'élèvent, — de même que la raison s'élève des idées relatives et contingentes aux idées nécessaires et absolues, — où a-t-elle son objet, sa substance ? Redisons-le encore : dans la beauté absolue, de même que les idées nécessaires ont leur substance dans la vérité absolue. La beauté a sa source et son plein rayonnement en Dieu seul, qui est la beauté suprême. Il est, Lui, le beau absolu, incréé, éternel ; il est la substance de toutes les idées, de tous les types, de tous les exemplaires, de toutes les beautés intelligibles, comme il est l'ar-

tiste premier et suprême qui a réalisé dans ses œuvres l'idéale beauté.

Toutes les belles choses dans la nature ne sont belles que parce que Dieu a répandu sur elles un rayon de sa beauté, de même que les choses vraies et bonnes ne le sont que par un reflet de sa vérité et de sa bonté ; et toutes les belles œuvres de l'art ne sont belles que si l'artiste y a mis quelque chose de l'éternelle beauté, d'où dérive toute beauté particulière. Dieu, et Dieu seul, à la fois beau réel et beau idéal, est aussi l'artiste suprême, modèle de tous les artistes. D'où il suit qu'en dernière et sublime analyse, le but de l'art c'est Dieu, comme le modèle de l'artiste, c'est Dieu : et de là, la dignité de l'art, et le grand devoir de l'artiste. L'art aspire toujours à la plus haute beauté ; et par là même, par son naturel élan, il tend à nous élever de la terre, et à susciter en nous la pensée et l'amour de la beauté éternelle, dont toutes les choses belles, œuvres de l'art ou de la nature, ne sont que le reflet.

C'est pourquoi M. Cousin, interprète à son tour des grandes traditions platoniciennes sur ce sujet, disait : « L'art est par « lui-même essentiellement religieux, car à moins de man- « quer à sa propre loi, à son propre génie, il exprime par- « tout dans ses œuvres la beauté éternelle...

« Toute œuvre d'art, quelle que soit sa forme, petite ou « grande, figurée, chantée ou parlée, vraiment belle ou su- « blime, jette l'âme dans une rêverie gracieuse ou sévère, « qui élève vers l'infini. L'infini, c'est là le terme commun « où l'âme aspire sur les ailes de l'imagination comme de la « raison, par le chemin du sublime et du beau, comme par « celui du vrai et du bien. L'émotion que produit le beau « tourne l'âme de ce côté ; c'est cette émotion bienfaisante « que l'art procure à l'humanité. »

Voilà pourquoi c'est une si grande chose que l'art, et pourquoi aussi il doit être traité avec gravité et respect,

comme une sorte de culte, et avec tout le sérieux qui convient à un culte. Je ne crains pas de le dire : l'art me paraît un intermédiaire entre la terre et le ciel. Je le vois resplendir au-dessus des passions, des vils intérêts, des plaisirs sensuels, et même de cette raison étroite, froide, et, on peut le dire, quelquefois si pleine d'ennui, qui fait le fond et comme l'aspect général de la vie vulgaire. Je le vois portant les hommes dans une région plus haute, où l'on respire un air plus pur, où, si je puis m'exprimer ainsi, l'on devient plus âme, c'est-à-dire où se développe plus heureusement en nous cette existence immatérielle, toujours en lutte ici-bas avec la vie grossière, et dont la perfection ne se trouve qu'au sein de Dieu.

Les arts me semblent analogues à ces sommets resplendissants « où, comme disait saint Bernard, Dieu paraît plus « familier ; » qui ne sont pas encore le ciel, mais qui élèvent nos regards au-dessus de la terre et les dirigent vers la sphère des choses célestes et éternelles.

On n'exagère donc rien quand on dit que l'art est d'origine divine. L'esprit de Dieu même l'a consacré, dit Fénelon. Et voilà pourquoi l'art doit remonter à Dieu comme un hommage, et doit être pour l'homme le point d'appui d'un élan vers le ciel.

Tels sont les vrais principes sur le beau et sur l'art. Disons maintenant un mot de quelques fausses théories, qui se sont produites sur le sujet qui nous occupe.

III. — FAUSSE ESTHÉTIQUE

La question est plus vaste qu'au premier abord elle ne le paraît. Car une esthétique, une théorie quelconque du beau, implicite ou explicite, domine toujours les artistes, et une théorie du beau se rattache nécessairement à tout un système de philosophie. C'est pourquoi aujourd'hui, où tant d'erreurs philosophiques ont cours parmi nous, on voit aussi

tant de fausses esthétiques. Je ne veux pas en entreprendre ici la réfutation étendue ; je dois cependant, mon cher ami, vous prémunir, par quelques mots du moins, contre elles.

Les principales erreurs contemporaines, vous le savez, c'est le matérialisme, renaissant sous le nom de positivisme, et le panthéisme.

Ces tristes écoles ont leur esthétique, mais une esthétique fausse et désastreuse comme elles, et elles ne peuvent pas en avoir une autre.

En effet, si l'art n'imite pas seulement les réalités qu'il a sous les yeux, s'il aspire à l'idéal, c'est-à-dire à la beauté idéale de chaque chose, à celle qui vient à chaque chose de sa conformité avec son type originel, avec son exemplaire éternel ; et si ces types, ces exemplaires éternels des choses que la raison conçoit par l'idée du beau, ont en Dieu leur réalité et leur substance, si par conséquent l'art, en définitive, tend à exprimer dans ses œuvres la beauté divine, comme Dieu l'a exprimée dans les siennes, il s'en suit que les doctrines qui nient l'âme et qui nient Dieu, j'entends le Dieu réel et vivant, le Dieu personnel, les théories matérialistes et panthéistes ne peuvent pas construire une véritable théorie du beau et de l'art, à moins de se mettre en contradiction avec leurs principes.

Je ne veux pas m'étendre sur cette conséquence, parce que je ne fais ici que résumer succinctement les doctrines ; mais il est nécessaire de la signaler fortement en quelques mots.

Comment d'abord les doctrines matérialistes qui nient la réalité des idées éternelles, qui font sortir la raison des sensations, qui confondent le beau avec tout ce qui nous agrée, pourraient-elles avoir une vraie notion de l'art ? C'est impossible. Dans de tels systèmes, dit très-bien M. Cousin, « il n'y a plus de vraie beauté ; il n'y a que des beautés re-« latives et changeantes, des beautés de circonstance, de « coutume, de mode, et toutes ces beautés auront droit

« aux mêmes hommages, pourvu qu'elles trouvent des « sensibilités auxquelles elles agréent. Et comme il n'y a « rien en ce monde, dans l'infinie diversité de nos dis- « positions, qui ne puisse plaire à quelqu'un, il n'y aura « rien qui ne soit beau; ou, pour mieux parler, il n'y « aura ni beau, ni laid. » Que s'ensuivrait-il d'une telle conception du beau? L'absence de principes, partout l'arbitraire, c'est-à-dire l'arnarchie dans l'art, et la décadence inévitable.

Et non-seulement l'arbitraire et l'anarchie dans l'art, et la décadence inévitable, mais la corruption inévitable aussi; l'art, au lieu de s'adresser à l'âme, s'adressant au sens; des émotions grossières substituées aux nobles et pures émotions; l'art, en un mot, jeté hors de sa voie et manquant sa fin, plongeant les âmes dans la matière au lieu de les élever vers les choses spirituelles et divines.

Et de là des théories de l'art et des critiques des œuvres d'art aussi fausses qu'abaissées et misérables.

J'en prendrai pour exemple de récentes leçons d'esthétique, données cette année-ci même à l'école des Beaux-Arts par un professeur dont le matérialisme et l'athéisme sont notoires. Les formules qu'il en a données sont claires et crues. « Par exemple, selon lui, « la vertu et le vice sont « des produits comme le sucre et le vitriol. » Cet écrivain, on le voit, professe les idées qui ont fait récemment explosion à Liége dans le congrès des étudiants. — Son esthétique est exactement l'esthétique de ces doctrines. — D'analyse en analyse, il arrive à ce qui est, selon lui, le plus haut sommet de la vie, à *la vie supérieure* que l'art introduit dans l'humanité. Mais quel est, selon lui, cette *vie supérieure?* « Celle de la contemplation par laquelle l'homme « s'intéresse aux *causes permanentes et génératrices* des- « quelles son être et celui de ses pareils dépendent, aux « caractères dominateurs et essentiels qui régissent chaque

« ensemble et impriment leurs marques dans les moindre « détails[1] »

Je ne m'arrête pas à faire remarquer ce qu'a d'étrange une définition du beau donnée dans une telle langue et de tels termes. Mais qu'est-ce que ces *causes permanentes et génératrices?* Qu'est-ce que ces *caractères dominateurs et essentiels?* On le sait, ce sont les forces aveugles et grossières, dont le développement fatal fait le monde. Voilà tout. La matière, et ce qui est dans la matière. Rien de plus. Voilà tout le libre et noble essor de l'art. Une satisfaction creuse et basse, voilà toute l'émotion qu'il procure. Rien pour le cœur, rien pour la vertu, rien pour le noble amour de Dieu! Rapprochons simplement ces tristes paroles de celles que nous citions tout à l'heure de M. Cousin sur la religieuse émotion que l'art donne à l'humanité : c'en est assez pour juger les deux esthétiques, l'esthétique matérialiste et l'esthétique spiritualiste.

Avec une vue si abaissée de l'art, comment le professeur matérialiste jugera-t-il les œuvres d'art? J'en citerai deux exemples, mais qui disent tout : son jugement sur le grand art chrétien du moyen age, des pages barbares; et son jujement sur l'art païen, des pages honteuses.

Qu'est-ce qu'une cathédrale gothique pour le professeur matérialiste de l'école des Beaux-Arts? « l'Eglise ne semble » plus un monument... Parure de femme nerveuse et surex- « citée, semblables aux costumes extravagants du même « siècle, et dont la poésie délicate et malsaine indique « par son excès les sentiments étranges, l'inspiration trou- « blée, l'aspiration violente et impuissante propre à un « âge de moines et de chevaliers. Cette architecture qui a « duré quatre siècles exprime et atteste la grande crise « morale, à la fois maladive et sublime, qui pendant tout

[1] *Philosohie de l'art*, p. 72.

« le moyen âge a exalté et détraqué l'esprit humain. » Voilà ce qu'on enseigne officiellement en France à l'école des Beaux-Arts, et voilà ce que j'appelle des pages barbares.

Mais comment aussi un homme qui n'assigne comme but suprême à la vie et à l'art que *les causes permanentes et génératrices*, un homme qui nie l'âme et Dieu, et pour qui tout le monde religieux et divin demeure fermé, comment un tel homme eût-il pu sentir la grandeur de l'idée et la beauté du sentiment qui enfantèrent ces sublimes épopées en pierre qui s'appellent les cathédrales! Le critique matérialiste a été ici complétement désorienté, et son style s'est abaissé avec sa pensée.

Mais par contre, comme il se retrouve tout entier, comme il se déploie, comme il se délecte, quand il expose comment les mœurs de la Grèce préparaient la statuaire grecque; comment on s'y prenait « pour avoir d'abord des corps par« faits, pour *fabriquer de belles races :* on s'y prenait *comme* « *dans les haras;* » comment, « après avoir *fabriqué* la race, « on façonnait l'individu » par les habitudes gymnastiques « qui avaient supprimé ou transformé la pudeur, » et amené « l'étalage et le triomphe du corps nu, » comment on observait « le corps nu et en mouvement; » et quand enfin, après avoir décrit si complaisamment de telles préparations, il en arrive à admirer les nudités de la statuaire grecque avec autant d'enthousiasme qu'il mettait d'âpreté à vilipender l'art chrétien. Car c'est, selon lui, à de telles préparations, à un tel idéal, l'idéal « du corps nu, de bonne race et de « bonne pousse, » que « la grave et mâle antiquité, » comme il l'appelle ailleurs, a dû de découvrir « le modèle idéal « du corps humain, la forme parfaite, » et de voir une « floraison de la sculpture, telle qu'on n'en a jamais revu « une pareille... une si prodigieuse abondance de fleurs, « de fleurs si parfaites. » Voilà ce que j'appelle des pages

honteuses. Mais, je le reconnais, ce professeur est dans tout cela conséquent avec lui-même : cette esthétique matérialiste découle nécessairement de ses doctrines matérialistes et athées.

Quant aux panthéistes, ils auront beau accumuler les inconséquences, comme l'ont fait, dans leurs travaux d'esthétique, les coryphées du système en Allemagne, Schelling et Hégel en particulier, jamais le panthéisme ne s'élèvera à la véritable théorie du beau, ni à la véritable théorie de l'art; et si des philosophes de cette école arrivent ici à de belles et grandes vues, ou il leur faut renier ces vues, ou il leur faut renier leur système.

Non, ni l'esthétique, ni la poétique, ni la critique panthéistes, ne peuvent avoir le vrai sens de la création, ni entendre le grand concert, la grande harmonie des êtres. L'hymne que chante la nature, les philosophes de cette espèce ne le comprennent pas. La vraie splendeur qui rayonne sur les êtres, ils ne la voient pas. Ils ne voient que des fantômes, ils ne voient pas Dieu dans la nature. Mais c'est Dieu, le Dieu vivant, qu'il y faut voir, car il y a mis son empreinte et ses lumineux vestiges, et c'est lui que la nature révèle à l'âme et au cœur, et lui aussi que l'art doit révéler. Le mysticisme panthéiste est faux, et l'art qu'il enfante, faux et maladif; et la critique qui en découle est également fausse, ou inconséquente avec elle-même.

Des principes posés plus haut suit encore la fausseté d'une autre esthétique qu'on a professée bruyamment en France, et qui, dans le domaine de la littérature comme dans celui de l'art proprement dit, s'est jetée dans les excès les plus désastreux. Exagérant ce principe vrai, rappelé par nous tout à l'heure, que la nature exprime Dieu, cette école en a conclu que l'art ne devait être autre chose que l'imitation de la nature, et que la nature venant tout entière

de Dieu, il fallait tout imiter et tout reproduire, et par conséquent mettre dans les œuvres d'art, comme dans la nature, le laid à côté du beau, le difforme près du gracieux, le grotesque près du sublime : ce qui fait, sans doute, disent ces messieurs, un art mêlé, confus, désordonné, mais un art vrai et d'une vérité absolue, n'omettant rien, ne cachant rien. Voilà le système.

Il suffirait de le juger par ses résultats. Mais en soi, métaphysiquement et radicalement, ce système est faux et corrupteur de l'art véritable.

La nature vient de Dieu, sans doute, et exprime quelque chose de Dieu. L'être le plus humble, du moment qu'il est, exprime à sa façon la part d'être et de beauté que Dieu a mise en lui. Mais toute créature, par cela seul qu'elle est créature, est nécessairement finie, limitée, imparfaite, et par conséquent ne peut pas exprimer, non-seulement toute beauté, mais toute sa beauté propre, toute la beauté de son type, de son espèce, de son idée. L'expression même qui est en elle, elle ne la manifeste pas toujours tout entière et dans toutes les situations. Une fleur, par exemple, n'est pas sans doute plus belle, mais paraît plus belle aux rayons d'un beau soleil, que sous un ciel terne et pluvieux. Un visage humain ne fait pas à toute heure, en toute attitude, et par toute émotion, resplendir de toute sa beauté l'âme dont il est comme le miroir. L'art ne se contente donc pas de reproduire simplement la réalité qui pose devant lui; il la dépasse toujours, il s'élève toujours plus haut, et cela sans manquer à la vérité, ou plutôt en élevant *la vérité réelle* à la plus haute expression dont elle soit capable; il ne calque pas, il n'est pas un pur procédé comme la photographie; il idéalise, c'est-à-dire qu'il cherche toujours à mettre dans son œuvre, non-seulement la vérité et la beauté du modèle extérieur qu'il a sous les yeux, mais en même temps la beauté supérieure et tout idéale du modèle qu'il conçoit

dans sa pensée, et qui réside dans cette mystérieuse et féconde idée du beau, plus excitée, plus développée chez l'artiste que chez l'homme vulgaire, et par laquelle il est vraiment artiste. Direz-vous que c'est là mutiler la nature? non, c'est l'épurer et l'ennoblir; que c'est vouloir rectifier l'œuvre de Dieu? non, c'est la comprendre, l'interpréter, la retracer.

Car, pour aller encore plus au fond de la question, il faut ajouter que la simple réalité extérieure ne nous représente qu'en apparence et à la surface l'œuvre de Dieu. Le plan de Dieu, l'idée divine dans la nature et dans l'humanité, est quelque chose de plus profond, d'invisible et de caché. Prétendre atteindre la vérité vraie, absolue, en reproduisant simplement cette surface extérieure, confuse et mêlée des choses, dans un drame sans limites et sans frein, dans des œuvres d'art sans mesure et sans goût, ce n'est pas retrouver, comme disaient les auteurs du système, le jeu des fils divins sous les marionnettes humaines; c'est au contraire s'en tenir à ce mirage trompeur des réalités superficielles. Le vrai philosophe et le vrai artiste vont plus loin : ils savent que, par la nature intrinsèquement limitée et imparfaite des créatures, et par la liberté donnée à l'homme, le mal existe à côté du bien, et le laid à côté du beau, dans l'œuvre de Dieu. Sans doute ils savent aussi que ces contradictions apparentes de détail sont des harmonies dans l'ensemble, et que la toute-puissante Providence, divine maîtresse de la création, maîtresse de la liberté humaine elle-même qu'elle dirige sans la contraindre, tire un ordre supérieur de ce désordre nécessaire, et fait tourner en définitive le mal au triomphe du bien. Mais cela n'empêche pas le mal d'être toujours le mal, et le laid toujours le laid.

La réalité extérieure, le mélange confus des choses, la juxta-position des contraires, ne contient donc pas, dans

son spectacle superficiel, le vrai mot de l'énigme du monde ni la vraie beauté des choses. Il faut pour la science comme pour l'art, pour la vérité comme pour la beauté, aller plus loin, deviner, interpréter la nature, franchir en un mot les limites du réel et monter dans les régions de l'idéal. — Voilà la vraie philosophie et la vraie Esthétique théorique. Disons maintenant quelques mots de l'Esthétique positive.

II

ESTHÉTIQUE POSITIVE.

J'ai résumé la théorie de la science esthétique; j'arrive maintenant à sa partie positive, qui étudie les productions de l'art et son histoire. Ces deux parties ne peuvent être séparées : elles se soutiennent et s'illuminent l'une l'autre ; l'étude abstraite éclaire l'étude positive, et l'étude positive vérifie l'étude abstraite. En voyant les principes réalisés dans les œuvres d'art, on comprend mieux les principes eux-mêmes, et la connaissance des principes permet de mieux apprécier les œuvres d'art.

Rechercher la manifestation et l'expression du beau dans les divers âges et chez les divers peuples, c'est la contre-épreuve de l'esthétique métaphysique.

Je dis qu'il faut faire marcher de front ces deux études ; car l'une et l'autre, poursuivie exclusivement, aurait ses dangers : la métaphysique toute seule pourrait jeter l'art dans une conception chimérique et des voies fausses; l'histoire de l'art, cultivée exclusivement, pourrait produire des artistes sans originalité et des critiques sans étendue d'esprit, un art servile ne se plaisant qu'aux formes de telle ou telle époque, et pour qui la beauté serait une date. Ces deux études réunies font la vraie et complète Esthétique, une métaphysique de l'art qui n'a rien de vague, une critique de l'art qui n'a rien d'étroit.

Admirable fécondité de l'art, qui, avec un instrument nécessaire et rebelle, la matière, a une si grande puissance d'expression ! Sitôt en effet qu'on descend des considérations générales à des vues plus particulières, on voit l'art, admirable dans sa variété, se diviser, selon ses moyens divers d'exprimer avec la matière l'immatérielle beauté, en plusieurs arts, dont chacun pourrait fournir à l'étude d'une vie entière.

Sur quoi repose une division philosophique des arts? Le voici. — Du reste, on en a proposé plusieurs.

Tous les arts ayant pour but commun l'expression de la beauté, et chacun ayant pour l'exprimer ses moyens, c'est une division acceptable des arts que la division fondée sur la distinction même des sens par lesquels la perception de la beauté arrive jusqu'à l'âme; et comme ces sens sont l'ouïe et la vue seulement, de là une division des arts en deux grandes catégories : les arts de l'ouïe, les arts de la vue; d'un côté la musique et la poésie ; de l'autre la peinture avec la gravure, la sculpture, l'architecture.

A un autre point de vue, comme l'art a pour but direct d'exprimer le beau sous des formes sensibles, les *arts plastiques*, l'*architecture*, la *sculpture*, la *peinture*, se sont, aussi bien que l'*art musical* et la *poésie*, appelés les *beaux-arts* : et on les a distingués avec raison des *arts mécaniques*, qui ont l'utile pour objet.

Quand ceux-ci cependant, avec l'utile, recherchent aussi le beau, quand par exemple l'industrie qui fabrique une machine, un navire, ne se préoccupe pas seulement de l'adapter à sa fin, mais encore cherche à lui donner une belle forme, ici l'industrie et la mécanique s'élèvent jusqu'aux beaux-arts.

Tous ces divers arts ont eu leurs phases successives, leur histoire , leurs innombrables productions. Tout d'abord donc, quel immense sujet d'études positives offre

l'Esthétique, dans cette grande variété des beaux-arts!

On dit qu'il vaut mieux produire le beau que philosopher sur le beau, et que les siècles critiques ne sont pas toujours des siècles artistes. Sans doute l'érudition ne saurait suppléer l'inspiration, mais l'étude assidue des chefs-d'œuvre de l'art et de son histoire sera toujours pour le génie lui-même un puissant auxiliaire, et pour le simple critique une source de nobles jouissances. Quels rapports, d'ailleurs, du plus haut intérêt, cette étude n'a-t-elle point avec les études littéraires, historiques, et philosophiques?

L'art n'est pas isolé dans le monde, et s'il a son influence sur la civilisation d'un peuple, à son tour il subit le contre-coup des agitations politiques et sociales du milieu où il se produit. Il reflète l'idéal d'une nation, c'est-à-dire sa manière de concevoir et de réaliser le beau, et cet idéal n'est pas arbitraire; car il représente la nation elle-même, son génie, ses sentiments et ses croyances, sa délicatesse ou sa grossièreté, en un mot tout un grand côté de sa culture intellectuelle et morale.

Les plus hautes considérations se rattachent ainsi à l'histoire de l'art comme à sa philosophie, et en même temps l'histoire de l'art se rattache aux autres histoires, et ouvre un vaste champ de plus aux plus agréables études historiques.

Si l'on compare en effet, par exemple, l'art de l'Egypte et l'art de la Grèce, c'est dans le caractère de ces deux peuples qu'on trouvera la raison des différences profondes qui distinguent ces deux arts. Si l'on met en parallèle l'art païen qui est le triomphe de la forme, et l'art chrétien, qui est le triomphe de l'expression et de l'idée, le Parthénon bâti dans une conception limitée de la divinité, et une cathédrale gothique conçue dans l'idée et sous l'impression de l'infini, ce ne sont plus seulement des arts divers, mais des croyances différentes que l'on a en présence.

Ainsi, sous le rapport des formes du beau, si l'Esthétique révèle le triomphe de la forme dans les chefs-d'œuvre de l'antiquité, elle sera obligée de reconnaître que la face de l'art, comme la face du monde, a changé avec la venue du Verbe fait chair. L'art chrétien n'a pas apporté la décadence à l'art païen, qui périssait de lui-même et sous d'autres influences; mais il devait nécessairement le transformer; et tout en s'emparant de ce qu'il y a de vrai et de beau dans les formes de l'art antique, il a joint ce que son origine divine seule pouvait lui donner.

Cet art chrétien a lui-même son commencement, son progrès, ses phases multiples, ses styles divers ; et il arrive un moment où les arts, surtout ceux dans lesquels l'expression de la pensée et du sentiment prédominent, l'iconographie, la peinture, la musique, et aussi la puissante architecture, s'épanouissent admirablement sous l'influence des idées chrétiennes, et produisent des œuvres, qui ont été longtemps trop peu étudiées et trop peu admirées par les chrétiens eux-mêmes, mais dont l'Esthétique et la critique modernes ont enfin révélé tout le prix et toute la beauté.

Pourquoi tel art a-t-il fleuri à telle époque chez tel peuple? Comment et pourquoi s'est-il modifié? Quels chefs-d'œuvre a-t-il produits? Quelle est la beauté restreinte de ces chefs-d'œuvre? Quels sont les caractères et les mérites des écoles? Telles sont les questions que l'Esthétique positive offre à étudier. Je vous le demande, n'est-ce pas là, mon ami, un grand et beau sujet d'étude?

En particulier, la sculpture, la peinture, l'architecture, à laquelle se rattache l'archéologie, voilà certes des études singulièrement élevées et attachantes. Arts merveilleux, auxquels une si grande puissance d'expression a été donnée, et qui disent tant de choses à celui qui en a l'intelligence, mais si peu, il faut le reconnaître, à celui pour qui ce monde de l'art reste fermé! Or, qui donnera l'intel-

ligence des chefs-d'œuvre de l'art à celui qui d'ailleurs à le sens du beau? La science esthétique.

Ici, pas plus qu'ailleurs, les dispositions naturelles ne suffisent; autre chose est d'admirer d'instinct et sommairement une œuvre d'art, autre chose d'en pénétrer les beautés, les délicatesses, les intentions, et tous les mérites divers, par une sensibilité cultivée et à l'aide de connaissances approfondies.

L'art chrétien tout seul, dans l'une ou l'autre de ses trois grandes branches, la peinture, la sculpture, l'architecture, quel incomparable sujet des plus nobles études, surtout pour un homme de loisir et de fortune, qui peut voyager et voir de ses yeux les chefs-d'œuvre, et pas seulement dans les livres! Car c'est un autre attrait de ces études, que je ne dois pas manquer de vous signaler, qu'elles se mêlent agréablement aux voyages, et leur donnent un immense intérêt, que ne soupçonne même pas le voyageur peu versé dans les arts. De deux hommes qui visitent ensemble à Florence la galerie des Offices ou du palais Pitti, quel est celui qui jouira le plus? N'est-ce pas celui qui verra et saura comprendre, tandis que l'autre aura des yeux pour voir et ne verra pas? L'étrangeté du touriste anglais, ancien commerçant enrichi et illettré, dans les divers musées de l'Europe, est proverbiale; mais, s'il faut le dire, combien de Français sont un peu Anglais par ce côté-là! Ici, en vérité, nous devons nous accuser sévèrement nous-mêmes. Nous avons dans l'art chrétien des trésors incomparables, tout un monde de chefs-d'œuvre, de ravissantes créations, d'idéales figures; des temples splendides, tout remplis de la divinité; et tout cela, à nous, inspiration de notre foi, richesses du génie chrétien: et combien de temps tout cela a-t-il été pour nous lettre close, monde inconnu, terre étrangère?

A présent même que tant de récents travaux ont réhabi-

lité, expliqué, commenté l'art chrétien, combien parmi nous, j'entends parmi les hommes instruits, cultivés, ne savent rien ou presque rien de cet art, ignorent son histoire, les écoles diverses de nos peintres, les différentes époques de notre architecture religieuse, les notions les plus élémentaires de notre archéologie! L'archéologie seule, quelle admirable étude à faire, même quand on ne s'en tiendrait qu'à la France! Et l'on ne sait que faire de son temps dans le monde! Et l'on ne se donne pas la peine, ou plutôt le noble plaisir de s'attacher à quelqu'une de ces belles et grandes études, dont le charme est si attrayant, qu'une fois commencées on les poursuit avec une sorte de passion! Ceux qui se sont occupés d'art chrétien, d'archéologie chrétienne, ne me démentiront pas, si j'affirme qu'on se passionne véritablement à de telles études.

Je demande donc pourquoi un jeune homme, un homme du monde, une femme même, ne s'occuperaient pas d'une science, dont l'aspect est peu sévère assurément, et l'intérêt si manifeste, et qui est un complément, je dirais presque indispensable, des belles études philosophiques, historiques et littéraires.

Mais là encore, comme partout, ce n'est pas d'une étude capricieuse, superficielle et légère, sans suite ni méthode, commencée aujourd'hui, interrompue demain, qu'on peut espérer des fruits véritables. Soit pour goûter les vraies jouissances de l'art et n'en pas discourir en l'air, soit pour donner à l'art uue part sérieuse dans sa vie, quelques notions confuses, vagues, flottantes dans l'esprit, sans lien entre elles, ne suffisent pas. Il faut y mettre la lumière et l'enchaînement, les rattacher à des principes, avoir, en un mot, une théorie du beau; et il faut de plus connaître les productions et l'histoire de l'art, c'est-à-dire qu'il faut s'occuper avec suite et sérieusement d'esthétique. Sans cela, on restera toujours dans le médiocre, dans le vain, dans le

faux; on ne s'élèvera pas au-dessus de la pratique routinière d'un métier, ou bien d'une connaissance superficielle est sans portée. Une étude régulière, attentive, persévérante, et faite dans la double direction que je viens d'indiquer : une étude théorique, une philosophie du beau; puis l'histoire de l'art et l'étude des chefs-d'œuvre, voilà ce qui peut seul rendre élevée et féconde la science esthétique.

III

Nous achèverons tout ceci par quelques indications précises, relativement aux auteurs qui ont le mieux écrit sur les deux parties théorique et positive de la science esthétique.

Quant à l'Esthétique théorique ou philosophie des beaux-arts :

Dans l'antiquité, c'est Platon et saint Augustin qui se sont élevés à la conception la plus philosophique et la plus haute du beau et de l'art.

Chez les modernes, et d'abord en *France*, entre les ouvrages les plus utiles à étudier sur l'Esthétique en général, je citerai le *Traité du Beau*, du P. André, au XVIIe siècle; quoiqu'un peu suranné, cet ouvrage est encore à lire. Dans l'ouvrage de M. Cousin, *Du Vrai, du Beau et du Bien*, on trouve plusieurs leçons très-belles sur les arts. Je conseille encore le récent ouvrage *sur le Beau*, de M. Charles Lévêque, couronné par l'Institut; le volume *sur l'Art*, dans les œuvres complètes de M. de Montalembert; j'indiquerai même les *Menus propos* de Töppfer, qui, sous ce titre très-modeste, a peut-être donné l'un des meilleurs traités d'esthétique qu'il y ait.

Quatremère de Quincy prouve parfaitement l'existence du beau idéal, dans son *Essai sur la nature, le but et les moyens de l'imitation dans les Beaux-Arts.*

Jouffroy a donné, dans un *cours d'esthétique*, une analyse fort remarquable du beau. Il s'est surtout appliqué à

l'étude du symbolisme, qu'il regarde comme l'un des caractères constitutifs de la beauté.

En Angleterre, *Burke* (*Sur le Beau et le Sublime*) a saisi assez bien quelques-uns des caractères qui distinguent le beau du sublime.

En Allemagne, les auteurs savants et profonds abondent.

Kant, surtout, a montré beaucoup de profondeur dans son *Étude sur le Beau et sur le Sublime.*

Hegel, au milieu des idées les plus extravagantes, a semé quelques bonnes réflexions sur le beau et sur l'art. Mais je n'aime pas à recommander la lecture de Hegel.

Parmi les auteurs qui ont étudié le plus à fond l'Esthétique positive et l'histoire de l'art, il faut lire le grand et capital ouvrage de M. Rio sur l'*Art chrétien.* C'est M. Rio qui, le premier parmi nous, a eu l'honneur de révéler les merveilles des écoles catholiques d'Italie. Son livre, où l'histoire des artistes est mêlée avec habileté à la critique de leurs œuvres, est plein d'intérêt, de science et de charme, et a forcé l'hommage des écrivains irréligieux eux-mêmes.

Il faut y joindre les très-remarquables *Etudes*, de M. Vitet, *sur l'histoire de l'art;* M. Vitet est un grand maître en Esthétique comme il l'est dans l'art d'écrire;

Les travaux de M. Beulé sur l'art grec;

MM. *Letronne*, *Raoul Rochette*, *Charles Blanc* (l'*Histoire des Peintres*), *Fortoul* (*L'Art en Allemagne*).

Winkelmann (*Histoire de l'Art*) développe l'histoire du beau plutôt que sa nature. Il a ouvert une voie nouvelle dans l'étude de l'art antique. Le *Laocoon* de *Lessing* l'a agrandie.

J'ajoute : Vasari, *Vies des meilleurs Peintres*, *Sculpteurs et Architectes;*

Lanzi, *Histoire de la peinture en Italie.*

L'*Histoire de Raphaël*, par le docteur Passavant;

L'*Histoire du bienheureux Angelico de Fiesole;*

Les *Ouvrages iconographiques*, de Visconti, Orsini, Didron, etc.

Pour l'*Architecture*. — Th. Hope; Gailhabaud; M. de Caumont; l'abbé Bourassé; surtout le *Dictionnaire* de M. Viollet-le-Duc.

Pour la *Peinture*. — L'atlas, d'après Kugler (*Les principales Ecoles et les principaux Artistes*).

Pour la *Sculpture*. — Flaxman; Winkelmann; de Clarac (*Musée de sculpture antique et moderne*); Émeric David (*Histoire de la sculpture française*).

Tels sont, mon cher ami, les principaux écrivains que je crois pouvoir vous recommander.

Dans ma prochaine lettre, je continuerai à étudier le fond de ce grand sujet, et vous parlerai sur les avantages que présente l'étude des beaux-arts, et sur la direction élevée qu'il lui faut donner.

VINGTIÈME LETTRE

L'esthétique.

(SUITE)

ATTRAITS ET INFLUENCE DES ÉTUDES ESTHÉTIQUES. — DIRECTION ÉLEVÉE QU'IL FAUT LEUR DONNER

MON CHER AMI,

J'ai cherché dans ma précédente lettre à vous offrir une notion exacte et complète, quoique très-sommaire, de cette grande et belle science qui s'appelle l'Esthétique. Nous avons vu qu'elle se compose de deux parties, une partie

théorique ou philosophique, et une partie positive, à la fois historique et critique : une partie théorique qui expose les principes, qui établit la théorie du beau et en déduit la théorie de l'art; et une partie positive qui embrasse l'histoire de l'art et l'étude des œuvres d'art ; et nous avons vu qu'il ne faut pas isoler l'une de l'autre ces deux grandes branches de la science esthétique, mais les étudier simultanément, pour les éclairer et les féconder l'une par l'autre.

Je voudrais entrer aujourd'hui avec vous plus au cœur même de ce grand sujet, et vous montrer les avantages de premier ordre qui découlent d'une telle étude, soit pour les individus, soit pour la société, pourvu qu'on se place ici au vrai point de vue des choses, et qu'on cultive l'art avec les dispositions élevées d'esprit et d'âme, avec le sentiment religieux qu'une telle étude réclame.

I

ATTRAITS ET INFLUENCE DES ÉTUDES ESTHÉTIQUES

Ici, je n'en doute pas, je rencontre plus de dispositions favorables que de préjugés contraires. Qui ne se sent attiré par l'idée du beau ? Qui ne désire, sinon réaliser des œuvres d'art, du moins en goûter les délicates jouissances, et, au milieu de tous les monuments de l'art ancien et de l'art moderne qui nous entourent, ne pas rester, par l'impéritie du goût, comme un étranger ou un barbare au milieu d'une société civilisée? Mais qui ne comprend aussi qu'une telle étude, pour qu'on en retire les avantages qu'elle peut donner, ne doit pas être abaissée par la frivolité et la légèreté, ni égarée par une direction coupable ou dangereuse ?

Il y a en France, comme dans d'autres pays de l'Europe, plusieurs grandes institutions consacrées aux arts : nous avons une *École des Beaux-Arts*, dont nous envoyons les grands prix à Rome; pour un art spécial, la musique, nous

avons un *Conservatoire;* et enfin, à l'Institut de France, nous avons l'*Académie* des Beaux-Arts.

En ouvrant ainsi aux beaux-arts les portes de l'Institut, et en voulant qu'ils fussent une des cinq Académies qui composent cet illustre corps, le génie français a placé les beaux-arts sur la même ligne que les lettres et les sciences; il les a honorés à l'égal de tout ce qu'il y a de plus grand dans l'esprit humain. Or, dans un pays qui honore à ce degré les arts, qui en recueille les chefs-d'œuvre dans ses monuments publics, et qui possède sur son sol et dans ses musées d'incomparables richesses artistiques, bien qu'il ne soit pas l'Italie ni la Grèce, il est manifeste qu'un homme bien élevé ne peut pas se tenir en dehors de cette importante partie de la science philosophique et des œuvres du génie humain. On le sent si bien que, dans la société cultivée, tout le monde s'occupe d'art, ou du moins en a la prétention. Une multitude de gens font du dessin, de la peinture, de l'aquarelle; chacun veut avoir son album; on va visiter les musées, les expositions. On fait passer aux jeunes gens et aux jeunes personnes, dans les pensionnats, un temps considérable à apprendre le chant, le piano : faire de la musique, c'est souvent l'occupation la plus sérieuse d'un salon. Avec tout cela, devient-on artiste? Est-ce vraiment de l'art qu'on fait? Non; et pourquoi? Parce qu'on n'a de l'art une idée ni assez juste ni assez haute; on le traite avec trop de légèreté, on ne se place pas au point de vue élevé de l'art; en un mot, on en fait un pur amusement, au lieu d'en faire aussi, et avant tout, une culture de l'âme.

Certes, l'art — ce que nous en avons dit dans la précédente lettre le prouve assez — n'est point une chose frivole; sa mission n'est pas seulement de plaire; il peut avoir des résultats plus sérieux; il a une portée plus haute. Fidèle à lui-même, à sa mission vraie, il peut avoir une influence

réelle, profonde, dans la vie sociale comme dans la vie privée, sur les peuples comme sur les individus. Il est une des ailes données à notre âme pour nous élever, au-dessus de la vie vulgaire et de ses tristes réalités, dans les pures régions de l'idéal. C'est par là que l'art, et que l'étude de l'art, l'Esthétique, contribue au développement des grandes puissances de l'âme.

Cette étude, en effet, perfectionne la perception et toutes les plus vives facultés intellectuelles ;

Elle ennoblit et épure le sentiment ; elle en cultive la délicatesse et la fleur ;

Elle ouvre à l'imagination les grandes perspectives de la nature, et les horizons si grands aussi et si beaux des créations artistiques.

Son but direct, c'est le beau ; mais l'émotion du beau, nous l'avons dit, est une émotion noble et salutaire, qui, de sa nature, élève l'âme et le cœur jusqu'à la suprême beauté, qui est Dieu, et donne à l'homme plus de délicatesse, plus d'élan généreux, plus de désintéressement : autant de forces précieuses pour le bien. Je le crois fermement, les dispositions élevées, que le goût sérieux de l'art met dans une âme seraient un puissant auxiliaire pour la vertu même.

Mais ce n'est pas seulement aux individus que se borne l'influence de l'art : elle s'étend sur une société, sur une civilisation tout entière. Elle agit sur les idées, sur les sentiments, et par conséquent sur les mœurs d'une génération, d'une époque, d'un pays. L'art sans doute, je l'ai dit aussi, subit l'action du milieu où il se produit. Il ne sort pas seulement de la tête ou du cœur d'un artiste ; il sort, on peut le dire, du génie et des entrailles d'un peuple. Il est marqué à son empreinte ; il l'exprime et se reproduit. Ce qu'on a dit de la littérature, qui n'est, dans son sens le plus général, que le plus élevé des beaux-arts, est vrai de tous : l'art est l'expression d'une société. Mais à son tour l'art agit profon-

dément sur elle, et il lui renvoie avec usure ce qu'il en reçoit. Prenons pour exemple la poésie, un poëme épique. Est-ce que c'est un poëte tout seul qui produit une épopée? Est-ce que ce grand poëme ne préexiste pas nécessairement dans les idées, dans les traditions, dans l'imagination d'une race, d'un pays, avant de prendre sa forme et de trouver son expression dans le génie d'un poëte? Est-ce que l'*Iliade* ne vivait pas déjà dans les souvenirs de la Grèce héroïque, quand Homère l'a chantée ? Et Homère aurait-il pu la redire de ville en ville, et ses chants auraient-ils trouvé dans les âmes l'écho qui les a rendus immortels, si toutes les imaginations contemporaines n'eussent été remplies encore de la grande lutte de la Grèce et de l'Asie? Mais qui peut nier aussi la profonde influence des chants d'Homère sur la Grèce? Le génie hellénique en a recu et gardé longtemps le contre-coup : longtemps l'idéal homérique a inspiré les descendants des Achéens, mais pourquoi ? Parce que le génie grec se reconnaissait dans ces chants, parce que l'âme de la Grèce pour ainsi dire avait passé dans l'âme d'Homère. C'est là ce qui fait le grand artiste, de pouvoir sentir ainsi et exprimer ce que sent tout un peuple ; et c'est là aussi ce qui fait la profonde influence de l'art.

Ce que je dis de la poésie, je le dirai de tout l'art. Voyez le Parthénon d'Athènes, par exemple. La conception si humaine et si limitée que les Grecs avaient de la divinité a donné à ce temple, comme à la plupart des temples antiques, sa forme restreinte, et l'a proportionné à ces dieux si semblables aux mortels ; comme aussi les horizons si purs et si harmonieux de la Grèce, la douceur de son climat, l'éclat de sa belle lumière, toutes ces influences extérieures ont contribué à former ce génie hellénique, calme, mesuré, gracieux, délicat, et marqué de leur empreinte l'œuvre d'Ictinus. Mais en même temps ce Parthénon, une fois sous le beau ciel d'Athènes, et en face de ces flots

azurés qui baignaient l'Attique, restait là sous les yeux des artistes, comme un modèle permanent du goût grec, de l'idéal hellénique, et maintenait l'art des Hellènes dans les traditions d'élégance, de proportion, de mesure et d'harmonie, qui l'avaient lui-même produit.

La cathédrale gothique, au contraire, née d'une autre croyance, et d'autres mœurs, demeure immense d'un Dieu infini, élançant vers le ciel, avec ses ogives et ses flèches, toutes les pensées, toutes les aspirations d'une génération pleine de foi et d'espérance, atteste l'idéal nouveau qui l'a conçu, et en même temps perpétuait cet idéal.

Et on conçoit d'ailleurs sans peine cette influence de l'art. L'art prend en effet les peuples, comme les individus, par les facultés les plus riches, les plus brillantes, les plus généreuses. Il est le plus haut degré de leur culture spirituelle ; il est comme la fleur d'une civilisation.

Si telle est donc la portée de l'art, qui ne sent combien il importe de le maintenir à la hauteur où il doit rester toujours ? Qui ne sent tout ce qui peut résulter, pour la culture supérieure des âmes, de la haute culture des beaux-arts ? Combien la vie y perdrait de vulgarité, de grossièreté, et y gagnerait de finesse et de délicatesse ! et combien l'âme tout entière pourrait s'élever par une telle étude !

Je ne fais donc pas difficulté de dire qu'une vie d'homme et de femme du monde, dans laquelle l'art, compris comme il doit l'être, aurait une grande part, serait une vie noblement occupée : je ne parle pas seulement des plaisirs délicats, des jouissances exquises qui s'attachent à ces sortes d'études ; je parle de la noblesse communiquée à l'esprit, aux sentiments, à l'âme tout entière, par cet amour du beau pour lui-même, où l'âme prend comme des ailes qui la tiennent soulevée au-dessus des passions, des vils intérêts, et de toutes les choses qui abaissent vers les sens.

Je voudrais donc plus d'art, plus de sentiment de l'art

dans la vie humaine, et cela afin d'y voir moins de vulgarité et de prosaïsme, plus d'élan et de désintéressement ; et je n'hésite pas à dire que non-seulement les individus, mais qu'une époque, qu'une société tout entière y gagnerait en élévation intellectuelle et en dignité morale. Mais à quelles conditions ? Le voici.

II

BUT MORAL DES ÉTUDES ESTHÉTIQUES. — IMMORALITÉ POSSIBLE

Pour retirer de l'étude des beaux-arts de tels résultats, pour que les études esthétiques exercent, sur les individus comme sur une société, la haute et salutaire influence que nous venons de dire, il est nécessaire de ne pas les détourner du but qu'elles doivent avoir, et de s'y appliquer avec les dispositions élevées qu'elles exigent.

Quelles sont donc ces dispositions et quel est ce but ?

Le but des études esthétiques, mon cher ami, doit être, je le dis sans hésiter, un but moral, et, je l'ajouterai, un but religieux.

C'est-à-dire, il faut étudier l'art et les œuvres d'art avec une sévérité de pensées et une pureté de sentiments telles, que l'art puisse élever l'âme à l'amour de Dieu même, et devienne ainsi un point d'appui et un élan vers la vertu : sinon l'art s'abaisse, et s'abaissant il abaisse et corrompt tout avec lui.

Voilà, mon cher ami, ce que je voudrais en ce moment examiner avec vous, et je crois que la question vaut la peine d'être regardée de près.

Et tout d'abord, mon cher ami, l'art doit être pris, non comme un simple divertissement, mais comme une culture de l'âme : ce qui revient à dire qu'il faut traiter l'art

comme une chose aussi élevée, et, je ne crains pas de le dire, malgré les effroyables abus dont je vais tout à l'heure parler, comme une chose aussi sainte demande à être traitée.

Ai-je besoin de prouver que c'est abaisser tristement une grande chose, que de faire de l'art, comme on dit, uniquement pour s'amuser ? Ah ! sans doute, les arts distraient, occupent agréablement ! mais n'y voir et n'y chercher que de l'agrément, qu'une manière de remplir quelques heures vides, quand on peut les cultiver à un point de vue supérieur et fécond, c'est une grande pauvreté.

Je prends, par exemple, la musique, et j'en dirai un simple mot. On fait beaucoup de musique dans le monde, mais le plus souvent dans quel but frivole et amollissant ! Or, il y a, qui le pourrait nier ? dans une telle pratique d'un tel art, un danger à la fois pour les mœurs et pour l'art lui-même. Pour les mœurs : « Une musique efféminée, « disait Fénelon, énerve les hommes et rend les âmes vo- « luptueuses. » Pour l'art ; car le plus souvent l'oreille et les doigts sont seuls en jeu ; l'âme n'écoute plus ; la main devient une sorte de mécanique, et il n'y a plus là qu'une exécution où le talent n'a aucune part. N'y aurait-il donc aucun moyen de faire de la musique elle-même une occupation plus noble, sans lui ôter ses charmes ! Ne pourrait-on la prendre de plus haut ? y interesser l'âme plus que les sens ? N'y aurait-il aucune étude vraiement grave à faire sur cet art, qui a son histoire, ses grands artistes, son génie, ses chefs-d'œuvres, ses mystérieux accents, ses émotions irrésistibles et quelquefois si élevées, et qui fixait autrefois l'attention des esprits les plus éminents ? Platon, saint Augustin, ont écrit sur la musique.

Ce que je dis de la musique, je le dirai de la peinture, je le dirai de tous les arts : il faut en faire une véritable culture intellectuelle et morale; il faut cultiver par eux en

soi les riches facultés de l'âme, l'intelligence, le cœur; s'en servir comme d'un degré pour monter des réalités tristes ou grossières de la vie dans des régions plus éclairées et meilleures.

Non, occuper agréablement les longues heures d'un homme de loisir, ce n'est évidemment pas tout ce que peut faire le goût des arts pris du point de vue véritable; les études esthétiques sont des études délicates et nobles, qui, en même temps qu'elles charment, doivent élever, purifier, éloigner des trivialités et des bassesses, incliner aux sentiments généreux, rendre meilleur et inspirer la vertu. L'art, cultivé comme il doit l'être, doit faire cela. Que s'il ne se préoccupe pas de ce grand but, s'il ne cherche qu'à plaire, n'importe à quel prix, s'il flatte les goûts pervertis de l'humanité, s'il s'adresse aux mauvais instincts, et non pas aux nobles puissances de l'âme, il déchoit de sa dignité et n'est alors qu'une honte et un péril. Oui, infidèle ou fidèle à sa mission, l'art a inévitablement une influence profonde sur les mœurs générales d'une époque, et, selon les tendances auxquelles il obéit, il devient un instrument puissant de civilisation ou une force corruptrice redoutable.

Mais c'est surtout pour les individus qui s'y adonnent qu'il devient dangereux; il peut les égarer, les avilir prodigieusement, s'il est lui-même égaré et avili.

Chose étrange et triste à la fois, l'art de sa nature n'est pas corrupteur; au contraire, il est moral, nous l'avons assez dit. A regarder le fond des choses, il est évident que le beau, le vrai, le bien, qui coexistent en Dieu, qui sont Dieu même, ne peuvent jamais être réellement opposés l'un à l'autre. Il n'en est pas moins vrai cependant que de fait, l'art est souvent corrupteur. Que dis-je? c'est l'art peut-être, un certain art, qui, sur la terre, a le plus travaillé à corrompre l'humanité. Qu'on regarde dans l'histoire ce

que les arts ont fait pour réhabiliter les mauvaises passions, pour les parer du moins, en dissimuler la honte, les rendre aimables et séduisantes!

Cet effort de l'art, dans un sens si contraire à sa vraie nature, cet effort en bas vers la matière, et non plus en haut vers l'esprit, est quelque chose d'effrayant à voir de près.

Ce que tous, poëtes, peintres, sculpteurs, musiciens, dans les temps païens, et même dans les temps chrétiens, ont dépensé à cette œuvre corruptrice, de délicatesse, de talent, de génie même, passe tout ce qui se peut imaginer.

Le mystère de notre double nature explique en partie sans doute ce lamentable abus des plus grands dons; mais le mystère du péché originel jette sur la question une plus vive lumière encore, car il nous montre dans l'homme plus que la faiblesse native de la chair : il nous y révèle une positive et profonde corruption, une révolte contre l'esprit, pouvant s'emporter à des excès dont il est impossible d'assigner les limites. Quoi qu'il en soit, la conspiration de l'art contre la vertu est flagrante dans l'histoire.

Le rôle de la passion dépravée en ce monde, hélas! et dans le pauvre cœur humain, a été prodigieux : il se rencontre là, entre les sens inférieurs et l'imagination trompée, entre la sensibilité du cœur et l'émotion grossière, une affinité redoutable, et qui fait comprendre comment, de l'amour pur à l'amour impur, de l'immatérielle beauté qui frappe l'âme à la terrestre beauté qui sollicite les sens, la chute est quelquefois si prompte et si terrible. Dans l'état d'innocence, la raison, l'honneur, la vertu, auraient toujours tout dominé et gouverné; depuis la chute, l'équilibre a été rompu, et la passion est devenue aveugle, violente, emportée, tyrannique : et les arts, et c'est là mon accusa-

tion contre eux, mon grief sanglant, les arts ont tout fait pour précipiter la vie humaine du côté de ces abaissements.

Il y a eu, sur ce point, contre la loi de Dieu, contre la sainteté, contre la pudeur, des efforts désespérés, sans relâche. Dira-t-on que j'exagère? Et peut-on nier que tous les arts ne s'y soient dévoués comme à l'envi, que la poésie, la sculpture, la peinture et la musique, n'aient déployé, au service de cette indignité, toutes leurs plus vives ressources?

Oui, on a tout épuisé pour la réhabiliter, l'embellir, la décrire et l'égayer. Les génies les plus délicats y ont mis leur délicatesse la plus exquise, toute leur sensibilité et leur enthousiasme : dans l'antiquité, presque sans exception, tous les poëtes et les artistes s'y sont tour à tour essayés et déshonorés.

Car on ne réhabilite pas de telles choses, on n'essaie pas impunément de forcer les barrières éternelles de la vertu et de la pudeur. Non, en dépit de l'art, cela est honteux et restera tel éternellement : et quand les hommes, malgré la bassesse inhérente à ces tristes choses, malgré la honte que la concupiscence y ajoute, malgré la révolte contre la raison qui est là, viennent, à cause même de cette bassesse, de cette concupiscence, de ce plaisir misérable, ennoblir, exalter, égayer tout cela, je dis que c'est le dernier terme de la misère humaine.

Et les arts sont tombés jusque là. Ces misères, il les ont préconisées, à tous les degrés, depuis cette chimère de l'amour platonique qui se précipite si vite dans l'amour grossier, jusqu'à ces ignominies que saint Paul a flétries, dont toute l'antiquité est pleine, et qui, passant au delà des instincts, au delà des répugnances mêmes de la nature, ont jeté l'homme dans des hontes que lui seul connaît; oui, cela même a trouvé des poëtes, des artistes,

des philosophes, et jusqu'à des allégories mythologiques et des symboles sacrés ! La religion a été complice de l'art, et toutes les plus tristes infirmités du cœur humain ont trouvé des excuses et des glorifications jusque dans les temples et sur les autels : on les a divinisées et adorées !

Fouillez l'antiquité : allez à Herculanum et à Pompéi, et vous y verrez exhumées au grand jour ces hontes de l'art antique et de l'idolâtrie païenne.

La vérité est qu'on n'a rien épargné pendant quarante siècles pour se débarrasser du sens moral, et depuis on n'y a pas renoncé ; dans tous les âges, les efforts des hommes de chair et de sang contre la chasteté, furent inouïs ; et l'art, et c'est là sa honte, a été le complice et l'instrument de ces efforts.

Cette corruption a survécu même au paganisme, et atteint les âges chrétiens : les XIVe XVe et XVIe siècles, en Italie, ont porté le scandale au comble, et rappelé le paganisme.

C'est alors que la licence de la poésie et des arts a déchiré tous les voiles, brisé tous les freins, dépassé toutes les bornes. Et chez nous particulièrement, au XVIIIe siècle, on peut dire que les hommes ont tout fait pour se débarrasser en même temps du sens moral et du christianisme, tout fait pour flétrir la vertu et honorer le déshonneur.

III

RÉACTION ET INFLUENCE DU CHRISTIANISME

Voila ce contre quoi le Christianisme a dû lutter, réagir sans relâche ; et sa lutte contre tout cela fut admirable, je n'hésite pas à le dire, divine : sa lutte, non-seulement contre l'art corrompu, mais contre les mille corruptions qui toutes conspirent à enfoncer l'homme dans sa chute, et à faire prévaloir dans la vie humaine le sens dépravé.

Oui, la religion qui a lutté et lutté efficacement pour la vertu et le sens moral, cette religion est divine.

Étant donnés l'homme et ses tristes penchants, il en fallait une ; il n'y en a eu, il n'y en a qu'une.

Seul, le christianisme a combattu contre tout cela, victorieusement, dans la mesure de la liberté humaine.

Le Symbole chrétien est venu, et n'a jeté qu'une parole, mais souveraine, à travers toutes les indignités humaines : *Natus ex Mariâ virgine.*

Puis le *Beati mundo corde!... Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.*

Une vierge, un enfant, la crèche ; voilà ce que le Christianisme a substitué à tous ces types impurs. Et de là une rénovation de l'âme humaine qui devait amener une rénovation dans l'art, et susciter des chefs-d'œuvre, un idéal de pureté et de grâce, inconnus à l'antiquité.

Puis aussi une croix, et la nudité de la croix, un corps mortifié, déchiré, sanglant ; puis une humble hostie, un agneau, l'Eucharistie. Voilà ce qui a triomphé !

Voilà les symboles nouveaux que la religion du Christ a apportés dans le monde. La mortification et la croix, *Jesum crucifixum, mortificate corpora vestra*, voilà la prédication qu'il a opposée à toutes les voix corruptrices de l'ancien monde.

Et c'est avec cela qu'il a vaincu ! Certes, ce fut là, s'il en fut jamais, un triomphe glorieux et mémorable entre tous.

Car tout était contre ; rien n'était pour ; le vice de la nature, la concupiscence, la dépravation étaient partout triomphants, sur la terre avec les hommes, dans le ciel avec les dieux.

Le Christianisme paraît et se déclare par la chasteté virginale, et il est entendu, accepté ! Et des hommes, qui étaient aussi de chair et de sang, viennent à lui, se réunissent dans ses temples, au pied de ses autels, pour entendre parler de

la chasteté, et ils en font la loi de leur vie, le but de leurs efforts ; et ils y parviennent!

Le Christianisme a fait plus : il a créé dans le monde des institutions publiques de cette vertu.

Il a fait les vierges et les veuves, telles que saint Paul en trace le portrait ;

Il a fait la pudeur chrétienne ;

Il a fait les mariages chastes, féconds, sans tache ; *honorabile connubium, thorus immaculatus :* il a mis là une délicatesse et un respect inconnus hors de lui ;

Il a fait l'enfant, le jeune homme pur ;

Il a fait le sacerdoce catholique ; et l'Église, malgré la faiblesse de la nature humaine et les fautes des hommes, garde encore, et gardera éternellement sur son front cette auréole.

Il a fait cela, et seul l'a fait, et pu faire ; car, je le demande encore, qui, hors du christianisme, a lutté dans le monde, lutté sérieusement et efficacement, contre ce torrent qui entraîne tout ?

La philosophie, disait autrefois saint Chrysostome aux habitants de Constantinople, n'oserait pas mettre ici ses créations en regard des créations de la chasteté chrétienne. Elle a fait quelquefois des hommes forts, qui ont méprisé la richesse ou la douleur ; mais des hommes qui se soient élevés jusqu'à la continence parfaite, mais des créatures comme nos vierges, jamais. « Non, disait l'éloquent évêque, la phi- « losophie ne songe pas même à nous disputer cette gloire. » Il est certain qu'il y a là, pour tout homme qui réfléchit, un admirable et divin contraste.

Particulièrement en ce qui touche l'art, le Christianisme l'a purifié, comme il a purifié tout le reste.

Le souffle chrétien, en passant sur l'art, l'a élevé à un idéal plein de beauté comme de pureté.

Il lui a donné des conceptions infinies, des types radieux, des inspirations divines.

On a dit qu'il avait précipité l'art dans un autre excès, et trop sacrifié la forme à l'idée.

L'école matérialiste surtout, qui étouffe, elle, l'idée sous la forme, a exagéré avec passion ce reproche. Le professeur à l'Ecole des *Beaux-Arts*, dont nous avons déjà parlé, va jusqu'à accuser avec amertume le Christianisme d'avoir amené la décadence de l'art sensuel et païen.

Le Christianisme, sans doute, a précipité cette décadence, qui eut aussi d'autres causes; il a tué cet art en ce qu'il avait d'impur et de malsain, mais pour le transformer par un idéal nouveau et supérieur; et toutefois, en portant ainsi l'art à des hauteurs qu'il n'avait jamais atteintes, le christianisme n'a pas renoncé à unir dans une convenable mesure l'idée et la forme; et il est vrai de dire que de toutes les inspirations qui peuvent venir à l'art d'une doctrine, nulle ne le peut mieux élever à la vraie beauté que l'inspiration chrétienne. Elle réprouvera éternellement dans l'art ce qui est corrompu et corrupteur, ce que ce professeur, par exemple, appelle crûment l'étalage et le triomphe du nu; mais l'alliance nécessaire du beau, de la beauté la plus parfaite avec le bien et le vrai, cette alliance sans laquelle la science comme l'art ne peuvent que s'égarer et se perdre, nulle doctrine ne peut mieux la réaliser que le Christianisme.

Que l'art ne doive jamais porter au mal; que le beau ne se doive jamais séparer ni du vrai, ni du bien, c'est, mon cher ami, d'après ces principes éternellement vrais qu'il faut diriger ses études esthétiques. Ce n'est pas aujourd'hui ce qui se fait. L'art se précipite d'un autre côté. La peinture, la musique, la sculpture, la poésie, parlent aujourd'hui beaucoup plus aux sens qu'à l'âme, et leur parlent le langage le plus fait pour exciter et exalter les instincts les plus péril-

leux de notre triste humanité. Et les vieilles théories sensualistes, qu'on renouvelle jusque dans l'enseignement officiel, viennent favoriser encore ces tendances.

Il faut que les grands artistes et les grands esprits, et toutes les âmes honnêtes réagissent énergiquement contre un tel enseignement et contre un tel art. Quiconque s'occupe d'art doit le faire en philosophe spiritualiste, et surtout en chrétien. Cherchons dans l'art, non ce qui s'adresse aux misères de notre nature, et nous pousse, hélas ! du côté où nous ne penchons que trop; cherchons au contraire ce qui peut ennoblir notre âme, et donner un essor plus haut à nos sentiments et à nos pensées.

En un mot, nous sommes des êtres tombés, mais qui peuvent remonter. Les traces de notre gloire perdue s'aperçoivent partout comme aussi, hélas! celles de notre décadence. Eh bien ! effacer partout, autant que possible, les traces de notre abaissement, retrouver et faire resplendir les rayons de la primitive beauté, voilà le grand but de l'art, telle est la mission la plus élevée de l'artiste, et la vraie tendance des études esthétiques.

IV

BUT RELIGIEUX DES ÉTUDES ESTHÉTIQUES

Mais ce n'est pas tout, et on peut s'élever plus haut encore. On peut et on doit donner aux études esthétiques un but religieux. Je dirai ici toute ma pensée, mon cher ami, et quoique vous ne soyez pas artiste de profession, vous ne refuserez pas de me suivre dans cette nouvelle et plus haute considération.

Oui, puisque l'art a sur la vie des individus comme sur la vie des sociétés une influence si profonde, je voudrais que les hommes religieux ne fussent pas indifférents à cette puissance de l'art; cette puissance, il faut qu'ils s'en empa-

rent, pour la diriger et la contenir, pour en prévenir les écarts, et la faire servir à l'ennoblissement des âmes et à la religion elle-même.

Il y a des hommes, nourris de préjugés et de calomnies contre l'Eglise, qui disent que l'art, comme la pensée, trouve nécessairement dans le Christianisme un ennemi. Le vrai, je viens de le montrer, c'est que l'art a les plus naturelles alliances avec la religion. Ses plus hautes théories s'accordent merveilleusement avec l'élévation de nos dogmes; les grands mystères chrétiens ont été pour lui une source inépuisable de sublimes inspirations ; il suffit de nommer ici la Transfiguration, la dispute du Saint-Sacrement, la communion de saint Jérôme, le tableau de saint Augustin et de sainte Monique, et mille autres. De toutes les puissances qui se sont honorées ici-bas par la protection des arts, nulle n'a fait plus que les Papes. C'est une justice dont la haine même qui poursuit aujourd'hui la Papauté ne leur peut refuser l'honneur; et il y aurait un bel ouvrage à faire sur les services que la religion et ses pontifes ont rendus à l'art. Mais, par le fait, nos ennemis ont tellement altéré l'art, qu'aujourd'hui, tel que beaucoup de gens le comprennent et le pratiquent, il semble incompatible avec la religion et la vertu.

Eh bien! voilà pourquoi il faut le purifier, le reconquérir, empêcher qu'il n'abaisse les âmes, comme nous voyons trop d'artistes le faire dans ces tristes prostitutions de leur talent, qui parviennent trop souvent à s'introduire, au mépris de la morale publique et en dépit de tous les respects, jusque dans nos expositions et nos musées. Il faut faire plus encore: il faut ramener l'art à Dieu, lui rendre sa place dans le sanctuaire, et dans la société chrétienne. C'est un grand but à atteindre, et quant à moi, pour une âme qui en sentirait le noble attrait, je verrais là une vocation digne d'être embrassée avec ardeur.

Sans doute, quand j'expose de telles vues, ce n'est évidemment pas de l'art cultivé sans but, de cette façon légère et molle qui affadit l'âme, que je parle; je parle de toute autre chose, et je dis simplement ceci :

Servir Dieu par le labeur de l'esprit; aller à la vérité par le beau; chercher la place de l'art dans la vie chrétienne et son rôle dans la société humaine, rendre l'art plus religieux et féconder les âmes sous l'influence de ce rayon purifié; mettre plus d'art dans le fond même de la vie humaine, comme un principe d'élévation morale, comme un charme divin, comme une transition entre la terre et le ciel; consacrer sa vie à rapprocher l'art de la religion : oui, un tel emploi de la vie a de quoi tenter une âme faite pour les grandes choses.

Sans doute encore, l'amour de Dieu est au-dessus *de tout*. Mais je soutiens précisément que l'art, bien compris et religieusement cultivé, aide à l'amour de Dieu, et qu'en même temps l'amour de Dieu éclaire et vivifie l'art; qu'il y a entre l'art et l'amour de Dieu d'intimes et puissantes affinités; et je sais encore aujourd'hui de ces âmes qui, comme le bienheureux Angelico, puisent dans ce grand amour des lumières qui rejaillissent sur leur conception de la beauté, et entretiennent en elles la flamme pure de l'enthousiasme.

Je voudrais donc que cette noble culture de l'art, comprise comme un devoir, fût, non pas seulement dans le monde artistique, mais dans la société, un moyen pour s'élever au-dessus des plaisirs grossiers, faire régner l'esprit sur la matière, arracher l'art à la vanité et à la sensualité qui le dépravent, et diriger en haut les regards qui du beau monteraient jusqu'à Dieu. Je voudrais, en un mot, que l'art devînt puissant et fécond pour le bien et pour la vertu, et fût en quelque sorte lui-même une vertu pour la consécration de la pureté.

Est-ce un rêve? Evidemment non; certainement cela se

peut, et c'est la tendance que je voudrais voir donnée aux études esthétiques.

V

L'ART DIVIN

Je dirai plus : il y a des âmes, des natures d'élite, des sensibilités plus exquises, pour qui l'étude religieuse de l'art est particulièrement un besoin, et comme une vocation d'en haut. — Car il le faut bien entendre, la sensibilité, élément nécessaire de tous les grands talents et de toutes les grandes vertus, ne peut pas être impunément négligée dans une âme. Sentir vivement le beau, avoir cette délicatesse d'organes et d'âme qui saisit les linéaments d'une beauté mystérieuse et profonde, quel privilége ! De cette sensibilité morale et intellectuelle jaillit l'étincelle du feu divin, l'enthousiasme. C'est là assurément un don précieux de Dieu, puisque c'est, en définitive, le grand don de l'amour, source de toute sensibilité. Mais cette sensibilité, pour ne pas se dépraver dans ceux qui en portent le don sacré et redoutable, doit être épurée et satisfaite. Elle devient alors une force merveilleuse pour s'élever dans les hautes régions du beau et du bien : au contraire, la sensibilité qui manque d'aliments ou de direction produit presque infailliblement des ravages intérieurs, ou prend un cours faux. La vérité est que rien n'est plus dangereux pour l'âme que d'étouffer un talent, une faculté, ou de les laisser incomplets. L'équilibre d'une nature est dans le degré de maturité et de dévelopement auquel elle peut et doit atteindre.

Il faut donc cultiver la sensibilité que Dieu a mise en nous, ce don merveilleux de percevoir le beau; et pour cela, il faut exposer souvent son âme aux rayons vivifiants du beau; il faut surtout la préserver des ardeurs fausses qui l'épuisent, et de l'orgueil qui la dessèche; il faut lui faire

en quelque sorte un tempérament sain, en ne lui donnant pour nourriture que les contemplations nobles et les pures affections : toutes choses qui entretiennent en elle la vie désintéressée, la vie calme et permanente dans les pures visions du beau ; et non l'émotion égoïste et passagère, et qui, élevant la pensée vers Dieu, font jaillir naturellement du cœur la prière et l'amour.

L'âme donc qui a senti en elle cette palpitation du beau qu'on nomme l'enthousiasme, cette puissance d'admirer et d'aimer le beau qui est dans l'ordre moral comme une divine flamme, cette âme doit s'efforcer de disputer ce don de Dieu aux désanchantements, aux stérilités, et surtout aux misères et aux souillures de la vie ; il faut qu'elle place son idéal sous la garde de la pureté, et que sa sensibilité, ainsi purifiée et portée vers Dieu, soit en elle le ressort de la vie intérieure, le principe des longues ardeurs du dévoûment, l'inspiration de la foi et de la vertu.

Je ne dis donc pas, Dieu m'en garde : Eteignez cette flamme que Dieu a mise en vous ; elle pourrait vous dévorer. Non, ne mutilez pas, mais gouvernez votre nature : donnez à cette flamme l'aliment qui lui convient, afin qu'elle vous brûle sans vous consumer, et soit en vous une force de vie. Déployez vos ailes, si Dieu vous a donné des ailes ; seulement, prenez votre essor d'en haut ; n'allez jamais vous abattre sur d'indignes objets, dans de basses régions. En un mot, cultivez l'art, si vous êtes faits pour l'art, mais le grand art, l'art divin, l'art qui élève et qui sanctifie, non l'art qui abaisse et corrompt. Et si l'art autour de vous est affadi ou égaré, luttez contre cette profanation, travaillez à le purifier, à le ramener dans sa voie ; ce sera travailler à une grande chose.

Voilà ce que devraient être pour les âmes chrétiennes et vertueuses la culture de l'art et les études esthétiques. Voilà comment la vertu et la piété pourraient non seulement

sanctifier les études esthétiques, mais y trouver un aliment et un appui.

Le divin amour, en effet, doit être considéré dans une âme comme un foyer lumineux et chaleureux; les affections saintes et les arts n'y sont que des rayons; mais le foyer n'absorbe pas les rayons. Il leur verse au contraire la chaleur et la vie.

Qu'on se figure donc une vie où l'amour de Dieu éclairerait de ses reflets l'amour du beau, et où le beau, dans ses diverses manifestations, objet habituel de la contemplation, rendrait sans cesse les organes plus délicats, plus immatériels, et deviendrait à la fois le repos et la préparation de la prière. Qu'on se figure une âme disciplinée, qui aurait développé en elle, par la mortification et le détachement du plaisir, le sens de l'infini et les facultés contemplatives. Qu'on se figure une âme arrivée à ce point où elle n'a plus besoin de plaisir, et où elle ne cherche que le bonheur, c'est-à-dire où elle méprise ce qui la disperse, ce qui l'ément d'une manière sensuelle, ce qui interrompt ses idées et émousse ses sentiments, pour ne plus chercher ce qui la recueille, ce qui l'élève, ce qui épure, en les rendant plus vifs, son enthousiasme et ses affections, — toutes choses semblables à un rayon du divin amour, et qui en descendent pour y remonter. Car aimer le beau pour lui-même, c'est au fond aimer Dieu, qui en est le foyer et la source première. — Je demande si ce n'est pas là une belle révélation de ce qui se peut accomplir dans une âme par le culte des arts.

Oui, car il y a deux parts en ce monde : ce qui passe et ce qui demeure; les choses qu'il faut fouler aux pieds, qui n'ont de ramification, d'affinité qu'avec notre nature corrompue, et les biens qui nous sont donnés en germe sur la terre, pour y être développés en vue du ciel, où ils auront leur complet épanouissement.

Ces grandes choses sont l'amour divin qui sera au ciel la vision béatifique, les affections saintes qui seront au ciel l'union des élus, et enfin le beau qui rayonne déjà ici-bas sur les œuvres de Dieu et sur celles de l'homme, mais qui, un jour, du sein de Dieu, beauté parfaite et infinie, rayonnera sur les âmes bienheureuses, dans ces nouveaux cieux et ces nouvelles terres, dont la beauté, à la fois spectacle et harmonie, renverra comme un éternel hommage son pur cantique au Créateur.

C'est ainsi que l'amour du beau, le goût de la vie intellectuelle, et les nobles affections, perdent l'infirmité de nature qui s'attache à tout amour humain, et peuvent devenir des amours surnaturels, inébranlables, parce qu'ils sont indépendants de la jouissance qui peut ou non s'y faire sentir, qu'ils reçoivent la consécration du devoir, et au besoin celle de la souffrance.

Ainsi donc, dirai-je aux âmes vraiment capables de l'art divin, il ne faut pas seulement aimer les Lettres et les Arts comme un moyen de jouissance délicate qui embellit et ennoblit votre vie ; il faut les aimer parce Dieu vous en ayant donné l'intelligence, c'est un devoir pour vous de les cultiver en dehors même de tout attrait; parce que vous devez réaliser votre vocation intellectuelle comme votre vocation morale ; que l'une prépare à accomplir l'autre, et que ce qui vous manquera dans cet ordre-là par votre faute vous sera imputable au jugement de Dieu.

En dehors de tout intérêt personnel, il faut aimer et honorer les grandes et belles choses, parce qu'elles rapprochent de Dieu, et sont dignes de l'homme, parce que, comme parle un écrivain moderne, elles donnent à la vie une noblesse qu'il faut rechercher plus que le bonheur, et lors même qu'elle détournerait du bonheur, si cela se rencontrait.

S'attacher par devoir à tout ce qu'on aimait par goût,

voilà une des pensées dignes d'occuper le plus une âme.

Telles sont, mon cher ami, les quelques vues que j'étais aise de vous exposer sur l'Esthétique. Vous êtes digne assurément de les comprendre, et si vous les prenez pour règle de vos études sur l'art, vous ne tarderez pas à sentir, je l'espère, combien votre âme y aura trouvé de charme, d'élévation et de lumière.

VINGT-UNIÈME LETTRE

Les sciences.

MON CHER AMI,

Dans la revue que je fais ici des études possibles pour un homme du monde, et dans l'exposé des motifs qui invitent à telle ou telle de ces études, selon le goût et l'aptitude de chacun, comment pourrais-je oublier les sciences, et les grands motifs qui recommandent, aujourd'hui surtout, l'étude des sciences?

Certes, je ne tiens pas en estime si exagérée les beaux-arts et les belles-lettres, que je ne voie rien en dehors, et que je ne conçoive aucune culture d'esprit au delà.

Et je combats d'ailleurs ici dans les hommes du monde des habitudes si funestes, un découragement si répandu, une abdication d'esprit si lamentable, que ce n'est pas trop de tous les grands aiguillons pour réveiller en eux l'apathie intellectuelle, leur faire comprendre l'impérieux devoir, pour tout homme et pour tout chrétien, de cultiver en soi le don de Dieu, et de rendre à son Créateur les *talents* que l'on a reçus de lui.

Eh bien ! l'étude des sciences est encore un de ces grands aiguillons : et, incontestablement, l'étude d'une science quelconque, même dans la limite où un homme du monde peut s'y livrer, suffirait pour occuper utilement une vie. Quelques considérations sur l'objet, la méthode, les applications des sciences, et leur influence sociale, mettront ma pensée dans tout son jour. Je serai du reste très-bref ici, ayant traité longuement des sciences dans le précédent volume.

I

OBJET DES SCIENCES ET AVANTAGES DE CETTE ÉTUDE POUR LA BONNE DISCIPLINE DE L'ESPRIT

Quoique fort ignorant en ces matières, je professe une grande admiration, je l'avoue, pour les sciences, et pour les merveilleux progrès que les méthodes modernes leur permettent tous les jours de réaliser.

J'admire, dans les saintes Écritures, que, parmi tous les noms que Dieu se donne, il se soit appelé le Dieu des sciences : *Deus scientiarum Dominus.*

Et je vois aussi, dans les saintes Lettres, à quel point l'étude des sciences est pour l'homme un travail dans l'ordre de la Providence : Dieu, en nous jetant avec nos facultés et nos besoins au milieu de cette riche création si pleine de secrets et de mystères, a en effet livré ce monde et ses merveilles à nos investigations et à nos conquêtes : *mundum tradidit disputationi eorum.*

Au fond, à le bien prendre, l'*objet* des sciences, c'est la création, c'est ce vaste univers, c'est-à-dire l'œuvre même de Dieu ; et voilà pourquoi chacune d'elles fait toucher à l'infini, est pour ainsi dire infinie elle-même dans ses détails. Je le demande : comment les merveilles de l'indéfiniment grand, sous le télescope, de l'indéfiniment petit, sous le

microscope, n'élèveraient-elles pas notre pensée vers le véritable infini ?

Comment la vue continuelle de l'ordre, de la tendance sensible vers le but, de l'unité dans cette immense variété et dans le développement de toute cette vie de la nature, comment tout cela n'élèverait-il pas l'esprit à la méditation et à l'adoration de l'Être unique, sage et bon, qui est à la fois cause première et cause finale des êtres?

Et en même temps que la science a, comme l'art, comme la philosophie, cette tendance élevée, quelles merveilles ne dévoile-t-elle pas au regard qui en pénètre les secrets? Voyez, par exemple, la botanique, la chimie, l'astronomie, ou quelque science que vous voudrez : on peut dire que non-seulement la vie d'un homme, mais la vie même des générations, ne suffira jamais à en épuiser une seule ; jamais, selon le mot profond de Pascal, nous ne connaîtrons *le tout de rien*. Donc, quel champ vaste, indéfini, immense, ouvert à la pensée, au travail, soit qu'on veuille étudier l'ensemble des sciences, soit même qu'on se borne, pour mieux l'approfondir, à une seule !

Maintenant, si nous regardons par un autre côté ces sciences que Dieu a faites si grandes et si belles, si nous considérons les avantages qui découlent pour l'esprit de leur étude théorique, nous trouverons que, sous ce rapport encore, elles sont d'un admirable secours pour la discipline et l'éducation de l'esprit, et développent dans ceux qui les cultivent les plus précieuses qualités.

Le bon sens d'abord, la rectitude du jugement qu'il faut mettre en première ligne, au-dessus du talent lui-même, parce que c'est la règle du talent : ce jugement, ce bon sens, que Bossuet appelle le maître de la vie humaine. Je ne doute pas que la méthode sévère des sciences, surtout des sciences mathématiques, instrument de tous les autres,

la précision des calculs, l'exactitude des démonstrations, n'accoutument d'une certaine manière l'esprit à être net et positif, à raisonner juste, à conclure avec rigueur. Le sophisme n'a guère de place dans les sciences positives, ou, s'il parvient à s'y glisser furtivement, il ne tarde pas à en être chassé; les raisonnements simplement spécieux ne tiennent guère et ne peuvent longtemps tromper; l'hypothèse n'est jamais admise que comme telle, et les fantaisies de l'imagination sont comptées pour ce qu'elles valent.

De plus, la série des démonstrations nécessaires pour arriver à la solution des problèmes oblige à une application et à des efforts qui ne peuvent que donner de la vigueur à l'esprit. Sous ce rapport, la géométrie est admirable: tout entière déduite de quelques axiomes évidents, elle est un merveilleux exemple tout à la fois de la fécondité des principes et de ce qu'en peuvent tirer la sagacité, la pénétration, l'application qui s'obstine à les considérer sous tous leurs aspects, et à les fouiller dans tous les sens.

Enfin, la nature même de ces opérations abstraites dégage des conceptions matérielles, élève dans la région des idées pures, donne à l'esprit du délié, de la souplesse, de la pénétration : pénétration et solidité, précision et justesse, voilà incontestablement les avantages généraux, immédiats, considérables, de l'éducation scientifique, donnée d'ailleurs dans de bonnes conditions.

II

APPLICATION DES SCIENCES A L'INDUSTRIE ET AUX CHOSES DE LA VIE

Considérons maintenant *l'application des sciences aux choses de la vie :* comment n'être pas frappé de l'étonnante fécondité dont Dieu les a dotées pour notre service? C'est le caractère propre de toutes les sciences naturelles, que leurs théories même les plus abstraites peuvent aboutir aux

applications les plus inattendues et les plus utiles. De nos jours, comme on l'a si bien dit, ce n'est pas le hasard qui donne à l'industrie ses plus lucratives inventions ; c'est la science. Tout commence par la science. C'est l'analyse mathématique qui, découvrant la loi de l'attraction et dressant les tables du soleil et de la lune, a calculé et annoncé les marées, étendu le domaine de la géographie, et assuré la navigation. C'est en étudiant l'électricité, chose qui ne semblait guère susceptible d'aucune application, que la science a trouvé le paratonnerre et le télégraphe. Car il y a cela d'admirable dans la science : ce qui hier n'était qu'une découverte scientifique devient aujourd'hui une application utile ; si bien que la science, en continuant sa marche vers les vérités spéculatives, sans paraître s'occuper de leur emploi, crée les plus utiles inventions, et qu'elle donne l'utile à la société à chaque pas qu'elle fait vers le vrai ou vers le beau [1].

Qui n'est frappé de tout ce que notre siècle a réalisé de progrès en ce genre, et qui pourrait assigner les limites où la science moderne s'arrêtera? Les espérances nous sont ici permises sans orgueil ; car une découverte amène une autre découverte, un progrès devient le point de départ d'un progrès nouveau. La science sert l'industrie ; l'industrie à son tour sert la science, et toutes les sciences se poussent, s'élèvent mutuellement les unes les autres. On peut dire qu'il y a ici pour les sciences, une fois lancées dans la voie du progrès, une loi analogue à la loi physique qui emporte les corps avec une vitesse accélérée.

Or, rien ne me paraît plus beau que cette action et cette réaction de la science sur l'industrie, et de l'industrie sur la science, et que ce spectacle de toutes les sciences en travail pour donner la vie à des inventions utiles, et s'élevant

[1] M. Saint-Marc Girardin.

toutes ensemble, par leurs progrès mutuels, vers des progrès nouveaux.

Certes, je suis loin de penser que le progrès matériel soit tout pour les sociétés humaines, et que ce genre de progrès soit incompatible avec une profonde décadence morale. Les jouissances du bien-être ne remplaceront jamais les vertus sociales; jamais la matière ne l'emportera sur l'esprit; et toujours, d'ailleurs, malgré nos machines et toutes nos inventions, Dieu aura en main quelque moyen inattendu et fondroyant de nous rappeler son souverain domaine sur la nature, et notre absolue dépendance.

Du reste, si l'impiété peut essayer de tourner contre Dieu les bienfaits de la science, les hommes de bien ne peuvent-ils pas aussi se servir utilement et pour la gloire de Dieu des puissances scientifiques remises par lui entre nos mains? N'en doutons pas. Dieu ne fait rien d'inutile, et puisqu'il a donné à la science cette fécondité, et à l'esprit humain cette force, il est conforme aux desseins de Dieu que nous demandions à la science tout ce qu'elle peut fournir à nos besoins ou à nos jouissances légitimes, et qu'avec reconnaissance envers Dieu, nous poussions dans tous les sens, aussi loin que nous le pourrons, nos conquêtes sur la nature.

En outre, et dans les conditions terrestres de l'homme, qui est esprit et matière à la fois, telle est la correspondance intime établie par le Créateur entre l'ordre physique et l'ordre moral, que les progrès réalisés par l'homme dans l'une de ces deux sphères font sentir inévitablement leur contre-coup dans l'autre.

III

INFLUENCE DES SCIENCES SUR LA CIVILISATION

Ce n'est pas seulement la vie matérielle, comme on pour-

rait le croire, c'est la civilisation à tous ses degrés qui est profondément modifiée, et placée dans des conditions nouvelles, par les applications infinies de la science moderne. Je ne vois pas dans toutes les branches de l'activité humaine, dans toutes les sphères de la vie sociale, un seul point où, d'une façon ou d'une autre, la science n'étende son influence. De nouveaux secrets sont chaque jour arrachés à la nature : les distances sont supprimées, les éléments domptés, les communications accélérées, les moyens d'action multipliés à un degré incalculable; la parole a presque acquis la rapidité de la pensée : on se parle intantanément d'une capitale à l'autre, d'un continent à l'autre, à travers les mers. Qui ne voit que non-seulement le commerce, l'industrie, l'agriculture, les arts, mais encore la médecine, la navigation, la guerre, la politique, les idées, la religion, les mœurs, tout en un mot, par un côté ou par l'autre, se trouve atteint par ce vaste mouvement de découvertes et d'applications spécifiques, qui va toujours grandissant, et puise chaque jour dans son développement acquis de nouveaux développements : *vires acquirit eundo?*

L'idée que j'exprime ici, un orateur catholique du congrès de Malines, en 1863, M. Cochin, dans un très-remarquable discours sur les progrès de l'industrie et des sciences, la développait à sa manière, avec la vivacité, l'éloquence, et la solidité qu'on lui connaît :

« Ces progrès de l'industrie, des arts, des sciences, disait-« il, vous les appelez des progrès matériels? Non, non, ce « sont là des progrès moraux! Autant dire que l'imprimerie « est un progrès matériel, en songeant à ce qui imprime « et non à ce qui est imprimé, en songeant à la casse, au « rouleau, à la presse, et non à la pensée rendue présente, « immortelle et rapide. Racheter l'homme du fardeau écra-« sant de la distance, qui dévore son temps déjà si court, « borne ses études, étouffe ses cris et ses réclamations;

« rendre la vie plus facile, les relations, les études, les « échanges plus faciles ; plus faciles les missions, les con- « ciles, les réunions comme la nôtre ; plus faciles les gou- « vernements, les réponses qui portent la paix, les secours « aux opprimés, aux malades, aux soldats qui combattent, « aux exilés qui pleurent, ce sont là, Messieurs, des progrès « moraux ; et il en est ainsi, par un certain côté, de tous « les progrès : de la culture qui porte enfin la viande et le « vin sur la table du pauvre ; de la machine qui rachète un « effort ; du chloroforme qui rachète une douleur ; de la « sténographie qui fixe ma parole en rachetant l'infirmité « de la mémoire ; de la lithographie qui cloue une image « gracieuse dans la mansarde de la pauvre fille ; de la pho- « tographie, qui procurera au pauvre cette joie du riche, « les portraits de famille ; de toutes ces inventions qui « rendent le métier moins malsain, l'air respirable plus « pur, l'eau plus abondante, en trois mots, la vie plus « facile, le corps plus vigoureux, l'âme plus libre. Toutes « les sciences, je l'ai dit, sont des arguments de Dieu. « Tous les progrès sont des intruments de Dieu. »

Telle est donc de nos jours l'importance incontestable et l'universelle influence des études scientifiques. Eh bien ! tout cela, moi aussi, je l'admire en le constatant : oui, j'admire ces puissances nouvelles remises aux mains de l'humanité par la science ; et sans m'arrêter aux alarmes des esprits défiants qui s'en effraient, il me suffit que ces nouvelles forces puissent être employées au bien et consacrées à Dieu et au progrès véritable des âmes. Dans le vrai, comment ne pas voir, dans cette étonnante fécondité et cette universelle influence des sciences humaines, une grande loi providentielle ? Là donc, là, comme partout, l'homme, le chrétien, au lieu d'abdiquer les forces dont il dispose, a le grand devoir de les tourner vers le but marqué par Dieu : et j'ai assez de confiance dans l'humanité et dans la vertu

du bien, pour croire qu'il en sera ainsi de la science moderne. Les hommes qui veulent la précipiter dans l'athéisme ne prévaudront pas ; et puisqu'elle peut servir aux grandes choses, j'ai l'espoir qu'elle servira au triomphe de la vraie civilisation, au progrès moral, à la diffusion de la vérité, au triomphe de l'Eglise. Peut-être la cupidité croîtra avec les moyens de la satisfaire ; mais pourquoi le dévoûment ne croîtrait-il pas aussi avec les moyens de servir la justice ? Si les idées subversives peuvent être propagées plus rapidement, pourquoi les saines doctrines ne se répandraient-elles pas avec plus d'ardeur encore ? Et par les chemins ouverts aux marchands et aux conquérants, pourquoi les apôtres ne passeraient-ils pas les premiers, portant à tous les peuples la bonne nouvelle de l'Évangile ? Non, il n'y a aucune raison de s'alarmer ; il n'y a qu'un devoir de plus imposé à l'humanité en général, et aux chrétiens de nos jours en particulier. Je déplorerais, pour ma part, qu'on crût les fils de l'Église, je ne dis pas hostiles, mais simplement indifférents et étrangers aux progrès de la science et de l'industrie modernes. Je dis plus : ils devraient être à la tête de ce mouvement, pour le diriger et le faire servir à la diffusion et à l'exaltation du règne de Dieu sur la terre. Et le clergé, là comme ailleurs, je l'ajoute avec une conviction profonde, devrait marcher en avant.

IV

INFLUENCE SOCIALE ET POLITIQUE DES GRANDS INDUSTRIELS

Il est encore, pour encourager à l'étude des sciences les hommes riches et de loisir, un point de vue particulier, dont pour ma part je suis beaucoup frappé, et qui, dans notre société si troublée et si incertaine de l'avenir, devrait, ce me semble, frapper aussi tous les bons esprits, tous les

hommes désireux de voir parmi nous de nouveaux éléments d'ordre et de sécurité.

Je parlais tout à l'heure des applications merveilleuses des sciences à l'industrie. C'est là, à mes yeux, un des grands motifs qui devraient aujourd'hui faire bien venir, auprès des hommes possesseurs d'une grande fortune, l'industrie, et par conséquent aussi les sciences, qui permettent d'élever l'industrie à une hauteur d'où elle brave tous les dédains et provoque tous les hommages. — Et ce que je dis là de l'industrie, je le dirai bientôt de l'agriculture.

Qui pourrait nier la grande position et la haute influence que donne à un homme, dans un pays, une puissante industrie, une vaste usine, occupant quelquefois un nombre considérable d'ouvriers pères de famille? Et aujourd'hui surtout que les suffrages se comptent par tête, et que chaque ouvrier a droit de suffrage, qui ne sent combien cette influence du grand industriel peut devenir en ses mains une arme précieuse ou redoutable?

Les ouvriers, en France, quand ils sont laissés à leurs instincts vrais et droits, sont en général bons et honnêtes. Il y a chez nos familles laborieuses des qualités et des vertus dignes de tous les respects. La reconnaissance en est une; et tout chef d'industrie qui fera du bien à ses ouvriers, à leurs femmes, à leurs enfants, est sûr de ne pas trouver en eux des ingrats : ils lui rendront en affection tout ce qu'ils recevront de lui en bienfaits.

Mais d'autre part il ne faut pas oublier que les ouvriers sont aujourd'hui activement travaillés par les sociétés révolutionnaires, auxquelles ils se laissent trop souvent affilier. Raison de plus pour travailler à gagner leur confiance, et se donner par l'affection un légitime crédit auprès d'eux. Toute influence doit toujours être conquise, et ne s'acquiert que par qui sait la mériter.

Quoi qu'il en soit, il est évident qu'aujourd'hui les ou-

vriers sont une force sociale redoutable ; ou plutôt la plus grande force sociale est là, puisqu'ils sont le nombre, et que le nombre, par le suffrage universel, fait la loi. Il y a donc une nécessité sociale de premier ordre à gouverner cette force, qui pourrait, dans un jour d'aveuglement ou de colère, tout mettre en poudre. Or, parmi les influences légitimes qui peuvent s'imposer aux classes ouvrières, les plus naturelles, les plus facilement acceptées, pourvu qu'elles se soucient de l'être, ce sont celles incontestablement des chefs d'industrie. Voilà donc encore un genre d'occupation, une carrière que, pour ma part, je considère non-seulement comme très-noble, mais comme très-utile et nécessaire au premier chef dans les temps où nous vivons, et que je serais charmé de voir embrasser par les héritiers des grandes fortunes et des grands noms. Ce serait là une manière aussi sûre qu'honorable de recréer, au profit des grande familles, et à l'avantage de tous, les anciennes influences féodales ; la religion y gagnerait autant que la société. Oui, je le dis hautement, quel bonheur ce serait pour la France, où la société menace ruine par sa base, si des hommes dévoués s'emparaient de l'industrie nationale, pour moraliser les classes populaires à l'aide de ce puissant lévier ; si surtout ces hommes étaient des chrétiens, et comprenaient la nécessité et la puissance du secours que leur offrirait la religion pour cette œuvre moralisatrice et sociale !

Un des griefs, très-fondé, que plusieurs ont contre la grande industrie, c'est l'impossibilité matérielle, à laquelle beaucoup d'ouvriers et d'employés, notamment dans les chemins de fer, sont réduits pour l'accomplissement de leurs devoirs religieux ; c'est leur éloignement forcé de l'église, leur asservissement aux machines, sorte d'esclavage qui fait revivre parmi nous l'ilotisme antique. Pour peu que les choses continuent ainsi, il est sûr qu'il y aura

bientôt en France des milliers et des milliers d'hommes absolument sans pratiques religieuses, et cela par la nécessité de leur position, par le déplorable oubli où la religion a été tenue dans l'organisation de la grande industrie.

Quelques personnes, très-préoccupées des conséquences qui peuvent résulter à la longue d'un tel état de choses, ont songé à l'établissement de chapellenies près des gares de chemins de fer. Rien ne serait plus désirable.

Je connais également quelques grands propriétaires d'usines en France, qui ont bâti des églises à la portée de leurs ouvriers, et qui ont tout fait pour répandre parmi eux l'instruction religieuse, et honorer à leurs yeux la religion. C'est ce qu'avait fait également en Toscane, dans ses beaux établissements de Monte-Cerboli, — aujourd'hui Lardarello, — pour ses six cents familles d'ouvriers, l'honorable *comte de* Larderel.

Quoi qu'il en soit, l'abus que je signalais tout à l'heure tient à un vice dans l'organisation de l'industrie parmi nous, et non pas à l'industrie elle-même ; et revenant à la question qui m'occupe, j'applaudis, quant à moi, de toute mon âme, aux hommes qui, à l'aide des sciences appliquées à l'industrie, cherchent à doter leur pays d'importants établissements industriels.

Sans doute, il ne faudrait pas se lancer dans l'industrie sans avoir les qualités nécessaires pour y réussir. Un esprit calculateur, dont la hardiesse serait tempérée de prudence, un jugement sûr, de l'autorité dans le caractère, une volonté capable de s'imposer, un stage spécial et pratique dans l'industrie que l'on veut établir, et par dessus tout la volonté arrêtée et l'habitude prise de s'occuper par soi-même de chaque chose et de voir de près les détails : voilà ce qui est requis absolument sous peine de ruine. Je ne conseillerai à aucun de ceux qui ne sont pas doués ainsi de s'embarquer dans de semblables entreprises. Le but le plus

noble ne justifie pas des imprudences toujours graves, car elles menacent la fortune des familles, et peuvent aboutir à des catastrophes.

Mais, je le répète, l'homme qui, convenablement doué pour les affaires industrielles, et préparé à ces affaires, voudrait consacrer une grande fortune et sa vie à faire de l'industrie en grand, tenterait une chose infiniment utile au pays et à lui-même, et donnerait aux possesseurs oisifs des grandes fortunes et des grands noms un bon exemple. Voilà ce qui est de toute évidence ; et ce qui ne l'est pas moins, c'est que l'étude des sciences est absolument nécessaire à la grande industrie, puisqu'il n'y a pas une seule industrie qui ne puisse, d'un jour à l'autre, être modifiée et perfectionnée par une découverte nouvelle, par un nouveau procédé.

En tout cas, devant ce grand développement de la science et de l'industrie modernes, qui pourrait méconnaître l'importance nouvelle qu'ont prise les sciences ? Aussi, a-t-il été nécessaire de leur donner une place, et une place considérable, dans l'organisation de l'enseignement public. Certes, je n'ai pas applaudi à la bifurcation ; je ne l'ai pas jugée propre à résoudre le problème qui se posait. Mais je n'en tiens pas moins l'étude des sciences pour une grande et belle étude, infiniment avantageuse, quand elle a lieu dans des conditions convenables, et qu'on ne lui sacrifie pas ce qui, dans l'éducation ne doit jamais lui être sacrifié, l'étude des Lettres. Je me suis expliqué longuement sur ce point dans mon précédent volume. Pour en revenir donc à l'objet propre de ces lettres-ci, je ne saurais trop applaudir à un homme du monde, qui consacrerait ses loisirs à la culture sérieuse et suivie d'une science quelconque : seulement, je me permettrais de lui conseiller d'y mêler quelque étude littéraire, de même que je conseille aux hommes qui font des Lettres leur occupation principale de ne pas rester

étrangers aux Sciences, de se tenir pour le moins au courant de leurs progrès, par la lecture de quelques livres bien faits :

Alterius sic
Altera poscit opem res et conjurat amicè.

V

AUTRE AVANTAGE DES ÉTUDES SCIENTIFIQUES

Oserai-je ici émettre une pensée, très-réfléchie chez moi, ou plutôt un désir très-sincère et très-vif ?

Je dis et répète sans cesse dans ces lettres que je n'écris pas pour les hommes spéciaux, pour les savants : que je ne me propose pas de susciter des savants ; que j'écris au contraire pour les jeunes gens et les hommes du *monde* qui ont du loisir, mais qui n'en profitent pas, et que je ne leur demande qu'une chose, au nom de leur propre intérêt : c'est d'occuper ces loisirs et de travailler.

Sans doute, et pour persuader ceux que j'ai particulièrement ici en vue, et les décider à s'introduire, au moins d'une manière générale, dans la connaissance des sciences naturelles, je pourrais leur dire simplement : Prenez deux petits volumes de M. Flourens, si haut placé lui-même dans les lettres comme dans les sciences, l'un ayant pour titre : *Histoire des travaux et des idées de Buffon ;* l'autre : *Analyse raisonnée des travaux de F. Cuvier.* Je n'en demande pas plus pour vous ouvrir les grands horizons de la science, et vous inspirer le désir d'y pénétrer autant que vous le permettront vos loisirs.

Voilà ce que M. Flourens dit lui-même des grands travaux dont il a écrit l'histoire : « Les grands travaux de ces « deux grands hommes lient deux siècles ; les prévisions « de l'un deviennent les découvertes de l'autre. Et quelles « découvertes ! Les âges du monde marqués ; la succes-

« sion des êtres prouvée ; les temps antiques restitués ; les « populations éteintes du globe rendues à notre imagina- « tion étonnée. Les travaux de Buffon et de Cuvier sont, « pour l'esprit humain, la date d'une grandeur nou- « velle. »

J'aurais toutefois pour ceux dont je parle ici, pour un grand nombre du moins d'entre eux, une ambition plus haute, qui, pour être pleinement justifiée, ne demanderait qu'une chose, à savoir qu'ils eussent eux-mêmes cette ambition. J'ai sous les yeux, en ce moment, l'*Annuaire de l'Institut*. Je l'ouvre au titre de l'Académie des sciences ; et qu'est-ce que je vois dans cette académie ? Onze sections que voici : Géométrie, Mécanique, Astronomie, Géographie et Navigation, Physique générale, ceci pour les sciences mathématiques ; — Chimie, Minéralogie, Botanique, Économie rurale, Astronomie et Zoologie, Médecine et Chirurgie, ceci pour les sciences physiques. — Je passe à l'Académie des sciences morales et politiques, et je vois de mêmes les sections suivantes : — Philosophie, Morale, Législation, Droit public et Jurisprudence, Économie politique et Statistique, Histoire générale et Philosophie, Politique, Administration, Finances. — Je parcours la liste des membres de ses diverses sections, et j'y vois, en grand nombre, avec des noms illustrés par eux-mêmes et par de nobles travaux, des noms tels que ceux de MM. le duc de Broglie, le duc de Luynes, le baron Séguier, Elie de Beaumont, le comte de Rougé, le comte Jaubert, et d'autres représentants de notre aristocratie française ; et en parcourant ces listes, je me dis naturellement ceci :

En vérité que d'honorables distinctions, que d'issues n'y a-t-il pas parmi nous pour les talents divers, et que de récompenses glorieuses pour le mérite et les utiles travaux ! Pourquoi donc les jeunes gens de famille, de fortune et de loisirs, pourquoi donc tant d'hommes du monde, si bien

doués d'ailleurs, s'ils savaient cultiver ce que Dieu a mis en eux, n'aspireraient-ils pas, par quelqu'une de ces nombreuses voies, à quelqu'une des diverses sections de nos académies, et ne s'attacheraient-ils pas, dans ce but, aux études et aux travaux qui y conduisent ? Pourquoi se jugent-ils incapables ? Pourquoi s'excluent-ils eux-mêmes ? Un grand but double les efforts, et quelquefois le talent. Je demandais tout à l'heure pourquoi tant de jeunes gens qui pourraient peut-être aspirer à la vie politique, s'ils s'y préparaient de bonne heure par de fortes et grandes études, ne s'y préparent pas. Eh bien ! je demande maintenant pourquoi tant de jeunes gens et d'hommes du monde, qui pourraient s'attacher, avec tant de succès, à quelqu'une des nombreuses branches des sciences, n'y pensent même pas, et perdent tristement leur temps et leur vie. Certes, cet aiguillon des distinctions scientifiques, des honneurs académiques, en vaut bien un autre. Que de gens remuent le ciel et la terre pour obtenir ce qu'on appelle parmi nous la croix d'honneur ! Je demande s'il y a plus d'honneur à porter ce ruban qu'à être membre de l'Institut.

Tout ceci est bien humain, dira peut-être quelqu'un. Sans doute ; mais depuis quand est-il défendu de s'animer par les motifs humains, quand ils sont de nobles et légitimes stimulants ? Sont-ils exclusifs d'ailleurs des motifs plus élevés et chrétiens ? Et quand par ces motifs-là un jeune homme, un homme du monde, se sera décidé à consacrer ses loisirs à quelqu'une des grandes branches de la science, pourquoi la science ne le saisirait-elle pas alors pour l'élever vers les grandes pensées, et vers celui qui s'est appelé le Dieu des sciences ? Ah ! sans doute, il faut redouter la science matérialiste, la science athée ; mais c'est précisément pour que la science ne tombe pas aux mains des matérialistes et des athées, qu'il importe que les chrétiens, loin de la délaisser, s'en emparent, et lui conservent

les tendances religieuses qui sont les siennes, et qu'il est de notre devoir, à nous chrétiens, de défendre et de sauvegarder.

Oui, la vraie science, par ses tendances naturelles, élève l'homme vers Dieu. N'en restez pas au début et aux prétentions de chaque science ; allez au terme et aux conclusions dernières, à la philosophie, au résumé le plus élevé de chaque science : et vous verrez comment les progrès de l'industrie et des sciences peuvent être l'honneur de la religion, et s'harmoniser avec l'esprit chrétien et le sens le plus élevé de nos dogmes. Que trouvez-vous en effet au terme de toutes ces sciences ? Le voici :

« Toutes les sciences qui établissent des lois et une harmonie au sein du monde créé, l'astronomie, les mathématiques, la physique, prouvent un Dieu *sage*. Toute les sciences qui démontrent la subordination et l'application des choses aux besoins divers de l'homme, la chimie, la botanique, la médécine, prouvent que ce Dieu sage est *bon*. Si je m'élève aux sciences de l'âme après les sciences du corps, la logique et ses raisonnements sont fondés sur la supposition qu'il y a une vérité absolue, ou un Dieu *sage ;* la morale et ses prescriptions supposent un Dieu *bon ;* l'histoire ne se comprend pas et n'est qu'un jeu vain d'ombres mouvantes sans un Dieu *juste*. L'Esthétique, science des arts, partagée entre la contemplation de l'ensemble des choses, l'admiration des détails et la poursuite de l'idéal, s'écrie : « En Dieu résident l'exquise bonté et l'éternelle *beauté !* » Et toutes ces siences de tous les ordres, logique et chimie, médecine et morale, astronomie et histoire, répètent à l'envi que ce Dieu sage, bon, juste, beau, est souverainement *libre* et qu'il est *tout-puissant ;* puis, retrouvant les mêmes caractères dans les plus petits faits de l'âme ou du corps du dernier homme, ou dans les plus petits détails de l'organisation du plus petit insecte ou de la moindre

plante, ces sciences ajoutent encore que cet être bon, sage, juste, beau, libre, tout-puissant, est *partout présent*. En sorte que le résumé de toutes les bibliothèques savantes est exactement contenu dans un petit article du catéchisme, et ces sciences, après beaucoup de travaux, de prétentions, de menaces, de recherches et de peines, sont comme autant de degrés, taillés à coups de marteau, qui viennent se ranger l'un sur l'autre pour conduire à l'autel du Dieu que nous adorons ! »

Et l'orateur catholique de Malines, auquel j'emprunte ces belles paroles, ajoutait :

« Oui, Messieurs, encore une fois, les sciences prouvent Dieu. Les savants s'éloignent quelquefois de Dieu; les sciences, jamais! Elles ressemblent à ces flottilles de pêcheurs qui laissent chaque année vos rivages pour aller explorer les régions glacées du Nord. Quel triste moment! Le port semble vide, les navires sont partis, tout est perdu. Rassurez-vous : ils reviendront; peut-être pleurera-t-on quelques naufrages, mais le plus grand nombre des barques rentrera. Elles n'auront rien emporté qu'elles n'aient reçu du port; elles n'auront rien trouvé qu'elles ne lui destinent. Ainsi les sciences, entraînées par ceux qui les dirigent, paraissent quitter l'Église dont elles ont tant reçu, et le port semble déserté; mais ayez patience, elles ne s'éloignent que pour revenir. Pendant ce temps, nous, qui demeurons à terre, sachons travailler à rendre le port plus large, et la rive plus hospitalière ! »

Voilà, mon ami, ce que j'avais à vous dire en faveur des sciences.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE

Étude de l'agriculture.

MON CHER AMI,

Peut-être serez-vous étonné du sujet que je choisis pour ma lettre aujourd'hui : ce sujet ne semble guère pouvoir entrer dans le plan que je me suis tracé : c'est de l'agriculture en effet que je me propose de vous parler. « L'agriculture ! direz-vous ; mais quelle place peut occuper l'agriculture dans les études qui conviennent aux loisirs d'un homme du monde? L'agriculture n'est pas une étude. Ce n'est qu'un travail manuel. »

A cela, j'ai deux choses à répondre : 1° ce travail est une grande, noble et féconde occupation, qui vaut mieux certes que l'oisiveté et la nullité où tant de jeunes hommes passent leur vie ; et avant tout, c'est là ce que je veux combattre : le rien faire ; 2° à ce travail peuvent être mêlées les plus belles et les plus intéressantes études, pourvu qu'on fasse de l'agriculture d'une façon tant soit peu intelligente et libérale. C'est, j'espère, ce que je n'aurai pas de peine à vous démontrer.

I

J'ai eu l'occasion, une fois dans ma vie, de dire ma pensée sur l'agriculture, et de mêler, au juste éloge que j'en ai fait, quelques conseils qui pourraient encore n'être pas inutiles à un grand nombre d'hommes de notre temps. Je vous demande la permission, mon cher ami, de mettre sous vos

yeux quelques-unes de mes paroles, et tout d'abord de répondre à certains dédains aussi déraisonnables qu'immérités, afin de replacer l'agriculture dans le haut rang, et dans l'honneur et l'estime qui lui sont dus :

« Si j'ouvre en effet, disais-je, les antiques archives du genre humain, à la première page, avant la chute originelle, au temps même de la primitive innocence, je trouve déjà l'agriculture. Dans le séjour bienheureux de l'antique Éden, l'homme innocent dut travailler, et travailla la terre : *Posuit in paradiso voluptatis, ut operaretur eum.* (*Gen.* 2.) Ainsi, le travail, avant d'être un châtiment, fut pour l'homme une loi, une condition de son bonheur, de sa dignité, de son existence, un noble et nécessaire emploi de ses facultés et de ses forces.

« *L'homme*, comme le disait autrefois Job, cet illustre pasteur et agriculteur de l'Idumée, *l'homme est né pour travailler comme l'oiseau pour voler.* Et quel fut le premier travail donné par Dieu à l'homme? Le travail des champs. Et, chose digne d'être remarquée, chez les peuples païens eux-mêmes, comme par un souvenir des traditions primitives, une origine divine était pareillement attribuée à l'agriculture : on pensait que l'art qui nourrit les hommes venait du ciel, et qu'un Dieu lui-même avait dû l'enseigner à la terre.

« Aussi, ce n'est pas seulement chez les Hébreux que l'art le plus honoré, le premier des arts, était l'agriculture; ce ne sont pas seulement les premiers fils d'Adam qui furent agriculteurs et pasteurs; ni les patriarches, ces hommes si simples et si grands, qui vivaient sous la tente, au milieu des troupeaux et des champs. Ouvrons les histoires profanes : les plus anciens et les plus grands peuples, les Chaldéens, les Égyptiens, les vieux Romains, qu'étaient-ils? Des peuples guerriers et laboureurs...

« Telle fut l'estime que fit de l'agriculture la sage anti-

quité! Et, certes, l'antiquité avait raison de penser ainsi de l'agriculture; car l'agriculture est le fondement même de la vie humaine : l'agriculture est la nourricière du genre humain. Si donc la véritable grandeur, si la réelle noblesse, c'est de servir à quelque chose ici-bas, c'est d'être utile, qu'y a-t-il de plus noble et de plus grand que l'agriculture?

« Je sais jusqu'à quel point l'industrie et le commerce nous intéressent; l'industrie, qui pénètre les entrailles de la terre, s'empare des forces de la nature et les assujettit au service de l'homme ; qui lui soumet l'eau, le fer, le feu, la vapeur ; qui lui fait des tissus, des vêtements, des habitations, des voies rapides; qui le protége, le défend et l'enrichit de toutes manières; le commerce, qui rapproche les peuples, leur permet d'échanger leurs biens mutuels, et fait profiter chacun des richesses de tous ; le commerce, par qui l'ancien monde tend la main au nouveau, et le nouveau envoie à l'ancien ses trésors ; le commerce, par qui la bonne foi, l'équité, la franchise, la justice sévère, l'économie, le travail et toutes les vertus fortes et secourables peuvent et doivent s'entretenir parmi les hommes.

« Je sais tout cela ; mais enfin, ce n'est pas l'industrie, ni le commerce, c'est l'agriculture qui ravit au sol la séve de vie renfermée dans son sein ; c'est à elle que l'homme doit ce que les saints livres appellent admirablement *robur panis*, la force du pain, et puis la joie de l'huile, *oleum lætitiæ*, et cette autre liqueur, dont l'Ecriture n'a pas craint de dire qu'elle est faite pour réjouir le cœur de l'homme, *vinum lætificans cor hominis.*

« Le pain, le vin, la vie, eh bien ! c'est à la forte et austère agriculture que nous les devons ; c'est par elle que Dieu nourrit l'humanité.

« Et voilà pourquoi on n'a jamais pu, dans aucune langue, à aucune époque, quel qu'ait été l'abaissement des esprits, — car il y a des temps où les esprits s'abaissent, et aussi

les cœurs, — on n'a jamais pu avilir rien de ce qui touche et sert à l'agriculture : la bêche, la charrue, la herse, la faucille, tous les instruments du labourage, seront toujours des noms respectés dans toutes les langues, fidèles interprètes des vrais sentiments de l'humanité. La philosophie, l'histoire, la poésie même les rediront toujours avec honneur. »

Voilà des choses, mon ami, qui ne sont pas inutiles à rappeler dans une époque comme la nôtre, où certains préjugés sont encore si puissants, où la dignité est souvent si mal comprise, où certains esprits légers et vains, ignorants de leur temps comme de leurs devoirs, ne sentent pas assez que la noblesse du nom et l'honorabilité de la naissance ne confèrent à personne le droit de mépriser les choses dignes de respect ; où, pour le dire en un mot, il y a encore des gens qui croiraient s'abaisser, s'ils s'occupaient d'agriculture.

Certes, Fénelon n'était pas dans ces pensées, quand il écrivait pour les femmes de haute naissance ce que beaucoup d'hommes aujourd'hui feraient bien de méditer : « La plu-
« part négligent l'économie comme un emploi bas, qui ne
« convient qu'à des paysans et à des fermiers. Surtout les
« personnes nourries dans l'abondance et la mollesse sont
« indolentes et dédaigneuses pour tout ce détail. Elles ne
« font pas grande différence entre la vie champêtre et celle
« des sauvages du Canada. Si vous leur parlez de vente de
« blé, de culture des terres, des différentes natures de reve-
« nus, de la levée des rentes, de la meilleure manière de
« faire des fermes, elles croient que vous voulez les réduire
« à des occupations indignes d'elles. » Et Fénelon ajoutait :
« Après tout, la solidité de l'esprit consiste à vouloir s'ins-
« truire exactement de la manière dont se font les choses
« qui sont le fondement de la vie humaine. Toutes les gran-
« des affaires roulent là-dessus. La force et le bonheur d'un
« Etat consistent non à avoir beaucoup de provinces mal
« cultivées, mais à tirer de la terre qu'on possède tout ce

« qu'il faut pour nourrir aisément un peuple nombreux. »

Un homme qui fait autorité en agriculture, Olivier de Serres, disait également : « La femme est l'âme de l'agricul- « ture. » — Puis il cite à l'appui de cette parole l'autorité même de Salomon : « Qui trouvera la femme forte ? s'écrie « Salomon ; sa valeur est bien au-dessus de celle des perles. » Salomon décrit ensuite la femme adonnée à tous les soins du ménage agricole : « Celui qui l'a trouvée, dit-il, a trouvé un « trésor ; il le puise dans la bienveillance de Dieu. »

Et Jacques Bujaut disait à tous, pères ou mères de famille : « Aimes-tu tes enfants, soigne tes terres. »

Qu'on l'entende donc bien : il n'y a personne, ni homme, ni femme, si grand seigneur, si grande dame que ce soit, qui doive craindre de se rabaisser en s'occupant d'un labeur aussi noble, aussi utile que celui de l'agriculture, et, je l'ajoute, d'une importance sociale si grande, au point de vue des mœurs comme au point de vue de la richesse nationale :

II

En effet, « la société doit à l'agriculture, ce qui n'est pas moins nécessaire à un peuple que le pain matériel et la richesse, des mœurs tempérantes, des vertus fortes et viriles, des races robustes. L'ordre, l'économie, l'activité, la prévoyance, la persévérance, sont nécessaires aux travaux des champs. Les rudes labeurs de la culture imposent une vie sobre et réglée, endurcissent aux fatigues et trempent les caractères en fortifiant les corps. Voilà les vertus que, de tout temps, on a remarquées dans la race agricole : ses mœurs plus pures, *casta pudicitiam servat domus*, comme disait admirablement Virgile ; sa patience infatigable aux travaux, *patiens operum ;* sa frugalité modeste, *parvoque assueta juventus ;* son ferme bon sens et sa loyale équité, malgré les finesses dont nous nous plaignons quelquefois, *extrema per illos justitia, excedens terris, vestigia fecit ;* enfin son esprit

religieux. C'est pourquoi un auteur ancien, Columelle, qui a beaucoup écrit sur l'agriculture, disait : « La vie des « champs est voisine, sans aucun doute, sinon parente, de « la sagesse : *Vita rustica, sine dubitatione, proxima et quasi « consanguinea sapientiæ est.* » Et le vieux Caton disait aussi : « C'est parmi les cultivateurs que naissent les meil- « leurs citoyens et les meilleurs soldats. »

« Le travail des champs est essentiellement moralisateur. Cette lutte contre la rude nature, avec ses fatigues et ses périls, a pour nécessaires auxiliaires les plus mâles vertus. Interrogez l'expérience ou la science, l'économie politique ou la bonne routine du village : elles vous disent, avec la religion, que la terre ne vaut que par l'homme, et que l'homme ne vaut que par son âme : intelligence, vertu, instruction, piété, du berger au fermier, du laboureur au propriétaire, voilà le premier capital et le fonds indispensable.

« Ce n'est pas tout : notre époque, on le sait, est profondément tourmentée ; eh bien, l'agriculture est une solution large, pratique et pacifique de la plupart des redoutables problèmes qui agitent notre temps.

« L'agriculture est ennemie des troubles publics, non-seulement par son intérêt, mais par sa constitution même ; elle occupe l'homme loin des villes, loin des théories perverses et des dangereuses utopies ; elle ne le sépare point de sa famille, ni d'aucune des affections et des biens qui lui sont bons et chers ; elle ne l'éloigne que de ce qui est pernicieux à lui-même et à l'État. On s'effraie depuis quelque temps de l'émigration croissante des campagnes vers les villes ; on y entrevoit avec raison plus d'un péril pour la fortune agricole et pour l'état moral du pays : eh bien ! seule de nos jours, l'agriculture ralentit du moins ce mouvement et combat les périls, créés ici par la surabondance, là par le dépérissement... »

Les pensées que j'exprimais dans ces paroles, mon ami,

je les retrouve dans des pages remarquables publiées par un homme qui a quitté une grande carrière industrielle et scientifique pour se vouer à l'agriculture, et dont je suis heureux de citer ici l'exemple et l'autorité. Dans cet écrit, qui a pour titre : *Du Progrès agricole*, M. Ernest Pépin Lehalleur se demande quelles conséquences a eues chez nous le délaissement des travaux de l'agriculture pour les travaux industriels, et il répond : « Des désordres graves, aussi bien « dans l'ordre moral que dans l'ordre économique. Les « populations se sont à la fois déplacées et déclassées ; elles « ont déserté les campagnes moralisatrices et créatrices « des produits agricoles, pour venir encombrer les villes « démoralisatrices et créatrices des produits industriels. « Par suite, la production agricole n'est plus restée en rap- « port régulier avec les besoins de la consommation ; de « l'encombrement des villes et des variations trop brusques « dans les conditions générales de l'alimentation sont nées « des crises sociales et politiques qui ont ébranlé les bases « de la société [1]. »

Ces périls, du reste, tiennent tellement à la nature des choses, que de tout temps ils se sont manifestés dans les sociétés où les occupations des champs ont été désertées pour les séductions des grandes villes ; et Cicéron, qui vivait comme nous à une époque d'agitation et d'inquiétude sociale, a exprimé, à sa manière, les mêmes pensées que nous exprimions tout à l'heure : « C'est dans les villes que se crée « le luxe, disait-il. Le luxe produit la cupidité ; la cupidité « fait naître l'audace. De là toute espèce de crimes, qui ne « peuvent prendre origine dans les habitudes sobres et la- « borieuses de la vie agricole. L'agriculture enseigne l'éco- « nomie, le travail, la justice. »

Cicéron ajoutait : « L'amour de la patrie, source de tant

[1] *Du Progrès agricole*, par M. Ernest Pépin Lehalleur.

« de vertus, existe au plus haut degré dans les populations « agricoles qui se perpétuent sur l'héritage de leurs aïeux. « C'est parmi elles, — comme l'avait déjà dit Caton, — que « naissent les plus braves soldats. *Strenuissimi milites gi-* « *gnuntur.* »

Maintenant, mon ami, au point de vue plus directement religieux et chrétien, qui n'a remarqué que le Sauveur tire sans cesse ses enseignements, ses images, ses paraboles, des choses de la campagne et des travaux mêmes de l'agriculture? « Il se compare lui-même à la vigne, et nous aux branches. Il n'est pas seulement le semeur céleste, il est la semence, il est la tige, il est la séve féconde. Les apôtres de l'Evangile sont les ouvriers de la vigne du Seigneur; l'Eglise, c'est un grain de sénevé qui croît et devient un grand arbre. La tâche échue à chacun dans la vie, c'est une journée de travailleur; la récompense après la vie, c'est le salaire après le travail du jour; ce monde où les méchants sont mêlés aux bons, c'est un champ où l'ivraie croît avec le bon grain; le juge suprême qui fait l'éternelle séparation, c'est le laboureur qui vanne son blé dans son aire, recueille le froment dans ses greniers, et jette la paille au feu. L'homme inutile dans la vie, c'est le figuier stérile; il est maudit. « Je vous ai posés, nous dit le Sauveur, pour que vous alliez « et que vous portiez des fruits. » Comme c'est l'usage de l'homme des champs, il emprunte des pronostics aux vents, au soleil, et lit dans le ciel les signes du temps : il demande aux oiseaux, aux lis des campagnes, de nous parler de la Providence; il nomme, comme image des vertus et des vices, les boucs et les brebis, les serpents et les colombes, les loups et les renards, et jusqu'à cette race immonde, mais utile, qu'on a heureusement perfectionnée, sans pouvoir néanmoins ennoblir son nom, pas plus que les penchants grossiers dont elle est le triste et expressif symbole. Il parle de la métairie et du fermage, des bonnes et mauvaises terres,

des bons et mauvais serviteurs, de l'économe infidèle. Il n'est pas jusqu'à la basse-cour des demeures rustiques et à ses plus humbles habitants qui ne lui fournissent d'aimables symboles : « Comme la poule, dit-il, rassemble ses petits sous ses ailes, combien de fois n'ai-je pas voulu vous ramener près de moi, et vous ne l'avez pas voulu ! »

« Y a-t-il d'ailleurs, mon ami, je le demande, un travail qui soit plus dans la dépendance immédiate de Dieu, et où l'impuissance personnelle de l'homme soit plus évidente? Que faut-il quelquefois pour détruire le travail et les espérances de toute une année? Fénelon le disait autrefois aux laboureurs des Flandres : « Une nuit froide, un orage, un « rayon de soleil après un brouillard, c'est assez; » telle est l'agriculture. Ah ! dans les villes, au milieu des travaux de l'homme, des merveilles de son industrie et de ses arts, je conçois qu'on se laisse étourdir par le bruit des machines, et que la main de l'ouvrier mortel dérobe aux regards celle de l'ouvrier divin ! Mais l'agriculteur, dans la solitude active et le silence animé de ses travaux, rencontrant Dieu à chaque pas, ne saurait pour ainsi dire penser qu'à lui : la sérénité du jour et le nuage, la sécheresse et la pluie, le conduisent aussi naturellement à la prière que s'en détourne facilement le travailleur asservi et surmené de nos grands foyers, de nos dévorantes fournaises industrielles. Aussi, l'industrie a des dates; l'agriculture n'en a pas : elle est comtemporaine de la création. Que dis-je? elle a été créée par le Très-Haut lui-même : *Rusticationem creatam ab Altissimo.*

« Par le travail des bras, par les vertus du cœur, par la prière de l'âme, viendront s'asseoir sous le toit du cultivateur, qu'il soit riche, qu'il soit pauvre, la paix, la joie, la forte santé, la calme conscience, le tranquille bonheur, les douceurs de la famille, la simple sagesse, le *mens sana in corpore sano*, c'est-à-dire les plus précieuses bénédictions

de Dieu : tous ces biens, qui sont l'apanage et la récompense du cultivateur honnête, l'honneur pur de sa modeste et noble profession, et qu'il sera heureux et fier de transmettre à ses enfants comme un glorieux héritage. Ah ! que les cultivateurs, qui ont compris la dignité de leur état, ne rêvent donc pas pour leurs enfants, rêve sitôt suivi de déceptions cruelles, une autre condition, un autre bonheur ! qu'ils se gardent de jeter imprudemment leurs fils et leurs filles à la corruption des villes ! Mais leur mettant de bonne heure à la main la bêche, la charrue, la faucille, tous ces nobles instruments de la fécondité de la terre, de la légitime indépendance et du bonheur de l'homme, qu'ils soient fiers de leur dire : « Je vous laisse ce que m'ont laissé mes pères : l'air natal, le toit, le champ, le travail, des goûts simples, l'amour de Dieu, et la paix du cœur ! Précieux patrimoine ! puisse-t-il être gardé ! Puissent les enfants comme les pères continuer à manier la bêche, la charrue, la faucille, à travailler aux champs, sous le ciel, sous le soleil, respirant à pleine poitrine l'air vivifiant et la lumière, face à face avec les merveilles de la nature et les beautés de Dieu ! Ah ! oui, cela vaut bien, pour la santé de l'âme et du corps, les rues étroites des cités, les fumées de l'usine, l'air étouffant des ateliers. »

Telles sont, mon cher ami, les vues générales que je voulais mettre sous vos yeux, pour vous rappeler et vous faire bien comprendre la noblesse, la dignité, l'utilité et la sainteté même des occupations agricoles.

III

Mais un grand malheur que je déplore, pour ma part, presque à l'égal de l'émigration des campagnes vers les villes, c'est l'absence des grands propriétaires, qui ne résident pas dans leurs terres, ou, n'y faisant que de rares apparitions, n'y exercent point l'action heureuse qu'ils

pourraient y exercer, et abandonnent les paysans à eux-mêmes, ou à l'influence souvent désastreuse de la petite ville voisine. C'est pourquoi je disais, et je redirai ici, surtout aux descendants de ces familles qui ont longtemps parmi nous possédé si largement la terre : « Pourquoi, si « l'industrie et le commerce ne vous conviennent point, ne « seriez-vous pas de nobles, et même si vous le pouvez, « d'illustres agriculteurs? Au lieu d'émigrer aussi des cam- « pagnes, et d'aller trop souvent traîner à Paris dans les « clubs, dans les cercles ruineux du jeu et du plaisir, une « vie si peu digne de vous, et jeter le reste de vos biens « dans les abîmes de luxe, ne vaudrait-il pas mieux, pour « vous, habiter honorablement vos terres, et pousser dans « le pays ces racines profondes que les révolutions elles- « mêmes ne sauraient arracher? Oui, soyez fidèles au sol « qui a fait votre nom et votre grandeur, et le sol vous sera « fidèle à son tour, et les populations vous béniront! La « bénédiction de Dieu descendra sur vous, et par vous sur « elles!

« Et l'on ne verra pas se réaliser sur vous et contre « vous cette terrible parole du prophète : *Auferetur factio « lascivientium* : la faction des hommes de plaisirs sera « éternellement inutile, et on en débarrassera la terre. » (Amos, 6.)

En résumé, mon ami, ma pensée est que l'agriculture offre un débouché admirable aux forces inoccupées, aux intelligences oisives, aux jeunes gens et aux hommes détournés, pour une raison ou pour une autre, des carrières officielles ou des carrières libérales; et mon plus vif désir serait de voir se généraliser parmi nous le goût de ce mâle et noble labeur, qui est d'ailleurs si bien en harmonie avec toutes les vertus domestiques et guerrières, sociales et chrétiennes. J'aimerais que quiconque a des terres, s'il le peut, habitât ses terres, les cultivât on les fît cultiver sous

ses yeux, se plût à la campagne, se passionnât pour l'agriculture, fût des sociétés agricoles, des comices et des concours agricoles, s'occupât à parquer, élever des bestiaux, améliorer les races, les méthodes, les outils, les machines, et provoquât ainsi, par ses exemples et tous les moyens d'influence en son pouvoir, les progrès d'un art qui intéresse à un si haut degré la prospérité d'un pays.

La thèse que je soutiens formellement, mon cher ami, vous le voyez, c'est que l'agriculture, pour les hommes les mieux nés et les plus cultivés, pourrait être, non pas seulement une occupation des loisirs, mais une carrière noble, féconde, rémunératrice, et j'ajoute tout à fait libérale et scientifique.

Noble, je l'ai assez démontré; féconde, rémunératrice, c'est ce que le simple bon sens conçoit sans peine, et ce que les hommes spéciaux qui s'occupent aujourd'hui en France, avec intelligence et dévoûment, du progrès agricole, ont démontré péremptoirement, et pour ainsi dire mathématiquement; pourvu, bien entendu, qu'on soit un véritable agriculteur, et qu'on ait l'aptitude, les connaissances, et surtout l'application nécessaire pour tirer de la terre ce que la terre peut donner. Je ne veux pas entrer dans tous les détails de cette grande et intéressante question; mais j'ai ici sous les yeux des pages où M. Pépin Lehalleur, entrant, comme il convient, dans tous les détails techniques et pratiques, prouve avec évidence, par les faits mêmes, et par des faits irrécusables, que « le capital et le « talent peuvent amener la grande culture à produire à « plus bas prix que la petite culture la viande, le blé, la « laine, les plantes industrielles, c'est-à-dire l'huile à brû- « ler, le sucre, l'alcool, ces articles de grosse consomma- « tion, et conduisent peu à peu la petite culture à créer « plus particulièrement des produits exigeant plus de tra- « vail que de capital, tels que ceux de la vigne et de l'oli-

« vier pour les contrées méridionales, et pour tous les « climats ceux de la culture maraîchère; » où il prouve que pour le blé en particulier, « la grande culture est mieux « placée que la petite culture pour obtenir l'abaissement « du prix de revient, but du progrès agricole. » Voilà ce que l'expérience démontre, et il n'y a plus à contester de telles vérités.

Si quelqu'un maintenant me disait : « Mais prenez garde! par trop de zèle, vous dépassez vous-même le but. L'agriculture est une chose qu'on ne peut pas faire à demi. Pour y réussir, il faut s'y donner tout entier. Rien n'absorbe davantage. Que deviendront alors les travaux d'esprit et la culture de l'intelligence? L'agriculture tuera l'étude. »

Eh bien! lors même que cela, pour quelques-uns, devrait être, je ne crains pas de le dire : il n'y a pas à hésiter entre un agriculteur et un oisif. Quand un homme ne ferait toute sa vie que de l'agriculture, il aurait employé honorablement et utilement sa vie pour lui et pour les autres.

Mais rien n'est plus contraire à la vérité des choses que de considérer un homme qui s'occupe d'agriculture, comme fatalement exclu de l'étude et des jouissances intellectuelles. Quels que soient les labeurs plus grands que l'agriculture impose à certaines époques, ils n'absorbent pas tellement les loisirs dans tout le cours d'une année, qu'il n'en reste encore pour se délasser de la surveillance, ou même du travail personnel, par quelques études attachantes. Et cela est si vrai que, parmi les hommes mêmes dont je recommande les œuvres littéraires, il en est, M. de Falloux, par exemple, qui s'occupent beaucoup d'agriculture, obtiennent des prix, des médailles, dans les concours, et par là s'honorent aux yeux de la France, comme ils se sont honorés dans d'autres luttes, sur un autre théâtre.

D'ailleurs, il est un moyen bien simple, et même tout à fait nécessaire, de mêler l'étude à l'agriculture : c'est de faire de l'agriculture une étude ; car elle est elle-même, tous les grands agriculteurs le savent, une science très-vaste : mille études accessoires s'y rattachent, l'étude des terrains, l'étude des plantes et des arbres, l'étude des races animales ; l'étude des produits et du prix des denrées ; et aussi des études de commerce, de statistique, même de législation et de finances, même des études morales ; en un mot, bien que l'agriculture soit avant tout une science pratique, et qu'il y ait quelquefois un danger à être en agriculture un homme de théorie, il n'en est pas moins vrai qu'il faut beaucoup savoir et beaucoup étudier pour être un agriculteur entendu et faisant autorité. J'en connais, j'en pourrais citer ici, qui, sans rien négliger des détails d'une très-vaste exploitation, prennent aussi l'agriculture par son côté scientifique, et ne craignent même pas de faire de longs voyages pour étudier et comparer les terrains, les méthodes, les résultats : c'est là assurément une manière libérale de faire de l'agriculture.

On peut même dire aujourd'hui que le progrès des sciences physiques et mathématiques, qui a transformé l'industrie, pousse aussi, et nécessairement, l'agriculture dans une voie scientifique.

De même que les sciences s'appliquent à l'industrie et la fécondent merveilleusement, de même elles s'appliquent à l'agriculture, et sollicitent par conséquent l'agriculteur. Oui, l'enseignement des sciences présentent à l'agriculteur les plus précieuses ressources, car presque toutes ont de nombreuses applications à l'art agricole. C'est ce que l'auteur de la brochure que j'ai déjà citée démontre également, avec détail et autorité, dans une page que je veux placer tout entière sous les yeux de mes lecteurs. Il y a ici une telle pénétration et expérience des choses, et un tel encou-

ragement aux travaux scientifiques et agricoles, qu'on ne m'en saura pas mauvais gré.

« Lorsqu'il s'agira d'arrêter le plan, la coupe et l'éléva-
« tion des constructions rurales qui seront le centre de
« l'exploitation, le tracé des routes appelées à faciliter
« le transport des engrais, la rentrée des récoltes, le plan
« des améliorations foncières, telles que drainages et irri-
« gations; lorsqu'il s'agira de les mettre à exécution dans
« les meilleures conditions de durée et de dépenses, ne
« sera-t-il pas très-utile à l'agriculteur d'être familiarisé
« avec les connaissances de l'*ingénieur?*

« Lorsqu'il s'agira d'analyser les sols et les sous-sols
« d'un domaine, ainsi que les eaux qui, en y circulant, con-
« tribuent à l'alimentation des plantes, lorsqu'en raison de
« ces analyses, il s'agira d'adopter le meilleur mode d'a-
« mendement, de choisir et d'acheter souvent des engrais
« commerciaux d'une nature et d'un richesse déterminée,
« les notions du *physicien* et du *chimiste* ne seront-elles
« pas profitables à l'agriculteur?

« Lorsqu'il devra acquérir les instruments destinés à fa-
« çonner son sol, soit argileux, soit calcaire; à répartir à
« moins de frais et uniformément les semences; à sarcler
« les plantes, à les couper, à en extraire les graines, à
« les concasser; à hacher les pailles, à couper les racines,
« à les distiller, etc., les connaissances du *mécanicien* ne
« lui seront-elles pas d'un grand secours?

« Lorsqu'il devra suivre pas à pas la marche profitable
« ou onéreuse de ses diverses spéculations, soit végétales,
« soit animales, les connaissances du *comptable* ne lui de-
« vront-elles pas être au moins aussi indispensables qu'elles
« le sont au grand industriel?

« Certes, personne ne saurait contredire de semblables
« assertions. Mais, à ces notions déjà étendues, l'agricul-
« teur progressif devra allier les connaissances qui consti-

« tuent l'*économie rurale*, c'est-à-dire la science de l'orga-
« nisation du travail agricole, fondée sur un bon choix de
« spéculations en harmonie avec le climat, la nature du sol,
« son degré de fertilité, *les débouchés*, *les routes et les bras*
« *disponibles*, et enfin sur une connaissance approfondie
« des lois qui assureront leur succès à l'aide des façons
« culturales bien faites en temps opportun, et d'un aména-
« gement bien étudié des *assolements*. »

Certes, après ces démonstrations, M. Pépin Lehalleur avait bien le droit de conclure par ces belles paroles, qui élèvent la question à son vrai et grand point de vue :

« Au degré d'instruction que devra posséder l'agriculteur
« progressif, tout le monde reconnaîtra que de métier
« qu'il est encore trop souvent aujourd'hui, l'art agricole
« perfectionné devient la plus noble des carrières, peut
« offrir à l'homme instruit le théâtre le plus élevé des con-
« naissances humaines, la plus noble et la plus indépen-
« dante des positions sociales, et rend à l'agriculture la
« première place, qu'elle doit occuper dans la position ma-
« térielle. »

En soutenant donc que l'agriculture offre aux hommes riches et instruits une carrière, et la plus féconde, et la plus indépendante des carrières, et non pas seulement une occupation secondaire, propre à utiliser simplement leurs loisirs; et en ajoutant que l'agriculture peut et doit s'allier aux études, et que c'est là aussi une carrière libérale et scientifique, je ne crains qu'une chose, non pas d'être dans l'erreur, mais de n'avoir que trop raison, et d'ouvrir là des perspectives qui feront reculer les faibles courages. Mais non, j'ai meilleure espérance de ceux à qui je m'adresse.

Et d'ailleurs, dirai-je aux riches capitalistes ou aux riches propriétaires, qui ne voudront ni prendre pour eux cette carrière, ni la destiner à leurs fils, et les préparer en con-

séquence, par les études indispensables : sans vous dévouer entièrement à cette grande et noble occupation, ne pourriez-vous pas choisir telle ou telle branche de l'industrie agricole, et l'étudier, et vous y livrer tout à la fois comme à un délassement intellectuel plein de charme, et à une occupation qui ne serait peut-être pas sans profit?

IV

Une des branches de l'industrie agricole que je conseillerais le plus volontiers à ceux dont je parle ici, et qui peut les occuper agréablement sans les absorber entièrement, c'est l'arboriculture. Le bon aménagement du jardin potager et surtout du jardin fruitier, la taille et la conduite des arbres à fruit de diverses natures, offrent des avantages immédiats, et initient en même temps aux grands problèmes agricoles qui réclament des études plus étendues et un dévoûment plus complet, et à cette admirable économie des lois providentielles de la végétation, si merveilleuse à étudier de près.

Une branche plus importante encore et non moins attrayante de l'agriculture, c'est certainement la sylviculture. Les bois, qui constituent encore une portion si considérable du patrimoine des familles anciennes et riches, sont en général trop négligés : on s'imagine qu'il suffit de les laisser croître comme ils veulent, et de toucher le prix de leur vente. Rien de plus faux : les bois demandent à être gouvernés, soignés, perfectionnés, *élevés* tout comme les autres produits de la nature végétale ou animale. Depuis quelques années, la science forestière a fait de grands progrès en France; mais ces progrès sont encore trop restreints, par suite de la nonchalance d'une foule de propriétaires forestiers. Je ne saurais assez recommander à ceux qui ont confiance en moi les *Annales forestières*, recueil mensuel destiné à propager, sous une forme quelquefois un peu

trop savante, la théorie et la pratique de l'administration des forêts. La diminution progressive du sol forestier de la France, par suite des aliénations si déplorablement fréquentes des bois de l'Etat, donnerait une valeur chaque jour plus considérable aux bois que les pères de famille prévoyants auront su conserver en sacrifiant les jouissances du présent au profit de l'avenir. Tout propriétaire de forêt devrait, selon moi, s'agréger à la *Société forestière* dont le recueil que je viens de citer est l'organe : il s'assurerait ainsi, moyennan une cotisation minime, des conseils utiles, et le concours de gens intéressés à la défense et au progrès de la propriété forestière.

Outre le soin de gérer et d'améliorer les forêts existantes, il y a celui d'en créer de nouvelles : c'est à quoi peuvent et doivent travailler les propriétaires qui ont des bruyères, des friches, des landes, ou même de mauvaises terres, dont les récoltes, maigres et chétives, ne valent pas le labour ni le fumier qu'on leur prodigue. En semant, en plantant des arbres conifères sur ces terrains ingrats, ils sont à peu près assurés d'augmenter leur patrimoine, et de se procurer en même temps des jouissances aussi légitimes que naturelles. Je connais un grand orateur qui, éloigné un moment de la vie publique, a cherché une distraction en plaçant près d'un million de pins et de sapins, dans le Morvan, sur des terres où ne poussaient que des bruyères. Je suis heureux de nommer après M. de Montalembert un de mes diocésains, M. de Laage, qui a fait dans la Sologne le même essai, avec la même intelligence. Ils ne s'en sont pas mal trouvés ni l'un ni l'autre, sous aucun rapport. Rappelez-vous le vers de La Fontaine :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage !

Et aussi la coupe des bois, lorsque le temps en viendra.

Je puis citer également M. le comte Amédée Des Cars.

auteur d'un fort intéressant traité sur l'*Elagage des arbres* (Paris, 1865, chez Rotschild, éditeur), très-élégant petit volume, orné de charmantes gravures.

V

Je ne veux pas, mon ami, m'étendre davantage sur ce grand et intéressant sujet ; ce que j'ai dit suffit pour appuyer mes conclusions, que je répète en terminant :

1° L'agriculture, par son origine, par sa nécessité, par ses bienfaits, par son influence moralisatrice sur les populations, doit être tenue en haute et universelle estime en tout pays ; et même, pour emprunter ici la pensée et le langage d'un de nos vieux écrivains : « Le fruit de l'agriculture « étant commun et salutaire à toutes sortes de personnes, « aussi de tous hommes cette belle science doit estre en- « tendue. » (OLIVIER DE SERRES).

2° L'agriculture est une carrière, noble, féconde, rémunératrice, libérale et scientifique, digne de tenter les grands propriétaires, les grands capitalistes, les héritiers des grands noms, et, je l'ajouterai, les pères de familles nombreuses.

Le père d'une nombreuse famille, et, par suite, aisée plutôt que riche, s'il se décide à suivre la carrière agricole, s'en trouvera bien, pour sa famille et pour lui-même, pourvu qu'il s'y livre avec l'assiduité et le dévoûment qu'exige l'agriculture, pour être convenablement rémunératrice. Et voici comment j'entends la chose. Il préparerait son fils aîné à suivre cette même voie, et il assurerait ainsi l'avenir de son entreprise agricole ; car toute entreprise de cette nature comporte un certain nombre d'années pour sa complète réalisation, nombre d'années variable, bien entendu, selon la nature des améliorations foncières réclamées par le domaine, et aussi selon la puissance des ressources financières disponibles. — Le père de famille, après avoir formé

son fils aîné, et l'avoir mis en possession d'une carrière honorable, retrouverait ensuite plus de liberté. Pendant l'éducation de ce jeune homme, il devrait, les premières années, lui laisser assez de loisir pour toutes les études littéraires, artistiques et scientifiques qui constituent une éducation libérale ; il pourrait même lui laisser compléter cette éducation par d'utiles voyages ; et plus tard, le fils, devenu capable de remplacer son père, lui rendra la liberté de temps et d'esprit nécessaire pour ses autres devoirs de père de famille, et pour ses propres études.

3° Je répète que, quand même on ne ferait pas de l'agriculture sa carrière, ce serait encore un agréable et utile emploi de ses loisirs que de se livrer à une des branches de l'industrie agricole, et aux études qui s'y rattachent.

4° Au moins, ajouterai-je, quand on est grand propriétaire, devrait-on s'appliquer à devenir assez entendu en agriculture pour surveiller soi-même la culture de ses domaines, et donner à toute l'exploitation ce coup d'œil du maître que rien ne remplace, et sans lequel tout languit plus ou moins. C'est vraiment grande pitié que de s'en rapporter uniquement et aveuglément à un régisseur payé. « Dans le travail salarié, » dit avec grande raison M. Gossin, auteur d'un excellent ouvrage que j'indiquerai plus bas, « on obtient plus facilement des efforts soutenus que de la « vigilance et de l'attention. La surveillance est donc tout à « fait nécessaire. En agriculture, la surveillance qu'il faut « exercer est de tous les instants. » Et M. Gossin cite à l'appui de ses paroles ce mot de Xénophon : « Un roi avait acheté « un excellent cheval. Voulant lui donner au plus tôt de « l'embonpoint, il demande à un habile connaisseur ce « qu'il fallait pour cela. *L'œil du maître,* répondit cet « homme. Ceci, ajoute Xénophon, s'applique à tout. Avec « l'œil du maître, tout s'embellit, tout prospère. » C'est grande pitié, au contraire, selon un autre ancien, quand

l'œil du maître n'est pas là, et ne peut même pas y être. « Le champ se trouve mal, dit encore Columelle, quand ce « n'est pas le maître qui apprend au serviteur ce qu'il faut « faire, mais quand c'est le serviteur qui l'apprend au « maître. »

L'œil du maître, c'est donc le moins qu'on puisse demander aux grands propriétaires du sol et des riches domaines.

Je ne demande pas qu'on mette soi-même la main à la bêche ou à la charrue, et qu'on travaille huit heures par jour, en sarreau et en sabots, dans un champ ; mais ce que je demande expressément à tout riche propriétaire, c'est de se connaître en agriculture, et pour cela, de s'en occuper sérieusement; c'est de savoir diriger, surveiller, encourager ses travailleurs; c'est enfin, pour faire de l'agriculture au point de vue élevé qu'elle comporte, de s'occuper aussi quelquefois des études qui se rattachent à cet art, lequel peut et doit être aussi une science, et par là il aura cultivé son esprit, son âme, en cultivant ses terres. Qui ne peut faire cela ?

Maintenant, quant aux ouvrages qui se pourraient consulter sur l'agriculture, sans suivre la science agricole dans tous ses détails et dans toutes ses branches, je me bornerai à indiquer les livres suivants :

1° Le *Traité des colonies agricoles.*

2° Le *Dictionnaire général de l'Agriculture.*

3° Le *Calendrier du Cultivateur.*

4° Le *Manuel du bon Fermier.*

5° L'*Economie rurale en Angleterre et en Ecosse*, par M. de Lavergne.

6° L'*Economie rurale en France depuis* 1789, par le même.

7° L'*Agriculture française*, — *principes d'agriculture appliqués aux diverses parties de la France*, — par M. Louis

Gossin, ouvrage d'un vif intérêt, et admirablement imprimé et illustré.

Ces divers ouvrages se trouvent à la librairie agricole, rue Jacob, 26, à Paris.

VINGT-TROISIÈME LETTRE

Nécessité d'étudier la religion.

J'arrive enfin, mon cher ami, et c'est par là que je terminerai notre longue correspondance, j'arrive aujourd'hui à un sujet que depuis longtemps déjà j'avais hâte d'aborder avec vous : je veux parler de l'étude de la religion.

Le chancelier d'Aguesseau, dont j'invoque si souvent l'autorité dans ces lettres, après avoir exposé à son fils les raisons d'étudier encore après les premières études, mettait en première ligne, dans le plan qu'il lui traçait pour les études de toute sa vie, l'étude de la religion. « Je commen-« cerai, dit-il, par ce qui regarde la Religion, dont l'étude « doit être le *fondement*, le *motif*, et la *règle* de toutes les « autres. »

Je ne sais si, dans les régions élevées de la société, s'est aujourd'hui pleinement conservée l'antique gravité des mœurs, si une certaine légèreté, inconnue autrefois, ne se rencontre pas trop souvent de nos jours même chez les juges de la terre ; j'aime à penser toutefois que les paroles d'un magistrat tel que d'Aguesseau gardent encore leur autorité.

Pour moi, si je termine mes conseils par où d'Aguesseau commençait les siens, ce n'est pas que je n'attache, autant et plus encore que ce grand magistrat, une souveraine

importance pour les hommes du monde à l'étude de la religion, surtout dans les temps de matérialisme et d'indifférence où nous sommes. J'entends au contraire que nulle étude n'est plus belle, et en même temps plus nécessaire à notre époque, et qu'il y a ici pour tous une particulière et pressante obligation de combler les lacunes de la première éducation sur ce point, lacunes souvent si profondes, même quand cette éducation a été chrétienne.

Je dirai donc, même à ceux qui n'auraient pas assez de temps ni de goût pour les diverses études dont j'ai parlé précédemment, je leur dirai : « Quant à celle-ci, quant à l'étude de la religion, elle vous est nécessaire; dussiez-vous négliger toutes les autres, celle-là, vous ne la pouvez pas négliger; et n'en fissiez-vous pas d'autre, cette seule étude-là peut les suppléer toutes, dans une certaine mesure, car en réalité, elle les contient. »

La littérature, la philosophie, l'histoire, en effet, et la plus riche littérature, la plus haute philosophie, l'histoire du plus grand intérêt, sont incluses dans l'étude de la religion. Oui, étudier sa religion, avec les grands esprits qui ont traité de la religion, tels que Pascal, Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, et d'autres encore, avec la sainte Écriture surtout, c'est s'ouvrir les plus grands horizons ; c'est appliquer sa pensée aux questions les plus belles et les plus hautes.

Cette seule étude pourrait occuper un homme toute sa vie ; elle pourrait au moins remplir, et de la manière la plus agréable et la plus utile, les heures de loisir : faite avec suite, elle suffirait pour donner à un esprit la culture et la valeur la plus élevée.

En tout cas, il s'agit ici non plus d'un simple conseil, qu'on peut accepter ou non, sauf à subir les conséquences de son refus : il s'agit d'un devoir. Car qui ne sent que l'étude de la Religion pour elle-même « est nécessaire, « comme disait d'Aguesseau, à tout homme qui veut avoir

« une foi éclairée, et rendre à Dieu ce culte spirituel, cet « hommage de l'être raisonnable à son auteur, qui est le « premier et le principal devoir des créatures intelli- « gentes? »

La religion, en effet, est la première des choses ici-bas, la plus haute comme la plus importante : son objet est non-seulement le plus élevé et le plus grand de tous; mais il n'en est aucun sur lequel il soit plus indispensable à tout homme d'être fixé. « Notre premier intérêt et notre premier « devoir, dit Pascal, est de nous éclairer sur ce sujet, d'où « dépend toute notre conduite... Toutes nos actions et nos « pensées doivent prendre des routes si différentes, selon « qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est « impossible de faire une démarche avec sens et jugement, « qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre « dernier objet. »

Cependant, où en est-on, généralement, à cet égard?

S'il y a une chose qui parfois me contriste profondément, et m'alarme pour l'avenir religieux de ce pays et le salut éternel des âmes, c'est de voir le peu qu'on sait et le peu qu'on fait pour savoir sa religion ; c'est de voir tant de chrétiens même ne pas comprendre assez ni l'intérêt de premier ordre d'une étude comme celle de la religion, ni la rigoureuse obligation que nous imposent sur ce point capital le malheur des temps et les luttes présentes.

Je ne craindrai pas de le dire pour l'avoir expérimenté trop souvent : il y a, aujourd'hui, parmi nous, en matière de religion, une ignorance déplorable. Combien de fois n'ai-je pas rencontré, pour ma part, même chez des hommes très-instruits d'ailleurs, même chez des personnes chrétiennes et pratiquantes, de véritables profondeurs d'ignorance à cet endroit!

On ignore souvent tout de sa religion : on ne sait rien ou presque rien de ses enseignements quelquefois les plus

essentiels, rien de sa constitution, de sa liturgie, de ses preuves, rien de ses droits, de son action dans le monde, presque rien de ses origines, de son histoire, de l'histoire même de Jésus-Christ; on ne comprend pas ses intérêts les plus évidents; on est incapable de les servir et de les défendre. Et s'il y a une chose qui paraisse superflue à beaucoup de gens irréfléchis, et dont la pensée ne leur vienne jamais, c'est de faire quelque effort pour sortir de cette ignorance et s'instruire sérieusement du christianisme.

Je le demande : que peut devenir une génération chrétienne qui en est là? Ma conviction profonde est que là se trouve, pour les âmes et pour l'Église, une cause incalculable de faiblesse.

Voilà pourquoi nous voyons tant de chrétiens mous, faibles, flottants, et si peu de ces mâles et forts chrétiens, enracinés et fondés dans la foi, comme disait saint Paul; si peu de grandes âmes et de grandes vertus.

Il n'y a que la foi à l'état de lumière et de flamme qui puisse faire des âmes énergiques et vaillantes, comme il en faudrait aujourd'hui.

Plus la foi est éclairée, plus la pratique est ferme : mais avec l'ignorance de la religion, la foi elle-même languit et s'en va, comme un feu qui ne jette plus que de faibles étincelles, et s'éteint faute d'aliment.

Il faut absolument fortifier, nourrir notre foi, si nous voulons qu'elle se soutienne et nous soutienne nous-mêmes dans la vie. Il faut plus, aujourd'hui surtout, il faut la défendre, car de toutes parts elle est attaquée, et celui qui ignore sa religion est assurément peu propre à résister aux attaques dirigées contre elle.

Je dirai ici ma pensée dans toute sa rudesse : l'ignorance volontaire du christianisme, dans un homme qui professe le christianisme, est tout simplement absurde. Et qu'on ne me parle pas de la foi du charbonnier. Cette foi du char-

bonnier ne suffit pas au charbonnier lui-même ; il faut, lui aussi, qu'il connaisse, autant qu'il le pourra, sa religion, et par conséquent qu'il s'instruise autant que cela dépend de lui. La religion ne veut l'ignorance et l'aveuglement pour personne. Et vous, qui n'êtes pas charbonnier, qui avez l'esprit ouvert, cultivé, appliqué à tout le reste, mais jamais à la religion, il est évident que vous ne faites pas votre devoir.

Chose étrange! ce sont précisément ceux qui nous reprochent cette foi du charbonnier, et qui accusent nos croyances d'être aveugles, ce sont eux que nous ne pouvons décider à étudier la religion et à s'éclairer. Eh bien, non, nous ne l'entendons pas ainsi. Nous entendons que la foi soit instruite, et nullement qu'elle soit ignorante. Même ce qu'on ne comprend pas dans la religion, il faut savoir pourquoi on le croit; il faut en entendre tout ce qu'on peut en entendre, et cela est immense et admirable. Penser que tout dans la religion soit ténèbres et obscurités, et qu'on ne puisse rien voir dans la lumière des vérités révélées, est vraiment trop ridicule.

Et, je l'ajoute, se complaire dans les ténèbres, non de la religion, mais de son ignorance, par pure paresse d'esprit, ou par mollesse de volonté, est aussi coupable que malheureux. C'est se priver de tout ce qu'il y a de plus consolant et de plus fortifiant dans la religion. Tous ces biens si précieux du croyant, le calme profond de l'âme, la sécurité dans la foi, la joie de ces grandes admirations que donnent les choses de Dieu, le bonheur de posséder la vérité, et de se sentir ici-bas en pleine lumière, d'avoir, ce que si peu d'hommes ont en ce monde, une vie digne, gouvernée par des convictions et non par des habitudes, une vie sûre d'elle-même et de sa voie, voilà ce qu'ignoreront à jamais les hommes qui, sous prétexte de la foi du charbonnier, n'ont de la religion que l'écorce, et ne cherchent pas à la pénétrer par une connaissance approfondie.

Car enfin, il le faut aussi bien entendre, il en est de la religion comme de toutes choses : pour la bien savoir, il faut l'étudier. Je n'ignore pas qu'on l'enseigne dans les catéchismes et dans les chaires ; mais, de ces deux enseignements, l'un est nécessairement très-élémentaire, trop fugitif, l'autre malheureusement trop peu suivi et trop incomplet, pour donner toutes les lumières nécessaires et suffire pleinement dans le siècle où nous sommes.

Sans doute, un homme du monde ne peut embrasser dans toute son étendue l'étude de la Religion, et en faire sa spécialité comme le prêtre ; aussi n'est-ce point là ce que je propose : mais il y a dans les études qui se rapportent à la Religion des points absolument essentiels, dont l'ignorance laissera toujours dans l'intelligence et dans la vie une lacune lamentable, et qui sollicitent, certes, à autant de titres que toute autre étude profane, au moins ces longues heures dont les hommes du monde ne savent que faire.

Mais ce n'est pas seulement aux chrétiens qui ne veulent pas être frivoles, et qui ont pour leur âme et pour leur foi le respect qui leur est dû, que j'estime nécessaire l'étude sérieuse de la Religion ; c'est à ceux aussi dont la foi aurait pu être ébranlée, ou qui n'auraient pas le bonheur d'être croyants.

A ceux-là je demanderai nettement si les questions religieuses sont des questions absolument indifférentes ou d'oiseuses spéculations qu'on peut négliger à son gré ; je leur demanderai même s'il est digne d'un homme sérieux de professer l'insouciance sur des choses graves entre toutes assurément, et qui impliquent les premiers et plus grands devoirs de la vie humaine. Non, non, comme disait autrefois Pascal, « il faut faire une extrême différence de « ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'instruire, « à ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y

« penser.... Ceux-ci, ajoutait Pascal, ont perdu tout sen-
« timent. »

Et cependant, où en est-on sur ces études? On dit quelquefois : « Mais j'ai des idées arrêtées sur tout cela. » Je dirais, moi, avec plus de raison, et j'aurais pour le dire des expériences qui m'ont plus d'une fois stupéfait. « Non, vous n'avez sur ces choses que des ignorances arrêtées, dans lesquelles vous vous cantonnez obstinément, et vivez, les yeux fermés, aveugles volontaires et par conséquent coupables! Car à quelle époque de votre vie vous êtes-vous sérieusement occupé de religion? Quand se sont formées en vous ces idées sur lesquelles vous avez décidé de ne plus revenir? Quel vent d'opinion soufflait alors, et emportait votre jeunesse? Quelle part de vos jours avez-vous donnée à ces graves études, que les plus grands génies n'ont pas épuisées, après y avoir consacré leur vie entière? Quel livre avez-vous lu, non avec un parti pris de scepticisme, mais avec l'honnête et sérieuse bonne foi d'un homme qui veut connaître la vérité, et l'embrasser, si elle se montre? Et vous dites : « J'ai vu le fond de ces choses, je connais toute cette théologie, toute cette apologétique, toute cette histoire, » quand vous ne connaissez pas même quelquefois le seul énoncé de nos dogmes, ni les plus simples termes des questions religieuses, quand, pour dissiper vos doutes, il suffirait souvent de bien poser les questions; et vous, homme sincère, homme grave, vous en restez là, avec quelques lambeaux d'histoire altérée, avec quelques débris de sophistique vieillie; vous en restez là, attardé dans des objections misérables, mille et mille fois réfutées; vous en restez là, sur la plus capitale des questions, qui importe à votre âme et à votre salut éternel! Je n'ai ici qu'un mot à redire : « Non, cela n'est pas digne de vous. »

C'est ce que Pascal appelle « le repos de l'ignorance; » et il l'a combattu avant moi dans un langage d'une beauté,

d'une raison, et d'une énergie souveraine. « L'immortalité « de l'âme, dit-il, est une chose qui nous importe si fort, « qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu « tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce « qui en est.

« . . . Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux « qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regar- « dent comme le dernier des malheurs, et qui, n'épargnant « rien pour en sortir, font de cette recherche leur princi- « pale et leur plus sérieuse occupation ; mais quant à ceux « qui ne s'en mettent pas en peine, cette négligence en une « affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur « tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit ; elle m'étonne « et m'épouvante. C'est un monstre pour moi. Je ne dis pas « ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. J'en- « tends au contraire qu'on doit avoir ce sentiment par un « principe d'intérêt humain et par un intérêt d'amour- « propre. » Puis, après ces pages admirables où ce grand esprit pousse à bout l'indifférence en matière de religion, il conclut par ces paroles : « Rien n'accuse davantage une « extrême faiblesse d'esprit que de ne pas connaître quel « est le malheur d'un homme sans Dieu ; rien ne marque « davantage une mauvaise disposition du cœur que de ne « pas souhaiter la vérité des promesses éternelles ; rien « n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. Qu'ils « laissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés « pour en être véritablement capables ; qu'ils soient au « moins honnêtes gens s'ils ne peuvent être chrétiens, et « qu'ils reconnaissent enfin qu'il n'y a que deux sortes « de personnes qu'on puisse appeler véritablement raison- « nables : ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur parce « qu'ils le connaissent, ou ceux qui le cherchent de tout « leur cœur parce qu'ils ne le connaissent pas. »

L'étude de la religion, d'ailleurs, et c'est ce que Pascal

démontre encore admirablement, ne le cède en intérêt à aucune étude profane quelconque. Dans l'immense variété des sujets qu'elle embrasse, elle touche à toutes les autres études par leurs points les plus élevés. Eloquence, poésie, philosophie, histoire, arts, sciences, on rencontre tout cela dans une étude un peu étendue de la religion. La vérité est que cette fille du ciel n'est étrangère à rien de ce qui intéresse l'homme ; et de même que toutes les avenues de la pensée, quand on les suit jusqu'au bout, vont jusqu'à Dieu, de même toute étude, poussée un peu loin, a son heure de rencontre avec la religion : mais pour étudier avec quelque profondeur les différentes branches du savoir humain dans leurs applications à la religion, de justes et saines idées sur la religion sont nécessaires. Et voilà pourquoi rien n'égale, à tous les points de vue, l'intérêt des études religieuses.

Je sais bien, mon cher ami, que vous, personnellement, vous n'avez pas besoin d'être pressé sur ce point important de la religion. Vous vous en occupez grâce à Dieu. Néanmoins, peut-être vous-même n'essayez-vous pas encore ici tout ce que vous pourriez, et avez-vous plus d'efforts à faire, et d'utiles progrès à réaliser. Mais je crains que beaucoup de vos amis ne se laissent aller sur ce point à une négligence, funeste, dont je serais heureux de leur avoir fait comprendre par cette lettre le malheur et le péril.

Et maintenant en quoi consistent précisément les études religieuses que je vous conseille? « Deux choses peuvent « être entendues sous ce nom. La première est l'étude des « preuves de la vérité de la religion chrétienne ; la seconde « est l'étude de la doctrine qu'elle enseigne, et qui est, ou « l'objet de notre foi, ou la règle de notre conduite. » Voilà comment d'Aguesseau entendait l'étude de la Religion pour un jeune homme destiné à vivre dans le monde, pour son fils. Il y ajoutait comme complément indispensable l'étude

de l'histoire ecclésiastique, et celle de l'Ecriture sainte. Je passerai en revue avec vous, si vous le voulez bien, ces quatre sortes d'études.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE

Étude des dogmes chrétiens.

MON CHER AMI,

Cette grande étude de la religion se partage donc en diverses sortes d'études : j'entrerai aujourd'hui dans le détail pratique, et je commencerai par l'étude des dogmes chrétiens.

« Pour ce qui est de l'étude de la doctrine que la religion « nous enseigne, disait d'Aguesseau, et qui est l'objet de « notre foi ou la règle de notre conduite, C'EST L'ÉTUDE DE « TOUTE NOTRE VIE, mon cher fils. » D'Aguesseau avait raison : cette étude est fondamentale et inépuisable.

Cette étude est fondamentale : ce sont les dogmes de la religion qui portent pour ainsi dire tout l'édifice du Christianisme; c'est d'eux que découle, dans toute sa pureté et sa sublimité, avec ses applications si nombreuses et si élevées, la morale chrétienne, et aussi toute sa liturgie et le culte sacré. Il est donc nécessaire de bien connaître les dogmes, non-seulement dans leur énoncé doctrinal, dans leur formule précise, mais encore dans leur enchaînement harmonique et leur sens profond, pour avoir de sa religion une connaissance, une entente véritable.

C'est là évidemment la première chose à étudier dans la religion, les dogmes. C'est le fond, c'est le terrain solide

sur lequel un vrai chrétien doit tout d'abord s'établir. Bien posé là, sa foi demeure ferme, éclairée, inébranlable.

Cette étude est d'ailleurs singulièrement attachante.

Que sont en effet les dogmes du christianisme? Ils ont pour objet les plus grandes questions, les vérités les plus hautes, et sur ces questions capitales ils nous apportent, par l'Evangile, la parole de Dieu même, c'est-à-dire la sagesse divine communiquée à la raison humaine. Qui ne voit dès lors quelles profondeurs ils doivent renfermer, et quelles perspectives ils ouvrent à nos méditations et à nos études?

Il faut ajouter que c'est le propre des dogmes chrétiens, de présenter une lumière simple et accessible à toutes les intelligences, et de contenir aussi des clartés supérieures, où les plus grands esprits peuvent à leur aise se plonger.

Ils renferment des solutions à tous les grands problèmes philosophiques : domaine immense, on le sait; mais, de plus, ils nous transportent dans un monde plus grand, plus vaste encore, dans le monde surnaturel, qui achève et couronne le monde de la nature, en conservant avec lui une merveilleuse harmonie.

Ils nous révèlent Dieu : le Dieu de la raison, dont ils affirment avec netteté et précision les grands attributs; et le Dieu de la foi, le Dieu de la Trinité, avec les merveilles de son être éternel, que la raison toute seule n'aurait pu découvrir, mais qui, une fois révélées, jettent sur les idées rationnelles elles-mêmes de nouvelles et splendides lumières ; le Dieu de l'Incarnation et de la Rédemption, avec les prodigieuses conséquences qui découlent de ces grands mystères.

Ils nous révèlent Dieu et ses œuvres : non pas seulement la création, dogme que l'ancienne philosophie n'avait pas soupçonné, et qui éclaire toute la science, mais aussi les profondes pensées de Dieu dans le gouvernement moral

du monde, pour la Rédemption et le Salut final de l'humanité.

Ils nous révèlent aussi l'homme, et à des profondeurs où la raison toute seule n'avait pas pénétré : son origine, sa nature, sa fin, et les moyens d'arriver à cette fin. Ici encore de nouveaux horizons se découvrent, toute une morale surnaturelle apparaît, en rapports étonnants avec les lois morales et physiques qui régissent l'humanité et qui sont du domaine de la science ; car le monde de la nature et le monde surnaturel n'ont qu'un seul et même auteur qui est Dieu, et il a marqué toutes ses œuvres de son empreinte; en sorte qu'une admirable unité se révèle au fond de l'œuvre de Dieu tout entière, dont le Christianisme est pour ainsi dire le faîte et le couronnement. Mais pour retrouver et reconnaître cette unité, il faut évidemment avoir fait une étude sérieuse des dogmes du christianisme; quelques notions vagues et superficielles, comme celles dont on se contente et sur lesquelles on vit trop généralement dans le monde, ne suffisent pas.

M. de Maistre était bien dans ces pensées, lorsqu'il écrivait : « Il n'y a pas de dogmes dans l'Eglise catholique, il « n'y a pas même d'usage général appartenant à la disci- « pline, qui n'ait ses racines dans les dernières profondeurs « de la nature humaine. Le développement de cette propo- « sition fournirait le sujet d'un ouvrage intéressant. »

Puis M. de Maistre donne de cette harmonie des dogmes chrétiens avec la nature humaine un exemple frappant dans la confession : « Qu'y a-t-il de plus naturel à l'homme, « dit-il, que ce mouvement d'un cœur qui se penche vers « un autre pour y verser un secret? Le malheureux, déchiré « par le remords ou le chagrin, a besoin d'un ami, d'un « confident qui l'écoute, le console, et quelquefois le dirige. « L'estomac qui renferme un poison, et qui entre de lui- « même en convulsion pour le rejeter, est l'image naturelle

« d'un cœur où le crime a versé ses poisons. Il souffre, il « s'agite, il se contracte, jusqu'à ce qu'il ait rencontré l'o- « reille de l'amitié, ou du moins celle de la bienveillance.» Et M. de Maistre fait ensuite l'application de la même théorie à un point de haute discipline, le célibat ecclésiastique, et il en démontre philosophiquement les impérieuses convenances, en même temps qu'il en retrouve la trace dans les traditions antiques de tous les peuples du monde.

Voilà tout à la fois une preuve et un exemple des belles et intéressantes études qui se peuvent faire sur nos dogmes.

On pourrait en citer bien d'autres : l'*économie politique*, par exemple; ne semble-t-il pas au premier abord que cette science n'a rien de commun avec le religion? Cependant, à Malines, dans son beau discours sur le progrès des sciences et de l'industrie, dont j'ai placé déjà sous vos yeux quelques passages, M. Cochin démontrait encore à quel point l'*économie politique* elle-même est d'accord avec les vérités chrétiennes :

« L'économie politique, Messieurs, pouvait à bon droit « inquiéter les chrétiens. Son origine, ses prétentions, son « langage et ses résultats, tout était de nature à nous alar- « mer. Elle prétendait tout réduire en ce monde à l'ordre « matériel... Qu'est-il arrivé, Messieurs? A mesure que l'on « avance dans cette belle étude, au bout du chemin, on « rencontre Dieu. La recherche de la vérité, en tous les « genres, est comme un rendez-vous que Dieu donne secrè- « tement aux hommes, et auquel il ne manque jamais, « quand on l'attend un peu, et qu'on s'y rend de bonne foi.»

Puis M. Cochin entrait dans les détails les plus ingénieux, les plus solides et les plus concluants, et il achevait par ces paroles, qui furent universellement applaudies : « Un auteur « vient d'écrire un catéchisme de l'économie politique; moi, « Messieurs, je me chargerais d'écrire une économie politi- « que du catéchisme.»

Je me complais dans ces citations, mon ami, parce qu'elles prouvent ce que je tiens à bien établir ici, à savoir combien l'étude de nos dogmes est féconde, ainsi que le disait d'Aguesseau, soit qu'on les étudie en eux-mêmes, dans leur admirable enchaînement et dans leurs divines profondeurs, soit qu'on recherche leurs rapports et leurs harmonies avec les grandes lois de la nature, de la société humaine, avec nos diverses sciences.

A ceux donc qui voudraient entreprendre une étude quelque peu approfondie des dogmes chrétiens, j'ose promettre de hautes et délicates jouissances. Les plus grands et plus beaux sujets de méditation sont là. Je ne parle pas seulement de cette nourriture solide pour l'âme, pour la vie chrétienne, qu'on y trouverait avec une douceur égale à sa fécondité : je parle, même au point de vue du simple travail d'esprit, je parle des plaisirs intellectuels que de telles études présentent. Quels que soient les progrès de la pensée philosophique et des sciences historiques, sociales ou naturelles, les dogmes chrétiens ne seront jamais dépassés, et j'affirme que celui qui en connaîtrait les richesses cachées, inépuisables, non-seulement ne resterait pas en arrière de son temps, mais se placerait au contraire à la tête des plus nobles progrès intellectuels. Et j'ose estimer assez les hommes de mon siècle, pour penser que, si une lumineuse et complète exposition de la pure doctrine chrétienne leur était faite, rien ne les jetterait dans une plus vive admiration.

Le futur orateur de Notre-Dame qui, jugeant l'œuvre importante de ses devanciers achevée, et le terrain bien préparé pour lui-même, voudra faire l'expérience de ce que je dis là, et croira pouvoir entrer enfin dans les splendeurs du dogme catholique, s'il est théologien en même temps qu'orateur, pourra rencontrer des magnificences qui raviront ce siècle. Mais il faudra qu'il soit théologien. C'est la théologie

qui introduit au cœur des dogmes, et qui en montre les profondeurs, les lumières et l'harmonie.

L'exposition des dogmes chrétiens est la plus belle et plus éloquente partie des écrits des Pères; mais elle se trouve aussi dans les théologiens et dans les grands sermonnaires. Pour arriver à la pratique, ce que je conseille donc d'abord, et sans hésiter, aux hommes du monde qui voudraient, et sans qu'il leur en coûtât beaucoup, ou plutôt avec un très-grand plaisir d'esprit, pénétrer avec quelque profondeur dans les dogmes chrétiens, dans le vrai génie du christianisme, ce que je leur conseille, ce sont les grands sermonnaires, et parmi eux je ne leur en indique ici que deux, Bordaloue et Bossuet. Bourdaloue : ses *Sermons sur les mystères* sont une admirable théologie à l'usage de tout le monde ; Bourdaloue, on le sait, est un orateur clair, solide, plein de doctrine, pénétrant, profond et élevé, aussi substantiel que le plus fort théologien. Il y a tel de ses discours qui est à lui seul tout un traité de théologie aussi simple que lumineux. — Quant à Bossuet, je conseille ses *Sermons choisis*, où il unit tant de doctrine à tant d'éloquence. Je m'occupe, en ce moment, de faire publier le *Credo* catholique, expliqué par Bossuet. C'est un recueil fait avec le plus grand soin, et dans lequel tout ce que Bossuet a écrit de plus beau sur les dogmes est classé selon les différents articles du symbole. Ce recueil sera, je l'espère, une des plus belles expositions du dogme chrétien à l'usage des hommes du monde. — Je nommerai encore Massillon, écrivain si pénétrant, si harmonieux, si touchant dans ses discours de morale, si ferme et si décisif dans ses trop rares discours dogmatiques [1].

Cette lecture des sermonnaires, faite avec suite, pendant

[1] Lire particulièrement ses deux beaux discours sur la *Divinité de Notre-Seigneur* et sur la *Vérité de la vie future.*

le cours d'une année, selon que les grandes fêtes liturgiques amènent les grands mystères, serait à la fois d'un charme extrême et d'une grande utilité. Je sais des gens du monde, même non chrétiens, qui y trouvent un véritable plaisir intellectuel, une jouissance littéraire. Et de plus, je réponds qu'un homme qui lirait avec soin les trois ou quatre volumes de Bourdaloue ne tarderait pas à savoir à fond sa religion.

Je conseillerais encore volontiers aux hommes instruits et de loisir la lecture des Pères ; non pas tous les Pères, ni leurs ouvrages tout entiers, mais dans leurs œuvres choisies, une lecture régulière et bien ordonnée. Au simple point de vue des lettres, c'est assurément une grande littérature que celle des Pères de l'Église, et ils forment une partie trop considérable du patrimoine intellectuel de l'humanité, pour ne pas mériter l'attention de tout homme qui tient compte des grandes œuvres de l'esprit humain.

M. Villemain a très-bien montré, dans un livre célèbre, tous les trésors d'éloquence renfermés dans cette littérature, et le profond intérêt qu'un esprit élevé y pourrait trouver. A ce point de vue, son ouvrage doit être lu par tout homme du monde qui s'occupe de littérature sérieuse. C'est un seul volume. — Les volumes de M. l'abbé Freppel, que j'ai déjà signalés, sont faits à un point de vue plus doctrinal que l'écrit de M. Villemain, bien que le côté littéraire n'y soit pas négligé. Ce sont de très-solides introductions à la lecture des Pères eux-mêmes et aux questions de patrologie à l'ordre du jour parmi les critiques modernes. Il n'y est question, toutefois, que des prosateurs ou des orateurs des premiers siècles de l'Église.

Les Pères et les poëtes chrétiens du IVe siècle, saint Augustin, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Prosper, Prudence, saint Paulin de Nole, mériteraient assurément aussi de n'être pas oubliés. La transformation faite par eux de la

poésie païenne en une poésie toute chrétienne serait encore, sans contredit, un très-intéressant sujet d'études. Mais ici, c'est surtout de l'étude du Christianisme que nous parlons: c'est la belle exposition de nos dogmes et de la morale chrétienne que nous invitons à demander aux Pères de l'Église. — Le recueil des Pères de l'Église, publié par M. Nourrisson, pourrait ici fournir de très-beaux et très-bon sujets de lecture aux hommes du monde.

J'ai parlé aussi des théologiens : j'étonne et épouvante peut-être quelques personnes.

Si, sous le nom de théologie, on se représente une suite de subtilités scolastiques, de questions abstraites et sans application possible aux choses de notre temps, je comprends que ce mot soulève une certaine répugnance. Mais si l'on a de cette science une idée plus juste; si l'on fait réflexion que les plus hautes questions de droit, de philosophie, d'histoire même, s'y rattachent, — car, en définitive, la théologie, c'est la religion elle-même, c'est l'étude de ces dogmes chrétiens, qui touchent à tout, comme nous le disions tout à l'heure, — on comprendra que les études théologiques ne sont pas un domaine réservé, où il soit interdit à un homme du monde d'entrer. D'illustres écrivains laïques ont dû beaucoup à un commerce fréquent avec la théologie. Je considérerais, pour ma part, comme une prévention très-préjudiciable à la grande culture de l'esprit, de regarder les œuvres des théologiens comme absolument exclues des études laïques : je suis pleinement convaincu que dans ces trésors de forte raison et de grandes pensées, les esprits d'élite gagneront souvent beaucoup.

C'est ce que M. de Talleyrand n'hésitait pas à affirmer dans son célèbre discours, prononcé à l'Académie des sciences morales et politiques, en 1838. C'était trois mois avant sa mort, et tout le monde remarqua combien il se complut à dire qu'au fond des plus grands diplomates il y

avait eu souvent d'habiles théologiens; que les négociateurs qui avaient le mieux conduit les grandes affaires de leur temps avaient puisé dans leurs études théologiques *une force et une souplesse de raisonnement* dont on trouve la preuve dans les pièces sorties de leur plume ; et il cita, à l'appui de ses assertions, le cardinal chancelier Duprat, le cardinal d'Ossat, le cardinal de Polignac, M. de Lyonne, M. Reinardh, sans parler de Ximenès, de Commendon, de Richelieu, de Mazarin, et, sans dire sur ce point autre chose, de lui-même.

Sans vouloir faire d'un homme du monde un théologien, serait-ce donc lui indiquer une tâche fastidieuse et inutile que de lui conseiller d'entrer *quelquefois* en commerce avec un grand théologien tel que saint Thomas ou Thomassin? Croit-on que même à un homme de notre temps la *Somme* de saint Thomas, quelquefois consultée, n'aurait rien à apprendre? On ne sait pas assez dans le monde quelle science c'est que la théologie. Cependant, M. Saint-Marc-Girardin, un jour, ayant fait cette déclaration dans son cours: « J'aime la théologie et les théologiens, » fut couvert d'applaudissements par toute cette vive et intelligente jeunesse française.

Que les personnes auxquelles je m'adresse comprennent toutefois bien ma pensée. Si je venais dire à un homme du monde, en lui montrant la *Somme* de saint Thomas: « Voilà un livre admirable, qu'il faut lire d'un bout à l'autre, » il me répondrait, et avec raison, que le livre peut être admirable, mais n'est pas à son adresse. Ce n'est donc pas cela que je viens dire. Je considère ici la généralité des hommes chrétiens dans le monde qui, sans aspirer à la gloire de l'écrivain, du publiciste ou du philosophe, veulent du moins employer leurs loisirs à cultiver leur intelligence, et orner leur esprit en fortifiant leur foi.

Eh bien ! c'est à eux que je ne crains pas de dire : « Il y

a une certaine partie de la vaste science théologique, dont la connaissance me paraît pour vous tout à fait intéressante, par exemple ce que dans les traités élémentaires on appelle le *Traité de l'Église.* » — Au XVIIe siècle, la plupart, non-seulement des magistrats, mais des hommes instruits, avaient étudié spécialement ces matières. Tous les anciens jurisconsultes, Dumoulin, Cujas, Lhôpital, Domat, Pothier, les grands magistrats, Mathieu Molé, les deux Talon, le grand président de Lamoignon, d'Aguesseau, avaient une forte instruction théologique. Et certes, il est permis de le dire : si certains magistrats, si certaines gens qui se prétendent aujourd'hui catholiques sincères, si nos adversaires de bonne foi connaissaient mieux la constitution de l'Église, les droits et les devoirs respectifs des deux puissances, les droits du Pape et des évêques, les vrais principes sur les matières mixtes, on ne verrait pas tant de confusions de toutes sortes faites par les uns et acceptées par les autres.

Si donc quelques hommes plus sérieux et plus courageux étaient amenés par leur goût ou par le cours de leurs études à étudier plus spécialement certaines grandes questions théologiques, j'applaudirais de toute mon âme à ces études, et voici quelques ouvrages que je puis leur indiquer: Bossuet, les *Avertissements aux Protestants*, l'*Exposition de la doctrine catholique,* qui a converti Turenne ; l'*Histoire des variations :* — j'indiquerai encore le livre *Du Pape*, par M. de Maistre, bien que tous les arguments de l'illustre écrivain n'aient pas une égale solidité.

Puis encore : *l'Eglise et les Eglises*, par Döllinger (trad. de l'abbé Bayle) ; les *Conférences de l'Oratoire de Londres,* du P. Newmann ; les *Entretiens sur l'Eglise catholique*, de notre si cher et si regrettable abbé Perreyve.

Il y a encore pour la théologie en général des livres excellents, sorte de répertoires de théologie, qu'on pourrait au moins consulter de temps en temps : par exemple, le *Dic-*

tionnaire de théologie de Bergier ; je voudrais que tout homme studieux eût dans sa bibliothèque un Bergier. L'utilité d'un pareil livre, pour les hommes du monde, serait inappréciable. Il se présente une question, on a rencontré dans un livre une difficulté, on voudrait un renseignement important, on ouvre son Bergier, et, de suite, clairement et en peu de paroles, on trouve ce que l'on cherche. J'en dis autant de l'*Encyclopédie théologique* de M. Goschler, laquelle, malgré ses nombreux volumes, je serais charmé de voir figurer dans la bibliothèque d'un homme du monde.

Résumons brièvement tout ceci en finissant, et concluons :

1° Je conseille donc aux hommes du monde les sermons dogmatiques de Bourdaloue, les *Sermons choisis* de Bossuet, et quelques-uns de Massillon : j'ai dit que là on trouvera une belle exposition des dogmes chrétiens.

J'ai conseillé aussi des lectures choisies dans les Pères, et comme introduction à ces lectures j'ai indiqué l'ouvrage de M. Villemain sur les Pères du IVe siècle, et le cours d'éloquence sacrée de M. l'abbé Freppel.

2° J'ai dit que certaines questions en particulier, et notamment la question de l'Eglise, demanderaient, surtout aux temps où nous sommes, d'être étudiées spécialement ; et j'ai indiqué Bossuet, Döllinger, Newmann, et le récent ouvrage de l'abbé Perreyve.

3° Mais si ces diverses études paraissaient à quelques-uns trop étendues, il y a quelque chose au moins qu'il faut de toute nécessité étudier et connaître. C'est la formule précise et l'énoncé doctrinal de nos dogmes : autrement on ignore sa religion, on ne sait pas ce qu'on croit.

Quelle raison, quelle objection sérieuse peut-on m'opposer quand je viens dire à un homme, à un jeune homme : Vous ne savez pas votre religion ; vous le sentez, vous en convenez vous-même : eh bien ! commencez par l'apprendre, et

étudiez une exposition simple, mais suivie et complète de nos dogmes. — Mais où ? — Dirai-je dans le Catéchisme ? Plût au ciel qu'on sût ce que c'est qu'un Catéchisme, et qu'on n'eût pas en absurde dédain ce nom, et qu'on prît la peine de relire de temps en temps ce merveilleux abrégé de toute la doctrine chrétienne, dont la rédaction a coûté, je le sais par expérience, tant de réflexion et tant de peine ! Le Catéchisme est une merveille : je l'ai récemment démontré, et je sais plus d'un homme du monde, et de ceux qui auraient eu le moins besoin, ce semble, de revenir à ce petit livre, qui m'ont écrit avec quel charme ils s'y étaient remis[1]. Il n'y a que la religion chrétienne, il n'y a que cette seule science qui se prête ainsi à ce résumé et à cette condensation en quelques formules simples, accessibles aux enfants mêmes, et sujet de graves méditations pour les plus hauts esprits !

Mais pour conclure par un conseil définitif, facile, pratique, et aller jusqu'aux dernières limites de la condescendance, qu'on lise à tout le moins quelques-uns de ces bons livres, si inconnus à la plupart des hommes du monde aujourd'hui ; je me contente d'en nommer trois, qui sont, selon moi, dans leur genre, et pour leur but, des ouvrages de premier ordre : la *Doctrine chrétienne* de Lhomond, livre très-sommaire, mais très-clair, très-touchant, très-solide ; le *Catéchisme* de Bossuet ; la bonne édition du *Catéchisme historique* de Fleury, que Fénelon et Bossuet recommandaient de leur temps aux gens du monde.

Voilà ce qui ne se peut refuser.

[1] Une expérience récente m'a appris combien le simple exposé de nos dogmes peut intéresser les esprits sérieux, puisqu'en très-peu de temps près de dix mille exemplaires de mon catéchisme à l'usage des hommes du monde ont été écoulés.

VINGT-CINQUIÈME LETTRE

L'étude de la religion.

(SUITE)

ÉTUDE DE L'APOLOGÉTIQUE

MON CHER AMI,

En commençant cette lettre, une des plus importantes de toutes celles que j'avais à vous écrire, vu les périls particuliers des temps où nous sommes, je veux placer encore sous vos yeux les paroles suivantes de d'Aguesseau. Elles sont pleines de haute raison, de sens chrétien et surtout d'à-propos : car elles conviennent infiniment plus aux hommes de notre époque qu'aux contemporains et au fils de cet illustre magistrat.

« Mon cher fils, vous allez entrer dans le monde, et vous « n'y trouverez que trop de jeunes gens qui se font un faux « honneur de douter de tout, et qui croient s'élever en se « mettant au-dessus de la religion. Quelques soins que vous « preniez pour éviter les mauvaises compagnies, et quelque « attention que vous ayez dans le choix de vos amis, il sera « presque impossible que vous soyez assez heureux pour ne « rencontrer jamais quelqu'un de ces prétendus esprits forts « qui blasphèment ce qu'ils ignorent. Il sera donc fort im- « portant pour vous de vous être fait de bonne heure un bon « fond de religion, en sorte que vous puissiez n'être ja- « mais ébranlé ou même embarrassé par des objections qui « ne paraissent spécieuses à ceux qui les proposent, que

« parce qu'elles flattent l'orgueil de l'esprit ou la dépravation du cœur.

« Ce n'est pas, mon cher fils, que je veuille vous conseiller « d'entrer en lice avec ceux qui voudraient disputer avec « vous sur la religion. Le meilleur parti, pour l'ordinaire, « est de ne leur point répondre. Mais c'est une grande satisfaction pour un jeune homme aussi bien né que vous « l'êtes, de s'être mis en état de sentir le frivole des raisonnements qu'on se donne la liberté de faire contre la religion, et de bien comprendre que le système de l'incrédulité est infiniment plus difficile à soutenir que celui de la « religion, puisque les incrédules sont réduits à oser dire ou « qu'il n'y a point de Dieu (ce qui est évidemment absurde), « ou que Dieu n'a rien révélé aux hommes sur la religion « (ce qui est démenti par tant de démonstrations de fait, « qu'il est impossible d'y résister). En sorte que QUICONQUE « A BIEN MÉDITÉ TOUTES LES PREUVES, trouve qu'il est non-« seulement plus sûr, mais plus facile de croire que de ne « pas croire, et rend grâces à Dieu d'avoir bien voulu que « la plus importante de toutes les vérités fût aussi la plus « certaine, et qu'il ne fût pas plus possible de douter de la « vérité de la religion chrétienne, qu'il l'est de douter s'il y « a eu un César ou un Alexandre. »

D'Aguesseau donne ici, dans cette remarquable page, de la nécessité d'étudier les preuves de la religion, deux raisons générales dont il est impossible de ne pas sentir la force.

I

La première est tirée des périls auxquels la foi d'un jeune homme est exposée dans le monde. Mais ce qui était vrai du temps d'Aguesseau l'est bien plus du nôtre. Le milieu où un jeune homme se trouve jeté, quand il sort de son collége ou de sa famille, pour entrer dans le monde, est

aujourd'hui beaucoup moins chrétien qu'au XVIIe siècle.

Entre le siècle où vivait d'Aguesseau et le nôtre, il y a eu Voltaire et les encyclopédistes, et on sait ce qui en reste encore chez certaines gens parmi nous. Et quoiqu'il semble superflu d'insister sur un fait malheureusement trop notoire et trop lamentable, je le redirai encore, la foi des jeunes gens, grâce au vent d'impiété qui souffle depuis quelques années avec une recrudescence nouvelle, court aujourd'hui des périls dont les parents, même les plus attentifs et les plus chrétiens, ne soupçonnent pas toujours l'étendue.

Les attaques contre le Christianisme renaissent plus nombreuses, plus violentes que jamais. L'irréligion a pour ainsi dire retrempé ses armes et renouvelé sa polémique. Aux vieilles objections, plus ou moins flottantes dans les esprits, ont succédé des attaques toutes modernes, et plus radicales que jamais. Le protestantisme primitif attaquait surtout l'Église, le voltairianisme attaquait surtout le Christianisme; aujourd'hui, on attaque tout, et les dogmes surnaturels, et les vérités rationnelles; toute philosophie, comme toute religion, toute raison, comme toute foi.

Et ce qui rend aujourd'hui plus formidables que jamais toutes ces attaques de l'irréligion, ce sont les terribles moyens de propagande dont elle dispose si impunément, et qui lui permettent de pénétrer, de se faire entendre partout, d'agir sur la jeunesse, chaque jour, avec une opiniâtreté sans relâche, de l'enlacer de toutes parts et d'atteindre aussi jusqu'aux dernières couches populaires.

Il est un fait capital, dont on n'a pas été assez frappé, parce qu'il résulte de faits isolés et successifs; mais il importe de le constater, afin de se rendre bien compte de la situation où nous sommes, et de voir où nous marchons. Pour des motifs que je ne veux ni ne dois discuter ici, depuis dix ans, de nombreux journaux qui défendaient la

religion ont été supprimés en France, dans nos diverses provinces. Et tous ceux, très-nombreux, qui ont été fondés depuis ce temps, tous, à part quelques rares exceptions, sont hautement des journaux anti-catholiques. De telle sorte qu'en fait, aujourd'hui, dans l'état actuel de la presse, la religion et l'impiété sont en présence et en lutte dans les positions que voici : quelques défenseurs isolés sont ça et là sur la brèche, sans qu'on leur permette de recruter aucun auxiliaire; tandis que la grande masse des journaux et des revues attaque, avec un concert et une audace qui vont toujours croissant, non-seulement le Pape, mais Jésus-Christ, l'Évangile, l'Église tout entière, ses Ordres religieux, son Clergé, tout son Enseignement, avec les calomnies les plus odieuses, les plus perfides, et cela partout, tous les matins, dans tous les ateliers, les restaurants, les cafés, les cabarets, les gares de chemins de fer. Et il faut remarquer que certains journaux attaquent, non pas seulement le Christianisme, mais toute la Religion et Dieu même. Les vieux systèmes de matérialisme et d'athéisme, qu'on pouvait croire morts, revivent et ont leurs organes dans la presse contemporaine, et même dans certains journaux qui, comme le *Journal des Débats*, par exemple, se prétendent conservateurs. La *Revue des Deux-Mondes*, c'est une justice qu'il faut lui rendre, s'est fait ici, depuis quelques années surtout, un rôle à part. Je ne sais s'il est un seul de ses numéros qui ne contienne une attaque, voilée ou violente, mais toujours profonde et perfide, contre la religion, et si les docteurs du panthéisme et du matérialisme ont une tribune qui leur soit plus volontiers ouverte, pour les aider à pénétrer là où ni leurs personnes ni leurs doctrines ne parviendraient à s'introduire : cela toutefois, je le reconnais, avec un mélange, singulièrement fait pour tromper les dupes, d'articles agréables et de bon ton.

Telle est à peu près la situation de la presse périodique dans notre pays.

Mais ce n'est là qu'une partie du mal.

J'affirme, et je n'exagère rien en l'affirmant, qu'à l'heure où j'écris ces lignes, une nouvelle et grande conspiration d'écrivains est à l'œuvre : rappelez-vous les doctrines dénoncées par moi il y a deux ans dans mon *Avertissement aux pères de familles;* ces doctrines continuent à faire un chemin souterrain et des ravages profonds dans la jeunesse des écoles; et il me suffirait, mon cher ami, de placer sous vos yeux une simple liste d'ouvrages de philosophie, de littérature et de science, édités récemment à Paris, et de vous demander si un tel concours de publications, dirigées contre le Christianisme et contre les fondements mêmes de toute religion et de toute croyance, est fortuit, et ne révèle pas un immense travail de démolition, et une conjuration patente de l'impiété contemporaine. Quant à moi, il m'est impossible de fermer les yeux et de me taire ici, et de ne pas voir là le signe caractéristique de l'heure où je parle, et la grande menace de l'avenir.

Eh bien! je dis qu'un jeune homme, et qu'un homme du monde, dont la foi n'a pas de solides racines, et n'est pas éclairée et fortifiée par la connaissance des grandes preuves sur lesquelles repose la religion, se trouvera nécessairement exposé, au milieu de toutes ces influences, de toutes ces lectures détestables, à voir ses croyances se troubler, chanceler et périr.

D'où viennent en effet tant de naufrages dans la foi? D'où vient ce progrès effrayant de l'irréligion dans la jeunesse des écoles, si ce n'est qu'elle ferme l'oreille aux enseignements religieux et qu'elle est envahie par ces doctrines d'impiété, dont nous avons vu à Liége une explosion si révélatrice? Et ce n'est pas seulement la jeunesse : combien d'hommes mûrs en sont là, et ont arrêté, comme ils

disent, leurs idées religieuses avec une légèreté inexcusable, qu'ils ne portent dans aucune affaire : comme s'il ne s'agissait pas là de la première et plus capitale de toutes les affaires.

Je le dis, mon cher ami, avec une absolue conviction : il est indispensable aujourd'hui qu'un jeune homme étudie sérieusement la religion, s'il veut sauver sa foi, et pour cela mêle à ses études quotidiennes de solides lectures qui affermissent dans son âme les principes religieux, et les fortifient contre les attaques incessantes du doute et de l'incrédulité. A cet âge où l'on se fait, pour la vie entière, en toute choses, des principes, bons ou mauvais, il est indispensable qu'on sache raisonner ses croyances, qu'on en connaisse les invincibles preuves, qu'on voie le solide terrain sur lequel elles reposent, afin de mépriser tous les vains sophismes, et de se tenir inébranlable à l'ancre de son symbole.

II

Un autre motif, qui doit engager très-fortement un jeune homme, un homme du monde, un chrétien, à s'appliquer aux études apologétiques, c'est le grand intérêt de ces études, et, comme le disait d'Aguesseau, la profonde satisfaction d'esprit et d'âme qu'on y trouve.

Les preuves de la religion, ces preuves si nombreuses et si variées, ne sont pas éparses, isolées, mais au contraire admirablement enchaînées entre elles, et font de la religion, de l'apologétique, une science véritable, un système, un tout d'une merveilleuse harmonie. Car, bien qu'elle soit naturelle dans son objet, son motif et son principe, la religion a ses preuves, et la foi est éminemment raisonnable. C'est par là que la religion satisfait à un désir, à un besoin inné de l'esprit humain : besoin qu'éprouve le croyant même le plus sincère, besoin d'ordre et de lumière, besoin de se

rendre compte, besoin de voir comment ce qu'il croit s'ordonne et s'harmonise. N'y a-t-il pas une satisfaction profonde de l'esprit à se donner ainsi plus de clartés, et, dans un siècle où la foi de tant de gens défaille, à sentir, comme dit si bien d'Aguesseau, le frivole de tous les raisonnements qu'on suppose à la religion, la solidité du terrain sur lequel on est établi, et à se reposer ainsi dans la sécurité et la lumière? Ce travail bien dirigé, bien fait, ne peut qu'affermir singulièrement la foi, et ces clartés plus grandes de l'esprit donner une force contre l'incrédulité, et amener pour la vertu même une pratique plus intelligente et plus fidèle.

Il y a des personnes qui s'effraient de cette recrudescence d'impiété qu'on remarque à certains moments. Certes, il ne faut pas s'endormir sur de tels périls; mais il ne faut pas non plus trop craindre. Il est facile de se rendre raison de ces luttes : l'Église est nécessairement militante sur la terre : attaquée dès le premier jour de sa durée, elle le sera jusqu'au dernier. La religion, comme on l'a très-bien dit, ressemble à cette nuée qui conduisait le peuple de Dieu dans le désert. Le jour est d'un côté et la nuit de l'autre. Il y a assez de lumière, dit Pascal, pour éclairer les esprits dociles : il y a assez d'ombres pour offusquer les esprits orgueilleux. Touchant à l'infini, la religion pose nécessairement sur le mystère, et le mystère est l'écueil des âmes superbes. D'ailleurs, l'orgueil de l'esprit n'est pas le seul ennemi secret qui proteste ici : la foi aboutit à une pratique sévère; toutes les passions du cœur humain, que cette foi réprime, lui font dans les âmes une sourde et inexorable opposition; ajoutez l'opposition publique des mœurs contraires et des pouvoirs jaloux, et vous comprendrez pourquoi la religion est condamnée à faire ici-bas, contre des ennemis éternels, une éternelle apologie.

Mais quelle que soit la tristesse des luttes, c'est un grand

et beau spectacle à contempler dans l'histoire que celui de l'apologétique chrétienne, depuis les premiers siècles jusqu'aux temps où nous sommes. On voit, à mesure que les attaques se développent, l'apologie grandir aussi, et étendre le champ de ses arguments victorieux. Mais comme au fond, la controverse ne roule que sur un petit nombre de principes, et que l'erreur est condamnée à tourner dans le même cercle, il y a un extrême intérêt à saisir, sous les objections de détails, plus ou moins multipliées, les principes généraux qui portent toute l'apologétipue chrétienne, et qui sont comme les colonnes de la démonstration évangélique.

Une grande lumière se fait alors : l'inanité des attaques apparaît en même temps que la force et l'éclat des preuves, et on saisit, dans son harmonieuse unité, tout l'enchaînement du système chrétien et le merveilleux accord du naturel et du surnaturel, de la raison et de la foi, de la philosophie et de la religion.

C'est ainsi que de bonnes études sur l'apologétique chrétienne rendent, mon cher ami, les convictions plus fermes et défendent contre les sophismes.

Qu'on veuille bien d'ailleurs le remarquer, l'Apologétique, ou l'étude des preuves de la religion, se rattache à toutes les autres études : d'abord, à ces études de philosophie générale, de théodicée naturelle, dont j'ai montré l'intérêt et l'importance, aujourd'hui surtout que les bases de la religion, de la raison comme de la foi, sont attaquées de tant de manières, et menacées par tant de sophistes ; puis, plus ou moins, à toutes les autres études, car on peut dire qu'aucune ne lui est étrangère ; toutes y rentrent par un point ou par un autre, et y touchent par leur sommet.

Les preuves de la religion, en effet, sont de tous les genres; il y a des preuves métaphysiques, et il y a aussi des preuves de fait. Il y a des preuves empruntées à la morale, à l'his-

toire, à l'histoire naturelle, aux langues, aux arts, aux lettres, à tout enfin. Quelque branche des connaissances humaines que l'on cultive, on rencontre sur son chemin la religion : en sorte que les études religieuses, les études apologétiques, outre leur intérêt propre, sont pour ainsi dire d'un intérêt universel.

III

Vous me direz peut-être : « Oui, sans aucun doute, pour ceux qui ne croient pas, l'étude des preuves de la religion est un rigoureux devoir : c'est de toute évidence. Un homme ne peut pas rejeter la foi des siècles et du genre humain sans examiner au moins les fondements sur lesquels cette foi repose. L'incrédulité, qui est toujours un grand malheur, est de plus une déraison manifeste, quand on n'a pas tout fait pour arriver à la foi, et même un crime, quand on ne s'est pas donné la peine de consacrer le moindre temps ni le moindre effort à la capitale étude des preuves de la religion. Mais pour ceux qui ont le bonheur de croire, pour les chrétiens, comment entendez-vous le travail que vous conseillez ? Étudier les apologistes de la religion, n'est-ce pas étudier par là même ses adversaires ? L'étude de la défense n'entraîne-t-elle pas celle de l'attaque ? Et n'y a-t-il pas un danger réel à entrer dans ces questions ? Ne vaudrait-il pas mieux croire simplement, et ne s'occuper en aucune façon d'apologétique ? »

Voici, mon cher ami, ce que j'ai là-dessus à vous répondre.

Et d'abord, quant aux scepiques, nous sommes d'accord. Oui, si nous pouvions faire entendre à tant d'hommes qui n'ont pas notre foi cette nécessité, qui vous paraît si évidente pour eux d'étudier la religion, nous serions bien près de les compter au nombre des croyants heureux et sincères ! Malheureusement, ils ont bien de la peine à s'y décider, et c'est

là une inconséquence d'esprit, une mollesse de volonté, dont ils rendront compte à Dieu.

Quant aux chrétiens, assurément, mon cher ami, la foi simple est de beaucoup supérieure au doute, et il vaut mieux mille fois posséder la vérité que d'errer dans les tristes sentiers du scepticisme. Certes, je le proclame tout le premier. Mais la question est de savoir si cette foi simple est aujourd'hui mieux protégée par l'ignorance que par la connaissance des preuves de la religion; si même cette foi toute simple est possible, dans les temps où nous sommes, du moins pour la portion cultivée et pensante de nos contemporains. J'ai dit là-dessus fortement ma pensée dans le précédent volume, au sujet des études philosophiques : je n'y insiste plus. Je maintiens seulement qu'il faut se garder ici d'une prudence qui dégénèrerait en pusillanimité, et qu'il serait souverainement injurieux à la religion de penser que des études apologétiques soient par elles-mêmes dangereuses.

Il est vrai de dire néanmoins que de telles études ne doivent pas être entreprises témérairement, étourdiment, par personne, mais qu'elles demandent au contraire des hommes du monde, et surtout des jeunes gens, la gravité, la suite, le travail sérieux, et une bonne direction. Du reste, on se méprendrait étrangement sur ma pensée, si, quand je recommande l'étude des preuves de la religion, on supposait que je recommande par là même quelque chose comme le doute. Grâce à Dieu, une telle méthode n'est pas nécessaire, et de plus elle est absurde. Jamais, pour faire la lumière dans une âme, il n'a été besoin d'y introduire préalablement les ténèbres. Il n'est pas permis de faire le vide en soi, et d'en chasser la foi, sous prétexte de la ramener ensuite par la réflexion et par l'étude. Un tel jeu, que certains philosophes préconisent pour la philosophie, n'est pas de mise en choses si graves ni dans la philosophie elle-

même. Heureuses les âmes fermes, et vierges dans la foi, que l'objection n'a même pas effleurées, et dont une éducation solide et un milieu chrétien ont protégé les croyances! Les discours, les livres, les journaux et les revues contre la foi ne doivent pas être rejetés avec moins de soin que les discours et les livres contre les mœurs; la foi est une vertu délicate comme la pudeur.

Et je le dois dire, on n'est pas toujours, il s'en faut, assez sévère sur ce point dans le monde, même dans les familles chrétiennes. On est quelquefois ici d'un laisser-aller étrange contre lequel, pour ma part, je ne saurais trop m'élever. On expose, quelquefois avec une insouciance véritablement incompréhensible, l'âme des enfants, des jeunes gens, des jeunes filles, sa propre âme, à des blessures qui peuvent être mortelles. On étale sur des tables de salon, ou dans des bibliothèques d'un facile accès, les ouvrages les plus dangereux. On se croit le droit de tout lire. Les femmes mêmes ne rougissent plus d'aucune lecture. J'en sais qui se sont cru permis de lire la *Vie de Jésus*, ce roman sacrilége et ridicule, le plus répugnant ouvrage que je connaisse.

Certes, il y a dans de telles libertés une absence de sens chrétien et une aberration intolérable.

Mais tandis qu'on lit les livres qu'il ne faut pas lire, ceux qu'on devrait lire et étudier, on ne les ouvre pas. Parmi les hommes du monde, en effet, combien en trouverait-on qui ont lu, je ne dis pas les longues apologies, mais les irréfutables écrits apologétiques de Pascal, Bossuet et Fénelon, trois courts volumes? Combien seraient capables de s'expliquer à eux-mêmes les motifs de leur foi ou de leur doute? Combien, parmi les chrétiens même, ignorent l'enchaînement des preuves sur lesquelles leur religion, tant attaquée aujourd'hui, repose? Des études apologétiques leur feraient connaître cet ensemble de preuves éclatantes, fortifieraient

leurs croyances en les éclairant, et ces études, ils refusent de les faire !

Ces études, d'ailleurs, pourraient avoir un autre avantage : elles pourraient, comme elles l'ont fait tant de fois, susciter à la vérité divine, parmi les laïques, d'utiles et vaillants défenseurs. Après 1830, alors qu'au milieu de l'effervescence des esprits l'habit du prêtre inspirait une absurde défiance, l'apostolat de la charité naquit dans les rangs laïques, pour seconder auprès du peuple l'apostolat sacerdotal. Dans l'ordre de la vérité, comme dans l'ordre de la charité, les laïques peuvent donner à l'Église un précieux concours. Sans parler ici des contemporains dont les noms sont assez illustres, Prudence, saint Prosper, Lactance, saint Justin, Athénagore, Aristide, Minutius Félix, étaient des laïques. Certes, marquer honorablement sa place dans les rangs des athlètes de la religion, et vouer sa vie et son talent à la défense des grandes vérités religieuses, qui sont en même temps les plus hautes vérités sociales, ce ne peut être la mission de tous, mais c'est assurément une belle et grande destinée. Quand même un homme du monde ne serait pas appelé à ce grand rôle d'apologiste militant, combien de fois, s'il est solidement instruit, s'il connaît les preuves du Christianisme, ne pourra-t-il pas utilement, autour de lui, réfuter les objections misérables qui circulent, répétées par une foule de gens comme par autant d'échos, et porter la lumière, que sais-je ? à un pauvre esprit retenu loin de Dieu, souvent par si peu de chose ! Ce qui l'arrêtait n'était rien : une ignorance, un malentendu, une misère, un grain de sable ; mais enfin, il était arrêté : aucune parole amie n'arrivait jusqu'à lui, nulle main secourable ne levait le faible obstacle. C'était vous peut-être que Dieu destinait à cette œuvre.

Je l'ajouterai même pour la jeunesse des grandes villes : quand la jeunesse catholique voit sa foi attaquée autour

d'elle, dans des conférences littéraires ou scientifiques auxquelles elle est tenue d'assister, ou dans des revues, ou des livres rapidement populaires parmi les étudiants, ne serait-il pas bon qu'elle s'armât, elle aussi, pour la défense, et qu'elle se préparât, dès ces premières années, à combattre ces mille sophismes qu'on emprunte aujourd'hui à l'histoire, aux sciences, à l'économie politique, etc., contre la religion? Sous prétexte d'une sage réserve ou d'une fuite prudente, faut-il condamner les jeunes gens catholiques à laisser humilier ou calomnier publiquement devant eux leur foi, sans qu'ils osent répliquer?

C'est du besoin que je signale ici, vivement senti autrefois par quelques jeunes catholiques, membres à Paris d'une conférence d'histoire, où la religion était sans cesse attaquée, que sont nées deux grandes œuvres de ce temps-ci : les Conférences de Saint-Vincent de Paul et les Conférences de Notre-Dame auxquelles je faisais allusion tout à l'heure. Ces jeunes gens prenaient, isolément d'abord, mais hardiment, la parole dans ces réunions, à l'encontre des saint-simoniens et des fourriéristes qui étaient là : bientôt, ils se reconnurent et se groupèrent; et pour se grouper, ils sentirent la nécessité d'un lien extérieur commun et public : ils choisirent les bonnes œuvres; ainsi naquirent les Conférences de Saint-Vincent de Paul, dont l'impiété a bien compris l'importance, si on en juge par la haine qui les a lâchement poursuivies après qu'elles ont été frappées. Ces jeunes gens sentirent aussi la nécessité d'un enseignement apologétique en rapport avec les controverses contemporaines, et de là la création des Conférences de Notre-Dame, qui réunissent, au moment où j'écris ces lignes, cinq mille hommes au pied de la chaire d'un Carme et d'un Jésuite. Il y a quelques années, j'avais essayé aussi dans ma cathédrale des conférences apologétiques, et cela avec une bénédiction de Dieu qui m'a fait vivement regretter d'avoir

été impérieusement obligé de les interrompre. J'ai pu du moins, l'année dernière, grâce au zèle d'un homme apostolique, les fonder d'une manière permanente et régulière, et mon vœu serait que dans toutes les villes épiscopales de France de pareilles conférences fussent instituées. Mais ceci, mon cher ami, est l'affaire des évêques, et pas la vôtre.

IV

Arrivons à la pratique. Quels ouvrages indiquer aux hommes qui, convaincus des raisons que je viens d'exposer, voudraient faire cette étude des preuves de leur religion? — Pour ne pas perdre de vue la généralité de ceux auxquels je m'adresse, et me tenir toujours dans la mesure non-seulement du possible, mais du facile, je me bornerai encore ici à quelques courtes indications.

D'abord, c'est dans les apologistes contemporains qu'il faut étudier l'apologétique, parce qu'ils répondent plus directement aux objections contemporaines.

Ainsi, il faut nécessairement qu'un homme du monde ait lu et relise :

Les *Conférences* de M. Frayssinous, admirables de noblesse, de logique et de clarté;

Le bel ouvrage de M. Nicolas : *Études philosophiques sur le christianisme*, arrivé à sa seizième édition, et qui a ramené tant d'âmes au christianisme. Je ne connais pas pour un homme de plus grand honneur et de plus grand bonheur que d'avoir fait un pareil livre. Et cet homme est un laïque.

Les *Conférences* du P. Lacordaire et du P. de Ravignan;

Le *Génie du christianisme*, surtout la quatrième partie du culte chrétien et les bienfaits du christianisme.

J'ajoute l'*Introduction philosophique à l'étude du Chris-*

tianisme, de Mgr Affre, très-court et très-clair petit volume.

On peut joindre à ces ouvrages les *Conférences* de Mgr Wiseman, sur l'*Accord des sciences et de la révélation;*

Balmès : son très-remarquable ouvrage sur le *Protestantisme et le Catholicisme comparés;*

Et le docteur Döllinger : *Christianisme et Paganisme comparés.*

Qu'on me permette de citer ici, à côté de ces noms plus célèbres, un ouvrage récent, peu connu encore, mais excellent, d'un de mes diocésains, un laïque, M. Baguenault de Puchesse, qui est lui-même, pour notre ville d'Orléans, un exemple des études que je recommande ici : *Le Catholicisme présenté dans l'ensemble de ses preuves.*

Puis, parce que les restes du voltairianisme traînent encore au milieu de nous, et que beaucoup d'hommes de notre siècle sont attardés dans le dix-huitième siècle, il peut être bon de relire quelques apologistes de ce temps-là : le *Catéchisme philosophique* de Feller; les *Helviennes* de l'abbé Barruel; Bergier; *Le Comte de Valmont*, et surtout les *Dissertations* de M. de la Luzerne; et les *Lettres de quelques juifs*, par l'abbé Guénée.

Il ne faut pas oublier les grands et illustres apologistes du XVIIe siècle : alors déjà se faisait entendre le *bruit sourd d'impiété* que signalait Fénelon. Les *Pensées* de Pascal (édition de Dijon), les *Pensées* de Descartes, le *Christianisme* de Bacon, et l'*Esprit* de Leibnitz, publiés par M. Émery; le *Discours sur l'Histoire universelle*, grand ouvrage à la fois de philosophie, d'histoire et d'apologétique, la deuxième partie surtout; et enfin Fénelon, surtout les deux premiers volumes du *Christianisme présenté aux gens du monde.* Voilà des livres courts, admirables, écrits par les hommes du plus grand génie, et qu'il est absolument nécessaire

qu'un homme du monde n'ignore pas, à moins qu'il ne veuille tout ignorer,

Et pourquoi enfin quelques hommes plus instruits, quelques chrétiens plus courageux n'essaieraient-ils pas de remonter jusqu'à l'apologétique primitve, et d'étudier comment le christianisme fut attaqué et défendu dès l'origine? On verrait que bon nombre d'objections qui se donnent comme nouvelles sont bien vieillies; et malgré certaines discussions de circonstance dont l'intérêt a diminué pour nous, l'apologétique ancienne paraîtrait souvent dater d'hier, tant elle répond encore à certains incrédules d'aujourd'hui. Voltaire par exemple, n'est souvent pas autre chose que Celse parlant français; et Origène (*Contre Celse*, édit. Migne) peut souvent suffire contre les voltairiens.

Eusèbe de Césarée (*Démonstration évangélique*, et *Préparation évangélique*, édit. Migne), si intéressant, est peut-être, pour quelques-uns, trop savant.

Mais les *Apologétiques* de Tertullien et de saint Justin, voilà des œuvres d'une admirable éloquence et d'un intérêt qui ne vieillit pas.

Les huit volumes de M. l'abbé Freppel sur *les Pères apostoliques*, *les Premiers apologistes*, *saint Justin*, *saint Irénée*, *Tertullien*, *saint Cyprien et Clément d'Alexandrie*, sont une excellente introduction à l'étude de ces premiers monuments de la tradition chrétienne, et j'en recommande la lecture. Je ne sais rien dans notre langue de plus instructif à lire sur les Pères et la primitive apologétique. On peut choisir entre ces volumes, selon que le nom ou le titre attirera davantage.

VINGT-SIXIÈME LETTRE

L'histoire de l'Église.

MON CHER AMI,

Je vous ai écrit quatre lettres sur l'étude de l'histoire, et toutefois, ce sujet, si important, est de plus tellement vaste, que j'ai dû passer entièrement sous silence tout une grande partie des études historiques, et la plus intéressante peut-être à plus d'un point de vue : je veux dire l'histoire de l'Eglise. Je viens vous en entretenir aujourd'hui, si vous le voulez bien.

I

Le sentiment chrétien seul devrait suffire pour incliner à cette étude. Il en est de l'histoire de l'Eglise pour des chrétiens comme de l'histoire de France pour des Français : l'ignorance et l'indifférence sont là moins que partout ailleurs admissibles.

Cette étude fait du reste nécessairement partie de l'étude de la religion.

La connaissance de la religion, en effet, serait plus qu'incomplète sans l'étude de son histoire, car la religion est essentiellement historique dans ses origines comme dans ses développements.

La religion n'est pas seulement une doctrine ; c'est un fait divin, posé à l'origine dans le monde, et se perpétuant à travers les âges dans l'humanité. Contemporaine de l'homme, la religion a pris naissance au berceau du genre humain, et

se continuera jusqu'à la fin des temps. Il n'y a pas deux religions divines sur la terre ; il n'y en a qu'une seule, comme il n'y a qu'un seul Dieu, père commun de tous les hommes. Et comme l'institution divine de cette religion dans le monde est le fait capital de l'histoire des hommes, c'en doit être aussi le plus central et le plus éclatant. Et voilà pourquoi on en suit facilement à toutes les époques la trace lumineuse dans l'histoire.

C'est donc une erreur, que quelques littérateurs légers ont quelquefois adoptée, de regarder l'histoire de l'ancien peuple de Dieu comme important peu à l'histoire du Christianisme : ces deux histoires se tiennent si indissolublement, qu'elles n'en font qu'une ; l'une repose sur l'autre comme sur sa base, et les séparer, c'est tronquer essentiellement l'histoire de la religion.

Il y a donc d'abord à étudier, mon ami, l'histoire de la religion avant la venue de Jésus-Christ ; c'est là que se voit la mission spéciale du peuple hébreu, la perpétuelle intervention de la Providence dans le gouvernement de ce peuple, et toute la suite de la préparation évangélique : Dieu créant l'homme pour une fin surnaturelle ; le relevant miséricordieusement après sa chute, par la promesse du Sauveur ; renouvelant cette promesse aux patriarches ; se formant des fils d'Abraham une nation à part qui gardera le dépôt de cette sainte espérance ; conservant chez ce peuple choisi son culte et sa loi ; dessinant, dans tous ses plus illustres personnages et dans les principaux événements de son histoire, la figure de Jésus-Christ et de son Eglise ; multipliant, de siècle en siècle, avec une clarté toujours croissante, les prophéties qui annonçaient le Sauveur promis ; et enfin accomplissant tout au temps marqué par la venue de Jésus-Christ sur la terre.

Là, dans l'histoire hébraïque, sont donc tous nos ancêtres dans la foi, les patriarches et les prophètes : grands hommes,

qui devraient nous être familiers comme étant de notre race, de notre famille, tandis que souvent ils sont pour nous comme étrangers ; grands faits pleins des plus grandes leçons pour qui sait les comprendre, mais qui nous sont quelquefois moins connus que les fables mythologiques. Le XVIIe siècle nous était bien supérieur en ce point comme en beaucoup d'autres. Alors l'histoire sainte était vraiment un livre de famille, où l'enfant, dès qu'il pouvait en tourner les feuillets et en regarder les saintes images, se familiarisait avec les choses divines, et apprenait, comme en se jouant, l'histoire de sa religion. Au moyen âge aussi, cette connaissance des faits bibliques était beaucoup plus populaire qu'aujourd'hui, et tout le monde lisait alors, dans les bas-reliefs des vieilles cathédrales, écrite en pierre depuis la création du monde jusqu'à la fin des temps, cette sainte histoire qui est lettre close pour tant de chrétiens de nos jours.

Quant aux livres où on peut étudier avec fruit cette partie de l'histoire du Christianisme, j'indiquerai simplement ici, comme ouvrages de peu d'étendue :

L'*Histoire de la Religion avant Jésus-Christ*, par Lhomond : c'est son chef-d'œuvre ;

Le beau livre des *Mœurs des Israélites*, par Fleury ;

Comme ouvrages plus considérables : l'*Histoire des Hébreux*, par M. Rabelleau, un Orléanais ;

Et surtout l'*Histoire du peuple de Dieu*, par Berruyer (édition de Besançon), ouvrage si étudié, si plein de haut intérêt et de lumières pénétrantes ;

Et enfin, et toujours, la deuxième partie du *Discours sur l'histoire universelle*, où Bossuet a exposé toute la suite et les grands faits de l'histoire sainte avec une supériorité de génie incomparable.

II

Après l'histoire de la Religion avant Jésus-Christ vient

l'histoire de la Religion depuis Jésus-Christ, c'est-à-dire l'histoire de l'Eglise proprement dite. C'est là que se découvre visiblement la réalisation du plan divin, dont toute l'histoire de l'ancien peuple n'avait été que la préparation et l'annonce. C'est là qu'on voit la formation de l'Eglise chrétienne, sa divine constitution, son action sur l'humanité, et, parmi ses rudes combats, sa force toujours invincible et son éternelle victoire.

Il faut ajouter qu'à partir de ce moment, l'histoire de la religion se mêle à tout, remplit tout. Sans cesse, à toutes les époques, l'histoire de l'Eglise et l'histoire des sociétés temporelles se pénètrent réciproquement, et se confondent de telle sorte, que l'histoire ecclésiastique devient partie intégrante pour ainsi dire de l'histoire de l'humanité ; et c'est à ce point de vue surtout qu'on peut dire que les études historiques ont pour complément nécessaire l'histoire ecclésiastique. Si la vie et l'histoire de l'Eglise apparaissent ainsi mêlées à la vie et à l'histoire de tous les peuples et de tous les siècles, c'est que l'Eglise embrasse tous les temps et tous les pays : la vérité est que, depuis dix-huit siècles, on ne peut plus écrire l'histoire sans rencontrer à chaque pas l'Eglise, et sans être forcé ou de l'injurier, ou de s'incliner devant elle.

Quant au grand intérêt des choses, en une telle histoire, il serait superflu d'insister. On y contemple à la fois les plus grands faits et les plus grandes âmes.

C'est d'abord l'établissement du Christianisme dans l'empire romain : ses luttes contre les empereurs, ses triomphes, ses conquêtes, sa diffusion dans tout le vieux monde.

Ce sont ensuite les nouveaux rapports de l'Eglise avec les Césars devenus chrétiens, puis le grand déploiement de la vie de l'Eglise : après les martyrs, viennent les habitants du désert, les Anachorètes, puis les grands Docteurs, les

Pontifes ; les grandes assemblées d'évêques, les Conciles, foudroyant les hérésies. Dans ces luttes nouvelles se révèle le merveilleux développement du dogme chrétien, et ce progrès sans changement, où jamais aucune nouveauté doctrinale ne paraît, et qui, sans rien ajouter à la foi ancienne, ne fait que déclarer la vérité plus expressément, quand les nuages de l'erreur et les subtilités de l'hérésie essaient de l'obscurcir ou de la corrompre.

Le dogme est nécessairement traditionnel et immuable dans son fond : néanmoins, il peut, il doit être de plus en plus compris et expliqué, et là même, sur ce fond invariable de la vérité révélée, le progrès est possible. *Non nova, sed novè.* Les Docteurs et les Conciles maintiennent avec énergie le sens traditionnel des dogmes, mais les définissent avec encore plus de clarté et de précision, pour répondre aux difficultés que les temps amènent ; et c'est ainsi que chacune des hérésies, qui ont cherché tour à tour à altérer et à dissoudre le symbole, n'a fait qu'imprimer un mouvement d'expansion et d'ascension à la doctrine.

Mais l'histoire de l'Eglise n'est pas seulement l'histoire des plus grands faits et des plus grandes âmes ; elle devient bientôt l'histoire de tout le monde civilisé, soit en Orient, soit en Occident. L'histoire politique s'y trouve mêlée de plus en plus. L'établissement impérial craque de toutes parts : il tombe ; l'Eglise paraît comme la seule colonne debout au milieu des ruines. C'est elle qui amortit le choc redoutable des invasions barbares, qui menaçaient de tout mettre en poudre. Elle convertit à l'Evangile et à la civilisation tous ces nouveaux peuples.

Ce travail du Christianisme sur les races qui devaient remplacer l'ancien monde par un monde nouveau, est assurément un des plus grands spectacles qu'il puisse être donné de contempler.

Viennent ensuite les temps du Moyen Age, où bouillonnent,

encore agités et confus, les éléments des nationalités modernes; l'Eglise, parmi tous les grands événements de ces siècles tourmentés et orageux, prend une part prépondérante, et exerce en Europe ce qu'on a si bien nommé son pouvoir civilisateur. On rencontre là les Croisades, ces guerres héroïques de la civilisation chrétienne contre la barbarie musulmane; puis ce qu'on a appelé la lutte du Sacerdoce et de l'Empire, où les plus grandes questions se trouvaient engagées : on voit, en même temps, s'élever les grands Ordres monastiques et les grandes Universités chrétiennes : quel sujet encore de hautes et intéressantes études pour les hommes d'Etat, pour les politiques, comme pour tous ceux qui aiment à suivre les mouvements et le progrès de l'esprit humain !

Les temps modernes s'ouvrent, et amènent des faits religieux non moins graves, et dont les contre-coups se font sentir à l'ordre social tout entier. La prétendue réforme ébranle l'Europe en même temps qu'elle trouble l'Eglise. Le Nouveau-Monde est découvert : les apôtres de la foi s'y élancent, et les missions catholiques renouvellent les merveilles des anciens âges. Qui ne sent encore ici combien de tels événements sont d'un intérêt à la fois élevé et dramatique ?

Et quand enfin on arrive à l'âge contemporain, l'importance des faits religieux ne diminue certes pas : l'histoire de l'Eglise continue d'être mêlée intimement à toutes les affaires humaines. Quel intérêt de premier ordre, par exemple n'offre pas l'histoire du clergé français pendant la révolution, les négociations pour le concordat, la captivité de Pie VI, les malheurs de Pie VII, et la suite des faits jusqu'à nos jours ?

Il est donc manifeste que l'étude de l'histoire de l'Eglise est le complément nécessaire de toutes les études historiques, et qu'elle offre elle-même un sujet d'études de l'ordre le plus élevé et le plus attachant.

J'ajoute une considération d'une extrême importance : c'est que l'histoire de l'Eglise, malgré le mélange inévitable de l'infirmité humaine, et jusque parmi les ombres des plus mauvais siècles, offre, à qui sait regarder, le grand et beau spectacle d'une société vraiment sainte : sainteté tellement inviolable, qu'elle subsiste malgré les vices, les passions, et tous les scandales des hommes. On la voit constamment briller, avec un éclat supérieur et persévérant, non-seulement dans son enseignement toujours vrai et sa discipline toujours pure, mais dans sa vie réelle, dans ses œuvres, dans ses institutions, dans les grands faits, dans les résultats vrais et durables de son action sur le monde; et surtout dans cette multitude innombrable de grands hommes et de grands saints qu'elle enfante à Jésus-Christ avec une inépuisable fécondité, partout où est annoncé l'Evangile. Et quelles plus grandes âmes que celles de nos Saints et de nos Saintes, quel plus beau spectacle à étudier de près que celui de leurs vertus et de leur héroïque vie!

Tel est donc le double intérêt de haut enseignement pour l'esprit, et de profonde édification pour l'âme, que présente l'histoire de l'Eglise.

III

Quant à la manière de procéder en cette étude, voici quelques simples avis qui pourront n'être pas inutiles.

L'histoire ecclésiastique est sans contredit la plus vaste et la plus variée de toutes les histoires, puisqu'elle embrasse tous les peuples, et comprend une suite de dix-neuf siècles. Or, il y a trois choses à remarquer dans une telle histoire : d'abord la marche générale et progressive des faits, pendant toute la durée de l'Eglise ; la distinction de diverses époques marquées par certains caractères dominants; enfin la suite et le progrès de certains grands faits plus ou moins généraux, lesquels, pour être mieux connus et mieux jugés, ont

besoin d'être degagés des autres faits et étudiés à part. Cela posé, je dis d'abord :

1° Que, pour l'histoire de l'Eglise, comme pour toute autre espèce d'étude, il faut prendre pour point de départ un ouvrage élémentaire, qu'on lira avec grand soin, la plume à la main, avant de s'engager dans des études plus étendues.

En voici quelques-uns parmi lesquels on peut choisir :

Le cours d'histoire ecclésiastique de M. l'abbé Blanc offre dans le premier volume une bonne introduction à l'histoire de l'Église, et dans les deux autres volumes un assez bon abrégé.

Dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Alzog, traduite par M. Audley (3 vol), on trouve beaucoup de vues générales et d'aperçus élevés, trop hasardés peut-être quelquefois;

Le *Cours d'histoire ecclésiastique*, par un directeur du grand séminaire de Grenoble (3 vol.): c'est fort court et très-estimé;

Le résumé en quatre volumes de M. l'abbé Drioux.

Beaucoup plus sommaire, mais d'un vrai et très-rare mérite, est l'*Histoire de l'Eglise*, par Lhomond : un seul volume. Vous qui lisez peu, qui ne lisez rien, lisez au moins Lhomond. C'est un livre très-attachant, très-complet dans sa brièveté, avec des vues toujours élevées, et un style noble. — Je maintiens qu'un homme du monde qui aura lu avec soin l'un des ouvrages précités, soit l'abbé Blanc, Alzog, le *Cours d'histoire ecclésiastique* de Grenoble, ou celui de M. Drioux, et surtout l'admirable abrégé de Lhomond, possèdera sur l'ensemble de l'histoire de l'Église, au triple point de vue indiqué ci-dessus, des idées précises et justes, et aura fait un travail court, dont il lui restera une très-solide et très-suffisante instruction.

2° Étant lue toute la suite de l'histoire de l'Église dans un des abrégés que nous venons d'indiquer, si on veut faire

sur cette histoire un travail plus étendu, on peut entreprendre l'étude que voici :

Reprendre cette histoire par époques, puis comparer les époques entre elles et les éclairer les unes par les autres. C'est dans un tel travail qu'on remarquera les causes des événements, qu'on rapprochera les effets des causes, qu'on suivra dans leurs développements les grandes lignes de l'histoire, et qu'on pénètrera enfin dans la philosophie de l'histoire, étude si hasardée et souvent si fausse, quand elle est égarée par l'esprit de système, mais si profondément instructive, lorsqu'elle ne s'appuie que sur l'analyse consciencieuse des faits.

3° Enfin, on peut étudier séparément, dans toute leur suite, certains grands faits, qui, à raison de leur haute importance historique, méritent d'être plus sérieusement approfondis : les Croisades, par exemple, ou la lutte du Sacerdoce et de l'Empire.

Cette manière d'étudier l'histoire peut sembler longue ; mais il n'y a qu'elle qui soit grande, tout à fait lumineuse, et véritablement complète.

4° J'ai pu indiquer, pour la suite des faits de l'histoire ecclésiastique, plusieurs auteurs élémentaires ; mais si on me demande une bonne histoire générale de l'Église, j'avouerai mon embarras. Il y a cette lacune dans notre littérature ecclésiastique : nous manquons d'une histoire de l'Église qui soit à la fois complète et à l'abri de graves critiques. Le XVIIe siècle nous a laissé des collections et des travaux, incomparables sous le rapport de l'érudition, et nous avons le grave tort aujourd'hui de les trop négliger. On dirait que ces grands travaux nous font peur. Mais une histoire véritable, c'est-à-dire une œuvre d'art en même temps que de science, le XVIIe siècle ne nous en a légué qu'une, celle de Fleury. Fleury est incontestablement un historien éminent : rien n'égale la simplicité grave et noble

de son style ; le charme de ses premiers volumes est extrême ; mais le développement du dogme est trop peu marqué dans son histoire, et ses opinions relativement à la Papauté sont souvent très-répréhensibles. Il serait indispensable de lire concuremment la *Critique de son histoire*, par Marchetti.

L'abbé Rohrbacher a, dans une œuvre considérable, amassé et compilé d'immenses matériaux : mais on sait assez quels justes reproches la critique lui a faits.

L'histoire de Berrault-Bercastel, continuée par M. Henrion, n'est que de second ordre.

5° Nous sommes plus riches en travaux partiels sur l'histoire de l'Église :

Soit l'histoire d'une Église particulière, telle que l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, par le P. Longueval, continuée par les PP. Brumoy et Berthier, œuvre du plus grand intérêt, récemment rééditée par l'abbé Jager;

Soit l'histoire d'un grand fait, telles que l'*Histoire de Photius et du schisme grec*, par l'abbé Jager ; l'*Histoire de la réforme en Suisse*, par Haller ;

Soit l'histoire des grands Papes, des grands Évêques et des grands Moines, où l'art des écrivains modernes résume souvent toute une époque. Par exemple, l'*Histoire de saint Chrysostome*, par l'abbé Martin, ou celle par l'abbé Rochet;

L'*Histoire d'Innocent III*, par Hurter;

Et de *Grégoire VII*, par Voigt;

L'*Histoire de la Papauté aux XVI*e *et XVII*e *siècles*, par Ranke : on y trouve sans doute encore bien des préjugés protestants, et moins d'impartialité au fond qu'on ne le croirait; cependant il a complétement renouvelé l'impression générale sur la Papauté au XVIe et au XVIIe siècle. Personne avant lui n'avait révélé ou connu ces grands et bons papes que Dieu a donnés à son Église, depuis Pie IV jusqu'à Clément XI;

On peut lire encore l'*Histoire de la lutte des Papes avec la maison de Souabe*, par M. Cherrier, écrite avec science et noblesse;

Et aussi l'*Histoire des Papes pendant leur séjour à Avignon*, par l'abbé Christophe.

J'ajoute ici, pour ce qui concerne les missions catholiques, l'admirable collection, trop négligée aujourd'hui, des *Lettres édifiantes*, continuées par les *Annales de la Propagation de la Foi;*

Et pour des temps plus près de nous, les *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique au XVIII*e *siècle*, par M. Picot;

Les *Mémoires* du cardinal Pacca;

Ceux du cardinal Consalvi, récemment publiés, si curieux et si instructifs;

L'*Histoire de la captivité de Pie VI*, par M. l'abbé de la Couture, et l'*Histoire de Pie VII*, par M. le chevalier Artaud.

Un des grands intérêts de l'histoire de l'Église, pour l'instruction non moins que pour l'édification, je l'ai dit, c'est la vie des Saints ou des grands personnages de l'Église, et rien en même temps n'est d'une plus facile lecture que les ouvrages de ce genre.

Quel charme élevé pour l'esprit et pour l'âme à lire, par exemple:

Les *Actes des Martyrs;*

La *Vie des Pères du désert;*

Les *Moines d'Occident*, par M. de Montalembert;

La *Vie de saint Dominique*, par le P. Lacordaire;

De saint François d'Assise, par M. Chavin de Malan;

De sainte Elisabeth de Hongrie, par M. de Montalembert, ouvrage dont l'Introduction est une étude admirable sur le XIIIe siècle;

De saint Pie V, par M. de Falloux;

De saint François de Sales, par M. l'abbé Hamon ;
De saint Vincent de Paul, par Abely ;
De M. Olier, par l'abbé Faillon ;
De Fénelon, par le cardinal de Bausset ;
De M. Emery, par M. Gosselin.

Voilà incontestablement de très-excellentes et de très-intéressantes lectures pour les hommes du monde.

Je compléterai du reste ces indications dans un spécimen de bibliothèque, que je me propose de placer sous vos yeux.

IV

Je termine tout ceci par un avertissement qui est à mes yeux d'une capitale importance.

Un danger qui se pourrait rencontrer pour quelques-uns dans l'étude de l'histoire ecclésiastique, se serait de s'étonner outre mesure et de se scandaliser même, là où les grands et humbles esprits ne font que s'élever et s'affermir dans la foi. La suite de la religion et de l'Eglise est un fait divin, mais qui s'accomplit dans l'humanité. Dans cette histoire il y a Dieu et il y a l'homme; Dieu avec sa force toute-puissante, et l'homme avec son éternelle misère ; l'homme qui pèche et se peut corrompre, quand il lui plaît, et Dieu qui soutient l'Église, qui la conserve et y fait son œuvre, malgré l'infirmité ou la perversité humaine. Une société en laquelle, pendant une durée de dix-neuf siècles, nul scandale ne se verrait, et qui ne compterait que des saints pour membres, serait un miracle que Dieu n'a pas promis, et qui n'était pas nécessaire pour faire resplendir le côté divin de l'Église. Le côté divin, celui dont, pour ma part, j'ai toujours été profondément frappé, le voici : c'est que, malgré les infirmités et les défaillances des hommes, l'Église elle-même ne défaille pas : une Église toujours pure dans sa doctrine, toujours irréprochable dans ses lois, et toujours

féconde pour engendrer à Dieu des saints, malgré les faiblesses d'un grand nombre de ses enfants, et quelquefois même de ses ministres, une telle Église, visiblement, n'est portée que par la main divine ; et quand il y a bientôt deux mille ans que cela dure, il faut dire que le doigt de Dieu est là, ou qu'il n'est nulle part : qui ne voit pas cela ne verra jamais rien. L'histoire de l'Église le révèle à quiconque sait regarder et comprendre, et voilà ce qui en fait le haut intérêt et la grande utilité.

VINGT-SEPTIÈME LETTRE

Étude de l'Écriture sainte.

MON CHER AMI,

J'arrive enfin, — et c'est par là que je terminerai ce que j'avais à vous dire sur les études qui se rattachent à la grande science de la religion, — j'arrive à un point très-important, très-intéressant, mais qui a ses difficultés et ses délicatesses : je veux dire l'étude de la sainte Écriture.

« Je ne crois pas avoir besoin de vous recommander la « lecture de l'Écriture sainte, » écrivait le président d'Aguesseau à son fils. « Je prie Dieu, mon cher fils, que « vous vous y attachiez toujours avec fidélité pendant le « cours de votre vie. »

Tel était le sentiment de ce grave magistrat sur la lecture de l'Écriture sainte. Cette lecture lui paraissait si naturelle et si nécessaire à un chrétien, qu'elle allait, selon lui, comme de soi, et ne devait jamais être abandonnée.

D'Aguesseau était dans le vrai, et comme lui je conseille

sans hésiter la lecture de l'Écriture sainte, dans une certaine mesure et sous certaines conditions, aux laïques instruits de la religion, suffisamment préparés à cette étude, et par là même en état d'en profiter.

Je vais expliquer ma pensée et entrer dans le détail.

I

L'Eglise, on le sait, a mis, pour de très-sages motifs, des restrictions à la lecture de l'Ecriture sainte en langue vulgaire; mais l'esprit de l'Eglise est certainement que les fidèles, qui en sont capables, connaissent et lisent les livres saints avec les autorisations et les précautions nécessaires.

Cette lecture était très-ordinaire dans les premiers siècles de l'Eglise.

C'est ce que Fénelon démontre avec étendue, et c'est là son point de départ dans sa grande et belle lettre *sur la lecture de l'Ecriture sainte en langue vulgaire.* Cette lettre se trouve dans ses œuvres, et aussi dans le recueil intitulé : *La vraie et solide piété,* d'après Fénelon ; et je conseille fort aux hommes du monde de la lire :

« Les laïques, dit Fénelon au début de cette lettre, li-
« saient les saintes Ecritures dans les premiers siècles de
« l'Eglise. Pour s'en convaincre, il ne faut qu'ouvrir les
« livres de saint Chrysostome; il dit, par exemple, dans sa
« préface sur l'épître aux Romains, qu'il ressent une vive
« douleur de ce que beaucoup de fidèles n'entendent pas
« saint Paul comme il le faudrait, et de ce que l'ignorance
« de quelques-uns va jusqu'à ne savoir pas le nombre de ses
« épîtres; il ajoute que ce désordre vient de ce qu'ils ne
« veulent pas avoir assidûment ses écrits dans leurs mains;
« il ajoute que l'ignorance des saintes Ecritures est la
« source de la contagion des hérésies et de la négligence
« dans les mœurs. Ceux, dit-il, qui ne tournent pas les
« yeux vers les rayons des Ecritures tombent nécessaire-

« ment dans des erreurs et dans des fautes fréquentes. Tout « ce discours regarde les laïques qui écoutaient les sermons « de ce père.[1] »

Fénelon cite ensuite l'autorité de saint Jérôme.

Saint Jérôme, on le sait, recommandait la lecture de la sainte Ecriture à tous ces grands chrétiens, à toutes ces femmes illustres qu'il dirigeait à Rome; et non-seulement, aux vierges et aux veuves, à Paula, à Marcella, à Blesilla à Eustochium, mais encore aux mères de famille et aux enfants. Lui-même leur expliquait les saints Livres, et il avait enflammé d'une si grande ardeur pour cette étude ces illustres Romaines, qu'elles lisaient la Bible, non-seulement dans l'édition latine, mais encore dans la version grecque, et même dans le texte hébreu.

Il écrivait à la vierge Eustochium, fille de Paula : « Lisez « sans cesse l'Ecriture; que le sommeil vous surprenne ce « saint livre à la main, et si votre tête s'incline fatiguée, « qu'elle tombe sur les pages sacrées. »

Il recommandait même aux femmes chrétiennes d'apprendre tous les jours par cœur un nombre déterminé de versets. Il voulait que cette étude fît partie du travail de leur journée : « Ne vous livrez jamais au repos, leur disait-« il, qu'après avoir rempli de ce travail la corbeille de « votre cœur.

[1] *Interim tamen doleo ac moleste fero quòd virum hunc non omnes, sicut par est, cognoscunt; verum ita illum nonnulli ignorant, ut ne Epistolarum quidem ejus numerum planè sciant. Hoc vero non imperitia facit, sed quòd nolint beati hujus viri scripta assidue in manibus habere. Siquidem hinc infinita exorta sunt mala, ab ipsa videlicet sacrarum Scripturarum ignoratione : hinc multa hæreseon lues pullulavit : hinc vitæ in multis neglectus : hinc inutiles ac lucro carentes labores. Nam quemadmodum qui luminis hujus usura sunt privati, nequaquam recta ingredi possunt; ita qui ad divinarum Scripturarum radios oculos non intendunt, necessariò in multa frequenter errata incurrunt, perinde ac si in tenebris periculosissimis ambularent; id quod ut ne eveniat, oculos ad ipsum apostolicorum verborum fulgorem adaperiamus.*

« Ayez toujours, leur disait-il encore, la sainte Ecriture « dans les mains. »

Saint Jerôme voulait même que l'Ecriture sainte entrât dans l'éducation, et fût le livre avec lequel surtout on formerait l'âme des jeunes enfants. Et dans sa belle lettre à Læta, sur l'éducation de sa fille, il lui disait expressément : « Dès sa plus tendre enfance, apprenez-lui nos doux « psaumes... Et quand elle commencera à être un peu plus « grande, qu'on la cherche en vain sur les routes du siècle, « et qu'on ne la trouve que dans le sanctuaire des Ecritures, « consultant les prophètes et les apôtres. » Il ajoute : « Qu'elle vous apporte tous les jours son ouvrage réglé, qui « sera un recueil des fleurs de l'Ecriture; qu'elle apprenne « le nombre réglé des versets grecs, et qu'ensuite elle s'ins- « truise sur l'édition latine. » Au goût des pierreries et des étoffes de soie, si naturel à ce jeune âge, il demande qu'on substitue un goût plus digne d'une chrétienne, l'amour des Livres saints.

« Que si ce Père, ajoute avec raison Fénelon, voulait « qu'une très-jeune fille apprît ainsi toutes les saintes Ecri- « tures, et les sût presque toutes par cœur, que ne doit-on « pas conclure pour tous les hommes d'un âge mûr, et pour « toutes les femmes d'une piété et d'une discrétion déjà « éprouvées? »

Aussi, ce n'était pas seulement aux femmes, mais encore aux hommes du monde, à ses amis, au sénateur Pammachius, à l'avocat Magnus, à saint Paulin de Nole, poëte et littérateur renommé avant d'être un grand et saint évêque, et à bien d'autres, que saint Jérôme conseillait cette étude des Livres saints. Et cela, non pas seulement pour leur âme, mais encore pour leur talent. Après avoir reçu du disciple d'Ausone une lettre élégante, accompagnée d'un panégyrique éloquent de l'empereur Théodose, il lui écrivait : « Oh! s'il m'était donné de conduire un génie tel que

« vous, non sur les monts Aoniens, ou sur les sommets de « l'Hélicon, comme disent les poëtes, mais sur les cimes « sacrées du Sinaï ou du Thabor, il naîtrait, parmi nous « quelque chose que la docte Grèce nous envierait. »

En un mot, il n'y a rien de plus fréquent dans la vaste correspondance de saint Jérôme que le conseil répété sans cesse et à tous, de lire, de méditer les Livres saints.

II

Ce goût des premiers âges chrétiens pour les Livres saints est bien facile à concevoir. Qu'est-ce en effet que l'Ecriture? L'Ecriture est la parole de Dieu : c'est la vérité éternelle, c'est la lumière divine cachée sous les saintes lettres. Comment ne pas sentir qu'il y a là le plus riche des trésors, et le meilleur des aliments pour l'intelligence comme pour le cœur?

Quand nous lisons les Ecritures, ce n'est pas avec un sage, avec un génie, si grand fût-il, que nous entrons en commerce, mais avec l'Esprit de Dieu lui-même; ce sont les pensées mêmes de l'éternelle sagesse que nous entendons, que nous recueillons, et cela sur les sujets les plus hauts et les plus divins, touchant aux profondeurs les plus intimes et les plus délicates de notre être, aux intérêts les plus graves de notre vie temporelle et de notre éternité! « Tout « ce qui a été écrit, et divinement inspiré, « dit saint Paul, « l'a été pour nous instruire, nous exhorter, nous corriger, « nous élever dans la justice. » En un mot, les plus hautes vérités, les plus pures et les plus sûres lumières dont les âmes aient besoin sur la terre, sont dans ces pages sacrées. Il n'y a pas un sentiment du cœur humain, pas une douleur, pas une tristesse, pas une aspiration, pas une joie, pas une espérance, à laquelle elles ne répondent.

Quand même l'Ecriture sainte ne serait qu'un livre humain, on pourrait dire que nul livre sur la terre n'est com-

parable à celui-là. C'est le plus ancien monument écrit dans la langue des hommes; c'est la seule histoire des origines du monde et des premières races humaines; il y a dans la Bible la cosmogonie la plus rationnelle, la philosophie la plus élevée, les traditions les plus antiques, la vérité de toutes les fables qui composent les antiquités des nations, l'histoire la plus authentique et la plus suivie, les plus grandes choses, en un mot, et dans le plus grand langage.

Au simple point de vue littéraire, en effet, il est reconnu sans conteste par tous les hommes de goût que nulle littérature n'est comparable à la littérature biblique; nulle n'est plus variée et plus riche, plus colorée, plus éclatante, plus hardie. Il serait superflu d'insister sur un point si universellement admis. Nulle poésie, nulle éloquence ne pourrait soutenir le parallèle avec la littérature et l'éloquence des Livres saints. Moïse, Job, Isaïe, David et tous les prophètes laissent loin derrière eux les plus grands poëtes. L'Evangile présente des caractères différents, mais plus beaux encore: c'est un charme inimitable dans une divine simplicité. Rousseau n'a pas dit vainement : « La majesté des Ecritures « m'étonne, et la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. » Saint Paul a une verve, une vigueur et une grandeur qui n'appartiennent qu'à lui. Saint Jean, dans ses Epîtres, a une douceur et une élévation qui se sentent de ses communications plus intimes avec le Maître : « Dans son Evangile, « tout est sensiblement divin, » dit Fénelon. Son Apocalypse clôt splendidement le grand livre des révélations, et résume en quelque sorte toutes les beautés littéraires du texte sacré, de même qu'elle en est la divine conclusion.

On ne saurait donc trop exalter les beautés littéraires de la Bible, et à une telle étude, on le sent assez, le style comme l'âme ne peuvent que s'élever. Racine doit à son commerce

avec les Livres saints sa plus sublime poésie, et Bossuet sa plus haute éloquence, celle du *Discours sur l'histoire universelle*, des *Oraisons funèbres*, et des *Elévations sur les mystères*.

Pour toutes ces diverses raisons donc, que je ne fais, mon cher ami, que vous indiquer rapidement ici, je désirerais vivement voir les chrétiens de nos jours revenir à la lecture, à l'étude, à la méditation des saints Livres.

III

Cependant, quel que soit l'intérêt capital d'une telle lecture, il ne faudrait pas s'y jeter imprudemment. Ce sujet, ai-je dit, a ses délicatesses et ses périls, qu'il ne faut pas se dissimuler.

Saint Jérôme, qui recommandait si expressément et à tous l'étude des saints Livres, rappelle avec non moins de force que cette étude est difficile, que la Bible renferme des obscurités et des mystères, et qu'il serait téméraire de s'y engager sans préparation, sans précautions et sans guide. « Il y a un voile, » disait-il dans son langage biblique et figuré, « non-seulement sur la face de Moïse, mais sur celle « aussi des évangélistes et des apôtres. » C'est ce que Notre-Seigneur lui-même donnait à comprendre, quand, après avoir exposé ses paraboles à la foule, il ajoutait : « Que « celui qui a des oreilles pour entendre, entende. »

Indépendamment même des obscurités et des difficultés qui résultent de l'éloignement des temps, de la diversité des mœurs, du fond même des choses, les saints Livres renferment plus d'un récit, plus d'un détail qui, mal compris, pourrait troubler, scandaliser, blesser même certaines âmes mal préparées et incapables d'entendre comme il faut ces passages des Écritures.

Aussi, conçoit-on sans peine encore que l'Église, tout en continuant à souhaiter que les fidèles fussent toujours en

état de s'abreuver à cette source profonde des Ecritures divines, ait pu, à certaines époques, et sous l'empire de certaines circonstances, qui rendaient plus particulièrement dangereuse la lecture indiscrète des Livres saints, modifier sur ce point l'ancienne discipline. « L'Eglise, dit Fénelon, « sentit par une triste expérience que le pain, même quo- « tidien, ne devait pas être abandonné aux enfants ; qu'ils « avaient besoin que les pasteurs le leur rompissent, et que « ce même pain qui nourrit les âmes humbles et dociles « empoisonne les esprits indociles et présompteux. »

Que suit-il de tout ceci ? Qu'il faille abandonner la lecture des saints livres, parce qu'elle exige des préparations et des précautions ? Non, assurément. — Ou bien, qu'il faille prendre ces précautions et se donner ces préparations nécessaires, afin de ne pas se priver d'une lecture dont les fruits peuvent être si grands ? C'est évidemment cette dernière conclusion qui est ici la bonne. C'était celle de Fénelon. « Ma conclusion, disait-il, est qu'il faut travailler sans « relâche à préparer les fidèles à cette lecture, et qu'on « ne doit compter au nombre de ceux qui sont vérita- « blement instruits et solidement affermis en Jésus-Christ, « que ceux qu'on a mis en état de digérer ce pain des « forts. »

Voilà la vérité. Je souhaite donc vivement, pour ma part, mon cher ami, que les chrétiens sérieux, dans le monde, reviennent à cette étude qui était à la fois la lumière et la consolation des premiers chrétiens ; et ma conviction est qu'une génération nourrie de cette forte méditation des saints Livres serait aussi vigoureuse dans la foi et la pratique chrétienne, que nous sommes aujourd'hui faibles et hésitants.

Je le dis donc aux hommes du monde : Non, ne vous privez pas des incomparables ressources, des hautes lumières et des solides consolations que le trésor des Ecritures offre

à qui sait y puiser. Revenez à ce grand livre qui ne doit pas rester pour vous scellé et fermé, puisque tout ce qui a été écrit, comme disait l'apôtre, l'a été pour notre *instruction dans la Justice*. Préparez-vous du moins à cette divine lecture. Et bien que tous les enseignements de l'Eglise vous en renvoient comme les reflets, combien ne serait-il pas bon pour votre âme que vous puissiez en contempler vous-même la vive et pure lumière !

Mais comment faire utilement cette lecture des Livres saints? Voici à cet égard quelques conseils, qui me semblent tout à la fois très-simples, très-modérés, et pratiques.

IV

1° Avant tout, il faut ouvrir la Bible, non comme un livre ordinaire, mais comme un livre divin, et le lire, non pas avec une vaine et profane curiosité, mais avec esprit de foi et religion : voilà la première condition et disposition que je demande aux hommes du monde pour cette lecture de l'Ecriture sainte. Ce qu'il faut y chercher avant tout, c'est l'édification. Dans ce but, il faut y voir et y écouter avec respect Dieu présent et parlant sous la lettre ; il faut contempler, adorer le rayon divin, quand il brille; le désirer, l'appeler quand il se cache ; il faut bénir le Maître intérieur, l'Esprit divin qui, en éclairant l'entendement, échauffe le cœur. C'est ainsi que les Pères de l'Eglise et tous les saints Docteurs conseillaient de lire les Livres sacrés ; c'est ainsi que tout chrétien doit faire cette lecture, s'il veut y puiser de pures lumières pour son esprit, en même temps que de solides consolations pour son cœur.

2° De même qu'il faut éviter de lire les Livres saints à un point de vue profane, il faut se garder, et plus sévèrement encore, de les lire avec un esprit critique. Il faut porter au contraire dans cette lecture un esprit d'humilité, en même temps qu'un esprit de foi. Critiquer et juger la parole de

Dieu, c'est ce qu'ont fait les hérétiques de tous les âges, et ce que le protestantisme, dans les temps modernes, a posé tristement en principe, et mis en pratique. Ce principe n'a pas tardé à porter ses fruits : il a précipité rapidement et fatalement — on le lui avait prédit — le protestantisme dans le rationalisme ; et le rationalisme, dans les pays protestants, a porté la critique des Livres saints aux derniers excès de témérité.

Ces discussions intempérantes, que le rationalisme allemand a soulevées comme une poussière autour du Livre divin, aujourd'hui une école sans frein ni loi essaie de les exploiter et de les introduire parmi nous, avec une témérité de confiance et d'orgueil moins digne encore de colère que de pitié. Triste spectacle, que de voir ces hommes d'un jour, avec une science de fantaisies et d'hypothèses, déjà toute jonchée de ruines, s'attaquer à ce monument indestructible, qui est assis sur tant de siècles, et contre lequel tant de générations d'hérétiques et de sophistes sont venues s'user tour à tour, pareils à des insensés ou à des enfants qui, avec des boules de neige, tenteraient d'ébranler les pyramides.

Chaque siècle voit se renouveler ces tristes efforts, et chaque siècle enterre, les uns après les autres, tous ces adversaires éphémères de la parole de Dieu : ils passent, et le monument éternel demeure. Il en sera des modernes critiques comme de tous ceux qui les ont précédés : ils tomberont, malgré leur vaine science, malgré leur critique audacieuse, et leurs écrits chargés de textes, ils tomberont, écrasés sous les masses de mots entassées par eux, et il ne restera de leur tentative insensée que ce qui reste après un orage, quand la pluie a cessé, et qu'un vent du ciel, balayant les nuages, laisse apercevoir l'astre, un moment obscurci, et qui rayonne d'un plus pur éclat dans les cieux.

Mais quelle que soit l'inanité radicale des efforts tentés

par quelques hommes contre l'œuvre de Dieu, il n'en est pas moins vrai que les hommes du monde, que les femmes surtout, et en général tous ceux qui n'auraient pas été préparés, par une éducation et une vocation spéciale, à ces controverses, seraient plus que téméraires de s'en occuper, ou de lire les Ecritures à ce point de vue.

On ne se tient pas assez sur ces gardes là-dessus dans le monde aujourd'hui. Une présomptueuse curiosité emporte facilement ici des hommes du monde, croyants sincères, et même des femmes chrétiennes. Plus de réserve serait nécessaire en matière si délicate et si grave ; et même, je le dirai à un autre point de vue, plus de fierté serait permise à notre foi. Du haut de nos certitudes et de nos fermes croyances, nous pouvons sourire à ces efforts misérables qui, après avoir fait plus ou moins de bruit, et répandu plus ou moins de fumée, s'en iront rejoindre tant d'autres tentatives avortées, et à jamais ensevelies dans l'oubli des âges. Non, ne faisons pas à ces tristes amateurs de scandale un honneur qu'ils ne méritent pas, et gardons aussi avec un soin plus jaloux l'intégrité de nos croyances et la virginité de notre foi.

3° Je l'ai dit encore, ce n'est pas une simple lecture, c'est une méditation de nos Livres saints que je recommande. Il faut non-seulement lire des yeux le texte, mais l'approfondir par la réflexion et par le cœur. C'est là seulement que se trouve la séve, la vie, et la grande lumière des Ecritures. C'est là que les saints Pères ont puisé cette science si abondante, si vive, si pleine, qui remplit tous leurs écrits. Il faut lire la sainte Ecriture pour son âme plus encore que pour son esprit; creuser, autant qu'on le pourra, les mots divins, afin d'apercevoir les sens profonds cachés sous la lettre. C'est ainsi qu'on fera de la parole de Dieu un aliment véritable, un pain de vie. Il est incroyable à quel degré les Livres saints se prêtent à cette méditation, à cette

pénétration profonde, et comment, sous le regard attentif de l'âme, les mots du texte sacré s'ouvrent pour ainsi dire, et laissent échapper leurs richesses, pourvu que cette étude se fasse avec un cœur humble et pur.

Plus on étudie ainsi la parole de Dieu, et moins on l'épuise ; à chaque fois, de nouveaux aspects se révèlent, des choses qu'on n'avait pas encore aperçues se découvrent, et on sent bien que cette sainte parole découle d'une source infinie, puisqu'on peut y creuser, y puiser toujours, sans l'épuiser jamais.

4° Comme je demande certaines dispositions d'esprit et de cœur pour une lecture utile des Livres saints, je demande aussi, à l'exemple des Pères, et notamment de saint Jérôme, un choix et une préférence pour certains livres de l'Ecriture sainte. Parmi les saints Livres, en effet, il en est qui, au point de vue de l'édification et de l'utilité pratique, ont une plus grande importance, et qu'il faut aussi relire plus souvent : tels sont les saints *Evangiles*, les *Actes* et les *Epîtres* des Apôtres. Dans l'*Ancien Testament*, ou peut joindre Job, Isaïe, Jérémie, les Machabées, l'histoire de Ruth et de Tobie, aux *Proverbes* et aux livres *Sapientiaux ;* mais il faut lire surtout ces *Psaumes* incomparables, que nulle autre littérature ne possède, et qui seront l'éternelle poésie et l'éternelle prière de l'âme religieuse.

5° L'Écriture sainte a des difficultés, disions-nous, même pour un chrétien instruit de sa religion : tous les anciens textes en offrent ; mais la Bible, comme nous le disions tout à l'heure, par l'éloignement si grand des temps, la différence non moins grande de nos mœurs et de nos usages, le génie d'une langue si éloignée de la nôtre, présente des difficultés particulières et considérables. Il faut donc à cette étude une initiation, une préparation sérieuse.

L'étude de l'histoire hébraïque, dont nous parlions dans la précédente lettre, est déjà une première et nécessaire

préparation ; je voudrais, avant qu'on ouvrît la Bible, qu'on connût au moins la suite de l'Histoire sainte, et les trois époques, patriarchale, mosaïque et prophétique, de la religion avant Jésus-Christ. Ceci est de rigueur.

Des commentaires bien choisis sont un autre secours indispensable : par exemple, pour l'étude des Psaumes et pour Isaïe, le P. Berthier ; pour les Épîtres de saint Paul, Piquigny. J'indiquerai tout à l'heure les principaux de ces ouvrages.

6° Mais auparavant, je ferai une observation importante : c'est qu'il ne faut pas trop s'effrayer ni se décourager des obscurités du texte : ce qu'on n'a pas saisi une première fois, on le comprendra souvent sans difficulté dans une seconde ou une troisième lecture ; les choses s'éclaircissent peu à peu les unes par les autres. Quand par une étude attentive et persévérante on est entré dans le génie et l'esprit des auteurs sacrés, l'on entend alors aisément beaucoup de choses qui avaient arrêté d'abord ; et ce qu'on parvient à comprendre ainsi par d'humbles et religieux efforts donne bien plus de lumière et s'imprime beaucoup plus profondément dans la mémoire que ce qu'on reçoit en quelque sorte passivement par les explications d'autrui.

7° J'ajouterai enfin qu'une préparation et un secours indispensable pour que cette lecture de l'Écriture sainte produise ses fruits, c'est la prière. C'est à Dieu surtout qu'il appartient de nous révéler le secret de ses pensées, caché dans les saintes Ecritures ; c'est à lui seul qu'il est réservé de lever pour nous ce voile qui se trouve, comme saint Jérôme nous le rappelait, sur la face de Moïse, des prophètes et des apôtres. Il ne faut pas oublier la parole de Notre-Seigneur : « Je vous rends grâce, ô mon Père, de ce que « vous avez dérobé ces mystères aux superbes, et de ce que « vous les avez révélés aux petits et aux humbles. » La présomption orgueilleuse mérite de s'aveugler ; la lumière ar-

rive aux cœurs simples et purs. Et c'est encore l'Esprit-Saint qui a dit cette parole dont l'application est si juste ici: « La science enfle, mais la charité édifie. »

Maintenant, de quels livres peut-on s'aider dans la lecture de l'Écriture? — Voici quelques-uns des principaux.

V

1° En résumé, une Bible, et quelques bons livres, soit d'introduction, soit de commentaires, voilà ce qui peut suffire à un homme du monde pour l'étude des Livres saints.

Une Bible, dis-je, complète, Ancien et Nouveau Testament, bonne et belle édition : il n'est pas indifférent qu'elle soit sur beau papier, avec des marges sur lesquelles on puisse au besoin écrire des notes.

La *Bible de Carrières*, à la fois texte latin et traduction française, avec les commentaires de *Menochius* au bas des pages, est excellente pour un homme du monde.

2° Au point de vue purement littéraire, j'indiquerai: l'ouvrage du docteur Lowth, de la *Poésie sacrée des Hébreux;* et celui de M. l'abbé Henri, de la *Poésie des Livres saints.*

3° Comme ouvrage d'explication littérale et d'édification morale, j'ai indiqué déjà *Isaïe*, par le P. Berthier; les *Psaumes*, par le même. — Pour les Évangiles, les *Méditations de Bossuet sur l'Évangile*, principalement dans l'admirable recueil que vient d'en publier M. Wallon ; — pour les *Épîtres de saint Paul*, Picquigny ;

4° Pour les prophètes, une très-utile lecture préliminaire serait les *Dissertations* du cardinal de la Luzerne *sur les Prophéties ;*

5° Maintenant, à ceux qui ne chercheraient pas seulement l'édification et le grand intérêt littéraire dans la lecture de l'Écriture sainte, mais qui voudraient en faire une étude plus étendue et plus savante, j'indiquerai comme prépara-

tion générale à la lecture de la Bible, et comme prolégomènes généraux : les deux volumes d'Hanneberg, traduits en français, — l'*Herméneutique sacrée* de Janssens; — comme introduction plus particulière au Nouveau Testament, le bel ouvrage de M. Wallon, de l'Institut : de l'*Autorité des Evangiles* (1 vol. in-18) ; les deux savants volumes du P. de Valroger : *Introduction historique et critique à l'étude du Nouveau Testament.*

Si l'on voulait étudier plus spécialement, à ce même point de vue historique et critique, certaines parties de l'Écriture sainte, on aurait : pour la Pentateuque, par exemple, les *Prophéties messianiques*, de M. l'abbé Meignan, aujourd'hui évêque de Soissons.

Il ne faut pas oublier surtout la *Bible vengée*, de Duclos, et les *Lettres de quelques Juifs*, de l'abbé Guénée, péremptoire réponse aux objections du XVIIIe siècle.

VI

Enfin, un exercice des plus utiles serait d'étudier à fond, dans tout l'ensemble des Livres saints, certains sujets donnés, comme tel point du dogme, telle vérité morale, tel vice, telle vertu, etc. C'est précisément un travail de ce genre que le chancelier d'Aguesseau recommandait à son fils. « Je « vous conseillerai, pour vous mieux remplir de toutes les « vérités que l'Écriture sainte renferme, de vous prescrire « un travail que je regretterai toujours de n'avoir pas fait « pendant ma jeunesse : c'est d'extraire des livres sacrés « tous les endroits qui regardent les devoirs de la vie civile « et chrétienne, de les ranger par ordre et d'en faire comme « une espèce de corps de morale qui vous soit propre. Il « y a des auteurs qui ont travaillé sur l'Écriture sainte « dans cette vue ; mais je ne suis point d'avis que vous « vous serviez de leurs ouvrages, si ce n'est peut-être après

« que vous aurez fait le vôtre, pour voir s'il ne vous sera « rien échappé.

« La grande utilité et le fruit solide de ces sortes de tra- « vaux n'est que pour celui qui les fait lui-même, qui se « nourrit par là à loisir de toutes les vérités qu'il recueille « et qui les convertit dans sa propre substance.

« Je n'ai garde d'exiger que vous fassiez cet ouvrage dans « le terme d'une année; il faudrait pour cela quitter toutes « vos autres études. Je serai bien content si vous commen- « cez, et si vous le continuez avec persévérance. C'est un de « ces travaux qu'il n'est pas nécessaire d'avoir achevé pour « en recueillir le fruit : il est bon même qu'il dure long- « temps pour le faire avec plus de réflexion et de sentiment, « et je ne sais s'il n'y a pas au moins autant d'avantage à « le faire qu'à l'avoir fait.

Pour cet excellent travail, voici, selon moi, la méthode à suivre : 1° rechercher et recueillir, à l'aide d'une *Concordance*, tous les endroits des Livres saints qui se rapportent au sujet qu'on veut étudier : rien n'est plus facile; il faut, pour cela, avoir simplement chez soi, près de son bureau, sa Bible avec sa Concordance; 2° transcrire au fur et à mesure tous les textes qu'on trouve sur ce sujet, mettant, au besoin, en marge une note, un mot qui indique ce qu'on a cherché, ce qu'on a trouvé dans le texte; 3° réunir ensuite et grouper tous ces divers passages sous certains titres généraux ; 4° composer du tout un ensemble de doctrine et même de discours suivi sur le sujet proposé, en conservant non-seulement les pensées, mais le style, autant que possible, de l'Ecriture sainte.

L'expérience seule peut apprendre quel est le vif intérêt et le charme d'une telle étude sur les Livres saints, quelle pure et haute lumière jaillit de tant de paroles divines ramassées sur un même sujet comme en un faisceau.

Tels sont, mon ami, les simples conseils que je crois pou-

voir vous donner pour vous rendre facile et profitable le texte des Livres saints ; cette lecture, jointe à l'étude de l'histoire ecclésiastique, des dogmes chrétiens et des preuves du Christianisme, complètera pour vous cette grande étude de la religion, de toutes la plus belle, et qui est si nécessaire pour former un chrétien solide, ferme dans sa foi, digne d'en goûter la consolation et les lumières, et capable au besoin de la défendre.

VINGT-HUITIÈME LETTRE

Récapitulation et conclusion de toutes les lettres précédentes.

MON CHER AMI,

J'ai fini ce que je m'étais proposé de faire avec vous. Nous avons parcouru ensemble dans ces lettres tout le cercle, à peu près, des études qui sollicitent, à un titre ou à un autre, les loisirs d'un homme sérieux : la Littérature, la Philosophie, l'Histoire, le Droit, les Arts, les Sciences, l'Agriculture, la Religion; et je termine enfin tout ce travail, qui, par le grand intérêt des choses, s'est étendu devant moi, plus que je ne l'avais prévu.

J'ai été amené, par le sujet même, à adresser des conseils aux hommes qui ont une carrière, comme à ceux qui n'en ont pas, à ceux même qui ont embrassé la vie militaire, comme à ceux qui ont embrassé la vie civile ; de sorte que, dans ce travail, je me trouve être devenu un peu, sans le vouloir, le conseiller de tout le monde, de tous ceux du moins qui, de loin ou de près, ont quelque affection pour moi, quelque confiance en moi.

Quoi qu'il en soit, je suis étonné moi-même de ce que je me trouve avoir fait, et de cette sorte de *magisterium* universel que j'ai pris là, ou plutôt de ce dernier et solennel enseignement qui est sorti, de lui-même pour ainsi dire, de la grande œuvre que j'avais entreprise sur l'Education et qui en est comme le naturel et nécessaire couronnement.

L'éducation, en effet, ne s'achève pas avec le collége et la jeunesse; c'est, dans un sens très-vrai, l'œuvre de toute la vie. La base, le fondement est posé dans ces premières années de l'éducation proprement dite, pendant lesquelles l'enfant, le jeune homme, est confié aux soins des maîtres. Mais, dans la suite, l'homme doit être son propre maître, son vrai et grand instituteur à lui-même.

Il doit exercer constamment, déployer sans relâche les forces acquises, pour acquérir toujours, parce qu'il y a toujours à acquérir, toujours à gagner, toujours à s'élever, à s'améliorer, et cela sous peine de s'affaiblir, de reculer indéfiniment, et de descendre à jamais. Voilà pourquoi j'ai écrit ces lettres, et essayé d'indiquer, dans le détail et à tous, quels travaux, quelles études on peut entreprendre, pour continuer, achever, perfectionner l'éducation de son esprit et de son âme, occuper honorablement ses loisirs, faire quelque chose sur la terre, remplir enfin sa tâche d'homme, et donner pleinement ses fruits.

Du reste, je ne regrette en rien ma peine ici, et elle a été grande. Je ne crois pas avoir fait jamais quelque chose qui soit plus une œuvre de cœur et de zèle, et qui soit né en moi d'un plus vif désir d'être utile : ce qui m'a uniquement inspiré, je puis le dire, c'est le sentiment profond du besoin qu'une multitude de jeunes gens et d'hommes ont des choses que j'ai dites là. Ces conseils, combien de fois ne m'ont-ils pas été demandés ? Les questions auxquelles j'ai répondu, combien de fois ne m'ont-elles pas été adressées Et ces

mêmes questions, combien de fois aussi l'esprit inoccupé, l'oisiveté futile, l'inaction découragée, la paresse honteuse d'elle-même, la bonne volonté timide et faible, ou ignorante des moyens et des facilités du travail, se les sont posées tout bas? J'ai entendu ces plaintes secrètes, j'ai vu de près la misère de ces vies oisives et vides, le fléau du temps perdu, le malheur des plus belles facultés enfouies; et j'ai vu aussi la fécondité et les fruits merveilleux de l'étude en ceux qui se sont décidés d'eux-mêmes ou que j'ai eu le bonheur de décider au travail; et voilà pourquoi j'ai voulu dire tout haut et à tous ce que j'ai dit souvent à quelques-uns dans le secret.

Et maintenant je voudrais, en terminant, pour être bien compris, et qu'on n'allât pas au delà de ma pensée, résumer ce que j'ai dit dans ces lettres, l'essentiel du moins, en quelques derniers conseils simples et d'une facile exécution.

1° J'ai établi d'abord combien l'étude, le travail, la culture de l'esprit est nécessaire en général, même aux hommes qui font quelque chose, qui ont une spécialité, une carrière, et comme ceci est capital et le point de départ de tout, comme tout serait gagné si cette persuasion entrait fortement dans les esprits, je suis revenu souvent dans le cours de ces lettres sur cette nécessité; et même j'ai cru devoir insister fortement, dans une lettre spéciale, sur la grande loi du travail, qui oblige tout homme ici-bas : je l'ai envisagée à la lumière même de la parole de Dieu, et je vous ai montré, mon ami, combien cette loi est pressante, universelle, et par quelles conséquences désastreuses elle se venge de ceux qui la méprisent et ne font rien. Nous avons vu enfin combien le travail d'esprit, l'étude, est un excellent moyen, et souvent l'unique, pour les hommes de loisir, d'accomplir cette loi.

Cela fait, nous sommes entrés ensemble dans l'examen

des diverses études qui sollicitent un homme de loisir, et nous avons ainsi passé en revue presque toutes les branches des connaissances humaines.

2° Mais, j'ai besoin de le répéter, évidemment je ne demande pas que chacun embrasse toute cette encyclopédie : ce n'est pas l'impossible que je veux, ni le pêle-mêle des études, ni l'éparpillement des efforts que je conseille. Ce qui se peut, et ce qui se doit, c'est que chacun examine de bonne foi ce dont il est capable, et fasse entrer dans sa vie quelque étude sérieuse, quelque travail honorable, UNE DES ÉTUDES QUE J'AI INDIQUÉES, celle qui convient le mieux à ses aptitudes et à ses goûts. C'est là, mon cher ami, la grande conclusion de toutes ces lettres, et la résolution décisive que je voudrais inculquer de toutes mes forces à tous ceux pour lesquels j'ai écrit, et qui auront bien voulu me lire.

3° Dans chaque étude même, il n'est pas question de tout prendre ; car chaque étude, en elle-même, est encore bien vaste. Il vaut mieux bien étreindre, comme on dit vulgairement, que trop embrasser. QU'ON CIRCONSCRIVE DONC SA TACHE ; MAIS QU'ON S'IMPOSE UNE TACHE, ET QU'ON LA REMPLISSE. Que parmi toutes les Sciences on s'arrête à une, et qu'on s'y applique persévéramment; que parmi les Littératures on en choisisse une, et qu'on aille au fond ; que dis-je? qu'on ne prenne même, si on ne peut autre chose, qu'un seul auteur, qu'un seul grand livre, et qu'on en fasse une étude suivie, et on aura accompli une chose importante; on aura réalisé le *timeo virum unius libri* des anciens. La concentration des efforts sur un travail sérieux est toujours féconde.

Qui donc, je le demande, dans ces limites, pourrait avoir une objection contre le travail ?

4° Cependant, parmi toutes ces études, il en est que je regretterais de voir totalement mises de côté : c'est la philosophie, la littérature, et l'histoire. Cest études, si minime qu'on fasse leur part, il faut qu'elles en aient une, dans tout

règlement, dans toute vie. Elles forment comme l'éducation générale de l'intelligence; elle constituent ce fonds commun d'idées élevées qui permet aux hommes cultivés d'un pays de se rencontrer et de s'entendre sur les sommets de l'esprit humain.

Donc, quelque spécialité qu'on embrasse, il ne faudrait pas tellement s'y renfermer qu'on n'en sortît jamais. Rien n'est meilleur pour tous, évidemment, que d'entrer en quelque commerce d'esprit avec les grands écrivains et les grands penseurs. Je voudrais donc qu'on y revînt de temps en temps, ne fît-on — et je le dis, afin de pousser l'indolence et l'incurie jusque dans leurs derniers retranchements — qu'en relire quelquefois avec attention quelques belles pages. Quoi d'ailleurs de plus facile et de plus agréable?

5° A plus forte raison est-il nécessaire de ne négliger, en aucun cas, sous aucun prétexte, l'étude de la religion. Cette obligation, pour un honnête homme, est rigoureuse, absolue, de premier ordre. Non qu'on soit tenu à tout ce que j'ai indiqué; mais il en faut faire au moins quelque chose. Et si un homme du monde, quel qu'il soit, trop absorbé par les affaires, voulait du moins essayer ce que je vais dire, il trouverait un moyen sûr et facile d'apprendre la religion, en lisant avec soin, simplement les trois petits volumes de Lhomond : l'*Histoire de la religion avant Jésus-Christ*, la *Doctrine chrétienne*, et l'*Histoire de l'Eglise* : — à tout le moins le *Catéchisme chrétien présenté aux hommes du monde*, que j'ai publié.

Et quant aux preuves de la religion à l'apologétique, qui donc ne pourrait pas lire, par exemple, la *Méthode courte et facile pour se convaincre de la vérité de la religion*, par l'abbé Gosselin; le premier volume du *Christianisme présenté aux hommes du monde*, par Fénelon ; les *Pensées* de Pascal; ou la deuxième partie du *Discours sur l'histoire universelle;* ou, de temps en temps, quelques conférences

de M. Frayssinous ou du P. Lacordaire? Encore une fois, est-ce trop demander?

6° Mais je veux pousser la condescendance encore plus loin. Il y a un livre que tout le monde connaît, que tout le monde a entre les mains, l'Eucologe. Et bien! je le dis avec une très-profonde conviction : un Eucologe est un livre incomparable; et si l'on savait s'en servir, le méditer, et en extraire les trésors qu'il contient, il pourrait à lui seul tenir lieu de bien des livres. Les plus grandes beautés de l'Écriture sainte, le dogme et la morale chrétienne, partout répandus dans les admirables formules liturgiques, l'histoire même de la religion, dans ses points essentiels, et toute la vie de Notre-Seigneur se déployant dans cette belle ordonnance des fêtes chrétiennes, tout cela constitue une connaissance très-étendue de la religion, et tout cela, c'est l'Eucologe : mais on n'y prend pas garde, on n'en tient aucun compte, parce qu'on a eu ce livre entre ses mains dès l'enfance, et qu'on s'est accoutumé à le traiter avec une irréflexion, une routine et une vulgarité déplorables. Chrétiens, hommes du monde, vous surtout qui connaissez si peu ou si mal votre religion, lisez donc au moins et méditez votre Eucologe.

7° Ainsi donc, travailler, occuper utilement ses loisirs, sortir à tout prix d'une vie oisive, stérile et perdue; pour cela, SE CHOISIR UNE ÉTUDE SELON SES APTITUDES ET SES GOUTS, — ET S'Y ATTACHER RÉSOLUMENT ET AVEC SUITE; — ne pas toutefois l'enfermer dans une spécialité, mais s'occuper de temps en temps au moins de littérature, de philosophie et d'histoire; surtout ne pas négliger l'étude de la religion : voilà, mon cher ami, mes premières et capitales recommandations.

8° Mais certes, je voudrais plus de ceux qui peuvent plus.

Quand je vois ce que pourraient, s'ils se décidaient à travailler, ceux à qui je m'adresse, et quand je regarde en

même temps les profonds besoins, les grands périls de l'époque où nous sommes, les efforts de nos ennemis pour s'emparer de toutes les branches de la science et de l'activité humaine, et si j'ose ainsi dire, les déchristianiser, oh! combien je me prends alors à regretter cette déperdition de temps et de talents qui se fait parmi nous! Oh! je voudrais sentir que les chrétiens redoublent, eux aussi, d'ardeur et de zèle; je voudrais les voir étudier les sciences, et n'en pas laisser le monopole aux impies; étudier la philosophie qui élève et vivifie les sciences, et ne la point laisser se corrompre avec elles et s'abaisser dans le honteux matérialisme; étudier les arts, l'économie politique; en un mot, je voudrais les voir se prendre à tout ce qui leur offre un noble et fréquent emploi de leur esprit, de leur âme, de leur vie.

9° Ceux donc qui se sentiraient excités à ces généreux efforts, ceux qui, comme vous, mon ami, auraient le loisir, le goût, le courage de travailler plus grandement, voici ce que je leur conseillerai, pour qu'ils ne restent pas dans le vague, l'indécision, le tâtonnement, et aussi pour qu'ils s'obligent en quelque sorte vis-à-vis d'eux-mêmes:

C'est de se donner leur tâche CHAQUE ANNÉE, de se fixer, en proportion des loisirs prévus, une suite d'études, quelque sérieux travail, et de tenir absolument à ne pas se manquer de parole, et à parcourir la route tracée.

De cette sorte, chaque année on réaliserait une partie de son plan total, et on poserait une nouvelle assise à l'édifice de ses connaissances. Je suis convaincu que l'efficacité de cette pratique est très-réelle. Trop peu de gens discutent ainsi l'emploi de leur temps et prennent des engagements avec eux-mêmes. On n'ordonne pas assez sa vie et ses heures : on se laisse trop aller au courant des choses; et c'est pour cela qu'on perd tant d'heures dans le jour, et tant de jours dans l'année.

10° Je répéterai encore ici un conseil que j'ai donné souvent dans le cours de cette lettre, mais qui est trop important à mes yeux pour que je n'y revienne pas une dernière fois. Je voudrais qu'on ne se contentât point de lire, mais qu'on lût LA PLUME OU LE CRAYON A LA MAIN. Et si on n'écrit pas pour le public, pas même pour ses amis ou pour ses enfants, — et, certes, je serais charmé que beaucoup d'hommes dans le monde se fissent à eux-mêmes cet honneur, et j'en ai connu beaucoup qui en eussent été très-capables, s'ils avaient voulu prendre cette peine ou plutôt se donner ce plaisir, — le moins qu'on puisse faire, C'EST DE PRENDRE DES NOTES EN LISANT, et de résumer par écrit ses lectures.

Et cela, pour deux principales raisons. D'abord, c'est la condition indispensable pour profiter de ce qu'on lit; si on n'écrit pas en lisant, on ne réfléchit guère, ou très-vaguement : la plume précise, formule et fixe la réflexion. Ensuite, c'est le moyen de réagir sur ce qu'on lit et de forcer son esprit à produire. Si l'esprit ne produit jamais, même en recevant toujours, il reste en souffrance dans la meilleure partie de lui-même : il perd sa principale puissance, qui est l'activité, la fécondité. Produire, c'est le but du travail. On défriche la terre : on y jette la semence, le ciel y verse sa rosée; mais il faut que la terre donne son fruit. Ainsi de l'intelligence.

11° Mais quoi qu'on pense de ces conseils, et quelque part que l'on fasse dans ces études, ce qui domine tout ici, ce qui est au-dessus de toute répugnance, de tout prétexte et de toute lâcheté, ce qui est mon dernier mot comme mon premier, ce que je voudrais inculquer de toutes les puissances de mon âme et de toute l'énergie de ma conviction, c'est, j'y reviens en terminant, la loi, la grande loi du travail : loi impérieuse, loi sacrée, de laquelle nul n'a le droit de s'exempter. Je le redis, c'est une nécessité pour tout

homme, pour tout chrétien, de faire quelque chose, d'employer sa vie ici-bas. Et si cette persuasion pouvait gagner ceux à qui je m'adresse, si cet appel au travail, si ce cri sorti des profondeurs de mon âme et de ma conscience émues retentissait dans les âmes et les consciences, et allait tirer de leur torpeur et de leur illusion ceux qui ne font rien, ou ne font pas assez, quand il y a tant à faire, les obligeait à rougir d'eux-mêmes, et les décidait enfin à travailler, dans la mesure de leurs forces qui est celle de leur devoir, je n'en demanderais pas davantage, et je ne croirais pas avoir jamais rendu un plus grand service aux âmes et à mon pays.

Je viens de plaider la cause des pauvres, en prêchant dans un récent ouvrage, la charité. Je plaide en ce moment la cause des riches, riches de la fortune ou de l'intelligence, en prêchant le travail. Car je ne puis oublier que je suis l'évêque des uns et des autres, et que je me dois à tous, comme l'apôtre : *omnibus debitor sum !* Et quand je cherche dans mon âme quelle parole je pourrais dire à ces âmes que Dieu m'a confiées, et auxquelles il a prodigué ses dons et ses largesses, je n'en trouve pas de plus utile, à l'heure qu'il est, et de plus nécessaire à faire entendre à tous, que celle-ci : Travaillez.

Les riches, on l'a dit, sont des pauvres payés d'avance. Mais qu'ils ne l'oublient pas : les dons qu'ils ont reçus de de Dieu ne les dispensent pas du travail, et Dieu leur en demandera compte. Le loisir, la fortune, le bien-être, l'intelligence, le talent, tout ce qui leur vient de Dieu et des hommes, tout cela ne leur a pas été confié pour qu'ils le perdent ; ils le doivent à Dieu, ils le doivent aux hommes, ils se le doivent à eux-mêmes. La première aumône dont chacun a besoin, celle que chacun peut se faire, mais ne peut recevoir que de lui-même, c'est le travail. Et quand le pauvre travaille pour vivre, porte le poids de la chaleur et

du jour, se fatigue, et quelquefois meurt à la peine, il ne peut être permis à celui qui jouit sans aucune peine de toutes choses, de vivre sans rien rendre et sans rien faire. Non, cela ne peut être permis à personne ; cela est une indignité, un crime et un malheur ; un malheur privé et un malheur public : l'Église et la patrie en souffrent et en gémissent également.

Que ceux qui n'ont pas encore eu le courage de se décider résolûment au travail sérieux et à une vie réglée, en gémissent du moins, — ce gémissement les aidera à prendre une bonne résolution, — comme en gémissait cet admirable et à jamais regretté Albert de La Ferronnays, qui écrivait, dans le secret de son journal, ces paroles publiées il y a quelques jours :

« Rien de remarquable dans toute ma journée... Je n'ai « presque rien fait, et en général, hélas ! je perds terrible- « ment mon temps... Rien n'est aussi pernicieux que de « n'avoir pas un but d'étude ou d'occupation déterminé... « Ce n'est pas seulement à cause du peu qu'on acquiert par « cette prodigalité de la vie, mais c'est que, faute d'aliment, « ce qu'on a dans l'esprit s'épuise pour faire place à une « foule de puérilités qui produisent bientôt à leur tour le « vide, et nous sommes un beau matin surpris de trouver « notre trésor dévasté. Nous pleurons alors sur l'impuis- « sance où nous sommes de le reconquérir, *et nous gémis- « sons de la perte de* CE FEU SACRÉ *que Dieu nous avait confié, « et que nous avons laissé s'éteindre par notre faute.* »

12° Pour moi, je ne cesserai jamais de le redire, dussé-je en importuner toutes les oreilles : une vie oisive est une vie indigne d'un homme ; indigne même d'être nourrie, c'est saint Paul qui le dit dans son rude langage : *Qui non laborat, nec manducet.* Une vie oisive est par cela seul une vie mauvaise, car ne rien faire, c'est déjà mal faire ; et bientôt c'est faire positivement le mal et tout mal. Une vie oisive

est une vie stérile, et la vie stérile, comme la terre stérile, est maudite ! Pourquoi ? Parce qu'elle boit en vain la rosée du ciel, parce qu'elle étouffe les semences, les germes qu'on lui confie, parce qu'elle donne, au lieu de fruits, des ronces et des épines ; parce qu'elle trompe Dieu et les hommes. Malheur donc à l'homme sur la tombe duquel on pourra écrire : *Voca virum sterilem*, ce fut un homme stérile ! Je ne connais rien de plus redoutable que cette condamnation. Être frappé de stérilité par un accident, grand malheur ; mais se frapper soi-même de stérilité, refuser, en refusant le travail, la fécondité ; ne pas donner son fruit ; manquer sa vie, la fin pour laquelle on est sur la terre ; faire en un mot banqueroute à la société et à Dieu, malheur incomparable ! Et quel est l'homme sur la terre qui est bien sûr de ne pas porter sur son front, à un degré ou à un autre, la honte de ce malheur ? Que, si c'est là une suprême inquiétude pour ceux qui travaillent le plus, qui emploient le mieux la vie, le temps rapide et les heures fugitives, quels reproches n'ont pas à se faire ici, et quel compte redoutable à rendre, ceux qui n'ont jamais mis au nombre de leur préoccupations, même les moins sérieuses, cette chose si grave, la plus grave de toutes, l'emploi de leur vie, et qui en perdent si insoucieusement, qui en jettent comme au vent la meilleure part ? Qu'on y réfléchisse : il en vaut la peine ! Et qu'on accepte enfin la vie telle que Dieu l'a faite, avec le travail pour condition, et la responsabilité pour loi suprême. La dignité et le bonheur de la vie sont là, et pas ailleurs.

13° Mais pour tout cela, une condition fondamentale, et sans laquelle nulle étude sérieuse ne se peut faire, c'est une vie réglée. Il faut, de toute nécessité, à tout homme du monde qui veut travailler sérieusement, un règlement.

Quel règlement ? Ce n'est pas à moi, ici, à le dicter. Rien n'est plus personnel qu'un règlement. C'est à chacun à se faire le sien. Je me borne à poser ici le principe ; et ce que

CONCLUSION GÉNÉRALE

Me voici enfin au terme de l'œuvre que j'avais entreprise. J'ai pu, grâce à Dieu, avec le temps, et à travers bien d'autres travaux, achever ce grand ouvrage sur l'Education. J'ai dit ma pensée à peu près tout entière sur cette œuvre si importante et si élevée, si vaste et si complexe dans ses détails, si laborieuse dans son exécution, mais si consolante et si féconde dans ses résultats. Je l'ai considérée dans sa plus haute origine, dans celui qui en est le premier auteur, Dieu ; dans ceux qui en sont l'objet, les Enfants, ces aimables et redoutables créatures, dont on a pu dire qu'ils font toujours tout craindre et tout espérer, et qui sont tout l'avenir ; dans ceux auxquels est confiée cette grande tâche d'élever les enfants, le Père et la Mère d'abord, représentants immédiats et délégués de Dieu, puis les Maîtres, représentants et délégués des parents, et je n'ai pas cru trop faire en consacrant un volume entier aux Hommes de l'éducation ; enfin nous avons considéré cette œuvre en elle-même : dans ses grands caractères, qui en font une œuvre d'autorité et de respect, de douceur et de force, de labeur surtout ; dans son étendue, car elle ne s'applique pas seulement à développer l'intelligence, mais à élever l'âme tout entière, à former tout l'homme ; elle n'est pas seulement l'Instruction : elle est l'Education. Ici nous avons traité du grand moyen de l'Education, les Lettres, si bien nommées les *Humanités*,

parce qu'elles nous font plus hommes, et nous avons essayé d'envisager ce grand sujet sous tous ses aspects, soit en lui-même, dans sa dignité et sa fécondité, soit en regard des autres moyens de culture intellectuelle, les arts et surtout les sciences. Enfin, nous n'avons pas craint d'entrer dans tous les détails pratiques sur les moyens de l'Education, ses ressources, ses industries, ses méthodes, son organisation.

Nous n'avons pas cru devoir nous en tenir là ; mais considérant que l'influence de l'Education peut se conserver ou se perdre, ses meilleurs résultats périr ou se perfectionner encore, par la continuation ou la cessation de la culture intellectuelle, qu'en un sens donc l'homme doit continuer toute sa vie son Education, parce qu'il peut et doit toujours apprendre et s'élever, sous peine d'oublier et de descendre, nous avons adressé, sous une forme directe et par manière de lettres ou d'entretiens, aux jeunes gens et aux hommes du monde, un ensemble de conseils pratiques pour les guider dans les études et les travaux que réclament leur position sociale et la dignité de leur âge mûr. C'est ainsi que notre dernier volume, différent des premiers par la forme, s'y rattache étroitement par le fond, et sert de couronnement à l'édifice que nous avons voulu élever.

Mais avant de poser la plume et de clore tout cet ouvrage, je voudrais reporter une dernière fois mes regards sur l'ensemble de cette grande œuvre à laquelle j'ai consacré tant d'années de ma vie, et, considérant l'Education dans ce qui en est pour ainsi dire l'idée-mère et le principe générateur, dans ce qui renferme, inspire, et explique tout, je voudrais m'arrêter quelques instants à ces hautes pensées, qui, en même temps qu'elles élèvent nos âmes sur les sommets où sont les sources desquelles tout ici découle, répandront sur les diverses parties de cette grande œuvre une vive lumière.

Quelles sont ces hauteurs et ces sources ? Quelle est cette idée mère, principe générateur de tout, dans l'œuvre de l'E-

ducation? Pourquoi cette autorité et cette tendresse, cette douceur et cette force, cette vigilance et ce labeur, ces industries et ces puissants moyens, ces règlements et ces méthodes, cette organisation savante et sage, et tous ces détails infinis? Le voici :

Il s'agit dans l'Education de former l'homme : or, former l'homme, ce n'est rien moins que développer toutes les nobles facultés physiques, intellectuelles et morales, qui constituent la nature et la dignité humaine ; cultiver, polir, fortifier, épanouir tout ce qu'il y a de merveilleux et de caché dans cet abîme qui s'appelle le cœur de l'homme, — tel est le nom que l'Ecriture lui donne, *cor hominis abyssus*, — en un mot, élever cet homme, cet enfant, pour tous les devoirs, tous les droits, tous les labeurs de la vie présente ; que dis-je ? pour quelque chose de plus que la vie présente et la patrie terrestre, pour le ciel et pour l'éternité.

C'est la plus grande œuvre qui se puisse entreprendre.

Si grande, que pour en concevoir l'étendue et la hauteur, la largeur et la profondeur, comme dit saint Paul, *latitudo, sublimitas, et profundum*, il ne suffirait pas de dire que c'est le but même et l'œuvre du Créateur, et par conséquent, dans ceux qui s'y dévouent et y concourent, l'association sublime à l'action même de Dieu.

Il faut aller plus loin, et regarder plus haut.

Il faut comprendre — tout est là — que l'homme a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu ; que Dieu a mis dans l'homme le reflet de ses perfections ; que la lumière de son visage, comme dit l'Ecriture, rayonne dans l'âme et sur le front de l'homme, *signatum est super nos lumen vultûs tui, Domine ;* en sorte que, tout bornés et limités que nous sommes, nous portons en nous les traits glorieux de l'être infini : en un mot, Dieu est là, et l'œuvre de l'Education n'est rien moins que la noble et grande tâche de faire resplendir dans l'homme l'image de Dieu.

Voilà le point de vue fixe, dont ne doit jamais détourner son regard quiconque travaille à l'œuvre de l'Education : c'est ici le principe fondamental, l'idée mère qui engendre et contient tout.

De là, malgré des faiblesses, des défaillances, des imperfections inévitables, la grandeur, l'immensité de l'âme humaine, et aussi de l'Education.

Voilà la grande idée sur laquelle il faut, en terminant, arrêter notre pensée, et reposer quelques moments nos regards : par là nous verrons s'illuminer d'une dernière splendeur tout l'édifice que nous avons essayé d'élever ; comme on voit, au déclin du jour, l'ouvrier fatigué, qui a fini sa tâche, jeter un coup d'œil heureux sur l'édifice achevé, qu'illuminent tout à coup les derniers rayons du soir.

I

Quels sont donc les trésors divins cachés dans notre âme ? Déployons-les en quelque sorte à nos regards ; et, sans nous trop préoccuper de la division et de la classification scientifiques, voyons les grands faits de l'âme humaine et ses hautes facultés.

Quel étonnant spectacle ! Que de richesses, que de forces, que d'élans, que de vie ! quelles puissances variées dans ces dons de Dieu, qui se nomment Raison, Imagination, Sensibilité, Volonté ; et néanmoins quelle unité !

Nous ne scruterons pas de nouveau à fond ces grandes facultés, nous l'avons déjà fait : nous dirons seulement quelque chose de ce qui est comme leur épanouissement dans l'âme, et nous verrons par là nettement la grandeur de l'Education, dont la tâche est d'amener à leur plein développement ces admirables puissances.

Dans la raison seule, dans l'intelligence, que de dons divers et supérieurs ! La conception des choses, la perception des idées, la comparaison des idées entre elles, le jugement,

le raisonnement, l'attention, la méditation réfléchie, la prévoyance et le souvenir, la mémoire. Et pour ne parler ici que de cette dernière faculté, quel n'est pas son rôle dans la vie intellectuelle !

Hélas ! toute créature de son fond est fluide, fugitive, ruineuse et périssable ; et l'homme, comme toute créature, peut se troubler, défaillir, crouler et se fondre ; volontairement, car Dieu l'a créé libre, ou bien involontairement, car, de son fond, il s'en va. Et c'est par là que toute créature, malgré les prérogatives dont elle fut ornée, est devant Dieu comme si elle n'était pas.

Oui, l'homme, ce chef-d'œuvre des mains de Dieu, malgré son intelligence si pénétrante, son imagination si vive, sa sensibilité si profonde, est si inconsistant, si fugitif de sa propre nature, que tout lui échapperait après l'impression passagère du moment, et que ses nobles facultés, réduites à ne percevoir et à n'aimer que la vérité, la beauté et la bonté actuellement présentes, seraient bientôt sans aliment, sans lumière et sans vie, si Dieu n'avait pris soin d'ajouter aux facultés fondamentales de la nature humaine, comme des facultés supplémentaires au service des premières, pour entretenir et garder leurs trésors ; ou plutôt s'il n'avait communiqué à ces facultés fondamentales une force de conservation, qui est comme une image de son immutabilité divine : c'est la *Mémoire*.

C'est elle qui retient en l'homme les idées, les images, les sentiments : tour à tour au service de la raison et de la sensibilité, elle est mémoire de l'esprit ou mémoire du cœur, et nous rend à chaque heure les plus inappréciables services.

C'est par son secours que l'esprit perçoit les rapports ; car elle place sous son regard les idées diverses qu'il compare ; et l'*intelligence*, qui par elle-même ne produit que l'*idée*, enfante ainsi, à l'aide de la mémoire, le *jugement* et

le *raisonnement*, vraie force et vrai privilége de la *raison humaine*.

Et, ces trois degrés de l'intelligence humaine étant ainsi constitués, on voit apparaître encore dans l'âme de l'homme :

Le *bon sens*, qui comprend et saisit les vérités, les rapports ordinaires, et en juge avec droiture et exactitude ; le bon sens, raison moins élevée, sagesse moins hardie que ce qu'on appelle la raison pure, mais plus ferme et plus assurée : véritable philosophie pratique, universelle ; car le bon sens s'étend à tout, juge de tout, et Bossuet ne l'a pas nommé vainement le Maître de la vie humaine ;

Le *bon goût*, mélange exquis du bon sens et de la sensibilité, tact sûr et délicat des choses de l'esprit et de l'âme ;

L'*imagination*, qui donne aux conceptions de l'entendement l'éclat et la vie ; qui orne, embellit, colore, tandis que la *sensibilité* échauffe, anime, entraîne, et que la *raison* elle-même, si elle communique à l'imagination et à la sensibilité sa justesse, sa sublimité, sa majesté, sa force, reçoit d'elles la grâce, la splendeur, la douceur, la tendresse, l'énergie du sentiment ;

Ce qu'on nomme l'*esprit*, faculté brillante, qui saisit encore, et plus vivement, les rapports ordinaires, mais les plus éloignés, les plus fins, les plus gracieux, les plus délicats ;

Le *talent* qui se spécialise, qui s'adapte avec souplesse et bonheur à tel genre de vérités déjà connues, se les approprie, les ordonne, les dispose, les fait valoir ;

Le *génie* enfin, roi de l'intelligence, plus fort, plus haut, plus prompt, plus pénétrant, plus fécond.

Bon sens et *bon goût*, *imagination*, *esprit*, *talent*, *génie*, admirables degrés de l'intelligence humaine, par lesquels Dieu la fait de plus en plus se rapprocher de lui, et lui donne de monter de clarté en clarté jusqu'à une contempla-

tion plus parfaite de l'éternelle vérité, de la beauté et de la bonté suprêmes!

Eh bien! tous ces dons, c'est à l'Education qu'il appartient de les cultiver. Et voilà pourquoi il est nécessaire que les hommes de l'Education étudient de près et connaissent à fond toutes ces richesses de l'âme humaine, puisqu'ils ont mission de les développer et de les élever à toute leur valeur.

C'est, en effet, l'Education qui seule, par une suite d'exercices intelligents et proportionnés, par une discipline habile et sagace, rend peu à peu l'esprit studieux, appliqué, pénétrant, propre aux diverses études et aux divers emplois, et lui fait enfin saisir avec facilité et promptitude les choses quelquefois les plus difficiles, les rapports les plus déliés, les vérités les plus cachées; c'est l'Education qui exerce la *mémoire*, qui la rend souple, prompte, ferme, fidèle; c'est à l'éducation, autant qu'à la nature, qu'est due la *conception* nette et vive, qui épargne les longueurs, qui donne l'aptitude aux sciences, aux arts, aux affaires; le *jugement* solide et clairvoyant, qui fait discerner vite et distinguer nettement; le *raisonnement* progressif et méthodique, qui développe, qui enchaîne, qui rattache; le *bon sens*, simple et sûr, qui va droit au vrai, et guide avec certitude: le *bon goût*, source des plus délicates jouissances; l'*imagination*, prisme qui colore toutes choses; l'*esprit* qui voltige, qui effleure, et fait jaillir l'étincelle; le *talent*, souple, facile, liant, maître de ce qu'il possède, ordonnateur habile de ce qu'il a su acquérir; le *génie* enfin, le *génie* lui-même!

Qui, le *génie*, cette raison si prompte, cette imagination si féconde, ce sentiment si vif, cette perception si rapide de ce qui est bon, de ce qui est beau, de ce qui est vrai, que Bossuet a cru devoir l'appeler une inspiration, une illumination soudaine!... Eh bien! le génie lui-même a besoin d'être découvert, cultivé, élevé, et c'est à l'Education qu'il

Le *génie* est à la fois plus intérieur que le *talent*, plus vaste et plus sérieux que l'*esprit*.

Le *génie* est plus naturel, le talent plus acquis : on dit le *génie de la poésie*, et le *talent d'écrire*.

L'*esprit* effleure, le *génie* creuse ; le *talent* embellit, le *génie* crée.

domaine naturel du génie, ce sont les arts sublimes, les tes sciences, les grandes choses.

génie, c'est la supériorité de l'esprit et du talent : c'est tion et l'étendue de l'intelligence, la sensibilité pro- la splendeur de l'imagination, et l'activité de l'âme, ;

tte qualité des esprits transcendants, qui les rend e créer, d'inventer, d'entreprendre des choses es.

s'élance, tout ce qui brille d'un éclat inac- nvient. On dit l'essor, le feu du génie ; ascendant du génie. On l'appelle beau, lant, étonnant.

degré de la perfection de l'intelligence mieux ressembler à l'intelligence de

tion plus intense et plus vaste le la bonté ;

monie de la raison, de l'ima- vées à leur plus haute force,

cette faculté qui con- le, qui juge ; la raison e et décisive, réflé- l profond les en- trant, qui révèle lles, ou triom-

tois. Le mot génie, dans son sens absolu, n'existe primitivement que chez vous, me dit-il. Le fait est que c'est notre mot, parce que c'est notre idée; c'est nous qui avons fait violence au langage humain, qui avons donné un sens absolu et sublime à un mot commun qui n'avait qu'un sens relatif et vulgaire. Je le répète, ce sens magnifique du mot *génie* ne se trouve dans aucune langue : les Latins l'ignoraient; leur mot *ingenium* ne fut jamais synonyme de notre *génie;* les Grecs ne le connurent pas; la savante Allemagne nous l'a emprunté, et est heureuse de s'en servir; mais elle lui a conservé la prononciation française, tant il est vrai que le mot *génie* n'est pas allemand, ou si l'on veut, est français même en Allemagne.

Ainsi, c'est notre mot, parce que c'est notre idée; l'idée amenait l'expression, et le fait inspirait l'idée : fait si puissant qu'il condamna la langue à l'exprimer, à le traduire, à le donner à la France, à l'Europe et au monde : grâce à cette popularité glorieuse qui fait de la langue française la langue de la plus haute civilisation, et le lien commun de tous les peuples qui pensent, et aussi parce que la France, marchant par le génie, les idées et la parole, à la tête des nations européennes, est la reine du monde civilisé.

Autre particularité remarquable : c'est à dater du XVIIe siècle, siècle où le génie guerrier, le génie politique, le génie religieux, le génie conquérant, le génie législateur, le génie des arts, des lettres, de la poésie, de l'éloquence, s'élevèrent chez nous à leur plus haute puissance, c'est alors que le génie est né dans la langue, l'a enrichie de cette idée si haute, et de cette expression si belle.

Mais enfin, quel est le sens vrai et total de ce grand mot : le génie?

Définir cette faculté puissante est peut-être impossible; c'est du moins au-dessus de nos forces;

La décrire sera plus facile :

Le *génie* est à la fois plus intérieur que le *talent*, plus vaste et plus sérieux que l'*esprit*.

Le *génie* est plus naturel, le talent plus acquis : on dit le *génie de la poésie*, et le *talent d'écrire*.

L'*esprit* effleure, le *génie* creuse ; le *talent* embellit, le *génie* crée.

Le domaine naturel du génie, ce sont les arts sublimes, les vastes sciences, les grandes choses.

Le *génie*, c'est la supériorité de l'esprit et du talent : c'est l'élévation et l'étendue de l'intelligence, la sensibilité profonde, la splendeur de l'imagination, et l'activité de l'âme, réunies ;

C'est cette qualité des esprits transcendants, qui les rend capables de créer, d'inventer, d'entreprendre des choses extraordinaires.

Tout ce qui s'élance, tout ce qui brille d'un éclat inaccoutumé, lui convient. On dit l'essor, le feu du génie ; l'enthousiasme, l'ascendant du génie. On l'appelle beau, vaste, puissant, brillant, étonnant.

En un mot, il est le degré de la perfection de l'intelligence humaine, qui la fait le mieux ressembler à l'intelligence de Dieu ;

Il est comme une perception plus intense et plus vaste de la vérité, de la beauté et de la bonté ;

Il est l'accord, la sublime harmonie de la raison, de l'imagination, et de la sensibilité, élevées à leur plus haute force, à la force créatrice.

En lui surtout se trouve la *raison*, cette faculté qui connaît, qui éclaire, qui discerne, qui guide, qui juge ; la raison ferme, pénétrante, froide et forte, haute et décisive, réfléchie et étendue, embrassant d'un regard profond les ensembles, donnant ce coup d'œil sûr et pénétrant, qui révèle les sciences, qui fait vaincre dans les batailles, ou triom-

pher dans les luttes politiques. C'en est le fond, la vraie force et la vraie grandeur ;

Puis l'*imagination* brillante, enthousiaste, qui orne, qui embellit, qui charme ;

Et la *sensibilité*, la tendresse, l'amour, cette faculté généreuse, ardente, qui échauffe, qui anime, qui compatit ; qui aime, qui se dévoue.

Et puis cette *mémoire*, sans laquelle nul puissant exercice de l'esprit n'est possible : la mémoire, vaste et sûre, fidèle pourvoyeuse et gardienne des trésors du génie.

Dans le génie, il y a tout à la fois la clarté, la profondeur, la sublimité, l'étendue, la subtilité, l'enchaînement, la vigueur ; et c'est le domaine de la raison : la grâce, l'éclat, la splendeur, le coloris, la vivacité ; et c'est l'apanage de l'imagination ; et enfin la douceur, la tendresse, le sentiment, propres à la sensibilité ; tout cela vivant et présent, et mis en la pleine possession de l'âme par une mémoire prompte et vive, ferme et puissante.

Ainsi, le génie est moins une faculté spéciale qu'un puissant déploiement des grandes facultés humaines.

Pour qu'il y ait génie, il faut que les grandes facultés de l'esprit humain s'excitent, se soutiennent, se balancent, sinon dans une parfaite égalité, au moins dans une parfaite harmonie, chacune à sa place, sans domination despotique pour aucune d'elles, sans que l'imagination usurpe les droits de la raison ou égare la sensibilité, sans que la raison éteigne l'imagination ou étouffe la sensibilité ; il faut qu'il y ait équilibre, avec une force supérieure, transcendante, portée à cette puissance de conception, à cette puissance d'action, qu'on est convenu d'appeler la puissance créatrice.

Le *génie* n'aura plus dès lors qu'à se produire au dehors, il sera cette puissance qui saisit, qui étonne, qui confond, qui ravit, qui communique avec la rapidité de l'éclair des

émotions subites, profondes, invincibles, comme l'étincelle électrique : par les idées les plus générales et les plus simples, par les rapports les plus inattendus et les plus justes, par les synthèses les plus vastes, par la lumière, l'énergie, la tendresse, la sublimité des expressions les plus neuves, et quelquefois les plus vulgaires, mais rajeunies par une force intime et toute-puissante.

Eh bien ! chose capitale à remarquer, qui étonnera peut-être les hommes du monde, et dont les hommes d'éducation eux-mêmes ne sont pas assez préoccupés ! Si inné que soit le génie, il faut que l'Éducation étudie, discerne dans une âme d'enfant les germes de cette puissante faculté, et tout système de grande Éducation doit être disposé dans son ensemble et poursuivi dans ses détails de telle sorte, que ces merveilleuses aptitudes des hommes nés avec une étincelle quelconque de génie puissent se développer, se dégager, briser leurs entraves, arriver à l'épanouissement, et trouver enfin leur voie et leur élan. En un mot, l'Éducation doit être combinée de manière qu'elle puisse discerner, susciter les divers génies, et qu'elle n'en étouffe aucun.

Je dis les divers génies : car, nous l'avons vu dans le cours de cet ouvrage, il y a des génies divers, et l'Education est au service de chacun d'eux. Il y a le *génie des sciences*, qui parcourt rapidement les sommités, qui saisit d'un coup d'œil la multitude des faits, découvre les rapports éloignés, les causes supérieures, les conséquences fécondes, rapproche, enchaîne et lie fortement par des synthèses simples et immenses, après avoir analysé avec profondeur : génie où la raison domine, presque seule ;

Il y a le *génie des lettres*, de l'éloquence, de la poésie, où la raison gouverne, mais où l'imagination et la sensibilité ont une grande part ; qui saisit les grands traits, produit les images sublimes, atteint la majesté, provoque l'émotion.

Il y a le *génie des arts*, de la peinture, de la musique, de

la sculpture, de l'architecture, qui découvre, conçoit, invente et réalise puissamment le beau, tel qu'il apparaît, soit dans les œuvres de la création, soit dans l'homme ; qui exprime la physionomie de l'âme, la grandeur, la noblesse, la grâce, la pudeur, la générosité, la force, le courage.

Il y a le *génie industriel*, qui, appuyé sur les découvertes de la science, s'empare des forces matérielles, et quelquefois de l'élément le plus léger, le plus mobile, le plus fugitif, pour le contenir, le diriger, le maîtriser impérieusement ; de la lumière, pour lui faire imprimer son image sur de délicates substances ; de la vapeur, pour l'obliger à pousser l'homme en frémissant au port, ou lui faire franchir l'espace sur des pieds de fer et avec des ailes de feu ; et même de ce fluide subtil et terrible qui est la foudre, mais qui, dans les mains de l'homme, devient un serviteur docile et industrieux des arts, et un messager rapide comme l'éclair, pour porter instantanément la pensée humaine à travers l'espace, à travers les mers, d'un bout du monde à l'autre.

Il y a enfin, à des jours trop rares, le *génie* que j'appellerai *universel*, le *génie des sciences comparées*, qui, selon la magnifique expression d'un orateur, élève, sans les confondre, les sciences les unes sur les autres, et dominant lui-même cette hauteur, marche avec toutes les forces de l'esprit humain rassemblées à la conquête des vérités les plus importantes pour l'avenir et le bonheur du monde.

Eh bien ! voilà les génies divers, dont l'éducation doit favoriser l'éclosion, auxquels elle doit donner des ailes et préparer des issues !

Mais il ne faut pas s'y tromper, et, puisque la beauté et la grandeur d'un pareil sujet nous entraîne, il y a ici une observation importante à faire :

On dit d'ordinaire, et je viens de redire moi-même, que le propre du génie c'est de créer : toutefois, il le faut bien entendre, la puissance créatrice proprement dite n'ap-

partient pas à l'homme : c'est une puissance réservée.

Non, si grand que soit le génie, il n'est pas, au sens rigoureux du mot, créateur.

Il y a quelqu'un au-dessus de lui, de qui lui-même a tout reçu, et de qui tout dépend; quelqu'un qui sait toujours tout avant nous; qui le sait plus et mieux que nous, qui le sait toujours et ne l'oublie jamais... C'est Celui que les saintes Écritures appellent *Pater luminum*, et dont il est dit : *Omne datum optimum et omne donum perfectum desursùm est, descendens à* PATRE LUMINUM, *apud quem non est transmutatio, nec vicissitudinis obumbratio :*

Voilà Celui qui seul est Créateur.

Le génie ne crée pas; il découvre; il conquiert la vérité, mais elle le précède, et c'est elle qui, l'éclairant, le domine et l'appelle, l'invite et l'inspire.

Pour cela, il a les grands pressentiments, les grandes vues, les grandes découvertes.

Il y a en ce monde, dans les régions de l'intelligence et de la vérité, comme de vastes mers non encore explorées, comme des terres inconnues; le génie les découvre, les parcourt, il ne les crée pas : elles existaient avant lui. Les voyageurs audacieux qui trouvèrent le Nouveau-Monde ne le firent pas; ils le découvrirent. Une heureuse et puissante audace inspirée de Dieu les pousse devant eux, et ils abordent.

Quelquefois, de ces terres inconnues s'échappent des parfums, des brises mystérieuses qui avertissent, qui appellent le génie : Christophe Colomb sentait l'Amérique; il la prophétisait; il la réclamait, contre les tempêtes des mers et de l'envie, contre les soulèvements redoutables des faibles esprits qui ne le comprenaient pas ; il brava ces orages, il obeit à son sublime pressentiment, et bientôt l'Amérique fut sa conquête!

Le génie, c'est la puissance des découvertes; le génie, c'est le Christophe Colomb de l'intelligence!

Heureux les mortels privilégiés, en qui ce grand don des cieux est descendu, et qui sont marqués à ce signe de gloire!

Mais le génie n'est pas seulement le privilége des individus. Le génie est dans l'Humanité, dans un peuple, dans un siècle, dans une grande époque.

Il y a des époques, des siècles, des assemblées, des peuples, où le génie a ses chances, ses élans, ses prodiges, comme dans l'individu. Et cela se conçoit, puisque le génie, c'est l'âme de l'homme à sa plus haute puissance, c'est la magnifique nature que Dieu nous a faite: il suit de là que tous ne s'élèvent pas au génie, mais tous en ont les éléments; et il y a dans toute âme humaine, à des degrés inassignables, à des limites qui peuvent s'élever et s'étendre toujours, le germe de toutes les grandes choses.

Eh bien! voilà le but, le vaste champ, la tâche immense de l'éducation. Toutes ces facultés si variées et si riches, et quelquefois si grandes, que Dieu a mises en nous, c'est l'Éducation qui les doit cultiver et développer: elles sommeillent dans les profondeurs d'une âme d'enfant; elles sont là, à l'état latent, à l'état de germe, de virtualités, de puissances; il faut les exciter, les éveiller, les faire jaillir. Autrement, elles seront comme n'étant pas, et les plus heureuses natures elles-mêmes, les intelligences les mieux douées, auront en vain reçu les dons de Dieu. Ces dons magnifiques sont les conditions sans doute, et le point d'appui de l'Education; mais l'Éducation leur est nécessaire; et l'homme, quel qu'il soit, portera toujours, et dans tout le fond de sa vie, les traces de son éducation; souffrira de ses faiblesses, si elle fut faible; de ses erreurs, si elle fut fausse; de ses lacunes, si elle fut incomplète; et fût-il né même avec ce don rare et éminent qui s'appelle le génie, le génie lui-même, ou ne se deploiera pas, si l'Education lui manque,

ou se déploiera mal, si un mauvais esprit a présidé à son Education. Oui, il faut que le génie lui-même soit élevé et formé, avant de pouvoir s'élancer, et voler de ses ailes.

Quelle œuvre donc que cette œuvre de l'Education! mais ce n'est pas tout, nous n'avons vu encore jusqu'ici qu'une région de l'âme; la région de l'intelligence; et par conséquent qu'une région, une partie de ce grand ministère de l'Education.

Poursuivons.

III

Tous ces dons de l'intelligence sont grands : toutefois, il faut le dire, ce n'est pas là tout l'homme. Il faut dans l'âme une base, pour donner à tout cela de la consistance. Avec les plus nobles dons de l'esprit, un homme peut avoir quelquefois les plus tristes défaillances, s'il n'a de plus l'énergie, le ressort viril de la volonté, ce qu'on nomme, en un mot, le *Caractère*.

Ce qui soutient tout dans l'homme, c'est cela : c'est la Volonté, c'est le Caractère. Le grand honneur de l'Education, et c'est même par là qu'elle est à proprement parler l'Education, c'est de former le Caractère, et c'est à quoi doivent tendre tous ces grands moyens d'éducation qui s'appellent la règle, la discipline, l'autorité. Former dans les enfants et les jeunes gens le Caractère et la Conscience, voilà l'œuvre : *Hoc opus, hic labor est :* le Caractère, cette fermeté, cette constance, ce courage persévérant, par lesquels l'âme persiste dans ses résolutions et en poursuit l'accomplissement, malgré toutes les difficultés et tous les obstacles.

Ce que la Mémoire est à l'intelligence, le Caractère l'est à la volonté.

La volonté s'attache aux choses que l'intelligence saisit, ou bien les repousse; et quand les choses sont là présentes,

c'est la volonté proprement dite qui agit, qui fait le choix, qui décide, et qui forme les résolutions;

Mais les résolutions ne sont maintenues que par le Caractère, force de conservation pour la volonté, comme la Mémoire est la force de conservation pour l'intelligence.

La mémoire fait la stabilité de la pensée, le caractère fait la statibilité de la volonté; et la Mémoire et le Caractère sont dans l'homme le trait qui rappelle l'immutabilité divine.

C'est par ces deux facultés puissantes qu'il retient sa propre nature, si fluide et si fugitive.

C'est par elles qu'il conserve sa raison, son imagination, et sa sensibilité; ses idées, ses résolutions, et jusqu'à ses goûts; toujours riche de pensées et d'images par la mémoire; ferme et persévérant dans ses desseins, par le caractère, prêt à résister à la séduction, aux forces étrangères, à lui-même; constant, par le caractère encore, dans les penchants où l'entraîne sa sensibilité.

On a fait une remarque bien souvent justifiée: c'est que les hommes échouent plus souvent dans la vie par défaut de caractère que par manque d'esprit.

Si le caractère est faible, léger, inconstant, mobile, accessible aux séductions, aux découragements, pliant et cédant aux obstacles, nulle confiance sérieuse n'est possible avec un homme qui en est là, quelles que soient d'ailleurs ses qualités d'esprit.

Mais le caractère n'est pas seulement la fermeté et la constance, l'énergie virile; c'est lui qui fait aussi la dignité, l'élévation morale, la noblesse de l'âme, et au besoin l'héroïsme.

De là les fidélités généreuses, les longs dévoûments, les services désintéressés, les abnégations glorieuses, les résistances invincibles.

Un grand caractère n'est guère d'ailleurs sans un grand

esprit, ou du moins sans un ferme et bon esprit ; mais il le complète, il l'achève ; et un des plus beaux éloges qu'on puisse faire d'un homme sera toujours d'en pouvoir dire : C'est un grand Caractère.

Mais le caractère est chose plus rare encore que l'esprit, et si l'on se plaint aujourd'hui, avec tant de raison, de ce qu'il y a si peu d'hommes, disons-le, c'est qu'il y a peu de Caractères.

Toutefois, le Caractère, si nécessaire pour former, pour achever un homme, et sans lequel, à proprement parler, l'homme, l'homme véritable, le *Vir*, est comme s'il n'était pas, ne suffit point encore à cette grande œuvre. Non, l'homme, tel que Dieu le veut, tel que sa noble nature le réclame, tel que l'Education doit le faire, n'est pas encore donné par l'esprit et le caractère : il y faut de plus une troisième force, il y faut la *Conscience*.

Car ce n'est pas tout d'avoir en soi les puissances viriles, si on ne les tourne pas vers Dieu, si on en fait des puissances pour le mal, et non ce qu'elles doivent être toujours, des puissances pour le bien.

L'homme est libre : liberté, don sublime, mais périlleux, qui peut élever l'homme sur les sommets ou le précipiter dans les abîmes.

Il ne faut pas seulement employer sa liberté et jouir de ses puissances : il faut les gouverner saintement, les diriger avec fermeté, dans la voie, vers le but.

Il faut plus encore, et ici une nouvelle et grande tâche de l'Education se découvre : si l'on a fait de ses facultés un emploi coupable, si on les a abaissées, perverties, il faut les redresser, les relever, les rendre au vrai, au bien, à l'honneur.

C'est pour tout cela que Dieu donna à l'homme la *Conscience ;* et c'est par là aussi que la Conscience est un objet suprême de sollicitude pour l'Homme d'éducation ; la Cons-

cience, fondement de notre être moral, faculté directrice, qui, dès le premier âge, met l'enfant dans les voies de la sagesse, et fait de lui un être bon; la Conscience, discernement intime, sentiment délicat du bien et du mal, qui pousse à l'un et éloigne de l'autre; la conscience enfin, puissante ressource d'une nature qui peut s'égarer, mais qui conserve encore dans son naufrage la force de se relever, et peut toujours retrouver l'harmonie avec la vérité, la beauté et la bonté divines, quand elle s'est mise dans le faux, dans le laid, dans le mal.

C'est comme la compensation, ou mieux, c'est la sauvegarde de la liberté, don trop redoutable, ou plutôt impossible, si Dieu n'y avait joint la Conscience, mais qui, avec la conscience, donne naissance à cette grande chose qui se nomme la *Vertu*.

C'est la Conscience, s'ajoutant à l'énergie du caractère et à la hauteur de l'esprit, qui a inspiré à l'antiquité sa grande image du *justum ac tenacem propositi Virum* : l'homme inébranlable dans la justice, que rien ne fait plier ni déchoir, ni les passions du moment, ni les craintes vulgaires, ni les misérables intérêts.

C'est la conscience qui a mis dans le cœur des vrais grands hommes tant de nobles sentiments, et sur leurs lèvres tant de belles paroles, qui seront à jamais le juste orgueil de l'humanité.

C'est l'esprit, le caractère et la conscience qui dictaient, dans la primitive Église, à un saint Basile ces paroles : « Vous n'avez donc jamais rencontré un évêque! »

Et dans les temps modernes, à un grand magistrat, cette réponse : « Mon ami, il y a loin du poignard d'un assassin « au cœur d'un honnête homme. »

Aussi la Conscience est la dernière force de l'âme et la plus résistante, le dernier asile de l'honneur et la plus inviolable protection de la liberté.

Ce n'est pas seulement l'esprit, ni même le Caractère seul, c'est surtout la Conscience qui sauve des bassesses, des félonies, des apostasies!

Aussi le génie et l'esprit éblouissent, le caractère frappe; mais c'est la conscience qui obtient le plus noble de tous les hommages, l'estime, le respect et l'amour des hommes!

Voilà ce qu'est la Conscience, et, on le voit, de même que la mémoire et le caractère, la conscience est moins une faculté spéciale qu'une résultante des facultés fondamentales de l'homme.

Elle est *Intelligence*, *Volonté*, *Mémoire* et *Caractère* : Intelligence de ce qui est dû à la vérité, à la beauté, à la bonté; Mémoire de la vertu, de la justice, du devoir; Mémoire de ce qui était dû, et n'a pas été rendu; Volonté ferme de le rendre; ou enfin Caractère, c'est-à-dire énergie tournée ou retournée vers le bien.

Comme *Intelligence*, c'est une lumière, c'est une perception intérieure, c'est une connaissance intime de la loi.

Comme *Volonté*, c'est une force qui nous porte vers le devoir déjà compris par l'intelligence, et qui entre en combat avec ce qui voudrait nous en détourner.

Comme *mémoire*, elle nous conserve dans la pensée du devoir que l'intelligence avait révélé; et, comme *caractère*, elle nous affermit dans la résolution d'accomplir jusqu'au bout ce devoir.

Je pourrais pousser plus loin ces études sur l'âme humaine; mais ces simples aperçus suffisent et révèlent assez toute la beauté de cette œuvre qui se nomme l'Éducation. Nous avons entrevu les grands dons que Dieu déposa dans l'homme en le faisant à son image, et du même coup d'œil les difficultés de la tâche que les instituteurs ont à remplir. Car, hélas! à côté de ces grandeurs de l'homme, quelles lacunes! quelles misères! quelles défaillances! Et il le faut

dire, c'est de là que viennent les plus rudes labeurs pour l'Homme d'éducation.

V

« Etrange contradiction que l'homme! dit Pascal; s'il « s'abaisse, je l'élève; s'il s'élève, je l'abaisse. » L'homme, en effet, est un assemblage étonnant des choses les plus contraires, signe manifeste que l'image divine n'est pas restée pure en lui, et qu'un grand trouble a passé par là.

La première misère que nous remarquons en nous, c'est que l'ordre, l'harmonie, entre les dons de notre nature, est souvent troublé.

L'homme, il faut bien l'avouer, quoique réuissant presque toujours les diverses facultés dont nous avons essayé de décrire les traits principaux, les possède à des degrés très-divers, et dans des mesures très-différentes. Il est bien rare de les trouver toutes à un degré éminent dans le même homme, et surtout en ce parfait accord qui fait leur vraie force et leur perfection.

La raison trop souvent est opprimée par l'imagination et par la sensibilité; souvent aussi elle épuise et dessèche ces facultés.

La mémoire est quelquefois plus forte que le jugement; quelquefois le caractère chasse la sensibilité, ou c'est la sensibilité qui énerve le caractère et trouble la conscience.

Il y a des hommes d'imagination et de raisonnement, mais sans jugement, sans vues claires; avec des idées fausses, et un jugement de travers; qui déduisent bien, mais qui pensent mal;

Il y en a d'autres, au contraire, chez qui l'idée première est juste, qui ont un certain jugement et de l'imagination, mais qui manquent de raisonnement.

Ils sont rares, bien rares, les hommes qui réunissent tout au même degré et dans une parfaite harmonie.

Outre ce défaut d'harmonie en beaucoup d'hommes, quel défaut de développement dans les dons mêmes qu'ils ont reçus! Combien de facultés qui auraient dû se déployer, mais qui ont avorté tristement! Quel homme peut se flatter d'être complétement lui-même, c'est-à-dire d'être arrivé là où les germes déposés par Dieu en lui auraient pu, auraient dû le faire parvenir?

L'humanité cache de plus grandes faiblesses encore. Que d'êtres humains, non pas seulement imparfaitement développés, mais nés dans un état incomplet, privés du germe même des facultés qui constituent l'intégrité de la nature humaine, frappés de quelqu'une de ces infirmités de l'âme, non moins nombreuses que les maladies du corps!

Ce serait là, hélas! une nomenclature trop triste à faire. Nommons-en toutefois quelques-unes.

On l'a dit avec un juste discernement:

A l'esprit s'oppose la bêtise; à la raison, la folie; au bon sens, la sottise; au jugement, l'étourderie, la légèreté; à l'entendement, l'imbécillité; à la conception, l'ineptie; à l'intelligence, l'incapacité; au génie, la stupidité.

La mémoire fait défaut et réduit à une sorte d'idiotisme; le caractère s'endurcit et devient l'opiniâtreté; ou bien il faiblit et ouvre la porte à l'inconstance, à la timidité pusillanime.

La conscience enfin s'étourdit, s'aveugle, s'égare, et finit même quelquefois par s'oblitérer et disparaître.

Ajoutez à tout cela cette cause permanente de trouble et d'abaissement qui s'appelle, dans le rude langage des Livres saints, la triple concupiscence; ajoutez le travail souterrain, incessant, dans l'âme de cette funeste puissance, et vous concevrez comment se fait, dans une créature humaine, peu à peu, la dégradation de l'image divine.

Il y a encore d'autres misères. Si nos facultés avortent, ou s'étiolent et fléchissent, de leur côté, la vérité, la beauté,

et la bonté dans les choses créées, se troublent à nos regards incertains; elles se divisent, se séparent, et se présentent à nous tronqués et désunies.

Entre la vérité, la beauté et la bonté suprêmes, il n'y a jamais séparation; il y a, au contraire, harmonie parfaite, essentielle, absolue; mais entre la vérité, la beauté et la bonté des choses créées, la séparation est possible, et trop souvent elle a lieu : leur harmonie nous échappe.

Par exemple, dans les *vérités mathématiques :*

La vérité pure et simple, les rapports essentiels, la raison toute seule, dominent : elles ne semblent avoir ni splendeur, ni chaleur, ni beauté, ni bonté attrayantes.

Sans doute, elles n'en sont pas dépourvues, quand elles s'élèvent à leur plus hautes généralités; et en Dieu, leur source première, elles vont à une splendeur et à une ardeur infinies. Platon disait de la Divinité : Ἀεὶ γεωμετρεῖ : *Elle géométrise éternellement.*

Mais dans l'homme, les mathématiques ont souvent une prédominance tyrannique; et de telles études, imposées avant le temps, ou poussées au delà d'une juste mesure, n'enlèvent-elles pas à l'intelligence la splendeur, la grâce, et au cœur la sensibilité, la vivacité, la délicatesse, et même quelquefois la justesse morale?

On le voit donc, en lui-même, hors de lui-même, l'homme rencontre le trouble, la perturbation de ses facultés. Ou elles ne s'harmonisent pas, ou elles ne se développent pas, ou elles fléchissent, et manquent; et tandis qu'il y a des natures si riches, si brillantes, si fortes, si magnifiques, il y en a de vicieuses, d'altérées, de profondément pauvres et misérables; spectacle digne de pitié : voilà les faits.

Qu'en conclure? La conclusion ne ressort-elle pas d'elle-même? A l'Education, et à elle seule, il appartient de développer dans la juste mesure ces facultés de l'homme si diverses et en apparence si contraires, de mettre entre

elles l'harmonie et l'équilibre, de combler les lacunes, de relever les ruines, de donner en un mot à l'homme tout entier ces proportions, cet ordre, cette unité d'où résultent la véritable beauté et la force. C'est là le suprême labeur. Il y faut mettre toute son âme, tout son cœur, tous ses efforts, toutes ses prières, quelquefois toutes ses larmes; vieillir, blanchir, et au besoin mourir à la peine!

II

Au terme de ce grand sujet, quelque chose reste encore à dire : les grands instituteurs, les Hommes d'Education dignes de ce nom, me pardonneront ce dernier mot.

La beauté de l'homme n'est pas seulement dans ces belles facultés que nous venons de décrire : elle se révèle, elle éclate par un trait plus majestueux encore, plus sublime, et qui résume tout. Et c'est par là même que l'œuvre de l'Education revêt une grandeur plus haute, et en quelque sorte sacrée. Je veux, en finissant, inviter à cette dernière contemplation les pères et mères de familles, les instituteurs, et tous ceux que l'œuvre regarde; je crois nécessaire de mettre ainsi sous les yeux de tous la haute origine et l'idée primordiale de l'œuvre.

Rappelons-le encore une fois : Dieu a tellement mis sur nous son empreinte, *lumen vultûs sui*, il s'est tellement déposé lui-même au fond de notre âme, dans notre raison, dans notre cœur, qu'il n'y a pas, comme on l'a souvent remarqué, une seule des avenues légitimes de la pensée humaine à l'extrémité de laquelle n'apparaisse Dieu, illuminant l'avenue tout entière.

La nature extérieure le révèle, parce qu'il a mis aussi son empreinte sur la nature, mais l'âme humaine bien plus que la nature, car elle est bien plus son image : l'être resplendit incomparablement plus dans l'esprit que dans la matière.

Cherchons donc au fond de nous-mêmes, dans ces gran-

des idées que notre esprit porte, et qui sont le fond de notre raison ; et bien que l'infini nous dépasse absolument et nous accable de tous côtés par son infinité même, bien que le verbe humain défaille devant l'ineffable et ne fasse que bégayer, essayons cependant de scruter cet abîme, et de nous exprimer à nous-mêmes ce que nous voyons de Dieu en nous, et ce que nous pouvons voir et devons admirer dans l'âme du plus simple enfant confié à nos soins.

Nous sommes faits à l'image de Dieu : c'est la distinction et la gloire de notre création. « Faisons l'homme à notre « image et à notre ressemblance. » a dit Dieu, en nous créant. « A ces admirables paroles, s'écrie Bossuet, élève-« toi au-dessus des cieux, et des cieux des cieux, et de tous « les esprits célestes, âme raisonnable, puisque Dieu t'ap-« prend que pour te former, il ne s'est pas proposé un autre « modèle que lui-même. » Et aussitôt après, Bossuet, expliquant *les singularités glorieuses* de notre nature, affirme, d'accord en cela avec tous les saints Pères, qu'il y a dans nos âmes une image de la Trinité même : « Une Trinité créée que Dieu a faite en nos âmes nous représente la Tri-« nité incréée, » dit-il.

En effet, si nous nous replions sur nous-mêmes pour regarder ce que nous sommes, que voyons-nous ? Quelque chose qui reflète d'une manière, encore qu'imparfaite, l'être divin, et quelque chose aussi qui correspond, dans les limites d'une nature finie, aux actes divins et éternels, à la vie divine.

Nous touchons sans doute ici aux plus hauts sommets de la pensée philosophique, et aux plus grands mystères de notre foi ; appliquons-y donc la plus religieuse attention de notre esprit, et nous en verrons sortir, pour la vie humaine et pour la grande loi de l'éducation, les conséquences les plus lumineuses et les plus consolantes. — Je ne dis pas que tous ceux qui font, à quelque degré que ce soit, l'œuvre de

l'Éducation, doivent toujours avoir les yeux fixés sur ces hauteurs ; mais je dis que ceux qui s'élèveront jusque là, et considèreront de ces grands points de vue leur mission, auront, pour la remplir, des lumières que les autres n'auront jamais.

Dieu est donc la vérité ou l'être infini, la beauté et la bonté suprêmes. De même, il y a en nous, comme sur toutes les créatures, mais bien plus que sur toute créature corporelle, un rayon de la vérité, de la beauté et de la bonté de Dieu ; car tout ce qu'il y a de vérité et d'être, de beauté et de bonté, dans toutes les créatures et dans nous, vient de cette source infinie qui s'est épanchée dans le monde sans sortir d'elle-même, et sans se perdre dans ses ouvrages.

Mais les *singularités glorieuses* de notre nature, où sont-elles ? où surtout les saisissons-nous ? Dans nos âmes. Que sont donc nos âmes ? Quelque chose d'un et de simple sans doute, mais où une rigoureuse analyse remarque cependant la diversité : des facultés qui se pénètrent mutuellement, mais qui se distinguent, puisqu'elles sont irréductibles l'une à l'autre, et données par des concepts très-différents.

La science philosophique, en effet, distingue en nous, et, je le répète, dans le plus humble enfant, des facultés primordiales, auxquelles se rapportent toutes les autres, et dont les actes constituent toute la vie de notre âme.

Laissons encore ici parler Bossuet : « Nous sommes, dit-« il, nous entendons, nous voulons. »

Ainsi, cet enfant, que vous avez à élever, il est, il entend, il veut : il porte ainsi en lui-même l'image de la vie divine, et c'est cette image et cette vie que vous devez fortifier, développer, élever en lui par l'éducation !

Insistons sur ces grandes vérités.

Notre âme donc existe ; non par elle-même, car elle est contingente et créée, mais en elle-même, quoiqu'aussi en Dieu. En Dieu, puisque l'infini contient et porte tout, bien

qu'il se distingue de tout ; en elle-même, car elle n'est pas un accident, un mode, ayant besoin d'un sujet d'inhérence ; elle est quelque chose de subsistant, sujet elle-même des modifications et des attributs, une substance ; et non pas une substance vide et inerte, mais une substance ayant des puissances et une vie : notre âme aussi, comme Dieu, est essence et vie. Voilà ce que l'analyse distingue d'abord.

Mais en quels actes se déploie cette vie ; « Nous sommes, « dit Bossuet, nous entendons, nous voulons. » Et par vouloir, il entend l'amour. Connaître, aimer : voilà donc la vie de tout âme ; c'est-à-dire que toute âme a un double mouvement vers l'intelligible et le désirable : elle se déploie dans la lumière, et elle se déploie dans l'amour. C'est à ce double mouvement fondamental que se peuvent et se doivent ramener tous les innombrables mouvements partiels par lesquels l'âme exerce ses facultés et déploie ses puissances. Et quiconque n'a pas vu, n'a pas regardé tout cela de près dans toute âme d'un enfant qui lui est confié, et n'a pas dirigé toute son éducation dans cette lumière, ne tient pas en main la clé de son œuvre.

Et tout cela, selon Bossuet, commentant ici saint Augustin, c'est l'image même de la Trinité dans l'homme, c'est la Trinité créée qui est en nous, et qui nous offre l'idée et l'ombre glorieuse de la Trinité incréée.

Saint Augustin disait :

« Je voudrais que les hommes apprissent à voir en eux-« mêmes ces trois choses : l'Être, la connaissance, la vo-« lonté. Je suis, je sais, je veux. Je suis un être qui sait et « veut ; je sais que je suis, et aussi que je veux ; et je veux « être, et je veux savoir. Quelle inséparable vie en ces trois « choses ! Une seule vie, une seule âme, une seule essence « en ces trois distinctions... Ces trois termes sont insépa-« rables, et cependant chacun des trois est ma substance, « et les trois sont une seule substance... Lorsque l'âme

« connaît et aime, son verbe tient à elle par l'amour. Et « parce qu'elle aime sa connaissance et connaît son amour, « il s'ensuit que son *verbe* est dans son *amour*, et l'un et « l'autre dans *celui* qui aime et qui parle [1]. »

Bossuet reprend :

« Soyons attentifs à nous-mêmes, à notre conception, à « notre pensée ; nous y trouverons une idée de cette imma- « térielle, incorporelle, pure, spirituelle génération, que « l'Évangile nous a révélée.

« Sans cette révélation, qui oserait porter les yeux sur cet « admirable secret de Dieu ? Mais, après la foi, nous osons « non-seulement le contempler, mais encore en voir en nous « une image ; *nous sommes, nous entendons, nous voulons...* « Ainsi, entendre et aimer sont choses distinctes, mais tel- « lement inséparables, qu'il n'y a point de connaissance « sans quelque volonté... Ces trois choses : être, connaître « et vouloir, font une seule âme... qui ne pourrait ni être « sans être connue, ni être connue sans être aimée, ni dis- « traire de soi-même une de ces choses sans se perdre tout « entière... Ainsi, à notre manière imparfaite et défectueuse, « nous représentons un mystère incompréhensible : *une « trinité créée que Dieu fait dans nos âmes* nous représente « la Trinité incréée. » (*IV Élév. sur les Mystères.*)

Quoi qu'il en soit de la profondeur et de la beauté de ces explications et de ces images, ce qui est incontestable,

[1] *Vellem ut hæc tria cogitarent homines in seïpsis. Dico dico autem hæc tria,* ESSE, NOSCE, VELLE. *Sum enim, et novi, et volo :* SUM SCIENS *et* VOLENS *et* SCIO *me* ESSE *et* VELLE, *et* VOLO ESSE *et* SCIRE. *In his igitur tribus quam inseparabilis vita, et una vita, et una mens, et una essentia ! quam denique inseparabilis distinctio et tamen distinctio.* (*Confess.*, lib. XIII, c. XI.) — Ailleurs : *Miro itaque modo tria ista inseparabilia sunt à semetipsis, et tamen eorum singulum quodque substantia est, et simul omnia una substantia, vel essentia.* (*De Trinit.*, lib. IX, c. V.) — Et plus bas : *Cum itaque se mens novit et amat, jungitur ei amore verbum ejus. Et quoniam amat notitiam, et novit amorem, et verbum in amore est, et amor in verbo, et utrumque in amante atque dicente.* (*Ibid.* cap. X.)

c'est la grande vérité morale qui se dégage de tout ceci.

De là découle, en effet, toute la loi de la vie humaine, et par une conséquence nécessaire, la loi supérieure de l'éducation ; la loi de la vie, disons-nous, c'est-à-dire du développement libre et régulier, supérieur et complet dans l'homme, de l'image de Dieu : loi simple et sublime, dont l'accomplissement volontaire et libre donne à l'homme une incomparable dignité.

« Chrétiens, s'écrie Bossuet, élevons-nous donc à notre « modèle, et n'aspirons à rien moins qu'à imiter Dieu. »

Telle est la magnifique loi, le grand but de la vie, et aussi de l'Education humaine : imiter Dieu.

Evidemment, si l'homme est fait à l'image de Dieu, le grand devoir de l'homme est de maintenir en soi cette ressemblance, et le grand devoir de l'Education c'est de l'y aider. Platon l'avait entrevu, et c'est le plus haut point où se soit élevé ce divin génie, et c'est ce qui donne aux pages qu'il a écrites sur l'Education une beauté dont rien n'approche dans l'antiquité, jusqu'au Christianisme. Mais l'Evangile a fait plus que proclamer de nouveau cette loi : il en a mis sous les yeux du monde la réalisation totale dans un homme qui est Dieu ; il a montré aux hommes la perfection divine exprimée dans une vie d'homme. Le dogme de l'Incarnation et celui de la Trinité ont jeté sur ce point fondamental les plus vives lumières, et montrent admirablement comment la vie humaine peut et doit imiter la vie divine.

Ne craignons donc pas d'entrer encore plus avant dans cette métaphysique divine et ces profondeurs mystérieuses du dogme, puisqu'il en découle de si belles applications pratiques à la grande œuvre dont nous cherchons à découvrir la haute origine et l'idée primordiale.

La vie de Dieu en lui-même, telle que la foi nous la révèle, consiste en ceci :

Dieu est, Dieu se connaît, Dieu s'aime. De l'Être divin,

principe et Père de la vie divine, procède, par voie de génération nécessaire, le Fils, parfaite image du Père, sa conscience de lui-même, mais conscience vivante et personnelle. En effet, l'Être éternel ne peut pas ne pas se penser lui-même ; c'est la nécessité de l'intelligence divine, c'est sa loi, d'être à elle-même son objet et de se connaître elle-même ; et cet acte divin que la raison conçoit, étant, la raison le conçoit encore, adéquat à son objet, nécessaire et infini comme lui, pose, nous dit la révélation, une personne divine, égale en tout, semblable en tout à son principe. Voilà le premier acte de la vie divine.

Mais la vie divine ne peut se terminer là, et de cette nécessité suit une seconde nécessité, de cette loi une autre loi : nécessairement, le Père aime cette image de lui-même ; il ne peut pas ne pas l'aimer ; car autrement elle ne serait pas infiniment aimable, ou lui-même ne serait pas infiniment bon, s'il n'aimait pas la souveraine amabilité.

Mais par la même raison, par la même nécessité, par la même loi, le Fils aime son Père, et d'un amour égal à son infinie perfection ; et de là un autre acte divin, posant une autre personne divine, l'amour substantiel du Père et du Fils : et ainsi, dans ces deux actes infinis, nécessaires et éternels, se complète la vie de Dieu.

Voilà le grand et profond mystère de la Trinité, de la vie en une seule essence des trois personnes divines. Mais qu'est-ce que cela ? La loi même, la loi évidente autant que magnifique, le type divin de la vie humaine, de cette vie que l'Education doit étudier, former, développer, élever dans les jeunes âmes qui lui sont confiées.

Oui, c'est de la même sorte et sous la même loi que l'intelligence et l'amour humain, que les deux actes de la vie de l'âme auxquels l'éducation nous prépare, se doivent déployer ; car, évidemment, l'objet de l'intelligence, c'est l'intelligible ; l'objet de l'amour, c'est le désirable ; et puisque

l'intelligible et le désirable, c'est Dieu, puisque rien n'est intelligible et désirable que parce qu'il reflète Dieu, c'est donc à Dieu que l'intelligence et l'amour humain doivent tendre ; c'est donc à Dieu, finalement à Dieu, que l'Education doit les élever. Dieu est donc la loi et la fin de la vie humaine et de l'Education, comme il en est le principe.

Il en est, répétons-le, le seul, unique, et divin principe : c'est de lui seul que vient cette âme, douée comme lui, vivant comme lui d'intelligence et d'amour, c'est-à-dire vivant de lui-même, puisqu'il est souverainement l'intelligible et le désirable. Mais puisque notre âme vient de Dieu, puisqu'il en est le Père, *Pater spirituum*, nous sommes donc des fils de Dieu, nous sommes des images de Dieu, et la grande gloire et le grand devoir de l'Education, c'est de travailler à une telle œuvre dans les enfants qu'elle élève.

Oui, par ce que nous sommes, par ce que Dieu a mis en nous, nous sommes tous fils de Dieu, une parole divine, et je le dirai, des verbes divins, créés et finis.

Et à cause de cela, Dieu nous aime, comme il aime son Fils, son Verbe éternel ; et son amour est en rapport avec la perfection qui est en nous, avec ce que nous reflétons de lui, avec l'image divine que nous sommes.

Notre loi est donc nécessairement celle même du Verbe divin, de nous tourner comme lui vers notre Père, et de renvoyer à Dieu notre amour, comme Dieu envoie vers nous le sien, de telle sorte qu'il y ait aussi entre lui et nous, comme entre lui et son Verbe, une aspiration ineffable, un suprême embrassement : voilà comment la vie humaine peut imiter la vie divine, et comment la loi de la vie divine est la loi même de la vie humaine.

D'où il suit, manifestement, que la loi générale et supérieure de l'Education doit être de seconder et de favoriser, par toutes ses influences, cette loi de la vie humaine, et de tourner aussi vers Dieu toute la vie de l'enfant. C'est-à-dire

que la grande idée de Dieu doit présider à l'éducation de l'homme ; que l'Education doit être faite tout entière dans un sentiment et un esprit religieux, et que toute éducation d'où l'idée de Dieu est absente, à laquelle cette idée ne préside pas, sera une éducation déplorable, une éducation impie, c'est-à-dire la dépravation ou le renversement dans l'âme de l'œuvre et de l'image même de Dieu.

J'avais besoin d'insister sur toutes ces idées et sur tous ces principes pour les mettre, autant du moins que je l'ai pu, dans leur pleine et profonde lumière, et en tirer, dans le détail, toutes les conséquences qui en découlent pour la grande œuvre de l'Education.

VII

Et maintenant donc, c'est de ces hauteurs où nous sommes élevés, que la mission des instituteurs se découvre à nous dans toute sa vérité, dans toute sa grandeur.

En effet, si l'homme est l'image de Dieu, il est manifeste que la gloire de l'homme et sa loi, c'est de conserver en lui-même dans toute son intégrité cette image.

Et si Dieu l'a imprimée en traits si magnifiques, cette image divine, dans l'âme humaine, assurément il a voulu que tous les traits en fussent respectés, et qu'aucun des riches dons qu'il nous a départis si libéralement ne périt, ou ne restât enfoui. Voilà la conséquence première, évidente, indéclinable, qui découle des principes posés plus haut, et qui est elle-même féconde en grandes conséquences.

Enfouir les dons de Dieu ! laisser sans culture, comme une terre en friche, une âme où Dieu a si magnifiquement semé ; empêcher la semence divine de croître et de porter les fruits d'honneur que le Maître attend, n'est-ce pas le trahir, étouffer ses dons, n'est-ce pas la plus grande insulte

au Créateur, comme le plus grand malheur de la créature ?

Non : évidemment, une grande œuvre, un grand devoir, ont été laissés, imposés ici à l'homme.

Dieu n'a pas voulu faire tout. A l'origine, il a créé l'homme adulte, dans le plein développement de sa nature et de ses facultés. Il se contente désormais de tracer dans l'âme de l'enfant les linéaments de l'image divine, d'y déposer les dons splendides qui doivent un jour faire l'homme parfait, mais il les dépose en germe seulement, en puissance ; de telle sorte que tout le travail du développement, c'est à l'homme même qu'il le réserve : c'est l'homme lui-même qu'il appelle, par une disposition glorieuse de sa Providence, à coopérer avec lui dans une si grande œuvre ; à se développer tout entier dans la sphère de l'intelligence, et tout entier aussi dans l'ordre de l'amour.

Mais cette coopération, comment se fera-t-elle ? Par le travail personnel de l'enfant sans doute, mais aussi par la grande œuvre de l'Education. Et ici, Pères et Mères, comprenez tout le profond bienfait de Dieu, son étonnante confiance en vous, et la grandeur de votre vocation ! *Videte vocationem vestram !*

Cet enfant qui vient de naître, ce fils de l'homme et ce fils de Dieu, tout dort, tout sommeille en lui ; mais dans cette frêle créature, que de forces ! que de puissances ! que de germes appelés à l'épanouissement et à la vie !

C'est l'image de Dieu même, imprimée là, invisible encore, mais qui doit resplendir un jour.

De même que par un art merveilleux, sur une plaque de verre recouverte d'une substance délicate, et impressionnable à la lumière, un objet a déposé une empreinte de lui-même : d'abord, l'empreinte ne paraît pas; l'œil qui regarde la plaque de verre ne voit absolument rien ; mais peu à peu, sous l'action d'un liquide préparé, l'image invisible ressort, accuse un à un tous ses traits, tous ses contours, et enfin

apparaît, représentant, dans une ressemblance merveilleuse, un visage chéri;

De même dans l'âme de cet enfant qui vient de naître, frêle existence, fragile comme un verre, une divine image est tracée, indiscernable encore, facile, hélas! à être altérée, maculée, effacée à jamais : l'art merveilleux qui la fera peu à peu apparaître et briller dans tout son éclat, c'est l'Education. Voilà son œuvre, sa nécessité, sa sainteté, son admirable efficacité.

Pères et Mères, c'est vous donc qui êtes appelés d'abord à l'honneur de dégager dans cette jeune âme les premiers traits de la divine image, vous à qui il appartient de tirer de leur enveloppe les trésors cachés dans cet enfant, de préparer en lui le premier éveil des nobles facultés qui font une âme humaine, et de susciter dans cette âme les actes qui élèveront sa vie à la ressemblance de la vie divine; et Dieu, qui toujours dispose merveilleusement les moyens pour la fin, vous a donné à cet effet ce qui n'appartient qu'à vous : ces cœurs de père et de mère, cette autorité, cette tendresse, je ne sais quel accent, je ne sais quelle pénétration mystérieuse, quel ascendant sur cette délicate créature, qui vous permettent de faire l'œuvre sacrée avec une puissance égale à la hauteur de votre mission, et à toute la gravité d'un tel devoir! Non, jamais vous ne serez assez convaincus de ce que vous devez et de ce que vous pouvez ici.

Puis, vient l'heure où les parents ont besoin d'auxiliaires et de représentants, où cette première éducation de la famille doit être complétée par une autre, et par là se continue la grande œuvre; et c'est ici que commence la noble mission de l'instituteur : et on peut maintenant mesurer, d'après la rapide étude que nous venons d'en faire, toute l'étendue de l'œuvre et la multiplicité des devoirs qu'elle impose.

Lorsque, regardant jusque dans son fond l'âme humaine,

nous disions naguère tout ce qu'elle renferme de dons magnifiques, et aussi de faiblesses et de tristes misères, que faisions-nous? Nous indiquions la double tâche de l'éducation et de l'Instituteur.

L'idéal serait que les dons divins dans l'âme humaine reçussent tout leur développement, et que rien ne périt de ce qui est venu d'en haut dans cette intelligence et dans ce cœur; que toutes les forces fussent déployées et toutes les lacunes comblées; que l'Education, en un mot, fît des hommes; et nous comprenons maintenant tout ce que ce mot veut dire : des hommes, c'est-à-dire, des images de Dieu.

C'est ce que l'Education doit à l'enfant d'abord; mais elle le doit aussi à la famille, elle le doit à la patrie, elle le doit à l'Eglise, elle le doit aux hommes et à Dieu, au temps et à l'éternité.

Si elle ne le fait pas, ou si elle le fait mal, c'est un affreux malheur. Cet enfant ne sera jamais un homme, dans le sens élevé, dans le sens total et divin du mot : il y aura à jamais soit dans son intelligence, soit dans son cœur, soit dans son caractère, soit dans sa conscience, des lacunes, des défaillances, que rien ne réparera; une déplorable dégénérescence de l'image divine.

Et si toute la jeunesse d'un pays, si toute une génération avait le malheur irréparable d'être élevé de la sorte, l'avenir, et un avenir prochain, verrait l'infaillible abaissement de ce pays, et d'inévitables catastrophes.

La question de l'Education est donc, parmi les plus hautes qui se puissent poser, sans contredit la plus sérieuse et la plus haute.

Œuvre toute sainte, œuvre capitale, œuvre divine, peut-elle être, dans ceux qui en acceptent la mission, autre chose qu'un apostolat et un dévoûment? En serait-on digne, en serait-on capable, si on n'était point par le cœur et par l'âme à sa hauteur, si on n'en concevait pas comme il con-

vient la dignité, la gravité, la délicatesse, la sublimité, et si on n'en acceptait pas sans réserve les infinis détails, le doux mais toujours rude labeur?

Mais s'il y faut avant tout le dévoûment, — sans quoi tout croulerait par le fond, — à quel degré aussi n'y faut-il pas l'intelligence? L'intelligence de l'enfant, de sa nature, de ses qualités, de ses défauts, de ses besoins, de son caractère, de son âme, de son cœur; l'intelligence de l'œuvre même, de ses moyens, de ses ressources, de ses méthodes, de la mesure et de l'organisation de toute chose dans un travail si complexe et si délicat!

Entend-on maintenant combien il importe de ne pas mutiler l'éducation, de ne pas l'amoindrir, l'abaisser ou l'égarer dans des voies fausses?

Et s'il importe de ne pas l'immobiliser, l'emprisonner dans la routine, s'il est nécessaire au contraire de l'étudier sans cesse pour l'améliorer, la fortifier, la rendre de plus en plus efficace et féconde, combien aussi ne faut-il pas se garder ici des innovations téméraires, qui ne vont à rien moins qu'à briser l'œuvre des siècles, à fouler aux pieds les expériences du passé, et à jeter dans ce grand travail de l'éducation les perturbations les plus orageuses!

Ce que la sagesse des âges a consacré, ce que la nature des choses, qui doit être la règle suprême ici, exige et impose, il le faut profondément respecter, en le combinant, sans le détruire, avec ce que peuvent réclamer aussi les besoins nouveaux, la marche des temps, les progrès de l'esprit humain, et les changements survenus dans les sociétés.

Eternellement, tant que les facultés humaines subsisteront, tant que l'homme sera l'homme, à la base de la haute éducation de l'esprit humain resteront les Lettres humaines, les *Humanités*. Les Lettres de moins dans l'éducation, c'est de moins dans l'âme humaine toutes ces riches et bril-

lantes facultés que les Lettres bien enseignées développent seules et développeront toujours.

Ce qui est dans l'âme humaine, ce que Dieu a mis là, voilà ce qui détermine nécessairement les moyens de l'Education. Qui que vous soyez, et quels que soient les goûts ou les travers de votre siècle, il ne vous sera jamais loisible de tenir pour non avenues aucune des richesses de l'esprit humain, de dédaigner aucun des traits de l'image divine dans l'homme. Si vous le faites, c'est Dieu que vous outragez, c'est l'homme que vous faites moins homme, c'est la barbarie que vous introduisez dans l'Education.

Formez donc l'homme tout entier : cultivez non pas seulement tel ou tel côté de son intelligence, mais toute son intelligence : la Raison, le bon sens d'abord, base de tout, granit, si je puis dire ainsi, de la vie humaine : puis sculptez ce fond granitique; mettez-y la beauté et la grâce dont Dieu a voulu que son image fût ornée : le bon goût, l'imagination, l'esprit et le sentiment; mais donnez à toutes ces facultés un développement harmonieux; faites, en un mot, un bon esprit; si vous le pouvez même un brillant esprit; et si vous le pouvez encore, un grand esprit.

Et n'en restez pas là, car ce n'est pas là tout l'homme : formez, avec l'esprit, le caractère, car le caractère surtout, c'est l'homme; ainsi que nous l'avons démontré, les plus riches dons de l'esprit défaillent en lui, et les plus grandes choses périssent entre ses mains, par la défaillance du caractère.

Et allez plus loin encore, si vous ne voulez pas laisser votre œuvre tristement inachevée; pénétrez à une plus grande profondeur dans cette âme d'enfant; et saisissez là, au cœur même de son être, sa plus sainte puissance, la Conscience: si vous allez jusque-là, vous mettrez le dernier trait à la grande image que vous essayez de former dans

cette âme ; c'est alors seulement qu'elle arrive à la dignité de sa création, à la ressemblance divine.

Chose merveilleuse ! là où manque le génie, là même où manque le caractère, c'est-à-dire chez la plupart des hommes, la conscience éclairée par la foi est un guide suffisant et sûr, qui maintient la médiocrité elle-même dans la voie droite et dans l'honneur.

L'homme, l'homme intellectuel, l'homme moral, l'homme image de Dieu, n'existera point sans tout cela ; et la coopération que Dieu demande de vous, n'ayant pas été donnée par vous, l'homme reste à l'état d'ébauche. Il pourra atteindre le but accessoire, secondaire de sa vie ; il pourra être écrivain, avocat, chimiste, industriel, commerçant, soldat ; mais il n'atteindra pas le but fondamental de son existence, qui est, avant tout, d'être homme, et chrétien.

Que la poursuite du but accessoire ne détourne donc jamais vos yeux du but principal, ô vous qui avez la mission d'élever la jeunesse, Pères et Mères, Maîtres et Instituteurs ! Et comme tout se touche et se pénètre dans l'âme humaine, que tout aussi dans votre système d'éducation tende à ce but fondamental, de former dans l'homme l'esprit, le caractère, la conscience ; ne privez aucun enfant, quelle que doive être sa carrière en ce monde, et la préparation spéciale exigée par cette carrière, ne le privez pas de ce fonds commun de complète éducation, nécessaire à tous les hommes cultivés d'un grand pays, ou plutôt à tous les fils de l'homme, à tous les enfants de Dieu.

Sachez les conduire tous à ces hauteurs, où se rencontrent dans une même lumière, dans des idées et des sentiments communs, tous les nobles cœurs, toutes les intelligences véritablement élevées.

Et pour une telle œuvre, si essentiellement morale, si essentiellement religieuse, prenez des moyens moraux et religieux. N'oubliez jamais que vous ne traitez point, dans

l'éducation, une matière inerte, où la force aveugle, la dure contrainte, la brutale compression puissent tout : non, vous travaillez sur des âmes libres, sur des natures généreuses ; vous faites une œuvre d'expansion bien plus que de répression, et si vous n'aviez à votre service qu'une discipline matérielle, vous trouveriez bientôt dans la liberté blessée, dans la dignité des enfants méconnue, dans la noblesse de certaines natures comprimées, des obstacles invincibles. Soyez assez forts pour être doux, toujours assez fermes pour être indulgents au besoin ; donnez à votre éducation une tendance élevée ; déployez, en un mot, tous les grands et nobles ressorts de l'âme.

Et pour cela, gardez-vous bien de méconnaître jamais la puissance de la religion. Si la religion n'est pas au premier rang parmi vos moyens d'éducation, si elle ne pénètre pas votre œuvre tout entière, si vous n'élevez pas vos enfants jusqu'à elle, chez vous la discipline morale fléchira ; et ce frein de moins à la jeunesse, ce frein, le plus libre et le plus puissant de tous, fléchissant, toutes ces forces fougueuses, qui dévastent les jeunes âmes, emporteront bientôt tout le fruit de vos impuissants efforts. Hélas! la religion elle-même ne suffit pas toujours à dompter ces puissances redoutables ; mais sans elle, sachez-le bien, c'est en vain que vous l'essaierez.

Ah ! s'il y a encore parmi nous des hommes qui croient pouvoir, sans Dieu, former une conscience, et développer dans une âme un sentiment moral, je veux l'ignorer !

Quoi ! il s'agit précisément dans l'œuvre de l'éducation de faire resplendir l'image divine dans une âme, et le nom et la vertu de Dieu ne présideraient pas à cette œuvre !

Et il y aurait encore des gens qui voudraient ici repousser le ministre de Dieu, nous interdir l'éducation de la jeunesse, et qui parleraient de séparer chez nous l'Education de la Religion !

L'absurde ici le dispute à l'odieux.

Non, je l'affirme, tant qu'il y aura une étincelle de bon sens, de loyauté et d'honneur dans notre pays, on comprendra qu'il n'y a pas de véritable Education sans la Religion, que le ministère de l'Education est comme un sacerdoce, et que le prêtre est plus que personne l'homme de l'Education !

Et tant qu'il y aura un reste de liberté parmi nous, nous travaillerons avec courage à élever la jeunesse de notre pays.

Quels que soient les labeurs de cette œuvre, nous ne l'abandonnerons jamais.

Et si revenaient les mauvais jours, si on apportait encore à notre dévoûment d'odieuses entraves, outrageant avec notre liberté celle des enfants et l'autorité des pères de famille, nous ne cesserions jamais, au nom des enfants, au nom des pères de famille, au nom de la société, comme au nom de l'Eglise, de protester contre ces entraves.

Et tant qu'on nous laissera, comme en ce moment encore, la liberté du dévoûment, jamais le sacerdoce ne fera défaut à la jeunesse.

Pour moi, je l'ai dit souvent, et il m'est doux de le répéter encore en terminant ce grand travail sur l'Education, la jeunesse, qui a été le premier amour de ma vie, en sera le dernier.

Il m'est doux, en ce moment, où la fatigue de l'âge m'avertit que le temps ne sera bientôt plus pour moi des grandes luttes et des longs travaux, il m'est doux d'avoir pu au moins achever cette œuvre; et si les réflexions, les expériences, les conseils que j'ai déposés dans ces volumes pouvaient servir de quelque manière à maintenir en France les bonnes traditions, le vrai esprit, et les grandes et nobles tendances de l'Education chrétienne, je croirais avoir fait dans ma vie, grâce à Dieu, quelque chose pour la jeunesse, pour mon pays, pour l'Eglise et pour Dieu.

J.-B. Rousseau. — Œuvres choisies.

L. de Pompignan. — Odes sacrées.

Lord Byron. — Pièces choisies.

Lamartine. — Pièces choisies.

Victor Hugo. — Pièces choisies.

Poètes didactiques.

Virgile. — Les Géorgiques.

Horace. — Art poétique.

Boileau. — Art poétique.

Louis Racine. — La Religion.

Satiriques.

Horace. — Edition classique,

Juvénal. — Edition du P. Jouvency.

Boileau. — Épîtres et Satires.

Gilbert. — Satires.

Théophraste. — Caractères.

La Bruyère. — Caractères.

La Rochefoucauld. — Maximes.

Fabulistes.

Ésope.

Phèdre.

La Fontaine.

Florian.

Fénelon. — Fables et Contes.

Orateurs.

Démosthènes. — Pour la Couronne. — Philippiques.

Isocrate. — Quelques Discours : l'Exhortation à Démonicus.

Cicéron. — Discours contre Verrès. — Catilinaires. — *Pro Milone*. — *Pro Archiâ*. — *Pro Murenâ*. — Philippiques.

Le *Conciones*.

S. Basile. — Oraisons funèbres.

S. Grégoire de Nazianze. — Eloge des sept frères Machabées. — Adieux à l'Eglise de Constantinople. — Oraisons funèbres.

S. Jean Chrysostome. — Homélie sur la Disgrâce d'Eutrope. — Discours au peuple d'Antioche. — Discours de Flavien à Théodose.

S. Amboise. — Oraisons funèbres.

Bossuet. — Oraisons funèbres. — Panégyriques. — Sermons choisis. — Discours de réception à l'Académie française.

Bourdaloue. — Sermons choisis, en particulier le sermon sur la Passion (*Christum Dei virtutem et sapientiam*) et sur la Résurrection. — Avent. — Grand Carême.

Fénelon. — Sermons et Panégyriques. — Discours de réception à l'Académie française.

Massillon. — Avent. — Grand Carême. — Petit Carême. — Oraison funèbre de Louis XIV.

Fléchier. — Oraisons funèbres.

P. DE MACCARTY. — Sermons et Panégyriques.

Mgr BORDERIE. — Sermons.

D'AGUESSEAU. — Discours.

CHOIX DE DISCOURS de réception à l'Académie française.

VILLEMAIN. — Discours académiques.

ROYER-COLLARD. — Sa vie et ses Discours, par M. de Barante.

BERRYER. — Discours politiques.

GUIZOT. — Discours politiques. — Discours académiques.

DE MONTALEMBERT. — Discours politiques.

DONOSO CORTÈS. — Quelques Discours.

O'CONNEL. — Quelques Discours.

Ouvrages didactiques ou critiques.

PLATON. — Le *Phèdre*. — Le *Gorgias*.

ARISTOTE. — La Rhétorique et la Poétique.

CICÉRON. — *Rhetorica ad Herennium*. — L'*Orator*. — *De Oratore*. — *Brutus seu de claris oratoribus*.

QUINTILIEN. — *Institutiones oratoriæ*.

TACITE. — *De causis corruptæ eloquentiæ*.

PLUTARQUE. — De la lecture des poëtes.

S. BASILE. — Discours aux jeunes gens sur l'utilité de la lecture des auteurs profanes.

LONGIN. — Traité du Sublime, traduit par Boileau.

FÉNELON. — Dialogues sur l'Éloquence. — Lettres à l'Académie.

ROLLIN. — Traité des Études.

LA HARPE. — Cours de Littérature.

P. JOUVENCY. — *de ratione discendi et docendi*.

P. CH. DANIEL. — Des classiques dans la société chrétienne.

BUFFON. — Discours sur le Style.

VILLEMAIN. — Étude sur Pindare. — Tableau de l'Éloquence chrétienne au IVe siècle. — Littérature du XVIIIe siècle. — Etudes de Littérature ancienne et étrangère. — Choix d'études sur la Littérature contemporaine.

SAINT-MARC GIRARDIN. — Cours de Littérature dramatique.

PATIN. — Études sur les Tragiques grecs. — Mélanges.

EGGER. — Histoire de la Critique chez les Grecs.

BARTHÉLEMY. — Anacharsis.

DEZOBRY. — Rome au temps d'Auguste.

NISARD. — Études sur les Poëtes latins de la décadeuce.

OZANAM. — Dante et la Philosophie catholique au XIIIe siècle.

F. SCHLEGEL. — La Littérature ancienne et moderne.

PIERRON. — Histoire de la Litté-

rature grecque. — Histoire de la Littérature latine.

A. Nettement. — Histoire de la Littérature sous la Restauration.

F. Godefroy. — Histoire de la Littérature en France.

PHILOSOPHIE

Platon. — Dialogues choisis, particulièrement : le *Phédon*, ou de l'Immortalité de l'Ame ; le *Protagoras*, ou les Sophistes. — Pensées de Platon, par V. Leclerc.

Aristote. — La Métaphysique. — La Politique. — La grande Morale. — Le Traité de l'âme.

Xénophon. — Mémoires sur Socrate.

Cicéron. — *Tusculanes*. — *De Officiis*. — *De finibus bonorum et malorum*. — *De Senectute*. — *De Amicitiâ*. — *De Republicâ*. — *Somnium Scipionis*, traduit par M. Villemain, etc.

Sénèque. — Lettres et Traités.

Le Selectæ e profanis.

S. Augustin. — Confessions. — Soliloques.—La Cité de Dieu. — Ses divers traités philosophiques. — Philosophie de Saint Augustin, par M. Nourrisson.

S. Anselme. — *Monologium* et *Proslogium*. — S. Anselme, par M. Amédée de Margerie.

S. Thomas. — Somme contre les Gentils. — Passages choisis dans la Somme de Théologie. — Etudes sur S. Thomas, par M. Jourdain.

S. Bonaventure. — Itinéraire de l'Ame vers Dieu.

Descartes. — Discours sur la Méthode. — Méditations.

Leibnitz. — Essai sur l'Entendement humain, — Théodicée.

Malebranche. — Recherche de la Vérité. — Entretiens métaphysiques.

Bossuet. — Logique. — De la Connaissance de Dieu et de soi-même. — Elévations sur les Mystères (1er livre).

Fénelon. — Traité de l'Existence de Dieu. — Lettres sur la Métaphysique.

Clarke. — De l'Existenee et des Attributs de Dieu.

Bacon, — *Novum organum*.

Port-Royal. — La Logique. — Les Discours.

Pascal. — Pensées (édition de Dijon).

Euler. — Lettres à une Princesse d'Allemagne.

De la Luzerne. — Dissertations et Traités.

Reid. — Essai sur les Facultés de l'Esprit humain.

De Maistre. — Les Soirées de Saint-Pétersbourg.

De Bonald. — Recherches philosophiques. — Du Divorce. — Mélanges.

P. Guénard. — Discours sur l'Esprit philosophique.

Cousin. — Du Vrai, du Beau et de Bien (la dernière édition).

P. Gratry. — La Connaissance de Dieu. — La Connaissance de l'Ame. — La Logique. — Les Sources. — La Sophistique contemporaine. — Petit manuel de critique.

Mgr Maret. — Essai sur le Panthéisme. — Théodicée. — Philosophie et Religion.

De Valroger. — Le Rationalisme contemporain.

P. Chastel. — Valeur de la Raison humaine.

L'abbé Bautain. — Essais de Psychologie. — La Morale de l'Evangile. — La Philosophie des Lois. — La Conscience.

E. Caro. — De l'Idée de Dieu. — Etudes morales sur le temps présent.

Mgr de Salinis. — Histoire de la Philosophie.

A. de Margerie. — Théodicée chrétienne.

L'abbé Cognat. — Clément d'Alexandrie.

P. Lescœur. — Théodicée de Thomassin.

Silvio Pellico. — Les Devoirs.

A. Rondelet. — Mémoires d'Antoine, notions populaires de morale et d'économie politique, couronné par l'Académie française.

HISTOIRE

I. — HISTOIRE ANCIENNE ET HISTOIRE ROMAINE

Hérodote. — Histoires.

Thucydide. — Guerre du Péloponèse.

Xénophon. — Cyropédie. — Retraite des Dix-Mille.

Polybe. — Histoire.

Diodore de Sicile. — Bibliothèque historique.

Plutarque. — Vies des hommes illustres (édition de l'abbé Lévêque).

Salluste. — Catilina. — Jugurtha.

César. — Guerre des Gaules.

Cicéron. — Lettres.

Tite-Live. — Histoire romaine.

Tacite. — Histoire. — Annales. — Vie d'Agricola.

Quinte-Curce. — Histoire d'Alexandre.

Cornelius Nepos. — Vies des Hommes illustres.

Velleius Paterculus. — Histoire de Rome.

Rollin. — Histoire ancienne. — Histoire romaine.

Bossuet. — Discours sur l'Histoire universelle.

Montesquieu. — Grandeur et Décadence des Romains.

Fénelon. — Dialogue des Morts.

Fléchier. — Histoire de Théodose.

LEBEAU. — Histoire du Bas-Empire.

POIRSON. — Histoire de la Grèce.

DUMONT. — Histoire romaine.

F. DE CHAMPAGNY. — Les Césars. — Rome et la Judée. — Les Antonins.

Prince DE BROGLIE. — L'Eglise et l'Empire romain au IVe siècle.

OZANAM. — Les Germains avant le Christianisme.

AMÉDÉE THIERRY. — Histoire des Gaulois. — Histoire de la Gaule sous l'administration romaine. — Histoire des invasions barbares.

II. — HISTOIRE DU MOYEN AGE

GAILLARDIN. — Histoire du moyen âge.

VOIGT. — Histoire de Grégoire VII et de son siècle.

HURTER. — Histoire d'Innocent III et de son siècle.

MICHAUD. — Histoire de Croisades.

DE MONTALEMBERT. — Introduction à la vie de sainte Elisabeth de Hongrie. — Moines d'Occident, chapitre sur le moyen âge.

III. — HISTOIRE DE FRANCE

1° Sources.

Collection bénédictine continuée par l'Académie des Inscriptions.

Collection des Mémoires jusqu'à la fin du XIIe siècle, publiée par M. Guizot.

Mémoires depuis le XIIIe siècle jusqu'au XVIIIe, par M. Petitot. — Autre collection, par MM. Michaud et Poujoulat.

Archives curieuses de l'Histoire de France, de MM. Cimber et Danjou.

Documents relatifs à l'Histoire de France, par le Ministère de l'Instruction publique.

2° Historiens anciens.

SULPICE SÉVÈRE. — Histoire sacrée. — Histoire de S. Martin.

GRÉGOIRE DE TOURS. — Histoire ecclésiastique des Francs, traduite dans la collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France, par M. Guizot.

ÉGINHARD. — Histoire de Charlemage.

GUILLAUME DE TYR. — Histoire des Croisades.

ORDERIC VITAL. — *Historiæ Normannorum Scriptores.*

GEOFFROY DE VILLEHARDOUIN. — Histoire de la Conquête de Constantinople.

JOINVILLE. — Mémoires. — Histoire de saint Louis, par le sire de Joinville. Sa vie et ses

miracles, par le confesseur de la reine Marguerite, avec quelques extraits de Guillaume de Nangis, traduit et édité par M. l'abbé Millault.

FROISSARD. — Chronique de France, d'Angleterre, d'Ecosse et d'Espagne.

COMMINES. — Mémoires.

3° Historiens modernes.

MÉZERAY. — Histoire de France.

Le P. DANIEL. — Histoire de France.

Le Président HÉNAULT. — Abrégé chronologique de l'Histoire de France.

SAINT-VICTOR. — Tableau de Paris.

LAURENTIE. — Histoire de France.

A. TROGNON. — Histoire de France.

A. GABOURD. — Histoire de France.

THÉOPHILE LAVALLÉE. — Histoire des Français.

TRAVAUX SUR CERTAINES PARTIES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

AUG. THIERRY. — Lettres sur l'Histoire de France. — Récits des temps mérovingiens. — — Essai sur la formation et les progrès du Tiers-Etat.

GUIZOT. — Essais sur l'Histoire de France — Histoire de la civilisation en France et en Europe.

GORINI. — Défense de l'Église contre les erreurs historiques de MM. Guizot, Augustin et Amédée Thierry, etc.

G. GŒRRES. — Histoire de Jeanne d'Arc.

WALLON. — Histoire de Jeanne d'Arc.

DARESTE DE LA CHAVANNE. — Histoire de l'administration en France depuis Philippe-Auguste.

POIRSON. — Histoire de Henri IV.

C. MERCIER DE LA COMBE. — Politique de Henri IV.

CHALAMBERT. — Histoire de la Ligue.

MIGNET. — Négociations relatives à la succession d'Espagne.

VOLTAIRE. — Siècle de Louis XIV (édition de M. l'abbé Duchesne).

DUC DE NOAILLES. — Histoire de Mme de Maintenon.

Mme DE SÉVIGNÉ. — Lettres.

Mme DE MAINTENON. — Lettres.

DE CARNÉ. — Les fondateurs de l'unité française. — Le Monarchie française au XVIIIe siècle.

P. CLÉMENT. — Colbert.

C. ROUSSET. — Histoire de Louvois.

FOISSET. — Voltaire et le Président de Brosses.

E. LACROIX. — Dix ans d'enseignement historique à la Faculté de Nancy.

P. DE DAMAS. — Souvenirs religieux et militaires de la Crimée.

SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

DROZ. — Histoire du règne de Louis XVI pendant les années où l'on pouvait prévenir la Révolution.

LÉONCE DE LAVERGNE. — Les Assemblés provinciales avant 1789.

DE TOCQUEVILLE. — L'ancien Régime et la Révolution. — Correspondance inédite. — Nouvelle correspondance. — Fragments historiques. Voyages, Pensées.

Les CAHIERS de 1789, publiés par MM. de la Roquette et Barthélemy.

BURKE. — Réflexions sur la Révolution française.

DE MAISTRE. — Considérations sur la France.

THIERS. — Histoire du Consulat et de l'Empire.

MORTIMER-TERNAUX. — Histoire de la Terreur.

DE BARANTE. — Histoire de la Convention. — Histoire du Directoire. — Mémoires de Mme de la Rochejacquelein.

LACRETELLE. — Histoire de la Révolution.

A. DU BOYS. — Principes de la Révolution française.

DE BACOURT. — Correspondance de Mirabeau avec le comte de la Mark.

HUE. — Dernières années de Louis XVI.

CLÉRY. — Mémoires de Cléry.

CAMPARDON. — Marie-Antoinette à la Conciergerie. — Histoire du Tribunal révolutionnaire.

BERRYAT SAINT-PRIX. — La Justice révolutionnaire.

DE MONSEIGNAT. — Histoire des Journaux en France.

Comte DE FALLOUX. — Louis XVI.

DE BEAUCHESNE. — Histoire de Louis XVII.

MARIE-ANTOINETTE. — Correspondance de Marie-Antoinette.

DE SÉGUR. — Histoire de Napoléon et de la Grande-Armée pendant l'année 1812.

VILLEMAIN. — Souvenirs contemporains : M. de Chateaubriand ; — M. de Narbonne ; — les Cent-Jours.

A. NETTEMENT. — Histoire de la Restauration.

HISTOIRE DES PROVINCES

Pour le Languedoc. — Dom VAISSETTE.

Pour la Bourgogne. — PLANCHE. — FOISSET. — ROSSIGNOL.

Pour la Bretagne. — Dom LOBINEAU et dom MAURICE. — A. DE COURSON. — DE LA BORDERIE. — DE LA VILLEMARQUÉ. — POL DE COURCY.

Pour la Lorraine. — Dom CALMET.

Pour le Dauphiné. — ALBERT DU BOYS. — CHARLES DE MONTEYNARD.

Pour la Franche-Comté. — ÉDOUARD CLARÉ. — HUGON-DANGICOURT.

Pour la Lorraine. — GUERRIER DE DUMAST. — METZ-NOBLAT.

Pour l'Orléanais. — LORIN DE CHAFFIN. — DE BUZONNIÈRE. L'abbé ROCHER.

IV. — HISTOIRES ÉTRANGÈRES

LINGARD. — Histoire d'Angleterre.

GUIZOT. — Histoire de la Révolution d'Angleterre.

MACAULAY. — Histoire d'Angleterre, de 1685 à 1701.

P. D'ORLÉANS. — Histoire des Révolutions d'Angleterre.

KEMBLE. — Les Anglo-Saxons et les Anglo-Normands.

PALGRAVE. — Les Anglo-Saxons et les Anglo-Normands.

AUG. THIERRY. — Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands.

WALLON. — Richard II.

OZANAM. — Deux Chanceliers d'Angleterre.

Mgr DARBOY. — S. Thomas Becket.

DE MONTALEMBERT. — De l'avenir politique de l'Angleterre.

COBBETT. — Lettres sur la Réforme en Angleterre.

G. DE BEAUMONT. — L'Irlande.

Lettres sur le Catholicisme en Irlande.

P. A. PERRAUD. — De l'Irlande.

DESTOMBES. — Persécutions religieuses de l'Angleterre.

WALTER SCOTT. — Contes d'un Grand-Père.

CANTU. — Histoire des Italiens.

DELÉCLUSE. — Histoire de Florence.

VERTOT. — Histoire des Chevaliers de Malte.

MARIANA. — Histoire d'Espagne.

P. D'ORLÉANS. — Histoire des Révolutions d'Espagne.

LA FUENTE. — Histoire d'Espagne. — Histoire de l'Eglise d'Espagne.

ANTONIO CAVANILLE. — Histoire d'Espagne.

DE GERLACHE. — Etudes sur le règne de Philippe II.

MIGNET. — Antonio Perez et Philippe II. — Charles-Quint au monastère de Iuste.

M. DE MOUY. — Philippe II et Don Carlos.

HÉFELÉ. — Histoire de Ximenès.

FLÉCHIER. — Le cardinal Ximenès.

ALBERT DE CIRCOURT. — Histoire des Maures.

PRESCOTT. — Histoire de Ferdinand et d'Isabelle.

WASINGTON-IRVING. — Histoire de la conquête de Grenade.

DE TORENO. — Histoire de l'insurrection espagnole contre Napoléon.

SCHOEFFER. — Histoire du Portu-

gal (traduit de l'allemand en français).

De Bussières. — Histoire du Schisme portugais dans les Indes.

Vertot. — Révolutions de Portugal.

Leo. — Cours de 1854, sur les Origines des Peuples germaniques.

A. Menzel. — Histoire moderne des Allemands.

Pfeffel. — Abrégé chronologique.

Pfrœrer. — Histoire de Gustave-Adolphe.

Otto Cloppe. — Histoire de Frédéric.

Muller. — Histoire des Suisses, traduite et continuée par M. Ménard.

De Salvandy. — Histoire de la Pologne avant et sous Sobieski.

Rulhière. — Histoire de l'anarchie et du démembrement de la Pologne.

Chevé. — Histoire de la Pologne.

P. Theiner. — Les *Monumenta*.

P. Lescœur. — Persécution de l'Eglise catholique en Pologne.

Prince A. Galitzin. — Bibliothèque russe et polonaise. — Mélanges sur la Russie.

Karasmine. — Histoire de la Russie.

Mallet du Pan. — Histoire du Danemarck.

Edelestan du Méril. — Antiquités scandinaves.

Leouzon-le-Duc. — Sur la Suède, la Russie, etc.

Poujoulat. — Histoire de Jérusalem.

Saint-Marc Girardin. — La Syrie en 1861.

De Baudicour. — La guerre et le gouvernement de l'Algérie.

Roselly de Lorgues. — Histoire de Christophe Colomb.

Roberston. — Histoire de la découverte et de la conquête de l'Amérique (édition de l'abbé Millault).

Solis. — Conquête du Mexique par Fernand Cortez.

De Witt. — Histoire de Washington.

De Tocqueville. — La Démocratie en Amérique.

E. Laboulaye. — Histoire des États-Unis.

A. Cochin. — Abolition de l'Esclavage.

Ferdinand Denys. — Histoire du Brésil.

Barchou de Penhoen. — Sur l'Inde.

Macaulay. — Essais sur lord Clive. — Sur Warren Hastings.

John Malcolm. — Mémoires sur l'Indostan. — Histoire de Perse.

V. — PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE

S. AUGUSTIN. — Cité de Dieu.

SALVIEN. — Du gouvernement de la Providence.

BOSSUET. — Discours sur l'Histoire universelle. — Politique sacrée.

MONTESQUIEU. — Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains.

BALMÈS. — Le Protestantisme comparé au Catholicisme. — Mélanges.

Mgr KETTELER. — La Liberté, l'Autorité et l'Eglise.

DE MAISTRE. — Essai sur le Principe générateur des Constitutions politiques. — Considérations sur la France. — Lettres.

BURKE. — Réflexions sur la Révolution française.

GUIZOT. — Histoire de la civilisation en Europe. — Histoire de la civilisation en France.

OZANAM. — Leçons sur la civilisation au Ve siècle. — Etudes Germaniques.

DE CHAMPAGNY. — Les Césars. — Rome et la Judée. — Les Antonins.

A. DE BROGLIE. — L'Eglise et l'Empire romain au IVe siècle.

C. LENORMANT. — Leçons sur l'Histoire du moyen âge.

G. CANTU. — Histoire universelle.

HENRY DE RIANCEY. — Histoire du Monde.

P. LACORDAIRE. - Discours sur la vocation de la nation française.

VI. — GÉOGRAPHIE

DANVILLE. — Géographie ancienne.

MALTE-BRUN. — Géographie physique et politique.

WALKENAER. — Géographie ancienne et historique. — Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique Septentrionale.

Lettres édifiantes, des PP. Jésuites.

ANNALES de la Propagation de la Foi.

Les Voyages de l'abbé HUC en Chine et au Thibet.

Les Voyages de l'amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE.

FREYCINET. — Voyage autour du monde.

CHATEAUBRIAND. — Itinéraire de Paris à Jérusalem.

POUJOULAT. — Correspondance d'Orient. — Voyage à Constantinople, dans l'Asie-Mineure, en Mésopotamie, à Palmyre, en Syrie, en Palestine et en Egypte; faisant suite à la Correspondance d'Orient.

Mgr MISLIN. — Les saints lieux.

CHOIX DE LECTURES POUR UN MILITAIRE

XÉNOPHON. — L'Anabase, ou Retraite des Dix-Mille.

PLUTARQUE. — Vie des Hommes illustres.

CÉSAR. — Guerre des Gaules.

TITE-LIVE. — *Narationes; Conciones.*

TACITE. — *Narationes; Conciones.*

SALLUSTE. — Jugurtha.

Mémoires de MONTLUC.

Mémoires du chevalier DE FOLARD.

Mémoires de TURENNE.

Mémoires du maréchal DE SAXE.

Mémoires de NAPOLÉON.

THIERS. — Histoire du Consulat et de l'Empire.

MARMONT. — Esprit des Institutions militaires.

Vie de saint LOUIS.

Vie de BAYARD.

Vie de DU GUESCLIN.

Vie DE JEANNE D'ARC.

ANATOLE DE SÉGUR. — Hélion de Villeneuve.

Histoire de France. (Voyez plus haut.)

VIRGILE.

HORACE.

CORNEILLE.

RACINE.

BOSSUET. — Oraisons funèbres.

FÉNELON. — Le Christianisme présenté aux hommes du monde.

DE MAISTRE. — Soirées de Saint-Pétersbourg.

L'ÉVANGILE et l'IMITATION.

DROIT

DOMAT. — Traité des Lois. — Lois civiles.

POTHIER. — Traité des obligations.

CUJAS. — Commentaires sur le *Corpus Juris.*

GROTIUS. — *De Jure pacis et belli.*

S. THOMAS D'AQUIN. — *De Legibus.*

HEINECIUS. — *Elementa juris.*

PELLAT. — Traité de la Dot.

ORTOLAN. — Explication historique des *Institutes* de Justinien.

GRELLET-DUMAZAU. — Le Barreau romain.

GIRAUD. — Précis de l'histoire du Droit romain. — Introduction au Droit français.

C. CANTU. — Histoires des Italiens (*passim*).

BOSSUET. — Discours sur l'Histoire universelle (IIIe part.).

Les MOTIFS du Code civil.

MARCADÉ. — Cours de Droit civil.

TROPLONG. — Le Droit civil expliqué.

DEMOLOMBE. — Cours de Code Napoléon.

GRÜN. — Cours de Législation usuelle.

PARDESSUS. — Commentaires sur la Loi salique.

LAFERRIÈRE. — Histoire du Droit français.

DE ROZIÈRE. — Les Formules.

DARESTE DE LA CHAVANNE. — Histoire de l'Administration en France depuis Philippe-Auguste.

GUIZOT. — Essais et Leçons sur l'Histoire de France.

MONTESQUIEU. — Esprit des Lois.

BRUSSEL. — de l'origine des Fiefs.

Mlle DE LÉZARDIÈRE. — Théorie des Lois politiques de la France.

VIVIEN. — Études administratives.

CORMENIN. — Question de Droit administratif.

FOUCART. — Éléments de Droit public administratif.

MACAREL. — Droit administratif.

BÉCHARD. — Droit municipal.

ALBERT DU BOYS. — Histoire du Droit criminel chez les peuples anciens et modernes.

COCHIN. — Plaidoyers.

D'AGUESSEAU. — Discours.

BARREAU ancien et moderne.

ANNALES du Barreau.

DÉMOSTHÈNES. — Plaidoyers.

CICÉRON. — Plaidoyers.

G. DE CAQUERAY. — Explication des passages de Droit privé contenus dans les Œuvres de Cicéron.

TROPLONG. — Influence du Christianisme sur le Droit civil des Romains.

BAUTAIN. — Philosophie des Lois.

THOMASSIN. — Discipline de l'Eglise de France.

P. LONGUEVAL. — Histoire de l'Eglise gallicane.

PALLAVICINI. — Histoire du Concile de Trente.

Mgr AFFRE. — De l'Appel comme d'abus.

SAUZET. — Le Mariage civil. — Rome devant l'Europe.

DE BONALD. — Du Divorce. — Mélanges.

C. SOGLIA. — *Juris ecclesiastici.*

LE PLAY. — De la Réforme sociale. — Les Ouvriers européens.

ESTHÉTIQUE

P. ANDRÉ. — Traité du Beau.

COUSIN. — Leçons sur le Beau.

C. LÉVÊQUE. — Études sur le Beau.

DE MONTALEMBERT. — De l'Art. — Du Vandalisme dans l'Art.

TOPFFER. — Menus Propos.

QUATREMÈRE DE QUINCY. — Essai sur la nature, le but et les moyens de l'imitation dans les arts.

JOUFFROY. — Cours d'Esthétique.

BURKE. — Sur le Beau et le Sublime.

RIO. — L'Art chrétien.

VITET. — Études sur l'histoire de l'Art.

BEULÉ. — Sur l'Art grec.

CHARLES BLANC. — Histoire des Peintres.

WINKELMANN. — Histoire de l'Art.

LESSING. — Le Laocoon.

LANZI. — Histoire de la Peinture en Italie.

VASARI. — Vie des meilleurs Peintres, Sulpteurs et Architectes.

PASSAVANT. — Histoire de Raphaël. — Histoire de B. Angelico da Fiesole.

HIPPOLYTE FLANDRIN.—Lettres.

DE LAPRADE.— Questions d'art et de morale.

SCIENCES

Histoire des Idées et des Travaux de Buffon. — Analyse raisonnée des Travaux de F. Cuvier. — De la Longévité humaine. — Eloges historiques, par M. FLOURENS.

COUSIN-DESPRÉAUX. — Les Leçons de la nature, édité et revu par M. Desdouits.

PLUCHE. — Spectacle de la nature.

Histoire des sciences, par M. DE BLAINVILLE.

CHOIX DE LIVRES SUR L'AGRICULTURE

Le Traité des COLONIES AGRICOLES.

Le DICTIONNAIRE général de l'Agriculture.

Le CALENDRIER du Cultivateur.

Le MANUEL du bon Fermier.

L'Économie rurale en Angleterre et en Ecosse, par M. LÉONCE DE LAVERGNE.

La ferme, par M. Ysabeau.

L'Économie rurale en France depuis 1789, par M. LÉONCE DE LAVERGNE.

L'Agriculture française, principes d'agriculture appliqués aux diverses parties de la France, par M. LOUIS GOSSIN.

L'Élagage des arbres, par M. le comte A. DES CARS.

RELIGION

1° Exposition de la Doctrine.

BOSSUET. — Exposition de la Foi catholique. — Sermons.

Catéchisme du Concile de Trente.

Catéchisme de Montpellier (la bonne édition).

BOURDALOUE. — Sermons sur les Mystères.

FÉNELON. — Le Christianisme présenté aux hommes du monde.

LHOMOND. — La Doctrine chrétienne.

Mgr DUPANLOUP. — Le Catéchisme chrétien offert aux hommes du monde.

2e Apologétique et Controverse.

S. JUSTIN. — Apologies (I et II).

TERTULLIEN. — Apologétique, traduit par H. Denain. — Le traité des *Prescriptions*.

ORIGÈNE. — Traité contre Celse. — Étude sur le Traité d'Origène contre Celse, par l'abbé F. LAGRANGE.

L'abbé FREPPEL. — Les premiers apologistes. — S. Justin. — Saint Irénée. — Tertullien. — S. Cyprien. — Clément d'Alexandrie.

EUSÈBE. — Démonstration évangélitiqne.

VINCENT DE LÉRINS. — *Commonitorium*.

S. THOMAS. — Somme contre les Gentils.

BOSSUET. — Discours sur l'Histoire universelle.

FÉNELON — De l'Existence de Dieu. — Traité du ministère des pasteurs.

MASSILLON. — Discours sur la Divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Discours sur la Vérité de la Vie future. — Doutes en matière de religion.

PASCAL. — Pensées (édition de Dijon).

LA BRUYÈRE. — Caractères, ch. *Des Esprits forts*.

DESCARTES. — Ses Pensées, par M. Emery.

LEIBNITZ. (Esprit de), par M. Emery.

BACON (Le Christianisme de), par Emery.

LA LUZERNE. — Dissertations sur la Religion.

BERGIER. — Traité de la vraie Religion. — Dictionnaire théologique.

ROUSSEAU apologiste de la Religion.

Le comte DE VALMONT.

FELLER. — Catéchisme philosophique.

Le Christ devant le siècle, par M. Roselly de Lorgues.

Mgr FRAYSSINOUS. — Conférences de Saint-Sulpice.

CHATEAUBRIAND. — Génie du Christianisme, principalement le livre V.

P. LACORDAIRE. — Conférences de Notre-Dame.

P. DE RAVIGNAN. — Conférences de Notre-Dame. — De l'Existence et de l'Institut des Jésuites.

P. FÉLIX. — Conférences de Notre-Dame.

A. NICOLAS. — Etudes philosophiques sur le Christianisme.

HENRI MARTIN (de Rennes). — La Vie future.

L'abbé MARTINET. — Solution des grands problèmes.

BAGUENAULT DE PUCHESSE. — Le Catholicisme présenté dans l'ensemble de ses preuves.

Mgr AFFRE. — Introduction philosophique à l'étude du Christianisme.

DROZ. — Pensées sur le Christianisme.

DUVOISIN. — Démonstration évangélique.

LITTLETON. — La religion chrétienne démontrée par la conversion et l'apostolat de saint Paul.

BOSSUET. — Avertissements aux Protestants. — Histoire des Variations. — Instruction sur les promesses faites à l'Eglise.

BALMÈS. — Catholicisme et Protestantisme comparés. — Lettres à un sceptique. — Mélanges.

WISEMAN. — Accord des Sciences et de la Révolution.

P. DECHAMPS, évêque de Namur. — Le libre examen. — La question religieuse résolue par les faits.

FOISSET. — Catholicisme et Protestantisme.

TH. MOORE. — Voyage d'un gentilhomme irlandais à la recherche de la vraie religion. —

POURQUOI nous sommes catholiques et non protestants, traduit par l'anglais.

Mgr DE TREVERN. — Discussion amicale.

RENAUDOT. — Perpétuité de la foi catholique au mystère de l'Eucharistie.

DOLLINGER. — Paganisme et Judaïsme. — L'Eglise et les Eglises, traduit par l'abbé Bayle.

MŒLHER. — La Symbolique.

P. ROZAVEN. — De la réunion de l'Eglise russe avec l'Eglise catholique, publié par le P. Galitzin.

P. NEWMAN. — Apologie, traduit par M. Dupré de Sait-Maur. — Conférences de l'Oratoire de Londres.

DE MAISTRE. — Du Pape.

Méthode courte et facile pour se convaincre de la vérité de la religion, par l'abbé Gosselin.

P. GRATRY. — La crise de la foi. — Philosophie du *Credo*. — Les Sophistes et la Critique. — Jésus-Christ, réponse à M. Renan. — Petit Manuel de critique.

L'abbé FREPPEL. — Réponse à M. Renan.

Mgr DE SÉGUR. — Questions et réponses.

Soirées de Montlhéry, ou Entretiens sur les origines bibliquées, recueillis et publiés par M. Desdouits.

H. PERREYVE. — Entretiens sur l'Eglise catholique.

P. SCHEFFMACHER. — Lettres d'un Docteur catholique à un Protestant.

Les *Démonstrations évangéliques*, publiées par M. l'abbé MIGNE.

ÉTUDES RELIGIEUSES, par les Pères de la Compagnie de Jésus.

3° Histoire ecclésiastique.

LHOMOND. — Histoire de l'Eglise.

FLEURY. — Mœurs des Israélites et des Chrétiens. — Catéchisme historique (la bonne édition).

BERRUYER.—Histoire du peuple de Dieu (la bonne édition).

LHOMOND. — Histoire de la Religion avant Jésus-Christ.

L'abbé BLANC.—Introduction à l'Histoire de l'Eglise.

ALZOG. — Histoire de l'Église.

DRIOUX.— Histoire de l'Eglise.

Histoire de l'Église, par un PROFESSEUR du grand séminaire DE GRENOBLE.

DOLLINGER. — Les origines du Christianisme.

FLEURY. — Histoire de l'Eglise (pour les premiers siècles), avec le correctif de MARCHETTI.

P. LONGUEVAL. — Histoire de l'Eglise gallicane.

PALLAVICINI.—Histoire du Concile de Trente.

GOSSELIN. — Pouvoir du Pape au moyen âge.

GORINI. — Défense de l'Eglise.

DE MONTALEMBERT. — Les Moines d'Occident.

A. DE BROGLIE. — L'Église et l'Empire romain au IVe siècle.

HURTER. — Histoire du Pape Innocent III.

VOIGT. — Histoire de Grégoire VII.

JAGER.—Histoire du Schisme de Photius.—Histoire du Clergé pendant la Révolution française.

PICOT.—Influence de la religion au XVIIe siècle. — Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le XVIIIe siècle.

BALDASSARI. — Histoire de l'enlèvement et de la captivité de Pie VI, traduite par l'abbé DE LA COUTURE.

ARTAUD. — Histoire du pape Pie VII.

C. PACCA. — Mémoires.

C. CONSALVI. — Mémoires.

4° Écriture sainte.

Bible de CARRIÈRES, avec les Commentaires de Menochius.

P. BERTHIER. — Isaïe. — Les Psaumes.

BOSUSET. — Méditations sur les Evangiles.

Les saints Evangiles, traduction tirée de BOSSUET, avec des réflexions prises du même auteur, par H. WALLON, de l'Institut.

HANNEBERG. — Histoire de la Révélation biblique.

L'abbé GUÉNÉE. — Lettres de quelques Juifs.

DUCLOS. — La Bible vengée.

WALLON. — De la croyance due aux Evangiles.

De Valroger. — Introduction historique et critique à l'étude du Nouveau-Testament.

Mgr Meignan, évêque de Châlons. — Prophéties messianiques.

Laharpe. — Le Psautier.

BIBLIOTHÈQUE PIEUSE

1° Livres de méditation.

Les livres sapientiaux.

Les Psaumes.

Les Évangiles de chaque jour à la messe.

L'Imitation.

Les Soliloques de S. Augustin.

Méditations de S. Anselme, traduites par M. H. Denain.

Méditations sur la vie de Jésus-Christ, par S. Bonaventure, traduites par M. Henri de Riancey.

L'Introduction à la Vie dévote, de S. Frnaçois de Sales.

Traité de l'Amour de Dieu, de S. François de Sales.

La vraie et solide Piété, tirée des œuvres de S. François de Sales.

Le Combat spirituel.

La vraie et solide Piété, recueillie des œuvres de Fénelon.

Manuel de piété de Fénelon, extrait du Christianisme présenté aux hommes du monde.

Méditations sur l'Evangile, de Bossuet.

Les Elévations sur les Mystères. de Bossuet.

Les saints Évangiles, traduction tirée de Bossuet, avec des réflexions prises du même auteur, par M. H. Wallon.

Le Traité de la concupiscence, par Bossuet.

Préparation à la mort, par Bossuet.

Retraite de Bourdaloue.

Pensées de Bourdaloue.

Bourdaloue, disposé en sujets de lectures et de méditations, par l'abbé Herbet.

Imitation méditée, par l'abbé Herbet.

Les Exercices spirituels de S. Ignace.

Vie de Jésus-Christ, par Ludolphe-le-Chartreux (l'abrégé).

Méditations pour tous les jours de l'année, par le P. Griffet.

Méditations sur la Communion, par le P. Griffet.

Une Pensée pour tous les jours de l'année, par le P. Griffet.

Souffrances de Jésus-Christ, par le P. Thomas de Jésus.

L'année du chrétien, par Mgr Le-

TOURNEUR. — Séparément : Temps de l'Avent. — Temps de Noël. — Temps du Carême. — Temps de Pâques. — Temps de la Pentecôte.

L'ANNÉE SPIRITUELLE.

L'ANNÉE EUCHARISTIQUE.

Visites au Saint-Sacrement, par le P. LIGUORI.

L'Évangile médité, par DUQUESNE.

L'Ame élevée à Dieu, par l'abbé BAUDRAND.

L'Ame sur le Calvaire, par l'abbé BAUDRAND.

Méditations du P. JUDDE.

Dévotion au Sacré-Cœur, par le P. de GALIFET.

Méditations sur la vie de Notre-Seigneur, par le P. NOUET.

Méditations sur la Passion, par le P. NOUET.

Retraites, par le P. NOUET.

Caractères de la vraie dévotion, par le P. GROU.

Méditation d'AVANCINI.

Pratique de la vie chrétienne, par le P. DE BOYLESVE.

Mois de Marie du P. DE BUSSY.

Mois de la sainte enfance, par Mgr LETOURNEUR, évêque de Verdun.

Mois de Marie, par Mgr LETOURNEUR, évêque de Verdun.

Mois de Marie, tiré des œuvres de BOSSUET.

Sermons de BOSSUET sur la Sainte-Vierge.

Sermons du P. MAC-CARTY sur la Sainte-Vierge.

Panégyriques de saint Joseph, par BOSSUET.

Les DIVINES PRIÈRES.

Préparation à la Communion, recueillie des Œuvres de S. François de Sales.

Retraite, par le P. DE RAVIGNAN.

Le PENSEZ-Y-BIEN.

L'Ame pénitente ou le NOUVEAU PENSEZ-Y-BIEN.

2° Lectures édifiantes.

Actes des Martyrs, recueillis par Dom RUINARD. Nouvelle traduction par les PP. de Solesme.

Actes des Martyrs d'Orient (traduction par l'abbé F. LAGRANGE).

Vies des PÈRES DU DÉSERT.

Les Moines d'Occident, par M. DE MONTALEMBERT.

Ste Madeleine, par le P. LACORDAIRE.

Ste Cécile, par D. GUÉRANGER.

Fabiola, par Mgr WISEMAN.

Ste Monique, par l'abbé BOUGAUD.

S. Augustin, par M. POUJOULAT.

S. Chrysostome, par l'abbé MARTIN.

La Prédication des Irlandais et l'Histoire de S. Boniface, par OZANAM.

S. Dominique, par le P. LACORDAIRE.

S. François d'Assises, par M. CHAVIN DE MALAN.

La Légende de S. François d'Assises, par S. BONAVENTURE.

Saint Bernard par l'abbé RATISBONNE.

Les Poëtes franciscains au XIIIe siècle, par OZANAM.

Histoire de sainte Catherine de Sienne, par le père CAPECELATRO.

Histoire de Sainte Elisabeth de Hongrie, par M. DE MONTALEMBERT.

La fleur des saints, par RIBADENEIRA.

S. Pie V, par M. DE FALLOUX.

Vie de Dom Barthélemy des Martyrs.

Vie de S. François de Sales, par M. HAMON.

Vie de S. François de Sales, par C.-A. DE SALES.

Vie de S. Vincent de Paul, par L. ABELLY.

Vie du B. Holzhauser, par M. l'abbé GADUEL.

S. Liguori, mémoires par le P. TANNOIA.

Vie de M. Olier, par l'abbé FAILLON.

Histoire de Fénelon, par le cardinal DE BEAUSSET.

Histoire de la Trappe, par M. GAILLARDIN.

Vie de Mgr ALAIN DE SOLMINIHAC, évêque de Cahors.

Vie de Mgr de la Mothe, évêque d'Amiens, par PROYART.

Vie de Ste Jeanne de Chantal, par l'abbé BOUGAUD.

Vie de Ste Thérèse, par l'abbé LEBOUCHER.

Esprit de Ste Thérèse, par M. EMERY.

Vies des Mères de la Visitation, par la mère DE CHAUGY.

Vie de Marie-Aimée de Blonay, par CH. A. DE SALES.

Vie de Mme Acarie, publiée par Mgr DUPANLOUP.

Vie de la bienheureuse Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne et religieuse carmélite, par M. l'abbé RICHARD.

Vie de M. Émery, par M. l'abbé GOSSELIN.

Vie de Mgr le cardinal de Cheverus, par M. HAMON.

Vie de Mgr Devie, par M. l'abbé COGNAT.

Mgr Rey, évêque d'Annecy, par M. l'abbé RUFFIN.

Vie de Mgr d'ARENTHON, évêque d'Annecy.

Vie du P. de Ravignan, par le P. DE PONTLEVOY.

Vie du P. de Ravignan, par M. POUJOULAT.

Notices sur des Pères Jésuites, par le P. GUIDÉE.

Le capitaine MARCEAU, par un de ses amis.

Le Curé d'Ars, par M. l'abbé MONNIN.

Ma Conversion et ma vocation, par le P. SCHOUVALOF.

Vie du P. Lacordaire, par M. DE MONTALEMBERT.

Vie du P. Lacordaire, par le P. CHOCARNE.

Henri Perreyve, par le P. GRATRY.

Vie de Mme Swetchine, par M. DE FALLOUX.

Vie de Mme de Montagu.

Oraisons funèbres de BOSSUET, particulièrement celles d'Henriette de France, d'Henriette d'Angleterre, de Marie-Thérèse, de la Princesse palatine.

Oraisons funèbres de FLÉCHIER : la duchesse de Montausier, la duchesse d'Aiguillon, Marie-Thérèse d'Autriche.

Vie de la sœur Rosalie, par M. DE MELUN.

Vie de Mlle de Melun, par M. DE MELUN.

Vie de Mme A. Seton, fondatrice des Filles de Charité aux Etats-Unis d'Amérique, traduite par M. l'abbé BABAD.

Vie de l'abbé Gorini, par M. MARTIN.

Les Confessions de S. AUGUSTIN.

Lettres de S. FRANÇOIS-XAVIER.

Lettres de S. FRANÇOIS DE SALES.

Lettres de S. FRANÇOIS DE SALES aux gens du monde.

S. François de Sales aux gens du monde, revu et publié par M. l'abbé GADUEL.

L'Esprit de S. François de Sales, par Mgr DÉPÉRY.

Lettres spirituelles de BOSSUET.

Lettres de Ste Chantal.

Conseils de piété, tirés de BOSSUET : avec une Préface par M. A. NETTEMENT.

Lettres spirituelles de FÉNELON.

Traité de la paix intérieure, par le P. LOMBEZ.

De l'Éducation des filles, par FÉNELON.

Entretiens sur l'Éducation, par Mme DE MAINTENON,

Conseils aux Filles qui entrent dans le monde, par Mme DE MAINTENON.

Lettres historiques et édifiantes adressées aux Dames de Saint-Louis, par Mme DE MAINTENON.

Lettres sur l'Éducation des filles, par Mme DE MAINTENON.

Correspondance générale, par Mme DE MAINTENON.

Lettres de Mme Swetchine, publiées par M. DE FALLOUX.

Mme Swetchine, Journal de sa conversion, Méditations et Prières, par M. DE FALLOUX.

Lettres d'OZANAM.

Lettres du P. Lacordaire à un jeune homme, publiées par l'abbé H. PERREYVE.

Introduction à la Vie dévote, de S. FRANÇOIS DE SALES.

Traité de l'Amour de Dieu, de S. FRANÇOIS DE SALES.

La Perfection chrétienne, par le P. RODRIGUEZ, édition de M. l'abbé Cruice.

Le Créateur et la Créature, par le P. FABER.

Le Saint-Sacrement, par le P. FABER.

Sermons de BOURDALOUE.

La Dévotion au Sacré-Cœur, par le P. de GALIFET.

Notre-Dame de France, par M. LE CURÉ DE SAINT-SULPICE.

Sermons sur la Sainte-Vierge, par BOSSUET.

Les Fêtes chrétiennes, par l'abbé GOSSELIN.

L'Année sanctifiée, par l'abbé LASAUSSE,

La Femme pieuse, par Mgr LANDRIOT.

La Femme forte, par Mgr LANDRIOT.

Le Chrétien et la Chrétienne de nos jours, par M. l'abbé BAUTAIN.

QUADRUPANI. — Instructions pour éclairer les âmes pieuses dans leurs doutes, et les rassurer dans leurs craintes.

Cte DE FLAVIGNY. — Recueil de prières et de lectures.

P. DE RAVIGNAN. — Vie chrétienne d'une dame dans le monde. — Souvenirs des Conférences prêchées à Besançon. — Entretiens spirituels. — Suite des entretiens spirituels. — Dernière Retraite prêchée aux Dames religieuses carmélites.

Consolations, par le P. LEFEBVRE.

La Journée des malades, par l'abbé H. PERREYVE.

Mémoires d'un Homme du monde, par M. ANTONIN RONDELET.

Pélerinage à Jérusalem, par le P. DE GÉRAMB.

Le bon Curé, par M. D'EXAUVILLEZ.

Pèlerinages en Suisse, par M. VEUILLOT.

De la Famille, par M. AMÉDÉE DE MARGERIE.

Lettres à un jeune homme sur la Piété, par M. EUGÈNE DE MARGERIE.

Emilien, ou Nouvelles Lettres à un jeune homme, par M. EUGÈNE DE MARGERIE.

Réminiscence d'un vieux Touriste, par M. EUGÈNE DE MARGERIE.

De la Charité chrétienne, par M. DE CHAMPAGNY.

La Charité, par le cardinal BALUFFI, traduit par l'abbé Postel.

Principes de la Charité envers les pauvres, par M. l'abbé GUIOL, vicaire général de Marseille.

De la Charité, par Mgr DUPANLOUP.

Dictionnaire de la Charité, par M. MARTIN D'OISY.

Bulletin des CONFÉRENCES DE SAINT-VINCENT DE PAUL.

L'Oratoire au XVIIe et au XIXe siècle, par le P. A. PERRAUD.

Le Septième Jour, par M. l'abbé MÉTHIVIER.

Les Etudes rurales, par M. l'abbé MÉTHIVIER.

Le Jubilé, par Mgr l'Évêque d'Orléans.

LETTRES ÉDIFIANTES, par les PP. Jésuites.

ANNALES de la Propagation de la Foi.

Les Voyages et les Missions du P. ALEXANDRE DE RHODES.

Les Missions chrétiennes, traduites de MARSHALL.

3e Pères de l'Église.

ORIGÈNE. — Traité de la Prière. — Exhortation au martyre.

S. CYPRIEN. — Lettre sur les Calomniateurs. — Traité sur

ceux qui sont tombés. — Traité sur l'Unité de l'Eglise catholique. — Traité sur la Vanité des idoles. — Traité sur l'Aumône. — Traité sur la Jalousie et l'Envie. — Lettre à Fortunat. — Exhortation au martyre, traduit par M. Denain.

LACTANCE. — Du Culte des faux dieux. — Traité de la Colère de Dieu.

S. ATHANASE. — Apologie à l'empereur Constance. — De l'Incarnation de Notre-Sei-Seigneur. — De l'Avénement de Notre-Seigneur (I et II contre Apollinaire). — Lettre encyclique aux évêques d'Egypte et de Lybie. — 1er Discours contre les Ariens.

EUSÈBE. — Contre Hiéroclès. — IIe livre de la Démonstration évangélique.

S. GRÉGOIRE DE NAZIANZE. — Ier et IIe Discours contre Julien. — Discours sur l'Excellence du Sacerdoce.

S. BASILE-LE-GRAND. — Discours aux jeunes gens sur l'utilité de la lecture des auteurs profanes. — Homélies : Dieu n'est pas auteur du mal. Le Jeûne. Porter son attention sur soi-même. Le Mépris du monde. La Colère. L'Envie. L'Humilité. L'Avarice. — Panégyrique des quarante Martyrs de Sébaste.

S. HILAIRE. — Contre les Ariens, ou contre Auxence. — Lettre à sa fille Abia. — Hymne, à sa fille Abia. — De la Trinité.

S. EPHREM. — Discours exégétiques. — Confessions. — Discours de polémique. — La Résurrection et le Jugement. — La Pénitence. — Les Vices et les Vertus. — Homélie sur la Femme pécheresse répandant des parfums. — Lettre au moine Jean.

S. CYRILLE. — Catéchèses.

S. AMBROISE. — Des Avantages de la mort. — Devoirs des Ministres sacrés. — Lettres.

S. JEAN CHRYSOSTOME. — Du Sacerdoce. — De la Virginité. — A une jeune Veuve. — De la Componction du cœur. — Parallèle entre un Roi et un Moine. — Toutes ses Homélies. — Panégyriques de S. Paul, de S. Mélèse, de S. Ignace, de S. Julien, des Machabées. — Ses Lettres.

S. GRÉGOIRE DE NYSSE. — Grande Catéchèse. — Traité de la Formation de l'homme. — Oraisons funèbres de Pulchérie, de Placide. — Discours : au sujet de son ordination ; — sur la Résurrection de Notre-Seigneur ; — Lettres : à Théodose, sur la Pythonisse ; — contre le Destin.

S. JÉRÔME. — Lettres : à Démétriade, sur la Virginité ; — à Eustochium, sur la Virginité ; — à Furie : Eloge du Veuvage ; — à Salvine : Eloge du Veuvage ; — à Lœta : Education de sa fille ; — à Gaudence : Education de la petite Pacatulle ; — à Héliodore : Eloge de la Vie solitaire ; — Vie de S. Paul, ermite ; — Vie de S. Hilarion ; — à Paulin ; — à Ripère et Didier, prêtres ;

— à Népotien : — sur les liaisons dangereuses ; — Consolations à Julien ; — à Héliodore · Éloge de Népotien ; — à Rustique : Comment doit vivre un Solitaire ; — à Principia : Eloge de Marcella ; — à Eustochium : Eloge de Paula ; — à Ruffin, Marcelle, Aselle, Damase, Castruce, Algasie.

S. Augustin. — Méditations. — Soliloques. — Manuel. — Immortalité de l'Ame. — Sermons. — Confessions.

S. Paulin. — Lettres : à Licentius, — à Sévère, — à Amand, — à Delphin, — à S. Sévère. — Sermon sur le Tronc des Aumônes. — A S. Augustin.

S. Léon-le-Grand. — Trois Sermons sur le Jeûne du dixième mois et les Collectes. — Cinq Sermons sur le Carême : — Sur la Passion de Notre-Seigneur ; — sur la Fête des apôtres Pierre et Paul ; — à Turibien, évêque d'Astorge ; — à Flavien, archevêque de Constantinople ; — à Pulchérie, impératrice. — Cinq sermons sur le Carême : au Clergé et au Peuple de Constantinople ; — à Marcien ; empereur ; — à Anatolius, archevêque de Constantinople ; — à Théodoret, évêque de Tyr ; — à Léon, empereur.

S. Bernard. — Traité de la Considération. — Traité sur les Mœurs et Devoirs des Evêques. — Sermons. — Lettres.

S. Anselme. — Allocution sur l'Existence de Dieu.

S. Thomas. — Traité des deux Préceptes de la Charité et des dix commandements de la Loi.

Bibliothèque choisie des Pères de l'Eglise, par Mgr Guillon, évêque de Maroc.

Choix de lectures tirées des Pères de l'Eglise par M. Nourrisson.

Chefs-d'œuvre des Pères de l'Eglise. Collection en 15 vol. in-8.

QUELQUES CONSEILS

AUX FEMMES CHRÉTIENNES

QUI VIVENT DANS LE MONDE

SUR LE TRAVAIL INTELLECTUEL QUI LEUR CONVIENT

Pendant que j'écrivais ces lettres aux hommes du monde, et depuis qu'elles sont annoncées, plusieurs personnes ont demandé si mon intention avait été d'étendre aux femmes les conseils que j'offrais aux hommes, ou s'il n'y aurait pas dans ce volume quelque chose de spécial sur les études qui conviennent à une femme chrétienne vivant au milieu du monde.

Souvent, mes lecteurs l'auront sans doute remarqué, dans le cours de cette correspondance, ou, si on l'aime mieux, de ces entretiens, il a été question des femmes en même temps que des hommes, et un grand nombre des conseils que j'ai adressés aux uns peuvent aussi s'adresser aux autres. Néanmoins, je suis frappé de l'utilité qu'il y aurait, avant de clore cet écrit, à résumer brièvement quelques considérations qui appellent plus spécialement, sur cette grande question du travail, l'attention des femmes chrétiennes, et aussi à leur offrir quelques conseils pratiques qui se proportionnent et s'adaptent plus directement à leurs devoirs et à leur vie. Je cède donc très-volontiers aux désirs

qui m'ont été exprimés à cet égard; et ceux qui ont bien voulu me suivre jusqu'ici me suivront encore, je l'espère, avec quelque intérêt dans cette excursion sur un si important sujet. — Dans tout ce que j'écrirai ici, je serai guidé par la sollicitude paternelle, et, pourquoi ne le dirais-je pas? par le tendre respect que m'inspire toute femme chrétienne, chaque fois que je songe à tout ce que le christianisme a fait pour elles, et à tout ce qu'elles peuvent et doivent faire pour la cause de Dieu.

Je sais d'ailleurs avec quelle docilité celles à qui je m'adresse accueillent, recherchent même les conseils qui leur sont offerts par un dévoûment sincère, et quel courage elles mettent souvent à les suivre. Ici elles comprendront vite que ce qui va leur être dit dans ces pages, a plus encore pour but le bien le plus élevé de leur âme, que la culture pourtant si désirable de leur esprit.

J'ose espérer encore que les maris chrétiens seront mes approbateurs ici et au besoin mes auxiliaires. Je leur demande seulement de vouloir bien être des auxiliaires indulgents et doux, et de prêcher surtout d'exemple, sous peine de se voir peut-être bientôt dépassés.

Et que tous veuillent bien me pardonner la franchise de mon langage, en songeant que depuis la première page de ce volume jusqu'à la dernière, je n'ai eu qu'une pensée, celle des ménages chrétiens, de leurs intérêts les plus chers, de leur plus solide bonheur.

I

Il est d'abord incontestable que les femmes qui vivent au milieu du monde ne doivent pas moins redouter que les hommes le grand péril que je combats dans les lettres précédentes, ce fléau de toute âme et de toute vie, le désœuvrement, et, en particulier, le désœuvrement intellectuel. Qui ne sait, qui n'a vu de près les tristes conséquences qu'en-

traîne, pour une femme, une mère de famille, une maîtresse de maison, l'absence d'occupations sérieuses? Des fautes lamentables, d'irréparables malheurs n'ont souvent pas à l'origine d'autre cause. Aussi la gravité d'un tel danger n'échappe à personne. Pas un père, digne de ce nom, pas un mari, fût-il des plus frivoles, qui ne le redoute pour son intérieur; et pas un observateur attentif qui ne s'en alarme en songeant à l'influence, utile ou pernicieuse, qu'une femme peut exercer autour d'elle et dans la société.

Les femmes sont d'autant plus obligées de se soustraire à de tels périls, que leurs devoirs sont plus grands. Ces devoirs, comme le dit admirablement Fénelon au début de son beau et si solide écrit sur l'*Éducation des filles*, ne sont rien moins que « les fondements de toute la vie humaine. Ne « sont-ce pas les femmes, en effet, qui ruinent ou qui sou- « tiennent les maisons, qui règlent tout le détail des choses « domestiques, et qui, par conséquent, décident de tout ce « qui touche de plus près à tout le genre humain? Par là, « elles ont la principale part aux bonnes ou aux mauvaises « mœurs de presque tout le monde. » Ce que Fénelon ajoute est de la plus grande vérité et digne d'être médité profondément par tout homme soucieux de ses vrais intérêts et de son vrai bonheur : « Une femme judicieuse, ap- « pliquée et pleine de religion, *est l'âme de toute une grande* « *maison;* elle y met l'ordre pour les biens temporels et « pour le salut. »

Supposez au contraire une femme futile, légère, dissipée, inintelligente, inoccupée ou occupée de bagatelles, ne sachant à quoi employer ses heures : que devient-elle, et que peut devenir sa maison?

Le désœuvrement intellectuel des femmes du monde, entre les moindres maux dont on peut l'accuser, est la cause de ce vide, de cet ennui profond, qui pèse quelquefois si lourdement sur elles, de cet affadissement d'esprit, de cette

mollesse d'âme et de caractère qui sont les dissolvants les plus dangereux que je connaisse de toute intimité et affection de famille. Pour moi, je n'ai jamais rencontré ni vie, ni flamme, dans aucun de ces tristes foyers, où celle qui préside ne reçoit que de sa frivolité la capricieuse inspiration de l'emploi de ses heures : tout languit et s'éteint, là où elle devrait tout animer, tout réchauffer, tout exciter autour d'elle.

Mettons-nous ici dans la vérité, entrons dans le fond même et la réalité des choses. Il y a pour toutes les femmes, à quelque condition sociale qu'elles appartiennent, des devoirs sacrés, imprescriptibles, qu'avant tout elles doivent remplir. Ces devoirs sont, avec ceux envers Dieu : 1° les devoirs envers leur mari; 2° ceux envers leurs enfants; 3° le soin de leur maison ; et, puisqu'il s'agit d'une femme chrétienne, on ne s'étonnera pas si j'ajoute le soin des pauvres.

Mais tous ces devoirs une fois remplis, et la charité envers Dieu et envers le prochain satisfaite, il reste à se faire à soi-même la charité de travailler un peu pour soi, de cultiver son esprit, d'élever son âme, par des habitudes de travail intellectuel sagement mesuré et bien ordonné.

Je me propose précisément d'établir dans ces pages que ces habitudes de travail intellectuel et d'occupations sérieuses, loin de nuire à l'accomplissement de ces premiers et essentiels devoirs de la femme chrétienne dans le monde, l'aideraient puissamment à les remplir dans toute leur étendue.

Et d'abord, qui ne sait, par sa propre expérience et par l'observation, que les personnes les plus oisives et les plus inoccupées sont précisément celles qui ne trouvent du temps pour rien, tandis que celles qui sont accoutumées à travailler trouvent toujours moyen de placer dans leur vie les choses essentielles ?

Je n'ai pas à entrer ici dans le détail de tous ces devoirs, si étendus, si complexes, si délicats, parfois si difficiles, d'une femme dans son intérieur; mais je dis sans hésiter que de tels devoirs sont impossibles à remplir sans un fond solide, sans un esprit, un caractère, une âme, un cœur fortement trempés, et partant sans des habitudes sérieuses. Pas un mari, pas un père, pas un chef de maison qui ne comprenne ceci. Et c'est là justement le point de départ de tout ce que j'ai dessein d'établir dans ces pages.

Car, si je désire qu'une femme sache s'occuper, ce n'est pas assurément afin qu'elle néglige, pour un travail de surérogation, ses devoirs essentiels, mais au contraire afin qu'elle les remplisse mieux.

La piété elle-même, la piété toute seule, ne suffirait pas à de tels devoirs, ou plutôt la piété elle-même, sans ce solide fond et ces fortes habitudes, ne pourrait être qu'une piété, comme on en voit trop, amoindrie et superficielle, faible ou fausse, incapable, par conséquent, de donner la vigueur et l'énergie nécessaire : c'est la piété agissante, la piété lumineuse, qui peut seule être d'un secours efficace aux âmes pour tous les devoirs sérieux de la vie.

« Je dois avouer, disait un jour madame Swetchine, que la piété seule ne suffit pas, s'il ne s'y joint le rayon lumineux d'intelligence? Alors seulement je me sens dans mon état vrai et la possession de ma vie. »

La vie! elle n'est un jeu ni une fiction pour personne : et c'est vous surtout, femmes du monde, qui apprenez cela vite par vos mécomptes et vos douleurs! Mais croyez-en mon expérience : une vie bien gouvernée, un temps utilement employé préviendrait bien des tristesses, ou aiderait à les supporter. Car enfin, les femmes, bien que faites par Dieu pour l'ornement et les charmes de ce monde : *In ornamentum*, dit l'Ecriture, ne sont pas simplement, il s'en faut, des êtres souriants et charmants, mais soustraits aux graves

obligations et aux grandes responsabilités de l'existence. On peut plaire un instant par je ne sais quelles grâces légères et pour ainsi dire toutes de surface; mais cela ne suffit pas à former un intérieur attachant, intéressant, capable de retenir un mari chez soi, et de le soustraire aux appels du dehors, aux sollicitations du club, au bien-être facile et dangereux du cercle; cela ne suffit pas à fonder ces attachements sérieux, profonds, durables, qui ne vont pas sans l'estime et la confiance.

Sans doute il n'est pas question de donner à un mari une femme qui l'ennuierait d'une autre façon, par le pédantisme de la science, prête à trancher sur tout; mais une femme qui d'abord sache rester chez elle, chose rare par le temps qui court; qui, instruite convenablement, puisse instruire ses enfants ou du moins présider utilement à leurs études, et parler d'autre chose que de toilette et de plaisirs; une femme, dont les modèles existent encore parmi nous comme au XVIIe siècle, qui sache écouter un mari sérieux, tenir avec lui de douces et graves conversations, s'intéresser à sa carrière, à ses études, à ses travaux, l'encourager au besoin, modestement toujours et fortement : voilà la femme qui remplira le but de l'union conjugale, qui sera pour son mari une vraie compagne, c'est-à-dire, comme le dit l'Ecriture, une aide et un soutien dans la vie. *Socia, adjutorium*[1].

[1] Je ne puis résister au plaisir de mettre ici sous les yeux de mes lectrices quelques lignes frappantes de M. de Tocqueville sur ce sujet. Je les emprunte à une de ses lettres à Mme Swetchine : « Rien ne m'a plus frappé, dans l'expérience déjà assez longue que j'ai faite des affaires publiques, que l'influence qu'y exercent toujours les femmes en cette matière ; influence d'autant plus grande qu'elle est indirecte. Je ne doute pas que ce ne soient elles surtout qui donnent à chaque nation un certain tempérament moral, qui se manifeste ensuite dans la politique. Je pourrais citer nominativement un grand nombre d'exemples qui achèveraient d'éclaircir ce que je veux dire. J'ai vu cent fois, dans le cours de ma vie, des hommes faibles montrer de véritables vertus publiques, parce

Tel est le but principal des conseils que je me propose d'offrir ici.

Mais ce n'est pas tout. Je viens de le dire : une jeune femme a des enfants; or, ce n'est pas l'amabilité comme l'entend le monde, compagne trop ordinaire de la frivolité, qui pourra inspirer à cette jeune mère la vigilance attentive et la haute conscience, nécessaire pour présider à ces jeunes éducations, et pour donner à ses fils et à ses filles les premières et fondamentales leçons, soit de la langue maternelle, soit de la géographie et de l'histoire, que nulle autre bouche ne donne aussi bien que celle d'une mère. Je parle ici, on le voit, non-seulement des filles, mais des fils, des jeunes garçons. C'est que j'ai vu des femmes, et les maris ne s'en plaignaient pas, qui, en attendant les années de collége, — qu'on fait trop souvent venir beaucoup trop tôt, — servaient elles-mêmes de répétiteur, de premier maître à leurs jeunes fils, et avaient pris dans ce but la peine légère d'étudier les éléments du latin, de manière à leur en donner les premières leçons, et se passer ainsi de précepteur pendant quelque temps. Et on ne peut dire combien le souvenir de ces premiers enseignements inspire plus tard aux jeunes gens de respect et d'affection pour leur mère.

Tout cela, il est vrai, paraît si naturel et si important, qu'on le croirait très-facile ; il n'en est rien cependant. Tout ce qui demande un certain travail, une application, des habitudes suivies, des heures réglées, une vie ordonnée, coûte toujours, et il faut avouer que les exemples de vie ainsi employée sont encore assez rares.

qu'il s'était rencontré à côté d'eux une femme qui les avait soutenus dans cette voie, non en leur conseillant tels ou tels actes en particulier, mais en exerçant une influence fortifiante sur la manière dont ils devaient considérer en général le devoir ou même l'ambition. » Il est vrai que d'autres femmes exercent parfois sur leur mari une influence moins heureuse, que M. Tocqueville, dans la lettre que je cite, signale également,

Mais ce qui l'est moins, c'est l'anomalie que je vais dire : c'est une jeune fille, très-occupée, du matin au soir, comme le sont d'ordinaire aujourd'hui les jeunes filles, — à des études plus ou moins bien choisies, mais enfin très-occupée ; toutes ses heures sont prises ; — cependant elle voit sa mère très-peu occupée, elle, très-désœuvrée ; se couchant fort tard, se levant de même ; passant beaucoup de temps à ses toilettes ; puis, après quelques ordres donnés rapidement le matin, perdant le reste du jour en sorties, en promenades ; jamais chez elle, toujours dehors. Que voulez-vous que se dise cette jeune fille, travaillant pendant que sa mère ne fait rien, s'allant coucher pendant que sa mère va au bal et au spectacle, lisant la grammaire de Chapsal pendant que sa mère lit des romans? Elle se console plus ou moins en se disant cette chose très-simple : Je ferai un jour comme ma mère. La vie, le bonheur, l'avenir, ne lui apparaissent que sous ces faux dehors de liberté et ce mirage trompeur des distractions mondaines. Se peut-il rien concevoir qui soit d'un plus triste enseignement, d'un plus funeste exemple?

Et comment ira d'ailleurs le ménage d'une telle femme ? Je dis le ménage; car enfin il faut bien qu'il y ait là aussi un ménage. Quelle ne sera pas sa négligence des choses les plus importantes à surveiller? Quelle autorité pourra-t-elle avoir sur ses domestiques, hommes et femmes, si elle ne s'occupe de rien, ou s'occupe de tout, en l'air, sans suite et sans gravité, avec cette agitation précipitée et brouillonne de la femme, dont l'Écriture dit : C'est comme une lionne dans sa maison ; elle y bouleverse les domestiques et toutes choses?

Il y a en tout ceci, assurément, de graves sujets de réflexion. Car il est évident qu'une femme ainsi livrée au monde, à la légèreté, à l'amusement, et qui par là même ne sait s'occuper en rien chez elle, sera tout à la fois une pau-

vre maîtresse de maison, une triste mère, une médiocre épouse. Devoirs envers son mari, devoirs envers ses enfants, devoirs de ménage, toutes ces choses qui doivent passer évidemment en première ligne, seront comptées à peu près pour rien par toute femme qui n'aura pas su se faire ce fonds solide d'habitudes sérieuses, cette vie gravement et utilement employée, dont je pose ici en principe l'impérieuse nécessité.

Qu'on l'entende donc bien : ce que je demande avant tout, ce ne sont pas des femmes savantes, mais, — ce qui est nécessaire, et à leurs maris, et à leurs enfants, et à leur ménage, — des femmes sensées, judicieuses, appliquées, instruites de tout ce qu'il leur est nécessaire et utile de savoir, comme mères, maîtresses de maison et femmes du monde ; attentives, réfléchies, laborieuses. Et j'ajoute que ce qu'il faut craindre à l'égal des plus grands maux, ce sont ces femmes frivoles, légères, molles, désœuvrées, ignorantes, dissipées, amies du plaisir et de l'amusement, et par suite ennemies de tout travail et presque de tout devoir, incapables de toute attention suivie, et par là même hors d'état de prendre aucune part réelle à l'éducation de leurs enfants. — A celles donc qui se sentiraient sur le penchant de ces tristes défauts, et à celles aussi plus heureuses, en qui une bonne nature secondée par une bonne éducation aurait développé les qualités que je viens de dire, ce que je demande, ce sont des habitudes de vie qui neutralisent ces défauts, fortifient ces qualités, et rendent une femme capable de soutenir dignement toutes les obligations qui pèsent sur elle. Je veux, en un mot, des femmes qui soient des modèles de vie sérieuse ; ce qui seul a un prix réel et illumine ces grâces visibles que l'on croit être tout.

Mais, je le demanderai ici, l'éducation que reçoivent généralement parmi nous les femmes, les prépare-t-elle suffisamment à ces grands devoirs ? On est fondé à exprimer

sur ce point bien des regrets. L'instruction des femmes, telle qu'elle est donnée dans notre siècle, ne leur apprend pas assez ce qui leur serait le plus utile : *réfléchir*, *comparer*, *raisonner juste*. L'éducation du XVIIe siècle avait sur la nôtre un avantage incontestable sous ce rapport : elle était moins étendue et moins variée, mais elle était plus forte et plus solide. On apprenait moins de choses, mais on les savait mieux. Cette éducation cherchait plus que la nôtre le but essentiel de toute éducation, qui est de former l'esprit, le jugement, la raison ; elle s'appliquait à donner les moyens d'apprendre, plutôt qu'à multiplier les connaissances ; à fortifier les facultés, plutôt qu'à surcharger l'esprit.

L'éducation modèle, sous ce rapport, est celle dont madame de Maintenon avait conçu la pensée pour les demoiselles de Saint-Cyr, et dont la haute inspiration se retrouve dans les lettres et les écrits de cette femme supérieure. Madame de Maintenon a le génie du bon sens et de la rectitude ; deux qualités sans lesquelles les plus brillants esprits donneront toujours l'éducation la plus fausse ; et ces qualités, qui, bien à tort, passent pour communes, madame de Maintenon les relève de telle sorte, qu'en la lisant on découvre qu'elles sont encore très-rares, quoique indispensables au bonheur et à la bonne conduite de la vie. Après l'avoir lue, on demeure convaincu que, si on peut et si on doit même aujourd'hui étendre pour les femmes le cercle de l'instruction, néanmoins former leur jugement et leur raison sera toujours le principal de l'éducation ; et la perfection serait de faire concourir l'instruction à ce but, qu'on peut appeler unique, tant il est prépondérant !

Que l'on songe aussi au temps très-considérable accordé dans l'éducation des jeunes filles de notre époque à l'étude des arts d'agrément, à ces longues heures consacrées au piano, par exemple, — souvent trois ou quatre heures de la journée ; — qu'on se dise qu'à dix-huit ans une jeune fille

commence à entrer dans le monde, c'est-à-dire à interrompre à peu près complétement toute étude; qu'à vingt ans elle est souvent mariée; et l'on comprendra de quelle nécessité il est pour elle de se donner plus tard des habitudes sérieuses de vie et des heures de travail réglé.

S'il est vrai que les études d'un jeune homme ne commencent véritablement à être fructueuses qu'à l'époque où il est censé les avoir finies, et avoir terminé son éducation, cela est encore plus certain des études d'une jeune fille.

Le jeune homme, une fois entré dans la vie, continue, sous une forme ou sous une autre, dans la carrière qu'il a choisie, s'il a le bonheur d'avoir une carrière, l'éducation de son esprit. La jeune femme n'a moyen de continuer son éducation que chez elle et dans les heures de travail suivi qu'elle saura se ménager. Après donc les devoirs, les distractions, les dissipations inévitables des premiers temps du mariage, quand enfin la vie est entrée dans son cours régulier, c'est alors qu'il importe à la jeune femme de prendre tout d'abord ces résolutions, ces habitudes, qui influeront sur toute son existence, lui donneront son caractère, en feront une vie mal gouvernée et mal remplie, ou sagement ordonnée et occupée. C'est alors qu'il lui importe de poursuivre, d'achever les études qu'elle a commencées, soit celle des langues, soit l'histoire, soit les arts, et de ne pas tout interrompre et laisser là. En un mot, les heures de travail bien réglées sont, avec la fidélité aux exercices de piété, la seule manière pour elle de gagner l'estime sérieuse de son mari : ce bien dont une jeune femme d'ordinaire ne se soucie pas assez, et qui est le plus nécessaire! car si elle ne compte que sur ces premiers sentiments dont la vivacité passe vite, si elle ne donne pas, en s'honorant elle-même aux yeux de son mari, un fond solide à l'affection qu'il lui porte, c'est toute sa vie qu'elle compromet.

Examinons de près les choses : En quelle estime sérieuse

et durable voulez-vous que soit pour un mari une jeune femme de vingt ans qui ne fait rien, n'a rien à faire, et ne s'occupe que de sa parure, de son amusemet et du monde? Une telle vie, si vide et si vaine, surtout dans ces années si décisives, où il faut absolument qu'une femme s'attire la considération de son mari, de ses proches et de la société où elle est appelée à vivre, c'est plus que du temps perdu: si elle ne se fait alors ni estimer ni considérer, et moins de son mari, qui la voit de plus près, que de tout autre, — car si léger que soit un mari, il n'aime pas à découvrir que sa femme est légère, et qu'il n'y a rien de solide en elle — alors le mal est sans remède.

Mais s'il est nécessaire, en soi et absolument, qu'une femme ait des habitudes de vie sérieuses, et d'autant plus nécessaire que l'éducation moderne ne les donne pas suffisamment, ces habitudes peuvent-elles facilement trouver place dans la vie des femmes du monde? Telle est la seconde question qui se présente maintenant. Et si je la résous affirmativement, c'est que l'expérience ne me permet aucun doute à cet égard.

II

En effet, si tenue que soit une femme par les devoirs impérieux dont nous avons parlé, ou plutôt même à cause de ces devoirs, et afin de se mettre, par l'éloignement de toute futilité et de toute frivolité, et par ce fond solide d'âme et de caractère, qui lui est indispensable, mieux en état de les remplir, je dis qu'une femme peut et doit toujours, sauf les cas exceptionnels, se ménager du temps pour la culture de son esprit.

Qu'on sache seulement employer toutes les heures qu'on perd et qu'on jette au vent, et on verra qu'il en reste pour les occupations intellectuelles.

J'affirme donc sans hésiter que, si les femmes auxquelles

je m'adresse ne sont ni molles ni futiles, si elles savent régler leur journée, comme je dirai qu'on peut la régler, bien du temps leur restera pour de belles et graves lectures, pour un vrai et convenable travail d'esprit, sans que rien en souffre dans leur maison.

Je vais plus loin : Tout, dans la maison et dans l'intérieur du ménage, s'en trouvera mieux. Car la force acquise par de telles habitudes profitera même aux autres devoirs. Oui, quand vous travaillez courageusement à élever votre âme tout entière, pour être digne de toute votre mission maternelle, c'est alors que vous êtes vraiment dévouée à la famille dont, selon la belle parole de Fénelon, Dieu vous a faite l'âme, dont il veut que, pour votre part, vous soyez la bénédiction et la lumière, et dont il vous demandera compte un jour.

Il ne faut pas d'ailleurs l'oublier, partout, même dans les intérieurs les plus unis et les plus heureux, il y a des difficultés, des peines, des souffrances, qui prennent quelquefois bien du temps dans la vie. Eh bien ! je ne crains pas de le dire, et toutes les personnes qui en ont fait l'expérience le diront avec moi, le travail, un travail modéré, mais habituel et régulier, auquel on revient chaque jour et, autant que possible, aux mêmes heures, c'est l'une des choses qui aident le mieux à supporter ou à éviter les peines de la vie, en apprenant à ne pas se faire de chagrins pour des riens, mais à sentir et à penser sainement et à agir prudemment. Les gens qui n'ont rien à faire se font sans cesse des chagrins à plaisir.

Le travail recueille, apaise et calme ; il élève le niveau habituel de la pensée ; il donne une plus entière possession de soi, plus de gravité et d'autorité par conséquent pour commander, plus de force pour se soumettre et obéir, plus de patience pour supporter et attendre ; je le dirai même, le travail fait diversion aux mille petits tracas qui absorbent trop souvent l'existence des femmes ; sans les faire sortir

de la maison, l les fait sortir d'elles-mêmes et de leurs soucis domestiques auxquels, sans ce contre-poids, elles seraient portées fréquemment à donner dans leurs préoccupations plus de place qu'il ne convient; car si on s'occupe trop uniquement d'une même chose, sans trêve ni repos, on s'en frappe l'esprit, l'humeur s'aigrit, le découragement gagne, l'impatience prend. Dieu, en plaçant la nécessité du sommeil et l'interruption de toute chose à la fin de la journée, a voulu nous enseigner qu'il doit y avoir dans notre vie des temps d'arrêt et des choses qu'il faut savoir quitter pour les mieux reprendre. Après deux heures de lectures intéressantes et de travail utile, quelles que soient les préoccupations qu'on y ait apportées, on se sent de meilleure humeur, le cœur reposé, le jugement plus net. Et le corps lui-même, si souvent fatigué par l'agitation nerveuse et les émotions excessives auxquelles les femmes se laissent si facilement aller, reprend, par le travail intellectuel, lorsqu'il n'a rien d'excessif, — et, je l'ajouterai, dans la prière, bien que je n'en traite pas ici, — les forces qu'il chercherait vainement ailleurs.

J'ai parlé des femmes du monde, des mères de famille les plus appliquées à leurs devoirs, et je viens de montrer que celles-là mêmes peuvent trouver du temps pour un travail utile ; mais que dirai-je d'une foule de jeunes femmes qui ne sont occupées, pour ainsi dire, qu'à ne s'occuper jamais ; qui perdent un temps énorme à la toilette, à la promenade, à des conversations absolument vaines et indéfiniment prolongées, mais ne se prennent jamais à rien d'utile, de grave, de sérieux, et qui, dans les heures de solitude, ne savent que s'ennuyer, s'étendre tristement sur un fauteuil, et sont, en un mot, un poids insupportable à elles-mêmes, à leurs maris, à leurs domestiques, à tout le monde? On sait assez que je n'exagère rien ici. Car, dans le vrai, rien de moins facile à gouverner ou à satisfaire qu'une

femme ennuyée : elle ne sait ni agir, ni commander, ni obéir. — Quant à celles-là, et elles sont en grand nombre, on ne prétendra pas que c'est le temps qui leur manque pour le travail.

La vérité est que, dans les premières années de leur mariage, la plupart des jeunes femmes, si elles le veulent, ont bien des moments de liberté. Si elles ont le bonheur d'être mères, l'enfant est au berceau : qu'il soit soigné, sérieusement surveillé, il le faut, et je sais tout ce qu'il y a alors de sollicitudes nécessaires et de tendresse bénie de Dieu dans le cœur d'une mère. Les devoirs de la maternité doivent toujours passer avant tout. Nourrir et élever un homme sera toujours la plus noble chose qu'une mère puisse faire sur la terre. Mais enfin ces justes sollicitudes même laissent d'ordinaire encore du temps à une jeune mère, à moins qu'elle ne fasse de cet enfant, qu'on me passe le mot, une poupée qui lui prenne en pure perte de longues heures sans aucun profit ni pour l'enfant ni pour la mère.

Il y a, en outre, beaucoup de femmes qui, vivant, du moins pendant les premières années de leur mariage, chez leurs parents, n'ont point de ménage à tenir, et doivent même éviter avec soin de paraître usurper une autorité qui ne leur appartiendrait pas. Celles-là encore ont bien du temps à elles assurément.

Plus tard, il y a aussi bien des moments de vide, et quelquefois de grand vide, dans l'existence d'une mère de famille, quand les garçons sont au collége, et quand, ce que les circonstances rendent parfois nécessaire, les filles sont au couvent. Une femme peut très-bien se trouver, à vingt-huit ou trente ans, tout à fait isolée, et dans un isolement qui augmentera avec les années. C'est l'âge des grands dangers. Plus que jamais alors, il faut que le travail, des études convenables, des lectures utiles, remplissent le vide de l'âme et conjurent les périls.

Qu'on veuille bien excuser ici l'austérité de mon langage, il m'est inspiré par les motifs les plus sacrés. Avant tout, je suis pasteur, et ma charge est celle des âmes. Eh bien! j'ai vu des âmes splendides tomber du ciel, et la chute avait commencé, dans l'isolement du cœur, par l'engourdissement de l'esprit.

Et que dire de tout le temps qui reste à une femme, jeune encore, après que ses filles sont mariées et ses fils placés dans les grandes écoles?

Il est donc juste de reconnaître que les devoirs de mère et d'épouse laissent à la plupart des femmes bien des loisirs, qu'il dépend d'elles d'employer utilement ou de laisser misérablement périr, au grand détriment de leur cœur et de leur esprit, comme aussi de la dignite de leur vie, de la paix de leur intérieur, du bonheur de leur foyer.

Je ne parle pas des femmes qui, pour une raison ou pour une autre, ne s'établissent point et qui, n'étant pas appelées à la vie religieuse, restent dans leur famille; si celles-là ne veulent ou ne savent pas se créer des occupations, leur destinée est d'être une lourde charge pour elles-mêmes et pour ceux qui les entourent. Les exemples n'en sont que trop communs.

Mais s'il est facile d'établir la nécessité où se trouvent toutes les femmes, que leur position n'oblige pas à travailler pour vivre, de se créer des occupations sérieuses et suivies; s'il est facile d'établir que ces occupations, loin de rien enlever aux devoirs d'état, rendent les mères de famille plus propres à remplir ces devoirs, il l'est moins de donner ces habitudes à qui ne les a pas.

Aussi beaucoup de femmes sentent le besoin d'occupations, mais elles ne savent pas s'occuper; elles ignorent comment s'y prendre pour combler le vide dont elles souffrent. Quelles lectures faire, quel travail choisir? Quelles sont pour elles les études possibles? Elles l'ignorent; elles

ne savent pas se tracer une méthode et la suivre. Qu'y aurait-il donc à leur dire ici pour les aider? Je vais essayer d'exposer brièvement sur ce point quelques pensées.

III

Je suppose toujours, ceci demeure bien entendu, je suppose une femme qui fait passer avant tout ses indispensables devoirs envers sa famille, ses enfants, son mari ; le soin de son intérieur, de son ménage, de ses serviteurs, de ses comptes de maison qui doivent être constamment bien tenus, et tous les détails enfin de l'économie domestique ; une femme, en un mot, méritant les graves éloges que l'Ecriture Sainte adresse à la femme qui ne craint pas de mettre la main, selon l'énergique expression du texte sacré, aux choses fortes, *manum misit ad fortia*, aux occupations laborieuses, et qui par là se montre digne des louanges que font d'elle son mari et ses enfants [1] : tout cela fait, soigné, réglé et mis en ordre parfait chez elle, si elle veut employer les loisirs qui lui restent à des lectures profitables, quelles lectures, quelles études, peut-elle faire?

Il est facile de répondre à cette question. En fait de lectures et d'études, il peut y avoir des préférences, il n'y a pas, selon moi, de spécialités rigoureuses pour les femmes ni d'exclusions absolues. En général donc, la plupart des indications que j'ai données sur les études qui conviennent aux hommes du monde peut s'appliquer également aux femmes; dans une certaine mesure, cela va sans dire, et avec le discernement nécessaire, eu égard à leurs loisirs, à leurs goûts, à leurs aptitudes, et aux goûts et aptitudes de leurs maris : car il est toujours bien à désirer, entre époux, que les goûts s'accordent, et que les esprits s'en-

[1] *Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt; vir ejus, et laudavit eum.*

tendent; qu'il y ait, en un mot, l'association de l'esprit, comme il y a l'association du cœur.

Leurs préférences pourront donc se porter à leur gré sur telle ou telle des études que nous avons successivement parcourues. Pour moi, je le répète, je ne leur en interdirais aucune d'une manière absolue; et quel que fût le travail intellectuel auquel une femme sérieuse se sentît attirée et voulût demander l'utile emploi de ses loisirs, je la laisserais volontiers suivre ses aptitudes réelles et ses goûts réfléchis.

Parmi les lectures et les études possibles, je propose simplement de faire un choix, avec modération et sagesse.

Pour éclairer un choix si important, je me bornerai à reprendre les différentes branches d'études dont nous nous sommes entretenus, et aux indications déjà données, j'essaierai d'ajouter quelques conseils spéciaux.

Et d'abord LA LITTÉRATURE. Cette étude est une de celles, incontestablement, qui conviennent le mieux aux femmes, et il faut reconnaître qu'elles ont généralement pour les Lettres de très-heureux dons : c'est aussi une des études qui sont le plus acceptées pour elles; seulement il faut, et ceci est de toute importance, que ce goût soit grave et sérieux.

Il y a, je n'en disconviendrai certes pas, bien des hasards à courir dans les lectures littéraires pour les femmes, et je redouterais singulièrement de les voir se jeter dans la littérature mauvaise ou légère. Mais en convenant du péril, surtout aujourd'hui, où nous sommes inondés de tant d'écrits attrayants par leur légèreté même, je réponds d'abord qu'il n'y a pas non plus un médiocre danger pour les femmes, au point de vue même de la gravité des mœurs, à se désaccoutumer des nobles et purs plaisirs de l'esprit. On en a un exemple frappant dans ce qui s'est passé chez nous au dix-huitième siècle.

On s'était, au commencement du siècle précédent, beaucoup moqué des *précieuses*, des *femmes savantes*, et, à plus d'un point de vue, on avait eu raison. Toutefois il eût fallu faire ici un juste discernement, et, en se moquant des femmes ridicules, comme on l'avait peut-être aussi fait trop des juges et des médecins, il aurait fallu ne pas envelopper dans une commune raillerie les femmes sérieuses, et même ces femmes illustres qui restent l'honneur incontesté de ce temps. Il aurait fallu distinguer entre les femmes savantes et les femmes studieuses; il aurait fallu respecter ce qu'il y avait de solide et de profondément honnête dans ces délicatesses et ce goût déclaré pour les choses de l'esprit; il fallait surtout ne pas se jeter, comme on le fit plus tard et comme on le fera toujours en France, sous le coup du ridicule, d'un excès dans l'autre; dans l'ignorance d'abord, à laquelle ce ridicule condamnait; de l'ignorance dans la futilité, et plus tard dans la licence. Les *précieuses* avaient été elles-mêmes, il ne faut pas l'oublier, une réaction contre une grossièreté de langage et de sentiment intolérable. On réagit contre elles; mais de quelle façon? On le sait. Beaucoup de jeunes femmes, dans les dernières années du siècle de Louis XIV, mais en secret alors, et presque toutes les femmes de la cour sous la Régence, passèrent leur vie au jeu, aux plaisirs, aux conversations libres et à ces petits soupers trop célèbres : on sait encore ce qui suivit. Molière, s'il eût vécu quarante ans de plus, aurait pu regretter d'avoir touché aux *précieuses*, en voyant vers quels écueils le siècle s'était emporté. Il aurait vu que ses mauvais rires seuls ont triomphé, et qu'on n'a tenu aucun compte de ce beau vers :

« Je consens qu'une femme ait des clartés de tout [1]. »

Que l'on veuille cela seul, et il suffit.

[1] CLITANDRE, dans les *Femmes savantes*.

Ainsi, des abus justement attaqués, on avait conclu, c'est le judicieux Fleury qui le remarque, « comme d'une expé-« rience assurée, que les femmes n'étaient point capables « d'études. » Et on en était veuu à ce point, que Fénelon était obligé d'adresser aux mères de famille des recommandations comme celle-ci :

« Apprenez à une fille à lire et à écrire correctement. « Il est honteux, mais ordinaire, de voir des femmes qui « ont de l'esprit et de la politesse ne savoir pas bien pro-« noncer ce qu'elles lisent. Elles manquent encore plus « grossièrement pour l'orthographe, ou pour la manière de « former ou de lier les lettres en écrivant : au moins accou-« tumez-les à faire leurs lignes droites, à rendre leur carac-« tère net et lisible... Il faudrait aussi qu'une fille sût la « grammaire...

« Elles devraient aussi savoir les quatre règles de l'arith-« métique ; vous vous en servirez utilement pour leur faire « faire souvent des comptes. C'est une occupation fort épi-« neuse pour beaucoup de gens... »

Et Fleury, de son côté, s'indignait avec raison de l'ignorance à laquelle on avait condamné les femmes, « comme si « leurs âmes, disait-il, étaient d'une autre espèce que celles « des hommes ; comme si elles n'avaient pas, aussi bien que « nous, une raison à conduire, une volonté à régler, des « passions à combattre, une santé à conserver, des biens à « gouverner, ou s'il leur était plus facile qu'à nous de sa-« tisfaire à tous ces devoirs sans rien apprendre. » — « Et, « disait-il encore, ce sera sans doute un grand paradoxe, « qu'elles doivent apprendre autre chose que leur caté-« chisme, la couture et divers petits ouvrages, chanter, « danser et s'habiller à la mode, faire bien la révérence et « parler civilement ; car voilà en quoi l'on fait consister, « pour l'ordinaire, toute leur éducation. »

Contre cette triste et ignorante éducation, — qui était

devenue l'éducation de toutes les jeunes demoiselles, et ne dura que trop longtemps en France, — Fleury avec Fénelon, et aussi madame de Maintenon, réagirent, timidement d'abord, mais fort heureusement, et on en recueillit les fruits, au milieu même de la corruption générale du XVIIIe siècle. Les élèves de Saint-Cyr furent de vraies constellations au milieu de cette boue de la Régence. Leur instruction n'était pas plus étendue qu'il ne convenait; mais elle était fort solide, fort chrétienne, et communiquée d'ailleurs par des esprits si cultivés, que la conversation là remplaçait bien les livres. Cette réaction toutefois ne se fit guère sentir que dans certaines familles qui conservaient la gravité des anciennes mœurs, ou dans la vie retirée des provinces. Paris et la Cour, et trop de grands seigneurs, continuèrent à à suivre les tristes errements de l'âge précédent. On sait ce qui s'ensuivit, et ce que furent le règne de Louis XV et les dernières années qui précédèrent la Révolution, malgré les philosophes et les bureaux d'esprit philosophique; bien qu'il soit vrai aussi de dire que Mme de Tencin, et Mme du Deffant et plusieurs des tristes notabilités de cette époque n'avaient pas eu besoin de passer par l'ignorance pour arriver au vice.

De nos jours, où en est-on? Assurément, l'instruction n'est pas systématiquement négligée dans l'éducation des femmes. Je l'ai dit, on étudie plus de choses aujourd'hui qu'autrefois, mais on apprend moins bien. L'instruction a plus de variété, mais pas assez de solidité. L'éducation morale est plus forte qu'au XVIIIe siècle, mais elle ne l'est pas encore autant qu'il le faudrait. Les femmes s'occupent assez de littérature; mais pas assez de la bonne littérature. Certes, on est loin, en fait de lectures, des réserves de madame de Maintenon. Il y a aujourd'hui dans le monde, chez les jeunes femmes, et quelquefois chez les jeunes filles, des acilités de lectures véritablement déplorables. Mauvais

romans, mauvaises poésies, mauvaises pièces de théâtre, on se permet de tout lire, afin, dit-on, de pouvoir parler de tout. On affronte également les livres contre les mœurs et les livres contre la foi, à ce point que le plus répugnant ouvrage qui ait paru de nos jours, et le plus fait pour inspirer le dégoût, cette *Vie de Jésus*, par M. Renan, a trouvé, dit-on, chez les femmes chrétiennes, par une vaine et coupable curiosité, plus d'une lectrice[1]. Ainsi, on ne rougit pas d'avoir lu les livres les plus détestables; et en revanche, on rougit des lectures sérieuse. Et les personnes frivoles ont ici, contre celles qui ne leur ressemblent pas, des tyrannies véritablement étranges. A ce point qu'une jeune femme aujourd'hui pourrait à peine avouer qu'elle lit les *Oraisons funèbres de Bossuet*, le *Discours sur l'Histoire universelle*, quelques pages de *Malebranche* ou de *M. de Maistre*, sans s'exposer à s'entendre dire aussitôt : Oh! vous êtes bien sérieuse! Eh bien! je demande aux femmes chrétiennes de mépriser de tels mépris, de dédaigner dans leurs lectures tout ce qui est creux ou médiocre, et, pour tout dire en un

[1] Ce livre et son auteur ont été dignement appréciés par M. de Montalembert dans son discours au Congrès de Malines :

« Soyez sûrs qu'il ne se passera pas un si long temps avant que le même arrêt soit porté sur ce romancier sacrilége.... qui vient de récrire l'Évangile à la façon de son érudition frelatée, qui nous a tous personnellement outragés en outrageant la personne divine de Notre Jésus; qui le transforme en *charmant imposteur*, en *jeune démocrate*, en communiste délicat; qui a trouvé ainsi moyen de faire de l'éloge la forme la plus répugnante du blasphème; qui plaide les circonstances atténuantes pour Judas, et qui trouve qu'il y a *pour la sincérité plusieurs mesures*, ce qui donne la mesure de la sienne. Soyez sûrs que ce nouveau docteur qui essaie, en portant la main sur la divinité de Jésus crucifié, de tarir la source unique du dévoûment, de l'enseignement, de la charité, de la piété et de la vertu chrétienne; soyez sûrs qu'il ne gardera pas même sa notoriété actuelle, et qu'il ira s'enfoncer, comme tous les autres ennemis de Jésus-Christ, dans le néant qu'il nous prêche. »

Son Nouveau livre *sur les Apôtres*, œuvre de la même érudition et de la même vaniteuse impiété, méritera le même arrêt. Je le dis avec tristesse, ces productions sont d'un esprit que j'ai connu, et dont le mal est incurable.

mot, de ne lire, dans leurs heures de travail, que les chefs-d'œuvre. Je leur demande surtout de repousser loin d'elles tout ce qui est mauvais ou pernicieux. C'est la conscience qui fait un devoir impérieux aux femmes de ne pas toucher à ces œuvres malsaines, où elles perdraient, je ne dis pas seulement la délicatesse de leur esprit, mais encore la pureté de leur âme! Les femmes, si je puis m'exprimer ainsi, sont bien plus pétries que les hommes par ce qu'elles lisent, à cause de la vivacité de leur imagination et de leur intelligence. Il est étonnant à quel degré de fortes lectures peuvent quelquefois développer en elles les vertus; comme aussi il est effrayant de voir à quelles inévitables et lamentables faiblesses de mauvaises lectures les entraînent!

Oui, il faut que les femmes lisent, peu, si on le veut, mais rien que de pur et d'exquis, et surtout qu'elles *relisent*[1], et qu'elles reviennent sur leurs lectures. Qu'elles relisent les mêmes choses à plusieurs années de distance. Rien n'est curieux et profitable comme de constater à des âges différents la différence de ses impressions et de sa manière de lire et de sentir les choses.

Et il faut de plus qu'elles lisent toujours attentivement, et autant qu'il se peut la plume à la main ; sans quoi, les lectures les plus sérieuses risquent de devenir vaines : rien n'en reste. Ne jamais quitter un livre sans l'avoir achevé, et ne pas l'achever sans le résumer, et par écrit : voilà le grand principe, on ne saurait trop le redire. Les repas littéraires, si je puis me servir de cette expression, doivent

[1] Mais, pour relire, il faut avoir des livres à soi. Il y a des personnes, même riches, qui ont la manie de ne lire un livre que si on le leur prête, et ne vivent que de ce qu'on peut appeler les lectures d'emprunt. Je ne prétends pas qu'on ne puisse pas emprunter de livres. Mais autant que le permet la fortune de chacun, il y a des livres qu'il faut avoir à soi et chez soi, pour les lire et les relire au besoin. Il faut se faire, autant qu'il se peut, une bonne bibliothèque de campagne, et la grossir un peu chaque année : on en rapporte à la ville les livres qu'il faut pour son hiver.

être à la fois solides et délicats, pris lentement et bien digérés; la précipitation et la surcharge y seraient dangereuses.

Je n'entrerai pas d'ailleurs ici dans un long détail sur les études littéraires possibles pour les personnes dont j'écris : presque tous les grands génies que j'ai nommés dans mes lettres précédentes sur la littérature peuvent être lus aussi par les femmes.

Mais une époque littéraire que je leur conseillerai particulièrement de choisir, c'est le grand dix-septième siècle; Bossuet, ses *Oraisons funèbres;* Bourdaloue et Massillon, *leurs chefs-d'œuvre;* Pascal lui-même, ses *Pensées;* Nicole, les *Essais de morale*, viande solide et nourrissante, malgré les exagérations qui parfois s'y rencontrent; Fénelon, tout ce qu'il a écrit pour l'éducation du duc de Bourgogne, aussi bien que son livre sur *l'Education des Filles*, qui est incontestablement ce qui existe de plus lumineux et de plus pratique sur ce difficile sujet; les *Lettres* de Racine, où il se montre esprit si élevé, si grand écrivain, père si tendre et si ferme; et celles surtout de madame de Maintenon, pleines de si haute raison et d'une si rare expérience; les *Caractères* de La Bruyère, cet observateur si pénétrant, cet éminent écrivain.

Notre littérature possède des chefs-d'œuvre dramatiques de premier ordre : je n'aime pas conseiller aux femmes des pièces de théâtre, il y a dans de telles lectures une pente où elles peuvent glisser trop facilement; mais je ne puis redouter qu'elles s'abaissent, je crois au contraire qu'elles élèveront leurs âmes, en lisant, par exemple, de Corneille, ce génie des grands cœurs, des tragédies comme *Polyeucte;* de Racine, des pièces comme *Athalie* et *Esther*, ouvrages merveilleux qu'il faudrait savoir par cœur; j'ajouterai même aux grandes tragédies de ces deux princes de notre scène dramatique, *Mérope* et aussi *le Misanthrope*, pièces

choisies qu'on trouve réunies avec d'autres dans le recueil intitulé *Théâtre classique*. Quelques *Mémoires* du temps, *Madame de Motteville*, par exemple, dans l'édition qu'en a donnée l'abbé Cognat; madame de Sévigné, en prenant de ses *Lettres*, non pas la légèreté, qui parfois y est grande, mais la solidité qui s'y trouve aussi, et admirablement, sous cette grâce distinguée et charmante qui caractérise cette femme illustre.

Je voudrais que toute femme du monde lût au moins tous ces ouvrages, et d'autres encore, soit du dix-septième siècle, soit du nôtre, que j'ai indiqués dans mes *lettres*. J'indiquerai aussi, quoiqu'en tremblant, la poésie contemporaine. J'aimerais que de temps en temps une femme du monde lût quelque poésie; non pas assurément cette poésie vaine et quelquefois détestable qui leur fait tant de mal, mais une poésie saine et chrétienne, comme il en est encore de nos jours, comme de grands poëtes, égarés depuis, en avaient eu l'inspiration dans leur jeunesse, et comme nous en ont donné des poëtes de talent, tels que MM. Reboul, de Laprade, Autran, et autres encore. Il y a, d'ailleurs, un grand nombre d'excellents recueils de poésie contemporaine, où l'on n'a admis que des pièces excellentes, les perles, sans ce mélange dont ne sont pas toujours exempts même les bons ouvrages : je voudrais qu'une femme eût au moins parmi ses livres un de ces recueils, et qu'elle l'ouvrît de temps en temps pour ne pas refuser à son âme un peu de cet arome qui s'appelle la poésie.

Quant aux *langues vivantes*, les femmes en ont souvent appris une ou plusieurs dans leur enfance. Pourquoi n'en pas faire usage, pour étudier ce qu'il y a de plus élevé et de meilleur dans les littératures étrangères, tandis que d'ordinaire on ne s'en sert presque uniquement que pour lire des romans.

J'ai dit déjà combien il est utile que les femmes sachent

quelque chose du latin, ne fût-ce que pour être en état d'enseigner les éléments de cette langue à leur fils, et de leur donner, là comme ailleurs, les premières leçons. Je maintiens, avec M. de Maistre, qu'en six mois d'études régulières et un peu actives, avec un bon maître, une personne dont l'esprit a quelque culture peut en venir là. Elles y trouveront de plus l'avantage de pouvoir lire dans le texte l'*Imitation* et l'*Evangile*, et de pouvoir suivre les *Offices* dans la langue de l'Église.

Un bel exemple, à mes yeux, des études littéraires, et, en général, du travail d'esprit, tel que je le conçois pour les femmes du monde, fut cette admirable madame Swetchine. Dès sa jeunesse, le noble et courageux désir de cultiver son âme, de se perfectionner elle-même, l'animait constamment. Et dans une longue vie, dont le monde aurait pu être le seul objet, mais à laquelle elle sut donner un but meilleur, on la voit toujours occupée à développer et à régir avec soin les facultés que Dieu lui avait départies.

Non-seulement elle orne son esprit, mais elle l'exerce aux fortes études, en même temps qu'elle élève et épure ses sentiments. Ce qu'elle faisait ainsi, avant même d'être catholique, dans un but purement moral, Dieu le bénit, comme il bénit tous les efforts généreux et sincères, alors même qu'il n'en est pas encore l'objet unique; et quand arriva le jour où cette âme toujours debout atteignit la vérité, elle y était si bien préparée qu'elle entra dans la lumière comme dans son lieu naturel, et qu'elle marcha depuis à grands pas vers une perfection de plus en plus élevée.

Et, chose qui mérite surtout d'être remarquée, ce qu'il lui avait été donné d'acquérir, elle eut le rare mérite et le grand bonheur de n'en pas profiter seule : sans prétention, avec une âme simple, unie à un grand esprit, elle exerça une influence étonnante et la plus heureuse sur tous ceux qui l'approchèrent.

Que chaque personne, désireuse de se cultiver et de s'améliorer, étudie les procédés de cette sainte et noble vie, elle verra que, sur les points qui nous occupent, la pratique est très-accessible,

La *Philosophie*. — Ce grand mot, et cette grande chose, effraiera peut-être ici plus d'une de mes lectrices; mais j'aime à croire qu'il ne les effraiera pas toutes; car l'expérience décisive de madame Swetchine, et l'exemple de cette femme éminente prouverait surabondamment, s'il en était besoin, que la *Philosophie* n'est pas interdite aux femmes, et ne doit pas être trop dédaignée par elles. Bien que les champs de l'imagination et les choses du sentiment paraissent plus spécialement leur domaine, elles ont toutefois dans l'esprit, avec ce charme et ce brillant, je ne sais quoi de délié, de pénétrant, de délicat et d'ailé, pour ainsi dire, qui leur permet de saisir à leur manière les questions élevées et les spéculations hardies de la pensée. Je ne les crois donc pas du tout incapables d'entendre les questions philosophiques; je le dirai même, une des choses que je regrette de ne pas voir assez dans leur éducation, et dont l'absence se fait presque toujours trop sentir dans leurs écrits, quand elles écrivent, c'est la philosophie.

Je ne parle pas ici, cela va sans dire, des subtilités métaphysiques, ou des inutilités de la science : je parle de ses grands côtés et des nobles questions : je dis qu'elles sont parfaitement abordables aux femmes, et je verrais pour elles dans de telles études de nombreux avantages. Leur esprit y trouverait à la fois plus d'élévation, plus d'étendue et plus de solidité ; ces études bien choisies et bien conduites les préserveraient d'ailleurs de deux écueils qui se rencontrent fréquemment : la légèreté, qui fait qu'on recule devant les sujets graves et ardus, et le sot orgueil, qui se pavane parce qu'il a su les aborder. Non, il n'y a dans ces

études, prises convenablement, ni de quoi s'effrayer, ni de quoi se prévaloir; car toute philosophie bien faite porte avec elle assez de haut intérêt pour soutenir le courage, et assez de difficultés pour entretenir l'humilité.

Je me hâte d'ajouter qu'en un tel sujet d'étude plus qu'en tout autre chaque esprit se trouverait bien d'une direction spéciale : c'est là surtout que des conseils compétents et autorisés, et qui n'en peut recevoir, s'il en cherche? seront très-utiles pour indiquer soit les questions, soit les méthodes, soit les auteurs.

Je voudrais qu'il existât une philosophie à l'usage des femmes, où les grandes et belles questions de la théodicée, de la psychologie, de la morale, de la logique, leur fussent exposées dans un langage et une lumière appropriés à leur genre d'esprit. De cette façon elles pourraient apprendre la philosophie : faut-il dire à condition qu'elles l'étudient, mais sans en parler, sauf à huit clos?

Trois ou quatre grands livres, d'ailleurs, bien lus, et médités, suffiraient pour initier suffisamment la plupart des lectrices intelligentes aux choses philosophiques et aux plus belles thèses de la grande philosophie chrétienne : Fénelon, l'*Existence de Dieu* et les *Lettres sur la Religion*, dans le *Christianisme présenté aux hommes du monde ;* Bossuet, *la Connaissance de Dieu et de soi-même*, les *Elévations sur les Mystères* (livre Ier); Pascal, *les Pensées* (édition de Dijon); le P. Gratry, *la Connaissance de Dieu et la Connaissance de l'âme.* Le premier de ces deux derniers ouvrages a cet avantage surtout qu'il fait connaître les traditions, admirablement soutenues d'âge en âge, des vrais génies philosophiques, qui ont presque toujours été les plus grands esprits de leur siècle comme les plus pieux. Quant au second ouvrage, la *Connaissance de l'âme*, nous savons qu'il a consolé des malades au lit de mort. Et il semble en effet, comme le désire l'auteur, que ce livre pourrait s'intituler : *Consolation.*

Quelques femmes légères souriront peut-être de ces indications et de ces lectures, et croiront faire preuve de sens en raillant la métaphysique. Mais ces railleries me font peu d'impression. Et pourquoi voudriez-vous empêcher les femmes chrétiennes, qu'une éducation supérieure y a préparées, de lire cette saine et forte métaphysique des grands esprits? Quel péril courront-elles à élever de temps en temps leur âme sur ces hauteurs? Mais d'ailleurs on n'évite pas si facilement que vous le pensez la philosophie et la métaphysique : il y en a un peu partout, jusque dans vos romans, et vous-mêmes n'en lisez-vous pas, dans la *Revue des Deux Mondes* et ailleurs, de la métaphysique, et une métaphysique détestable, matérialiste, athée, inintelligible du reste, et antiphilosophique[1], mais que vous comprenez assez toutefois pour vous pervertir l'esprit dans ces lectures pernicieuses?

Je conseille donc sans hésiter aux femmes du monde de lire, et, de temps en temps, de relire les grands et beaux ouvrages des génies chrétiens. Je ne sache pas de travail

[1] Il faut lire à ce sujet le *Petit manuel de critique* du P. Gratry, où l'on peut apprendre à connaître les principaux philosophes de la *Revue des Deux Mondes*, tels que MM. Renan, Vacherot, Taine, Schérer, Havet et autres que je ne nomme plus. La critique du P. Gratry consiste surtout à citer, sans omettre un mot, des chapitres ou paragraphes entiers de ces auteurs; puis à souligner simplement, par des caractères ou *italiques* ou majuscules, les passages sur lesquels il veut attirer l'attention. Nous ne craignons pas d'affirmer que quiconque aura lu, avec le commentaire qui les précède, ces textes continus des écrivains dont il s'agit, celui-là sera éclairé, pour toute sa vie, sur leur incorrigible et inintelligible égarement intellectuel, leur révolte patente contre la raison même, et leur radicale ignorance des lois logiques, universelles et nécessaires. Je ne crains pas d'en proposer hautement l'expérience. Et c'est là même le premier travail qu'il faut faire si l'on veut s'occuper, si peu que ce soit, de philosophie. Il faut évidemment apprendre d'abord à distinguer la philosophie de son contraire, *la sophistique*. Or cette distinction se trouve établie aujourd'hui avec une rigueur scientifique et une clarté véritablement décisive; vous avez là, en son commencement, l'art du discernement des livres.

plus utile pour former à l'attention, à la réflexion, et fortifier la raison : point capital. Car ce n'est pas le raisonnement qui manque aujourd'hui ; on ne raisonne que trop, mais on ne raisonne pas juste. Ce qui manque, c'est la saine et forte raison ; c'est l'attention. Ce sont les pensées graves, élevées, qui élèveraient tout dans la vie. Et voilà pourquoi il est bon à tous et à toutes d'entrer en quelque commerce avec les grands esprits et avec les vrais philosophes.

L'*Histoire*, plus encore que la philosophie et autant que la Littérature, est sans contredit de la compétence et du goût des femmes dont l'esprit est cultivé. Et l'histoire, sans contredit encore, est une étude solide autant qu'attachante.

Je me bornerai à rappeler ici le grand éloge que Bossuet donnait à la jeune Henriette d'Angleterre, sur son attrait pour l'histoire, « qui lui faisait perdre le goût des romans et de leurs fades héros. » Soigneuse de se former sur le vrai, cette jeune et brillante princesse dédaignait, dit Bossuet, les vaines et dangereuses lectures, et demandait aux grands événements de l'histoire de plus graves et plus sûres leçons.

Les lectures historiques sont, à mon avis, pour les femmes, une des plus précieuses ressources contre cette littérature futile ou dangereuse qui les entoure et les envahit.

Il est incontestable aussi, et cela est important à rappeler en passant, que dans tous les pays et dans tous les siècles, les femmes ont une action, tantôt bonne, tantôt mauvaise, mais toujours considérable sur l'esprit public et sur les événements les plus importants. Que de révolutions ont leurs causes premières dans l'action des femmes ! Les passions qu'elles ont excitées, les négociations ou les intrigues qu'elles ont conduites, ont souvent changé la face des choses. N'y a-t-il pas dès lors pour elles un intérêt de haute

curiosité, et surtout de grave enseignement, à regarder dans l'histoire le spectacle du bien et du mal qu'elles ont pu faire, par leurs vices ou par leurs vertus? Assurément, sainte Clotilde, sainte Bathilde, Blanche de Castille, Jeanne d'Arc, et tant d'autres femmes justement célèbres, sont de splendides modèles à étudier; comme aussi Brunehaut, Frédégonde, Isabeau de Bavière, ou, au dix-huitième siècle, celles que je ne veux pas nommer, offrent des leçons tristement salutaires.

Des livres historiques pleins d'intérêt et de charme seraient des biographies dans le genre de celles que M. Cousin a consacrées à plusieurs femmes illustres, et qui font si parfaitement connaître la société du grand siècle. On a remarqué surtout parmi ces biographies celles de Mme d'Hautefort et de Mme de Longueville. Sans doute, il y a des réserves à faire sur certains détails, sur telles ou telles préférences de l'auteur, peu dangereuses, du restes, aujourd'hui. Mais il reste toujours que ces biographies font merveilleusement pénétrer dans l'histoire vraie de cette époque, et que, par le spectacle des vertus et même des fautes qu'elles racontent, elles peuvent offrir des enseignements sérieux aux femmes du dix-neuvième siècle. Pour ma part, je ne puis oublier comment M. Cousin a raconté l'origine du Carmel français, et avec quelle admiration et quel respect il a parlé des premières Carmélites.

J'insiste donc ici sur l'intérêt, l'utilité et le charme des lectures historiques pour les femmes; surtout de l'histoire de France. Sœurs, épouses ou mères de Français, il ne faut pas qu'elles se condamnent à ignorer les grandes choses que Dieu a faites dans le monde par la France, et qu'il peut faire encore.

Quant au choix des historiens, je l'ai indiqué déjà suffisamment.

Je ne parlerai ici du *Droit* que pour dire, en passant, que certaines notions pratiques de cette science devraient trouver place dans l'éducation des femmes, lesquelles sont à cet égard, trop généralement, dans une ignorance incroyable, et souvent très-fâcheuse pour leurs affaires.

Sur ce grave sujet, qu'on se rappelle les sages conseils de Fénelon, dans son *Traité de l'Education des Filles :*

« Il serait bon, dit-il, qu'elles sussent quelque chose des principales règles de la justice ; par exemple, la différence qu'il y a entre un testament et une donation; ce que c'est qu'un contrat, une substitution, un partage de cohéritiers; les principales règles du droit, pour rendre ces actes valides; ce que c'est que *propre,* ce que c'est que *communauté*, ce que c'est que biens meubles et immeubles. Si elles se marient, toutes leurs principales affaires rouleront là-dessus.

« Mais en même temps, montrez-leur combien elles sont incapables d'enfoncer dans les difficultés du droit; combien le droit lui-même, par la faiblesse de l'esprit des hommes, est plein d'obscurités et de règles douteuses; combien la jurisprudence varie ; combien tout ce qui dépend des juges, quelque clair qu'il paraisse, devient incertain ; combien les longueurs des meilleures affaires mêmes sont ruineuses et insupportables. Montrez-leur l'agitation du palais, la fureur de la chicane, les détours pernicieux et les subtilités de la procédure, les frais immenses qu'elle attire, la misère de ceux qui plaident, l'industrie des avocats, des procureurs et des greffiers, pour s'enrichir bientôt en appauvrissant les parties. Ajoutez les moyens qui rendent mauvaise, par la forme, une affaire bonne dans le fond ; les oppositions des maximes de tribunal à tribunal : si vous êtes renvoyé à la grand'chambre, votre procès est gagné ; si vous allez aux enquêtes, il est perdu. N'oubliez pas les conflits de juridiction, et le danger où l'on est de plaider au conseil plusieurs années pour savoir où l'on plaidera. Enfin remarquez la

différence qu'on trouve souvent entre les avocats et les juges sur la même affaire ; dans la consultation vous avez gain de cause, et votre arrêt vous condamne aux dépens.

« Tout cela me semble important pour empêcher les femmes de se passionner sur les affaires, et de s'abandonner aveuglément à certains conseils ennemis de la paix, lorsqu'elles sont veuves ou maîtresses de leur bien dans un autre état. Elles doivent écouter leurs gens d'affaires, mais non pas se livrer à eux.

« Il faut qu'elles s'en défient dans les procès qu'ils veulent faire entreprendre, qu'elles consultent les gens d'un esprit plus étendu et plus attentif aux avantages d'un accommodement, et qu'enfin elles soient persuadées que la principale habileté dans les affaires est d'en prévoir les inconvénients et de les savoir éviter. »

Ces conseils de Fénelon, — nos réserves faites toutefois sur les manifestes progrès de la justice et de la simplicité des affaires, — ces conseils disent tout avec un bon sens, une précision, une netteté et des détails techniques qui ne laissent rien à ajouter.

Que dirai-je maintenant de l'*Esthétique?* C'est une étude assurément tout à fait convenable pour les femmes. J'en ai traité longuement : et à tout ce que nous en avons vu, et qui ne convient pas moins aux femmes qu'aux hommes, j'ajouterai cette remarque importante, c'est que les femmes exercent une influence considérable sur l'art en général et sur le goût d'une nation. Si leur goût les porte à rechercher ce qui est beau et ce qui est bon, dans le sens le plus élevé du bon et du beau, cette influence sera heureuse et morale ; mais si elles cherchent le bon et le beau, tels que certaines natures abaissées d'artistes l'entendent, ce sera un grand malheur, et elles prendront une terrible responsabilité ; car elles concourront à précipiter le goût et l'art sur la pente

funeste d'un sensualisme, qu'il faut appeler païen, pour lui donner son vrai nom.

Il leur siérait si bien, au contraire, d'épurer l'art et de l'élever, d'y porter toutes les délicatesses et toutes les distinctions de leur nature; d'en faire cette chose sainte qui, en même temps qu'elle charme les âmes, les transporte dans des régions supérieures, et devient pour la vie humaine un principe d'élévation et de perfectionnement.

Mais pour cela il faudrait écarter de l'art, non-seulement les souillures qui le flétrissent, mais encore les frivolités et les futilités qui le rapetissent; supprimer les productions plus que médiocres qui inondent les tables de tant de salons: car elles faussent le goût, c'est le moins qu'on en puisse dire, après avoir coûté un temps précieux. Et quant à la musique, si elle ne s'élève pas à l'art sérieux, elle porte avec elle, nous l'avons dit, d'autres inconvénients, étant trop souvent, non pas seulement vaine, mais dangereuse.

Il n'est pas rare de voir dans le monde des personnes qui, après avoir employé, étant jeunes filles, au mécanisme du piano et du dessin, une quantité d'heures et des efforts de volonté et de courage considérables, l'abandonnent entièrement, une fois mariées, et n'en veulent plus faire du tout; et cela, sans que les occupations plus sérieuses y gagnent beaucoup. Il y a, évidemment, un excès regrettable dans cet abandon total d'un art qui pourrait donner au moins quelques heures de bon et agréable délassement. J'en dirai de même du dessin. D'autres, par un excès contraire, continuent à y employer, ou plutôt à y perdre un temps considérable, sans devenir réellement ni musiciennes ni peintres, parce que les facultés spéciales leur manquent, ou parce qu'elles ne cherchent qu'une distraction vaine dans un exercice qui devrait être une étude, et beaucoup plus un travail de l'esprit que des doigts.

Non, c'est autrement qu'il faut faire de l'art: répétons-le,

l'art n'est vraiment digne de ce nom que pratiqué d'une façon élevée, à l'école des grands maîtres, de telle sorte qu'il soit une véritable, une intelligente culture et comme un épanouissement des plus riches et des plus brillantes facultés de la nature humaine; disons plus, un appui pour la vertu elle-même, une force pour l'âme, et comme une aile au moyen de laquelle on puisse monter des beautés artistiques à la source première de toute beauté, qui est Dieu; de telle sorte encore que le culte religieux de l'art nourrisse cet amour du beau, cette soif de l'idéal, qui soutient l'essor de l'âme vers les régions de la beauté pure et de l'amour saint; amour qui, s'il n'est pas encore la piété, c'est-à-dire l'amour direct de Dieu, s'en rapproche et y élève. Je le demande, pourquoi les femmes du monde ne s'appliqueraient-elles pas à concevoir et à cultiver ainsi les arts? Leur talent même y gagnerait, non moins que leur âme et leur vie.

On me permettra d'indiquer encore une occasion, très-naturelle et très-fréquente pour les femmes, d'appliquer le goût de l'art et qui est bien négligée de nos jours. Je veux dire les travaux d'aiguille ou autres, qui doivent avoir une part dans leur vie, avec le travail d'esprit.

Autrefois, par exemple, les tapisseries étaient des œuvres d'art : le choix des dessins, l'harmonie des couleurs, la finesse et l'habileté de l'exécution, en faisaient des productions parfois merveilleuses, dont nos musées s'honorent de recueillir les débris. Aujourd'hui, on travaille encore, mais on ne fait presque plus d'œuvre sérieuse; et certes, l'art n'a rien à voir dans ces ouvrages qui se font surtout remarquer par un assemblage informe de couleurs criardes, dont les yeux sont étonnés, sans en être charmés, et qui, avec leur courte fraîcheur, perdent bientôt absolument tout leur prix.

Disons aussi que les longs travaux effraient; on aime à

changer d'ouvrage, et la légèreté naturelle ne s'accommode pas de ce qui est de longue haleine et d'exécution difficile.

Cependant le goût et l'art du dessin pourraient trouver là une application des plus heureuses; et les femmes du monde, au lieu de dépenser leur temps, leur argent et leurs soins à des ouvrages d'une infériorité évidente, pourraient, sans remonter bien haut, reprendre la tradition des belles tapisseries, rendues durables par leur bon goût et leur rare exécution. En tout ceci, je ne prétends pas toutefois, on le comprend, faire le procès à de petits travaux réellement utiles et entrepris dans une intention charitable.

Je ne dirai rien de plus sur ce point. Je passerai de même rapidement sur l'étude des *Sciences*.

Cette étude, en genéral, et sauf les exceptions et les réserves nécessaires, n'est guère de la compétence des femmes du monde; cependant s'intéresser aux sciences usuelles, en avoir une connaissance succincte et précise, sera toujours fort utile, car il n'est pas permis de rester tout à fait indifférent à ce qui, autour de nous, modifie si profondément les conditions matérielles de la vie, par des applications pratiques et des découvertes du plus haut intérêt et de plus en plus multipliées.

Je m'étendrai quelque peu, cependant, sur une branche des connaissances humaines qui peut être d'une réelle utilité pour une femme; je veux parler de celles qui se rapportent à l'agriculture.

Je conseille sans hésiter à toute femme qui a le bonheur d'habiter toujours ou souvent la campagne, de s'instruire en détail, le plus qu'il se pourra, de ce qui concerne la pratique de l'art agricole. Loin de détourner leurs maris et leurs frères, quelquefois par des récriminations puériles, d'une occupation si importante et si morale, les femmes

chrétiennes devraient, selon moi, user au contraire de toute leur influence pour les porter à faire avec intelligence, et même avec science, de l'agriculture pratique.

Assurément, la vie élégante et *fashionable* n'y trouvera pas son compte; mais où sera le grand mal, si elle est remplacée par une vie active, laborieuse, utile au pays, et par conséquent exemplaire et respectée ? Sans doute, pour faire avec succès de l'agriculture, il faut de l'entente, du jugement, de l'activité, beaucoup de suite, et ne point s'engager à la légère dans des entreprises qu'on ne saurait mener à bonne fin. Là, comme partout, il est nécessaire de proportionner la dépense au revenu : aussi, là surtout, le coup d'œil d'une femme expérimentée sera toujours utile, soit pour modérer, soit pour presser l'entreprise.

L'important, c'est que des connaissances réelles la mettent à même de donner dans l'occasion des conseils éclairés. Ces connaissances se prennent bien un peu dans les livres, mais elles s'acquièrent surtout par l'observation ; et si l'on aime la vie des champs, l'initiation aux secrets du métier sera rapide.

On a coutume de faire à ceci l'objection que j'ai rappelée déjà : Cette vie est grave, dit-on, elle vous astreint, vous arrache à vos goûts, à vos plaisirs, et nous savons que toutes celles qui s'y sont vouées ont dû renoncer à bien des jouissances. — Mais, cette vie, n'a-t-elle pas aussi ses compensations? Croit-on que celle des femmes du monde les plus enviées n'ait pas ses amertumes? Et encore un coup, quel mal est-ce de modifier ses goûts, s'ils sont futiles, ses plaisirs s'ils sont vains, et de chercher le bonheur où il se trouve réellement, dans l'accomplissement des devoirs sérieux de l'existence?

Cela paraît fort grave; j'affirme néanmoins que la joie, la meilleure joie s'y trouvera, et ce qui est mieux encore, la santé, la prospérité, l'honneur. Hélas! de fréquentes catas-

trophes le prouvent surabondamment : l'air de Paris n'est pas toujours bon à la santé, à l'honneur et à la paix des familles ! Et ces biens méritent qu'on leur sacrifie quelque chose.

Les femmes, on n'en saurait douter, peuvent beaucoup pour retenir leur famille à la campagne ; il dépend d'elles que l'intérêt et le charme de cette vie des champs se soutiennent pour ceux qui les entourent ; et ce charme et cet intérêt, elles le savent mieux que personne, tiennent à des riens dont le cœur donne le secret ! Si leurs préférences se prononcent, si elles savent tout organiser et tout simplifier, si elles sont pour leurs voisins un centre de réunion cordial et bienveillant, si elles partagent leur vie entre les lectures sérieuses et agréables, les œuvres de charité, et une coopération intelligente, dont leurs enfants et le pays ont le plus pressant besoin, est-ce qu'elles n'auront pas fait de leur intelligence et de leur vie un emploi honorable, heureux, et béni de Dieu ?

Mon Dieu ! si les femmes savaient seulement comprendre ce que peut être la campagne pour leur bonheur, comme la famille et la société s'en trouveraient mieux ! Nous devrions bien sur ce point profiter des exemples et des leçons que nous donne l'aristocratie anglaise. C'est là d'ailleurs, à la campagne, qu'on a des heures, que l'organisation de la vie peut être sérieuse et forte, et qu'on peut faire un bien immense autour de soi sans s'éparpiller.

Je ne veux rien dire de plus sur ce point, et j'achèverai par ces belles paroles du patriarche de notre agriculture, Olivier de Serres, qui définissait sommairement l'art agricole, par ces trois mots : *Science, expérience, diligence. Art dont le fondement*, ajoutait-il, *est la bénédiction de Dieu, laquelle nous devons croire estre comme la quintessence et l'Ame de nostre mesnage, et prendre pour principale devise de nostre maison cette belle maxime : Sans Dieu, rien*

ne peut profiter. Là-dessus, nous bastirons nostre agriculture.

Je n'ai rien dit d'une science, à laquelle pourtant les femmes peuvent ne pas rester tout à fait étrangères : Je veux parler de l'*Economie sociale.* Je ne dis pas qu'elles doivent lire les livres de théorie et de système, où les économistes se combattent les uns les autres et traitent des questions spéculatives; mais les livres d'*Economie chrétienne*, qui expliquent *comment la richesse se forme par le travail et les vertus domestiques;* comment, après tout, le meilleur capital de l'homme est un capital moral, etc.; de tels livres ne peuvent être inutiles entre leurs mains. Il y a là, qui ne le sent? un genre d'étude fort intéressante pour une femme que la charité met en rapport avec les classes pauvres et ouvrières.

Je conseillerais aussi volontiers l'*Histoire naturelle.* La vérité est que nous sommes entourés de merveilles et nous ne nous en doutons point; à la campagne, on rencontre à chaque pas une fleur, un insecte, dont les conditons de vie, la végétation ou les instincts ont donné lieu aux observations les plus curieuses, et on ne les regarde pas; on a des yeux pour ne point voir ces œuvres du Créateur, des oreilles pour ne point entendre ce que dit la nature; on est, devant ces grands spectacles, faute d'un peu d'attention et d'étude, aussi indifférent, ou peu s'en faut, que le plus grossier paysan. Pourquoi donc, lorsqu'au printemps on revient prendre possession d'une habitation désertée pendant l'hiver, ne pas s'imposer, durant toute la saison qu'on y passe dans le calme et le repos, la loi de s'attacher à étudier un peu la nature et les merveilles de la création?

Reste enfin la grande étude de *la Religion.* A ce que nous en avons dit déjà, nous n'ajouterons ici que peu de mots.

En général, on sait mal son catéchisme et son Évangile, et par suite très-mal sa religion. Or, cet état d'ignorance, déplorable pour toutes les âmes, l'est bien plus encore, qui ne le sent ? pour les personnes qui ont charge d'âmes, pour les mères de famille.

Aussi, tout ce que j'ai dit aux hommes du monde sur cette nécessité capitale de l'étude sérieuse de la religion, s'applique également aux femmes, et à plus forte raison encore.

Sans doute elles pratiquent la religion plus que les hommes : mais cela suffit-il toujours pour qu'elles aient une véritable instruction religieuse ? Ce serait une erreur de le croire.

Eh bien ! qu'on examine la question devant Dieu, et l'on verra que pour une femme chrétienne, pour une mère surtout, il n'y a guère de plus rigoureux devoir que celui de s'instruire à fond de la religion dans l'intérêt des âmes si chères de son mari et de ses enfants. Il est triste de voir parfois des femmes pieuses ne pas savoir donner, sur un point important de la religion, la plus simple explication à un homme du monde qui la leur demande, ou ne pouvoir pas résoudre quelque pauvre objection. — Pour cette grande étude, voici le plan que je propose : il suffira, à condition qu'on fasse des livres que je vais indiquer, non une lecture superficielle, mais une étude attentive et suivie.

Le *Catéchisme du Concile de Trente*, et la bonne édition du *Catéchisme historique* de Fleury.

Les livres de Lhomond : *l'Histoire de la Religion avant Jésus-Christ, la Doctrine chrétienne, l'Histoire de l'Église.* Ces trois ouvrages sont indispensables; il n'est pas permis de ne pas les connaître.

Après quoi, on pourra lire l'*Exposition de la Doctrine catholique,* de Bossuet.

Et surtout on étudiera *les Œuvres* de Bourdaloue.

Quant à *l'Histoire de l'Église*, une manière pleine de charme pour la connaître serait de l'étudier dans la Vie des saints. Qu'on se procure sur chaque époque les monographies les plus intéressantes, en suivant l'ordre chronologique, et l'on aura bientôt appris l'histoire de l'Église dans les grandes âmes qui personnifient le plus dignement son esprit et son action; car on peut le remarquer, il n'y a pas d'époque de l'histoire, si triste et si douloureuse qu'elle soit, en laquelle des saints, des martyrs, des docteurs ne soient venus consoler et soutenir l'Église de Dieu.

Qu'on commence donc par lire les *Actes des apôtres*, l'*Histoire de sainte Madeleine*, les *Actes des martyrs*, la *Vie de sainte Cécile;* qu'on lise l'histoire des Pères du désert; puis celle des grands docteurs, de saint Augustin, de saint Chrysostome, de saint Grégoire le Grand, etc., et encore le beau livre sur les moines d'Occident, par M. de Montalembert.

Que l'on poursuive dans le moyen âge avec la vie des grands papes et des grands moines : saint Grégoire VII, Innocent III, saint Dominique et saint François, sainte Elisabeth de Hongrie, sainte Catherine de Sienne, saint Bernard; puis dans les temps plus modernes : saint Vincent de Paul, saint François de Sales, saint Charles Borromée, sainte Jeanne de Chantal, sainte Thérèse, saint Philippe de Néri, M. Olier, saint Liguori. Voilà assurément une manière de s'instruire de l'histoire ecclésiastique pleine d'intérêt, de charme, et capable d'occuper longtemps les loisirs.

La religion pratique, la piété se doit nourrir aussi de bonnes et solides lectures d'édification, et j'ai indiqué précédemment une série de livres, soit pour la méditation, soit pour la lecture pieuse : deux exercices qui ne doivent jamais manquer à la journée d'une femme chrétienne.

J'ajouterai enfin un dernier mot sur un genre de livres

qu'il est quelquefois indispensable de lire à notre triste époque : ce sont ceux qui défendent la religion contre les attaques des impies. Et ici je me borne à ce simple avis : c'est que, si de telles lectures sont quelquefois nécessaires, il importe, là plus qu'ailleurs peut-être, de ne lire que les réfutations les meilleures, celles qui donnent à la vérité l'éclatante lumière qui lui appartient. Les livres de polémique faibles et médiocres ont beau être faits à bonne intention, il vaut mieux ne les pas lire, car ils peuvent être quelquefois plus dangereux qu'utiles. C'est ici surtout qu'il importe de consulter.

J'ai indiqué dans mes précédentes lettres plusieurs bons livres apologétiques : j'ai remarqué que parmi ces ouvrages deux surtout sont lus avec facilité et profit sérieux par les femmes, et même par les femmes du monde, ce sont les *Conférences* de Mgr Frayssinous et les *Études philosophiques sur le Christianisme* de M. Nicolas.

On le voit donc, ce ne sont pas les occupations sérieuses, les travaux utiles, les sujets d'études, les moyens de cultiver leur intelligence, qui manquent aux femmes : ce sont elles trop souvent qui manquent à tout cela. Pourquoi? Moins encore peut-être par la légèreté ou les distractions du monde, ou par les embarras d'une maison, que par le défaut d'énergie, de volonté et de bonnes habitudes prises; puis, parce qu'elles ne savent, devant cette multitude d'études utiles et attrayantes, faire un choix intelligent des choses à étudier, des travaux à essayer; et surtout parce qu'elles ne savent pas ordonner leur journée de manière à se donner du temps pour les occupations sérieuses et régulières; enfin, laissez-moi vous le dire, parce qu'armée des deux mots de Molière, comme de grossiers ciseaux, la sottise mondaine vous a coupé les ailes, ô âmes qui aviez reçu de Dieu des ailes pour monter dans les nobles régions de lumière!

C'est donc à cela, c'est à vouloir, à choisir, à trouver du temps, que je voudrais maintenant vous aider.

IV

Je sens bien tout ce qu'il y a de délicat et de grave dans le rôle de conseiller, sur des matières comme celles qui nous occupent ici, et je sens aussi tout ce qu'au premier abord a d'effrayant la multiplicité des choses que nous venons de passer en revue. Mais que mes religieuses et délicates lectrices me permettent de le redire : Il ne s'agit pas le moins du monde d'embrasser tous ces divers sujets d'études. Il s'agit simplement, je ne saurais trop y insister, de faire un choix intelligent, en rapport avec les goûts, les aptitudes, les loisirs, les convenances. Certes, même UN SEUL de ces sujets d'étude peut suffire, et au delà, pour le but qu'il s'agit d'atteindre, c'est-à-dire pour se faire une vie dignement et utilement occupée.

Il n'y a donc pas lieu de s'effrayer. Il n'est question, je le répète, que de faire un bon choix, sans se jeter dans des études impossibles ou exagérées. — Cela dit et bien entendu, j'arrive au détail des conseils pratiques.

La première chose à faire, c'est de bien ordonner sa journée : c'est d'avoir UN RÈGLEMENT.

Ceci est d'une importance capitale : je m'y arrête.

Oui, si une femme veut échapper au vide des journées, au péril du désœuvrement, aux ennuis de la futilité, et arriver à faire quelque chose de sérieux, elle doit avoir un règlement. Il faut que tout dans la journée soit, autant que possible, réglé et ordonné. Sinon, qu'on en soit bien persuadé, rien n'est possible.

Non, rien n'est possible sans des habitudes nettes, fermes et fermement gardées ; rien avec la fantaisie ; le caprice, la mobilité ou le laisser-aller. Ceci est d'expérience constante, universelle. Cela ne veut pas dire assurément qu'en

dehors de son plan d'études, on ne puisse faire un travail que les circonstances amènent, ou telle lecture qu'une légitime curiosité permettra : cela ne doit s'entendre que des occupations habituelles.

Donc il faut, avant tout, un règlement. Il faut de toute nécessité être *décidée*, mais absolument *décidée*, à s'établir dans l'ordre d'un règlement, et pour cela parfois à se contraindre, à se gêner, afin de mettre pour ainsi dire sa vie dans un lit tracé comme celui d'un fleuve, et que les journées s'écoulent d'un cours plein, puissant, fécond, et ne se perdent pas comme des eaux qui débordent et se répandent.

Voilà le premier point, et il est capital : UN RÈGLEMENT.

Un autre point, capital aussi, c'est la distinction à établir entre la *matinée* et la *soirée*.

Autres doivent être les occupations du matin, et autres celles du soir.

Règle générale, les heures d'occupation sérieuse, du travail suivi, c'est au matin qu'il faut les prendre. Sinon on ne les trouvera plus. On sera sans cesse dérangé. Pour le travail d'esprit, du reste, on le sait, les heures de la matinée sont les meilleures.

Ce sont celles aussi, pour les femmes, qui leur appartiennent le plus. L'usage accorde généralement aux femmes le libre emploi de leurs matinées, c'est-à-dire des heures qui s'écoulent depuis leur lever jusqu'au déjeuner, lequel il convient, afin de se laisser plus de temps, de renvoyer assez tard, à onze heures au plus tôt, si cela dépend d'elles. Elles ne sont pas tenues de paraître au salon à ces premiers moments de la journée ; elles doivent donc garder soigneusement cette liberté et la consacrer au travail sérieux, réservant la simple lecture, le dessin, la musique, la correspondance, pour les heures de l'après-midi.

Le matin donc, après les exercices pieux, qu'il ne faut

jamais omettre, après un coup d'œil attentif donné au ménage, aux enfants, à la maison, à toutes ces choses qui sont facilement réglées, *si la veille elles ont été prévues et ordonnées :* ce qu'il faut, c'est de se ménager quelques heures, deux ou trois, s'il est possible, pour son travail à soi, ses études favorites, et une fois ses heures fixées, y tenir fortement. Sinon, sans cesse, se présentera un prétexte ou un autre pour les entamer et les sacrifier.

Je l'ai dit pour les hommes, et je le redis ici : Toute femme qui ne se ménagera pas le matin ces quelques heures sacrées, se laissera nécessairement envahir, distraire, éparpiller, et elle ne fera jamais rien.

Ce que je dis ici regarde principalement les femmes qui ont toute possibilité de se ménager la matinée. Mais, je le sais, toutes les femmes n'en sont pas là ; beaucoup d'entre elles, même quand elles ne sont pas obligées de travailler pour vivre, ont des devoirs qui réclament une bonne partie des premières heures de la journée : aussi combien n'est pas admirable la mère de famille, la maîtresse de maison, qu'une fortune médiocre oblige à faire beaucoup par elle-même pour le soin de ses enfants et le gouvernement de sa maison, et qui, justement absorbée par ces soins pendant la matinée, sait encore trouver du temps pour son travail intellectuel pendant l'après-dîner, en disputant quelques heures aux visites et aux occupations plus frivoles de la vie!

Un autre point, capital aussi, c'est de bien fixer *son choix* de lecture ou de travail, et de se tracer *son plan.* Rien n'est pire que l'incertitude : hésiter, ne savoir à quoi se prendre, essayer aujourd'hui ceci et demain cela, c'est un moyen infaillible de ne rien faire, de perdre le temps, et de se dégoûter du travail. Il faut donc avoir ses plans et les suivre, ne pas voltiger de livre en livre, ni de sujet en sujet ; en un mot, se donner sa tâche et la remplir, coûte que coûte.

Par exemple, dirai-je aux femmes du monde qui, d'ordinaire, partagent leur année en trois ou quatre mois de séjour à la ville, et huit ou neuf mois de séjour à la campagne : vous arrivez dans votre province; eh bien! faites-vous de suite et sans perdre de temps un plan d'étude et de lectures pour la belle saison. Choisissez, parmi les lectures sérieuses que vous pourrez faire, celles qui devront vous occuper pendant quelques mois d'une manière suivie; ne donnez rien au hasard et au caprice du moment; choisissez, mais, une fois votre choix arrêté, tenez-vous-y. Ainsi, proposez-vous une année l'histoire de l'Eglise, par exemple, et prenez pour lecture suivie ce qui se rapporte à cette histoire; l'année suivante, vous pourrez prendre les grands moralistes français, ou telle autre étude qui vous agréera.

Et de même à la ville, et partout où vous êtes établie d'une manière fixe, ayez toujours votre plan d'occupations nettement tracé, et ne restez jamais dans le vague et l'indécision sur la manière dont vous emploierez votre temps.

Supposé donc qu'une femme ait cette raison, ce courage, cette énergie, de se faire son règlement, d'avoir ses habitudes fixes, de se tracer son plan et d'y tenir : à quels genres d'occupations intellectuelles pourra-t-elle se livrer dans les moments qu'elle aura su se ménager?

Il y en a de plusieurs sortes, proportionnées aux aptitudes et aux goûts de chacune.

L'occupation intellectuelle la plus simple et la plus facile, *c'est la lecture*. J'entends ici non une lecture rapide, qui ne coûte aucun effort, mais une lecture sérieuse qui soit un vrai travail. On le conçoit : lire simplement ne peut guère s'appeler un travail ; la lecture *seule* habitue l'esprit à une sorte de paresse, elle l'amuse, le distrait sans l'obliger à travailler par lui-même, n'exerce pas ses forces vives. Je dirai même que la lecture, telle qu'elle est trop souvent faite, n'est qu'une futilité de plus, ajoutée aux autres futilités,

quand elle n'est pas un danger grave : la plupart des femmes du monde, en effet, quand elles lisent, que lisent-elles? Je me suis élevé souvent, dans ces lettres, contre la malheureuse facilité à tout lire et l'oubli complet du sens chrétien, j'allais dire du sens moral, que montrent à cet endroit certaines femmes, même chrétiennes ; je n'y reviendrai pas. Ce que je recommande particulièrement ici, ce sont les bonnes lectures, sans doute, mais les lectures réfléchies. Sans contredit, quand la lecture ne court pas au hasard de livre en livre, quand elle se fait d'après un plan bien tracé et fidèlement suivi, elle peut apprendre beaucoup de choses. — A la condition toutefois, si souvent rappelée par nous, qu'on lise, *la plume à la main*, avec attention et réflexion, appréciant ce qu'on lit et fixant son appréciation par des notes, s'assujettissant, au besoin, à copier quelques-uns des passages les plus remarquables, ou indiquant dans un résumé rapide les idées qui auront le plus frappé. Autrement, et si on ne fait que lire, tout glissera dans l'esprit sans laisser de traces.

Mais une femme doit-elle se contenter de lire de la façon sérieuse que nous venons de dire, et de telle sorte que sa lecture soit un travail? Ne pourrait-elle pas s'exercer à un genre d'occupation où l'esprit soit moins passif que dans une lecture même ainsi faite, et réagisse davantage sur ses pensées et ses réflexions.

Un excellent travail, en ce genre, serait la *critique littéraire.* — Il paraît quelque ouvrage considérable : le lire avec soin et en faire par écrit un examen critique et détaillé, cela incontestablement exerce beaucoup l'esprit, accoutume à réfléchir en lisant, à juger ce qu'on lit, à comparer un auteur à un autre. Rien ne fixe autant les souvenirs, et ne forme mieux ce jugement littéraire élevé et juste, qui n'est pas uniquement un ornement de l'esprit, mais qui est aussi une

force de l'âme; car ce ne sera jamais inutilement qu'on aura appliqué sa pensée et exercé sa raison.

Il y a aussi des femmes qui se plaisent à faire ce qu'elles appellent *leur journal*, habitude que je n'approuve guère et qui n'est pas sans inconvénient.

L'abus à craindre ici, je le dois signaler, c'est le défaut de simplicité, et puis la prolixité, l'épanchement sans mesure, l'évanouissement de l'esprit et de l'âme dans des écritures sans but et sans fin.

Cette habitude de s'observer trop curieusement fait des femmes fatiguées d'elles-mêmes, et à la longue fatigantes, ou prétentieuses. Les bonnes mères de famille agissent, vont de la cave au grenier, et de leur prie-Dieu à la salle d'étude, sans écrire ces petits mémoires complaisants et inutiles. — Ces sévérités ne s'appliquent pas, bien entendu, à un journal de voyage.

S'il faut exprimer sur ce point toute ma pensée, je dirai que le *journal*, aujourd'hui, pour une femme, me fait peur. Le succès posthume de certains journaux de femmes est monté, semble-t-il, au cerveau de plusieurs. Là se glisse, bien plus que dans la correspondance, dont nous parlerons tout à l'heure, l'arrière-pensée de la publicité. C'est un auteur qui pose, ce sont des mémoires d'outre-tombe qui se préparent. On relit, on savoure son journal, non parce qu'on y retrouve mille motifs de bénir et de remercier Dieu, mais tont simplement parce qu'on y est soi-même en scène. Il y a des femmes pour qui leur propre vie devient ainsi le roman préféré, et ce roman les absorbe plus que tout autre, les dégoûte de la vie réelle, et les détourne également des devoirs austères. Je connais telle femme à qui j'aimerais mieux voir lire les romans d'autrui que de faire ainsi son propre roman.

Je crains donc l'habitude du journal quotidien et étudié;

mais que, de temps à autre, dans certaines circonstances solennelles, au baptême ou à la première communion de ses enfants, aux grands anniversaires de sa vie, une femme se recueille et écrive quelque pages intimes sur les grâces reçues de Dieu, qu'elle note de temps en temps ses lectures, ses méditations, les impressions de ses communions, ou l'état présent de son âme, c'est autre chose. Ce travril serait le moyen de se reconnaître, de se rendre compte de sa vie, de s'avertir soi-même, d'élever ses pensées et ses sentiments. Pourvu qu'il fût fait avec brièveté, simplicité et vérité, ce travail pourrait être excellent.

Un autre genre d'occupations, que certaines femmes d'un esprit cultivé choisissent quelquefois, c'est un travail de *traduction*. Ainsi il paraît un bon ouvrage en Angleterre ou en Allemagne, il n'est pas encore connu en France; une femme qui sait l'anglais ou l'allemand, le lit; pourquoi n'essaierait-elle pas de le traduire? Ce travail exerce beaucoup les facultés de l'esprit, lorsqu'on veut le faire avec soin; il oblige à se rendre bien compte du génie de sa propre langue, rien ne rompt davantage à écrire. Sans prétendre au renom d'auteur, on peut quelquefois de la sorte faire connaître au public des ouvrages ignorés et dignes d'être lus.

Une occupation qui peut être encore facilement convertie en travail utile et agréable, c'est la *correspondance*.

La correspondance, — j'entends avec la famille; une correspondance utile, nécessaire : elle doit être fidèle, exacte, affectueuse, non pas vaine, prolixe, bavarde.

C'est une excellente habitude de répondre de suite à ses lettres, et de ne les pas laisser s'arriérer et s'accumuler. De plus, j'aime, quant à moi, que les femmes s'accoutument à écrire leurs lettres avec tout le soin dont elles sont capables, et qu'elles y mettent, sans aucune prétention, leur âme, leur

esprit, leur style. La correspondance alors, au lieu d'être un assujettissement fastidieux, devient un exercice profitable, qui aiguise, assouplit et polit l'esprit, et peut, dans certains cas, permettre à une nature bien douée de déployer ses plus riches, ses plus aimables et ses plus solides qualités. Témoin les correspondances célèbres de madame de Sévigné, de madame de Maintenon, et, de nos jours, de madame Swetchine.

C'est ici le lieu de dire que les femmes ont des dons étonnants pour ce genre d'écrits ; quelque chose de simple, de délié, de délicat, de fin, de gracieux, qui n'exclut pas la noblesse, la solidité et l'élévation. Il faut donc écrire ses lettres avec soin, mais avec naturel et simplicité ; surtout sans aucune arrière-pensée de publicité : rien ne serait pire et ne leur enlèverait plus sûrement tout leur charme.

Allons plus loin maintenant, et demandons-nous : Se peut-il qu'une femme compose des ouvrages ? Question assurément bien délicate : qui ne sent de suite les objections que beaucoup de gens pourraient élever contre une femme auteur ? Certes, pour moi, je ne voudrais pas voir les femmes se jeter indistinctement, et sans une vocation bien reconnue, dans la grande composition et dans les hasards de la publicité. En général, ce n'est pas leur affaire ; bien que plusieurs d'entre elles puissent écrire, souvent avec plus de bon sens que tels ou tels écrivains. Mais est-il d'ailleurs toujours nécessaire de publier ce qu'on écrit ? Quand une femme écrirait avec la pensée de n'être jamais connue du public, quand elle ne travaillerait que pour elle et pour ses enfants, un tel travail serait-il inutile ? Et faudrait-il interdire absolument tout travail de composition à une femme ? Ce serait bien rigoureux. D'ailleurs, le travail de composition a ce grand avantage qu'il met en œuvre toutes les facultés de l'esprit, qu'il oblige à réfléchir, et qu'il occupe de

l'objet du travail même en dehors des œuvres qui lui sont consacrées.

Les femmes, sans doute, ont un style qui leur est propre, mais qui ne leur défend certes pas de tenir une plume.

Je dis plus, et supposant que ses goûts et ses aptitudes portent une femme à écrire, que d'ailleurs les convenances de son intérieur, de son mari, de ses enfants, ne s'y opposent pas, si, dans de telles circonstances, et du consentement de son mari, une femme publiait, dans les revues, qui les accueillent si volontiers, ou de toute autre manière, des travaux de critique, ou même des ouvrages composés par elle, je ne me croirais autorisé à le trouver mauvais que si l'œuvre elle-même était mauvaise.

Il y a, parmi nos contemporaines, quelques femmes qui, en gardant ou ne gardant pas l'anonyme, ont eu ainsi le mérite de mettre en circulation de très-bons livres, ou d'apporter une collaboration utile à la presse religieuse, dont la tâche aujourd'hui est si rude, et qui a tant besoin d'auxiliaires intelligents.

Mais, quoi qu'on fasse, quoi qu'on étudie ou qu'on écrive, ce qu'il faut, que mes lectrices, j'allais presque dire, avec trop d'ambition, mes disciples, si j'ai l'honneur d'en rencontrer ici, me permettent d'y insister, ce qu'il faut, c'est la suite, la persévérance dans ce que l'on fait ; sinon rien ne reste, tout s'en va. On ne trace dans son esprit que des caractères confus et fugitifs ; on effleure, on n'approfondit pas ; on a passé son temps, mais on n'a pas travaillé. La suite dans ce qu'on fait, c'est là ce qui demande le plus de volonté, même aux natures les plus courageuses ; mais il y en a plus d'une, je le sais, parmi celles à qui je m'adresse.

C'est pour l'après-midi, avons-nous dit, qu'il faut réserver, autant que possible, la correspondance, les comptes,

certains ordres à donner, les simples lectures, les visites. le travail des mains, et, je l'ajouterai, les bonnes œuvres. Tout cela entre dans la vie d'une femme chrétienne vivant au milieu du monde, mais rien de tout cela ne réclame la forte attention, l'effort viril du travail réservé à la matinée,

L'inspection attentive, quotidienne, active sur toutes choses, ce coup d'œil général et pénétrant de la maîtresse de maison, qui est nécessuire, ne demande pas, surtout quand l'habitude en est prise, un trop long temps dans l'après-midi.

J'ai parlé de la lecture, qui peut être considérée comme une étude, comme un véritable travail, ayant sa place dans les heures sérieuses de la matinée. Je n'ai pas entendu méconnaître par là de quel secours pourrait être aussi la simple lecture, bien entendue et bien conduite, pour remplir les heures vagues, les fragments de temps qui se trouvent souvent dans l'après-midi, ou les heures passées dans l'après-dîner au salon.

Je voudrais donc qu'en dehors des ouvrages qu'elle étudie de plus près, une femme eût toujours sur sa table un livre, agréable ou sérieux, qui se pût reprendre et quitter sans inconvénient, dont elle lirait chaque jour quelque chose, plus ou moins, selon les dérangements inévitables dans l'existence d'une mère de famille et d'une maîtresse de maison ; ou bien encore une revue vraiment bonne et chrétienne, telle que le *Correspondant* ou la *Revue d'économie charitable.*

La lecture a en outre cet avantage qu'elle peut avoir lieu en commun. Le dessin de même peut très-bien se faire dans un salon. Dans les après-déjeuners des journées d'été, alors que la chaleur empêche de sortir, on peut donc placer des heures de dessin, ou, lorsqu'on ne sait pas dessiner, des heures de lecture en commun. La lecture en commun est le charme de la famille ou des réunions intimes. Que de leçons

indirectes et charmantes on y reçoit des réflexions d'autrui ! Quelle sérieuse étude du cœur humain l'on y peut faire ! Prier, prendre ses repas, et lire en commun, voilà ce qui unit le plus les hommes.

Le dessin et la lecture en commun sont des occupations qui interrompent heureusement la monotonie des journées de campagne, comme la musique est une grande ressource pour les soirées d'automne et d'hiver. Rien de mieux assurément que de chercher ainsi à rendre profitable, lorsqu'on le peut, soit à l'aide d'un travail de dessin, soit à l'aide de la lecture à haute voix, le temps qu'il est d'usage de passer tous ensemble, au salon, lorsqu'on est en famille ou lorsqu'on reçoit des amis et des voisins.

Quant au travail à l'aiguille, au travail manuel, bien loin de le dédaigner, je conseille très-expressément à toute femme, quelle qu'elle soit, d'y consacrer, chaque jour, un certain temps de la soirée ou de l'après-déjeuner. Dédaigner de travailler pour leurs enfants, pour leur mari, pour leur maison, quelles femmes auraient ce droit ? quelques-unes néanmoins pourraient travailler plus particulièrement, si leur position de fortune le leur permettait, pour les églises ou pour les pauvres : c'est une manière de faire l'aumône qui exerce à la fois l'adresse des mains et de l'intelligence ; car on arrive, en songeant aux besoins des pauvres, à faire grande attention pour tirer le meilleur parti possible de chaque morceau d'étoffe, ou en pensant aux églises dépourvues d'ornements, pour rehausser par le bon goût la simplicité de ceux qu'on leur destine, si on ne leur destine que cela.

Ceci n'est qu'une partie des bonnes œuvres qu'une femme chrétienne doit faire, et pour lesquelles il est nécessaire aussi qu'elle sache trouver du temps.

Les visites de pauvres ou de malades peuvent souvent très-bien servir de but aux promenades, ou se combiner avec les visites de société. Je n'insiste pas sur ce point,

malgré son importance dans la vie d'une femme chrétienne, particulièrement à la campagne, où ces visites charitables sont toujours d'un si bon effet.

Bien des choses, on le voit, se disputent ces journées de femmes, que l'on croit quelquefois si vides, qui le sont en effet si souvent et si tristement, et qui cependant pourraient être si heureusement remplies.

Mais à une condition évidemment; je le disais en commençant ces conseils, et je demande la permission d'y revenir en terminant : à la condition que ces journées seront ordonnées, de concert avec qui de droit, cela va sans dire; et que deux choses surtout, desquelles dépend tout le reste, seront réglées et fixées autant que possible, et pas trop retardées : le lever et le coucher. Il faut être conséquent avec soi-même, et si on veut un but sérieux, il faut avoir le courage de vouloir aussi les moyens :

A la condition aussi que le déjeuner non plus ne sera pas placé trop tôt.

Car si l'on se couche et se lève tard et que l'on déjeune tôt, c'est fini; la matinée est perdue et point de travail possible; surtout si la lenteur de s'habiller, si les soins exagérés de la toilette, ces toilettes ruineuses, fléau de tant de jeunes femmes aujourd'hui et de tant de familles, viennent s'ajouter à cette mauvaise organisation des heures.

Bien des femmes chrétiennes se plaignent justement de ne rien faire, et de voir le temps leur glisser pour ainsi dire entre les mains. Mais à qui la faute? Quelle en est la cause? La cause en est dans les détails de la vie, dans ces pertes de temps quotidiennes, absolument inutiles et futiles, dans ce défaut d'attention et de règle : à cela, les plaintes, les regrets n'apportent aucun remède. Le remède, ce sont les bonnes résolutions; ce qui changera quelque chose ici, c'est un bon règlement, fidèlement accompli.

Je le demande : telle femme du monde se couche à deux heures du matin, se lève à neuf, puis déjeune; comment voulez-vous qu'elle fasse quelque chose? Et que voulez-vous, au bout de quelque temps, que devienne sa vie?

Le travail du matin ne m'est pas possible, disent certaines femmes. — Je le crois bien, certes, vous n'avez pas de matin. Et c'est pour ne pas vous en passer tout à fait qu'à Paris vous appelez matinée l'après-midi.

Ce sont ces habitudes, je le répète, qu'il faut changer absolument.

Si de plus, on est toujours sortie, comme il arrive à certaines femmes, toujours en visites, en promenades, regardez ce qu'il y a, en fin de compte, dans de pareilles journées, et ce que sont en réalité de pareilles existences. Non, il n'en peut pas aller ainsi; il y a préalablement une réforme nécessaire à opérer dans ce gouvernement inintelligent de ses heures, ou plutôt dans cette vie jetée à l'abandon.

Un règlement donc, et des habitudes :

Un règlement, variable dans les détails, selon les circonstances, mais fixe sur les points que j'ai indiqués;

Je dis variable, car il y a des circonstances qui font une nécessité de déranger ses heures de travail de temps à autre, pour des motifs sérieux, pour les convenances ou les complaisances du ménage; je le dirai même, par exemple, pour accompagner son mari dans une promenade matinale, ou ne pas entraver ses projets. Il faut adoucir les angles de sa règle pour ne pas blesser. J'ai connu une jeune femme qui, par excès de régularité et d'exatitude à remplir la tâche quotidienne qu'elle s'imposait librement, a habitué son mari à se passer d'elle, à sortir toujours seul, et qui, pour acquérir une vertu trop austère, a perdu celle de son mari.

Ces dérogations à la règle pour de tels motifs entrent dans la règle elle-même et n'appartiennent en rien à la fan-

taisie. En dehors de ces cas exceptionnels, des habitudes nettes, précises, fermes et invariablement observées.

Voilà ce qui est absolument nécessaire ; sans cela, il n'y a rien à attendre d'une vie féminine, qu'une inutilité ou une médiocrité déplorable.

Les grandes vies ne vont jamais sans les grandes résolutions et les habitudes fortes.

Si j'ai été assez heureux pour persuader mes lectrices, je leur demande seulement de *commencer*, de *s'y mettre*, et d'acquérir au prix de quelque sacrifices beaucoup de paix pour elles et un peu de bonheur pour les autres. Tout ceci d'ailleurs est un fait d'expérience ; je n'ai rien conseillé ici qui ne se pratique tous les jours, et que moi-même je n'aie vu pratiqué pour le grand bien de tous. Oui, par la grâce de Dieu, il y a des femmes, même de jeunes femmes, qui ordonnent et remplissent ainsi leur journée ; il y a des maris intelligents qui, loin de contrarier de telles habitudes, les favorisent ; et ni le mari, ni la femme, ni les enfants, ni le ménage ne s'en trouvent mal. Tout au contraire, je ne connais pas d'intérieurs plus unis et plus heureux que ceux où l'ordre des occupations remplace ainsi le vide et la fantaisie. J'ai connu des familles entières, réglées avec une force et une douceur incomparables, parce que là des femmes, aussi appliquées que modestes, donnaient à tous simplement le grand exemple de la fidélité au travail et du sérieux de la vie chrétienne.

Et qu'on le sache bien, ce sérieux n'est point la tristesse ; loin que le foyer domestique en soit assombri, vous trouverez dans les ménages régis de la sorte, les heures de délassement comme celles du travail ; vous y trouverez les douces joies de la vie de famille, l'union des cœurs et leurs intimes épanchements, le libre usage enfin de ce qu'i

y a de légitime dans les distractions du monde. Rien d'ailleurs n'évite mieux les froissements de la vie commune, et enfin rien n'attire plus sûrement les bénédictions de Dieu qu'une telle vie, dont toutes les heures ont un emploi qu'approuvent également la raison et la vertu.

Cela dit, je ne m'excuse pas d'avoir paru austère et peut-être même quelquefois un peu sévère dans ce qui précède. Je sais qu'une femme vertueuse est toute-puissante pour le bien, quand elle le veut; j'en ai eu la preuve par trop de généreux et charmants exemples, pour ne pas céder à la tentation de demander beaucoup là où tout est possible.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE LETTRE. — Nécessité du travail et de l'étude pour ceux qui n'ont pas de carrière, et pour ceux qui en ont une. . 9

DEUXIÈME LETTRE. — Conseils pratiques et généraux sur les études possibles à un homme du monde. 22

TROISIÈME LETTRE. — La littérature ancienne 30

QUATRIÈME LETTRE. — Les littératures modernes. 44

CINQUIÈME LETTRE. — La grande littérature classique. 59

SIXIÈME LETTRE. — Le mauvais goût. 70

SEPTIÈME LETTRE. — La littérature corruptrice. 85

HUITIÈME LETTRE. — Conseils pratiques sur la manière de conduire et de mettre à profit ses études littéraires 100

NEUVIÈME LETTRE. — La Philosophie. 122

DIXIÈME LETTRE. — Les grands philosophes. Quelques méthodes particulières pour étudier la philosophie. 135

ONZIÈME LETTRE. — De l'utilité des études philosophiques pour un homme du monde, au point de vue religieux. 156

DOUZIÈME LETTRE. — Sur le travail. — Nécessité du travail. . 171

TREIZIÈME LETTRE. — L'Histoire. 204

QUATORZIÈME LETTRE. — L'Histoire de France 214

QUINZIÈME LETTRE — Les histoires étrangères. 233

SEIZIÈME LETTRE. — Les histoires anciennes. — La philosophie de l'histoire. 246

DIX-SEPTIÈME LETTRE. — Nécessité de l'étude de l'histoire pour les militaires en particulier. — Quelques conseils à un militaire. 265

DIX-HUITIÈME LETTRE. — Le Droit 291
DIX-NEUVIÈME LETTRE. — L'Esthétique. 318
VINGTIÈME LETTRE. — L'Esthétique (suite). 345
VINGT-UNIÈME LETTRE. — Les Sciences. 367
VINGT-DEUXIÈME LETTRE. — L'Agriculture 385
VINGT-TROISIÈME LETTRE. — Nécessité d'étudier la religion. . 406
VINGT-QUATRIÈME LETTRE. — Étude des dogmes chrétiens. . 415
VINGT-CINQUIÈME LETTRE. — Etude de l'apologétique. 427
VINGT-SIXIÈME LETTRE. — Etude de l'histoire de l'Eglise. . . 443
VINGT-SEPTIÈME LETTRE. — Etude de l'Ecriture sainte. . . . 455
VINGT-HUITIÈME LETTRE. — Récapitulation et conclusion de toutes les lettres précédentes. 471
CONCLUSION générale de tout l'ouvrage. 484
APPENDICE. — Bibliothèque ou choix de lectures pour un homme du monde. 525
QUELQUES CONSEILS aux femmes chrétiennes qui vivent dans le monde, sur le travail intellectuel qui leur convient. 549

PARIS. — IMP. DE VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

MAR 7 - 194